

THÈSE DE DOCTORAT

De la perception des odeurs quotidiennes à l'olf-action

Études de cas à Pékin, Bombay, Rio de Janeiro, São-
Paulo et Nice

Lou SOMPAIRAC

(LAPCOS UPR 7278)

**Présentée en vue de l'obtention
du grade de docteur en Anthropologie**
Université Côte d'Azur)

Dirigée par : Joël Candau

Soutenue le : 26 avril 2021

Devant le jury, composé de :

Isabelle Bianquis, Professeure des
Universités, Université de Tours

Jean-Paul Thibaud, directeur de recherche
CNRS, Université de Grenoble

Brigitte Munier, MCF HDR, Télécom
ParisTech

Paul Rasse, Professeur des Universités,
Université Côte d'Azur

Joël Candau, Pr. Emérite, Université Côte
d'Azur

**De la perception des odeurs quotidiennes à l'olf-action :
Études de cas à Pékin, Bombay, Rio de Janeiro, São-Paulo et Nice**

Président du jury

Paul Rasse, Professeur, Université Côte d'Azur

Rapporteurs

Isabelle Bianquis, Professeure, Université de Tours

Jean-Paul Thibaud, Directeur de recherche, Habilité à Diriger des Recherches, CNRS

Invitée

Brigitte Munier, Maître de conférences, Habilité à Diriger des Recherches, Télécom ParisTech

Directeur

Joël Candau, Professeur émérite, Université Côte d'Azur

Résumé

Suggéré par le néologisme olf-action, l'enjeu de ma thèse est de montrer que la perception olfactive n'est pas seulement une saisie passive de notre environnement, mais un vecteur actif de nos vies à l'échelle individuelle et collective. L'odeur n'est jamais de prime abord une représentation figée, mais toujours une pratique qui s'articule par le mouvement, l'action et la transformation.

A travers des tests sensoriels et des entretiens semi-directifs mêlés à des entretiens d'explicitation, mes interlocuteurs et interlocutrices, qu'ils soient à Pékin, Bombay, Rio de Janeiro, São Paulo ou Nice ne me dévoilent pas le résultat de leur perception d'odeurs, mais le cheminement d'un acte qui apparaît dès lors comme une relation présymbolique au monde. En nous penchant non plus sur l'odeur identifiable comme objet-source (ou comme rappelant l'objet-source) mais comme engagement de la vie quotidienne, nous substituons ainsi le contenu (que sens-tu ?) à l'acte olfactif (que fais-tu quand tu sens ?).

Mots clés : odeurs, pratiques, quotidien, habitus, action, choix, apprentissage, implicite

Abstract

Suggested by the neologism olf-action, the challenge of my thesis is to show that olfactory perception is not only a passive grasp of our environment, but an active vector of our lives on an individual and collective scale. Odour is never a fixed mental representation but always a practice that is carried out through movement, action and transformation.

Through sensory tests and semi-directive interviews mixed with explanatory interviews, my interlocutors in Beijing, Mumbai, Rio de Janeiro, São Paulo and Nice no longer reveal to me their perception of smells but their way of smelling, which appears as a presymbolic relationship to the world. By no longer focusing on the identifiable smell as a source object (or as a reminder of the source object) but as a commitment of daily life, we replace the content (what do you smell?) with the olfactory act (what do you do when you smell?).

Key words: smells, practices, everyday life, habitus, action, choice, learning, implicit

Directeur en anthropologie

Joël Candau, Professeur émérite Université Côte d'Azur



Co-encadrant en entreprise

Vincent Manget, directeur application en analyse sensorielle, Robertet

Jérémy Carles, directeur marketing de la division fragrance, Robertet

ROBERTET

De la perception des odeurs quotidiennes à l'olf-action :
Études de cas à Pékin, Bombay, Rio de Janeiro, São-Paulo et Nice

REMERCIEMENTS	18
AVANT-PROPOS.....	22
INTRODUCTION.....	24
Enjeux de la recherche	24
Terminologie	27
Économie de la thèse.....	29
1 PREMIERE PARTIE : DU CLASSEMENT DES CONTENUS À L'ACTE PERCEPTIF 31	
1.1 Chapitre I. La mission doctorale sous contrat Cifre avec la société Robertet.....	32
1.1.1 Présentation de la société Robertet à Grasse.....	32
1.1.2 Ma mission de salariée doctorante chez Robertet	35
1.1.2.1 <i>Le service en analyse sensorielle</i>	<i>35</i>
1.1.2.2 <i>La méthode d'apprentissage Jean-Carles</i>	<i>36</i>
1.1.2.3 <i>Choix de 15 Items olfactifs</i>	<i>38</i>
1.1.2.4 <i>Mise en œuvre du test olfactif.....</i>	<i>39</i>
1.1.2.5 <i>Répartition des terrains en Chine, en Inde et au Brésil.</i>	<i>40</i>
1.1.3 Attentes de la société Robertet.....	41
1.1.4 Résultats de l'étude de terrain	42
1.1.4.1 <i>Première partie du test : appréciation, intensité, familiarité.....</i>	<i>42</i>
1.1.4.2 <i>Deuxième partie du test : la synesthésie.....</i>	<i>47</i>
1.1.5 Les limites du test sensoriel	54
1.2 Chapitre II. Contradictions entre le test olfactif et la démarche ethnographique	59
1.2.1 Résultats « coquilles vides » du test olfactif	60
1.2.1.1 <i>Mise en scène d'un contexte artificiel</i>	<i>60</i>
1.2.1.2 <i>Limites de la catégorisation au sein du test</i>	<i>64</i>
1.2.1.3 <i>Questions arbitraires, réponses arbitraires</i>	<i>65</i>

1.2.1.4	<i>Généralisation de la perception idiosyncrasique</i>	67
1.2.2	La situation <i>in vitro</i> : un idéal plus qu'une réalité.....	69
1.2.2.1	<i>L'influence du contenant sur le contenu</i>	69
1.2.2.2	<i>L'échantillonnage imparfait</i>	70
1.2.3	Dans les coulisses des tests ou comment observer en deçà des résultats.....	72
1.2.3.1	<i>Le « making of » des tests à Pékin</i>	73
1.2.3.2	<i>Le « making of » des tests à Bombay</i>	79
1.2.3.3	<i>Le « making of » des tests à Alphaville (Robertet) et à Rio de Janeiro</i>	83
1.2.4	La qualification libre de l'odeur.....	86
1.2.4.1	<i>L'identification de la source odorante</i>	87
1.2.4.2	<i>De l'image odorante à l'image mouvante</i>	88
1.2.4.3	<i>Logo-odeurs et contenus terroirs</i>	89
1.2.4.4	<i>Les révélations de pratiques olfactives par les contenus</i>	90
1.3	Chapitre III. Changement de direction méthodologique : l'apport de la phénoménologie	92
1.3.1	La perception olfacto-effective à lumière de la phénoménologie	92
1.3.1.1	<i>La perception effective de Merleau-Ponty</i>	92
1.3.1.2	<i>La critique de la relation reflexe stimulus-récepteur selon Straus</i>	95
1.3.1.3	<i>La critique des sens-data et le langage performatif d'Austin</i>	99
1.3.1.4	<i>Similarité entre la démarche ethnographique et la phénoménologie</i>	101
1.3.2	La pratique de l'entretien d'explicitation dans une démarche phénoménologique.....	102
1.3.2.1	<i>Enjeu phénoménologique de l'entretien d'explicitation</i>	103
1.3.2.2	<i>Formation à l'entretien d'explicitation</i>	106
1.3.2.3	<i>L'entretien d'explicitation au service de mon expérience personnelle</i>	113
1.3.2.4	<i>L'entretien d'explicitation au service de ma recherche en anthropologie de l'olfaction</i> 115	
1.4	Chapitre IV. Interprétation des entretiens	123
1.4.1	Mise en contexte de l'expérience d'interprétariat et du travail en binôme	123
1.4.1.1	<i>Présentation des trois femmes interprètes</i>	123

1.4.1.2	<i>Le renoncement à la traduction exhaustive en entretien.....</i>	125
1.4.1.3	<i>Mise en place d'un entretien d'explicitation adapté à un échange en triangle</i>	130
1.4.2	Interprétation des entretiens dans le cadre d'une recherche multisituée.....	132
1.4.2.1	<i>Le risque de proposer une étude comparative</i>	133
1.4.2.2	<i>Pratiques odorantes versus odeurs pratiquées.....</i>	135
1.4.2.3	<i>L'utilisation du logiciel Nvivo</i>	137
1.4.2.4	<i>Odeur – espace – interactions : un paradigme présent sur chaque terrain.....</i>	138
1.4.2.5	<i>La relation idiosyncrasique à l'odeur</i>	139
DEUXIEME PARTIE : L'OLFACTION COMME OLF-ACTION		142
1.5	Chapitre V. Conceptualisation de l'olf-action.....	142
1.5.1	L'olfaction : une perception sensori-motrice, vitale et affordante	142
1.5.1.1	<i>Les organes perceptifs, des organes sensori-moteurs.....</i>	142
1.5.1.2	<i>Le sens olfactif, le sens de la vie.....</i>	147
1.5.1.3	<i>L'affordance, un potentiel d'action pour l'olfaction ?.....</i>	149
1.5.2	Incorporation de l'olfaction.....	153
1.5.2.1	<i>Le sens pratique de l'olfaction</i>	154
1.5.2.2	<i>L'apprentissage du familier, une éducation de l'inattention</i>	156
1.5.2.3	<i>Olfaction et pouvoir de décision.....</i>	158
1.6	Chapitre VI. L'espace dans l'olfaction	161
1.6.1	Écarter « le syndrome de Proust ».....	161
1.6.2	Géographie des odeurs, paysage odorant ou situations olfactives ?	164
1.6.3	De l'air à l'atmosphère ; de l'atmosphère à l'ambiance.....	168
1.6.4	Les odeurs dans l'espace urbain.....	176
1.6.5	Habitat, territoire et olfaction.....	180
1.7	Chapitre VII. Odeurs et dénomination.....	186
1.7.1	Quid de l'odeur sans dénomination ?	186
1.7.1.1	<i>Rejet de l'hypothèse du déterminisme linguistique</i>	186
1.7.1.2	<i>Une description fidèle à ce que l'odeur est : vivace, mouvante, performative</i>	189

1.7.1.3	<i>Les singularités linguistiques</i>	191
1.7.1.4	<i>Un partage social et professionnel des pratiques olfactives</i>	194
1.7.2	L'odeur-signe, un sens symbolique sans langage ?.....	196
1.7.2.1	<i>Des actes mentaux à la représentation mentale</i>	196
1.7.2.2	<i>Les odeurs, symboles (Sperber) ou support de symboles (Lenclud) ?</i>	198
1.7.3	La relation métonymique entre l'odeur et l'objet.....	203
1.7.3.1	<i>De la métaphore à la synecdoque en passant par la catachrèse</i>	203
1.7.3.2	<i>La loi de contagion olfactive</i>	206
1.7.3.3	<i>L'odeur-objet comme puissance magique et active</i>	208
1.8	Chapitre VIII. L'olfaction comme communication	213
1.8.1	Les « rites d'interactions » olfactifs	213
1.8.1.1	<i>Accéder au for intérieur de l'autre</i>	213
1.8.1.2	<i>Entrave et intrusion de l'odeur dans la communication</i>	217
1.8.1.3	<i>L'odeur comme média facilitateur</i>	219
1.8.1.4	<i>La communication sur l'odeur : une question de lien social</i>	221
1.8.2	Communication olfactive et proxémie	223
1.8.2.1	<i>Familiarité et proximité : la mère et l'enfant</i>	224
1.8.2.2	<i>Le périmètre d'intimité olfactive avec l'autre</i>	225
1.8.2.3	<i>Au-delà des mouvements binaires</i>	229
1.8.2.4	<i>Quid de la communication chimique entre les individus ?</i>	229
1.8.3	Quelques domaines de prédilection de la sémiologie olfactive	231
1.8.3.1	<i>Quand l'odeur signale l'événement</i>	231
1.8.3.2	<i>Diagnostiquer la maladie par l'odeur : une communication olfacto-médicale</i>	233
1.8.3.3	<i>L'emprise du marketing pour communiquer l'odeur</i>	235
TROISIEME PARTIE : À LA RECHERCHE DE MICROS-EXPERIENCES OLFACTIVES		240
1.9	Chapitre IX. La culture olfactive à travers le parfum à Pékin, Bombay et Rio de Janeiro	240
1.9.1	Accorder sa peau au parfum.....	241

1.9.1.1	<i>Se parfumer l'intérieur du corps à Pékin</i>	241
1.9.1.2	<i>Accorder la peau épicée au parfum à Bombay</i>	244
1.9.1.3	<i>Métissage et variétés de parfum à Rio de Janeiro</i>	245
1.9.1.4	<i>Accorder son parfum au climat</i>	246
1.9.2	La grande absence du parfum en Chine	247
1.9.2.1	<i>Retour sur la culture des encens au temps des empereurs</i>	247
1.9.2.2	<i>Le parfum en flacon : un objet de luxe et de décoration</i>	250
1.9.2.3	<i>Au maquillage léger, un parfum léger</i>	252
1.9.2.4	<i>Parfum, position politique et statut professionnel</i>	254
1.9.3	La pratique du parfum en Inde : une communication sociale et religieuse	256
1.9.3.1	<i>Le parfum à Bombay : un rituel religieux</i>	256
1.9.3.2	<i>Le parfum comme obligation de camouflage social</i>	259
1.9.3.3	<i>L'absence de catégorisation de genre dans le parfum</i>	261
1.9.4	Pratiques olfactives contrastées à Rio de Janeiro	264
1.9.4.1	<i>Les rituels afros-brésiliens. Exemple de la fête de Yemanjá</i>	264
1.9.4.2	<i>Empires des cosmétiques locaux et ingrédients de l'Amazonie</i>	267
1.9.4.3	<i>Séductions et affranchissement des stéréotypes de genre</i>	269
1.10	Chapitre X. Identité olfactive et altérité	275
1.10.1	Le sentiment d'appartenance familiale dans l'olfaction	275
1.10.1.1	<i>La mère comme repère olfactif</i>	275
1.10.1.2	<i>La familiarité dans l'odeur de famille</i>	277
1.10.1.3	<i>Odeur familière et construction de son territoire</i>	279
1.10.1.4	<i>La relation familière au corps odorant</i>	283
1.10.2	La naissance de la gêne olfactive au cœur de la familiarité	285
1.10.2.1	<i>Odeur familière, intensité et obsession</i>	285
1.10.2.2	<i>Rejet de l'odeur familière, rejet de la transmission ?</i>	286
1.10.3	L'identité olfactive : une connaissance en miroir	288

1.10.3.1	<i>L'odeur familière inconnue et l'odeur inconnue familière. L'exemple du film Parasite</i>	288
1.10.3.2	<i>Se servir de l'autre pour vérifier sa propre odeur. L'exemple de la série « Clean with passion for now »</i>	290
1.10.3.3	<i>L'odeur familière, c'est l'odeur oubliée</i>	292
1.11	Chapitre XI. L'olfaction comme orientation	294
1.11.1	L'attention olfactive dans les déplacements	294
1.11.1.1	<i>La circulation olfactive dans les trajets</i>	294
1.11.1.2	<i>Le transit comme anticipation olfactive</i>	296
1.11.1.3	<i>Catégorisation des transports par l'odeur de ses usagers</i>	299
1.11.1.4	<i>Un lieu aux « bonnes odeurs » de luxe : l'exemple du shopping mall à Pékin</i>	303
1.11.2	Sentir les nuances	305
1.11.2.1	<i>L'odeur est une montre, une boussole et même un thermomètre</i>	305
1.11.2.2	<i>Odeur et mauvais air : à la recherche de la neutralité olfactive à Pékin</i>	308
1.11.2.3	<i>Le partage sensoriel de la pluie : une ouverture aux sentiments</i>	310
1.11.2.4	<i>Le paradoxe social de la nature urbaine à Rio</i>	313
1.11.3	Quand l'odeur fait histoire	316
1.11.3.1	<i>L'odeur est le contexte</i>	316
1.11.3.2	<i>Acquisition et transformation des pratiques olfactives</i>	318
1.11.3.3	<i>L'histoire personnelle régie par une action olfactive</i>	325
1.12	Chapitre XII. L'olfaction, vecteur du mouvement et du geste	330
1.12.1	La mise en mouvement à partir d'une odeur	330
1.12.1.1	<i>Le sens directionnel de l'odeur</i>	331
1.12.1.2	<i>Quand l'odeur fait faire</i>	333
1.12.1.3	<i>Se positionner avec ou contre l'odeur</i>	337
1.12.2	L'auto-ethnographie grâce au parcours commenté	339
1.12.2.1	<i>Esquisse d'une description des odeurs lors de mes déplacements</i>	339
1.12.2.2	<i>Le parcours commenté olfactif dans l'espace domestique</i>	341
1.12.3	De l'introspection guidée à la verbalisation d'une intéroception	345

1.12.3.1	<i>Le guidage introspectif</i>	345
1.12.3.2	<i>Retour sur l'auto-explicitation de Federica</i>	346
CONCLUSION		352
BIBLIOGRAPHIE		355
ANNEXES		370
Extraits de descriptions libres des items		370
Légende		370
Bergamote		371
Gingembre.....		373
Terpinéol		375
Santal.....		377
Poire (Liffarome).....		379
Romarin.....		381
Jasmin.....		383
Barbe à papa (Éthyl-maltol).....		385
Retranscription d'entretiens		388
Entretiens semi-directifs À Pékin.....		388
<i>ANNEXE 2017-D</i>		388
<i>ANNEXE 2017-LE</i>		392
<i>ANNEXE 2017-J</i>		398
<i>ANNEXE 2017-A</i>		405
Entretiens semi-directifs à Bombay avec des moments d'explicitation.....		410
<i>ANNEXE 2018-S</i>		410
<i>ANNEXE 2018-A</i>		415
<i>ANNEXE 2018-AI</i>		419
<i>ANNEXE 2018-H</i>		423
À Rio de Janeiro.....		427
<i>ANNEXE 2019-T</i>		427

<i>ANNEXE 2019-A</i> :	430
<i>ANNEXE 2019-C</i>	433
Ateliers olfactifs menés avec Federica Fratagnoli	435
<i>ANNEXE 2020-L1</i>	435
<i>ANNEXE 2020-L2</i>	438
<i>ANNEXE 2020-F1</i>	440
<i>ANNEXE 2020-F2L3</i>	443
TABLES DES ILLUSTRATIONS	448
TABLE DES TABLEAUX	450
INDEX DES AUTEURS	451

*À la mémoire de Pierre Vermersch,
Spéléologue des introspections,
Parti cet été à la croisée des chemins*

*Je ne savais rien d'elle mais j'avais
le sentiment de tout savoir à travers ce parfum, et j'aurais
souhaité un monde sans nom, dans lequel ce parfum aurait suffi
pour lui donner un nom et pour tous les mots qu'elle aurait pu
me dire.*

Italo Calvino, « Le nom, le nez » *Sous le soleil Jaguar*, 1990

DE LA PERCEPTION DES ODEURS QUOTIDIENNES À L'OLF-ACTION :
ÉTUDES DE CAS À PÉKIN, BOMBAY, RIO DE JANEIRO, SÃO PAULO ET NICE

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je remercie infiniment le professeur Joël Candau pour son suivi assidu de ces cinq dernières années m'aidant à mûrir mes réflexions autant que mon écriture. Dès le début, il m'a accompagnée dans la construction de ce projet de thèse puis dans une lecture minutieuse à chaque nouveau chapitre. Merci à la diligence de toutes ses corrections.

Mon apprivoisement de la ville de Nice n'aurait pas eu lieu sans la qualité de vie au LAPCOS (UPR 7278). Tout d'abord, le bonheur de passer du temps dans les locaux de la MSH-sud est liée à la gentillesse et à la sympathie des équipes administratives et techniques : je pense notamment à Diane, Jean-Charles mais aussi Sylvie et Françoise. Je ne pourrais jamais oublier ces années marquées par l'hybridité fantastique de tous les chercheurs et chercheuses qui doivent s'apprivoiser et qui s'entendent. Cette terre d'accueil est aussi rare que belle surtout dans une ville comme Nice. Merci à tous les membres du LAPCOS mais aussi à toutes les équipes de recherche de ce merveilleux Campus Saint-Jean d'Angely. Merci à Frédéric Vinot, psychologue clinicien et à Martine Adrian-Scotto, chimiste, de m'avoir encouragée chaque année au comité de suivi de thèse. Merci à Sandra Perez pour ces initiatives d'articles impulsant une collaboration fructueuse et pluridisciplinaire.

Dans ma discipline, je remercie particulièrement Arnaud Halloy pour ses remarques pertinentes et investis dans les méthodes d'explicitation mais aussi Céline Geffroy qui a consacré de son temps pour me familiariser à la méthode du logiciel Nvivo. Merci aussi aux collègues doctorants de cœur : Adrien pour les discussions passionnantes sur la société et ses paradoxes et Emmanuel pour le partage d'une éthique commune de la recherche et de la vie.

Je remercie en particulier, Tania, pour son accueil à mon arrivée à la Maison des sciences humaines en 2016, ses conseils pour mieux connaître les rouages de la vie en entreprise et en laboratoire. Merci pour son esprit d'équipe et son sens de la fête. Cette fédération festive est immortalisée par l'œil et la main de Mustapha. Je le remercie pour ses albums à répétition, le fameux « Thèse qui peut » mais plus simplement pour sa présence quotidienne, discrète, agile et toujours réconfortante au laboratoire. Merci à Victor pour sa générosité, sa sagesse, son tact et son sens du service jusqu'au bout de ces lignes.

Ce travail a aussi puisé ses forces dans des rencontres satellites mais fondamentales. Je rends hommage à Pierre Vermersch à qui je dédie ma thèse. Je n'oublierai jamais cette semaine passée à St-Elbe. Les méthodologies inventées par Pierre ont changé ma vie. Je ne peux pas remercier Pierre sans adresser une gratitude immense à ma formatrice, Anne Cazemajou. Merci pour sa sensibilité, sa justesse et sa pédagogie intensément douce. Merci aussi pour ses

relectures et ses remarques si précieuses. Grâce à Anne, j'ai rencontré Federica Fratagnoli avec qui nous ajustons d'année en année un travail passionnant au futur prometteur. Merci à Federica pour tout ce qu'on partage en commun, de l'odeur au mouvement en passant par les manières de les expliciter. Merci aussi à Suzel Balez pour nos riches discussions et son partage de documents.

Pendant trois ans, j'ai également découvert la vie de chercheuse en entreprise au contact d'une équipe accueillante chez Robertet. Je remercie d'abord la personne inconnue que j'ai eu au téléphone et qui m'a donné le mail de Christophe Maubert, directeur général délégué de l'entreprise. Grâce à cet échange, mon sujet a suscité un vif intérêt et le début d'une collaboration. Je remercie plus précisément mon référent de thèse, Vincent Manget, pour son accompagnement et pour la confiance manifestée en me laissant toujours une grande autonomie. Sans lui, je n'aurais pas pu effectuer mes recherches dans des conditions aussi bonnes. Je remercie Jérémy Carles, présent la première année, pour élaborer mon premier protocole de recherche. Je remercie aussi Olivia de m'avoir accueillie, trois années durant, dans son espace de travail mais aussi Tu-Le et Joceline pour leur entière sympathie. Je remercie Raymond Kerverdo qui ne m'a pas seulement légué un bureau mais qui a toujours transmis son expérience et fait part d'une curiosité et d'un amour insatiable pour les sciences de l'homme. Merci d'être venu jusqu'à Nice pour participer à une journée d'étude sur les sens ! Je remercie Andrzej pour les moments de pause-café au Comité d'entreprise, à me raconter ses voyages de la Chine à la Bretagne et à m'écouter parler des miens. Merci à Hugues Brévard pour son soutien permanent et les déjeuners passés ensemble dosés d'une touche d'humour.

Merci à Florian et à Xavier, apprentis parfumeurs de l'époque, qui ont partagé leur espace dans l'École de Parfumerie et ont enrichi mon vocabulaire olfactif. Merci aux amies de la cantine : Joséphine, Sébastien, Philip, Manon ...

Je remercie du fond du cœur la centaine de participants et interlocuteurs qui ont accepté de me rencontrer, de prendre de leur temps et de se livrer. Sans vous, ce travail n'aurait jamais eu de sens.

Lors de mon voyage à Pékin, je remercie particulièrement le jeune parfumeur Steve (Cyliang) qui m'a assistée et aidée à traduire mes premiers entretiens au sein de la filiale Robertet. Le travail de mon interprète Minna s'est également révélé précieux. Je remercie aussi tous ceux qui ont facilité ma venue ainsi que la rencontre avec des étudiants. Je pense à Cédric Denis-Rémi, directeur adjoint de Mines-ParisTech qui m'a mise en relation avec Cédric Rimier, représentant de cette école à Pékin. Grâce à eux, j'ai rencontré la délicieuse Lin. Je remercie aussi Ning qui m'a reçue avec beaucoup d'égards dans son école.

À Bombay, je remercie Chitrak, Alban et Rohit qui m'ont prise sous leur aile pendant le séjour. Mon travail d'enquête n'aurait pas pu se faire sans mon interprète, Alia, avec qui je me suis liée d'amitié et qui m'a laissée entrer dans la sphère de son intimité. Je remercie aussi l'association *Project4youth* de m'avoir contactée pour que les jeunes en réinsertion participent aux entretiens. Cette journée épique restera gravée dans ma mémoire !

À Alphaville (São Paulo), je remercie d'abord Marion pour son caractère si pétillant et son amour du Brésil mais aussi Cynthia pour ses délicates attentions. Merci au parfumeur Thierry Brassard de m'avoir accordé un entretien m'apprenant beaucoup de chose sur les paradoxes du parfum au Brésil. À Rio de Janeiro, je remercie naturellement Lizandra pour notre rencontre et son investissement dans la mission de l'interprétariat. J'ai une pensée particulière pour Jean-Michel Vivès, ses recommandations et contacts notamment dans un épisode du voyage où j'ai pu compter sur lui. Merci aux enseignants médiateurs de ce projet, Marco Antonio Coutinho Jorge, Francisco Ramos de Farias, Leticia Ferreira. Merci enfin à la parfumeuse Renata Aschcar pour nos échanges et sa confiance.

Je tiens à remercier ceux qui ont été là, au tout début, même avant l'entreprise de la thèse. Un immense merci à Marie Giachero, mon institutrice qui a favorisé ma première rencontre avec un grand parfumeur, Olivier Polge. Un grand merci à Clara Lederlin pour son écoute attentive et sa prise au sérieux de mes questions à l'heure où cette thèse n'était qu'une abstraction. Merci à Marguerite Pillonel pour la préparation du projet et à Delphine de Swardt qui m'a encouragée comme jamais à commencer cette aventure.

Merci à toutes mes amies de longue date sans qui je n'aurais peut-être pas engagé tout ce travail. Merci à mon amie Jude pour ses encouragements et notre amitié osmotique. Merci pour les centaines de mots envoyés par la poste et puis, pour sa relecture. Merci à ma Joséphine pour nos rires, son autodérision et son regard affûté sur le monde. Merci à Nicolas pour le prêt de son clavier mobile qui a préservé ma posture pendant toute cette période d'écriture de thèse. Merci à Marie, Anna, Renaud, Filippo, Constant et toutes les personnes que j'aime pour votre soutien même de loin.

Merci aux amies si importantes que j'ai rencontrées à Nice. Une pensée pour Magali, un sacré mentor de thèse, m'indiquant la marche à suivre jusqu'au bout, merci ma Emma pour la tendresse de notre relation épistolaire par messages vocaux, ma Iris pour ton optimisme redoutable et la valorisation de mon travail mais aussi merci à Anne-Lise et Emmanuelle pour vos pensées à chaque chapitre.

Je remercie aussi ma famille : ma sœur Elsa pour ses petits-mots, mon frère Léonard pour son aide à la traduction depuis Le Caire, ses paroles encourageantes et pugnaces, mon père

Arnaud pour sa relecture, ses conseils avisés et une vision commune et philosophique, ma mère Maria pour sa lecture attentive, ses propositions sagaces mais aussi pour son souffle vital, son estime et sa confiance.

Cette thèse enfin n'existerait pas sans l'homme que j'aime, Selim, devant qui j'ai écrit toutes ces pages et qui me permet chaque jour d'exacerber au plus haut point mon sens du sensible. Tu me portes autant que tu m'apportes. Merci d'être là.

AVANT-PROPOS

Cette recherche n'aurait pas abouti sans ma propre réflexivité olfactive. Par la dimension immersive du sujet, l'expérience de la thèse m'a appris à faire des détours sans jamais pourtant me « détour-nez ».

Ma relation aux odeurs n'est pourtant pas attachée à la nostalgie d'un passé où se seraient cristallisées toutes mes rencontres sensibles et mes apprentissages au cœur d'une enfance insouciant. J'ai découvert le monde des odeurs au moment où j'ai commencé à en prendre conscience au présent, c'est-à-dire à les sentir en acte, à les verbaliser comme je pouvais, à en comprendre les enjeux et à déplier à partir de là des coins de mon identité.

Nous sommes fin 2013 et je déménage à Berlin pour une année d'étude Erasmus – c'est la première fois que je quitte le domicile familial pour un ailleurs. Je vis cette arrivée comme un bouleversement, non pas au niveau de la langue, des physionomies, des attitudes, de l'architecture, du paysage, de l'alimentation mais surtout au niveau du changement d'odeurs.

Dans cette ville nouvelle, je ne reconnaissais plus rien des odeurs et j'ai pris alors conscience de l'existence de toutes celles, anciennes, familières et constitutives d'une histoire qui gisaient en moi plus ou moins en silence et dont j'étais désormais dépossédée. Il s'agissait alors de tout réapprendre avec mon nez. Comme une seconde naissance, j'ai modifié également la modalité de mes rencontres au quotidien : c'était toujours une rue, une personne, un café mais c'était par la voie de l'odeur que les éléments venaient à moi comme pour bâtir peu à peu mes marques.

Quand j'ai commencé à faire attention aux odeurs, j'ai pris note du quotidien le plus ordinaire, notamment celui qu'on oublie parce qu'il est évident, banal, sans intérêt. Cette éducation de l'inattention m'a interrogée. Comment verbaliser ce sensoriel incorporé par l'habitude ?

Parfois, l'odeur apparaissait comme un témoin majeur de la micro-histoire qui retrace tacitement des enjeux historiques, sociaux, géopolitiques beaucoup plus explicites. À Berlin, j'ai rencontré des personnes qui discriminaient l'ancienne partie « Est » de la ville grâce à l'odeur de « charbon », « d'éther », de « laboratoire ». Si la réunification datait de près d'un quart de siècle, l'odeur continuait à agir en frontière invisible et à constituer la trace d'une histoire. C'est ce dépôt au présent, à la place d'un passé irréversible, que l'on peut aussi questionner.

Le projet de réaliser une thèse est né des odeurs quotidiennes que je côtoie mais aussi de celles des autres qui prennent forme dans des déplacements, des micros-actions et

interactions et dans certaines pratiques en milieu urbain. Si l'odeur ignore les frontières entre le dedans et le dehors, sentir contribue à modifier ses relations au dehors – aux espaces, aux autres – mais aussi au dedans du corps.

Au départ, les odeurs de villes me semblaient être un bon angle d'approche. Mais, ensuite, ce sont les questions de territoire qui se sont imposées ostensiblement dans mes entretiens. En menant mon enquête dans trois mégapoles, je me suis progressivement rendu compte que la relation à l'odeur sous-tendait une appropriation spatiale beaucoup plus secrète. Ce que j'ai ensuite vérifié dans ma recherche à Nice. Sous les dires de l'odeur, il y avait des relations à l'habitat, au corps, à la mère, au partenaire qui sont en réalité perçues comme des royaumes olfactifs.

Ce travail universitaire m'a aussi ouvert à un champ annexe et inattendu mais intimement en accord avec ces perspectives. En me focalisant sur les corrélations entre l'habitat, le territoire et l'odeur, je me suis intéressée aux nombreuses cultures animales qui développent leur odorat pour structurer le territoire et analyser leur espace. Ces découvertes satellites m'ont éclairée pour mieux comprendre les interactions olfactives de mes interlocuteurs. J'ai le sentiment que c'est en conservant cet aspect primaire de l'odeur (au sens d'enfoui, d'intuitif, d'entièrement sensible) que nous resterons vivants et « civilisés ».

INTRODUCTION

Face au monde, l'homme n'est jamais un œil, une oreille, une main, une bouche ou un nez, mais un regard, une écoute, un toucher, une gustation ou une olfaction, c'est à dire une activité.

David Le Breton, *La saveur du monde*, 2006

Enjeux de la recherche

L'expression « madeleine de Proust » désigne le déclencheur d'une réminiscence à partir d'une perception sensorielle. L'auteur d'*À la recherche du temps perdu* décrit, sur plusieurs pages, ce phénomène d'ébranlement qui lui échappe tout en lui apportant joie et légèreté d'être.

Si on ne retient de « la petite madeleine » qu'une impression incontrôlable et innommable, on trouve, à la fin de cette célèbre introspection du narrateur, un éclaircissement fondamental : le souvenir surgit et s'articule en plusieurs phases actives. Tout d'abord, il met en scène une relation sociale de partage. Tante Léonie entre dans la chambre du narrateur et lui donne une madeleine qu'elle a plongée dans du thé. De cette pratique de l'échange survient ensuite une relation à l'espace, la chambre, puis, la vieille maison grise de la rue et tout le décor du village. Ce sont des actions motrices qui s'engagent dans l'espace: la place où on envoyait le narrateur, les courses à faire dans la rue, les chemins empruntés. Enfin, on repère aussi la manière dont apparait le souvenir : « ...de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé » (Proust, 1987, p. 145). En étant contour, couleur puis forme, le souvenir est en mouvement.

En ce sens, la madeleine de Proust n'est pas seulement un trouble, une submersion mais aussi une émotion qui, selon son étymologie, met en mouvement. La réminiscence est ici constituée d'une juxtaposition de plusieurs éléments de la scène quotidienne sur le plan pratique, social et spatial. En faisant remonter des informations à la conscience, l'odeur devient un engagement introspectif précieux au cours duquel des actions se jouent.

Au XIX^{ème} siècle, un certain nombre d'anthropologues et de psychologues sont convaincus que la perception olfactive enclenche une action motrice seulement pour des questions de survie. La perception olfactive désigne par excellence « les peuples primitifs », « censés suivre au flair aussi bien les femmes que les animaux » (Dias, 2004, p. 47).

Malgré la sédentarisation et la mondialisation de nos mondes contemporains, que peut-on dire des sédiments d'odeurs ? Où sont les traces olfactives ? Comment mes interlocuteurs vivent une expérience olfactive quotidienne sans y faire référence ? Comment saisir des informations sur une culture du sentir qui ne passe ni par la pensée, ni par le dire ?

En me rendant sur le terrain, successivement, dans trois immenses villes industrialisées, à Pékin d'abord, puis à Bombay et à São-Paulo et Rio de Janeiro ensuite, je me suis rendu compte que la population des villes n'est pas tributaire d'une culture olfactive établie dans le sens où les odeurs ne sont pas un patrimoine *explicite* de partage et de connaissance dans le domaine de l'art, de la religion, du langage...

Envisageant initialement de réaliser une étude interculturelle des perceptions olfactives (Chapitre I), j'ai abandonné ce projet titanesque mettant aussi en cause la déontologie de l'anthropologie (Chapitre II). Je me suis engagée alors dans des études de cas fondées sur des entretiens, cherchant à singulariser toutes les manières de vivre l'odeur. Au lieu de m'arrêter sur les odeurs de prédilection qui cherchent à valoriser un patrimoine culturel (souvent alimentaire), je me suis aussi interrogée sur les évolutions des pratiques et sur le procédé individuel de la construction d'un parcours olfactif (Chapitre III).

En analysant les différents engagements olfactifs, j'ai constaté alors que l'odeur est souvent perçue comme une entité vivante qui interagit avec le sujet : elle modifie l'état du corps, elle contredit, rejette, attire, provoque du changement (Chapitre V). La praticité de l'odeur, l'engagement construit avec l'olfaction n'est pas sans lien avec sa dénomination (Chapitre VII). Dès que l'odeur agit, il faut lui répondre par un « faire avec », un « faire contre », un « faire sans ». L'odeur encourage et resserre les liens d'une communication autant qu'elle peut l'entraver (Chapitre VIII).

En me détachant de l'odeur comme contenu attaché à un objet, je me suis davantage focalisée sur les différentes modalités de ce faire. Autant que l'odeur est vectrice, le sujet agit

pour créer une relation à l'odeur. En répondant simultanément à ce que l'odeur fait, le sujet n'est plus détaché de sa perception. S'ouvrent alors des dimensions permettant d'explorer l'odeur sous l'angle de la relation plus que de celle de l'objet. La verbalisation de l'olfaction va s'appuyer sur différents registres sensoriels pour appréhender l'expérience olfactive. Sans pouvoir restituer intégralement ce que Bachelard appelle « la fusion de nos impressions sensibles » ou « impression osmotique » (Bachelard, 2016, p.167), il est possible de rendre l'expérience olfactive beaucoup plus épaisse, granuleuse et en mouvement sans la réduire de manière abrupte, à un mot, à une image, à une idée comme on le fait habituellement dans le domaine de l'analyse sensorielle. Travailler sur l'expérience olfactive, c'est à mon sens rendre compte de sa phénoménalisation (Chapitre XII).

Si les entretiens m'ont amenée à considérer l'olfaction comme une saisie active et agissante d'une réalité, ce constat s'inscrit théoriquement et méthodologiquement dans un courant de pensée¹ – de Husserl à Merleau-Ponty en passant par Straus et Austin - mais aussi d'une écologie de la perception – élaborée par Gibson d'abord puis par Tim Ingold et Jean-Paul Thibaud. La phénoménologie n'a cessé de montrer l'unité fondatrice du « sentir » et du « se mouvoir » à travers le chiasme originaire de la perception et du mouvement (Chapitre III).

L'évolution du sensible et des sensibilités olfactives à partir de l'analyse historique proposée par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtin et Georges Vigarello et de la sociologie des mœurs de Norbert Elias mettent en lumière la problématique de l'anthropologie du corps autant que celle des affects.² Pour saisir les dimensions toujours plus profondes entre corps et espace, j'ai ensuite interrogé la notion émergente de territoire à partir du concept de « proxémie » d'Edward T. Hall et du concept de « ritournelle sonore » chez Deleuze et Guattari (Chapitres V et VI).

Se présentant sous la forme d'une quête de la modalité du sensible, ma thèse s'inscrit dans la lignée de l'anthropologie (du) sensible³ qui suppose une appréhension sensorielle du monde autant qu'une démarche d'immersion dans le sensible comme le souligne François Laplantine (2005, 2017). Grâce au *sensual turn* engagé par David Howes et Constance Classen en 1990 au Canada, les études sensorielles se sont développées et spécialisées pour contrer une hégémonie du visuel et un constant rappel de la hiérarchie des sens. J'ai essayé de tirer profit

¹ Mon parcours initial en philosophie à la Sorbonne jusqu'en Master 2 m'a amenée à faire deux mémoires (Master 1, Master 2) sous la direction de Renaud Barbaras qui s'intéresse à la question du mouvement dans le phénomène. Mes influences viennent aussi de cette rencontre.

² Ma recherche se distingue toutefois d'une anthropologie de l'émotion.

³ Je préfère parler d'anthropologie sensible plus que d'anthropologie sensorielle dans le sens où le sensible semble englober de manière plus vaste les sens, la relation à l'extérieur et les sensibilités internes.

des manières d'ethnographier les sens de Vincent Battesti (Battesti, 2013) ou Olivier Ferraud (Battesti, 2013) dans leur recherche sur le sonore, de Tim Ingold (Ingold, 2013) sur la lumière, de Christian Bromberger (Bromberger, 2007) sur le toucher et la tactilité ou encore la peau, de David Le Breton sur la douleur et les cinq sens (Le Breton, 2003) (Le Breton, 2006). Tous ces travaux m'apparaissent comme des manifestes permettant de donner de la voix et du poids aux corps et aux sens et de légitimer la branche de l'anthropologie sensorielle⁴.

Si le travail d'Annick Le Guérer est fascinant pour connaître le rôle du parfum à travers les siècles (Le Guérer, 2006), les enquêtes de terrain en anthropologie de l'olfaction m'ont aidé à orienter ma méthode. Je pense naturellement à celle de Joël Candau et d'Agnès Jeanjean (Candau, 2000) (Candau & Jeanjean, 2006) (Jeanjean, 2011) auprès des professionnels dans des univers sévères, mais aussi plus récemment aux corps qui parlent dans les rituels de naissance au Maroc chez Marie-Luce Gélard (2008 ; 2015) ou encore à l'odeur de l'axé chez Arnaud Halloy (2018).

Dans sa thèse⁵ sur la transmission du patrimoine olfactif à l'intérieur de la famille, Olivier Wathelet a montré en quoi les processus de la perception sont plus importants que leur contenu. Si « son ethnographie cognitive des perceptions » (Wathelet, 2012) est particulièrement fructueuse, j'opte de mon côté pour « une ethnographie phénoménologique de l'olfaction » constituée par la relation au corps, à l'espace et à autrui. Par exemple, l'article d'Olivier Wathelet écrit avec Joël Candau, *Le nez cardinal*, (2006) offre des intuitions lumineuses que j'essaye d'approfondir en faisant de l'olfaction une fabrique des territoires (Chapitre X) et un sens remarquable d'orientation (Chapitre XI).

Terminologie

Le registre sensoriel a longtemps souffert d'une imprécision concernant le terme « odeur » et le terme « odorant ». Dans un état des lieux de l'anthropologie des odeurs, Joël Candau tente de remédier au manque de distinction établie entre « odeurs » et « odorants ».

⁴ On ne peut pas à proprement parler d'une discipline de l'anthropologie sensorielle. Les impressions sensibles se caractérisant par la fugacité d'expériences singulières, il serait réducteur au vu de la diversité des méthodologies mobilisés et celles encore à découvrir de créer une discipline avec un protocole, une théorie... Si l'anthropologie du sensible devient une discipline, elle devient dogmatique. C'est la même chose pour l'odeur qu'on essaye d'enfermer dans un mot... il faut chercher à déployer, à creuser, à ne jamais s'arrêter en fait dans la description.

⁵ Olivier Wathelet, *Anthropologie de la transmission des savoirs et savoir-faire sensoriels : étude de cas : la transmission d'un patrimoine olfactif à l'intérieur de la famille*, Anthropologie sociale et ethnologie. Université Nice Sophia Antipolis, Thèse de doctorat, 2009.

Selon lui, l'odeur est la « représentation cognitive de l'odorant » ou « *l'effet que fait l'odorant* » chez un sujet présent. L'odeur est donc toujours soumise à une subjectivité puisqu'elle est interprétée nécessairement par un sujet (Candau, 2016).

En optant pour le terme « odeurs » dans mes entretiens, je suppose, d'emblée, qu'il s'agit d'une perception interprétée subjectivement. En l'associant aussi à un mouvement, je considère l'odeur comme « odorivectrice » selon l'expression utilisée par André Holley d'abord (Holley, 2006) puis par Suzel Balez dans sa thèse⁶ pour insister sur son caractère mobile et directionnel.

L'odeur n'est pas non plus exclusivement reliée aux senteurs et produits parfumés. C'est aussi en tant que trace et transpiration intangible des lieux qu'elle nous intéresse.

Le terme « perception » est également privilégié, au détriment du terme « sensation », pour évoquer le sentir. En parlant de sensations, on réduit le phénomène perceptif puisqu'il s'agit de le définir seulement à partir de ses récepteurs, des trajets nerveux et des aires corticales particulières. En parlant davantage « d'action » ou de « situation olfactive » et non de « réaction », de « réflexe », de « stimulus », ou de « mécanisme », je cherche à rendre l'acte perceptif beaucoup plus intentionnel et pas seulement inscrit dans une chaîne causale.

À la perception olfactive, j'opposerai souvent « la représentation de la perception olfactive ». Si l'odeur est facilement assignée à une idée représentable, à un stéréotype, il s'agit d'aller voir ce qui se passe perceptiblement en deçà de sa représentation.

Si « l'odorat » possède une définition passive : « sens par lequel sont perçues les odeurs »⁷, « l'olfaction » contient deux propositions que je juge plus engageantes et plus actives de la part du sujet : « Sens, fonction permettant la perception des odeurs⁸ » et « Acte de sentir ; résultat de cette action⁹ ».

En proposant le néologisme d'olf-action, ma thèse a pour enjeu de montrer la contiguïté de la perception olfactive et de l'action en soulignant non pas le résultat de la perception d'odeur mais le processus même du sentir.

Au lieu de parler d'effets odorants ou de *quale* désignant l'odeur comme « l'effet que cela fait » selon Gérard Lenclud (Lenclud, 2006), j'insiste davantage sur « ce que l'odeur fait

⁶ Suzel Balez. *Ambiances olfactives dans l'espace construit : perception des usagers et dispositifs techniques et architecturaux pour la maîtrise des ambiances olfactives dans des espaces de type tertiaire*, Architecture, aménagement de l'espace, Université de Nantes, Thèse de doctorat, 2001

⁷ Cette définition de l'odorat vient du dictionnaire CNRTL.

⁸ Cette définition de l'olfaction correspond à la première donnée par le dictionnaire CNRTL.

⁹ Cette définition de l'olfaction correspond à la seconde donnée par le dictionnaire CNRTL.

et ce que l'on en fait ». Il ne s'agit plus seulement de réactions physiologiques, hédoniques et émotives mais d'un jeu de réponses, d'un effet boomerang de l'olfaction. L'appréhension olfactive devient une préhension ; la préoccupation olfactive, une occupation.

Économie de la thèse

Soumise à une convention industrielle de formation par la Recherche (convention Cifre), ma thèse a démarré au sein de l'entreprise Robertet. Les trois premières années de chercheuse salariée m'ont permis d'affiner ma méthodologie, de réaliser mon ethnographie et de l'analyser.

La première partie de ce texte aborde de manière chronologique les méthodologies adoptées et leurs limites (PREMIÈRE PARTIE).

Si je présente d'abord les résultats de mon étude expérimentale à partir d'items olfactifs présélectionnés (Chapitre I), ces derniers laissent en moi une frustration puisqu'ils ne m'apprennent rien sur la relation qu'on peut avoir à l'odeur. Je décide alors d'observer les comportements de mes participants pendant le test afin de repérer les manières de faire avec l'odeur (Chapitre II). Cette remise en question méthodologique me conduit vers une voie beaucoup plus féconde.

À partir de mon bagage conceptuel en phénoménologie, j'ai cherché un outil méthodologique mettant en pratique une manière de percevoir sans être soumis à un jugement catégorique. La méthode de l'entretien d'explicitation inventée par Pierre Vermersch en 1994 m'a permis d'aller au plus proche de l'acte du sentir en évitant les écueils d'un discours émettant des jugements, des commentaires, des croyances trop représentatives. La découverte de cette méthode psycho-phénoménologique épaissit le présent, dilate un moment vécu, crée des nuances microscopiques de l'échelle du sentir (Chapitre III). Cependant, le travail de terrain avec une binôme interprète (en 2017, en 2018, en 2019) soulève quelques limites dans la mise en œuvre de cet outil. La collaboration avec une interprète implique de réaliser des entretiens où se manifeste une juxtaposition des subjectivités (Chapitre IV).

À partir de ce virement de bord méthodologique, la deuxième partie déploie les champs conceptuels qui ont permis d'élaborer l'olf-action. Ce recensement de l'activité olfactive passe par plusieurs articulations fondamentales que l'on résume par trois strates : le corps – le monde – les autres (DEUXIÈME PARTIE).

Tout d'abord, l'olfaction a une dimension physiologique, c'est-à-dire vitale et motrice qui explique cette incorporation, ce sens pratique, cet habitus bourdieusien (Chapitre V). Si l'olfaction est « affordante » et fait naître un potentiel d'action, elle agit dans un espace. L'ambiance olfactive n'est pas seulement ce qu'il y a autour, elle constitue des repères territoriaux par rapport à son identité. L'olfaction est saturée d'inconscient qui rend possible diverses expériences spatiales : territoire corporel, territoire habitat, territoire kinésphère, territoire proxémique, territoire géopolitique (Chapitre VI). Pratiques et incorporées, les odeurs cherchent toutefois à être nommées même si cela ne se produit que rarement au terme d'une catégorisation. Les questions relatives à la dénomination olfactive montrent que les odeurs ne se réduisent jamais à ce qu'on en dit mais à ce qu'on en fait. À travers les différentes figures de styles pour nommer l'odeur, notamment la synecdoque, nous verrons comment les désignations sont surtout reliées à des principes actifs ; de la pensée magique à la contagion, de la contagion à la similitude (Chapitre VII).

L'olfaction, sens désagréant et antisocial selon Simmel (1991) mais aussi sens sans parole (Howes, 2003) prend une place au sein des communications et opère dans le champ de l'activité humaine (Chapitre VIII).

Enfin, dans une dernière partie dédiée à l'enquête de terrain (TROISIÈME PARTIE), la diversité des usages de l'objet « parfum » me pousse à proposer un essai de comparaison des enjeux sociaux et culturels de cette pratique bien ciblée (Chapitre IX). À partir des témoignages sur la « maison », il sera aussi question de comprendre ce qu'est l'identité olfactive et comment elle se construit en dénigrant l'altérité, l'étranger (Chapitre X). L'odeur la plus familière reste pourtant la plus difficilement nommable, la plus méconnue. Ces nuances de repères oscillant entre le familier et l'étranger font de l'olfaction un sens de l'orientation : il guide, induit le mouvement et constitue un rapport à l'espace (Chapitre XI). Cette question de l'odeur-action-mouvement continue à se poser aujourd'hui dans le cadre des ateliers olfactifs que Federica Fratagnoli et moi menons à Nice auprès de plusieurs étudiantes en danse. Ce dernier chapitre, décalé en regard du terrain initial, se veut un élan épistémologique pour se saisir du sensible par la mise en relief de ce que peut-être, sans écran, transparent, fluide, authentique, le procédé même de sentir l'odeur (Chapitre XII).

1 PREMIERE PARTIE : DU CLASSEMENT DES CONTENUS À L'ACTE PERCEPTIF

Dans cette partie, je décris les divers outils méthodologiques utilisés et je montre comment ces différentes approches ont étendu mon champ de sagacité¹⁰. Si la méthode signifie communément le chemin, elle peut se coupler avec la notion de sérendipité, définie comme le surgissement inattendu d'un fait scientifique.

Au début de ma recherche, mon entrée dans la société Robertet sous Contrat CIFRE m'a conduite à mettre en place une méthode expérimentale sur des items olfactifs avec un échantillon dans chaque pays. L'analyse de mes données consistait à comparer les manières de juger les items en fonction des groupes de populations (Chapitre I).

La frustration que j'ai ressentie au vu des résultats de ces panels sensoriels m'a fait prendre conscience de la difficulté d'aborder la perception olfactive en se focalisant seulement sur le contenu, soit l'objet odorant. Pour consolider ma démarche ethnographique, il m'a paru indispensable d'en savoir davantage sur la personne en interaction que sur son discours sur le contenu lui-même (Chapitre II). Si l'odeur implique l'interprétation perceptive d'un sujet, l'odorant renvoie inévitablement à un objet moléculaire indépendant de la perception subjective.

La question de l'acte olfactif apparaît dès lors comme un enjeu crucial de cette recherche où le processus de la perception importe davantage que le résultat perceptif. En deçà des réponses fournies au test, la rencontre avec une odeur provoque des mouvements, des comportements qui débouchent sur de l'action, de l'intention et de la mise en pratique. Cette expérience imprévue sur le terrain m'a conduite à la reconfigurer à la lumière de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty. Plus précisément, je me suis demandé comment appliquer une méthode phénoménologique pour mener mes entretiens. C'est alors que j'ai découvert une technique qui m'a semblé prometteuse pour répondre à cette idée de phénoménologie mise en pratique : l'entretien d'explicitation. En ayant recours aux entretiens d'explicitation, j'ai accompagné le sujet au plus proche de son expérience sensible et j'ai donné à ma recherche ethnographique un caractère phénoménologique (Chapitre III). Pour mener au mieux ces enquêtes, j'ai travaillé à chaque fois avec des interprètes femmes¹¹, une à Pékin, une

¹⁰ Le terme sagacité n'est pas utilisé ici au hasard. De l'étymologie latine *Sagacitas*, le terme signifie « finesse de l'odorat » (CNRTL).

¹¹ Pour mener ces entretiens en binôme, j'ai préféré travailler avec des interprètes femmes dans l'espoir de limiter les malentendus face à nos interlocuteurs.

à Bombai et une à Rio de Janeiro. Or, la traduction d'une langue à une autre implique d'interpréter des données qui vont ensuite être soumises à une autre interprétation. Les conditions du travail en binôme révèlent à la fois les atouts et les difficultés de cette alliance (Chapitre IV).

1.1 Chapitre I. La mission doctorale sous contrat Cifre avec la société Robertet

Pendant trois ans, j'ai été salariée doctorante de la société Robertet à Grasse. Immiscée dans un environnement professionnel et industriel, j'ai pu comprendre l'organisation de l'entreprise et les différentes étapes mises en place de la chaîne productive. J'ai appris les bases des procédés d'extraction, de distillation et de composition ainsi que le vocabulaire spécifique des experts en parfumerie (2.1.1). J'ai eu ensuite pour mission la mise en œuvre des tests expérimentaux pour analyser et évaluer la perception sur mes terrains (2.1.2). Les attentes de l'entreprise Robertet portaient principalement sur la catégorisation des goûts olfactifs en fonction des cultures à partir de tests *in vitro* (2.1.3).

1.1.1 Présentation de la société Robertet à Grasse

À partir du XV^{ème} siècle, la ville de Grasse développe des techniques spécifiques dans le domaine de la tannerie, non sans lien avec le futur champ d'application de la parfumerie. Si le cuir de Grasse est connu pour sa qualité et sa couleur verdâtre, son procédé de macération dégage une odeur pestilentielle. Le climat local permet un siècle plus tard l'implantation du jasmin dans de vastes champs mais aussi la production de la Rose de Mai (ou *Rosa centifolia*), de la tubéreuse et de la lavande qui peu à peu complètent le paysage alentour. Influencée par Catherine de Médicis et la mode des gants parfumés à Florence, la ville s'oriente dès cette époque vers la fabrication de peaux parfumées. Par le biais de la mode florentine, la cité des tanneurs devient une ville dédiée à la parfumerie. Elle le restera jusqu'à son apogée en 1950 où on peut parler de capital mondial du parfum puisqu'elle contrôle 95 % du marché mondial des matières premières aromatiques d'origine naturelle (Rasse, 2016).

Si les deux guerres fragilisent le monde de la parfumerie c'est la montée en puissance de l'Industrie aromatique de synthèse et le rachat des entreprises grassoises par les puissants groupes internationaux qui ébranlent le prestige local (Rasse, 2016). La production est délocalisée en Suisse, aux États-Unis et en Allemagne. Aujourd'hui, Grasse demeure la cité de

la parfumerie de tradition¹² comme en témoigne sa patrimonialisation au Musée Internationale de la Parfumerie de Grasse.

La société Robertet est une entreprise familiale implantée à Grasse depuis 1850. Elle est d'abord fondée par Jean-Baptiste, puis dirigée par Maurice, par Jean et aujourd'hui par Philippe Maubert et ses frères, acteurs d'une quatrième génération.

C'est une des dernières industries de la parfumerie à rayonner dans le secteur : elle est la première employeuse de la ville de Grasse. La société compte aujourd'hui 1800 collaborateurs dont 928 en France. L'entreprise développe un savoir-faire industriel en appliquant des techniques d'extractions depuis le dix-neuvième siècle.

Pour la composition de fragrances¹³, plusieurs usines se chargent de récolter la matière première et la modifient selon plusieurs techniques. La première est la distillation, procédé le plus simple pour récupérer l'huile de la matière première : la vapeur produite transporte les matières odorantes et, une fois refroidie, cette vapeur, transformée en eau parfumée, s'écoule dans un récipient destiné aux huiles essentielles. L'eau se sépare facilement de l'huile essentielle par densité.

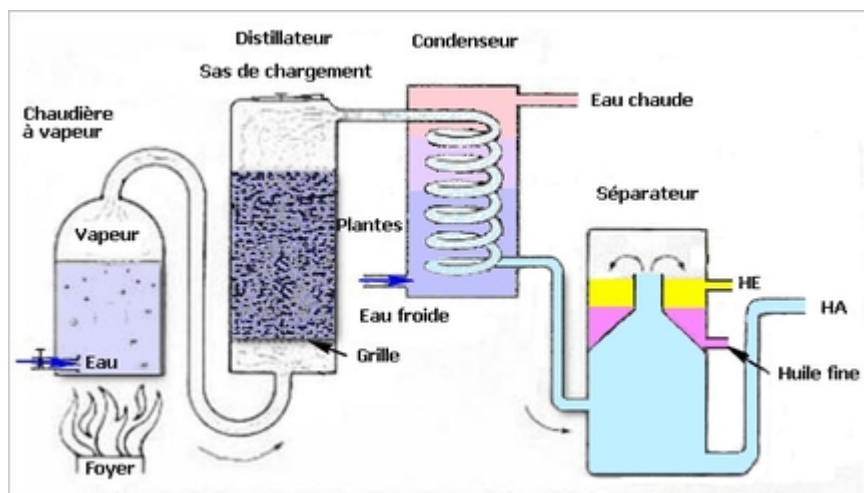


Figure 1 : Procédé d'hydrodistillation © Abbaye St-Hilaire distillerie de lavande

Cependant, les ouvriers de la société sont formés à une variété de techniques complexes comme l'extraction par des solvants volatils qui consiste à dissoudre la matière odorante de la plante dans un solvant que l'on fait ensuite évaporer. De nos jours, des solvants comme

¹² Tous les propos recueillis sur l'histoire de Grasse viennent du Musée Internationale du Parfum à Grasse.

¹³ Le terme « fragrance » est plus englobant que « parfum » : il désigne les parfums dans leurs flacons mais aussi les parfums d'ambiance, les cosmétiques, les produits d'hygiène et d'entretien pour la maison.

l'éthanol, le méthanol, le benzène ou le dioxyde de carbone sont davantage utilisés car ils sont moins inflammables mais aussi moins coûteux que l'éther par exemple. Après décantation et filtrage, le solvant est évaporé afin d'obtenir une sorte de pâte fortement odorante appelée concrète pour les fleurs et résinoïde pour la matière dérivée du traitement des plantes sèches (racines, mousses). Après une série de lavages à l'alcool dans des batteuses mécaniques et de glaçages, la concrète donne naissance à une essence pure appelée « absolue ».

Certains ouvriers s'occupent spécifiquement de la technique de l'enfleurage qui repose sur le pouvoir des corps gras à absorber naturellement les odeurs. Elle peut être pratiquée, selon la différence de résistance des plantes à la chaleur, à chaud ou à froid. L'enfleurage à chaud (ou macération) consiste à faire infuser les fleurs ou autres éléments odorants dans des matières grasses, huiles ou graisses, préalablement chauffées. Les fleurs les plus fragiles, comme le jasmin, la tubéreuse ou la jonquille ne supportent pas d'être chauffées. On utilise alors la technique de l'enfleurage à froid. Les fleurs sont renouvelées jusqu'à ce que la graisse soit saturée de parfum. Depuis quelques années, une nouvelle technique est adoptée pour préserver davantage les composants précieux des plantes : l'extraction par CO₂ supercritique, une méthode propre, respectueuse de l'environnement et issue de la chimie verte. En raison des réglementations environnementales plus strictes, l'extraction par CO₂ a connu une forte croissance ces dernières années en tant qu'alternative aux procédés conventionnels d'extraction, polluants et toxiques, comme le benzène, l'acétone ou le méthanol. L'extraction au CO₂ s'effectue à basse température (environ 30°) évitant ainsi toute altération des principes extraits. En jouant sur la pression du CO₂ utilisé comme solvant, il est possible de cibler des composants particuliers et de procéder à une extraction sélective. À partir des matières premières végétales sont obtenues des substances, arômes ou senteurs, essentiellement bioactives. Les extraits par CO₂ ont une saveur plus naturelle, une odeur fraîche et une meilleure efficacité.

La fabrication et la production sont au cœur de plusieurs pôles d'activités : la recherche et le développement qui comprend entre autres, la formulation et la création en arômes, en parfumerie fine, en produits de soin, ménagers et d'hygiène mais aussi avec le pôle du végétal comprenant notamment le sourcing qui se charge de trouver des sources d'approvisionnement des matières premières, avec le pôle du sensoriel comprenant les analyses sur les propriétés du produit odorant et les caractéristiques perçues et évaluées par les sens, le pôle du marketing comprenant le packaging et la commercialisation et un pôle juridique permettant de vérifier et d'informer sur les nouvelles réglementations de l'Union Européenne.

Mon expérience chez Robertet m'a permis de me familiariser avec toutes les chaînes de la fabrication du parfum : des terres agricoles – passant par la transformation de la matière

première – à la création finale. Lors de ces nombreux processus, j’ai souvent rêvé de faire la connaissance de celles qui nourrissaient mon imaginaire quand j’allais au dépôt des fleurs. Les cueilleuses de la Rose de mai sont uniquement des femmes, souvent des mères et des filles. Elles se lèvent à l’aube pour cueillir, remontent les bords de leur tablier où elles déposent les fleurs fragiles avant de les verser par kilos dans une corbeille. En une matinée, elles peuvent cueillir plusieurs dizaines de kilos de l’espèce *centifolia*. Le métier de cueilleuse existe depuis deux cents ans et fait partie du patrimoine culturel immatériel des savoir-faire du pays grassois qui a été reconnu par l’Unesco le 28 novembre 2018.

Me familiariser avec les matières premières naturelles et leur transformation a été capital pour mieux étudier les enjeux de ma collaboration avec la société.

1.1.2 Ma mission de salariée doctorante chez Robertet

Lors de cette mission où j’étais à la fois salariée et doctorante dans l’entreprise, j’ai d’abord rencontré le service en analyse sensorielle où j’ai été affectée pour toute la durée de mon contrat (1.1.2.1). Dès mon arrivée, j’ai eu libre accès à l’école de parfumerie dans laquelle les parfumeurs font leur « gammes » avec la méthode d’apprentissage Jean Carles (1.1.2.2). Cette familiarisation avec les matières premières m’a permis d’élaborer mon questionnaire à l’aide d’items olfactifs que j’ai sélectionnés sur place (1.1.2.3).

1.1.2.1 Le service en analyse sensorielle

Ma mission de salariée doctorante chez Robertet a commencé en juillet 2016 par la découverte du service dirigé par Vincent Manget, directeur d’application en analyse sensorielle et référent qui supervise ma thèse. Son laboratoire d’analyse sensorielle réalise tous types d’essais : les essais de discrimination, les analyses descriptives (profil sensoriel), les « essais consommateurs » et les essais hédoniques. Dans un grand espace au rez-de-chaussée de l’entreprise, cloisonné par de grandes vitres, sont installés des paillasse de travail, des échantillons et des machines. C’est un lieu d’expérimentation réservé aux biologistes, aux chimistes et aux laborantins. Mon bureau était au service de la cosmétologie, au sein du pôle de l’analyse sensorielle, au côté d’une collègue dénommée Olivia.

Si ma recherche en anthropologie n’était pas en lien avec ce service, j’ai profité de cette mission pour comprendre le fonctionnement de ce réseau interprofessionnel en me familiarisant avec les panels effectués en interne.

À mon arrivée le matin, je participais souvent à un test sensoriel consistant à repérer un intrus dans trois échantillons standards. Deux odeurs sont identiques, la troisième est différente. Ce contrôle est essentiel dans le cas où un produit évolue dans sa formule et risque de modifier l'odeur. Ces panels cherchent à reconstituer la même sensation olfactive pour ne pas perturber les consommateurs fidèles à leur marque. Selon André Holley, si un parfumeur change un seul des nombreux constituants de la composition traditionnelle, il reçoit immédiatement de nombreuses réclamations de sa clientèle montrant ainsi que cette dernière dispose d'un odorat attentif excellent « à comparer, à distinguer la note nouvelle et incongrue qui apparaît soudain dans une senteur familière » (Holley, 1999, p. 84). Entourée par le service de l'analyse sensorielle, je me suis familiarisée rapidement avec les panels olfactifs qui m'ont inspirée pour ma méthodologie.

Au début de ma recherche, j'ai également été suivie par l'équipe du marketing qui se trouve à l'étage du dessus. Jérémy Carles, le directeur du marketing de la division fragrance, a souhaité que ma recherche raconte une histoire culturelle des goûts olfactifs pour que le marketing puisse exploiter mes données et élaborer de nouvelles stratégies marketing en contextualisant les besoins des consommateurs.

1.1.2.2 La méthode d'apprentissage Jean-Carles

Avant de façonner une méthode expérimentale, j'ai été initiée à l'école de parfumerie où étaient formés deux jeunes apprentis parfumeurs. Pendant deux mois, je me suis exercée à sentir des centaines de matières premières, à les mémoriser, les discriminer et les nommer. J'ai appris de nouveaux mots utilisés par les experts de la parfumerie comme par exemple le mot « empyreumatique » pour le bois de gaïac, « agreste » pour le thym, « zestée » pour la mandarine, « lacté » pour le bois de santal.

J'ai par exemple découvert que le néroli est le nom donné à l'huile essentielle obtenue à partir de la distillation de la fleur d'oranger (en opposition à l'absolue fleur d'oranger, obtenue par extraction, qui garde le nom d'origine). La fleur d'oranger est en réalité la fleur donnée par le bigaradier, un arbre donnant des oranges amères. Avec cette fleur, on peut faire de l'absolue de fleur d'oranger destinée à la parfumerie, de l'huile essentielle destinée à tous les autres produits à base de fleur d'oranger et de l'eau de fleur d'oranger pour le domaine alimentaire, comme dans la pâtisserie par exemple.

Le travail de mémorisation est très important pour les futurs parfumeurs. Pour retenir des nuances fines de matières premières appartenant à la même famille, chacun recourt à des

procédés mnémotechniques où un souvenir, une couleur, une texture est posée sur l'odeur même. Quand je me livre à cet exercice, je tente aussi de rattacher un élément précis à une matière première pour m'en souvenir. Pour la « limette », son côté pétillant collant me fait penser directement au Coca-Cola. Pour compléter ma description, les deux apprentis ajoutent des mots à mon vocabulaire : ils parlent d'odeur « citrique », « décapante », de « citron technique ». En bref, la limette, c'est un mauvais citron. Un des deux apprentis associe la bergamote (appartenant à la même famille du citron, la famille hespéridée) à la couleur bleue.

Avec cette première base de connaissance en matières premières naturelles et synthétiques, j'ai compris que la méthode d'apprentissage « Jean-Carles » fonctionnait et s'articulait en différentes catégories. La matière première appartient à une ou plusieurs familles olfactives selon des critères préalablement déterminés. Ce classement regroupe des matières premières qui se ressemblent ainsi que des composés moléculaires similaires. Dans la famille aromatique, on peut trouver l'eucalyptus, le romarin, la lavande ou l'armoise, que l'on peut qualifier de notes camphrées dont les propriétés sont anesthésiques et antiseptiques et se retrouvent dans certains baumes médicinaux pour déboucher les voies nasales.

Mais cette impression de mieux respirer est-elle vécue de la même manière par une personne qui n'a jamais utilisé un « baume du tigre » ? Autrement dit, l'effet physiologique de l'odeur conduit-il à façonner les usages ou à contrario, les usages de l'odeur construisent-ils l'effet physiologique ? Qu'en est-il *a fortiori* du langage des odeurs ?

Afin de travailler ensemble et de mettre leur savoir en commun, les experts du monde de la parfumerie se basent sur des catégories verbales partagées correspondant aux matières premières. Les clivages hédoniques sont orientés à la demande du client. En fonction de son attente, on peut qualifier une odeur de « bonne » ou de « mauvaise » relativement à des critères préalablement sélectionnés.

Le jugement manichéen s'impose dans les échanges entre les équipes (qui n'ont pas les mêmes savoirs) comme un partage efficace des données olfactives : c'est une manière efficace de travailler ensemble pour se mettre au service d'une attente conforme à un *brief*¹⁴ préalablement construit par la marque qui est cliente. La représentation sous forme d'images,

¹⁴ Le brief et son parcours sont bien définis sur : <https://auparfum.bynez.com/maisons-de-parfum-brief-competition> : « L'élaboration du brief marketing, en quelque sorte le cahier des charges du futur parfum, se construit au sein de la marque, mais elle est souvent influencée par les incessantes propositions que lui font les parfumeurs, lors de présentations régulières, afin d'apporter de nouvelles idées, inspirations et envies. Lorsque le brief est finalisé, sous forme d'images, de mots, d'univers, de personnage et de cible visée, l'équipe marketing va choisir avec quelles maisons de parfums elle va commencer à travailler, le nombre pouvant varier d'une seule à ... toutes ! »

de mots, d'univers précède donc le processus de perception de l'odeur en tant que champ des possibles. Ce n'est pas l'odeur qui nous amène vers des mots mais le mot qui la catégorise : « Les mots, les images et les odeurs semblent interconnectés de la façon la plus figée possible : fleurs et féminité, cuir et masculinité pour ne citer que les associations les plus classiques » (Sartoretti, 2020).

Or ces catégories appartiennent à un milieu restreint sur le plan culturel et professionnel. Comment puis-je alors construire mon panel sans être influencée par ce biais ethnocentriste, sachant que mes participants – non experts – appartiennent à une culture non dominée par la parfumerie occidentale ? Comment peut-on appréhender des repères olfactifs du quotidien sans les étiquetages posés par la parfumerie ?

Pour l'élaboration de mon protocole, j'ai décidé de regrouper des matières premières que j'ai appris à discriminer et nommer avec la méthode « Jean-Carles ». Si mon expérience de discrimination olfactive s'est construite dans un but de connaissance avec des experts, cette première base de travail m'a permis de proposer un test à un public non connaisseur et d'étudier alors leurs propres repères et réactions.

1.1.2.3 Choix de 15 Items olfactifs

Parmi les matières premières qui, sous formes d'huile essentielle, d'absolue, de concrète ou de technique CO₂, sont divisées en plus quarante familles olfactives, j'ai sélectionné majoritairement des huiles essentielles qui servent à la constitution des produits odorants de toutes sortes. Parmi les 15 échantillons, j'ai opté pour deux matières naturelles *boisées* : le bois de santal et le bois de Cèdre de Virginie, deux matières naturelles *aromatiques*, la lavande et le romarin, une matière première naturelle *citrus*, la bergamote, une matière première *épicée*, le gingembre, une matière première naturelle *rosée*, la rose de Bulgarie, une matière première naturelle *florale*, le jasmin d'Égypte, une matière première naturelle *balsamique*, le benjoin¹⁵.

Ensuite, j'ai voulu équilibrer ce panel avec des matières premières fabriquées à partir de molécules de synthèses : le cis-3 Hexenol, une molécule de la famille *verte* (végétale) rappelant l'herbe coupée, le liffarome, une molécule *fruitée* pouvant rappeler le bonbon chimique à la pomme, à la poire ou à la pêche, le suederal, dans la famille du *cuir* et qui rappelle la peau d'un animal, le méthylionone, dans la famille *violette* ayant une odeur de fleur poudrée,

¹⁵ Dans les matières naturelles, le santal, le cèdre, la lavande, le romarin, la bergamote sont sous forme d'huiles essentielles. La rose et le jasmin sont des extraits de concrète absolue avec la technique de l'enflourage. Le gingembre est extrait par la technique du CO₂ et le benjoin est juste chauffé de manière à ce qu'il soit liquide.

le terpineol étant classé dans la famille *florale* rappelant lointainement le pin mais surtout un produit ménager corrosif et l'éthyl-maltol dans la famille *vanillée* rappelant une odeur sucrée comme la barbe à papa.

Ce choix n'était pas sans difficulté, notamment pour les matières synthétiques qui ne se déploient qu'à travers une représentation d'une source désignée. De plus, la matière synthétique atrophie la complexité de la matière naturelle en sélectionnant de manière approximative une partie moléculaire pour y décrire un tout. En supposant que le suederal rappelle la peau d'un animal, le terpineol un produit corrosif, le liffarome la poire chimique et l'éthyl-maltol la barbe à papa, je me fiais *a priori* à des catégorisations partagées par les experts.

À titre personnel, le suederal me rappelle le purin de cheval dans l'écurie, le liffarome les bonbons « arlequins », le terpineol, le traitement anti-poux « prioderm » tandis que l'éthyl-maltol me renvoie au médicament à l'orange contre la toux « mucomyst ». Sans le vouloir, ce sont des marques qui viennent subitement alimenter ces items en références olfactives. Je peux dès lors remarquer que les odeurs sont souvent décrites non par leur source directe mais par des logo-odeurs¹⁶.

J'ai sélectionné des items pouvant être familiers, appréciés et rejetés par mes futurs participants Chinois, Indiens et Brésiliens. Le gingembre est présent dans la cuisine et la production chinoise autant que la fleur de jasmin est érigée en symbole en Inde. En ce qui concerne l'éthyl-maltol, le sucre me fait penser au « Pão de Açúcar » de Rio de Janeiro et au dessert brésilien « doce de leite ». Par ailleurs, j'ai présumé que la rose allait être aimée par les trois types de populations tandis que le terpinéol évoquant un « produit ménager corrosif » allait être plutôt rejeté¹⁷.

1.1.2.4 *Mise en œuvre du test olfactif*

La première partie du questionnaire était consacrée à l'analyse de l'odeur selon trois critères : l'appréciation, l'intensité et la familiarité de l'item à partir d'une gradation de notes allant de 1 (la note la plus basse en appréciation, en intensité et en familiarité) à 5 (la plus haute en appréciation, en intensité et en familiarité). La seconde partie portait sur la synesthésie de l'odeur en l'associant à une couleur préalablement déterminée (rouge, jaune, orange, bleu, vert,

¹⁶ Le néologisme « logo-odeurs » imite celui de « logo-goût » employé par Delphine de Swardt dans son article : « Les arômes, une expérience plus vraie que nature ? » (de Swardt, 2015)

¹⁷ Ce choix des items a une dimension spéculative et apriorique forte. Elle sera contrebalancée avec la rencontre de mes interlocuteurs sur le terrain.

violet, rose, blanc, noir) mais aussi à une température (glacée, froide, tiède, chaude, brûlante). La troisième partie permettait une description libre de l'odeur (« Décrivez avec vos propres mots l'odeur ainsi que l'endroit où vous l'avez rencontrée ? »). La quatrième partie incitait à donner un usage à l'odeur en fonction de contextes préalablement déterminés : « shampoing, gel douche », « produits d'entretiens », « lessive », « eau de toilette », « parfum d'ambiance », « produits cosmétiques », « médicament », « aliments ».

1.1.2.5 Répartition des terrains en Chine, en Inde et au Brésil.

Pour réaliser mon étude comparative, j'ai suggéré à la société Robertet de travailler sur trois terrains en Chine, en Inde et au Brésil. Cette suggestion a été aussitôt validée. Ces trois pays – qui connaissent un essor économique capital depuis une trentaine d'années – sont aujourd'hui des cibles précieuses dont les modes de consommation sont précisément à analyser plus en profondeur.

L'étude de terrain a exclu les territoires ruraux dont la population est plus faible et la consommation plus basse pour sélectionner trois mégapoles de plusieurs millions d'habitants représentatives de chaque pays. Ont été retenues dans un premier temps les villes de Pékin, Bombay et São Paulo en raison de la présence d'une filiale Robertet dans chacune de ces villes¹⁸.

Après réflexion, j'ai demandé à enquêter plutôt à Rio de Janeiro, ville où je pouvais trouver plus facilement des contacts. Ma proposition a été acceptée parce que Rio a la réputation d'être une ville un peu moins dangereuse que São Paulo. Ce voyage prévoyait deux destinations : d'abord avec mon chef dans la filiale Alphaville près de São Paulo et ensuite seule, à Rio de Janeiro.

Mes enquêtes de terrain ont eu lieu chaque année au printemps, un mois durant. Je me suis envolée pour Pékin en avril 2017 où j'ai réalisé des tests olfactifs dans la filiale du district de Huairou faisant partie de la municipalité de Pékin et au cœur de Pékin auprès d'étudiants de diverses disciplines. Je suis partie à Bombay en avril 2018 où j'ai réalisé mes expérimentations hors filiale. Enfin, je me suis rendue à São Paulo en avril 2019 où j'ai réalisé des tests olfactifs dans la filiale à Alphaville (proche de São-Paulo) et ensuite à Rio de Janeiro pour continuer les tests à l'Université.

¹⁸ Me rendre dans des villes où le groupe Robertet est déjà implanté me permet de profiter de la présence de collègues/employés de la société pour distribuer mon panel olfactif.

1.1.3 Attentes de la société Robertet

L'objectif de ma mission en contrat Cifre était de mettre en évidence les variables de la perception olfactive dans ces trois cultures urbaines. L'échantillon de la population est alors défini avec mon encadrant : 40 personnes par pays, des hommes et des femmes entre 18 et 35 ans, employés de la société de Robertet et étudiants non experts de la parfumerie. Ils appartiennent à la classe moyenne et à la classe moyenne supérieure. À travers ces questionnaires olfactifs, l'objectif industriel était de proposer une carte d'identité culturelle des matières premières en déployant les points de différence et de comparaison des représentations de la perception olfactive.

Ma méthode expérimentale s'est inspirée de celle de Christelle Chrea. Dans son travail de thèse en science des aliments¹⁹, Christelle Chrea a recherché des universaux olfactifs à partir de la catégorisation des odeurs au sein de trois populations culturelles distinctes : des français, des américains et des vietnamiens. Dans un premier temps, Christelle Chrea a récolté des informations sur le degré de familiarité de chaque item olfactif et propose de les rattacher à des contextes appartenant soit au domaine hygiénique ou alimentaire du type : « médicaments », « parfums d'ambiance », « produits d'entretien », « aliments sucrés », « aliment salés ». À partir de ce questionnaire olfactif, elle a constaté que les « cultures » françaises et américaines ont une tendance plus forte qu'au Vietnam à vouloir masquer les odeurs désagréables par des odeurs agréables. Il y a selon elle une plus grande variété de senteurs dans les produits d'entretien et cosmétiques en France et aux États-Unis par rapport au Vietnam. Ce résultat semble confirmer l'existence de différences entre les « cultures » occidentales et asiatiques concernant l'acceptabilité des odeurs dans un contexte hygiénique. Si les odeurs données sont souvent rencontrées dans les trois cultures, les contextes de rencontres peuvent varier d'une culture à l'autre (Valentin, 2007).

Avant de partir sur le terrain, ma préparation a consisté à contacter les Organisations françaises (Alliance Française, Institut Français, Centre culturel), les associations d'étudiants et les Universités pour autoriser le recours à un panel olfactif. Grâce à l'Université de Nice, je suis entrée en relation avec des étudiants chinois en école de management. Leur professeur, Lin, organise régulièrement des sessions de panels olfactifs dans son établissement. Sur le terrain, l'interprète a été aussi une personne ressource pour compléter l'échantillon par un effet « boule

¹⁹ Christelle Chrea, *Odeurs et catégorisation : à la recherche d'universaux olfactifs*, sous la direction de Dominique Valentin, Thèse de Doctorat 2005

de neige ». Si cette technique a bien fonctionné à Pékin et à Bombay, il en est allé autrement au Brésil où sur les trois établissements qui m’avaient donné leur accord pour mon intervention, deux n’ont pas donné suite après mon arrivée sur place. En raison de ces aléas, le nombre de participants diffère entre les trois groupes.

1.1.4 Résultats de l’étude de terrain

Dans cette étude, il s’agissait de mettre en exergue les résultats attendus de la première partie du test : appréciation, intensité, familiarité (1.1.4.1) et de sa deuxième partie : la synesthésie (1.1.4.2)

1.1.4.1 Première partie du test : appréciation, intensité, familiarité

Participants	Pékin (n=43)	Bombay (n=39)	Rio de Janeiro et São Paulo ²⁰ (n=24)
Hommes	11	14	12
Femmes	32	25	12
Âge moyen	28,57	23, 8	26,3
Étudiants	21	39	12
Employés	12	0	12

Tableau 1 : Répartition de l’échantillonnage à Pékin, Bombay, Rio de Janeiro et São Paulo

Dans la première partie du test, les participants devaient noter l’odeur sur une échelle de 1 et 5 pour évaluer le sentiment de plaisir, d’intensité ainsi que le sentiment de familiarité. Par exemple, dans le tableau ci-dessous, le romarin peut être jugé mauvais (1,8 sur 5), fort (4,1 sur 5) et peu familier (2,2) quand la barbe à papa est jugée bonne (3,7), moyennement intense (2,8) et familière²¹ (3,6).

²⁰ Pour cette partie de l’étude, nous regroupons les données recueillies chez les participants brésiliens, étudiants de Rio de Janeiro et des employés de l’entreprise Robertet proche de São Paulo, à Alphaville.

²¹ Sur les tableaux, les formulations sont en anglais : *Liking* (L) correspond à l’appréciation, *Strenght* à l’intensité (S) et *Familiar* à la familiarité (F).

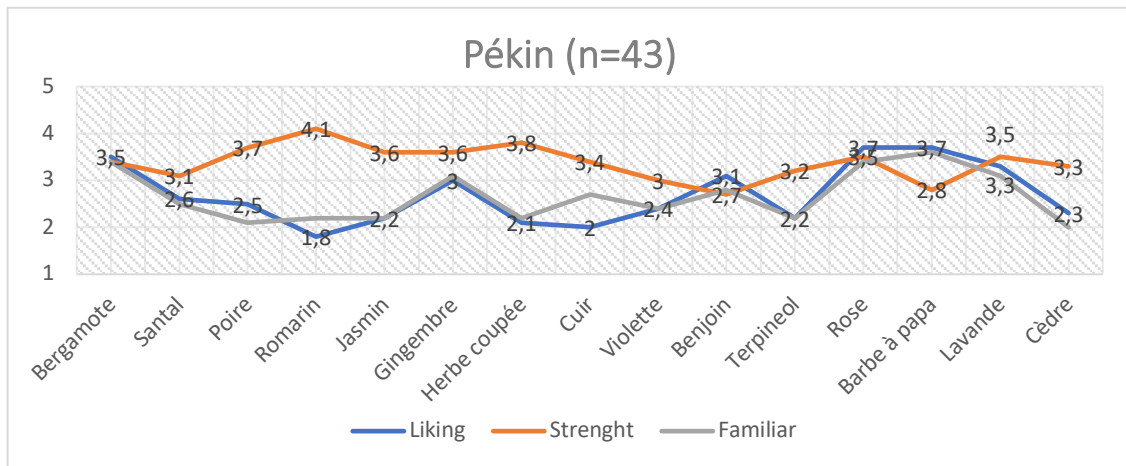


Tableau 2 : Évaluation des items Pékin

Ces résultats m'ont permis de repérer les jugements hédoniques sur les échantillons proposés. Les odeurs sont plutôt jugées mauvaises par rapport à mes projections : le romarin est jugé particulièrement mauvais suivi de près par le cuir, l'herbe coupée, le terpeneol, le jasmin. On observe tout de même des contrastes saillants avec quelques odeurs jugées très bonnes comme la barbe à papa (Liking=3,7) et la rose (L=3,7) et les odeurs très mauvaises obtenant une moyenne basse de 1,8. Ce désappointement olfactif n'est pas conditionné par la composition des items mais par leur intensité jugée trop forte. En effet, la courbe orange qui désigne l'intensité surpasse de beaucoup les autres : les odeurs sont jugées particulièrement intenses. Plus l'odeur est intense et moins elle est appréciée pour un certain nombre d'items : le romarin est intense à 4,1 sur 5 (Strength = 4,1) et apprécié à 1,8 sur 5 (L=1,8) mais c'est aussi le cas pour le cis-3 hexenol (herbe coupée) (S=3,8 ; L=2,1), pour le suederal (cuir) (S=3,4 ; L=2), pour le liffarome (poire chimique) (S=3,7 ; L=2,5). À l'inverse, moins l'odeur est intense et plus elle est appréciée, comme c'est le cas de la bergamote (S=3,4 ; L=3,5) et de la barbe à papa (S=2,8 ; L=3,7), même si cette interprétation des odeurs « bonnes » est à manier avec précaution. Toutefois, on remarque que les odeurs « bonnes » ne sont ni trop fortes, ni trop faibles.

En arrivant sur mon terrain à Pékin, je n'avais pas du tout imaginé que les items seraient jugés principalement en fonction de ce critère de l'intensité. Toutes les solutions avaient été diluées dans du solvant inodore à 10%, critère de norme chez Robertet pour sentir correctement un échantillon. En rencontrant mes premiers participants, je me rends compte que l'intensité élevée participe amplement à évaluer la qualité olfactive de l'échantillon. Dans la salle des expérimentations, j'ai eu l'impression que certains items possédaient une puissance olfactive particulièrement plus élevée qu'en les testant en France avant de partir. La mise en situation du

test favoriserait-elle la puissance des odeurs ? Mes participants Pékinois ont-ils un seuil de détection et de tolérance à l'intensité beaucoup plus bas ?

En outre, la courbe grise de familiarité suit de près la courbe bleue de l'appréciation. C'est flagrant pour la bergamote, le gingembre, la rose et la barbe à papa. Le niveau d'appréciation est évalué de la même manière que le niveau de familiarité. L'odeur est jugée en fonction de son niveau de familiarité. Si l'odeur est familière, elle a des chances d'être appréciée ; si elle est inconnue, elle a moins de chance de l'être. La seule exception qui sort légèrement du lot est celle du suederal (cuir) qui paraît familier mais pas aimé. Les relations positives entre la familiarité et le caractère agréable sont démontrées de manière récurrente (Jellinek & Köster, 1983) (Engen, 1991) (Distel, 2001), ainsi que des relations positives entre l'identification et le caractère agréable des odeurs (Ayabe-Kanamura et al., 1998).

Pour la préparation du deuxième terrain à Bombay, nous avons fait le choix avec Vincent Manget de changer le contenant tout en gardant les mêmes contenus. Comme les odeurs avaient été jugées particulièrement fortes, nous avons voulu nous assurer que le contenant n'était pas en cause. Les billes de polystyrène odorantes qui remplacent le liquide, permettent seulement de mieux équilibrer la note olfactive.



Figure 2 : Flacons liquides solution solvant 10%. Pékin, 2017 © Lou Sompairac



Figure 3 : Intérieur Billes polystyrène © Lou Sompairac

À Bombay, nous avons retrouvé quelques odeurs positives similaires à celles de Pékin : la bergamote (L=3,4) , la Rose (L=3,6) mais aussi d'autres qui déplaissent plutôt à Pékin. Dans cette nouvelle configuration ont été appréciés : le jasmin (L=3,3) et le romarin (L =3,3). À l'inverse, certains items ont été très peu aimés comme l'herbe coupée (L=1,6) et le santal (L=2).

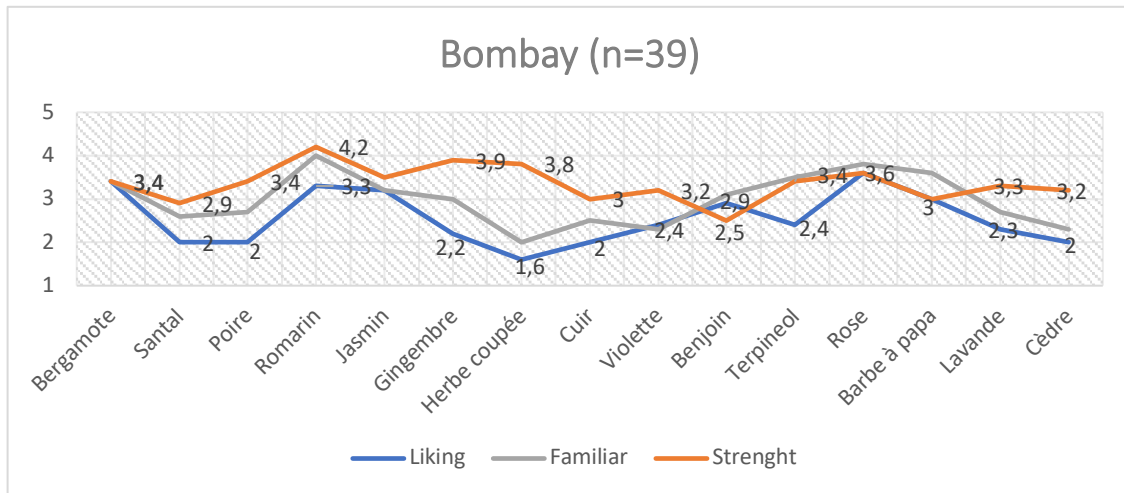


Tableau 3 : Évaluation des items Bombay

Ce clivage hédonique peut s'expliquer de deux manières. Premièrement, en étant constamment utilisé, le jasmin est une matière première « symbole » pour le pays, ce qui n'est pas le cas à Pékin. En atteignant une note moyenne de 3,5, on peut affirmer que les odeurs sont jugées très intenses peu importe le contenant dans lequel elles sont flairées. Ces deux populations ont-elles un seuil de détection particulièrement bas ? La familiarité aux odeurs se combine-t-elle avec un sentiment d'intensité ? Ou est-ce plutôt le contexte de l'expérimentation qui invite à se focaliser excessivement sur son attention olfactive ?

Si le romarin est jugé très fort à Bombay, l'intensité semble moins problématique pour apprécier l'odeur contrairement à ce qu'on a pu remarquer à Pékin. La courbe de familiarité suit à peu près la courbe de l'appréciation mais de manière moins fidèle qu'à Pékin où la forme collée des courbes est significative par elle-même. Dans le graphique de Bombay, la courbe grise est légèrement surelevée à l'appréciation comme si les items étaient souvent familiers sans corrélent pourtant avec un jugement bon ou mauvais. Si la rose est familière (F=3,7) mais aussi appréciée (L=3,6), le terpeneol est familier (F=3,4) mais pas tellement apprécié (L=2,4).

Pour la préparation du terrain au Brésil, nous avons utilisé les mêmes billes blanches qu'à Bombay en considérant que la différence de contenant n'avait pas eu d'impact sur l'évaluation de l'intensité.



Figure 4 : Flacons billes blanches polyester, São Paulo, 2019 © Lou Sompairac

Les premiers résultats à São Paulo et à Rio de Janeiro ont montré qu'il n'y avait pas de coup de cœur olfactif parmi les items excepté celui de la barbe à papa (L=4,4). Les notes d'évaluation se situent autour de 3 sans jamais excéder 3,3. Certains items sont fortement dépréciés comme le jasmin (L=1,8) mais aussi le gingembre (L=1,9) et l'herbe coupée (L=2). La courbe bleue est très légèrement vallonée jusqu'au pic pour la barbe à papa.

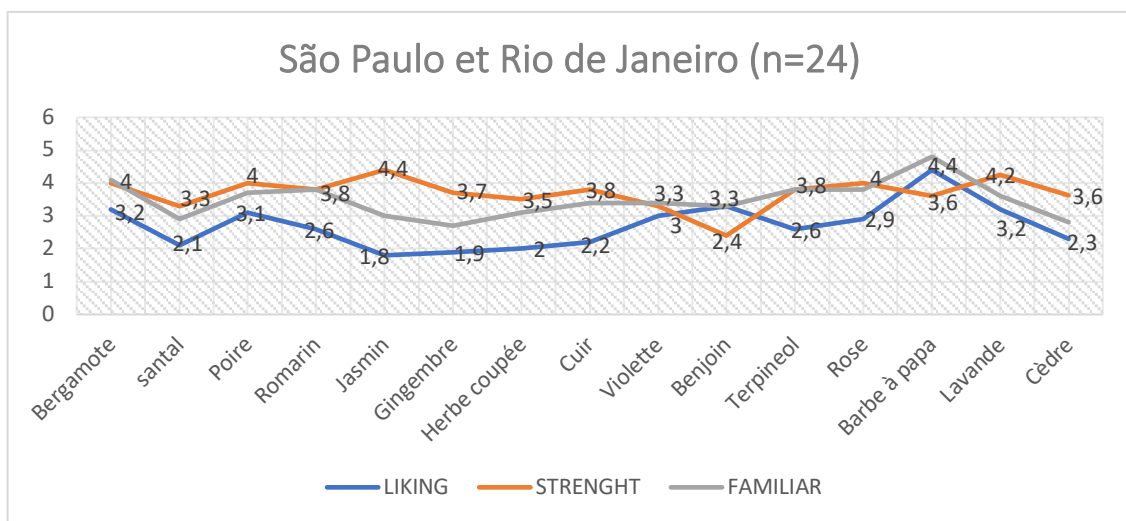


Tableau 4 : Évaluation des items Rio de Janeiro et São Paulo

La courbe orange de l'intensité est encore une fois élevée avec une moyenne atteignant 3,7 et des items sortant du lot avec un jasmin jugé très fort (S =4,4), mais aussi la lavande (S=4,2), la poire (S=4), la bergamote (S=4). Pour le jasmin, on peut supposer que l'intensité participe à gâcher le plaisir, vu l'écart présent entre intensité et appréciation. Mais pour les autres items, on ne peut pas confirmer une corrélation entre appréciation et intensité, même si les odeurs les plus aimées sont jugées moins intenses que les autres comme c'est le cas du benjoin (L=3,3 ; S=2,4) et de la barbe à papa (S=4,4 ; S=3,6). La familiarité est aussi une courbe rehaussée par rapport à

l'appréciation. Les odeurs sont jugées familières en ayant un niveau de moyenne de familiarité atteignant 3,5 pour 2,6 à Pékin et de 3 à Bombay. La familiarité ne suit pas la courbe de l'appréciation avec fidélité. Les odeurs sont jugées familières avant d'être appréciées. C'est le cas d'un grand nombre d'items : poire, romarin, gingembre, jasmin, herbe coupée... En revanche, la barbe à papa reste l'item le plus aimé (L=4,4) tout en étant le plus familier (F=4,5).

L'appréciation caractéristique du gingembre à Pékin (L=3) et non à Bombay (L=2,2) et São-Paulo/Rio de Janeiro (1,9) montre que l'hypothèse selon laquelle cet item serait élu favori de nos participants pékinois a été validée. De la même façon, le jasmin est particulièrement hédonique à Bombay (L=3) contre 2, 2 à Pékin et 1,8 à São Paulo/ Rio de Janeiro puisqu'il est inscrit dans une pratique quotidienne. Enfin, la barbe à papa fait particulièrement effet à São Paulo/Rio (L=4,4), plus qu'à Bombay (L=3) et à Pékin (L=3,7).

En revanche, une perplexité s'installe lorsque certains éléments que l'on peut qualifier de « frais » et « naturel » ne reçoivent pas la faveur prévue. Il s'agit par exemple de l'herbe coupée faiblement appréciée en moyenne parmi les trois groupes de population (L=1,9), tout comme le santal (L=2) mais aussi la lavande qui arrive à peine au-dessus de la moyenne (L=2,9).

Pour l'herbe coupée, la formulation du Cis-3 hexenol relève un côté trop oxygéné rappelant davantage le gazon en plastique que la pelouse. En ce qui concerne le santal, on suppose que les participants ont été déstabilisés par la présence liquide de la matière bois. Si le santal est un bois très connu à Pékin et à Bombay, il est utilisé sous une forme de bâtonnet ou de cône d'encens rappelant le bois - *tanxiang* à Pékin et *dhoop* à Bombay.

Dans ce test olfactif, des senteurs *a priori* positives en France comme la lavande et l'herbe coupée n'ont cet effet ni à Pékin ni à Bombay. Dans une seconde partie du test, la partie appréciation a été mise de côté pour privilégier des relations de synesthésies entre odeurs, couleurs et températures.

1.1.4.2 Deuxième partie du test : la synesthésie

Il s'agissait de savoir en premier lieu si la perception d'une odeur se reflète de manière saillante dans la représentation de la couleur. Cette perception-représentation connaît-elle des variables selon les populations étudiées ?

Les limites et les imperfections du système olfactif contrastent avec la performance du système visuel (Dubois & Rouby, 1997). On peut non seulement discriminer des millions de pixels mais aussi mettre des mots dessus permettant de partager des données. Si la détection humaine des odeurs est puissante au point que les découvertes récentes laissent supposer que

notre espèce est capable de discriminer des milliards d'odeurs (Bushdid et al., 2014), on ne peut pas les décrire en catégories abstraites et distancées comme les couleurs.

Peut-on dès lors se servir des couleurs pour se représenter une odeur pour laquelle nous manquons de descripteurs ? En proposant aux sujets d'associer une couleur (ou le nom d'une couleur) à une odeur qu'ils ont sentie (mais pas nécessairement identifiée), il apparaît qu'il existe une association olfactive-couleur non aléatoire pour un groupe d'individus (Gilbert et al., 1996).

L'étude de Morrot, Brochet et Dubourdieu a consisté à réaliser des tests sur des vins rouges et blancs à l'aveugle auprès des étudiants en œnologie à Bordeaux. Ils ont observé que les descripteurs olfactifs correspondent à la couleur du vin désigné : le miel, la banane, le citron, la paille sont des descripteurs pour évoquer le vin blanc quand la fraise, la cerise, le chocolat ou la violette sont plutôt des descripteurs pour se référer aux vins rouge : « During the first session, the subjects chose odors represented by red or dark objects to describe wine R and yellow or clear objects to describe wine W » (Morrot et al., 2001). Cet article intitulé « The Colors of odors » conclut donc que les quatre dégustateurs ont en fait utilisé un mécanisme commun de description olfactive : les objets choisis pour représenter l'odeur d'un vin sont, pour la plupart, de la même couleur que ce vin. Ainsi, l'étude affirme que l'identification d'une odeur résulterait d'une représentation mentale visuelle de l'objet ayant cette odeur. En effet, si l'identification d'une odeur résulte d'un tel processus, il est logique que l'odeur soit identifiée à l'aide d'identificateurs visuels (Morrot et al., 2001).

Dans le questionnaire, j'ai alors proposé d'associer les 15 items olfactifs avec les 9 couleurs présélectionnées : rouge, rose, orange, jaune, bleu, vert, violet, noir et blanc. La plupart du temps, les couleurs ont été liées à l'objet odorant quand ce dernier est identifié.

A Pékin, à Bombay et à São-Paulo/Rio de Janeiro, le gingembre est par exemple coloré majoritairement de la couleur jaune ou orange rappelant celle du tubercule. De la même façon, l'éthyl-maltol, (« barbe à papa ») est identifié selon des couleurs rappelant le bonbon.

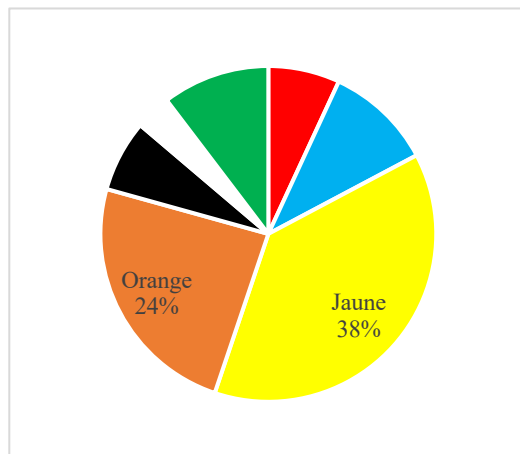


Tableau 5 : Le gingembre à Pékin (n=43)

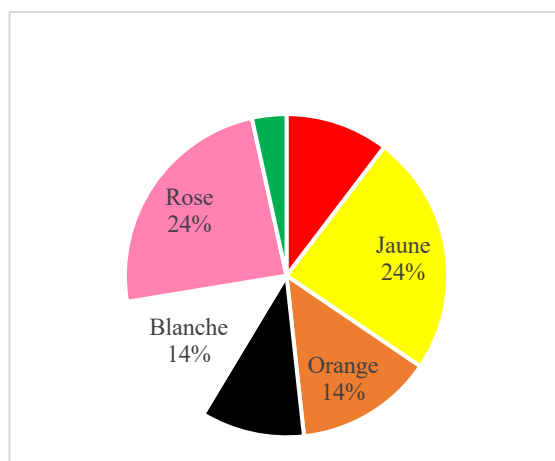


Tableau 6 : La « barbe à papa » à Pékin (n=43)

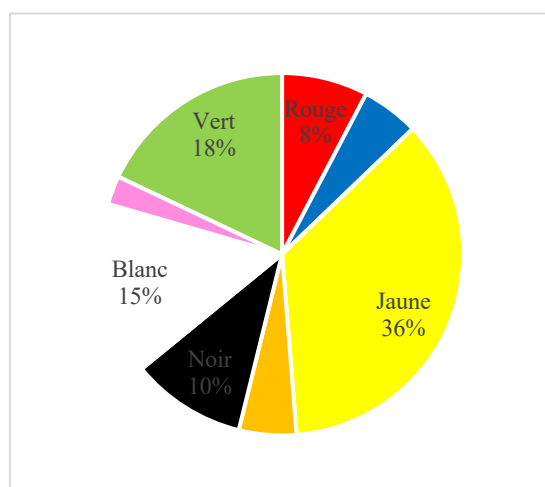


Tableau 7 : Le gingembre à Bombay (n=39)

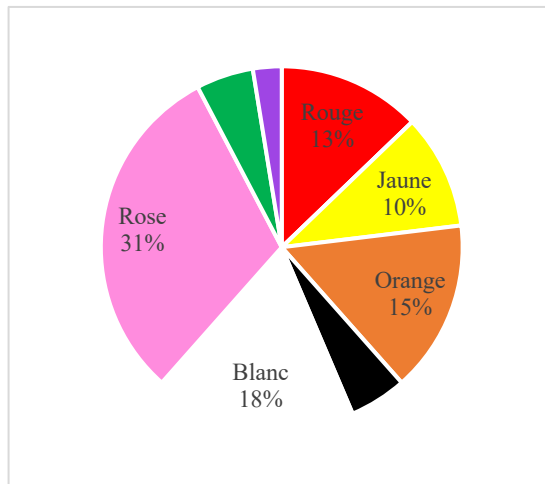


Tableau 8 : La « barbe à papa » à Bombay (n=39)

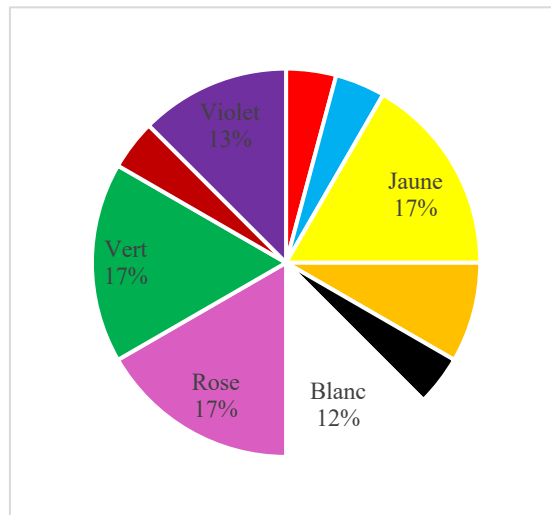


Tableau 9 : Le gingembre à SP et RIO (n=24)

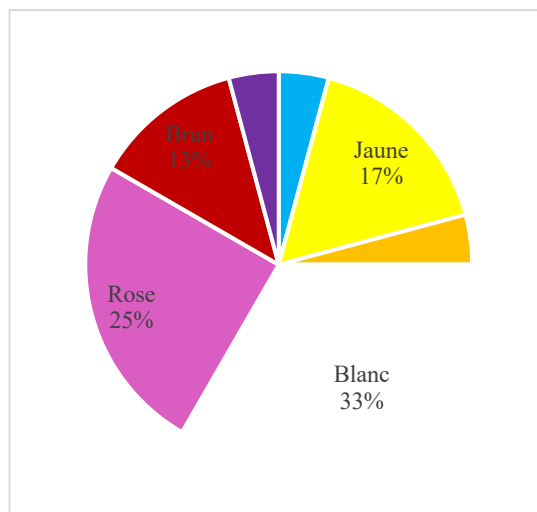


Tableau 10 : La « barbe à papa » à SP et Rio (n=24)

On peut donc noter l'existence de mécanismes communs pour associer le monde des odeurs à des références colorées lorsque le contenu odorant est familier mais surtout identifié. Mais, le rapport entre la couleur et l'odeur de l'objet n'est pas une représentation automatique, notamment pour les items les moins aimés ou les moins familiers. Si à Pékin le noir est souvent utilisé, ce n'est pas parce que l'odeur renvoie à la couleur noire mais davantage à un marqueur négatif métaphorisé en couleur. Contre toute attente, pour le romarin et l'herbe coupée c'est le noir qui est représenté, comme si le noir exprimait ici un affect plus qu'une couleur permettant d'abstraire l'odeur. Pour désigner le romarin, les Pékinois corrèlent la couleur noire à un dégoût et à l'amertume du produit : 24 injonctions négatives sur 35 sont comptées pour le romarin (« la mort », « le danger », « très fort », « puant », « envie de vomir » ...). L'amertume de l'item conduit à choisir une couleur sombre. Il en va probablement de même pour le jasmin qui apparaît négativement pour 13 personnes sur 30 avec des injonctions comme « sale », « trouble », « les fleurs tombent dans la boue », la « décomposition ».

À l'instar d'une étude sur les dimensions affectives de la perception des odeurs (Ferdenzi et al., 2011), l'identification influence les évaluations affectives de certaines odeurs en raison des représentations associées à certaines catégories d'odeurs.

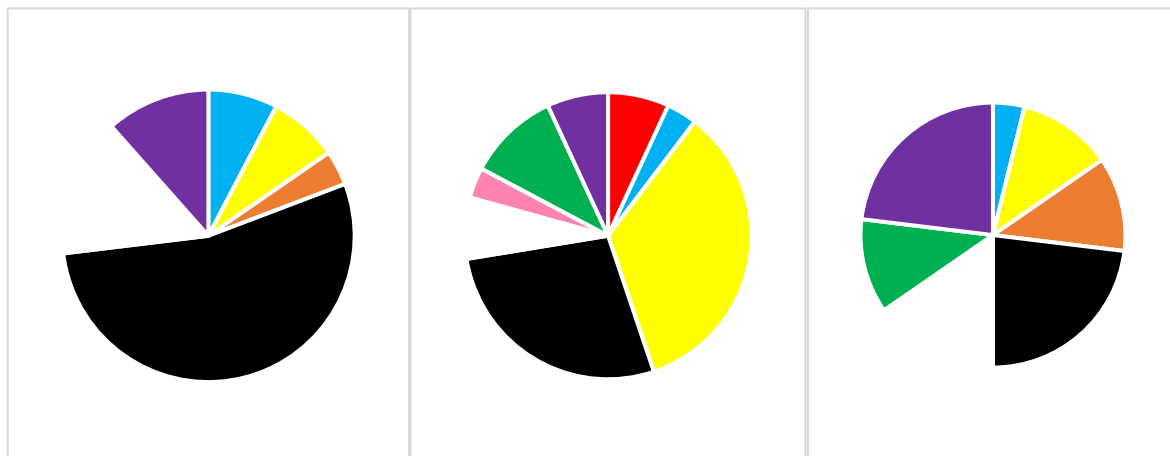


Tableau 11 : Présence de la couleur noire dans les résultats des tests effectués à Pékin. Respectivement de gauche à droite, le « cuir noir », le jasmin « noir » et le romarin « noir ».

À l'inverse, les participants de Bombay perçoivent le cuir blanc à 39%, le romarin blanc à 38%, le jasmin à 33 %, le santal blanc à 31%, le terpinéol blanc à 26%. Le blanc semble plutôt désigner dans l'imaginaire indien un côté antiseptique, médicamenteux, crémeux, poudre, hygiénique. L'item du cuir appartient au milieu médical : il rappelle le « médicament », la « clinique » ou le « baume », « l'huile de massage chauffante ». Le jasmin chez les Indiens est

reconnu et associé à sa couleur blanche. Sur 36 descriptions, le jasmin est décrit 13 fois comme une fleur et identifiée 6 fois comme le jasmin (*mogra* en hindi). Sur 27 descriptions, le romarin est décrit 18 fois comme une odeur de médicaments qui calme les douleurs ou un baume pour le rhume. Le romarin est perçu comme une odeur médicinale rappelant le soin et sa couleur de référence est le blanc.

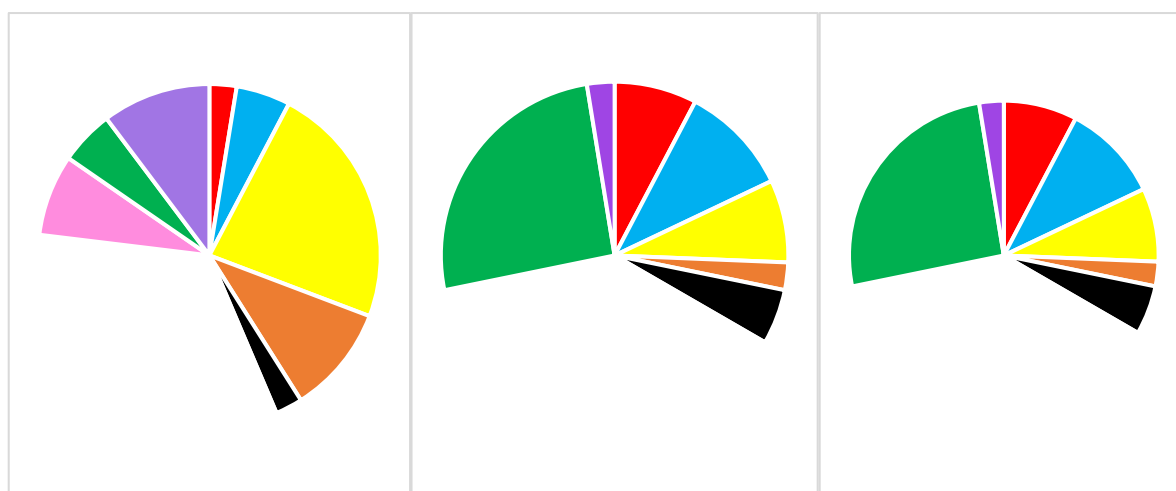


Tableau 12 : Présence de la couleur blanche dans les résultats des tests effectués à Bombay. Respectivement de gauche à droite, le « cuir blanc », le jasmin « blanc » et le romarin « blanc ».

Enfin, à São Paulo et à Rio de Janeiro, le cuir évoque un souvenir d'enfance pour 10 personnes sur 24 : c'est la pâte à modeler « slime », *abobea*. Bien que synthétique et non comestible, cette odeur est corrélée au sucré de l'enfance. Par ailleurs, le jasmin est identifié comme une fleur mais il est plutôt comparé à un « vieux parfum », celui qu'on utilise « pour se déguiser ». 24 personnes sur 16 font du romarin un médicament. Plus exactement, l'odeur correspond à un baume pour décongestionner le nez et mieux respirer. L'association de l'odeur au médicament est encore une fois renouvelée.

En revanche, les trois odeurs mentionnées ne sont pas reliées à une couleur phare mais elles apparaissent plutôt bigarrées sans que l'on puisse vraiment les assigner à un univers coloré précis. La présence du « brun » est nouvelle par rapport aux autres tests car cette couleur n'était pas recensée dans les choix. Je l'ai donc rajoutée à la demande des participants brésiliens qui ne pouvaient pas associer certaines odeurs à autres choses que du brun. Cet ajout fausse la possibilité de comparer les données entre la population en Chine et en Inde d'une part et au Brésil d'autre part.

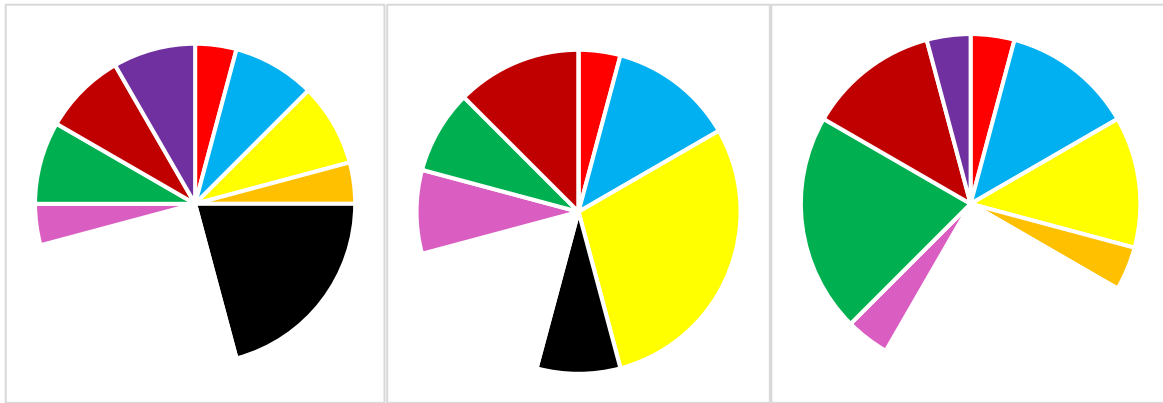


Tableau 13 : Présence de plusieurs couleurs dans les résultats des tests effectués à Pékin. Respectivement de gauche à droite, le cuir « blanc, noir », le jasmin « jaune, blanc, bleu, brun », le romarin « blanc, vert, jaune, bleu, brun »

De la même manière, nous avons voulu évaluer l'association des échantillons d'odeurs aux sensations de chaud et de froid. Les résultats ne sont pas significatifs excepté pour la bergamote où nous pouvons constater que la température froide l'emporte à chaque fois et indique une reconnaissance partagée de l'agrumes mais aussi de sa fraîcheur.

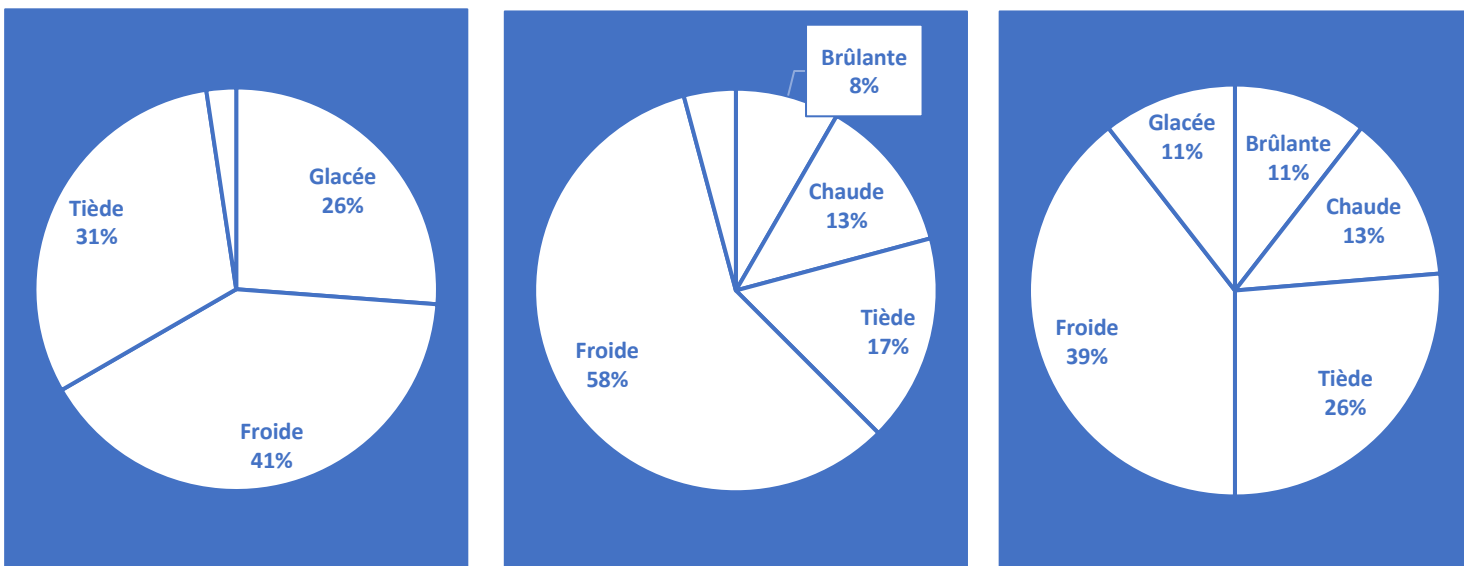


Tableau 14 : La température de la bergamote à Pékin, Bombay, São Paulo/ Rio de Janeiro

Dans la plupart des autres cas (le cèdre, le romarin, la rose, du jasmin etc.), les résultats n'indiquent pas un choix clair de corrélation entre l'odeur perçue et la température. La situation in vitro

empêche l'odeur d'être reliée à une température alors que la perception olfactive est plus facilement assimilée à l'air ambiant et donc à une thermie dans des situations réelles (cf. Chapitre XI).

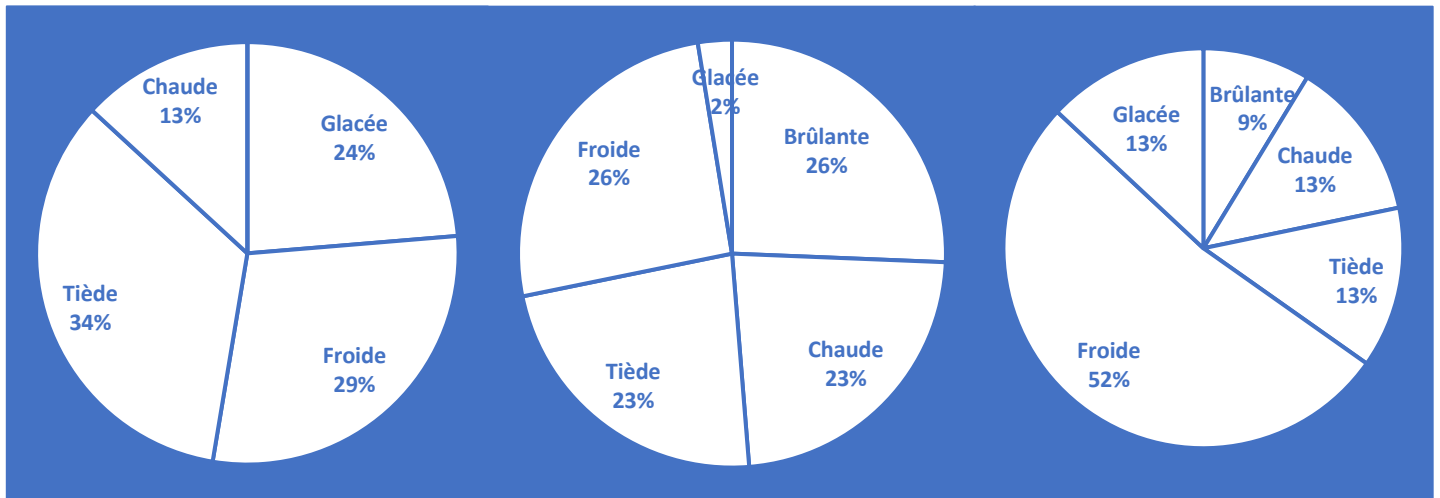


Tableau 15 : La température du cèdre à Pékin, Bombay et São Paulo/ Rio de Janeiro

Néanmoins, on observe que les participants à Pékin utilisent de manière fréquente le descripteur « tiède » quand les participants à Bombay utilisent plus souvent le descripteur « brûlante » tandis que les participants à São-Paulo et Rio de Janeiro choisissent régulièrement le descripteur « froide » sans que cela soit marquée par des résultats ostensibles. Si le cèdre est jugé froid en majorité par les participants brésiliens, ces associations ont des tendances trop incertaines pour en déduire une interprétation fiable. Au vu de ce phénomène arbitraire dans l'expérimentation, je me suis interrogée sur les limites du test sensoriel.

1.1.5 Les limites du test sensoriel

Même si le test apporte des éléments d'informations sur l'expérience olfactive, ses lacunes doivent être prises en compte. Certes, on repère des saillances de couleurs reliées aux items odorants mais le spectre des couleurs disponibles n'est pas complet aux yeux des participants de Bombay qui regrettent l'absence du gris, tout comme pour les participants de Rio qui n'arrivent pas à continuer l'exercice sans le marron. Dans une perspective non-WEIRD²² (Henrich et al., 2010), un test d'odeurs devrait pouvoir satisfaire toutes les attentes

²² WEIRD est l'acronyme de western, educated, industrialized, rich and democratic

perceptives des populations considérées. Les possibilités d'associations olfactives sont illimitées tandis que les choix du test limitent ces alternatives.

À São Paulo et à Rio de Janeiro, la couleur « marron » est indispensable pour associer certains items. Ici, le repère d'une note boisée dans le benjoin²³n'est pas sans lien avec l'identification de la couleur marron.

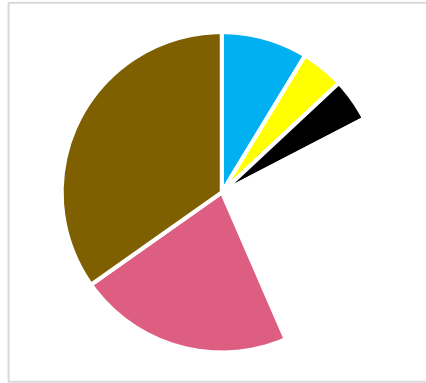


Tableau 16 : La couleur du benjoin à São Paulo et à Rio de Janeiro

Par ailleurs, les liens entre couleurs et odeurs sont stochastiques lorsque l'odeur est non identifiée. L'absence d'objet-odeur provoque des résultats particulièrement épars :

²³ Le benjoin est plutôt considéré comme une note balsamique dans les critères catégoriels de la parfumerie. Soit, il se définit comme sucré, suave, doux et chaud.



Tableau 17 : La couleur de la violette (Pékin)

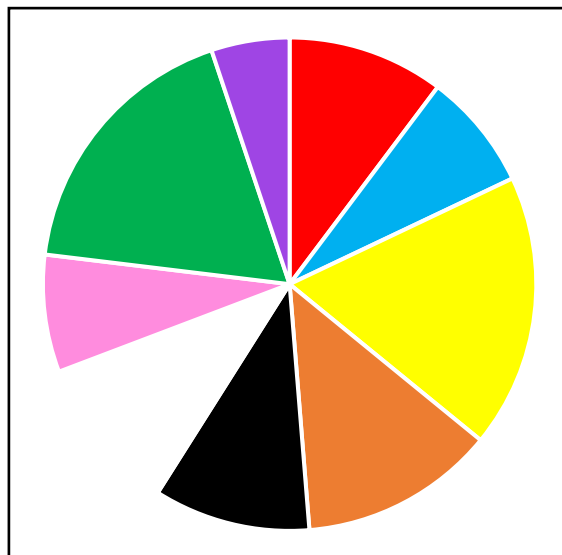


Tableau 18 : La couleur de la lavande (Bombay)

Face à des objets non identifiés, les couleurs sont instables. Le choix d'identifier la couleur ne dépendrait pas de l'odeur mais de son rattachement à un objet, ce qui montre à quel point l'odeur est nominative, singulière. La distinction opérée par Gérard Lenclud entre les couleurs et les odeurs éclaire mon propos :

La propriété dispositionnelle « être rouge » est dûment décollable, à la façon d'un timbre que l'on décolle de l'enveloppe, des surfaces respectives d'une tomate de Marmande, d'une voiture de pompiers ou d'un nez d'ivrogne. C'est cette opération d'abstraction qui permet à la société humaine de mettre en rapport des objets n'entretenant entre eux aucune relation autre que le partage d'une même couleur. En

revanche, il apparaît impossible de séparer le parfum du narcisse de la fleur du même nom, l'arôme du café de ce breuvage, l'odeur de la sapinière chauffée par le soleil de la sapinière en plein midi ou la puanteur de la charogne du cadavre pourrissant. L'odeur adhère pour nous à la chose odorante. Wittgenstein remarquait que, dans la vie de tous les jours, nous ne sommes entourés que de couleurs impures. Comment se fait-il alors, s'étonnait-t-il, que nous ayons pu former le concept de couleurs pures ? A propos des odeurs, l'étonnement serait plutôt celui-ci : d'où vient qu'il nous semble n'être entourés que d'odeurs particulières ? Contrairement à l'œil et à l'oreille, notre nez différencie ; il individualise (Lenclud, 2006).

Le rattachement de l'odeur à l'objet rend alors impossible une corrélation simple entre l'odeur et la couleur. Cet effort d'abstraire l'odeur n'est pas envisageable sans un apprentissage olfactif intense ou sans la faculté d'associer des couleurs à d'autres sensations dont sont dotées les personnes synesthètes. On comprend alors que la possibilité de donner une couleur à une odeur n'est possible qu'à l'aide de la méthode du « portrait chinois²⁴ » qui procède en amont à une identification de la matière de l'objet plus qu'à sa non-matière. Ainsi, à mon sens, ce n'est pas l'association odeur/couleur en tant que relation formelle et objective de l'odeur qui permet le processus de la perception puisqu'il consiste à généraliser ce qui est profondément singulier : le mécanisme de l'identificateur visuel est loin d'être indispensable :

Ainsi, comme le suggérait Engen dès 1987, les descriptions des odeurs doivent se fonder sur des principes différents de ceux des couleurs, dans la mesure où le degré d'objectivité (le statut d'objet) des odeurs diffère fortement de celui des couleurs. En d'autres termes, l'odeur n'est pas construite collectivement comme objet autonome mais seulement comme invariant individuel, enfermé dans la subjectivité d'une mémoire autobiographique (...). En conséquence, les contraintes physiologiques à elles seules ne peuvent expliquer cette différence de statut cognitif entre les couleurs et les odeurs (Dubois & Rouby, 1997).

Les descriptions d'odeurs peuvent aussi se focaliser sur un ensemble d'actes étayant le processus de la perception. Autrement, en contournant le cheminement de la perception, on ne verbalise l'odeur qu'à moitié. Une description catégorique de l'odeur efface systématiquement le cheminement perceptif établi pour atteindre ce but.

²⁴ Le portrait chinois est utilisé comme moyen mnémotechnique par les apprentis parfumeurs pour discriminer les nuances olfactives entre plusieurs odorants de la même famille olfactive.

Malgré la richesse de ces données et la longueur du test (entre 30 min et 1h30), je prends conscience que les informations sur les items odorants sont biaisées tant qu'on ne se soucie pas concrètement de la relation singulière entretenue entre le sujet et l'odeur au quotidien. Grâce à la description par association libre des items mais aussi grâce à une observation ethnographique du déroulement de ces tests, l'expérimentation est devenue une scène de terrain où les coulisses et le cheminement nous donnent bien plus d'indications sur la manière de percevoir l'odeur que les réponses données et analysées ultérieurement.

Les limites de ce panel olfactif (Chapitre II) ont donc ouvert la voie à une nouvelle perspective méthodologique (Chapitre III)

1.2 Chapitre II. Contradictions entre le test olfactif et la démarche ethnographique

Si le test olfactif permet de récolter des informations sur les items olfactifs, ces dernières apportent peu d'éléments sur la fabrique du résultat. Savoir que la rose est appréciée ne nous dit rien sur la manière dont elle est appréciée. Autrement dit, le résultat surgit comme un verdict dont on ignore ce qui est pourtant essentiel pour comprendre une relation à l'odeur, le cheminement. Les catégorisations des items donnent à l'expérimentation un caractère insuffisant, limité et superposé. La mise en situation *in vitro*, les réponses induites, les sélections préalables d'échantillons créent des conditions dénuées de contexte avec une organisation du panel indéniablement ethnocentrique. Les résultats de nos test olfactifs sont dès lors des coquilles vides (1.2.1).

Si l'échantillon – autant que l'échantillonnage – est envisagé selon des attentes et une sélection préalable, l'expérience sur place a beau être *in vitro*, elle met en jeu des individualités qui rendent la situation malgré elle *in situ*. Même pendant un test expérimental, il y a une réalité du terrain qui rattrape et renverse l'idéal d'un standard. La comparaison des tests entre groupes devient difficile malgré un questionnaire identique puisque le contexte du test et les personnes qui y participent ne sont jamais les mêmes (1.2.2).

Les expériences avec les trois groupes de populations créent des variables visibles dont les paradigmes nous échappent. En effet, l'analyse comparative de variables interculturelles à partir du test consisterait à interpréter des représentations à partir de représentations. Si l'odeur est associée à une catégorie, elle est enfermée dans une représentation, elle-même principale mise en abyme d'une généralisation culturelle.

Or l'odeur est avant tout un vecteur présymbolique ; il permet de conduire au symbole mais il n'est pas le symbole lui-même. En m'intéressant à cette trajectoire olfactive, je ne situe plus la priorité de la perception de l'odeur dans le jugement ni dans sa représentation mais dans un dialogue directionnel entre l'odeur et le sujet. Cette direction prise vers l'acte m'a conduite à des observations méticuleuses dans les coulisses de chaque expérience (1.2.3). Enfin, la description libre de l'odeur dans le test m'a permis de confirmer cette hypothèse : la description de l'odeur n'échappe pas à sa pratique car elle sous-tend toujours délibérément une action (1.2.4).

1.2.1 Résultats « coquilles vides » du test olfactif

Outre la mise en scène d'un contexte artificiel (1.2.1.1), le test olfactif prétend catégoriser un phénomène qui existe précisément en échappant à son image. En essayant de mettre des idées sur l'odeur, on réduit la perception à un phénomène arbitraire (1.2.1.2) et on en vient à généraliser ce qui est profondément singulier (1.2.1.3).

1.2.1.1 Mise en scène d'un contexte artificiel

Créer une expérience sensorielle *in vitro* – propre à la méthode expérimentale – permet de conserver la cohérence globale d'un test unique et de pouvoir ensuite comparer les résultats obtenus. Au sein de l'expérience, les personnes sont mises au second plan au profit des options que l'on va analyser. Lors de notre étude, les 15 items olfactifs sont censés recréer une ambiance olfactive que l'on peut croiser dans la vie quotidienne. Or, les items (naturels ou synthétiques) sont ici, comme le critiquent Joël Candau et Agnès Jeanjean des « substances odorantes mono moléculaires » loin « des produits odorants rencontrés en situation naturelle », au point que « les travaux menés en laboratoire déréalisent l'expérience olfactive en faisant généralement abstraction de son contexte toujours singulier : écologique, culturel, social, affectif, émotionnel » (Candau & Jeanjean, 2006).

En étant prisonnière d'une forme immatérielle, l'espace est lui aussi dématérialisé. Peut-on dès lors évaluer une perception hors de son espace multi-sensoriel ? Peut-on s'imprégner d'une mise en scène si elle est sans ambiance ? La perception de l'odeur n'est ici qu'une simulation, un simulacre de ce qu'elle peut être dans la vie ordinaire.

Si cette expérience arrive tout de même à créer le sentiment du familier à partir de l'odeur, la vie quotidienne semble appauvrie. La consigne d'ouvrir, de sentir, de reposer l'échantillon empêche de vivre l'odeur dans des dispositions moins contraignantes. Sommé de respecter certains gestes et un régime de l'attention, le comportement est biaisé autant que le contexte est aseptisé. L'attention soudaine apportée à ces 15 odeurs modifie aussi le degré d'intensité. Comme le critère d'intensité des items s'avère particulièrement élevé à chaque test, on peut y voir un régime de l'attention à l'odeur qui dépasse la norme du quotidien. La situation du test encourage à se focaliser sur des odeurs qu'on ne remarquerait peut-être pas de la même manière dans des circonstances ordinaires. On peut se demander si cette éducation forcée et brève de l'attention olfactive n'est pas factice et regrettable. En demandant au sujet de porter son attention olfactive sur une odeur, on crée même une disposition sensorielle qui n'existait

pas préalablement. Se focaliser de la sorte sur l'odeur ne fait que créer temporairement un régime attentionnel de la perception. Imposer des items présuppose que l'espace dans lequel se déroule le test n'a pas d'odeurs et que finalement, ces « shoots » d'odeurs sont hiérarchiquement supérieurs à un quotidien olfactif que l'on veut pourtant à tout prix repérer.

Plus tard, lors des entretiens, j'ai été agréablement surprise lorsque l'interlocuteur ou l'interlocutrice me parlait tout d'abord des odeurs *hinc et nunc*. Parler de la perception de l'odeur en train de se vivre (que ce soit celle de l'espace, de l'objet, de son corps, de l'autre...) est le gage d'un entretien ancré dans une situation réelle considérée par Glenn Shepard comme une méthode bien plus écologique :

While firmly rooted in physiology, sensation is also shaped by individual experience, cultural preconditioning, and environmental variables (...) Depending on the cultural setting, certain sensory modes can mediate between the individual, social, environmental, and spiritual realms experiences. An interdisciplinary approach to sensation could lie at the heart (or olfactory bulb) of a new anthropology of the body (Shepard, 2008).

Aucune hiérarchie ne peut être établie entre différents odorants même quand certaines paraissent triviaux et inaperçus. Ici, la variété des artefacts olfactifs est pourtant valorisée plutôt que les odeurs moins identifiables qui circulent dans l'air. En voulant apporter dans un même espace une diversité de contenus olfactifs, le test olfactif dérouté le sujet et l'amène à choisir des options désalignées d'une expérience *in situ*.

L'item olfactif possède nécessairement un but en soi puisqu'on en attend un résultat. Le contexte de mesure et de résultat est ainsi artificiel car l'exercice sort de l'ordinaire. L'aspect non réel de l'expérience m'a conduit à annuler une partie du test qui a causé des quiproquos pendant la quatrième partie.

J'avais par exemple proposé plusieurs types de produits à assembler avec les items : « médicaments », « parfums d'ambiance », « eau de toilette » « lessive » « alimentation », « gel douche et shampoing », « produits d'entretiens ». Or, les participants à Pékin et à Bombay ont associé la notion d'eau de toilette non à une eau parfumée mais aux toilettes. Cette confusion entre « toilet water » et « eau dans les toilettes » m'a alors montré que présenter des contextes « readymade » reposaient davantage sur des références à mon quotidien olfactif et non au leur. « L'eau de toilette » n'est pas une expression courante pour nuancer un usage du parfum ni en mandarin, ni en marathi.

Dans l'exemple ci-dessous, l'utilisation de « toilet water » est comprise majoritairement comme l'eau des toilettes dont la connotation est négative²⁵. L'herbe coupée est en effet très peu appréciée chez mes participants à Bombay.

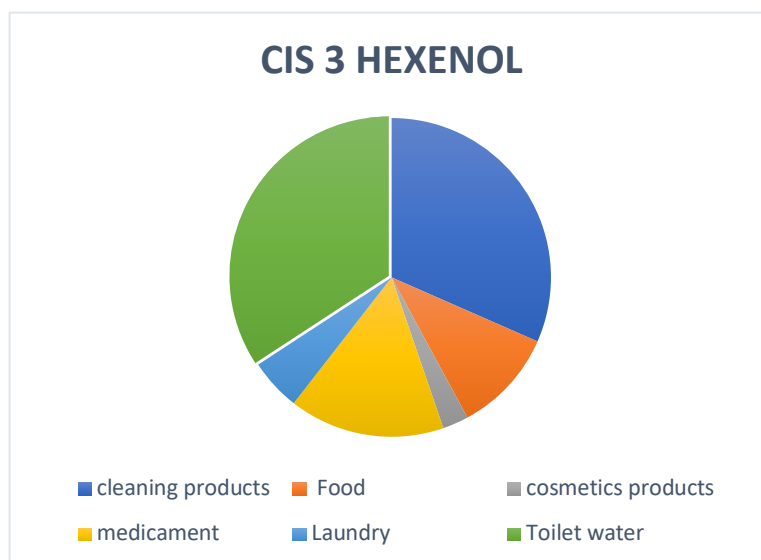


Tableau 19 : La mauvaise interprétation de l'eau de toilette à Bombay

Dans la même veine anecdotique, le parfum d'ambiance est rarement identifié comme un objet connu à Pékin et à Bombay. Si j'avais mis « bâton d'encens » à la place, les résultats auraient sûrement été différents. À cause de ces contextes mal caractérisés au départ, cette partie du test n'a pas pu être traitée. Pour comprendre les usages olfactifs, il faut les observer *in situ* sans modèle préalablement calqué. En donnant la possibilité de choisir plusieurs contextes (« shampoing gel douche », « lessive », « produits ménagers » ...), j'ai pu observer une majorité de réponses montrant une absence totale de choix déterminé entre l'odeur sentie et l'usage déterminé comme si la compartimentation stricte entre l'odeur et un seul usage n'avait pas beaucoup de sens pour mes participants. Les contextes stéréotypés choisis pour le questionnaire sont loin de répondre à la congruence de l'odeur dans leur situation réelle.

C'est en constatant les problèmes de traduction et de représentation que j'ai pris conscience de l'impossibilité d'imposer un contexte préétabli à une population qui n'avait pas du tout les mêmes repères et pratiques des produits odorants. Les incompréhensions lors du test m'ont donné des éléments essentiels pour comprendre la nature du cloisonnement contextuel et

²⁵ En évoquant cet imbroglio avec quelques participants, ils m'assurent que l'odeur des toilettes se retrouvent vraiment dans cette odeur.

son ethnocentrisme. Heureusement que la partie libre réservée aux descriptions renvoie à des contextes, des usages et des pratiques qui nous éclaireront à la fin de ce chapitre.

Dans sa thèse, Suzel Balez recourt à des parcours commentés olfactifs qui sont une manière d'ancrer la perception de l'odeur dans le quotidien en se rendant précisément sur des lieux où l'odeur est explorable. Elle accompagne ainsi des participants dans des espaces (certes préalablement choisis) où potentiellement des odeurs (non choisies) évoluent. Les « parcours commentés » sont une invention du laboratoire CRESSON situé à Grenoble (Centre de recherche sur l'espace sonore et de l'environnement urbain)²⁶ qui centre ses recherches sur « l'écologie de la perception » et la parole en marche :

« La méthode des parcours commentés a pour objectif principal d'accéder à l'expérience sensible du passant. Il s'agit avant tout d'obtenir des comptes rendus de perception en mouvement. Trois activités sont donc sollicitées simultanément: marcher, percevoir et décrire » (Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (Eds.), 2001).

Si je n'ai malheureusement pas pu mettre en place cette expérience sensorielle lors de mes voyages de terrain, celle-ci a le mérite de faire de la perception olfactive une expérience vivante à part entière. Cette absence de limite sur le parcours libre encourage alors la perception à se déployer. Même si l'odeur perçue est souvent définie comme complexe, difficile à définir ou même indéfinissable, ces parcours respectent le champ même de cette perception avec les difficultés qu'elle comporte. Par ailleurs, Suzel Balez remarque que plus le champ olfactif est flou et non identifié, plus les descriptions sont développées et précises, comme si l'odeur devait être soumise à un champ vaste de possibilités pour qu'on puisse davantage la cerner. Lorsqu'on identifie plus rapidement la source, la description est concise. On peut se demander si les limites posées dans le questionnaire ne mettent pas en évidence un biais perceptif, malgré la précision des réponses. Comme le soutient Varela : « Si le monde dans lequel nous vivons se réalise naturellement plutôt que d'être prédéfini, la notion de représentation ne peut plus dorénavant jouer un rôle aussi central » (Varela & Lavoie, 1996 p.92).

²⁶ À l'origine centré sur l'espace sonore, le CRESSON a fondé sa culture de recherche sur une approche sensible et située des espaces habités. Ces recherches s'appuient sur des méthodes pluridisciplinaires originales, à la croisée de l'architecture, des sciences humaines et sociales et des sciences pour l'ingénieur.

1.2.1.2 Limites de la catégorisation au sein du test

En proposant un questionnaire avec des séries de notes entre 1 et 5 et des représentations de couleur et de température à choisir, on enferme systématiquement la matière première dans une catégorie. La bergamote est appréciée en moyenne à 3,3 son intensité et sa familiarité sont à 3,4. Sa couleur est jaune et sa température est froide tandis que son contexte est « alimentaire ». Cette représentation donne des informations sur la source même de la bergamote en tant qu'objet odorant mais nous éloigne de ce que peut bien être son odeur en tant que vecteur de perception. S'il est difficile de décrire les odeurs sans les rattacher à leur source, les références données nous éloignent de la perception puisque son agrégation catégorielle écrase l'analyse sensorielle à proprement dite. Plus la référence est figée dans une identification, plus on s'éloigne de ce que fait la perception.

En pratiquant cet exercice avec des experts de la parfumerie, l'odeur peut appartenir à un champ de référence plus développé et imaginaire. L'habileté et l'exercice du parfumeur permettent de s'affranchir d'une odeur-source pour la mêler à d'autres canaux sensoriels inattendus qui deviennent des outils de création. L'expertise d'odorants au quotidien et leur apprentissage permettent d'enrichir le lexique des descripteurs. C'est le cas de Jean-Claude Ellena, parfumeur, qui se plaît à décrire son orgue à parfums avec des qualités et des modalités sensorielles élaborées. Selon lui, les odeurs peuvent susciter des sensations de chaleur, de froideur, de douceur, d'épaisseur, de tendresse, de rudesse, de mollesse, etc. (Ellena, 2016). Évoquant sa rencontre olfactive à l'origine de la création de *Jardin sur le Nil*, il raconte :

Les branches des manguiers ployaient sous le poids de leurs fruits verts à portée de ma main. J'en cueillis un dont le lait transparent jaillit du réceptacle puis je le portais à mon nez et l'odeur me séduisit. Profusion d'images odorantes, de résines, de peau d'orange, de pamplemousse, de carotte, d'opopanax, de genévrier : odeur acide et douce, vive et tendre. Je ne résistai pas, me laissai caresser les sens et m'appropriai l'odeur avant d'essayer de partager mon plaisir, mes émotions avec les personnes qui m'accompagnaient (Ellena, 2016)

Cette faculté métaphorique serait dépendante d'un savoir-faire : pour éprouver la perception avec un autre registre que sa source, il faut la côtoyer longuement.

Sans travail préalable, les différences de degré (d'appréciation, d'intensité et de familiarité) et de nature (couleur, température, contexte) scindent la modalité de la perception. Cet exercice ne fait que juxtaposer une image idéale de la perception sur une autre. La difficulté

de décrire la perception olfactive doit-elle nous conduire nécessairement à la calquer sur d'autres modalités sensorielles ?

Si les catégories nous permettent de mettre en ordre et comprendre le monde, on peut avoir l'impression que l'identification à la source révèle la matière première sans éclairer le cheminement de l'odeur établi par l'acte perceptif. Avec le questionnaire, l'item olfactif demeure un item que l'on ne peut saisir qu'à partir d'un média approximatif de la représentation.

1.2.1.3 Questions arbitraires, réponses arbitraires

Pour organiser mon étude, j'ai choisi de sélectionner en amont 15 items olfactifs. Ayant à disposition dans mon contexte professionnel chez Robertet des centaines de matières premières, il m'a semblé impensable de m'en priver surtout celles extraites localement comme la rose et la lavande.

Par ailleurs, je souhaitais faire varier mon panel en y incluant des matières synthétiques avec lesquelles composent les parfumeurs de Robertet²⁷. Malgré leur diversité, les items que j'ai choisis sont des éléments intégrés dans la parfumerie française. Avant la première étude, j'ignore encore que ces matières premières vont provoquer des réactions inattendues... Les matières synthétiques viennent comme leur nom l'indique synthétiser la matière première qui perd alors toute sa richesse olfactive au profit d'une molécule phare représentant la source. Elle n'est plus rattachée à l'objet de manière concrète mais abstraite.

Grâce à des instruments perfectionnés, on peut reproduire depuis les années 1970 une matière première naturelle à partir d'un travail de reconnaissance moléculaire. La chromatographie permet de discriminer finement les molécules en présence dans une solution en déterminant les composés aromatiques et olfactifs tandis que la technique du *headspace* capture des composés volatils dans l'air et reproduit à l'identique l'odeur enregistrée par le chromatographe (Sell, 2006, p. 225).

Les matières naturelles – comme l'huile essentielle de lavande ou l'extrait absolu de rose – sont transformées à partir de de la lavande ou de la rose. À l'inverse, pour chaque matière synthétique, les choses se compliquent puisqu'elles ne sont rattachées qu'à des compositions moléculaires abstraites elles-mêmes associées à une source tout en étant artificielle. La description

²⁷ Si Robertet est la société qui extrait et vend le plus de matière première naturelle au monde, elle est moins développée dans le pôle des matières synthétiques. Sont donc effectués des échanges de matières naturelles contre synthétiques entre le groupe Robertet et le groupe IFF, Givaudan, Firmenich, Symrise ...

des matières synthétiques doublement transformées est alors plus tangible. Parmi nos items choisis, on peut créer des associations à l'esprit mais non à la lettre. Le *suederal* fait partie de la catégorie cuir animal rappelant le cuir *suédé* ou « daim » et une finition plus douce tout en ayant des notes phénoliques, de tabac, de castoréum et de fumé²⁸. Le *liffarome* fait partie de la catégorie fruitée et verte rappelant l'odeur de la fleur violette et d'un fruit comme la poire²⁹. Le *terpineol* est dans la catégorie florale et se décrit comme une douce odeur de fleurs avec des facettes de jacinthe et de lilas³⁰. L'*alpha-methylionone* fait partie de l'odeur violette dont la feuille et non la fleur rappelle l'odeur poudrée du rhizome de l'iris. L'*ethyl-maltol* fait partie de la catégorie gourmande ayant une odeur sucrée, chaude, intense. De barbe à papa, en somme³¹. Enfin, le *cis-3 hexenol* est associée à une catégorie nommée « verte » comme la couleur des végétaux indiquant une herbe coupée ou un feuillage puissant.³²

Vu l'extension du champ olfactif avec ce type de matières premières transformées, on peut facilement crouler sous des interprétations aléatoires sans pouvoir réellement les regrouper. Le caractère fluctuant et non catégorisable en lui-même de l'odeur présuppose des réponses qui ne sont pas figées.

La méthode restrictive du questionnaire détruit la perception de l'odeur qui a besoin de place, d'imagination et de métaphore pour se déplier. Si toutes les catégories sont possibles, toutes s'éliminent aussi. Joël Candau et Olivier Wathélet renoncent, eux aussi, à penser le monde olfactif sous l'angle de la théorie de Rosh en rejetant la théorie du prototype. Selon eux, il n'y a pas d'odeurs fondamentales ni d'odeurs focales car on ne peut pas penser l'odeur à partir d'un point de référence cognitif stable :

Que pourrait être l'odeur focale – ou la tendance centrale, ou le meilleur exemplaire – de cette catégorie ? Le jasmin ? La rose ? La pervenche ? On doute qu'il y ait une réponse universelle à cette question. Certes, telle ou telle odeur de fleur peut avoir

²⁸ Sur le site de vente d'ingrédients parfumés <https://pellwall.com/shop/ingredients-for-perfumery/liquids/suederal-lt-0710/>, on peut y trouver la description en anglais : *Leathery-suede, phenolic, tobacco, castoreum, smoky. Powerful*

²⁹ Sur un autre site dédié aux ingrédients cosmétiques <https://cosmetics.specialchem.com/product/i-iff-liffarome>, on peut y trouver la définition en anglais : *It has natural smelling violet, green, pear and grass odor.*

³⁰ De nouveau sur le site précédent, on peut y voir les facteurs de description, <https://cosmetics.specialchem.com/product/i-iff-terpineol> : *The olfactory factor is described as smooth floral with hyacinth and lilac facets*

³¹ Sur le site de vente d'ingrédients parfumés <https://pellwall.com/shop/ingredients-for-perfumery/liquids/suederal-lt-0710/>, on peut y trouver la description en anglais : *sweet, candy-floss / cotton candy, warm, intense*

³² Sur le site de vente d'ingrédients parfumés <https://pellwall.com/shop/ingredients-for-perfumery/liquids/suederal-lt-0710/>, on peut y trouver la description en anglais : *Green, grassy, foliage. Powerful*

une saillance particulière. Par exemple, l'odeur de jasmin est bien plus saillante que celle d'une tulipe. Ce phénomène, note A. Holley (1999), peut être provoqué par le mode de fonctionnement de notre système neurosensoriel ou dépendre fortement de l'environnement culturel (Candau & Wathelet, 2011).

Malgré le caractère inclassable des items, le questionnaire demande de mesurer l'arbitraire en figeant le mouvant. Or, la précision est limitée à des associations elles-mêmes stochastiques : seuls 10 choix de couleurs sont mis en avant. C'est la raison pour laquelle certains participants en choisissent une sans être convaincus, d'autres en cochent plusieurs à la fois donnant aux items une dimension « multicolore ». En élargissant la palette de couleurs, l'exercice de combinaison aurait peut-être gagné en précision. Pour décrire l'odeur avec le plus de précision, j'ai compris qu'il fallait viser large dans les propositions d'associations.

Le jeu des synesthésies est risqué car les choix de deux catégories sensorielles (couleur et température) et les sous catégories sélectionnées ensuite (rouge, bleu, vert ; chaud, froid, tiède...) restent incomplets et compromettent l'imagination. L'association température/ odeur laisse la plupart du temps perplexe car cette fusion est incomprise. Les participants se retrouvent donc face à un champ resserré de données qui ne correspond pas à leur sensation ; ils s'éloignent alors de leur ressenti pour le généraliser.

1.2.1.4 Généralisation de la perception idiosyncrasique

Si la catégorisation a la qualité de classer des éléments pour mieux les partager et les définir, elle a tendance ici à généraliser les items qui n'ont d'intérêt qu'en exprimant leur particularité. La méthodologie visant à catégoriser va éloigner l'odeur de sa propriété de départ. Coloriser ou donner une température à l'odeur ne fait qu'ajouter une dimension d'abstraction supplémentaire à la perception indéchiffrable. Dès qu'on essaye de placer la perception en dehors d'elle-même, elle rompt avec sa singularité. Autrement dit, la hiérarchie catégorielle ne fonctionne pas : il n'y a pas d'implications entre l'odeur, la couleur ou la température car les propriétés ne sont pas similaires. Cela peut nous rappeler l'opposition radicale de David Howes à une anthropologie entièrement visuelle.

Pour lui, la vue n'est pas nécessairement le sens premier dans toutes les cultures. Il existe au contraire un ordre sensoriel propre à chaque culture qui ne dépend pas du « penchant pour le visuel » et de la « passion du mesurable » relatif à l'ordre occidental des préférences sensorielles. Il met en exergue une conclusion visant à cesser « de percevoir le monde comme une grille de couleurs » (Howes, 1990, p. 15).

Comment alors redonner à la perception la même dimension que son vécu sans la trahir avec une représentation englobante ? Comment faire pour saisir la perception avant qu'elle soit transformée en un jugement perceptif construit avec des pseudo-prototypes ? Joël Candau et Olivier Wathelet montrent en effet un décalage entre les stimuli olfactifs et le langage des prototypes :

Cependant, les stimuli olfactifs sont l'objet de jugements perceptifs qui permettent de construire des pseudo-prototypes, *i.e.* qui se donnent à voir dans le langage comme des prototypes alors qu'ils n'en sont pas du strict point de vue de leur traitement cognitif (Candau & Wathelet, 2011).

Si Christelle Chréa se méfie elle aussi de la dimension englobante de la catégorisation, elle finit tout de même par valoriser certaines classifications par rapport à d'autres :

Ainsi les odeurs de cassis et lavande, caractéristiques de la France, ne sont pas classifiées correctement aux États-Unis et au Vietnam, l'odeur de wintergreen, caractéristique des États-Unis, n'est pas classifiée correctement en France et au Vietnam et l'odeur de mangue, caractéristique du Vietnam, n'est pas classifiée correctement en France et aux États-Unis³³.

S'il existe des bonnes manières de catégoriser l'odeur et de moins bonnes manières, il y a donc une hiérarchie olfactive organisée selon les différentes cultures étudiées. On peut se demander quel est alors le critère de référence ? En étant classée dans la case aromatique, la lavande est-elle mieux perçue en France qu'au Vietnam ? Prendre en compte concrètement les dimensions culturelles olfactives n'implique-t-il pas de placer sur le même plan toutes les différences en évitant des échelles de comparaison ?

Il paraît légitime de renoncer à une comparaison qui hiérarchise pour favoriser davantage une mise en valeur de toutes les particularités. Il y a autant d'odeurs que de catégories d'odeurs. Encore une fois, Joël Candau et Olivier Wathelet révèlent les difficultés à se fier à des catégories olfactives qui ont la particularité d'être poreuses :

Il est tout à fait possible d'identifier dans un cuir une note de jasmin, bien que cette matière relève de la catégorie animale. On peut faire la même remarque pour les descripteurs « fruité », « animal », « épice », « végétal » en regard du niveau super-ordonné. Un trait de ces organisations catégorielles est que les termes les plus

³³ Ces données sont issues de la thèse de doctorat de Christelle Chréa : *Odeurs et catégorisation : à la recherche d'universaux olfactifs*, dirigée par Dominique Valentin, 2005

spécifiques, loin d'appartenir exclusivement à une seule lignée verticale, qui définirait de ce fait, de manière horizontale, un paysage olfactif bien discriminé, relèvent fréquemment de lignées différentes, sans lien apparent entre elles si on s'en tient aux critères proprement olfactifs.

Apporter une classification stable aux odeurs implique de sous-estimer la largeur et la souplesse immense des catégories qui peuvent s'établir en fonction du contexte pour chaque odeur.

Si dans ce premier point, j'ai axé mon propos sur l'aspect artificiel, arbitraire et généralisant du contenu olfactif des items, je vais me consacrer désormais à des éléments accessoires, autour du test, montrant une nouvelle fois que la situation de panel *in vitro* n'est jamais vraiment neutre (1.2.2).

1.2.2 La situation *in vitro* : un idéal plus qu'une réalité

Tout d'abord, l'échantillon à sentir est placé dans un contenant qui active au préalable l'imaginaire des participants et qui les influence avant de commencer le test (1.2.2.1). Par ailleurs, la préparation en amont d'un échantillonnage idéal ne correspond jamais à la réalité du terrain où l'on rencontre non plus un groupe de population mais des individualités (1.2.2.2)

1.2.2.1 L'influence du contenant sur le contenu

Si nous avons jusqu'à présent évoqué à plusieurs reprises la généralisation et la représentation arbitraire du contenu olfactif, il est également essentiel de parler du contenant. Le packaging joue lui aussi un rôle dans le jugement donné *a posteriori*. Le visuel de l'échantillon va déjà donner un premier indice sur le contenu possible de celui-ci. En utilisant deux présentations des items, on constate un impact du contenant sur le contenu. Lors des premières expériences, les flacons sont bruns teintés et contiennent du liquide. Cette teinte ne permet pas de deviner la couleur réelle de l'odeur liquide mais va favoriser l'évocation.

Lors de la première phase de test à Pékin, j'observe auprès de mes participantes que les flacons en verre numérotés leur font immédiatement penser à l'univers du parfum à la française (à la différence près qu'il n'y a pas de vaporisateur). En outre, ma venue de France et plus particulièrement de Grasse alimente aussi cette illusion. Par la suite, l'équipe d'analyse sensorielle

a changé le flacon pour des raisons liées à l'intensité du produit : le liquide a été remplacé par des billes blanches en polystyrène. Les flacons ne sont plus teintés mais transparents et plus petits.

Ce nouveau format « pilulier » rappelle un produit vendu en pharmacie : l'imaginaire à partir du visuel du parfum à la française est remplacé par celui du médicament lors de ma phase de test à Bombay. Malgré l'absence de changement du contenu, les nuances doivent être prises en compte à partir de la modification du contenant. En effet, la vue nous donne beaucoup d'informations surtout lorsqu'il s'agit d'évaluer des produits à l'aveugle : on se rattache à toutes les informations visuelles disponibles. C'est ce que résume l'expérience menée par l'équipe de Morrot précédemment citée :

The observed phenomenon is a real perceptual illusion. The subjects smell the wine, make the conscious act of odor determination and verbalize their olfactory perception by using odor descriptors. However, the sensory and cognitive processes were mostly based on the wine color (Morrot et al., 2001).

À partir de cet exemple, je présume que, sur le plan cognitif, des représentations se forment aussi sur le contenant et fixent des réponses avant même de commencer le test. Lors des panels menés à Mumbai, un participant me demande, avec un ton blagueur, s'il peut manger les petites billes blanches, d'autres les touchent et les font rouler entre les doigts. Il peut y avoir un effet « perles de sucre » cohérent avec par exemple l'odeur sucrée de l'éthyl-maltol. Au sein de chaque expérimentation, on est censé analyser uniquement le contenu mais en réalité beaucoup d'éléments extérieurs viennent modifier la situation. La situation *in vitro* est contextuelle malgré elle. De la même manière, l'échantillonnage – fixé au départ – doit s'adapter aux difficultés du terrain.

1.2.2.2 L'échantillonnage imparfait

Du fait des aléas rencontrés sur le terrain, l'échantillonnage mené dans les trois groupes de populations est imparfait. À Pékin et à Bombay, le nombre de femmes est largement supérieur au nombre d'hommes, comme si les femmes s'intéressaient davantage à ce type de test que les hommes. En effet, il convient de noter que les tests sensoriels sont composés de plus de femmes que d'hommes parce qu'elles sont généralement plus enclines à participer à des expériences impliquant notamment des odeurs (Ferdenzi et al, 2011).

Au Brésil, j'ai dû mener mes entretiens dans deux villes immenses qui n'ont pas les mêmes codes ni le même environnement. Ce n'est pas le nombre inégal d'hommes et de femmes que l'on peut regretter ici mais plutôt le nombre global de participants qui s'avère plus limité (au nombre de 24). Si parfois les employés en filiales ayant une expertise en parfumerie ont

répondu aux tests comme à Pékin et à São Paulo, je n'ai pas eu l'occasion de mener ces tests en interne à Bombay³⁴

Entre un public non expert et des employés évoluant dans le milieu de la parfumerie, les résultats doivent être distingués. Si ces différences peuvent jouer sur les résultats du test, elles sont aussi des indicateurs pour mieux comprendre les manières d'appréhender l'odeur.

S'il y a des inégalités entre les tailles des groupes et les sexes, on peut aussi regretter de ne pas vraiment catégoriser avec finesse le niveau social. Dans notre échantillon, les participants Pékinois et Cariocas ont presque tous fait des études supérieures et sont étudiants, employés chimistes ou ingénieurs. Leur niveau social correspond à la classe moyenne supérieure.

À Bombay, la question de la catégorie sociale se pose différemment avec le système de castes : le test a été majoritairement effectué auprès de la communauté brahmane ou des CKP (*Chandrasainiya Kayastha Prabhu*³⁵) mais aussi auprès de deux catholiques et de huit musulmans plus pauvres et déclassés³⁶. En contournant la norme de l'homogénéisation de l'échantillonnage, j'ai pu découvrir des nouvelles manières de percevoir l'odeur à travers le test.

Même en respectant les critères de l'échantillonnage, comment penser l'analyse indépendamment des traits idiosyncrasiques de chacun de ses membres ? C'est en passant par la subjectivité et l'intersubjectivité que l'on s'approche de ce qu'on appelle « culture » et qui sera définie ultérieurement.

L'échantillonnage le plus méticuleux ne permet pas de mieux appréhender la culture du groupe. Les profils sensoriels ne se fondent pas sur une catégorisation culturelle mais sur un recoupement de caractères individuels. On peut en effet critiquer une méthode expérimentale qui veut faire sortir l'individu de son habitat naturel sous prétexte de l'étudier au mieux, plus objectivement :

C'est le risque permanent des expériences provoquées que de ne plus permettre d'apercevoir le fonctionnement spontané habituel, et ses propriétés (...) Évidemment, dès que l'on veut étudier la cognition de l'homme de manière écologique, on rentre

³⁴ Dans le centre de Bombay, il n'y a que des bureaux en effectif réduit et non un site de production. Il n'était pas évident de proposer mon panel.

³⁵ Classés rituellement très haut, la caste CKP peut être considérée comme socialement proche de la communauté des brahmanes maharashtriens. Prabhu" signifie une personne qui occupe un poste élevé au sein du gouvernement

³⁶ Les musulmans qui ont effectué le test étaient en réinsertion professionnelle dans l'association Project4youth située à Malad West en banlieue de Bombay

en contradiction avec la méthode expérimentale, puisque le sacro-saint contrôle expérimental, qui est le cadre de comparaison pour les analyses de données futures, ne peut plus être assuré de manière stricte. D'où le dilemme : vaut-t-il mieux étudier de façon impure au regard des canons de la méthode expérimentale, quelque chose qui a du sens, ou de manière pure, ce qui n'a plus guère de sens ? La rigueur scientifique est-elle dans l'adéquation des méthodes aux caractéristiques dans l'objet d'étude ou dans l'application a priori d'une méthode stricte indépendamment du sens de ce que l'on étudie ? (Vermersch, 2012, p. 170)

Non prévu comme terrain ethnographique, le caractère expérientiel de la situation *in vitro* m'a donné de véritables outils pour décrire en détail cet *in situ* au cœur même d'un *in vitro*. L'expérimentation n'est pas épurée comme elle est supposée l'être : malgré les conditions strictes de l'opération (sélection de 15 items, questionnaire directif unique), elle est une expérience contextualisée où se nichent des différences et donc des variabilités à explorer. Les contraintes et situations inattendues repérées pendant le test vont paradoxalement faire émerger des variables.

Au fil des expériences, j'ai donc compris les limites de ma démarche sans vouloir pourtant y renoncer pour garder une cohérence dans les terrains étudiés. Je me suis dès lors intéressée à ce qui pouvait se dérouler pendant le test en dehors du test. J'ai observé les comportements des uns et des autres : les réactions du corps, les expressions faciales, le partage gestuel, le rythme, les techniques. J'ai aussi observé et pris note de l'incompréhension, de l'exaspération, des difficultés engendrées par une expérience olfactive. J'ai ainsi autorisé à modifier le questionnaire : certains ont rajouté, supprimé, barré.

Avec ces nouvelles manières d'aborder le questionnaire, j'ai abandonné peu à peu l'idée d'un résultat sur l'étude fixe des items odorants pour nourrir une réflexion sur une sensorialité plus entière : comment articuler les surprises, les quiproquos, le vivant avec un test expérimental ? Comment se servir d'un test expérimental à contre-emploi en utilisant le moment du test pour favoriser une analyse détachée de celle attendue par les résultats (1.2.3) ?

1.2.3 Dans les coulisses des tests ou comment observer en deçà des résultats

Le moment du test mérite d'être déployé et analysé. Je propose d'appeler cette analyse à contre-emploi : le « making of ». Les tests ont été menés à Pékin (1.2.3.1), à Bombay

(1.2.3.2), à São-Paulo et à Rio de Janeiro (1.2.3.3). Il y a également des sous-catégories en fonction des sessions effectuées auprès d'un public professionnel et d'un public non expert.

1.2.3.1 Le « making of » des tests à Pékin

Lors de mon étude à Pékin, 43 jeunes participants entre 18 et 35 ans (29 femmes et 14 hommes) se sont prêtés à l'expérience du test sensoriel. Treize d'entre eux sont des professionnels travaillant pour la filiale Robertet en Chine à Huairou dans la banlieue de Pékin (Session 1). Les autres sont des étudiants rencontrés dans le centre de la ville (Session 2 et 3).

Session 1-

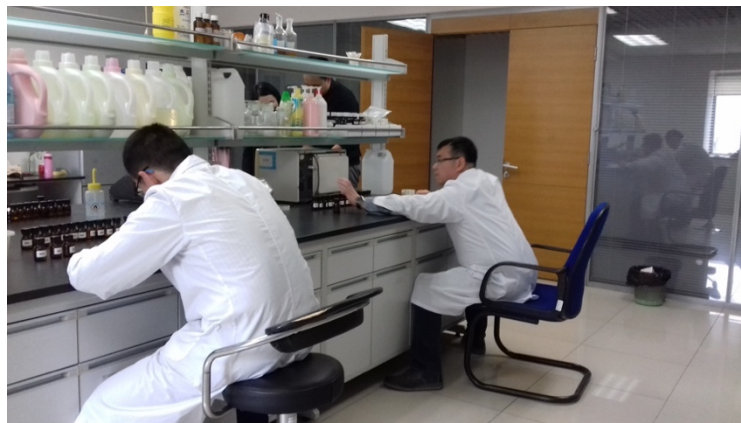


Figure 5 : Équipe Robertet – Huairou (Pékin)

Les premiers tests sont organisés dans une salle de laboratoire où quatre paillasse au milieu de la pièce peuvent former un unique plan de travail. Les employés de l'usine qui acceptent de participer au test occupent des postes de laborantins. Ils arrivent les uns après les autres sans savoir de quoi il s'agit réellement. Au départ, cette pièce dans laquelle j'installe mon matériel ne m'apparaît pas idéale pour l'expérience : le plan de travail est fait pour manipuler des formules debout mais non pour passer du temps assis. Quand les participants se rendent compte du nombre des pages et des 15 échantillons à tester, ils se déplacent dans les pièces voisines et vont chercher des chaises. Ce premier événement « bancal » annonce une méprise : on ne les a pas prévenus que le questionnaire était si long.

Plusieurs d'entre eux commencent à répondre en laissant transparaître des signes d'agacement, d'autres s'éclipsent au bout de quelques minutes et reviennent plus tard au moment d'une pause. Détente et rêverie ne sont pas bien accueillies sur le lieu de travail. Et

puis, les consignes n'ont pas beaucoup de sens : deux participants me demandent quel est l'intérêt de désigner la couleur des flacons alors qu'ils sont tous de la même couleur brun et teinté. Faire advenir une couleur imaginaire à partir de l'odeur n'est pas un exercice facile.

Je suis bien consciente que pour la plupart d'entre eux, le test vient les déranger en plein milieu de leur travail : c'est une perte d'énergie et de temps au regard de leur tâche à accomplir. L'équipe de gestion et du marketing vient également participer au test. Elle est composée de cinq femmes et un jeune homme parfumeur. Ce dernier, Cyliang parle français et m'aide à superviser le test. Cette session est bien plus détendue car les participants semblent plus amusés que lors de la séance de la veille. Ils commentent, rient entre eux, miment parfois des gestes de dégoût. Les séances varient donc d'une session à l'autre. La qualité de relations entre les équipes va déterminer la manière d'appréhender cette longue séance d'olfaction.

À la sortie des petits cadeaux sont disposés pour remercier chaleureusement mes participants (des savons, crèmes, confiserie française). Je suis étonnée de constater que peu sont ceux qui osent prendre quelque chose. Encore aujourd'hui, je ne sais pas comment interpréter ce refus de l'échange.

L'odeur crée donc plusieurs types d'interactions : de la concentration, de l'application efficace, un sentiment de pénibilité et de saturation mais aussi du dialogue, de l'interaction sur ce que l'on sent notamment lorsque cela dégoûte.

Je remarque que le groupe d'experts identifie presque toutes les matières premières proposées et les catégorise selon les attentes de la méthode française « Jean Carles ». Ils sont particulièrement rapides et méthodiques pour répondre aux questions puisqu'ils finissent le test en moins de 40 minutes.

Session 2-



Figure 6 : Les participantes à Pékin, Pharos éducation, Dongcheng

En arrivant à Pékin, je suis attendue pour réaliser des tests dans une école de management. La coordinatrice de l'école avec qui j'ai discuté du projet me reçoit avec beaucoup de sympathie. Elle me précise qu'une annonce a été mis sur *wechat* pour participer à l'étude. Elle ne sait donc pas qui va venir pour cette activité extra-scolaire mais elle m'assure qu'il y aura du monde malgré l'aspect hors programme de l'expérience. Durant les 4 sessions, ce sont seulement des filles qui viennent au rendez-vous.

Pendant tout mon séjour, j'essaye de comprendre la cause de ce déséquilibre. Je finis par retrouver la veille de mon départ l'annonce *wechat* qui avait été proposée en amont : celle-ci est très « girly » avec un fond rose, des bulles et des fleurs où il y a écrit en mandarin : « Initiation aux parfums avec une intervenante française ».

Malgré les précisions données sur ma recherche en anthropologie et la nécessité d'avoir une mixité, je sens bien ici que la ville de Grasse et les parfums ont plutôt attiré la gente féminine. L'annonce de ma venue encourage les femmes³⁷ à participer et les hommes à passer leur chemin.

Quelques minutes après le commencement du premier test, les odeurs se mélangent et envahissent la totalité du lieu confiné.

Les participantes se sentent étouffées au point que l'on doit ouvrir la fenêtre : les plus gênées font une pause et sortent, elles vont prendre l'air dans la salle d'à côté. Une autre s'excuse et s'en va sans terminer le test car elle en perd son discernement. Les plus vaillantes qui restent jusqu'au bout (celles qui n'osent pas bouger - je suppose - et veulent en finir) éprouvent aussi des haut-le-cœur. Comme la photo l'indique, une des participantes se bouche le nez tandis qu'une autre ferme les yeux comme pour faire écran à la sensation. Une autre, moins incommodée, rit de cette situation où l'état physique est perturbé.

En plus de cette sensation de nausée et d'étouffement, le flacon du romarin est renversé alors que son odeur est jugée unanimement forte et négative. L'acte de renverser l'échantillon a dû à mon sens influencer les participantes dans leur mauvaise notation. Les descriptions du romarin se regroupent autour du registre du désagrément et de la familiarité : elles rappellent les remèdes terriblement efficaces de la médecine chinoise.

Si la salle est plongée dans une quiétude avant le test, tout devient chaotique et désordre à son commencement. Le test olfactif crée sans aucun doute du mouvement. Les personnes

³⁷ Toutefois, en dehors de ce contexte de test un peu particulier, il convient de noter que souvent dans les expériences d'odeurs, les échantillons de participants sont composés de plus de femmes que d'hommes, parce qu'elles sont généralement plus enclines à participer à des expériences impliquant des odeurs (cf Ferdenzi et al, 2011).

changent de place ; elles gigotent, entrent et sortent. La perception olfactive encourage son partage et fait naître des interactions.

Si les participants professionnels mettent quarante minutes pour faire le test, les non experts ont besoin d'une heure au moins. Quand je dévoile à la fin les noms des odeurs senties à l'aveugle, je constate une dissonance. De nombreuses participantes n'arrivent pas à croire que la rose sent la rose, que le romarin sent le romarin, que le jasmin sent le jasmin...

Le jasmin *grandiflorum* (en provenance d'Égypte) par exemple est composé d'un aspect fleuri et sucré, tacitement sous-tendu par une note animale et médicinale. Comme pour les réactions face à l'odeur du durian décrites par Léo Mariani, on peut y voir ici une dissonance entre l'odeur du durian et la catégorie « odeur du fruit ». Ce n'est pas l'odeur du durian qui dérange selon lui, mais le fait que ce fruit ne possède pas l'odeur de fruit : « Bien que l'odeur du durian ne soit à mon sens ni animale, ni morbide, elle est en soi suffisamment dissonante pour que la saillance et les attraits cognitifs du fruit s'en trouvent soulignés » (Mariani, 2015).

Le plus grand choc partagé se regroupe toutefois autour de la lavande où il y a une distorsion entre l'image de la fleur dans la Provence française et son odeur qui est jugée inappropriée, non florale. Pour le test, j'avais en effet choisi une lavande pure et non du lavandin qui a des arômes encore plus tenaces de torréfaction et qui rappelle peut-être davantage l'amande grillée ou le cacao.

En notant leur désarroi cacophonique entre l'odeur et l'image de l'odeur, je me suis rendu compte que l'odeur de lavande que je présentais faisait sortir la fleur d'un contexte romantique et provençal. Si l'odeur du lavandin est associée à la vraie lavande, la lavande fine et pure, elle, n'est plus du tout associée à la Provence. Deux participantes l'identifient tout de même et la localisent soit dans les champs, soit en Provence : « odeur très naturelle de lavande, j'ai l'impression que le vent me caresse » ; « lavande, Provence, l'entrée du Restaurant universitaire à Montpellier où il y a de la lavande, des abeilles ».

En 2007, la deuxième chaîne nationale chinoise diffuse la série *yī lián yōu mèng* traduit par « Rêves derrière un rideau de cristal » dont une grande partie se déroule dans les champs de lavande en Provence. Cette série à l'eau de lavande qui réunit des centaines de millions de spectateurs représente une nouvelle forme de romantisme chinois à la française au milieu des champs de haute Provence³⁸.

³⁸<https://france3-regions.francetvinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/2013/06/22/les-chinois-amoureux-de-la-provence-275433.html>

Marjorie Ruggieri consacre son ethnographie à l'image et à la couleur des champs de lavande sur le plateau de Valensol³⁹. Son anthropologie du tourisme l'amène à comprendre comment ces champs de lavande à la télévision chinoise sont devenus un lieu d'attraction pour célébrer les noces de fiançailles loin de sa famille. Le phénomène s'est tellement démocratisé que des *Yi lian You meng Tour*, reprenant le nom de la série, sont disponibles sur les sites de voyages organisés⁴⁰. Après un tel succès, il y a désormais des champs de lavande qui poussent aussi en Chine⁴¹.

En apportant à Pékin une huile essentielle de lavande en flacon, je n'imaginai pas toute la dimension romantique qui se dissimulait derrière la représentation de cette fleur. La réalité olfactive en flacon « made in Grasse » n'a pas suffi à démanteler l'image sensorielle de la lavande créée de toutes pièces par la série. Marjorie Ruggieri repère à ce propos un terme qui illustre les champs de lavande ; c'est celui de *làngmàn* (浪漫). Traduit littéralement comme l'ondulation de la vague, *làngmàn* signifie à la fois l'amour discret mais passionnel, une ambiance libre, lente, poétique et romantique comme en France. Il y aurait le désir de voyager dans les champs pour mettre de côté le rythme et le travail effrénés et de faire naître une individualité ou l'amour du couple loin de la communauté, de la famille.

Derrière la force de ces images sensorielles se niche aussi une adoration pour le cliché et notamment pour les sensorialités interdépendantes. Mes participantes apprécient une odeur si elle convoque un paysage naturel ou une scène olfactive positive. Le parfum liquide dans un flacon ne fait pas partie du patrimoine chinois : il attise l'imaginaire de la France mais il n'équivaut pas à une harmonie que l'on trouve dans la nature. Face à cette attention olfactive plus globale, elles mettent l'accent sur un ensemble, une scène, à la fois le visuel des fleurs, la marche dans la nature et l'odeur.

Au moment du départ, j'ai proposé à mes participantes de garder mes échantillons en souvenir mais seules la rose et la lavande ont été retenues pour être exposées dans la salle de classe : je comprends désormais à quel point ma venue de Grasse et les odeurs de « Provence »

³⁹ La thèse de Marjorie Ruggieri est en préparation depuis 2016 sous la direction de Boris Pétric et s'intitule : *Tourisme international et circulation d'images : les touristes chinois à la conquête de l'or mauve. Approche anthropologique dans l'analyse des images partagées, des transactions culturelles et des mouvements identitaires locaux liés à l'expansion du tourisme chinois en Provence*. La soutenance est prévue au début de l'année 2021.

⁴⁰ <https://www.toursbylocals.com/private-tour-YiLianYouMeng>

⁴¹ http://french.china.org.cn/travel/txt/2011-08/01/content_23117146.htm

– même en dissonance avec l’imaginaire – créent un effet totalement *làngmàn*. L’absence d’homme pendant ce test n’est pas sans lien avec cet engouement romantique plutôt féminin⁴².

Excepté ce pseudo voyage en Provence, l’exercice du test a plutôt été mal vécu. Une participante que j’ai revue plus tard dans le séjour m’a confiée à quel point les odeurs étaient fortes, inconnues et surtout non cohérentes avec ce qu’elle pouvait imaginer. En outre, elles n’avaient cessé de coller à elle toute l’après-midi suivant le matin du test. Je ne m’attendais pas à un tel remue-ménage avec un test olfactif.

Session 3 -



Figure 7 : Les participants à l’École Falailu, Fudun zhongxin, Pékin

Pour compléter mon échantillon, j’ai rencontré Ning qui enseigne le français et l’anglais à des jeunes étudiants. Elle m’a invitée à proposer mon test à une petite dizaine d’entre eux un après-midi. Lorsque je suis arrivée à l’étage d’un immeuble où se trouvaient plusieurs salles de cours, une odeur de nourriture en train de chauffer a flatté mes narines. Pour certains, c’était encore l’heure du déjeuner.

Or, mon accueil parmi ces effluves alimentaires a provoqué d’emblée de l’embarras : à peine ai-je mis le pied dans le couloir où se diffusait une odeur de nouilles sautées qu’une couche de parfum à la fraise est venue la camoufler.

Ainsi, avant même que je commence à distribuer le test, l’équipe qui m’a reçue a manifesté une attention précautionneuse aux odeurs envahissantes des locaux comme si j’étais une inspectrice olfactive venant souligner l’incompatibilité de l’odeur de nourriture avec des

bureaux et salles de classe dédiés au sérieux, au travail. Outre la peur de me gêner, j'ai interprété ce geste de désodorisation comme un camouflage des odeurs de nourritures épicées spécifiques de Pékin au profit d'odeurs plus « faciles » pour mon nez. Je devais arriver dans cet endroit et me sentir chez moi.

Une nouvelle fois, au cours du test, j'ai noté une dépréciation partagée des échantillons sentis : il y avait beaucoup trop d'odeurs à sentir et la plupart étaient jugées désagréables. Le contexte de test en salle n'est pas avantageux car il fabrique un lieu où les odeurs se mélangent et créent un « boucan » olfactif.

Malgré ce rejet généralisé, j'ai remarqué chez une participante une manière de procéder qui a suscité mon intérêt : ne voulant pas directement sentir l'odeur à même le flacon, elle a utilisé ses doigts pour ventiler : cette technique de ventilation du va et vient de l'odeur permet d'avoir une sensation plus aérienne et légère. Une autre a senti ses mains pour avoir le parfum sur un autre support, celui du corps, plus familier. L'acte même de flairage nous oriente sur une modalité du sentir. Mylène Mistre-Schaal et Benoît Schaal insistent sur cette notion que l'on dévoilera ultérieurement avec le rapport entre la proxémie et l'odeur (cf. Chapitre VI) :

Vers qui, vers quoi et comment le flairage est-il dirigé : son orientation souligne-t-elle des bienséances, des préséances, des préférences dans les modes relationnels, ou au contraire des inhibitions sociales, voire des transgressions de ces inhibitions ?
(Mistre-Schaal & Schaal, 2016)

Ainsi malgré un jugement du contenu plutôt désagréable, j'ai constaté que les odeurs avaient un rôle dans la mise en mouvement du corps. La confrontation à l'odeur suppose d'opérer une relation qui invite à déployer une manière de faire, une technique corporelle. Les odeurs provoquent des interactions qui se manifestent par une mise en mouvement, une mise en geste.

1.2.3.2 Le « making of » des tests à Bombay

Lors de mon terrain à Bombay, 39 tests ont été effectués auprès de 25 femmes et de 14 hommes. Si les tests en entreprise n'ont pas pu avoir lieu, j'ai pu, grâce à ma rencontre avec mon interprète, organiser des sessions de tests à domicile. Le cadre du test était différent rien qu'en examinant les postures des participants : les tests ont été faits à même le sol – endroit où l'on marche, où l'on mange, où l'on dort (Session1). J'ai pu aussi intervenir à l'Alliance française dans des salles de classe (Session 2) et au sein d'une association pour jeunes musulmans en réinsertion (Session 3).

Session 1 –



Figure 8 : Réalisation du test olfactif en appartement à Thane (à gauche) et à Bombay (à droite) © Lou Sompairac

Pendant la préparation du test, mon interprète a sorti une nappe décorée qu'elle a placée au sol pour délimiter l'emplacement du test dans son appartement. Cette disposition en cercle a permis d'entourer les échantillons et d'assurer le déroulement de l'expérience dans une grande convivialité. Le contexte du foyer a renforcé le sentiment de quiétude, de sécurité et de sentiments agréables partagés. Lors des sessions, les participants ont pris leur temps, sans se sentir contraints par l'obligation de terminer le test rapidement. Au contraire, j'ai eu l'impression que cette expérience était un jeu délicieux pour les narines et pour le groupe qui naviguait entre plusieurs échantillons et échangeait avec complicité certains souvenirs. Les participants avaient une attitude amicale, discernable à leurs regards, leurs sourires et à la douceur de leur conversation. Ils partageaient un moment chaleureux où ils pouvaient grignoter des chips pimentées et pas seulement une expérience universitaire imposée par une personne inconnue et étrangère.

Dans cette ambiance paisible, les sessions ont duré, aucun participant ne trouvant le temps long. Chacun a pris une heure, parfois une heure trente pour terminer ses réponses. Parfois, ils ont cessé de sentir pour discuter entre eux, puis ont repris l'activité. L'exercice n'a pas été jugé ennuyeux mais amusant, surtout l'association de l'odeur à la couleur qui a été appréciée par la majorité.

En reproduisant l'expérience dans d'autres domiciles de l'entourage de mon interprète (chez sa tante, chez ses parents, chez ses voisins), j'ai perçu la même décontraction. Le contact avec le sol a semblé être la meilleure disposition pour apprécier cet exercice sensoriel. Les participants à Bombay se sont assis pour sentir comme ils le feraient pour dîner, discuter, regarder la télévision. Le test ne perturbait pas leur quotidien mais le confortait. La proximité

des participants, les aliments à grignoter, les jus de mangues vertes et la position assise par terre créaient une ambiance positive pour mener le test.

À la fin du test, j'aurais aimé remercier comme à Pékin mes participants avec des petits cadeaux mais mon interprète a radicalement refusé : selon elle, offrir des cadeaux en échange du test serait vraiment déplacé. Dans chaque lieu où je me rendais, j'apportais du jus de mangue verte et, il fallait que je fasse honneur à mes hôtes en montrant mon bon appétit. On me servait à manger souvent seule et je devais juger l'assiette. Peut-être que l'échange se faisait à ce niveau-là : jugement d'odeurs contre jugement de goût.

Session 2 –



Figure 9 : Les étudiants de l'Alliance Française (Bombay, Santacruz) © Lou Sompairac

Dans la classe, le test a provoqué des moments de partage et d'échanges mais aussi une interaction modifiée avec soi-même : il y a eu un repli sur soi, un décrochage du regard, un laisser-place au vide comme pour mieux appréhender l'introspection. L'exercice en classe a provoqué des nausées, notamment chez une étudiante qui semblait pourtant au départ très enjouée par l'expérience. Je me suis rendu compte que les techniques corporelles pour aborder l'odeur n'étaient pas les mêmes qu'à Pékin. Je n'ai pas repéré de ventilation avec les doigts mais à la place j'ai noté un placement de l'échantillon près du nez accompagné d'un sniff rapide et répétitif. Le contact était plus fort avec l'odeur, le sniff direct et intense. Tout se passait comme si l'absence de contact impliquait une perte de la sensation. Cette capacité à faire durer l'olfaction et le plaisir qui en découle n'est pas sans lien avec une durée du test particulièrement longue.

Session 3 –



Figure 10 : Les jeunes musulmans de l'association Life project4youth (Bombay – Malad West) © Lou Sompairac

La dernière session en Inde s'est déroulée dans une association de jeunes déclassés en réinsertion dans le nord-ouest de Bombay (Malad West). La plupart des jeunes que nous avons rencontrés sont des indous musulmans qui ne sont jamais allés à l'école. Contrairement à la caste des brahmanes, ils ne parlent ni anglais ni marathi. Leur langue principale est l'hindi. S'ils ont trouvé le test amusant et ont été bien disposés à y répondre, la longueur des questions les a découragés et ils ont rapidement cessé de se concentrer. Ils ont pu retrouver leur quotidien à partir de certains des échantillons et ont partagé des évocations. Par exemple, l'odeur du terpinéol rappelle l'odeur du produit henné⁴³.

Pour la plupart des participants, l'odeur évoquée ne renvoyait pas à un imaginaire passif mais bel et bien à une réminiscence engageant une pratique concrète. La caractéristique florale et détergente du terpinéol est devenue une *praxis* héritée d'une histoire individuelle et collective. Surtout pour les jeunes femmes musulmanes, le terpinéol renvoie au henné. Le produit n'est pas identifié comme un produit ménager corrosif mais se caractérise par une odeur esthétique, protectrice, pure et indispensable lors des cérémonies de mariage notamment. Le terpinéol très utilisé en parfumerie pour un usage de parfum, de savon ou produit décapant montre ici encore un autre visage (cf. Annexe Terpinéol).

⁴³ Françoise Aubaile-Sallenave mentionne que des plantes riches en *baraka* (« bonne étoile », « bénédiction ») comme le henné : « sont mises à contribution pour décorer les mains, les poignets, les pieds de la mariée et rougir ceux du marié. Chez la jeune fille, surtout, les soins de purifications se renouvellent chaque jour pendant le temps, qui peut durer une semaine, avant l'union » (Aubaile-Sallenave, 2004, p.187).

1.2.3.3 Le « making of » des tests à Alphaville (Robertet) et à Rio de Janeiro

Lors de mon dernier voyage de terrain au Brésil, je suis allée brièvement avec mon chef, Vincent Manget, dans l'État de São Paulo à Alphaville pour rencontrer l'équipe de la filiale Robertet. Ensuite, j'ai passé plusieurs semaines à Rio de Janeiro. 24 tests ont été effectués sur place avec 12 hommes et 12 femmes.

Session 1.



Figure 11 : Test mené dans la petite salle (deux premières à gauche) et la grande salle (à droite). Alphaville, employés de Robertet, 2019 © Lou Sompairac

Les tests se sont déroulés dans deux espaces différents : une grande et une petite salle. Dans la petite salle, les réactions aux odeurs ont été multiples. J'ai retrouvé la manière de sentir déjà repérée à Bombay, à savoir un penchement de la tête vers le bas de manière à absorber l'échantillon, le décrochage du regard et une inhalation intense sans quitter l'échantillon des mains.

Lors de cette session, les mouvements du corps dans l'espace ont été marqués notamment avec un des participants qui a pris l'initiative de s'éloigner physiquement du groupe pour sentir (cf. première photo à gauche). Il a tourné le dos à l'assemblée et s'est blotti dans un coin : il avait besoin d'être en fusion et de s'échapper de tout ce qu'il y avait autour. À plusieurs reprises, il prend ses distances et cherche des endroits pour sentir en silence, loin du charivari sonore et olfactif⁴⁴. La concentration lors du flairage dépend peut-être aussi d'un silence ambiant.

Au cours des interactions, l'odeur est devenue un vecteur pour accentuer les préjugés. Une blague a circulé à un moment qui a fait rire tous les participants, montrant le glissement

⁴⁴ J'emprunte ici l'expression de « charivari » à David Le Breton qui le mentionne dans son article : « Odeurs et affectivité : les odeurs dans la relation » in *À vue de nez : Odorat et communication*, (dir) Brigitte Munier Les essentiels d'Hermès, Paris, 2019, p. 148

toujours fragile entre le jugement sensoriel et le jugement racial. Un participant, avant de s'écarter du groupe, a dit sentir nettement le cacao pour un des échantillons. Les autres ne partageaient pas son avis et un d'entre eux lui a adressé une remarque assez osée qui a fait rire l'ensemble du groupe : « ce n'est parce que tu es noir que tu dois sentir le cacao partout ».

Malgré la bienveillance qui règne entre collègues, cette blague montre la corrélation établie entre la couleur de la peau et le jugement perceptif de l'odeur : le jugement sensoriel stéréotypé met en action sans le savoir à travers l'olfaction des enjeux de domination encore tabou au Brésil, terre de conquête et d'esclavage. L'olfaction vient réveiller sur le ton humoristique un rapport de force mais aussi un sentiment d'appartenance incorporé. La transformation des odeurs en identités territoriales annonce la venue du stéréotype.

S'il existe une réelle complicité entre les participants, elle ne se manifeste pas nécessairement par le partage verbal. On partage l'odeur en la faisant sentir ; en orientant explicitement l'échantillon vers le nez de l'autre. Au lieu de dire l'odeur, on la tend avec un geste acquis et spontané. L'échange se fait avec les expressions faciales, les regards, des onomatopées mais non à partir d'une discussion élaborée. L'olfaction provoque une intentionnalité marquée par le corps : on se fait comprendre en l'actant, « en faisant sentir ». La culture olfactive ne se situe donc pas dans le verbe mais dans les gestes qui facilitent l'intercompréhension de l'odeur.

Malgré la taille étroite de la pièce, l'expérience était supportable grâce à des interactions positives. À nouveau, la nature des interactions sociales et la taille de la pièce ont joué sur la qualité de l'expérience et des contenus olfactifs. Le test a duré plus d'une heure quand bien même les participants travaillaient dans le milieu de la parfumerie.

Dans la plus grande pièce, j'ai observé une proximité moins grande entre les individus et donc une communication plus éparse. J'y ai pressenti davantage un voyage introspectif mais qui n'en était pas moins actif. Les plongées de réminiscence offrent une diversité d'affects que l'on doit identifier comme des mouvements. La personne n'est pas prise d'émotions incontrôlables mais elle active des émotions comme nécessité de se mouvoir avec l'odeur. L'émotion n'est pas vécue dans la passivité mais dans le transport où des actions infimes et des espaces dans lesquels on a agi se présentent.

Une participante a cherché une association qui lui échappait : elle a basculé alors sa tête vers le haut et a regardé le plafond comme pour prendre de la hauteur. Puis, elle a fait glisser ses doigts entre eux pour tâter ce qu'elle cherchait. Au même moment, un participant a éprouvé du dégoût et a fermé les yeux avec un mouvement vif, indiquant que l'odeur le piquait. Un autre s'est écarté furtivement en faisant les yeux ronds. Les tics d'expressions physiologiques et

socialisés sont des messages communs qui permettent de décrire l'odeur par une communication non verbale. L'odeur provoque des affects qui met le corps en action.

Lorsque l'air de la pièce a commencé à être saturé d'odeurs, un des participants a réagi en renouant avec l'odeur de son corps. Enfouissant son nez dans son épaule, il s'est protégé, il s'est mis à l'abri, il a retrouvé son territoire. Face à une odeur invasive, il n'est pas rare de la troquer pour sa propre odeur. Cette substitution permet un rééquilibrage sous la forme d'une mise en retrait du monde extérieur, en se réfugiant à l'intérieur de son territoire corporel. L'odeur invasive amène le sujet à renouer avec son intimité.

Session 2.



Figure 12 : Les étudiants à l'Université – UERJ à gauche et à l'UNIRIO à droite. Rio de Janeiro, 2019 © Lou Sompairac

À l'Université, les participants sont arrivés par petits groupes dans une grande salle. Le début du test a provoqué des rires, des moments de consternation et de dialogue. La communication verbale était plus présente dans cette session, au débit des déplacements et des mouvements du corps moins saillants que chez les employés de Robertet.

Dans ce groupe de cinq personnes Cariocas, l'une était d'origine chinoise. Une nouvelle fois, l'odeur a induit un débat autour de l'identité. Pour les étudiants portugais-brésiliens, un des échantillons rappelait l'odeur de la grand-mère. Cependant, pour la participante d'origine chinoise, cette association ne tenait pas : elle comprenait ce que les autres voulaient signifier en disant que cette odeur évoquait la grand-mère mais pour elle, cela ne correspondait pas à son expérience personnelle. Fabiana avait le sentiment d'avoir intégré les repères symboliques de l'idée olfactive « grand-mère » mais ce n'était pas son expérience vécue. Elle me dit pendant l'entretien : « l'odeur de la grand-mère au Brésil, c'est quelque chose que je sais mais pas vraiment que je vis » (Fabiana, 24 ans). On peut avoir l'impression que l'odeur de sa propre

grand-mère en Chine est un savoir par corps quand l'odeur de la grand-mère au Brésil est un savoir par cœur qu'elle a acquis sans l'incorporer de la même façon. La question du métissage olfactif et du changement de repères avec l'odeur prend tout son sens et pourrait faire l'objet d'une étude à part entière.

Ces gestes ordinaires repérés au moment de l'expérience olfactive sont des apprentissages constamment reliés à la perception ; ils sont acquis, maîtrisés et tout le monde y recourt à sa manière. Le test olfactif ne permet donc pas d'établir une variable de résultats ; il met en lumière les mouvements du corps incorporés et les habitus directement liés à l'acte de la perception olfactive :

« L'action de flairer dépend dans sa forme et sa direction de processus de « civilisation des mœurs » qui prescrivent ce que les personnes sont autorisées à examiner chez les autres, tout comme ce qu'elles peuvent donner à voir, entendre, toucher et sentir d'elles-mêmes. La focalisation sur l'acte de flairer implique donc de se pencher sur le rôle social des odeurs, sa perception et sa figuration » (Mistre-Schaal & Schaal, 2016)

L'importance des actes de flairer pour établir des modes d'être doit être analysée à la lumière des descriptions libres qui permettent de déterminer davantage l'odeur comme processus et non comme résultat.

1.2.4 La qualification libre de l'odeur⁴⁵

À la fin du questionnaire, les participants ont été invités à mettre les mots qu'ils souhaitent sur les items préalablement sentis. La manière la plus fréquente de qualifier l'odeur est de la renvoyer à son identité, soit à la source même de l'objet matériel. Si cette description reflète une manière d'aborder l'odeur, elle n'indique rien ni sur la personne et son mode de sentir. Certains experts arrivent tout de même à enrichir leur description par un vocabulaire riche et adapté qui éclaire l'expérience acquise chez les professionnels (2.2.4.1). Parmi les experts ou les non-experts, ceux qui n'identifient pas le contenu développent un mode de perception plus étendue sur l'odeur offrant des possibilités vastes et des relations inattendues (2.2.4.2). Cette mise de côté de la source confirme que la perception est d'abord et toujours concomitante à une action (2.2.4.3).

⁴⁵ Toutes les descriptions des odeurs sont disponibles en Annexe (cf. Extraits de descriptions libre des items).

1.2.4.1 L'identification de la source odorante

À Pékin et à São-Paulo, des jeunes professionnels des filiales de la société Robertet ont répondu à notre test. Ils étaient 13 à Pékin (un tiers de la totalité des participants) et 12 à São-Paulo (la moitié de la totalité des participants). À Bombay, le seul expert était un étudiant parfumeur.

Face à des experts, on remarque une capacité à mémoriser et à restituer spontanément la source ou du moins la catégorie olfactive dans laquelle se trouve l'item. Les participants professionnels Pékinois ont obtenu la meilleure place du classement avec 26 classements justes (sur 34) à propos de la catégorisation de la bergamote en agrume (cf. Annexe Bergamote) et ils ont été 14 à nommer le gingembre par son nom (cf. Annexe Gingembre). A São-Paulo, 22 participants (sur 24) repèrent que l'éthyl-maltol est sucré et 8 d'entre eux le nomment explicitement « barbe à papa » (cf. Annexe Barbe à papa). En raison de l'absence de plusieurs professionnels, la ville de Bombay est moins bien classée dans la reconnaissance olfactive directe des échantillons même si pour le jasmin – la fleur symbolique, 17 participants sur 32 ont identifié sa catégorie florale et 7 ont correctement associé l'échantillon au jasmin (*mogra* en Hindi) (cf. Annexe Jasmin).

Les descriptions des professionnels sont souvent assez précises et évocatrices. La bergamote est décrite comme « citrus, métallique, oxydée » à Pékin ou comme des « notes citriques » ou « note verte, fraîche, froide, de la menthe avec une feuille de laurier, produit pour les cheveux, détoxifiant » à São Paulo. La catégorie est souvent reliée à un ou même plusieurs registres olfactifs. Le santal est : « résineux, balsamique, boisé, sec » au Brésil mais aussi « terreux, boisé, santal, maltol » en Chine. Malgré les milliers de kilomètres qui séparent ces employés, on retrouve une similarité dans la manière d'étiqueter l'odeur correspondant à un apprentissage commun.

Mais, à côté de cette identification analytique de l'objet source, un autre type de description est entré en jeu chez les non experts. À Pékin, l'odeur du gingembre indique une source puis déploie une mise en scène d'un cliché ; une image odorante ou une odeur imagée en somme : « citron vert, acide, arbre à citron *en Italie, coucher de soleil* » mais elle rappelle aussi le statut de célibataire⁴⁶ (cf. Annexe Gingembre). L'éthyl-maltol suit le même processus : après l'identification, la mise en scène d'une situation vécue : « sucrée, caramel, canne à sucre,

⁴⁶ Cette association gingembre/célibataire mériterait d'être poussée. Connaissant les vertus aphrodisiaques du gingembre, l'odeur est-elle reliée par cette Pékinoise à une utilisation fréquente chez les célibataires augmentant leur charme et leurs conquêtes ?

barbe à papa, *un petit enfant avec les mains sales et collantes* », ou encore le jasmin qui se déploie en plusieurs images avant d'arriver à un événement : « couleur rose, *fleur épanouie, pivoine, jardin de Pékin, c'est le festival Qixi*⁴⁷ ».

Ce type de propositions imagées atteint parfois son paroxysme quand l'odeur est associée à une valeur morale : la liberté (pour le benjoin) ou au statut social : célibataire (pour le gingembre). Cela rappelle l'étonnante association olfactive d'un cuisinier à propos de la tomate qui sent pour lui « *l'élégance, la vérité, l'honnêteté* » (Candau, 2005). Plus la description s'écarte de la source, plus la représentation se lie à autre chose que la seule appartenance à l'objet. La représentation qui enchaîne plusieurs types d'images et contextes permet de mieux appréhender l'acte olfactif.

1.2.4.2 De l'image odorante à l'image mouvante

À Pékin, la représentation des scènes « clichées » s'étirole parfois pour laisser place à la puissance de la métaphore qui prend un sens caché : « goût amer, puis sucré au final. *Les fleurs tombent dans la boue* » (cf. Annexe Jasmin) ; « salle de bain, acide, *le garçon rentre du basketball, il se douche* » (methylionone - violette). Dans ces deux dernières propositions, on peut y voir la trace d'une scène métaphorique animée. Il y a à la fois du mouvement dans le mélange de fleur et de boue mais aussi un renvoi à la transpiration lors d'une scène quotidienne où un garçon joue au basket.

Ces descriptions d'images odorantes mouvantes semblent respecter davantage le processus de perception comme si le flou et l'instabilité amenaient à mieux s'aligner sur l'odeur et à partager réellement quelque chose de l'olfaction. Ainsi, quand Joël Candau évoque le langage des odeurs comme étant imprécis et instable, il invite à accepter la méprise sur ce que nous comprenons (Candau, 2016).

Une certaine incompréhension peut paradoxalement favoriser l'intercompréhension en donnant du jeu à la communication. Cependant, ce jeu de la métaphore ne se retrouve pas chez mes participants au Brésil ni chez mes participants à Bombay . Seul le jeune étudiant parfumeur de Bombay a appris à décrire plus en profondeur un support odorant. Il précise par exemple à propos du jasmin : « animal, gourmand, lourd, boisé, rappelle un village d'animal de ferme » (cf. Annexe Jasmin) ou une personne qui décrit le liffarome proche de la poire en utilisant la comparaison : « presque comme du sucre artificiel, comme les saupoudrages, comme le stand de barbe à papa d'une fête foraine » (cf. Annexe Liffarome)

⁴⁷ Le festival *Qixi* est l'équivalent en Chine de la Saint-Valentin.

À l'absence d'images se substitue le rôle prédominant d'odeurs concrètes au cœur de pratiques et d'utilisations. Les usages olfactifs sont plus marqués en Inde et au Brésil, ce qui montre un souci d'affirmer une culture locale avec des *logo-odeurs* et des contenus *terroirs*.

1.2.4.3 Logo-odeurs et contenus terroirs

À Bombay, les échantillons ont beau venir de France, ils reflètent le terroir de la vie indienne. Le *liffarome* évoque le margousier, un arbre originaire d'Inde faisant partie des Meliacee tandis que le Benjoin rappelle la tubéreuse dont la production en Inde est abondante : c'est la *Rajanigandha*. Le terpinéol rappelle quant à lui les feuilles de *Mehendi* (hénné).

Parallèlement à ce paysage olfactif végétal familier, les logo-odeurs – signe d'une connaissance et pratique du monde olfactif industriel - sont surreprésentés. Le *liffarome* sent aussi une sorte de bonbon *jolly rancher*, le benjoin des chewing-gum *ice-breakers* aromatisés à la pastèque ; la « barbe à papa » les chocolats *alpenliebe*, la « violette », le sirop *Khus* ou encore la boisson gazeuse *jeera massala*. Le romarin sent le spray *Vicky* tandis que le terpinéol ne peut que représenter la marque *Dettol*, savon nettoyant pour les mains ou plus précisément le *Dettol medicated* plus désinfectant. Cet attachement pour les *logo-odeurs* a certes un côté trivial et moins poétique mais il nous plonge dans un quotidien qui met en exergue des modes de consommation.

À São-Paulo et à Rio de Janeiro, la connaissance des fruits exotiques se dévoilent spontanément : l'odeur de la poire fait penser à la *Japoticaba* ou aux *Pitangas*. L'herbe coupée ressemble plutôt au *Pitaya*. Les marques ne sont jamais loin avec le santal qui fait penser aux gâteaux américains *Fandangos*, le romarin à un patch *Salonpas*, la barbe à papa au *yakult* et le suederal (cuir) à la pâte à modeler *slime, amoeba*.

Si à Pékin les logos ne font pas partie du vocabulaire recensé, on observe tout de même la marque d'un terroir avec parfois une métaphore inscrite dans la source locale : « la nouille de riz (une spécialité de la province de Guangxi) et le caca de bœuf » ou encore « le durian » pour exprimer un jugement peu flatteur mais toujours imagé du jasmin. Parfois, les sources simples viennent souligner l'importance d'un patrimoine comme le « gâteau à l'osmanthus et aux jujubes rouges » ou le « baume du tigre chinois ». Finalement, ces contenus « terroirs » expriment moins des sources images que des sources pratiquées.

L'acte est oublié au profit de la représentation qui fait croire que c'est l'usage qui compte alors que c'est complètement fabriqué. Cette fonction est fabriquée : un shampoing antipelliculaire va avoir une odeur mentholée comme si l'odeur permettait en tant que telle de

rendre le produit plus actif, plus efficace tandis qu'un savon pour les mains va avoir des odeurs représentées comme « douces », telles que « l'amande » dite « amande douce », pour accentuer la sensation attendue sur les mains. Cependant, l'odeur est soumise à une représentation de son action et non à l'action elle-même qu'elle provoque. Comment revenir à une odeur sans qu'on lui inflige un usage fabriqué ? Comment changer la disposition des usages olfactifs ?

1.2.4.4 Les révélations de pratiques olfactives par les contenus

En analysant les descripteurs choisis par les trois groupes, j'ai constaté que la perception olfactive fusionnait avec l'action. Ce fonctionnement se retrouve spécifiquement à Bombay où les odeurs ne sont jamais pensées en image mais toujours reliées à une utilisation. Le registre du monde médical pour décrire l'odeur contient plus de 60 références à ce domaine : il inclut les médicaments, la médecine, l'hôpital, le laboratoire chimique, le milieu dentaire, l'ayurvédique, la naturopathie ... Ce ne sont pas des références à un simple contenu mais à des pratiques médicales dans lesquelles l'odeur joue un rôle permanent. Certaines utilisations montrent bien la spécificité du savoir-faire médical à Bombay comme l'écrivent des participants : « les utilisations médicinales des fleurs blanches en poudre que l'on utilise dans les hôpitaux » à propos du cèdre, « c'est un baume qu'on fait chauffer et qu'on applique sur les douleurs musculaires » ou encore « c'est un médicament pour décongestionner le nez » à propos du romarin (cf. Annexe Romarin). Le terpinéol est associé à un produit de référence de la marque *Dettol* utilisé en Inde pour se laver les mains et se désinfecter les mains ou encore à « des huiles essentielles à l'odeur douce et relaxante utilisées dans les spas et soins relaxants » et sinon au henné par les jeunes musulmans (cf. Annexe Terpinéol).

L'odeur médiatise la mise en pratique quotidienne et son partage. La rose n'est pas d'abord une fleur ; elle est du *Gulkand*, cette gelée que l'on utilise dans les massages ayurvédiques mais aussi le parfum *attar* vendu par la communauté musulmane ou encore le *paan* (*ourdou*) qui est cette préparation à base de feuilles de *betel* que l'on mâche dans la bouche avant de la recracher. L'odeur n'est pas un contenu catégorique mais un contenu pratique révélant des actions propres aux modes de vie.

À Pékin, l'odeur est représentée par des scènes « clichées » mais elle est aussi et surtout pratiquée dans le domaine de la médecine. La référence au monde médical revient plus de 35 fois en mobilisant l'usage du médicament, de l'hôpital, des désinfections mais aussi de la médecine traditionnelle chinoise. En dehors du monde médical prédominant, les pratiques alimentaires, les pratiques hygiéniques ou encore les rituels prennent de la place. Le temple est

évoqué en Chine mais surtout à propos des rituels festifs en Inde avec la mention du festival *sicks d'Iangar* où l'odeur de lait est mise à l'honneur (pour la violette), ou les cérémonies religieuses *Pujas* (pour l'odeur du romarin) et *Gajras* (pour l'odeur du jasmin). Les items ne sont pas sans rappeler les *Orixás* au Brésil pour l'odeur du Santal (cf. Annexe Santal), l'herbe coupée est dédiée aux saintes de la *Macumba* sans oublier l'apparition de la maison *Candomblé* avec la lavande.

Ainsi, l'odeur n'est pas réduite à un symbole facilement catégorisable mais plutôt à un vecteur du symbole. En somme, un acte symbolique (Chapitre VII). L'imaginaire olfactif se construit à partir d'une pratique d'odeurs qui est d'abord une pratique du nez, des mains et de tout le corps qui s'engage. L'odeur n'a donc pas besoin d'être traduite ou verbalisée puisqu'elle parle en action. Cette manière d'appréhender l'odeur impose de créer une nouvelle entrée dont la porte est phénoménologique.

1.3 Chapitre III. Changement de direction méthodologique : l'apport de la phénoménologie

En rattachant la perception olfactive à une perception en acte, je m'inscris dans un courant phénoménologique pour défendre une « perception effective » à l'instar de l'œuvre de Merleau-Ponty, de Straus et d'Austin (1.3.1). Sous le prisme de la phéno-anthropologie, l'expérience olfactive est réduite à ce qu'elle est ; en acte et sans jugement (1.3.2). Ma formation à l'Entretien d'explicitation (l'E.d.E) va me familiariser avec une verbalisation permettant d'accéder à la conscience réfléchie » et d'obtenir des descriptions tournées vers le processus de l'olfaction, l'odeur elle-même et les actions olfactives engendrées en conséquence, plus que l'image de l'odeur (1.3.3).

1.3.1 La perception olfacto-effective à lumière de la phénoménologie

Du point de vue de la phénoménologie, la perception est décrite comme un engagement pleinement actif dans, avec, contre, sur le monde qui ne met plus le sujet à distance. Si l'olfaction s'inscrit dans cette expérience phéno-perceptive, la pensée de Merleau-Ponty (1.3.1.1), celle de Straus (1.3.1.2) mais aussi d'Austin (1.3.1.3) nous aident à la décrire plus finement.

1.3.1.1 La perception effective de Merleau-Ponty

Dès son avant-propos, Merleau-Ponty fait de la phénoménologie un mouvement avant d'être une doctrine ou un système. Dans *Phénoménologie de la perception*, il plonge immédiatement le lecteur dans une perception qu'il nomme « effective »⁴⁸ et qui est à son sens la seule manière de percevoir. Si nous transportons les objets que donne la perception dans la conscience, alors la perception n'est plus et nous faisons seulement de la perception avec du perçu⁴⁹. La conscientisation de la perception crée du jugement au point que souvent, on ne voit pas de ses yeux mais on juge et on lui donne une valeur : « il n'y a rien dans l'aspect sensible d'un paysage, d'un objet ou d'un corps qui le prédestine à avoir l'air « gai » ou « triste » « vif »

⁴⁸ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1976, p. 10

⁴⁹ Ibid p.11

ou « morne », « élégant » ou « grossier »⁵⁰. La perception effective serait donc aussi un vecteur présymbolique avant toute parole : elle serait comprise par elle-même et sans métalangage.

S'ajoute à cette notion de perception effective l'exploration d'un savoir actuel que Merleau-Ponty nomme le savoir antéprédicatif impliquant une connaissance affranchie du système de représentations. Pour illustrer son exemple, il parle d'un malade⁵¹ qui est dans l'impossibilité de reproduire des « mouvements abstraits »⁵² puisque ceux-ci sont habités par une puissance d'objectivation, par une fonction symbolique, représentative, une puissance de « projection »⁵³. Or, ce même malade réussit à reproduire des mouvements concrets lorsqu'ils sont inscrits dans une situation. Merleau-Ponty en déduit qu'il y a bien une signification motrice au-delà de la signification intellectuelle. Comme le corps qui semble se laisser pénétrer par une signification nouvelle motrice, l'odeur est aussi marquée par ce même noyau réunissant de manière inséparable et immédiate le sensible et la signification.

Si la perception olfactive peut bien être cette expérience sensible dont l'intention est d'abord motrice, Merleau-Ponty ne s'attarde que très peu sur l'odeur au fil de son texte majeur. En évoquant le « corps affecté », la « synthèse perceptive », les « sensations kinesthésiques », « la palpation du regard », Merleau-Ponty n'évoque que rarement la question de l'olfaction. Le mot « odeur » – il n'apparaît qu'à 8 reprises – se présente comme interdépendant des autres modalités sensorielles, ce qui réduit la perception effective en elle-même à une simple qualité, un attribut : « La célèbre analyse du morceau de cire saute de qualités comme l'odeur, la couleur, et la saveur, à la puissance d'une infinité de formes et de positions qui est, elle, au-delà de l'objet perçu et ne définit que la cire du physicien »⁵⁴ ou encore : « Un objet est un organisme de couleurs, d'odeurs, de sons, d'apparences tactiles qui se symbolisent et se modifient l'un l'autre et s'accordent l'un avec l'autre selon une logique réelle que la science a pour fonction d'explicitier et dont elle est bien loin d'avoir achevé l'analyse »⁵⁵. L'odeur est présentée jusqu'ici davantage comme un instrument qu'une traversée entre le sujet et le monde. Parfois, le corps fusionne plus radicalement avec l'odeur mais jamais de manière exclusive : « De la

⁵⁰ *Ibid* p.31

⁵¹ Merleau-Ponty nomme « malades » les personnes atteintes de cécité, de lésion, d'amputation, de trouble du langage, de trouble de motricité ou de trouble psychique. Ici le malade a des lésions cérébrales. C'est un cas décrit au préalable par Gelb et Goldstein (1920).

⁵² *Ibid* p.119-120

⁵³ *Ibid* p.140-141

⁵⁴ *Ibid.*, p.41

⁵⁵ *Idid.*, p.48

région corporelle qu'elle habite plus spécialement, la sexualité rayonne comme une odeur ou comme un son⁵⁶ ».

En revanche, lorsque Merleau-Ponty évoque les malades⁵⁷, il tente de décrire ce qu'engage la relation à l'odeur : « Les malades » voient d'abord les couleurs comme nous sentons une odeur : elle nous baigne, elle agit sur nous, sans cependant remplir une forme déterminée d'une étendue déterminée⁵⁸ ». La perception olfactive agit et baigne au détriment de remplir une forme ; elle est donc effective. Sentir, c'est sentir un agir. Elle s'inscrit comme une unité significative pour le malade qui sent des bouffées glaciales, l'odeur de marrons et la fraîcheur de la pluie⁵⁹.

Enfin, quand Merleau-Ponty reprend les mots de Cézanne à propos de son tableau qui contient l'odeur du paysage⁶⁰, il affirme avec force que les choses ne sont pas devant nous comme des objets neutres que nous contemplerions. Dans une de ces « causeries » données à la radio sur la chaîne nationale en 1948, il précise que : « L'unité de la chose n'est pas derrière chacune de ces qualités, elle est réaffirmée par chacune d'elle. Chacune d'elle est la chose entière ». Le citron n'est pas un objet possédant plusieurs qualités séparées : jaune, acide, tonifiant mais « le jaune du citron est étendu tout à travers ces qualités. C'est l'acidité du citron qui est jaune ; c'est le jaune du citron qui est acide »⁶¹. Cette unité de signification affective se manifeste par « l'intuition alimentaire » où chaque sens exploré donne la chose entière. En ayant une difficulté à assigner l'odeur à un objet, elle est par excellence cette unité affective et significative dont parle Merleau-Ponty où l'odeur n'est pas séparée du monde ; elle est le monde dans sa singularité et son entièreté.

Quelques années plus tôt, Bergson invente la notion de sensorimoteur pour combattre l'idée commune selon laquelle le système nerveux sert à fabriquer ou même à préparer des représentations :

Nous touchons ici du doigt l'erreur de ceux qui font naître la perception de l'ébranlement sensoriel proprement dit, et non d'une espèce de question posée à notre activité motrice. Ils détachent cette activité motrice du processus perceptif, et comme

⁵⁶ *Ibid.*, p. 196

⁵⁷ Ici, le malade est un aveugle qui retrouve la vue après une opération.

⁵⁸ *Ibid.*, p.258

⁵⁹ *Ibid.*, p.331

⁶⁰ *Ibid.*, p.368

⁶¹ Dans l'émission « Heure de culture française », Maurice Merleau-Ponty donnait, en 1948 sur la Chaîne Nationale, sept causeries devenues célèbres. Voici un extrait de la troisième d'entre elles, "Les choses sensibles" : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture/heure-de-culture-francaise-maurice-merleau-ponty-3-exploration-du-monde-percu-les-choses-sensibles>

elle paraît survivre l'abolition de la perception, ils en concluent que la perception est localisée dans les éléments nerveux dits sensoriels » (Bergson, 1999, p. 45)

Pour lui, le cerveau est un instrument d'action et non de représentation qui est porté par la sensori-motricité avant de transmettre les impressions à la conscience. Tout le corps est un instrument d'action, et d'action seulement⁶² ; c'est le corps qui conserve « des habitudes motrices capables de jouer à nouveau le passé⁶³ ». En aucun cas, pour lui, « le cerveau emmagasinera des souvenirs et des images⁶⁴ ». Bergson est particulièrement sensible aux mouvements naissants du corps, à cette attention à la vie.

Pour réunir l'abîme infranchissable entre la perception et la représentation, Bergson redonne au corps et donc aux sens une dimension active. S'il y a une modalité prédominante de l'action dans l'olfaction, l'odeur comme résultat de la perception reste motrice, vivante et non conditionnée par des représentations. Cette prééminence de l'action nous amène à questionner de plus près la relation du stimulus-récepteur à travers la pensée développée par Straus (2000).

1.3.1.2 La critique de la relation reflexe stimulus-récepteur selon Straus

Selon Straus, on ne peut pas se fier aux règles fondamentales de la psychologie objective qui ramène tout comportement humain à des processus moteurs qui se déroulent dans l'organisme. Les processus moteurs sont des événements uniques liés à leur situation spatio-temporelle⁶⁵. La formule stimulus-réaction (S->R) est donc profondément réductrice de l'immensité du sentir. Si l'organisme n'avait pas des relations à son environnement, il serait bien incapable d'agir. L'expérience du monde combat le rapport de cause à effet entre stimuli et réactions qui devient contradictoire dans le quotidien : comment pourrions-nous faire un aller-retour où la perspective est inversée et éprouver la qualité changeante de l'environnement (chaud, froid, matin, soir)⁶⁶ sans être perturbé ? Le sentir se place davantage au cœur de la variété directionnelle du sentir que dans cette formule S->R.

Les rôles du mouvement, de l'action et aussi de la distance propre à la modalité du sentir⁶⁷ déterminent l'orientation et la communication avec le monde. Straus illustre son exemple avec le jeu du billard. Selon lui, le joueur calcule son coup en anticipant un effet

⁶² Henri Bergson, *Matière et mémoire, essai de la relation du corps à l'esprit*, Paris, Puf, 1999, p. 253

⁶³ *Ibid.*, p.253

⁶⁴ *Ibid.*, p.253

⁶⁵ Erwin Straus, *Du sens des sens, Contributions à l'étude des fondements sur la psychologie*, Millon, Grenoble, 2000, p.145

⁶⁶ *Ibid.*, p.165

⁶⁷ *Ibid.*, p.156

déterminé. Son action est plus qu'une réaction motrice à des stimuli, elle est une action avec des objets variables, visibles et tangibles⁶⁸.

Ainsi, la perception d'une odeur peut être désignée comme la réponse ou la réaction à un stimulus. Les réactions cognitives et émotionnelles dépendent de l'intensité, de la familiarité, du jugement hédonique de l'odeur.

Mais le couple réaction-stimulus olfactif rend le sujet percevant passif de sa perception. La réponse à la stimulation olfactive est une réaction de l'organisme mais elle est surtout une relation affective ; gestuelle, mouvementée, engagée, traversant son environnement. En l'assimilant à un stimulus, l'odeur se réduit à un réflexe intentionnel ou perçu sans intention. Mais, on ne peut pas réduire l'odeur à une excitation ; c'est bel et bien une action motrice incarnée dans sa corporéité-monde. Quand on passe du regard au contact, on ne passe pas de la stimulation visuelle à la stimulation tactile. Chaque réaction est une action unique même si elle puise dans un apprentissage actif préalablement vécu.

Une expérience menée par des chercheurs à Atlanta⁶⁹ désarçonne cet effet du réflexe conditionné théorisé par Pavlov. L'étude conditionne des souris à associer la douleur d'un choc électrique à un odorant (en l'occurrence l'acétophénone, un composé organique utilisé comme agent aromatisant remplaçant la cerise ou l'amande) au point qu'elles vont présenter une réaction de peur à la seule inhalation du produit. Cette même peur se retrouve chez les descendants (vierges de toute expérience) de ces premières souris. En repérant la perpétuation génétique de cette angoisse, l'équipe d'Atlanta montre que les souris peuvent hériter d'un apprentissage olfactif sans passer par un apprentissage⁷⁰. L'expérience est gravée au moment de la fécondation :

The inheritance takes place even if the mice are conceived by in vitro fertilization, and the sensitivity even appears in the second generation (grandchildren). This indicates that somehow, information about the experience connected with the odor is being transmitted via the sperm or eggs (Eastman 2013).

Straus se positionne contre le behaviorisme et notamment contre la pensée de Pavlov en arguant que la réaction n'est pas une réaction figée selon une récompense ou une punition :

⁶⁸ *Ibid.*, p.157-158

⁶⁹ En ligne : http://news.emory.edu/stories/2013/12/smell_epigenetics_ressler/campus.html

⁷⁰ Pour Gérard Brand, la réponse plus intense des neurorécepteurs olfactifs à l'acétophénone chez des souris non conditionnés montre ainsi pour la première fois un accroissement de la sensibilité à l'odeur attachée à une situation de stress dont l'intérêt adaptatif est évident (Brand, 2019, p. 86).

« L'animal ainsi modifié (dans son système nerveux) se comportera, lors de la répétition de la constellation initiale des stimuli, d'une autre façon qu'au moment de la première action des stimuli » (Straus, 2000, p. 159). Le comportement est toujours le résultat d'une expérience passée mais elle ne peut pas se généraliser car c'est une situation singulière.

Quand l'odeur est appréhendée par les humains, elle est évidemment une histoire d'état, de relations et non de simples réactions stimulantes désaffectées. Les *qualia* de gêne ne sont pas de simples réponses mécaniques à des stimuli extérieurs, ce sont de véritables états dans lesquels on entre (Daniel, 2019).

À la fin de son ouvrage, Straus aborde le phénomène du glissement pour parler du sentir. Selon lui, on n'explore le mouvement qu'à travers le sentir puisque « toutes les impressions tactiles spécifiques prennent naissance dans le mouvement »⁷¹. La surface dure, lisse ou rugueuse implique la naissance de mouvements et de transformations permanentes. On ne cesse d'éprouver des examens tactiles puisque chaque sensation particulière se structure selon les aptitudes et les inaptitudes⁷². Straus fait la différence entre voir et regarder, entendre et écouter, toucher et l'acte de toucher pour mettre en lumière la perception en mouvement et en contact de l'autre ou de l'objet. Certes, il n'aborde pas le sentir olfactif mais il y a toutefois à mon sens une différence entre sentir une odeur et l'acte de sentir⁷³ mais aussi, pourrait-on dire, flairer, humer et subodorer. À partir de là, chaque modalité sensorielle est relation entre soi et le monde sans qu'il y ait nécessairement une juxtaposition fixe dans la conscience. En chaque modalité sensorielle se mêle la connaissance et l'affect :

Souvent nous côtoyons dans la rue des objets répugnants et nous les considérons sans éprouver aucune émotion particulière. Mais un contact occasionnel ou forcé avec ces mêmes objets nous remplirait d'horreur et notre répulsion croît en raison directe de l'intensité du contact. Lorsque le contact passe du pied à la main et de la main à la bouche, notre degré de répulsion s'accroît, bien que la relation entre stimulus et récepteur reste inchangée ; ce qui change, c'est le contact des choses qui rentrent en relation avec notre corps et la proximité des choses par rapport à nous. Lorsque nous entrons en contact avec elles, elles nous « touchent » de façon beaucoup plus intime que dans le cas de la vision ou de l'audition (Straus, 2000, p. 439)

⁷¹ Erwin Straus, *Du sens des sens, Contributions à l'étude des fondements sur la psychologie*, Millon, Grenoble, 2000 p.429

⁷² *Ibid.*, p.432

⁷³ Comme le verbe sentir n'est pas exclusivement réservé à l'olfaction en français, on peut voir à quel point ce sens est laissé de côté, n'ayant même pas une fonction propre.

L'olfaction est un sens particulièrement affecté par le contact. L'odeur permet de mieux délimiter le territoire de son corps et, ainsi, de le défendre. Se fier à l'olfaction, c'est se protéger en se défendant contre un potentiel envahisseur. L'olfaction est une connaissance maîtrisée de la distance. Cette connaissance est produite par la préhension qui sait pertinemment manier cette distance. En cherchant à élever l'odorat, le goût et le toucher - les sens « inférieurs » – au même rang que les sens « supérieurs » comme la vue et l'ouïe, Straus encourage la diversité de ces modes spécifiques dans la rencontre du « moi et l'autre » :

Dans chacune d'entre elles (des modalités sensorielles), le thème fondamental « moi et l'autre » varie selon des modes spécifiques, en sorte que dans le visible c'est la constance qui prédomine, dans l'audible, c'est l'actualité, dans le tactile c'est la réciprocité, dans les domaines olfactifs et gustatifs, c'est le physionomique et dans la douleur, c'est la relation au pouvoir (Straus, 2000, p. 447).

En employant le terme « physionomique », Straus signifie vraisemblablement que l'expérience olfactive autant que gustative s'éprouve dans la forme sans que celle-ci soit déterminée ou représentable. La physionomie se rapporte à la perception de l'expression du visage la plus « dénudée » puisque le visage apparaît d'abord sans jugement avant qu'il soit analysé et représentable : « Le bon caricaturiste sait bien qu'en changeant quelques traits, il peut transformer l'expression du visage⁷⁴ ».

La référence à la physionomie est reprise aussi par Gérard Lenclud qui compare les odeurs à « l'expression d'un visage » ou « la physionomie d'un thème musical » pour insister sur l'aspect dépouillé et immédiat de l'odeur : « une odeur « nue », une odeur et rien qu'une odeur ! » (Lenclud, 2006). Ainsi, le visage et l'odeur ne peuvent être reconnus qu'en apparaissant.

Alexandre Perras et Erika Wicky suscitent aussi mon intérêt en évoquant tout comme Straus et Gérard Lenclud, la physionomie de l'odeur. Si « l'art du physionomiste » a pour fonction « de dépasser cette aperception instinctive pour en faire l'objet d'un savoir systématique, en indiquant le lien qui existe entre certains « traits caractéristiques » et l'origine de notre confiance ou de notre répulsion », il en est de même des odeurs qui « ont le pouvoir de dissimuler et de dévoiler les identités, de construire un récit de soi maîtrisé et normalisé, comme de laisser percer l'expression de la singularité, des débordements olfactifs de l'individualité »

⁷⁴ Ibid., p.377

(Perras & Wicky, 2013). Dans l'art de la physionomie vient se glisser l'art de la physiognomonie : le nez démasque à l'extérieur pour mieux cerner un intérieur.

C'est bien parce qu'on sent qu'on ne peut pas expliquer ce que l'on sent. Pierre Klossowski raconte à ce titre qu'Actéon voit précisément parce qu'il ne peut pas dire ce qu'il voit. S'il pouvait le dire et le représenter, il cesserait de voir (Klossowski, 2006). Austin défend également cet argument en cherchant à annihiler le sensoriel comme information inscrite dans un système représentationnel.

1.3.1.3 La critique des sens-data et le langage performatif d'Austin

Pour Austin, les sens ne disent rien. Ils sont seulement des sens et non des éléments pour mieux accéder au réel grâce aux représentations de la conscience. À partir du moment où ils sont assimilés à des systèmes représentationnels, soit à des « sens-data », c'est le jugement qui affecte les sens. L'illusion montre bien que ce n'est pas la perception qui est trompeuse mais que c'est le jugement qui s'égare. Cette pensée prolonge celle de Merleau-Ponty qui décrit l'illusion comme une invention de la pensée objective. Comme le phénoménologue, Austin se sert de la fameuse illusion de Müller-Lyer pour montrer les limites des corrections de l'œil. Repérer les illusions, c'est se soumettre au point de vue du vrai et du faux. En rejetant ces sens-data représentationnels, il rejette l'idée d'assigner au sens un jugement du vrai et du faux. Il faut selon lui appréhender le monde comme il est, c'est-à-dire accepter son illusion sans la corriger : « Les choses ont l'air de ce dont elles ont l'air, et ce dont elles ont l'air est exactement ce qui est vu » (Austin et al., 2007, p. 37).

Avec la perception de l'odeur, l'interprétation est tronquée puisque le jugement du bon et du mauvais remplace celui du vrai et du faux. L'illusion olfactive est toutefois bien plus rare ou du moins peu repérée par rapport à l'illusion optique. Toujours est-il, on est face à la même impasse où le jugement représentationnel est prédominant dans la perception olfactive. Suivant le raisonnement d'Austin, l'olfaction est aussi un sens muet qui n'est pas rangé au préalable sous le signe du bon, du vrai, du mauvais, du faux. En dépouillant l'odeur de ses datas, on ne peut que rendre compte des mouvements, des actions et des pratiques émanant du corps.

Par ailleurs, dans *Le langage de la perception*, Austin amorce son propos sur le langage ordinaire. Pour lui, il est essentiel d'avoir un langage brut permettant de mieux décrire l'action du corps et de ses pratiques plutôt que déployer un langage technique s'éloignant des conditions d'usages (Austin et al., 2007, p. 12-13). Il invente à ce titre le terme de « langage performatif ».

En anglais, le terme *perform* est employé avec le substantif d'action. Son hypothèse est de décrire un langage qui ne fait pas que dire quelque chose mais qui le fait :

Dans notre première conférence, nous avons établi comme une distinction préliminaire que l'énonciation performative ne dit pas, ne se limite pas à dire, quelque chose, mais qu'elle fait quelque chose ; qu'elle n'est pas un compte rendu, vrai ou faux, d'un phénomène (Austin et al., 2002, p. 57).

Merleau-Ponty apporte aussi sa pierre à l'édifice en mettant l'image verbale sous la modalité d'une gesticulation phonétique qui serait donnée dans la conscience du corps⁷⁵. Il poursuit en parlant d'une « gesticulation verbale » qui vise un paysage mental non donné d'abord à chacun mais qui a justement pour fonction de communiquer⁷⁶, tout comme Bergson qui attribue un « cadre moteur » dans ce qui est pensé et dit dans *La pensée et le mouvant* (1934) (Bergson, 2014). Ce rapport au corps gesticulant qui permet de faire émerger la parole est aussi présente dans le premier tome d'*À la Recherche du temps perdu* :

Quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitant pour chercher sans y réussir à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps, trop engourdi pour remuer cherchait d'après la forme de sa fatigue à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres (...). Mon corps, le côté sur lequel je reposais, gardiens fidèles d'un passé que mon esprit n'aurait jamais dû oublier, me rappelaient la flamme de la veilleuse de verre de Bohême, en forme d'urne, suspendue au plafond par des chaînettes, la cheminée en marbre de Sienne, dans ma chambre à coucher de Combray, chez mes grands-parents, en des jours lointains qu'en ce moment je me figurais actuels sans me les représenter exactement (Proust, 1992, p. 15-16)

Avec l'apport de la phénoménologie, le traitement de la langue pour décrire les phénomènes est lui-même modifié. En étant verbalisée, l'olfaction ne peut pas échapper à sa corporéité en mouvement, à sa gesticulation. Lorsqu'on sent une odeur, la gesticulation et la

⁷⁵ *op. cit.*, p.212-213

⁷⁶ *Ibid.*, p.217

mémoire du corps surviennent avant une organisation condensée de ces mouvements dans la conscience.

L'apport de Merleau-Ponty, Straus et Austin ouvre la porte à une anthropologie phénoménologique qui nous engage dans la voie d'une description ethnographique de l'olfaction.

1.3.1.4 Similarité entre la démarche ethnographique et la phénoménologie

La description ethnographique baigne dans l'impératif phénoménologique puisque la méthodologie visant à décrire et non pas à expliquer ou analyser est commune aux deux disciplines. Selon Husserl, le fondateur de la phénoménologie, la description est le seul moyen de faire « retour aux choses elles-mêmes » puisque « décrire, c'est comprendre une totalité signifiante » (Husserl, 2018). Il cherche à décrire ce qu'il voit en évitant toute réduction simpliste. Soit, il remet en question l'idée d'une représentation par une conscience indépendante du monde. Avec l'intentionnalité, Husserl fait de la conscience, la conscience de quelque chose car on ne peut pas penser le monde sans le vivre. À partir du moment où on ne peut plus reposer son regard sur des faits à l'état pur, le regard de l'anthropologue devient phénoménologique.

Pour le phéno-anthropologue, la vérité ne s'accomplit qu'en révisant sans relâche ses propres points de vue : si l'objet est toujours devant moi dans toute sa vérité, il faut me défaire de ce que je crois de lui pour le voir tel qu'il est. Je désapprends de me contenter pour apprendre à regarder ; je me délie de mes préjugés pour voir apparaître le monde comme si c'était la première fois. Ces devises sont précieuses pour que la description soit phénoménologique ou ethnographique. L'ethnographie et la phénoménologie marchent de concert pour être spontanément capables de s'étonner devant le spectacle du monde sans y plaquer une vision originaire des idées préconçues. Comme la phénoménologie, l'ethnographie n'est pas du domaine du concept que l'on doit toujours réformer pour pouvoir appréhender le monde immédiatement. Contrairement au concept qui impose une robustesse et une pureté idéale, ce qui vient des sens est trompeur, instable et cherche toujours à se dérober à l'analyse. L'enquête de terrain est entièrement une démarche d'immersion dans le sensible.

C'est même la spécificité de l'approche des ethnologues puisque c'est par les sens que l'on en vient toujours à l'observation : les sons, les couleurs, les odeurs, la température, la lumière (Laplantine & Singly, 2017). Pour découvrir le sens des choses, il faut donc passer par les sens.

La porte d'entrée du sensoriel et des situations micro-ordinaires nous rappelle les rites d'interaction de Goffman et la phénoménologie des sciences sociales d'Alfred Schutz. C'est aussi le vœu d'Alfred Gell pour qui une analyse phénoménologique, même fragmentaire, du domaine olfactif se révèle indispensable pour commencer à comprendre les bases cognitives des pratiques magiques car c'est ici que notre propre expérience correspond le mieux à celle des pratiquants de la magie, du moins de la « magie des substances » à laquelle j'ai fait allusion (Gell, 2006).

C'est donc à partir de ces outils conceptuels en phénoménologie que je suis à même de repenser la notion d'olfaction d'un point de vue méthodologique. Si, dans ce travail anthropologique, je cherche à récolter le plus d'expériences sensibles, il s'agit là d'un travail de phénoménographie multi-situé plus qu'une étude comparative en anthropologie sociale et culturelle. À partir de cet héritage psycho-phénoménologique, il s'agit de trouver un outil technique et praticable pour restituer au mieux les expériences sensibles de mes interlocuteurs. L'entretien d'explicitation en tant que méthode descriptive d'un vécu relie la phénoménologie à l'ethnographie. Si la description d'un vécu sans jugement rappelle de près la méthode ethnographique, il y a au sein de cette approche en première personne, un enjeu profondément éthique qui résonne en écho avec le souci de l'anthropologue. En allant dénicher la conscience en acte, présente et jamais verbalisée, l'entretien d'explicitation, empreint de phénoménologie, se présente comme le meilleur outil méthodologique pour mener des entretiens sur la perception en acte des odeurs du quotidien.

1.3.2 La pratique de l'entretien d'explicitation dans une démarche phénoménologique

L'issue de l'entretien d'explicitation est de déployer une expérience phénoménologique pratique permettant de verbaliser la conscience en acte et de dérouler des actions réalisées dans un vécu (2.3.2.1). Ma formation à l'entretien d'explicitation (2.3.2.2) m'a permis de réaliser à quel point le vécu est marqué par une densité de micro-actions (2.3.2.3). L'adoption de cette méthode en première personne annihile alors la possibilité de comparaison des données olfactives interculturelles (2.3.2.4) car l'expérience olfactive reste irréductible et singulière malgré le fait que le phénomène de perception en appelle parfois au souvenir d'une autre. On ne peut révéler la culture de l'odeur qu'à travers des témoignages singuliers (2.3.2.5).

1.3.2.1 Enjeu phénoménologique de l'entretien d'explicitation

Si la littérature est abondante sur la notion de vécu ou d'expérience notamment sur la méthode descriptive en phénoménologie, il y a en réalité peu d'articles qui partent de la pratique effective de la description vécue (Nathalie Depraz (éd), 2014 p.196).

L'entretien d'explicitation (l'E.d.E) est un ensemble de techniques créées par Pierre Vermersch psychologue chargé de recherche au CNRS, début des années 90, suite à son insatisfaction quant aux outils de description des savoir-faire et de l'expérience. Il tente avec l'E.d.E de remettre au goût du jour une pratique visant l'introspection. Son choix audacieux affronte la proposition de Nisbett et Wilson démontrant que nous n'avons pas accès à nos processus de décisions internes. Lorsqu'un sujet ne peut pas expliquer le motif de son action, il en invente nécessairement un et le rapporte de toute bonne foi comme ayant été retrouvé par pure introspection (Nisbett & Wilson, 1977). Selon Pierre Vermersch, une méthode introspective peut être fiable si elle est médiée par l'accompagnement d'une personne formée à la méthode d'introspection rétrospective guidée.

Cette synthèse d'outils méthodologiques provient principalement de la programmation neuro-linguistique (PNL), de l'hypnose eriksonienne et du *focusing* (méthode psychocorporelle créée par le psychologue Eugène Gendlin) mais aussi des travaux de Husserl en phénoménologie, de Piaget sur l'interaction du sujet et du monde et de Gusdorf sur la mémoire autobiographique. Sa formation en psychothérapie lui apprend à accéder à son monde intérieur, à travailler les rêves éveillés, l'émotion mais aussi à favoriser un questionnement sans induction. Étudier la subjectivité l'amène à acquérir une expertise de pratiquant dans toute une autre variété de techniques du travail sur soi : les formes de méditation, la prière et autres examens de conscience et les innombrables pratiques corporelles comportant un travail interne (Tai Chi, danses sacrées, yoga, codifié, gymnastique douce, Alexander, Feldenkreis). Dans son chapitre d'ouvrage sur le dessin vécu dans la recherche, il précise ainsi :

Je ne choisis pas ces pratiques parce qu'elles auraient un caractère exceptionnel ou exotique, mais pour la facilité avec laquelle elles démontrent la possibilité de modifier le monde intérieur, d'en faire apparaître très aisément des propriétés largement inconnues des chercheurs. Mon argument repose sur la nécessité de devenir un explorateur compétent techniquement, qui a élargi ses connaissances expérientielles du monde subjectif, et qui peut se poser des questions sans s'enfermer dans une vision trop étroite (Vermersch, 2014, p. 227).

La finalité de l'E.d.E est d'accéder à l'expérience subjective, à des vécus spécifiques et réels et à les décrire avec une méthodologie en première personne⁷⁷. L'E.d.E n'a d'intérêt qu'en étant une méthode en première personne, soit une expérience éminemment singulière. Pour Claire Petitmengin, l'expérience singulière apparaît comme un pléonasme ; on ne peut que valoriser le singulier dans l'expérience : « Il n'est d'expérience que singulière, c'est-à-dire située dans le temps et dans l'espace (...) Une expérience vécue l'est dans un temps donné, dans un contexte donné, par un individu particulier » (Petitmengin, 2001, p. 29)

Selon Pierre Vermersch, il y a un décalage fondamental entre ce que le sujet croit savoir de ce qu'il a mémorisé de son vécu et ce dont il pourrait effectivement se souvenir. Grâce à l'explicitation, l'informateur retrouve toujours plus d'informations de ce à quoi il s'attendait comme s'il « reconnaissait avoir vécu un moment où elles se donnaient à lui dans le souvenir, mais qui se présentaient avec un climat de surprise du fait que ça ne lui apparaisse seulement qu'après coup » (Vermersch, 2012, p. 136). L'E.d.E suit une démarche phénoménologique puisqu'elle met en suspens (*l'épochè*) les modes habituelles de l'entretien pour privilégier l'émergence d'une dimension pré-réfléchie de l'expérience correspondant à ce que l'on fait sans s'en apercevoir au moment où on le fait. S'il passe inaperçu, ce vécu irréfléchi est pourtant le mode normal et habituel de la vie :

« Le vécu, réellement vécu à un certain moment, se donne, à l'instant où il tombe nouvellement sous le regard de la réflexion, comme véritablement vécu, comme existant maintenant ; ce n'est pas tout, il se donne aussi comme quelque chose qui vient justement d'exister et, dans la mesure où il était non regardé, il se donne précisément comme tel, comme ayant existé sans être réfléchi. Dans le cadre de l'attitude naturelle il nous paraît aller de soi, sans d'ailleurs que nous ayons arrêté notre pensée sur ce point, que les vécus n'existent pas seulement quand nous sommes tournés vers eux... » (Husserl, 2018, p. 247).

L'E.d.E s'inspire ainsi du modèle de la mémoire passive d'Husserl où il s'agit de montrer comment se constitue en permanence à mon insu, indépendamment de mes intentions d'apprendre, une mémoire de mon vécu qui est la base de la vie subjective propre et relationnelle. En deçà de ma conscience réfléchie se glisse une autre conscience qui est directe. En perdant cette mémoire passive en acte, souligne Pierre Vermersch, on perd son identité

⁷⁷ Selon Pierre Vermersch, la méthodologie en première personne s'applique seulement au sujet de l'expérience : « Ainsi, dès que le chercheur et l'informateur sont deux personnes distinctes, dès que le chercheur s'adresse à un autre que lui pour recueillir des descriptions de vécu, alors la recherche se fait selon un point de vue en seconde personne » (Vermersch, 2014, p. 198).

subjective, son passé, sa vie de relations personnalisées comme c'est le cas dans les différentes formes d'Alzheimer (Vermersch, 2012, p. 169).

Cet apport très original de la psychologie phénoménologique d'Husserl a pourtant été complètement ignorée de la psychologie expérimentale. Il s'agit dès lors de privilégier l'orientation de notre attention vers le vécu procédural, de façon à porter à la conscience réfléchie les vécus d'actions.

Nathalie Depraz reconnaît aussi l'ambition d'Husserl « de mettre au premier plan le vécu et l'expérience du sujet singulier » mais considère que ses idées phénoménologiques généralisent encore trop fondamentalement le sujet : « La phénoménologie propose une genericité abstraite de ses descriptions du vécu d'un sujet transcendantal peu individué car très peu exemplifié et rarement situé dans un contexte concret » (Nathalie Depraz (éd), 2014, p. 118-147)

De la même manière, Pierre Vermersch est profondément habité par le souci pragmatique de saisir cette conscience pré-réfléchie et il va alors résoudre sa question par l'invention d'un ensemble de techniques. Avec l'E.d.E, on met en place des conditions pour provoquer une prise de conscience par « intention éveillante », soit le fruit d'une médiation d'un intervieweur qui guide, accompagne, de manière à ce que toutes les conditions d'un réfléchissement⁷⁸ soient remplies. En effet, comme l'entretien d'explicitation consiste à visiter un vécu passé, il s'agit de favoriser cette remémoration par une activité de rappel qui privilégie le rapport incarné, sensoriel, au passé (Vermersch, 2012, p. 229).

L'E.d.E possède en lui-même la singularité de rendre intelligibles des actions singulières comme si le meilleur moyen d'être objectif passait par le travail avec la subjectivité (Ghasarian & Abélès, 2002). Claire Petitmengin et Michel Bitbol définissent l'expérience comme ce que nous faisons. Cette prééminence de l'action par rapport à l'expérience fait qu'avec l'explicitation, il ne s'agit pas d'acquérir de nouvelles connaissances sur l'expérience, mais plutôt de se dépouiller de la connaissance qui nous empêche d'entrer en contact avec l'expérience :

It is a process of simplification and distillation rather than complication and enrichment. This iterative process (Hurlburt, this issue), that enables us to free ourselves from increasingly subtle pre- conceptions in order to have more intimate

⁷⁸ Pour qu'il y ait rappel, il faut opérer le réfléchissement du vécu non encore réfléchi ; soit ce « je ne sais pas que je sais pourtant » (Vermersch, 2012, p. 156)

contact with experience, seems to have a specific structure (Petitmengin & Bitbol, 2009)

Il s'agit donc d'un processus de simplification et de distillation plutôt que d'un enrichissement. Ce processus itératif permet ainsi de se libérer de préjugés de plus en plus subtils afin d'avoir un contact plus intime avec l'expérience.

Pour comprendre la structure spécifique de l'entretien d'explicitation, il faut présenter plus en détail les éléments de la formation.

1.3.2.2 Formation à l'entretien d'explicitation

C'est en mai 2017 que j'assiste à ma première formation en entretien d'explicitation avec la formatrice Anne Cazemajou⁷⁹. Durant cinq jours, nous sommes plusieurs stagiaires découvrant en prime abord un entretien qui est profondément éthique et rythmé par des règles minutieuses à respecter. Pour permettre à l'autre de revisiter son vécu, il faut tout d'abord apprendre à se délier des règles habituelles de la communication. On reconnaît à travers cette démarche la réduction phénoménologique pour accéder à l'attitude naturelle du monde déjouant le naturel de nos habitudes :

La formation à l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994, 2008) a ceci de spécifique qu'elle implique un changement profond dans la qualité de l'écoute et de l'accompagnement. Pour des personnes n'ayant jamais été initiées à une méthodologie d'entretien, il s'agit de quitter radicalement les habitudes communicationnelles des différentes modalités dialogiques : conversation, discussion, récit, explication ... Et pour des personnes déjà formées à des techniques d'entretien, il s'agit de les mettre de côté pour apprendre une posture totalement nouvelle, supposant à la fois une écoute vide de toute interprétation, et une orientation de l'attention de l'autre vers différentes modalités de son vécu⁸⁰.

L'E.d.E apprend avant tout à désapprendre. Il s'agit pour l'accompagnant⁸¹ de s'effacer le plus possible, d'éviter toute question fermée et d'accompagner en étant juste derrière l'autre en développant une capacité d'écoute extrêmement fine sans laquelle l'entretien ne peut avoir

⁷⁹ Anne Cazemajou est l'autrice d'une thèse en anthropologie (2010) intitulée *Le travail de yoga en cours de danse contemporaine. Analyse anthropologique de l'expérience corporelle*. Dans sa recherche, elle opte pour une méthodologie entièrement tournée vers l'E.d.E.

⁸⁰ Nadine Faingold, « La formation à l'entretien d'explicitation comme recherche-action sur soi », *Explicititer* n° 89, mars 2011.

⁸¹ En entretien d'explicitation, les termes « d'intervieweur », « d'enquêteur », « d'interviewé », « enquêté » ou même « d'informateurs » sont à éviter.

lieu. Pour celui qui est accompagné, l'une des conditions d'accès à un moment vécu passé est de le décrire finement en en redéployant tout l'enchaînement d'actions et de micro-actions et toute la densité du vécu. On cherche à maintenir une situation appelée « évocation » où s'instaure un contact intime avec le moment passé évoqué de manière à pouvoir le retraverser sous forme de revécu, avec toute la sensorialité associée à ce moment.

L'évocation consiste à maintenir la personne en prise avec la mémoire d'un vécu passé en l'aidant à accéder à la description de tout ce qui a été vécu de manière pré-réfléchie (c'est-à-dire de façon non consciente) initialement. Pour accompagner la personne en évocation, il faut orienter l'entretien sur une situation spécifiée, c'est-à-dire sur un moment particulier, qui a un site temporel et spatial unique et singulier appartenant au vécu passé du sujet (Vermersch, 2000). La nécessité de déployer une situation irréductible rend davantage compte de son expérience et non de ce qu'on imagine ou se représente de cette même expérience. La verbalisation en train de se faire du sujet permet de faire émerger l'expression de sa subjectivité propre. La difficulté est de taille quand on a vécu plusieurs fois un même type d'expérience. C'est ce sur quoi nous mettent en garde Claire Petitmengin et Michel Bitbol :

Furthermore, whereas a *token* of experience is singular, I can live a given *type* of experience several times: the experience of smelling the perfume of a rose, the experience of imagining a mountain waterfall, correspond to types of experience which are reproducible. And the experience of describing a given type of experience also corresponds to a type of experience which is reproducible: if I know the operating mode, I can reproduce at will singular descriptions of singular experiences of imagining a mountain waterfall. And all these descriptions are accessible to anybody who wants to read or hear them (Petitmengin & Bitbol, 2009).

L'accompagné est placée en évocation grâce à une formule passive : *je te propose si tu es d'accord de prendre le temps de laisser revenir une situation ...* Cette formulation fait appel à la mémoire passive/d'évocation/involontaire, notamment dans « laisser revenir », qui cherche à installer une passivité chez l'accompagné et éviter tout effort pour se rappeler, qui serait bloquant : on cherche à déclencher volontairement un acte involontaire... La formulation « laisser revenir » est privilégiée par rapport à d'autres qui pourraient entraîner un défi de mémoire comme « rappelle-toi » ou pire encore : « essaie de te rappeler ».

Pierre Vermersch insiste sur cette formulation qui a l'effet d' une « intention éveillante » (Vermersch, 2012, p. 155). La mémoire n'est pas défiée puisqu'il ne s'agit pas de se rappeler du passé mais de le laisser revenir. La connotation passive de la formulation constitue un terreau pour faire naître des bribes, des fragments du souvenir : « *Tranquillement,*

prends le temps de laisser revenir tout ce qui te revient comme cela te revient ». De type éricksonienne, la formulation a la particularité d'être vide de contenu (donc totalement non inductive) et très ouverte. Comme ce n'est pas orienté, cela permet de trouver une entrée dans le ressouvenir, avec ce qui fait sens pour le sujet.

Pour vérifier la mise en évocation, plusieurs éléments apparaissent permettant de rendre la méthode fiable : le décrochage du regard⁸², le ralentissement de la parole⁸³, la verbalisation au présent⁸⁴. La position d'évocation est incarnée :

En effet, la position d'évocation se traduit par un ralentissement du rythme de la voix, l'apparition d'une gestuelle liée au contenu évoqué, et surtout par le fait que le regard décroche de l'interaction pour se fixer « ailleurs », pendant le temps de l'explicitation. Le sujet est alors en contact avec le ressouvenir de son vécu passé, il est présent à lui-même et non à la situation actuelle d'interaction. Accompagner la position d'évocation, ralentir l'autre dans l'exploration d'un moment de son vécu, c'est permettre le déploiement en mots de la complexité de l'activité expérientielle pour obtenir un film au ralenti de ce qu'a été le déroulé subjectif de la situation (Faingold 2011).

Pour l'accompagnant, il s'agit de revenir à l'expérience dans sa forme la plus brute en utilisant la technique de la fragmentation visant à multiplier les verbes d'actions par des « embrayeurs⁸⁵ » : « Et quand tu..., qu'est-ce que tu fais ? » :

Le point de repère que je donne est d'identifier les verbes d'action, et de vérifier s'ils ne peuvent pas/ne doivent pas être repris pour aller vers une description plus intelligible. Il ne s'agit pas de produire ou de demander des explications, mais de fragmenter la description de l'action nommée jusqu'à la rendre intelligible. Lors d'une thèse, un étudiant me décrit ce qu'il a fait : « et je commence par lire trois fois la première page ». Il a segmenté cette information comme étant une unité significative, mais immédiatement on repère « lire », et on peut se demander sur la

⁸² Le décrochage du regard est un des critères majeurs, popularisé par la PNL et repéré notamment en 1967 par le psychiatre américain Day. C'est le signe que le sujet tourne son regard vers son monde intérieur, qu'il y a une bascule de l'externe vers l'interne. Le regard ne sert plus à aller chercher des informations à l'extérieur, mais en soi (Vermersch, 1996).

⁸³ Pierre Vermersch évoque ce ralentissement en reprenant les étapes de la prise de conscience selon Piaget. Le sujet accède à du pré-réfléchi, du non déjà conscientisé et mis en mots. Il découvre ou redécouvre ce qu'il a vécu. Finalement, le sujet parle vite lorsqu'il sait déjà ce qu'il va dire. (Vermersch, 1996)

⁸⁴ Cette verbalisation au présent montre que l'accompagné revit la scène. Souvent, le sujet utilise d'abord l'imparfait comme la forme d'un récit, puis il passe au passé-composé. Quand il est bien immergé dans son moment passé, il passe généralement au présent. L'accompagnant va essayer de maintenir cette forme du présent en formulant des questions *hinc et nunc* invitant à explorer la scène comme elle a été vécue.

⁸⁵ Les embrayeurs sont un type de relance visant à reprendre le mot de l'accompagné pour aller plus loin dans le détail de son action

base de quoi il organise sa première lecture, qu'est-ce qu'il recherche ? Par quoi il choisit de commencer ? Et dès la première information recueillie qu'en fait-il ? À chaque moment de sa lecture à quoi prête-t-il attention ? (Nathalie Depraz (éd), 2014, p. 220)

À partir d'une action, on peut toujours aller beaucoup plus loin dans le détail de manière à la découper selon le principe de l'art cinétique dont les images animées sont basées sur une succession de mouvements.

L'apparition d'une gestuelle doit aussi être en accord avec les actions racontées selon le principe de congruence⁸⁶ entre le verbal et le non verbal. En effet, les gestes et les activités motrices sont porteurs d'implicite : savoir observer et relancer sur un geste permet à « l'accompagné » de prendre conscience de ce qui cherche à se dire de manière non encore conscientisée et permet souvent des avancées dans l'entretien.

À travers l'ensemble des dispositions de l'explicitation, il s'agit de créer les conditions favorables pour laisser émerger le sensible. En étant dans la passivité ou du moins dans le lâcher-prise, il y a une activité involontaire qui va se créer et émerger spontanément. Le temps, le rythme de la voix, le positionnement dans l'espace et le contrat de confiance établi demeurent la clef de voûte pour aborder l'entretien. On utilise tout au long de l'entretien une scansion particulière (héritée encore de l'hypnose éricksonienne) en étirant le temps au moment de l'accès à l'évocation mais en adoptant un rythme soutenu de relance quand on fragmente⁸⁷.

Plus la situation est particulière, plus on va pouvoir y déployer des éléments. Cette situation singulière de base n'est donc pas choisie par l'accompagnant mais bien par l'accompagné qui choisit sans le savoir le thème même de l'entretien sur lequel il va être guidé⁸⁸. Il n'y a donc plus de questions qui attendent des réponses précises mais la mise en place verbale d'une situation qui va ensuite se déplier en sous-questions allant chercher les détails, la précision et la profondeur de l'introspection. Quand bien même l'échange n'est pas en boomerang (questions/réponses), une interaction émerge de manière inédite. En formation, on apprend à repérer la qualité d'un entretien en comprenant ce que l'on doit éviter de faire. Il faut

⁸⁶ Le terme de « congruence » utilisé par les tenants de l'entretien d'explicitation est une notion issue de la PNL (Programmation Neurolinguistique, qui est une appellation générique pour désigner un ensemble de techniques de communication élaborées aux Etats-Unis dans les années 1970 par R. Bandler et J. Grinder, puis amplifiées et diversifiées par R. Dilts, J. Delozier, C. et T. Andreas (voir Vermersch, 1996 p. 212)). Il « désigne le fait que l'expression verbale et les signes non verbaux (gestuelle, mimique, expression...) manifestés par la personne sont en accord ou au contraire discordants » (Vermersch, 1996 p.189).

⁸⁷ L'Ede est ainsi non inductif sur le contenu mais très inductif au niveau du guidage de l'attention

⁸⁸ Dans l'E.d.E, le choix laissé à l'accompagné de construire l'entretien amène parfois de l'embarras tellement il se fait rare de le rendre acteur au commencement même de l'entretien.

éviter d'imposer ses propres cadres représentatifs. Pour cela, j'ai donc appris à éviter de formuler des inductions en détachant bien les propres images que je formais à partir du récit de l'autre pour les calquer le moins possible dans les relances de questions. Cette précaution contre l'induction est reformulée par Nadine Faingold :

Ne rien mettre de soi-même dans l'accompagnement, en termes de technique d'entretien, cela se traduit par le fait d'éviter absolument une quelconque reformulation de ce qui est dit par l'autre, de ne pas utiliser dans les relances d'autres mots que ceux utilisés par l'interlocuteur : reprise exacte, en écho, des mots de l'autre. Mais aussi, reprise exacte des gestes, non pas en mimétisme mais après coup, dans une visée de maintien en prise corporelle, pour faire émerger l'implicite qui s'incarne dans le mouvement⁸⁹.

L'attention portée sur les mots et les gestes de l'autre garantit la qualité du témoignage non plus composé, orienté, dirigé mais entièrement dédié à l'introspection singulière de la personne mise en évocation.

Deuxièmement, j'ai appris à me méfier des explications qui impliquent une généralisation. Dès que la personne cherche à justifier la situation et non plus à la décrire simplement, il s'agit de contourner ce mode de verbalisation frôlant la généralité. Nadine Faingold liste quelques-uns de ces marqueurs linguistiques de généralisation : « les toujours, à chaque fois que, le présent d'habitude, les expressions en « tu » (là tu fais comme ça...)⁹⁰ mais il y a aussi le « on » qui montre la perte de l'investissement subjectif du sujet. Comme la généralité s'inscrit dans notre mode langagier, la difficulté est de réussir à interrompre la personne dès qu'elle généralise. On la ramène vers elle avec des relances du type : « et toi à ce moment-là » ou « serais-tu d'accord pour te tourner vers toi à ce moment-là (et me décrire comment toi tu fais) ? »

Cet exercice permet d'écouter et de comprendre la nature des informations recueillies et de réorienter l'entretien quand l'interlocuteur échappe à lui-même. L'interruption est un exercice contraire à la méthode de base de l'enquête de terrain développée par Florence Weber et Stéphane Beaud (Beaud & Weber, 2003) où il est important de laisser son interlocuteur digresser car tout est bon à prendre « en entretien ». Ici, accéder concrètement à la subjectivité de l'autre ne consiste plus du tout à l'écouter sans jamais le couper. L'interruption est aussi la condition de la prise de conscience puisqu'elle est la seule manière d'accéder à des informations

⁸⁹ *Ibid*

⁹⁰ *Ibid*

pré-réfléchies. En ce sens, elle permet de contourner la tentation de l'autre de rester dans un discours de surface. L'interruption accompagne profondément la subjectivité puisqu'elle vise à ancrer à nouveau l'autre au cœur de ses actions non conscientisées, dans l'essentiel de son présent. C'est alors qu'en interrompant, on peut aussi plus facilement réorienter les questions ; ce qui permet de revenir en arrière, de zoomer, de ralentir afin d'amplifier toujours plus la qualité descriptive de la situation.

En outre, l'entretien d'explicitation est un entretien plutôt court d'une vingtaine de minutes car il demande une grande concentration. Mais, avec ce temps épaissi, le vécu de quelques secondes décrit en vingt minutes apparaît comme un acte inédit dans le domaine de la narration.

Pour apprendre à identifier les différents éléments de verbalisation qui arrivent en situation d'entretien, un exercice de la formation consiste à écouter un premier récit spontané et de le classer selon des « satellites de l'action » à l'aide d'une marelle à cinq cases matérialisées au sol :

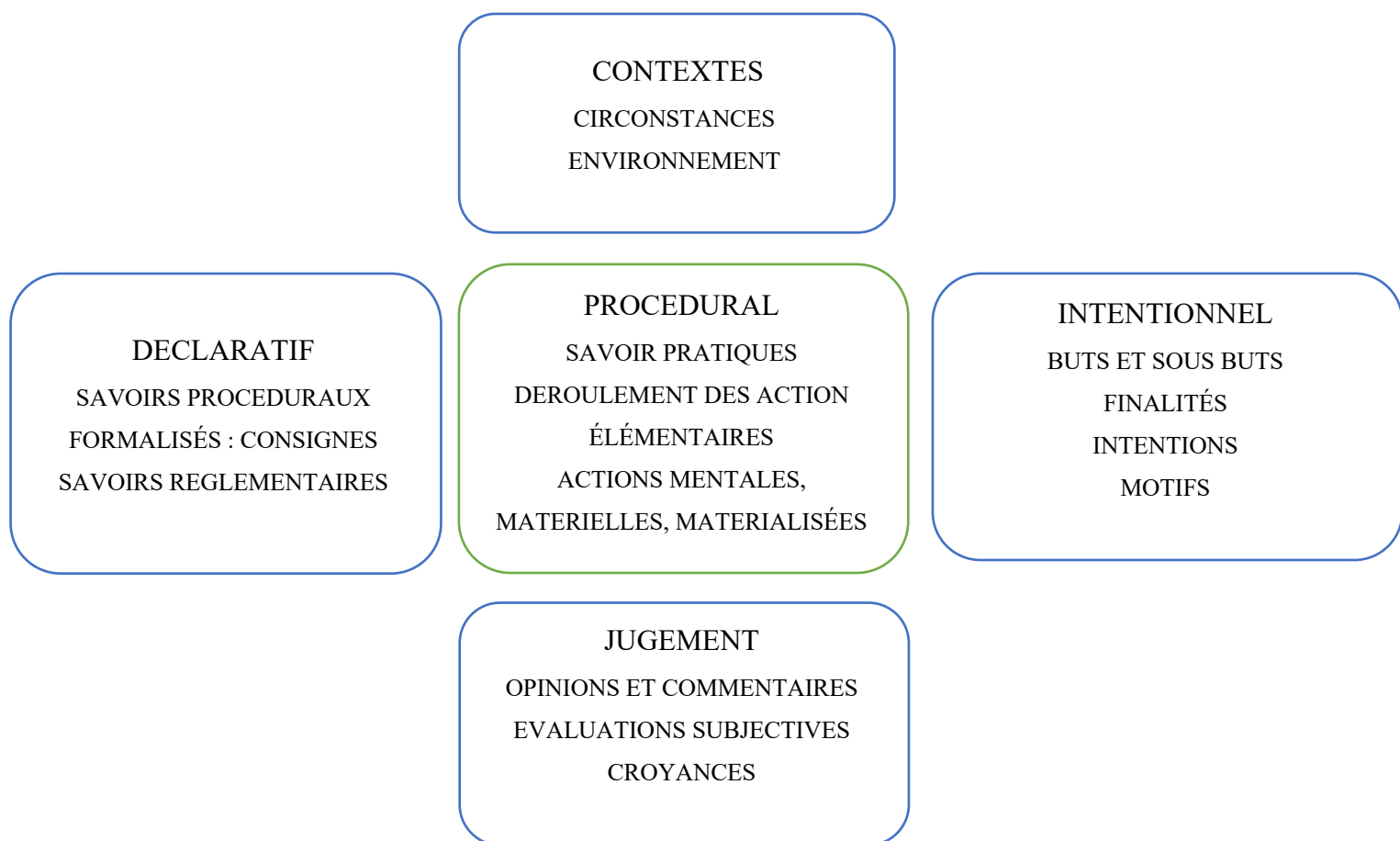


Figure 13 : « Les satellites de l'action », Pierre Vermersch, 1994 :

Comme l'objectif de l'E.d.E est de se focaliser le plus possible sur la description de l'action, il convient de désamorcer tout ce qui paralyse cette mise en œuvre. Hormis le contexte, il s'agit de minimiser les verbalisations qui sont dans la case « jugements », « déclaratifs » et « intentionnels ». Ainsi, une fois que le contexte est posé, il s'agit de maintenir son interlocuteur dans son processus d'action par des questions comprenant davantage le cheminement de l'action (avec une formulation privilégiant le « comment ») et non la cause (évitant les questions en « pourquoi »). Le pourquoi est à éviter car il invite à se justifier, à expliquer ou à se méta-positionner. Au lieu de décrire une action, on va décrire les motifs de celle-ci. Selon Nadine Faingold, il convient de supprimer toutes les questions avec cet adverbe interrogatif car le « pourquoi » est polysémique : il signifie à la fois « quelle était ton intention ? » mais aussi « Comment est-on arrivé là », « Quelle est la raison psychologique profonde ? » ou encore « Mais enfin, pourquoi ? » ou « Pourquoi tu n'as pas... ? » perçue comme porteuse d'un jugement de valeur négatif⁹¹.

L'entretien sert autant à étudier le fonctionnement de l'autre dans une situation ancrée qu'à l'aider à la prise de conscience de son propre vécu. Ce n'est qu'en lâchant le but que l'on réussit paradoxalement à atteindre la finalité de faire naître des informations ignorées. Cet entretien aux principes du donnant-donnant ne peut se faire sans la mise en place d'un contrat de communication où l'accompagné donne son accord tout au long de l'entretien pour poursuivre. L'E.d.E ne sert pas à puiser un savoir de connaissance mais plus à être le témoin d'un processus d'action et d'un mécanisme cognitif de pensée. Ne désirant plus savoir pour savoir, la technique de l'E.d.E suit l'expérience de Jeanne Favret-Saada qui l'amène à bouleverser sa pratique de l'ethnographie :

Tant que j'ai occupé la place ordinaire de l'ethnographe, celle qui prétend désirer savoir pour savoir, mes interlocuteurs s'intéressaient moins à me communiquer leur savoir qu'à mesurer le mien, à deviner l'usage nécessairement magique que j'entendais en faire, à développer leur « force » au détriment de la mienne (Favret-Saada, 1994, p. 30).

À la place des questions et des réponses, on repère toutefois plusieurs fils conducteurs du questionnement que Nadine Faingold⁹² résume en cinq catégories : le fil chronologique, le fil de l'action, le fil de l'émotion, le fil sensoriel et le fil corporel.

⁹¹ *Ibid*

⁹² *Ibid*

- le fil chronologique, tout vécu étant nécessairement temporel « Qu'est-ce qui s'est passé ? » (diachronie) mais aussi (simultanéité, synchronie) « Est-ce que peut-être il se passe autre chose en même temps ? »;
- le fil de l'action (succession de prises d'information et de prises de décision) « Qu'est-ce que tu as fait ? » « Comment ? » « À quoi tu sais que ? »
- le fil de l'émotion « Et quand... qu'est-ce qui se passe pour toi ? » (Seule question que j'autorise dans les stages pour viser les états internes, les « qu'est-ce que ça te fait ? » ou « qu'est-ce que tu ressens ? » étant souvent vécus comme très intrusifs
- le fil du sensoriel (« et quand..., qu'est-ce que tu vois, ou peut-être qu'est-ce que tu entends, ou quelles sont les sensations qui te reviennent... »)
- le fil du corporel (« et quand... c'est comment dans ton corps ? »)

Ces fils conducteurs m'ont permis de rencontrer autant chez l'autre que chez moi-même ce que Pierre Vermersch nomme les « couches de vécus ». Pierre Vermersch insiste en effet sur la nécessité de dérouler des actes en privilégiant une micro-temporalité, c'est-à-dire « une maille temporelle autour de la seconde ou fraction de seconde » (Nathalie Depraz (éd), 2014, p. 208).

Cette expérience personnelle a modifié mon rapport au monde dans la manière d'appréhender le quotidien en y notant dans un journal la plupart des situations « odeursdinaires » que je rencontre. Grâce à l'E.d.E, il m'est donc possible de revenir sur une situation, de l'épaissir à chaque moment et de reconstituer avec granularité les pièces manquantes pré-réfléchies et inattendues (2.3.2.3).

1.3.2.3 L'entretien d'explicitation au service de mon expérience personnelle

Mes deux formations en 2017 (stage de base) et en 2018 (stage de perfectionnement) m'ont donné accès à une nouvelle manière d'approcher l'autre dans sa subjectivité mais aussi de prendre conscience de la densité des expériences vécues en les décortiquant selon la chronologie de l'action et les différentes couches constituées.

Selon Pierre Vermersch, il y a différentes « couches de vécus » qui sont elles-mêmes subsumées par d'autres couches : l'action mentale qui comprend toutes les pensées, le raisonnement, les jugements, le discours intérieur, les prises d'informations imaginaires, les pensées secondaires ; l'émotion et la corporéité qui comprend la motricité, la posture, les états

de mon corps internes, les sensations et le pôle égoïque qui comprend les croyances, les valeurs, l'identité et la mission d'appartenance⁹³ :

Tout vécu à chaque moment est composé de plusieurs couches (...) Chacune des couches se subdivise encore en de nombreuses sous-couches distinctes et complémentaires ; par exemple, la corporalité, va comprendre les gestes, la posture, les tensions/détentes, les douleurs/bien-être, le ressenti corporel ; le cognitif va être très multiple et divers comme les différents actes intellectuels par exemple : apprendre, se souvenir (variétés des actes de rappel), raisonner, se représenter, verbaliser, compter, lire, imaginer... (Vermersch, 2014, p. 219)

La richesse de cette expérience se place dans la dilatation du temps qui ouvre des dimensions vastes en resserrant l'étau du moment. Plus la situation est particulière, plus son champ de description est large. Le moment présent devient « épais » et non plus éphémère, diffus, irréversible. L'accompagnement se révèle essentiel pour aider à décortiquer seconde par seconde ce qu'on a fait « au juste »⁹⁴ dans une situation en acte tout à fait ordinaire. Si après la consolidation de cette expérience, on peut aussi se former à l'auto-explicitation, le rôle du duo m'apparaît essentiel pour comprendre l'intérêt de manier les processus des mécanismes de pensée, de corps et de sensorialités.

Parallèlement à l'entretien d'explicitation, je me suis formée à la technique de soi du *focusing* créée à la base par Eugène Gendlin. Ce stage animé par Pierre Vermersch s'est présenté comme complémentaire à ma formation à l'explicitation. Le *focusing* consiste à chercher des réponses non lues par le biais cognitif mais à partir des ressentis corporels éprouvés qu'on apprend à décrire à l'aide de descripteurs corporels (localisation, statique ou dynamique ; ponctuel ou diffus, légèreté ou lourdeur ; couleur ou lumière ; chaleur ou froideur, tonalité affective...). La démarche se caractérise par une attention particulière portée aux ressentis corporels (d'où le terme « focus » – focaliser) comme un moyen de compréhension des situations vécues permettant de développer des réponses personnelles adaptées aux difficultés rencontrées.

⁹³ La mission d'appartenance provient de l'héritage de Robert Dilts, l'un des fondateurs de la PNL.

⁹⁴ L'expression *au juste* (*Quand tu le fais, ce que tu fais, comme tu le fais, la manière dont tu le fais au moment où tu le fais, qu'est-ce que tu fais au juste ?*) est souvent utilisée dans l'E.d.E comme si ces deux petits mots permettaient de dépouiller en dernier ressort les représentations du savoir et du faire laissant place à l'acte seul. L'influence de Merleau-Ponty n'est donc jamais loin car on repère chez lui la même signification du *au juste* : « La qualité sensible, loin d'être coextensive à la perception, est le produit particulier d'une attitude de curiosité ou d'observation. Elle apparaît lorsque, au lieu d'abandonner au monde tout mon regard, je me tourne vers ce regard lui-même et que je me demande *ce que je vois au juste*. » (Merleau-Ponty, 1976, p. 261-262)

Au-delà d'une éducation de l'attention, cette formation m'a appris à sémiologiser mes ressentis corporels à partir de cette focalisation sur le corps (d'où le nom en anglais : *focusing*) et de prendre une décision. Cette expérience s'inscrit dans la lignée d'une verbalisation du déroulé d'une action qui est immergée dans le sensible. Ces deux approches mêlées m'ont amenée aux travaux d'Ève Berger qui revendiquent une pratique *corporéisée* de la description. Selon elle, le mouvement interne somatique va donner lieu à l'émergence de sens spontané qui représente pour la personne des informations cruciales pour sa vie (Nathalie Depraz (éd), 2014, p. 177). Au cœur de cette pratique *corporéisée* s'inscrit l'expérience de l'introspection sensorielle qui est vue comme un espace extraordinaire de variation. La description se met donc au contact du mouvement et ne le quitte pas (Nathalie Depraz (éd), 2014, p. 184-185). En cela, ma formation double m'a appris à verbaliser ce que disent le corps et les sens en valorisant le rôle de l'action. Cette dimension performative de la parole dans l'action corporelle n'est pas sans rappeler la force du langage ordinaire déployée par Austin plus haut.

C'est exactement ce que j'ai cherché à saisir dans l'expérience olfactive lorsque je me suis formée à l'explicitation. Comment saisir cette gesticulation olfactive au sein du langage de mes interlocuteurs ? Autrement dit, que signifie l'odeur quand on ne l'arrête pas à ce qu'elle représente mais à ce qu'elle fait ? Ainsi, en traquant les actions à partir d'une perception d'odeurs, on combine à la fois l'intuition olfactive⁹⁵, l'acte olfactif et sa verbalisation (1.3.2.4).

1.3.2.4 L'entretien d'explicitation au service de ma recherche en anthropologie de l'olfaction

Pendant les stages, la méthode de l'entretien d'explicitation apparaît de jour en jour à mes yeux comme un outil exceptionnel pour découvrir les fonctionnements de la conscience en acte et les déployer. Les personnes avec qui on a la chance de travailler en stage sont toutes intéressées par l'introspection et prêtes à s'ouvrir et à travailler vers un « lâcher prise » pour mieux maîtriser la technique.

Or, lorsque je me retrouve sur le terrain, je prends bien conscience que cet acte subjectif complexe n'est pas accessible aussi facilement qu'en formation. L'E.d.E présente en effet des défis car il dépend de l'interaction : la qualité de la relation intersubjective au moment de l'entretien est la clé de la réussite.

⁹⁵ J'utilise ici le mot intuitif comme Pierre Vermersch l'emploie dans son sens philosophique : « qui repose sur des éléments de représentations sensorielles » (images visuelles internes, auditives, etc...) et non deviner, pressentir » (Vermersch, 2012, p. 168)

Certains facteurs, souligne Pierre Vermersch, peuvent entraver la bonne conduite de l'évocation (comme le manque de confiance, le scepticisme quant à la méthode, les fausses mémoires ...) mais il insiste sur le fait que la faille fait partie du jeu à partir du moment où on accepte la complexité des mécanismes humains et le choix d'y entrer en profondeur : « Mais on ne peut pas attendre du sujet qu'il soit une bonne machine, n'est-ce pas ? » (Vermersch, 2012, p. 197).

Comme la perception de l'odeur est précisément un vécu non exprimé et balayé dans la mémoire passive⁹⁶, l'E.d.E se substitue à une ethnographie de terrain que je n'ai pas pu mener dans les règles classiques de l'anthropologie.⁹⁷ L'ethnographie de terrain est donc ici remplacée par une ethnographie psychique, singulière et introspective qui va être révélée par les E.d.E. Ce n'est plus du discours, du savoir et des commentaires qui seront au cœur de l'interaction verbale mais plutôt des pratiques et des ressentis. Il s'agit de faire émerger l'odeur en tant que perception et non plus comme représentation même si la parole trahit toujours et encore. Il s'agit ici de dévoiler une perception au plus proche de la « nudité première » (Depraz, 2015) et de « l'introspection sensorielle » (Berger et al., 2014)

En commençant à Bombay par la formulation de départ : « *Je te propose si tu es d'accord de prendre le temps de laisser revenir une situation où...* », je réalise que mes premiers interlocuteurs décrochent, ne sont pas en évocation et développent une méfiance vis-à-vis de ma manière « trop alambiquée », « protocolaire » voire « hypnotisante » de parler, malgré des conditions favorables puisque l'entretien se déroule au domicile de mes interlocuteurs.

Malgré la présentation de l'E.d.E comme un outil « donnant-donnant » autant pour l'accompagné que l'accompagnant, les conditions étranges de l'entretien me font passer pour une « tireuse d'information ». En prenant le risque d'imposer une méthodologie apprise et mise au point dans un contexte social et culturel singulier, je me distingue et je suis renvoyée à la position de chercheuse que je tentais de faire oublier.

En effet, nous n'avons ni la même langue ni le même mode de vie et j'essaye au lieu de dialoguer de la manière la plus simple d'imposer ce mode de communication inhabituelle. Émergeront alors des réflexions tout au long de mon séjour sur la légitimité de ma méthode comme l'E.d.E, ancrée dans une culture occidentale et invoquant un devoir de réflexivité et de

⁹⁶ J'emprunte le terme de mémoire passive à Pierre Vermersch. Il revient à ce que Husserl appelait « souvenir primaire » ou « rétention », soit le fait que « dans le sujet se mémorise en permanence de façon passive ce qu'il vit, par le seul fait que vivre est une continuité maintenue » (Vermersch, 2012, p. 173)

⁹⁷ En tant que salariée chez Robertet, le travail de terrain a été limité à un mois dans chaque pays.

subjectivité alors qu'en Chine, en Inde et même au Brésil, l'introspection semble inaccessible ou intégrée sous d'autres formes.

Pour déjouer les résistances du début d'entretien, j'adopte alors une solution moins intrusive en commençant par un entretien semi-directif comme je l'avais fait à Pékin avant ma formation. De manière plus naturelle et décontractée, je me contente de proposer seulement un thème : « J'aimerais, si tu es d'accord, que tu me parles des odeurs de ton quotidien. As-tu récemment été confronté à des odeurs ? ». Puis, je rebondis et creuse à partir des réponses amenées tout en m'efforçant de maintenir mon interlocuteur dans une situation spécifiée et de dérouler les actions qui s'y passent autour.

Cet entretien qui débute par une question plus que par une prédisposition où chaque mot et geste est compté permet de désamorcer la difficulté de rentrer dans le monde de l'olfaction. La plupart du temps, les personnes me décrivent en une phrase plusieurs situations générales (les odeurs du quotidien) et nous étudions ensuite ensemble une situation en détail sans que la personne soit véritablement mise en évocation. En abordant les odeurs dans une discussion respectant les codes habituels de la communication, je peux plus facilement faire jouer mes bases en explicitation car la confiance s'installe rapidement. C'est alors que je me permets d'injecter de l'E.d.E dans les entretiens semi-directifs en relançant et en réorientant pour mieux spécifier le contexte, pour ralentir les actions, pour laisser de la place à la mémoire passive.

À ce moment-là, je suis témoin d'une transformation : les regards se décrochent vers un ailleurs, les yeux se ferment et les gestes se coordonnent avec la situation revisitée. En découpant chaque action, je suis surprise de voir des repères sensoriels qui surgissent à chaque étape. C'est bel et bien dans l'action que se niche l'immersion de l'odeur : en la dépliant, elle apparaît, elle fait sens.

Cependant, mon choix d'écarter la technique rigoureuse de la mise en évocation rend la description de la situation olfactive incomplète. Dans un entretien, je désire mieux comprendre comment fonctionne la compétence sensorielle de mon interlocutrice mais celle-ci reste bloquée. Elle est consciente de son savoir mais aussi consciente de son impossibilité à l'exprimer : « Je le sais par expérience ». Malgré un entretien persévérant, le manque de préparation à la mémoire involontaire passive s'est fait ressentir dans un entretien avec une brahmane marathi :

Lou (L) : Si on revient sur l'odeur du *dahl*, qu'est-ce que cela te fait ?

Mrulanili (M) : Cela me relaxe et me donne faim et même si je suis malade et si je sens cette odeur, je vais avoir envie de manger même si je n'ai pas d'appétit. Cette

odeur, c'est l'odeur de ma mère. En fait, quand ma grand-mère fait le dal, l'odeur n'est pas la même que quand ma mère fait le *dahl*.

L : Et cette odeur qui n'est pas la même, comment elle est ? C'est quoi l'odeur du *dahl* de ta mère par rapport à l'odeur du dal de ta grand-mère ?

M : Je ne sais pas comment expliquer mais probablement grâce à l'expérience. Parce que même quand tu utilises la même chose et que tu fais la même chose, cela sent différent, cela a l'air différent. C'est une expérience personnelle.

L : À quoi tu reconnais que c'est différent ?

M : Je donne un exemple : il y a une farine pour préparer les *chapatis* et même si c'est la même farine, elles apparaissent différentes.

L : D'accord. Si on explore ton exemple, comment elle est cette différence de farine ?

M : Si je suis les recettes de ma mère à la lettre, cela ne va pas donner la même chose. Cela va être différent. Je ne peux pas dire comment. Mais quand je goûte quelques plats, je devine qui les a préparés. Je ne sais pas comment.

L : Et si tu laisses revenir les deux recettes différentes dans le nez et la bouche, tu sais que c'est différent dans la sensation ... Tu peux me rappeler où cela se passe cet épisode de la recette et j'aimerais vraiment connaître c'est comment pour toi cette sensation de différence ?

M : C'est pendant ma cérémonie des fiançailles, ma tante prépare un plat et il y a une partie du plat qui devait être frite. Et là je sais que c'est quelqu'un d'autre qui s'est occupé de frire à la place de ma tante pendant quelques minutes.

L : Comment tu le sais ?

M : Je reconnais à l'odeur : ce n'était pas elle qui avait frit. Ce n'était pas l'odeur, la touche de ma tante dans le plat.

L : Quand tu dis la touche de la tante, c'est quoi cette touche ? C'est comment l'odeur qui fait que tu sais que ce n'est pas elle qui a préparé ?

M : J'associe certains goûts à des personnes. Soit, quand je goûte quelque chose, quand je sens quelque chose, je suis capable de savoir qui a préparé. Je peux reconnaître les préparations de ma mère, de mes oncles et tantes. C'est peut-être parce

que je suis habituée à certains goûts que je peux reconnaître. C'est un mélange entre la vue, le goût et l'odeur. Il y a des nuances dans le processus.

Dans cet E.d.E revisité, la perception de l'odeur concerne plusieurs personnes et plusieurs contextes. Il est très difficile de maintenir mon interlocutrice dans une situation spécifiée car l'absence de mise en évocation fait que l'odeur du *dahl* n'est pas une odeur sentie dans un moment précis mais plutôt un condensé vague de plusieurs expériences. Avec l'odeur, il est tellement rare de se rappeler précisément le moment de la perception qu'on a tendance à généraliser en juxtaposant les successions d'expérience comme si on pouvait regrouper les expériences de perceptions du *dahl* en une.

Cela rend alors l'entretien compliqué où le contexte n'est pas vraiment défini excepté au moment où mon interlocutrice revisite ce moment de la cérémonie de fiançailles et qui permet d'aller un peu plus loin dans les formes de ressentis. Mais, encore une fois, malgré des questions directes sur le type de sensation comme « Comment elle est cette sensation ? », « À quoi tu reconnais cette différence ? », « Comment tu sais ? », je n'insiste pas assez sur la description de la dégustation concrète d'un *chapati* fait par sa tante, différent de celui fait par sa mère. Peut-être qu'en ayant étiré le temps sur ce moment de dégustation, les différences se seraient dévoilées sans que mon interlocutrice fasse d'effort pour l'« expliquer ».

Si mon interlocutrice distingue une farine frite de sa tante d'une autre farine frite à l'odeur, sa compétence olfactive reste difficile à exprimer. Elle ne peut pas décrire ce que c'est « la touche de sa tante » qui est du domaine palpable, pratique mais non verbal. Selon elle, il s'agit de laisser la pratique à la pratique et la théorie à la théorie.

Elle finit par m'expliquer qu'elle associe les goûts et les personnes » en commentant ce savoir-faire sans le définir : « C'est peut-être parce que je suis habituée à certains goûts que je peux reconnaître ». Tenter de savoir comment l'autre sait est peut-être la question la plus difficile car on se cogne à une réponse très ardue et difficile à contourner : « je sais, c'est tout ». Ce savoir implicite et inexplicable rappelle la distinction que William James (1890) propose entre « connaissance sur » (*knowledge about*) et « connaissance intime » (*knowledge of acquaintance*) qualifiant cette dernière de « muette » (James, 2015). Michaël Polanyi insiste sur le caractère intransmissible de ces savoirs, il les qualifie de « tacites » (*tacit knowledge*). On sait plus qu'on ne sait dire (Polanyi, 2005).

Pour Claire Petitmengin, la connaissance proximale est intériorisée, incorporée. Du terme « proximal », nous n'avons qu'une conscience subsidiaire, plus ou moins inconsciente, très difficile à expliciter (Petitmengin, 2001 p.47)

Cet entretien est toutefois intéressant car il témoigne de l'existence des micro-savoirs dans le domaine du sensible. Mon interlocutrice prend conscience qu'elle vit des expériences sensorielles qui ne sont pas aisées lorsqu'il s'agit de les transposer dans le langage. Mes interlocuteurs savent beaucoup de choses mais ils ne savent pourquoi ni comment ils savent. Son assertion dévoilant qu'elle le sait par expérience mais qu'elle ne peut pas nous le dire est tout de même un bon début comme le rappelle Claire Petitmangin et Michel Bitbol :

Such guidance, even when the subject first asserts: 'I am doing nothing', or 'I know how to do it, but I don't know what I am doing', usually allows him to leave the level of abstract preconceptions to become aware, often with much surprise, of unnoticed processes, and to describe them very precisely (Petitmengin & Bitbol, 2009).

Or l'absence de mise en évocation dès le départ m'empêche d'aller plus loin dans l'introspection puisqu'on sent qu'elle est une procédure essentielle dont le but final est d'acquérir une conscience réfléchie de plus en plus fine de son expérience en temps réel. L'explicitation permet d'observer les fluctuations de son expérience, qui est fondamentalement en mouvement, et notamment les mouvements subtils de sa pensée au lieu de les immobiliser, de les pétrifier par des mots, ce qui revient à faire disparaître l'expérience. Il ne faut pourtant pas être dupe et sortir du fantasme de pureté. L'expérience pure ne peut être restituée en évocation sans être différente, particulièrement avec l'expérience sensorielle :

However the experience of a perfume, the taste of a wine, an aesthetic experience, the recognition of a face, are experiences of an holistic nature, that one cannot analyze and break up into separate elements without altering them (Petitmengin & Bitbol, 2009).

Dans d'autres entretiens, j'ai décidé de créer des moments d'explicitations très brefs pour avoir un premier tableau des différentes situations où l'olfaction est mobilisée. Malgré l'aspect inabouti de mon entretien d'explicitation, l'expérience du sentir est revisitée au moment précis de son vécu. La capacité de certaines personnes à décrire des moments olfactifs avec précision m'éclaire sur les manières d'appréhender l'odeur dans différentes situations de la vie quotidienne. Lorsqu'une autre interlocutrice marathi pose le récit, elle a tendance à parler à l'imparfait puis, naturellement, elle utilise le présent lorsqu'il s'agit de scènes vécues :

Lou : Comment tu fais ça ?

Ainein : Euh rire le pain frais est en train d'avoir une espèce d'odeur chaude tandis que le pain qui est plus vieux commence à avoir une odeur qui euh est en train d'être mouillée, c'est dur de décrire car je ne l'ai jamais fait ; c'est comme s'il prenait de la vapeur d'eau à l'intérieur du paquet et qui est en train d'absorber... Et puis, le pain va avoir quelque chose de moisi dès que le pain est mouillé. Ça arrive très vite.

Lou : Et tu as d'autres compétences comme ça ?

Ainein : Ah ah non, ce n'est pas des compétences !

Lou : Je veux dire ... peux-tu faire d'autres différences comme ça ?

Ainein : Oui, si je suis en train de faire du shopping pour des fruits frais, je vais pouvoir choisir un fruit au toucher mais je le sens. Si le fruit a une odeur forte, il est bon à manger mais s'il n'a pas une odeur forte, il n'est pas bon à manger, il est vert, pas mûr et le goût ne sera probablement pas bon. C'est le cas pour les mangues. Il y a différents types de mangues et aussi différents types d'odeurs. C'est très grand l'écart. Pour une mangue typique, il faut qu'il y ait une odeur un peu fade. Mais... sinon, pour les autres, si cela sent comme une « mauvaise mangue » je ne sais pas comment le dire (Rire). Si cela ne sent pas comme je l'entends, la mangue n'a pas de valeur.

Lou : C'est comment quand cette ... tu disais une odeur forte ?

Ainein : Il faut de l'intensité et de la durée...

Lou : Oui, et comment tu décides quand tu es devant la mangue ?

Ainein : Je décide à la vue, au toucher et de manière la plus importante à l'odeur.

Lou : À quoi tu reconnais que l'odeur est intense et que ça dure ?

Ainein : Ok... Si l'odeur est intense et si la mangue est mûre. Quand je prends la mangue, il faut que l'odeur me reste dans la main (elle désigne sa paume). Si ce n'est pas mûr ou pas de bonne qualité, l'odeur est vraiment dans le fond (elle me montre l'arrière) et cela ne reste pas sur la main. C'est tout.

Dans ces deux moments brefs d'explicitation, les situations montrent à la fois une présence de l'action, de la relation mais aussi de la qualité de perception de l'odeur grâce à des descriptions nuancées de durée et d'intensité. On voit comment l'odeur permet aussi d'activer des processus de décision qui sont nourris par une attente préalablement déterminée par

l'expérience acquise et répétée. On assiste alors à la révélation d'une efficacité sensorielle préméditée qui se dessine dans la perception olfactive.

En soulevant ses compétences sensorielles, mon interlocutrice ne le comprend pas, puis le nie. Il faut que je reformule pour qu'elle me livre une autre situation où elle met en œuvre un savoir-faire. En ayant un savoir et une facilité à décrire ce qu'elle fait, mon interlocutrice ignore tout à fait que ce type de savoir en est un. Le savoir-faire olfactif n'est pas considéré comme une compétence.

En abordant l'olfaction par un retour dans un vécu, je me place dans un rapport plus implicite et dépouillé pour obtenir une base active et singulière de ce qu'est l'appréhension⁹⁸. L'apprentissage de l'odeur existe grâce aux expériences précédentes mais il est encore très enfoui pour être décodé. Il est sur la voie de la symbolisation sans être encore symbolisable.

L'introspection sensorielle doit toujours s'inscrire dans une situation très précise et la revisiter comme un film qu'on rembobinerait, une photo qu'on agrandirait. Cependant, le travail en binôme avec une interprète – condition indispensable pour les différents voyages de terrain – me confronte à la difficulté du trio, face à deux subjectivités et la mienne. La mise en place de l'E.d.E dans sa forme la plus aboutie devient désormais une épreuve délicate puisque, dans tous les cas, malgré les capacités d'écoute et la restitution du verbe, mes interprètes ne sont pas formées à ce procédé de communication inédit. Avec cette médiation, l'E.d.E est modifié ; il restitue un témoignage en première personne qui est filtré.

⁹⁸ Dans le CNRTL, l'*appréhension* est définie comme le fait d'envisager avec inquiétude une chose imminente tandis que son étymologie vient de la « faculté de comprendre ». En l'utilisant pour l'olfaction, on peut l'entendre comme une compréhension imminente, un rapport premier sans filtre entre le sujet et l'odeur. Par la suite, nous utiliserons même l'idée d'une préhension olfactive.

1.4 Chapitre IV. Interprétation des entretiens

Ne parlant ni le mandarin, ni le marathi, ni le portugais, je recrute pendant le temps du séjour une interprète avec qui je réalise des entretiens respectivement à Pékin, Bombay et Rio de Janeiro. Plus qu'une traduction, cette médiation humaine me permet de rencontrer la ville, les personnes et différents modes de vie en un temps record (1.4.1).

Cependant, pour réaliser des E.d.E conformes à la formation, la présence d'un tiers complique l'intersubjectivité et le respect de la méthode en première personne (1.4.2). Si l'explicitation et l'interculturalité relèvent d'un vaste débat, l'acquisition de cette méthode singulière me place davantage dans une analyse des variables interindividuelles qu'interculturelles.

1.4.1 Mise en contexte de l'expérience d'interprétariat et du travail en binôme

Suite à une présentation brève des personnes interprètes dans le cadre de l'enquête (1.4.1.1), j'évoquerai la nécessité de renoncer à la traduction exhaustive (1.4.1.2) tout en adaptant la forme initiale de l'entretien d'explicitation à la situation de terrain (1.4.3.2)

1.4.1.1 Présentation des trois femmes interprètes

Mon arrivée dans chaque grande ville se rythme par la rencontre avec une interprète que j'ai contactée en amont par téléphone. Outre l'importance d'un travail avec une personne qui maîtrise le français, je souhaite m'appuyer sur cette rencontre médiatrice pour créer du lien, adopter un mode de vie et entrer si possible dans son quotidien et son intimité.

Je rencontre ma première interprète à Pékin ; elle s'appelle Minna⁹⁹. En circulant dans la ville avec elle, j'adopte son rythme et ses moyens de transports. Si j'apprends rapidement à me repérer dans le métro pékinois et à marcher sur les longues avenues, j'explore un autre mode de transport avec Minna : on ne marche jamais et on ne prend pas le métro. On voyage principalement en tuk-tuk lorsque la circulation est dense, en taxi lorsque la distance est trop grande. Avec la pollution, la marche est, pour elle, impensable. Minna porte un masque presque tous les jours. Elle me dit que nos poumons sont mieux préservés avec les transports privés.

⁹⁹ En ne me dévoilant pas son prénom chinois, Minna confirme l'habitude pékinoise de s'approprier un autre nom que le sien, comme pour montrer un affranchissement avec son origine. En parlant le français, Minna doit posséder un prénom français sinon elle n'est pas crédible

Nous menons des entretiens dans différents lieux : dans le hall de l'Alliance française, dans une école de management et aussi dans une école de langue. Nous menons ainsi la plupart du temps nos entretiens dans des espaces scolaires autour d'une table. À la fin de la journée, Minna aime bien rebondir sur ce qu'elle a entendu en l'ajustant à son expérience personnelle : « Moi aussi je sèche mon linge dehors car le soleil laisse une odeur », « Moi aussi j'ai l'impression que l'odeur de l'essence donne du fer à mon corps ».

À Bombay, je rencontre Alia¹⁰⁰, une jeune femme brahmane mariée de 31 ans. Elle vit à Thane dans la banlieue de Bombay avec son mari. Arrangé par sa famille, ce mariage est perçu par elle comme une bénédiction car elle peut perpétuer la tradition entre brahmanes. Alia prend sa mission particulièrement à cœur : elle souhaite tout me traduire mais aussi être mon guide, mon hôte, ma boussole. Dès notre première rencontre, elle me propose de mener les entretiens chez elle à Thane (en banlieue proche) et c'est ainsi que nous les commençons en passant des journées entières à recevoir ses amis, son entourage, son voisinage. Nous menons les entretiens dans un lieu clos, intime, confortable : dans la chambre à coucher, installées sur le lit. Dès que nous allons rendre visite à sa tante, à ses voisins, à ses parents, le procédé est toujours le même : on se rend dans la chambre à coucher. Cette mise en condition de l'entretien aurait pu être embarrassante dans un autre contexte mais elle semble ici aller de soi autant pour mon interprète que nos interlocuteurs. À trois, nous grimpons sur le couvre-tissu en coton molletonné et coloré. Il y a toujours en bruit de fond, le ventilateur au plafond qui tourne.

À Rio de Janeiro, je rencontre Lizandra¹⁰¹ une psychologue clinicienne de 31 ans. La première fois qu'on se voit, je suis frappée par sa sympathie et son caractère chaleureux. Elle me serre dans les bras comme si on se connaissait depuis longtemps et m'appelle « chérie ». Mais, contrairement à mon interprète à Pékin et à Bombay, Lizandra sépare beaucoup plus la vie professionnelle de la vie privée. Elle ne me propose jamais de rentrer dans son intimité alors que notre relation vue de l'extérieur est marquée par des signes d'affection et du contact. J'ai l'impression qu'il est plus difficile d'instaurer une relation hors contrat. En ne maîtrisant pas le portugais tout en appartenant à une culture chrétienne et européenne, je me sens davantage étrangère tout en étant pourtant proche et familière. Nous menons des entretiens la plupart du temps en extérieur dans l'enceinte du campus universitaire de la PUC. J'ai donc moins l'occasion de circuler quotidiennement avec Lizandra et de la rencontrer autrement que dans ce cadre. Ces trois rencontres individuelles dans un contexte à chaque fois contrasté m'invitent à

¹⁰⁰ Le prénom de mon interprète a été modifié

¹⁰¹ Le prénom de mon interprète a été modifié

croire que la traduction est tout aussi contingente. Elle ne peut pas se substituer à la parole comme elle est dite au moment où elle se dit.

Si le manque de connaissance linguistique en mandarin, marathi et portugais est une vraie lacune, il m'amène pourtant à observer et à comprendre que l'odeur passe préalablement par un acte du sentir qui évolue *a posteriori* dans un contenu symbolique. Marie-Luce Gélard raconte elle aussi comment le corps sensoriel permet de dire sans dire. C'est la raison pour laquelle elle se concentre davantage sur la communication corporelle et sur l'analyse sensorielle à Merzouga :

Dans le cadre saharien, on parle vraiment avec son corps, on l'utilise de manière subtile afin d'éviter, le plus souvent, de recourir à l'intentionnalité du discours, d'une économie langagière déterminée par la nature de la relation homme/femme, celle des âges, et de toutes les hiérarchies sous-jacentes (Gélard, 2010)

D'emblée, ces traductions en entretien peuvent ressembler à un simple truchement qui va à l'essentiel. Ce n'est pas une interprétation mais un interprétariat. Barbara Cassin insiste en ce sens sur le terme allemand *dolmetschen* qui est un échange immédiat avec un sens univoque, simultanée comme un échange de monnaie, et souligne sa différence avec la traduction, *übersetzen* (Cassin, 2016, p. 46).

1.4.1.2 Le renoncement à la traduction exhaustive en entretien

Parmi mes trois interprètes, seule Minna a une expérience professionnelle de l'interprétariat. Elle ne parle pas seulement français mais elle traduit simultanément la parole de l'autre sans la couvrir en parlant doucement. En se mettant délibérément au service de la parole, je peux suivre chaque moment de l'entretien malgré la langue que j'entends autant que je l'ignore. Dès qu'un mot est utilisé à la place d'un autre, cela saute aux yeux et la rectification est rapide. Je me souviens d'avoir rencontré avec elle un problème sémantique avec le mot « stimulant ». L'adjectif 刺激物 traduit en « stimulant » apparaît souvent et pour Minna, il s'agit d'un mot à connotation négative. Le stimulant, c'est agressif. Je me retrouve face à une énigme concernant le choix de ce terme puisque l'idée de stimulation en français est plutôt valorisée. Est-ce une ignorance de la part de Minna confondant la différence en français entre agressif et stimulant ? N'y-a-t-il pas sinon quelque chose de plus profond qui m'échappe ici concernant cette traduction ? J'ai pensé que cette connotation négative du stimulant venait peut-

être de ce que le Tao appelle le *wu wei*, décrivant la nécessité du non-agir en se laissant aller de manière conforme au cosmos. À Pékin, les odeurs stimulantes sont les odeurs chimiques qui agressent nécessairement. Est-ce parce que ces solutions chimiques se manifestent trop radicalement par rapport au mouvement de la nature et du Tao ? François Laplantine nous éclaire davantage sur la notion de *wu wei* :

Wu en chinois, *mu* en japonais peut se traduire par rien, non-être, néant, vide. Quant à la notion chinoise de *wu wei*, que l'on traduit habituellement par passivité ou non agir, elle désigne ou plutôt suggère une attitude de réceptivité et de disponibilité extrême aux événements et aux situations dans lesquels nous nous trouvons inclus et impliqués sans en avoir la maîtrise¹⁰²

Il y a à travers la répétition du mot stimulant une énigme relative à un code culturel bien ciblé que je n'ai pas réussi à comprendre au long de mes entretiens.

Toujours est-il que malgré les traductions extrêmement fines de Minna, je ne peux pas me faire d'illusion ; les mots qu'elle choisit sont les siens et correspondent à son fonctionnement langagier comprenant une histoire individuelle mais aussi collective que je ne peux pas détecter sans expertise ethnolinguistique. La traduction de Minna est juste, rapide et concise mais elle peut choisir un mot à la place d'un autre, elle peut en omettre, insister sur une phrase, minimiser la suivante sans que j'aie le moyen de le vérifier. Ma confiance se base sur cet échange intermédiaire qui fait écran à la parole immédiate, sans filtre. Mais cet écran permet aussi d'atténuer certains termes qui seraient *a priori* connotés culturellement et pourraient faire barrière entre mon interviewé et moi-même.

Quand je travaille avec Minna, je n'ai pas encore été formée à l'E.d.E et je n'explore pas comme voulu les mouvements introspectifs de la perception. En revanche, les entretiens menés entérinent la présence d'actions et de scènes concrètes au sein de la perception olfactive. Si Minna ne relève pas des expressions spécifiques dans lesquelles l'odeur est significative, on repère aisément son sens pratique. Puisque le vocabulaire semble assez peu fourni, je ne cherche plus à le décoder et abandonne la traduction exacte. À la place, je cherche à savoir ce que l'on fait de ces odeurs exactement : quels sont les comportements, les actions, les gestes et les pratiques liés à l'odeur ?

Mon ignorance de la langue m'invite à observer davantage l'attitude de mon interlocuteur, de redoubler d'attention dès qu'il y a des moments de silence, de repérer ses

¹⁰² Laplantine, François (2016) "Wu wei", dans *Anthropen.org*, Paris, Éditions des archives contemporaines., DOI:10.17184/eac.anthropen.029

gestes, la position de son corps, les expressions de son visage. Je me rends compte que l'entretien que je propose est déroutant car il désinforme plus qu'il n'informe. Les réponses les plus abouties sont des non-réponses, des non-savoirs. Les questions sont inhabituelles et ne peuvent se satisfaire de réponses toutes faites. Je me confronte régulièrement à des : « Je ne sais pas », « C'est impossible de décrire », « Comment le dire ? » ou à des détournements de la perception par des jugements de valeur pour répondre quelque chose quitte à laisser tomber ce qui est concrètement éprouvé. Je repère quand la sensation est vécue ou quand elle est détachée et inventée. Extérieure à la langue, j'observe comme témoin l'interaction entre l'interprète et l'interlocuteur. Une fois, nous réalisons un entretien avec un jeune adulte que nous n'avions pas l'intention d'interroger mais il vient nous voir et il insiste. Jouant le jeu, nous lui proposons un entretien imprévu. Assez vite, le jeune homme joue un rôle provocateur : il nous parle d'odeurs de sexe : « cette odeur déposée juste après l'amour sur les corps épuisés, lascifs ». Minna est profondément déroutée par notre interlocuteur et n'arrive plus à cacher sa gêne ; elle réagit par des petits rires nerveux. C'est la seule fois où un interlocuteur nous parle de sa vie sexuelle. Minna continue à me traduire mais sa fluidité habituelle se traduit cette fois en embarras. Elle prononce des mots qu'elle n'aurait pas voulu dire. La traduction n'est pas qu'une histoire d'énoncés mais c'est un ensemble d'intentions. Au moment même de la traduction de la parole en entretien, l'observation des corps et des affects qui interagissent est nécessaire. Quelques semaines après être rentrée de Pékin, je me forme à l'entretien d'explicitation et je prépare sans le savoir mon prochain terrain situé à Bombay.

Alia, mon interprète brahmane ne maîtrise pas la traduction simultanée malgré son niveau excellent en français. Elle a besoin de traduire la parole de l'autre une fois qu'elle est arrêtée. Parfois, elle traduit en deux temps et demande à l'interlocuteur de répéter pour me traduire au mieux. Quand j'ai le sentiment de passer à côté d'éléments trop importants, je lui demande de me traduire davantage mot à mot à partir des enregistrements vocaux. La traduction n'est plus simultanée mais ma formation à l'E.d.E me confirme que le contenu verbal m'aide surtout à collecter des pratiques dans un contexte bien spécifié.

En m'invitant à vivre avec elle, mon interprète m'ouvre une intimité et une manière de travailler très favorable pour mettre en place une forme revisitée de l'E.d.E.

En côtoyant majoritairement des brahmanes, je me rends compte que l'anglais envahit leur langue maternelle. S'ils parlent seulement marathi avec leurs parents, les individus de la nouvelle génération parlent entre eux une langue empruntée de marathi et d'anglais. Quand j'invite mes interlocuteurs à parler dans leur langue pour exprimer au plus juste leurs perceptions, ils maintiennent l'entretien en anglais à la fois pour avoir une parole plus directe

avec moi mais aussi parce que l'anglais est incorporé. Alia m'assiste davantage comme une intermédiaire. En étant dans son univers familial, elle fait le lien entre ses amis, sa famille et moi-même.

Mais poser des questions faisant émerger une mémoire passive n'est pas évident. Il s'agit de les reformuler de manière plus simple à défaut d'être d'emblée mal comprises. En reprenant mes questions, Alia y induit parfois des choses que je souhaite éviter comme la reformulation suivante : *what's that smell is associated with for you ... ?* Emmenant davantage l'interlocuteur dans une représentation mentale visant une image arrêtée plus qu'une perception en acte. Par ailleurs, quand nous avons travaillé en dehors de son cercle restreint, les entretiens avec Alia ont révélé l'existence de conflits d'ordre communautaire.

Après la première semaine se déroulant à merveille dans son univers familial, nous nous sommes rendues à Malad West pour interviewer des jeunes en réinsertion professionnelle. L'association *Project4youth* m'avait contactée pour que je vienne mener des entretiens toute une journée auprès de jeunes de confession musulmane. En arrivant, l'ambiance est plutôt détendue et l'accueil très convivial. Mais en commençant les entretiens, l'état psychique et physique d'Alia s'est fortement détérioré. Traduire l'hindi d'un musulman en français signifie non seulement passer d'une langue à l'autre mais faire taire symboliquement ses valeurs brahmanes et son culte hindou au profit de cette parole certes en hindi mais surtout musulmane.

À ce moment précis de l'entretien, cette parole l'emporte puisque c'est elle qu'on doit écouter, traduire, reconnaître. L'exercice est pour elle insupportable. Alia se met alors à somatiser : rhumatisme, mal de crâne, nez qui coule. La transformation est foudroyante. Autour de moi, les filles de l'association se sentent démunies et réagissent comme elles peuvent en lui apportant des tisanes à l'eucalyptus. Si elle ne veut pas abandonner sa mission d'interprète, elle est à bout de force et nous devons abréger les entretiens.

Non consciente de la teneur du conflit indo-musulman dans une expérience aussi ordinaire que celle-ci, j'ai commis une faute de terrain particulièrement ethnocentriste. Sur le coup, je n'ai pas voulu comprendre son rejet que je prenais simplement pour de l'intolérance. Comment une fille cultivée, ayant vécu à l'étranger, pouvait à ce point manquer d'ouverture envers une autre communauté ? Ensuite, j'ai regretté ma négligence conduisant à sa mise en difficulté et à un dépassement de ses limites personnelles. Sur le chemin du retour, Alia avait

extrêmement faim. Nous nous sommes arrêtées pour manger sur le pouce des *pani puri*¹⁰³ pour qu'elle reprenne des forces. Ensuite, il fallait rentrer au plus vite pour retrouver le foyer familial.

Une fois sur le quai, en attendant notre train, elle me fait part de la difficulté de cette expérience avec cette phrase : « Je ne peux pas faire ce que tu me demandes dans un contexte indou ». J'ai alors réalisé qu'elle n'avait jamais rencontré de musulmans et encore moins traduit leur parole. Les jours qui ont suivi, elle n'est pas venue travailler à mes côtés. Nous ne nous sommes pas vues pendant un laps de temps comme s'il lui fallait une durée pour conjurer le sort, effacer les traces de cette médiation impossible et reconstruire son statut de brahmane. Ce n'est qu'à la fin de mon séjour, en me quittant, qu'Alia a tenu à me remercier pour cette rencontre impromptue. Elle avait réfléchi de son côté et voyait désormais les choses différemment. Ainsi, l'interprétation est loin d'être neutre comme le suppose *a priori* ce travail qui se met au service de la parole de l'autre.

À Rio de Janeiro, j'ai choisi de travailler avec une psychologue clinicienne en sachant que la traduction ne serait pas exhaustive mais qu'il y aurait une écoute sur ce qui se dit et aussi sur ce qui ne se dit pas. Comme, à mon sens, ce ne sont plus les mots qui qualifient l'expérience d'odeurs mais les actes, sa manière de traduire la vie sensorielle introspective m'intéresse. Je remarque qu'elle traduit particulièrement en se touchant le nez, en imitant les gestes de l'autre, en touchant aussi son interlocuteur. Lizandra adopte une manière de parler en français qu'elle n'arrive pas à modifier tout au long du séjour. Elle commence toutes ses phrases par « Normalement » qui est un adverbe plutôt généralisant mais elle traduit aussi la parole de l'autre non pas en première personne mais en troisième : « Elle a dit que ; il a dit que ».

Même si j'essaye de faire évoluer l'expression et les tics de langages, ma demande est vaine car sa manière de faire ne peut changer aussi rapidement que je le souhaite. Que l'on soit à Pékin, à Bombay ou à Rio de Janeiro, je suis consciente que les verbatim traduits ne suffisent pas en eux-mêmes et doivent être complétés par une situation, des non-dits, des rires, des silences. Les verbatim sont partie intégrante de l'interlocuteur mais aussi de l'interprète. Au-delà des mots, j'ai essayé d'analyser l'interaction triangulaire notamment lors des tentatives de l'E.d.E.

¹⁰³ À cette période de l'année, c'est la fête des *pani-puri*. Chaque échoppe ambulante dans la ville de Mumbai propose un service de collation en cinq *puri*. Cette collation salée et frite est un petit snack la plupart du temps servi sur les bords de routes. Elle est constituée d'un *puri* ovale, creux et frit que l'on mange avec de l'eau assaisonnée » (*pani*), du chutney de tamarin, du piment, du *chaat masala*, des pommes de terre, des oignons et des pois chiches.

1.4.1.3 Mise en place d'un entretien d'explicitation adapté à un échange en triangle

Les entretiens d'explicitations ont été mis en œuvre à Bombay et à Rio de Janeiro, mais non à Pékin. En revanche, dans cette ville, c'est avec mon interprète Minna, une professionnelle de la traduction, que j'ai eu l'impression d'un respect des règles fondamentales de l'explicitation, sans néanmoins être formellement appliquées. Avec son aisance du français et de la traduction en simultanée, Minna met de côté sa subjectivité et se met au service de celle de l'autre en restituant sa parole. Elle saisit l'enjeu éthique de la traduction qui marche de concert avec celui de l'entretien. Une bonne traduction délaisse au maximum l'induction et respecte au mieux l'intention donnée. La traduction en simultanée respecte la méthodologie en première personne car elle me traduit en « je ». Le « je », ce n'est pas elle mais l'autre. Sa voix légèrement en surplomb reprend mon « je », mon « tu » et le « je » de l'autre.

Avec Alia et Lizandra, leur manque de formation en interprétariat les éloigne de la méthodologie en première personne en me répondant par une parole traduite indirecte : « Elle a dit qu'elle... ; Il a dit qu'il ... ». Malgré le fait que je ne peux pas modifier leur manière intrinsèque de traduire, j'organise respectivement en amont une rencontre dédiée à la présentation et à la simulation de l'E.d.E pour qu'elles puissent comprendre l'enjeu et la méthode de cet entretien original où il s'agit de lâcher le but et d'amener l'interlocuteur à verbaliser en acte.

Avant de commencer les entretiens avec Alia, je transmets les points les plus importants à respecter pour réussir à travailler correctement en binôme : la description doit l'emporter sur la narration mais aussi sur l'explication. Je lui fournis les grilles de questions types de l'E.d.E et l'invite à retranscrire le plus formellement ma manière de questionner même si cette position n'est pas facile à imposer et que les formulations vides de contenu lui paraissent contre-intuitives. La difficulté est de lâcher le plus possible les projections construites au fur et à mesure de l'entretien avec les réponses de l'autre. Mais cette présentation « théorique » ne suffit pas toujours pour arriver au bout de mes ambitions dans l'entretien où j'observe rapidement une volonté d'affirmer son savoir et donc de procéder par des questions inductives.

Avec Alia, l'importance de son statut de brahmane, outre le conflit indo-musulman, se reflète dans sa manière même d'aborder la traduction : provenant d'une caste supérieure qui est associée à la fonction de l'enseignement, elle est détentrice d'une connaissance du monde supérieure à ses concitoyens. Sa position d'intermédiaire l'invite à tout m'expliquer. Malgré mes précautions, Alia ne fait pas que me traduire le témoignage, elle m'explique ce que la personne veut dire en commentant à sa place pour me faciliter la tâche. Elle y ajoute à son gré

des informations personnelles. Elle explique par exemple à la place d'un autre comment on procède dans telle ou telle situation. Puisqu'elle a aussi vécu la situation, elle se sent légitime de me décrire le procédé pendant que l'interlocuteur cherche ses mots. Sa version des choses est nécessairement la bonne, estime-t-elle, car elle en sait davantage. Lors d'un entretien, mon interlocuteur parle des odeurs dégagées par un plat au moment d'une recette et je l'amène à décrire comment se transforme l'odeur de l'oignon entre deux étapes. Il hésite, cherche ses mots, ce qui est un bon moyen de repérer la modalité de la perception en acte. Comme l'attente est trop longue, Alia prend la parole craignant qu'on perde du temps. Elle déroule les étapes du procédé de transformation qu'elle connaît selon sa propre expérience. Nous avons alors un point de confrontation. Comment faire comprendre à Alia que ce n'est pas l'expérience des oignons cuits dans le *masala* qui m'intéresse mais la manière dont cette activité est perçue subjectivement quand il y a de l'odeur en jeu ? Pour Alia, c'est comme si je renonçais à connaître la culture indienne au profit de la découverte de la vie d'individus « lambda ». Comme elle a vécu cette situation de cuisine, elle est la meilleure personne pour me raconter en tant que médiatrice du patrimoine culturel indien cette expérience générale. Ma position d'étrangère et de non-connaissseuse invite mon interprète à me guider dans l'acquisition d'informations alors que l'explicitation n'est pas une explication : je ne cherche pas à récolter des informations savantes sur des pratiques indiennes mais sur des expériences de pratiques qui sont vécues de manière singulière à un moment précis.

Le travail en binôme avec Alia m'interroge à nouveau sur la frontière floue entre médiatrice et traductrice. Je me demande également si, au-delà de cette difficulté à imposer un style d'entretien avec une médiation, il n'est pas tout simplement impossible d'aborder la subjectivité introspective en Inde.

J'ai dû aussi revoir la durée de mes entretiens que j'avais imaginée plus longue : au-delà de 30-40 min, une certaine impatience se fait sentir. Se pencher sur la question olfactive en essayant de faire émerger des situations en acte est un exercice épuisant pour mon interlocuteur qui doit maintenir en éveil sa situation vécue. Je dois beaucoup insister, revenir sur mes questions, les poser autrement tout en laissant la mémoire involontaire s'installer. Fragmenté et moins fluide, l'entretien contient pourtant plus de précision sur le cheminement de la perception olfactive.

Avec Lizandra à Rio de Janeiro, la mise en œuvre de l'explicitation est plus facile car j'expérimente avec elle un premier entretien où elle prend vite conscience en tant qu'interviewée des difficultés éventuelles. Nous choisissons de nous installer sur les tables extérieures qui sont disposées dans plusieurs endroits du campus de l'Université de la PUC.

Entre deux cours, les étudiants acceptent volontiers de nous rencontrer mais je n'arrive pas toujours à maintenir longtemps mes interlocuteurs dans une situation bien précise. En raison du temps de latence entre le dire et sa traduction, le propos m'échappe suffisamment pour que je manque de relance rapide. En manquant de réorienter le sujet vers lui-même, il prend sa place en racontant et expliquant un tas de choses relevant de l'opinion, du commentaire, des savoirs formalisés ... Cela laisse place souvent à des entretiens frôlant la généralisation : les vécus sensoriels singuliers sont complètement oubliés malgré le fait qu'il y a du bavardage. En n'arrivant pas à maintenir une attention et une réorientation du sujet vers soi, je me laisse emporter dans la discussion au lieu de créer de la dilatation et des moments d'hésitation dans le langage.

Heureusement, l'écoute assidue de Lizandra, son calme, son empathie et son intérêt pour les personnes rencontrées nous amènent aussi à multiplier des entretiens où la perception est révélée. Les entretiens révèlent moins l'exactitude des mots que la mise en valeur du contexte d'olfaction et des actions qui se font à ce moment-là.

Que je sois à Pékin, à Bombay ou à Rio de Janeiro, mes trois interprètes me confirment que le vocabulaire olfactif du quotidien est très rare voire inexistant. Mon intérêt pour la place des odeurs dans le langage se déplace définitivement vers celui des actions olfactives qui parlent sans parler. Ce basculement de l'odeur sémantique à l'odeur pratique a un impact sur l'interprétation de mes données recueillies en entretiens dans ce contexte multisitué (1.4.2).

1.4.2 Interprétation des entretiens dans le cadre d'une recherche multisituée

Comparer des données olfactives dans une recherche « multisituée » (Marcus, 1995) où la durée des terrains est courte représente une prise de risque, surtout en anthropologie. Classifier des odeurs revient seulement à présenter sous forme d'un catalogue des modes de vie préalablement connus puisque chaque action quotidienne ; dormir, se nourrir, se laver contient de l'odeur. Les variables olfactives sont de fait des variables culturelles dont l'intérêt d'étude est dès lors limité (1.4.2.1). Si les pratiques odorantes reflètent seulement des pratiques culturelles dans lequel on peut y percevoir des odeurs, la pratique olfactive correspond à une odorant qui est considérablement mis en pratique (1.4.2.2). Pour sortir du simple jugement hédonique classique et commun, je me suis intéressée à l'odeur comme productrice d'effets (physiologiques, corporels, émotionnels) mais surtout créatrice d'action sur (ou avec) cet effet.

Ce paradigme est commun aux trois groupes de populations étudiés (1.4.2.3). S'intéresser aux effets invite à penser l'odeur dans une modalité de perception idiosyncrasique, loin de vouloir constituer des « profils sensoriels » (Howes & Classen, 1991). Ce ne sont plus des variables olfactives interculturelles mais bien des variables olfactives interpersonnelles (1.4.3.4).

1.4.2.1 Le risque de proposer une étude comparative

Dans ses travaux sur l'ethnographie « multisituée », Marcus la présente comme une nouvelle exigence méthodologique de la recherche à l'heure de la mondialisation, impliquant pour le chercheur de suivre les individus, les objets, les intrigues, les biographies et d'être par conséquent en mouvement (Marcus, 1995). Cependant, la recherche multisituée représente aussi pour Denis Bocquet « un véritable défi méthodologique » dont les pièges sont nombreux :

Le risque de réification des identités, de stabilisation artificielle de correspondances territoriales pourtant conçues comme devant faciliter la compréhension de la ductilité, ainsi que de saisie partielle de la diversité des parcours de vie considérés est présent à chaque étape (Bocquet, 2019).

Afin de mener correctement une analyse de données comparatives au sens strict, il aurait fallu à la fois maîtriser le mandarin, le marathi/indhi et le portugais mais aussi avoir en amont une connaissance exhaustive de ces sociétés.

Loin de la sinologie et du courant indianiste ou américaniste, ma recherche deviendrait périlleuse si elle cherchait à défendre la thèse banale du relativisme culturel. La comparaison de trois cultures olfactives sans connaissance approfondie du terrain ne peut que frôler un phénomène d'hyper généralisation. L'odeur pourrait être synonyme de culture car elle touche à l'ensemble des activités humaine. La comparer finement sans connaissance préalable est impossible comme le soutient d'ailleurs Marie-Luce Gélard à propos de tous les sens : « Penser les sens comme un langage, non verbal mais essentiel à la communication, reste une entreprise délicate qui suppose une connaissance approfondie et intime des cultures » (Gélard, 2016).

Quand on observe la première comparaison de normes catégorielles d'organisation des odeurs menées en Allemagne et au Japon (Schleidt et al., 1988), les sources odorantes varient de façon importante. Ainsi, par exemple, dans la catégorie « civilisation », les objets à l'odeur agréable sont pour les Allemands, les bougies, les draps propres, les vêtements frais et pour les Japonais, les objets liés au bain, le « futon ». Dans la catégorie alimentation, les Japonais privilégient le riz et les Allemands, la viande et ses sous-produits. Enfin, les Allemands citent plus souvent la forêt et l'herbe, et les Japonais, les fleurs, dans la catégorie nature. Or, cette

étude ne relève rien sur les odeurs en tant que perception mais ne font que catégoriser des objets odorants loin du processus lié à l'odeur. Classer la forêt dans une odeur de nature déploie un mode d'association verbale mais non perceptif. Les regroupements de mots opérés par les auteurs visent en fait des objets reliés sur le plan sémantique, et on peut douter qu'il s'agit vraiment de l'odeur de ces objets (Schaal, 1998, p. 28).

Comparer des odeurs culturelles consiste dès lors à répertorier des associations sémantiques reliées à des pratiques et à un environnement spécifique. Partant, je choisis de me désintéresser dans la mesure du possible du contenu même de l'objet odorant pour davantage mettre l'accent sur le processus olfactif mis en œuvre à un moment précis. Il s'agit donc de privilégier le caractère irréductible de chaque entretien comme le propose la méthodologie de l'E.d.E dont le but est précisément de lâcher le but pour mieux définir les processus. Arnaud Halloy résume parfaitement l'écueil de la dimension culturelle de la perception attachée à un modèle de représentation :

Une première divergence est l'accent mis sur les « processus » plutôt que sur les « contenus » de la perception. Autrement dit, c'est davantage la description du « cheminement perceptif » (Wathelet, 2009) dans lequel une ou des odeurs sont impliquées qui retiendra notre attention plutôt que la ou les « signification(s) culturelle(s) » qui lui sont attribuées. Selon cette perspective, la dimension culturelle de la perception ne varierait pas en fonction d'une « propension commune à éprouver le monde au travers du filtre d'un régime sensoriel dominant » (Halloy, 2018)

Arnaud Halloy considère ainsi que la dimension « culturelle » du phénomène perceptif ne peut pas être compris comme un profil sensoriel mais doit faire émerger des multiples formes « d'engagement sensoriel » des personnes qui y participent » (Halloy, 2018). Il s'agit de saisir la teneur du cheminement perceptif comme engagement avant d'être plongé dans le bain du symbole. La quête de « la lumière diffuse » l'emporte alors sur l'illumination comme l'écrit Geertz¹⁰⁴ (1965).

Malgré une méthodologie d'entretiens où les questions cherchent à être vides de contenu, la difficulté de ne pas assigner une représentation à l'odeur demeure. Il s'agit alors de

¹⁰⁴ « L'homme a tant besoin de ces sources symboliques d'illumination pour trouver ses attaches dans le monde parce que les sources non symboliques qui sont constitutivement enracinées dans son corps jettent une lumière trop diffuse » Cet extrait de « Qu'est-ce que la culture ? » est placé en Prélude des carnets de Bérose 2020 - *La culture en débat, l'anthropologie en question*, p.33 – en ligne : https://www.berose.fr/IMG/pdf/carnet_de_berose_no13_rozenberg_2020-2.pdf

se rapprocher le plus possible d'une pratique olfactive où l'usage se distingue à défaut de se pencher sur toutes les pratiques odorantes qui baignent dans une culture du produit.

1.4.2.2 Pratiques odorantes versus odeurs pratiquées

Au début de ma recherche, j'ai essayé d'exposer des variables olfactives interculturelles. Au cours de discussions parfois très informelles, je me suis rendu compte que ces variables avaient un biais intrinsèque. En utilisant la notion de variables interculturelles, on cherche à justifier l'odeur par la pratique culturelle et non la culture par la pratique olfactive. Cette notion objectivante ne se soucie jamais du sujet perceptif mais seulement des produits ou pratiques odorantes. Les discussions les plus anodines à propos de mon sujet de thèse m'ont mise sur la piste d'un type de discours récurrent que j'ai repéré plusieurs fois. On me disait par exemple : « En Inde, ça sent les épices », « Il doit y en avoir des odeurs et de toutes sortes » « En Chine, je te plains, ça doit puer » etc. Si les odeurs sont des invitations au voyage, comment faire pour que le voyage invite vraiment à l'odeur ?

Outre leur caractère ethnocentriste¹⁰⁵, ces manières communes de se représenter l'odeur « culturelle » m'ont ouvert les yeux sur un point important : la pratique odorante est sans cesse confondue avec l'odeur pratiquée. L'idée de variables olfactives interculturelles fait apparaître des pratiques odorantes où la pratique s'inscrit dans un système de valeurs dépassant largement sa perception.

Il aurait suffi d'un pas pour me laisser tenter par l'analyse de l'odeur du durian à Pékin, l'odeur du *masala* à Bombay et celle du café à Rio de Janeiro sous prétexte que ces odeurs sont couramment citées. Quand bien même ces odeurs s'inscrivent sur un territoire et font écho aux pratiques de la vie ordinaire, il me paraissait réducteur d'analyser la perception à partir de sources olfactives du terroir pétries par des représentations stéréotypées.

Quand David Howes propose de faire la différence entre des cultures qu'il nomme « odoriphiles » et « odoriphobes » (Howes, 2003), j'ai pensé au départ que ces termes pouvaient respectivement s'associer à la société indienne d'une part et à la société chinoise d'autre part avant de me rendre compte que le seuil de tolérance à l'odeur ne suffisait pas pour révéler un mode d'être à l'odeur. Si une population tend à rejeter les odeurs fortes, est-ce nécessairement

¹⁰⁵ Dans les premières recherches sur l'odeur « culturelle », le chercheur utilise son nez comme outil d'analyse permettant de donner des interprétions sur la culture d'un pays. Cette méthode manquant de réflexivité peut être critiquable. C'est le cas de Robert Dulau qui propose d'explorer le champ du senti à Pondichéry à partir de son propre point de nez et non celui des habitants (Dulau, 1998, p. 81-118)

une raison pour la catégoriser d'odoriphobe ? La question est plus complexe, sans parler des cas d'exceptions qui sortent du lot tout en appartenant à une société marquée par ces tendances.

En explorant l'expérience olfactive de petits groupes professionnels comme celle des œnologues, des cuisiniers, des parfumeurs, des thanatopracteurs, des infirmières, etc., Joël Candau a réussi à étayer des cultures olfactives, soit les procédés pour les apprendre, les incorporer, les nommer. Néanmoins, peut-on pourtant parler de comparaison entre ces cultures olfactives ? J'y vois davantage une mise en exergue de la diversité des expériences olfactives en y notant la force de certains invariants. Élevée en compétence, l'expérience olfactive professionnelle acquiert trois dimensions : l'événement singulier que représente la rencontre odorants/individu, la compétence née d'une répétition dans un milieu professionnel et le partage de ces compétences individuelles entre collègues (Candau, 2000, p. 141). Selon ce paradigme, « la culture n'est plus seulement un ensemble de représentations partagées, mais plus précisément le partage de dispositifs de production de représentations » (Wathelet, 2009, p. 87)

La seule perspective de comparaison proposée ici se situe dans les habitudes de l'acte de se parfumer. Si le parfum est un objet odorant, il est avant tout un produit culturel dont l'utilisation est pleinement liée à l'odeur. Les modalités du sentir et de l'agir avec le parfum font que la pratique odorante (pratique où il y a odeurs) bascule vers une odeur pratiquée (odeur qui motive une pratique) (Chapitre IX).

Omettre de me parler d'odeur quotidienne « embarrassante » est un phénomène récurrent dans les trois cultures étudiées. Les nombreux tabous et gênes induisent aussi des réponses de la modalité du sentir. Le degré de gêne et d'embarras ne peut pas se quantifier au sein des cultures étudiées, même si certaines informations donnent des pistes d'interprétations. Certaines odeurs pratiquées sont largement mentionnées par les uns et honnies par les autres : les Cariocas font référence à la sexualité et à la séduction pour évoquer l'odeur quand les Pékinois sont pudiques avec leur sexualité (à l'exception d'un témoignage) mais n'ont pas honte de parler d'odeurs de toilettes. À Bombay, les odeurs du corps et de sexualité sont taboues exceptées celle de la transpiration qui est décrite sans difficulté.

Mais affirmer strictement le lien entre tabou social et culturel et odeurs est une manière de généraliser et d'induire des codes culturels que je ne maîtrise pas assez. En s'en tenant aux chemins de la perception, on peut découvrir plusieurs facteurs communs qui se recourent.

1.4.2.3 L'utilisation du logiciel Nvivo

En utilisant dans un premier temps le logiciel Nvivo – qui analyse des données textuelles qualitatives – j'ai pu établir des recoupements massifs avec les 98 entretiens menés. En orientant mes entretiens vers le cheminement perceptif, il est très difficile d'éviter des regroupements autour d'informations liées à des objets odorants. Les références à l'alimentation sont extrêmement fréquentes comme si c'était la porte d'entrée la plus immédiate pour aborder le phénomène de l'odeur. Pas moins de 407 références sont réservées à l'alimentation à Pékin, 271 à Bombay, 190 à Rio de Janeiro.

Les descriptions de ces aliments sont tout de suite relayées par des questions de goût, et donc des classements de type hédonique : 354 évaluations positives ou négatives dans les entretiens à Pékin avec 94 occurrences réservées au « j'aime » et au « j'aime pas » ; 299 évaluations à Bombay avec 71 « j'aime » et « j'aime pas » et 332 évaluations au Brésil avec 101 locutions du « j'aime » et « j'aime pas ». Les évaluations positives sont souvent regroupées autour des qualificatifs de « bonnes » mais aussi « agréables », « confortables », « équilibrées » odeurs quand les négatives tournent autour du « mauvais » mais aussi du « chimique », de « l'étrange ». La division binaire reste un leitmotiv de chaque entretien.

Des actions sous-tendent ces références à l'alimentation : « manger » ; « préparer », « boire ». Mais que faire de ces actions puisqu'elles renvoient, une fois nommées, à un système immense de représentations et de symboles détachées de l'odeur elle-même ? La culture n'est-elle pas toujours dépendante de l'acquisition de concepts et de l'application de systèmes spécifiques de sens symbolique ?

Au vu de ces premières données, j'évite à tout prix de faire correspondre le jugement hédonique et la familiarisation culturelle, sur le mode : les Pékinois aiment l'odeur du Durian car ils mangent du Durian, les habitants de Bombay aiment l'odeur du *masala* car ils préparent le *masala*, les Cariocas aiment l'odeur du café car ils boivent du café.

En analysant mes entretiens, Nvivo permet de révéler la présence des actes au moment de la perception de l'odeur puisque les verbes d'action, de mouvement et de pratiques forment un registre récurrent. Je me rends compte que pour chaque corpus d'entretiens (à Pékin, Bombay, São-Paulo et Rio de Janeiro) il y a un registre spatialisé de l'odeur avec des actions qui en découlent : s'approcher, s'éloigner, ouvrir, fermer ... Au lieu d'avoir des spécificités culturelles, le logiciel me fait voir des récurrences dans les manières d'agir dans l'espace avec l'odeur. Ces actions inévitables m'ouvrent des perspectives nouvelles sur le dialogue entre l'odeur, l'espace et les interactions.

1.4.2.4 Odeur – espace – interactions : un paradigme présent sur chaque terrain

Au-delà des jugements hédoniques analysés sur mes trois terrains, d'autres manières d'apprécier l'odeur peuvent renseigner sur son effet, soit la manière dont on la vit et ce qu'on en fait.

Les réactions communes de l'odeur allant de la stimulation à l'apaisement en passant par la nausée ou l'allergie dévoilent des contre-effets où le sujet agit sur l'odeur mais aussi avec. Les relations troubles entre l'odeur-environnement seront alors étudiées. L'accent sera mis sur des partages sensoriels à partir d'une pratique sensible d'une même atmosphère (climat, météo, pollution...) mettant en relief le rôle de la navigation, de la trajectoire, de l'orientation dans l'olfaction (Chapitre XI).

Le registre sensoriel le plus usité pour décrire l'odeur est celui des variations nuancées de températures avec la fraîcheur, la chaleur, le tiède¹⁰⁶. Qualifiés par des attributs réservés normalement à la météo, on peut comprendre que l'odeur est rattachée fréquemment à une variation qui modifie l'air mais qui provoque aussi un effet immédiat sur le corps. Les entretiens à Pékin, Bombay et à Rio mettent en évidence un paradigme commun : l'odeur est perçue comme un type de condition atmosphérique dynamique.

L'impact de ces variations induit des déplacements spatiaux qui sous-tendent des interactions sociales où on a l'impression d'être en présence ou en absence de quelque chose. Les verbatim mêlant l'odeur à des actions comme « sortir », « rester », « se rapprocher » indiquent bien la teneur de l'effet spatial provoqué.

À partir des expériences menées sur le thermomètre des relations sociales (Hans, IJzerman, Gün R. Semin, 2009) et sur l'exclusion et le sentiment de froideur (Zhong & Leonardelli, 2008), Joël Candau constate que les sensations de chaleur ou de froideur sont indissociables de celles de proximité ou de distance sociale, qui est une variable banale de catégorisation d'autrui (Colon, 2013, p. 205). À mon sens, les sensations olfactives sont tout à fait en lien avec ces sensations thermiques, et donnent des informations sur nos interactions. Avec l'odeur, l'espace et les interactions sociales se retrouvent modifiés. Naît une union fusionnante (qu'elle soit rejetée ou appréciée) où le corps rencontre profondément un corps extérieur (Chapitre VIII).

Le sentiment de familiarité olfactive m'a aussi beaucoup intéressé, non plus comme valeur hédonique mais comme revendication territoriale. On verra comment l'attachement à la

¹⁰⁶ Lors des tests sensoriels, la catégorisation des odeurs en température avait donné des résultats très fluctuants. En décontextualisant l'odeur, on perd la capacité d'évaluer sa température.

familiarité olfactive dévoile toujours une ambition de marquer son territoire, de faire naître et de reconnaître une identité autant dans la sphère sociale et familiale. La figure de la mère autant à Pékin, à Bombay qu'à Rio de Janeiro joue un rôle de matrice dans cette question de l'identité olfactive : elle est à la fois un repère olfactif de référence et une personne aidant à la construction d'une identité olfactive tout en organisant et contrôlant les odeurs dans l'espace domestique (Chapitre X).

En menant des entretiens dans des immenses villes, le contraste entre la manière de tolérer les odeurs dans l'espace public et dans l'espace privé est soulevé. La possibilité d'explorer son mode du sentir est toujours privilégiée dans des espaces dit « naturels ». La modalité du sentir est une modalité d'imprégnation. L'habitat en ville soulève alors la question d'espaces dans lesquels on n'est jamais vraiment en fusion mais plutôt en méfiance.

Quand Sorokowska et al. montrent que les Tsimane de la forêt tropicale bolivienne détectent le n-butanol à des taux de concentration significativement plus bas que des sujets allemands vivant à Dresde, pour des raisons liées, du côté des Tsimane, à l'apprentissage et à la pression environnementale et, du côté des Allemands, à l'impact de la pollution, ils comparent bien deux cultures olfactives (Sorokowska et al., 2014). Or, plutôt que de souligner la comparaison de culture olfactive, j'évoquerai d'abord ici une culture du nomadisme face une culture du sédentarisme. N'est-ce pas plutôt les manières d'habiter qui conditionnent notre modalité du sentir ?

En étant soumis à des logiques à la fois de mondialisation, de standardisation et d'industrialisation, mes interlocuteurs ont un mode de perception assez conforme. Leurs pratiques culturelles liées au champ olfactif sont finalement « de même nature ».

Que je sois à Pékin, à Bombay ou à Rio, les accès à l'odeur dépendent intrinsèquement d'un mode d'être au monde. Si pour certains, il y a des réelles résistances à évoquer l'introspection olfactive, pour d'autres, l'exercice est plus facile. Mais, cela ne dépend plus dans mes entretiens de la culture de rattachement.

À défaut de mettre l'accent sur les variables olfactives interculturelles, il s'agit alors de développer davantage la relation subjective qui se noue entre le sujet et sa perception.

1.4.2.5 La relation idiosyncrasique à l'odeur

Selon Leibniz, l'univers est formé de « monades », substances simples, sans parties, atomes de la nature et éléments des choses qui ont la particularité d'être décrites comme des principes spirituels en action : elles se caractérisent, en effet, non seulement par la perception,

représentation du multiple dans l'unité, mais aussi par « l'appétition », tendance de toute monade à agir. Toute monade perçoit l'univers et tend à exercer une action. Si l'aperception en tant que telle désigne une perception distincte et aperçue par la conscience, il y a aussi à tout moment « une infinité de perceptions en nous » sans apperception ni réflexion (Leibniz, 2012, p. 42). Ainsi, quand je me promène au bord de la mer, j'entends le bruit de l'océan de manière homogène alors que ce son provient de milliers de gouttes qui forment des perceptions inconscientes, trop infimes pour être saisies. Ces perceptions inconscientes sont réceptionnées et interprétées de manière subtile par chaque individu comme le note David Le Breton :

Parcourant la même forêt, des individus différents ne sont pas sensibles aux mêmes données. Il n'y a pas une vérité de la forêt, mais une multitude de perceptions à son propos selon les angles d'approche, les attentes, les appartenances sociales et culturelles (Le Breton, 2006, p. 14)

Dans chaque entretien se dessine alors une trame, un fil descriptif qui fait écho à une histoire sensible personnelle où le rapport à l'odeur se lit aussi parfois comme un phénomène obsédant. En déployant un mode d'être à l'odeur, on active en même temps un réseau multiple soit à une chose, à une personne ou aux deux. On retrouve alors des éléments qui sont à la fois présents au début, au milieu mais aussi à la fin de l'entretien. À défaut de pouvoir créer de véritables profils sensoriels relatifs à la culture, on peut plus aisément façonner des portraits olfactifs.

Une de mes interlocutrices Pékinoises entretient depuis des années un rapport étrange avec l'odeur de la machine à laver : elle signifie à la fois la présence d'un linge humide qui sèche mal dans l'appartement, les disputes plutôt violentes de ses parents autant que son action de se réfugier, petite, à l'intérieur de la machine à laver. Elle me dit qu'elle s'est construite en opposition à cette odeur même si cela reste une odeur spéciale de sa vie (cf. Annexe 2017-A). L'odeur vient toujours entourer une question plus profonde qui est celle de l'identité corporelle, subjective mais aussi spatiale au cœur de l'histoire familiale.

Ce témoignage plonge l'ethnographie dans une dimension psychique. L'odeur est un habitus qui envahit et met dans un état . C'est en ouvrant la voie à la culture du sujet en lui-même avec ses affects, son corps, ses perceptions qu'on peut alors mettre en corrélation des témoignages entre eux, signe de regroupements interpersonnels plus qu'interculturels. Certains témoignages de culture similaire s'opposent quand d'autres que rien au demeurant ne relie, se rencontrent (Chapitre XI)

À partir des réflexions anthropologiques sur la perception de Jean-Paul Thibaud et Tim Ingold, je considère la perception en coappartenance avec l'action « en admettant quelque chose comme un paraître moteur » (Thibaud 2001) puisque la perception mobilise « la personne tout entière, dans un engagement actif avec son environnement » (Ingold 2020). Si l'odeur sort de la représentation codée qu'on lui inflige, elle est délibérément une perception en action qui s'articule autour de plusieurs modalités : l'odeur-mouvement¹⁰⁷, l'odeur-espace, l'odeur-interaction (DEUXIEME PARTIE).

¹⁰⁷ Cette formulation peut faire écho à celle de Deleuze qui parle aussi de la perception de manière active et sensorimotrice avec « l'image-mouvement » (1983).

DEUXIEME PARTIE : L'OLFACTION COMME OLF-ACTION

Ces bouleversements méthodologiques et conceptuels conduisent à changer de perspective. Au lieu de définir l'olfaction à partir d'images et de réminiscences de la pensée, je l'inclus davantage au présent, en train de se faire. À partir du néologisme « olf-action » que je propose, l'enjeu de ma thèse est alors de montrer que la perception olfactive n'est pas seulement une saisie passive de notre environnement mais délibérément un vecteur actif dans le champ de la vie individuelle et collective (Chapitre V).

Si l'on considère l'espace comme un potentiel d'action, l'olf-action est intimement liée à l'espace (Chapitre VI).

Si l'olfaction est active et spatiale, qu'en est-il de son langage ? Il est temps de relancer le débat controversé sur les odeurs et ses dénominations (Chapitre VII) avant d'aborder la question de la communication olfactive (Chapitre VIII).

1.5 Chapitre V. Conceptualisation de l'olf-action

Dans une approche d'abord physiologique, il s'agit d'inscrire l'olfaction dans une perception à la fois sensorielle et motrice. La perception est alors vue comme un potentiel d'action vital et moteur comme les autres mouvements du corps et les organes (2.1.1). En étant un sens qui agit, l'olfaction peut être comparée à un sens pratique comme l'habitus de Bourdieu (2.1.2), sans compter qu'elle possède, en outre, une puissance agissante (2.1.2).

1.5.1 L'olfaction : une perception sensori-motrice, vitale et affordante

À partir du constat selon lequel les perceptions jouent toujours un rôle à la fois sensoriel mais aussi moteur (2.1.1.1), il s'agit de montrer spécifiquement en quoi l'olfaction n'échappe pas à cette sensori-motricité (2.1.1.2). Si l'olfaction est un sens vital avant, pendant et après la naissance (2.1.1.3), elle est aussi un sens *affordant* dirigé par une intention (2.1.1.4)

1.5.1.1 Les organes perceptifs, des organes sensori-moteurs

Notre première expérience du monde est toujours une expérience perceptive et sensorielle. Le corps est en effet d'abord, sinon exclusivement, relation avec le monde. Les extérocepteurs désignent les cinq récepteurs sensoriels – appelés communément les cinq sens

– localisés à la surface du corps et sensibles aux actions du milieu extérieur. Dirigé vers l'extérieur par les sensations, le corps éprouve les choses du monde, communique avec elles, les mesure et les évalue. Or, si les actions dans l'environnement sont largement facilitées par les sens externes, elles dépendent aussi largement des sens internes. Les muscles, les tendons, les os, les articulations possèdent une innervation sensitive propre dont les récepteurs sont appelés des éléments proprioceptifs car ils réagissent non pas à une excitation venant de l'extérieur mais à une excitation provenant de l'organe lui-même. Comme le souligne Georges Vigarello, la coordination des gestes et l'ensemble du comportement peuvent être définitivement repensés avec la prise en compte des sensations venues du « dedans » (Vigarello, 2016, p. 248). Son ouvrage *Le sentiment de soi* explore cette sensibilité profonde du corps :

L'enjeu est plus modeste, plus empirique aussi, sinon plus concret : mesurer la prise en compte de perceptions internes, suivre historiquement leur approfondissement, leur diversification, montrer comment elles peuvent atteindre un « soi » dont la première caractéristique est « d'être un objet pour lui-même » (Vigarello, 2016, p. 12).

Si la proprioception est peut-être le sens interne le plus connu – il se définit selon André Holley comme : « une fonction sensorielle portant sur la position du corps et son mouvement » confiée à « trois systèmes – visuel, vestibulaire et somato-sensoriel – (...) sollicités pour fournir des informations, en partie redondantes, sur la position et le mouvement de notre corps par rapport à l'espace externe » (Holley, 2015, p.26) –, il ne faut pas non plus négliger la thermoception des degrés de température, la nociception qui ressent les stimuli liés à la douleur. L'équilibroception est à la fois un sens interne et externe puisqu'il fonctionne grâce à la proprioception mais aussi grâce au couple vision-audition. La faculté de se repérer dans l'espace est équilibrée par la vue – l'œil qui fixe et suit les mouvements et l'ouïe – l'oreille et les otolithes¹⁰⁸ permettant un équilibre interne de l'organisme (Bagot, 1999). Ce sont des sens a priori inévitables pour se déplacer de manière à appréhender tous les obstacles.

Comme le soulignent des expériences de la fin du XIX siècle, l'équilibre postural s'obtient par le concours de plusieurs indications sensorielles : « la vue, le toucher, l'ouïe et l'oreille interne, le sens musculaire » (Brissaud, 1895, p. 286). Les fonctions sensorielles du corps sont multiples et coordonnées. C'est pour cette raison que David Howes préconise un système multi-sensoriel :

¹⁰⁸ Les otolithes sont des petites particules minérales situées dans l'otocyste ou dans l'utricule et le saccule de l'oreille interne qui contribue à l'équilibration (définition CNRTL)

Si on parle souvent d'organisation propre à chaque sphère du sensoriel (la couleur par la vue, le son par l'ouïe,...) on voit émerger en physiologie de la perception des courants de sens multimodaux qui pointent la possibilité d'une organisation multi-sensorielle (Howes, 2010).

Cette organisation multi-sensorielle est significative quand on sait que l'effacement d'un sens est compensé par un autre. Dans le phénomène de vicariance, le sens manquant peut être comblé grâce à une réorganisation d'une autre région que celle spécifiquement attachée à ce sens, dans des cas précis comme le documentent les expérimentations sur des sujets aveugles : « We find that blind participants displayed localization abilities that were superior to those of sighted controls, but only when attending to sounds in peripheral auditory space » (Röder et al., 1999) confirmée ensuite par David Howes : « C'est ainsi que le cortex visuel des aveugles peut présenter de l'activité lors de tâches auditives, tandis que le cortex auditif des sourds peut être activé par des tâches visuelles » (Howes, 2010). Les échanges d'aptitudes sensorielles nous font mesurer la plasticité de notre système neuronal. Selon Joël Candau, c'est parce que notre corps (cerveau inclus) est plastique que les matrices culturelles peuvent agir sur lui : « En appréhendant simultanément la puissance extraordinaire de la culture humaine et l'immense plasticité de notre cerveau, nous vérifierons certainement que notre héritage génétique n'est pas tout notre destin » (Candau, 2017).

Pour David Le Breton, la plasticité est liée à la fois à une appartenance culturelle et à une personnalité :

Là où l'animal dispose déjà d'un équipement sensoriel pratiquement achevé à sa naissance¹⁰⁹, fixé par les orientations génétiques propres à son espèce, son appartenance culturelle et sa personnalité donnent à l'homme un éventail de régimes sensoriels sans commune mesure (Le Breton, 2006, p. 38).

Concernant l'olfaction plus spécifiquement, le corps réagit à l'odeur de manière irréductible selon un mécanisme défensif. Avant même de donner lieu à une interprétation, l'odeur crée une réaction du corps pour éviter l'intoxication. Le nerf trijumeau est composé de neurones assurant une fonction motrice (pour mordre, mâcher et avaler) et de neurones sensitifs, plus nombreux, dont la fonction est de recevoir les sensations de toucher, de douleur, de la face et d'une partie de la « sphère ORL ». C'est aussi grâce à ce nerf mixte qu'une

¹⁰⁹ On peut nuancer ce propos aujourd'hui en reprenant le travail de nombreux écologues de l'Office français de la biodiversité qui observent une plasticité de nombreuses espèces animales, notamment chez les oiseaux.

stimulation olfactive peut engendrer des picotements, des éternuements ou des irritations au niveau du palais pour informer la nature toxique ou urticante de l'odeur. Renifler de la moutarde ou de l'eau de javel crée dès lors des sensations tactiles :

Finally, trigeminality can be seen as the sentinel of the olfacto-respiratory system, where trigeminal molecules may act as signal of threat, that will largely impact habituation (Sinding et al., 2017).

Ainsi, l'olfaction alerte le corps qui a plusieurs types de réaction : soit un état de fermeture (bloquer la respiration, fermer la bouche et même cligner les yeux), soit un état d'évacuation (vomissement, spasmes), soit un état de migraine (nausée, besoin d'air, évanouissement). Même si le dégoût possède le caractère d'une émotion primaire, il est lié à la peur de la contamination et se construit selon des enjeux moraux puisque le dégoût viscéral affecte le jugement éthique (Jones, 2007). Cet aspect viscéral permet de renforcer la cohésion des groupes au point de considérer l'autre (ce qui n'est ni moi, ni dans le groupe) comme une source de dégoût. Le dégoût tend à réduire le sentiment d'empathie et à se renfermer sur soi. Plus on est dégoûté, plus on aurait alors un esprit conservateur et une haine pour l'étranger. Selon Dan Jones, si nous pensions moins avec nos goûts mais plus avec notre cœur et notre tête, nous ferions reculer les frontières de notre monde moral (Jones, 2007). Or, quand l'odeur devient familière (qu'elle fait partie du groupe), les réactions du corps ne surviennent plus en réflexe (excepté le cas d'odeurs traumatisantes mais familières). Car l'odeur du familier tend à conforter, à tranquilliser et donc à mettre le corps en repos. Ce phénomène est l'habituation : lorsque l'odorant réunit certaines conditions de composition moléculaire, on peut s'y habituer au point de ne plus y être stimulé – on ne sent plus l'odeur – alors même que les molécules sont encore présentes. L'habituation tend à diminuer quand l'odeur est désagréable (Sinding et al., 2017).

Par ailleurs, l'absence totale de stimuli sensoriels a des conséquences lourdes au niveau de la faculté à se mouvoir puisque le stimulus vient provoquer la réponse motrice d'un système organique excitable à condition de l'atteindre avec une intensité suffisante : « Le stimulus est défini traditionnellement comme l'intensité de l'énergie suffisante produisant l'excitabilité du récepteur et la décharge de potentiels d'action au niveau de la fibre afférente » (Luyat & Regia-Corte, 2009).

En conséquence, la perte des sens entraîne une perte du sens, soit de direction. La sensori-motricité implique une action sous-tendue par une intention : « La perception n'est donc pas une réponse exclusivement déterminée par la stimulation, puisqu'elle met en jeu des

processus actifs d'organisation, des constructions perceptives , impliquant l'intentionnalité du sujet » (Bagot, 1999, p. 15).

Quand Joël Candau fait du sensoriel « la porte d'entrée la plus évidente pour accéder à la compréhension des comportements humains, puisque tout passe par les sens » (Gélard & Candau, 2017), il souligne l'idée selon laquelle les impressions sensibles sont une grille indispensable pour capter un environnement et ses interactions. Dès le XVIIIème siècle, le sentiment de l'existence ne vient plus de l'âme mais de la manière dont on s'inscrit physiquement dans l'espace (Vigarello, 2016). Pour exister, il faut éprouver les résistances du corps. Le sentir ne réside plus dans la sensation mais dans la construction de soi par rapport à d'autres corps résistants. Les premiers gestes de résistance permettent de composer l'espace mental : nous avançons parce que le monde nous résiste.¹¹⁰

La privation sensorielle développée par le neuropsychologue Donald Hebb est une méthode consistant à priver l'individu de tous ses sens et à le plonger alors dans un vide, une absence profonde. Elle est mise au point et utilisée par la CIA dans les années 1950 en guise de torture psychologique¹¹¹. Quand le sujet ne peut plus faire corps avec son environnement, il perd son sentiment d'existence. Ces méthodes non douloureuses et sans intervention violente demeurent néanmoins des supplices monstrueux. L'absence de stimulation fait perdre le sens le plus fondamental de la vie. Plus récemment, ces tortures par privation sensorielle ont été pratiquées sur les prisonniers de Guantanamo, provoquant des troubles psychologiques graves, un bouleversement de leur capacité sensorielle et la naissance de problèmes moteurs¹¹².

À une autre échelle, Marc Breviglieri rencontre sur son terrain ce qu'il nomme des situations limites. Se joignant au Samu social lors des interventions auprès des sans-abris, il remarque la difficulté d'entrer en contact avec ceux qui sont transis par le froid, le sommeil, l'ivresse. L'exclusion et le manque d'intersubjectivité des personnes SDF auraient pour conséquence de faire naître une insensibilité sensorielle, ou du moins une mise en veille de la capacité de sentir :

Mais l'enquête sur le Samu social a cela de plus intéressant, en ce qui concerne le présent propos, que le travail opéré par les acteurs de cette institution s'effectue

¹¹⁰ Je reprends ici une phrase prononcée par Georges Vigarello lors de sa présentation de son ouvrage *Le sentiment de soi* à la MSHS Sud-est (Nice) le 26 février 2019.

¹¹¹ Le documentaire « Des bourreaux aux mains propres » d'Auberi Elder sorti en 2019 déploie les techniques élaborées à la CIA pour briser l'esprit humain. La privation sensorielle fait partie de ces techniques effroyables.

¹¹² *Ibidem*.

parfois sur des corps considérablement privés de sensibilité et auprès desquels il est question de faire naître l'« étincelle du sentir » (Breviglieri, 2013).

David Le Breton fait du toucher le sens le plus indispensable à la vie. En reprenant les mots d'Aristote, « Le sens du toucher est le seul dont la privation entraîne la mort », il précise : « Sans point d'appui, sans limite autour de soi pour ressaisir le sens de la présence, l'homme se dissout dans l'espace comme l'eau se mêle à l'eau, il glisse dans une impensable apesanteur » (Le Breton, 2006, p. 177), il insiste sur la privation cutanée qui, outre la détérioration physique, enlève le goût de vivre (Le Breton, 2006, p. 202). Le toucher se caractérise par une fonction haptonomique : « háptò », en grec, désigne un sens affectif qui unit ou crée une relation pour guérir.

Le chorégraphe Hubert Godard¹¹³ insiste sur les fonctions sensori-motrices des organes pour montrer que le rapport au sens externe est, lui aussi, inextricablement lié au mouvement. Son interprétation prend appui sur la théorie écologique de la perception de Gibson qui donne à la fonction haptique – le sens tactile et kinesthésique – un rôle primordial dans le système perceptuel. Le mouvement oculaire provoque aussi en lui-même de la motricité puisque chaque perception agit sur la musculature (Straus, 2000, p. 166). Le mouvoir contient en lui le mot voir. Soit, la vision est suspendue au mouvement. On ne voit donc que ce qu'on active dans le mouvement du regard.

Qu'en est-il avec les odeurs qui provoquent aussi des réactions somatiques incontrôlables mais aussi des actions en réponse à cette réaction ?

1.5.1.2 Le sens olfactif, le sens de la vie

Le nez est une partie du corps qui possède la particularité d'être producteur de souffles. Les mouvements intrinsèques à sa fonction impliquent une activité motrice, vivace et vitale. Ce n'est pas par hasard si Jules Andrieu transforme le nez en haut-fourneau du cerveau et la narine en soufflet de la forge dans sa *Nouvelle apologie des sens* (1864). En étant pleinement intégré dans le système respiratoire, le nez est un outil primordial d'inspiration et d'expiration faisant ainsi le lien entre le dedans et le dehors. Le *Pranayama* – exercice de yoga que l'on peut désigner comme un mouvement respiratoire orienté – se focalise sur le nez : inspirer d'une narine (en bouchant l'autre) et expirer de l'autre narine (en bouchant l'autre). De plus,

¹¹³ Godard Hubert, Fond / Figure : entretien avec Hubert Godard, in www.pourunatlasdesfigures.net, dir. Mathieu Bouvier, La Manufacture, Lausanne (He.so) 2018

l'épithélium olfactif – placé au-dessus de la cavité nasale et en dessous du cerveau – est le seul tissu nerveux en rapport avec l'extériorité (Merleau-Ponty, 1989, p. 16), ce qui renforce la porosité du nez étant à la fois dehors et dedans. Le flairage ne peut pas se réaliser sans la respiration, et sans celle-ci, il n'y a plus d'odeurs. C'est certainement la raison pour laquelle, de l'antiquité jusqu'à l'orée du XIXème siècle, le parfum reste profondément marqué par ses relations avec les fonctions vitales ; il serait même l'équivalent du sang (Le Guéner, 2002 p.121-150).

Si les récepteurs olfactifs se situent majoritairement dans la cavité nasale, ils sont aussi présents dans d'autres parties du corps notamment dans les spermatozoïdes. L'équipe dirigée par Marc Spehr (Université de Bochum, Allemagne) a découvert que les spermatozoïdes sont porteurs d'un récepteur olfactif testiculaire, non décrit jusqu'à maintenant, et qu'ils sont attirés par une substance appelée « bourgeonal ». Quand le récepteur olfactif, baptisé hOR17-4, se lie à cette substance, cela entraîne une série d'évènements physiologiques importants pour la fécondation (Spehr et al., 2003). Même avant la reproduction, les comportements sexuels dépendraient aussi de l'odorat. Chez les animaux, la présence de phéromones explique le phénomène de reproduction. Le papillon trouve par exemple son partenaire sexuel grâce à cette communication chimique même quand il se trouve à plus de 4 km de distance. Cet argument d'attirance est souvent repris pour expliquer la reproduction chez les humains mais l'efficacité des phéromones dans nos interactions est aujourd'hui plus que douteux : il s'agit surtout d'un argument de vente pour mieux séduire avec de nouveaux produits à base de phéromones (WesselMar. 7 et al., 2017).

En revanche, la destruction des bulbes olfactifs chez certaines espèces peut conduire à une disparition du comportement sexuel (Signoret et al., 1962) comme c'est le cas chez la truite et la souris avec un rétrécissement des ovaires. Le syndrome olfacto-génital¹¹⁴, se rencontrant surtout chez les femmes, est caractérisé par une hypertrophie des glandes génitales et une diminution ou une perte de l'odorat. Et l'anosmie des humains provoque aussi des pertes d'appétit et de désir, ce qui laisse penser que l'olfaction encourage l'acte de tendre vers quelque chose.

Si le spermatozoïde rejoint l'ovule grâce à la détection olfactive, la vie du nourrisson est facilitée par le sens de l'odorat. Dès les premiers moments de la vie, l'odeur est un repère non négligeable puisque le nouveau-né construit son arrivée au monde via l'odeur : les odeurs biologiques propres à l'environnement de l'enfant peuvent servir de marques et guider son

¹¹⁴ Définition du dictionnaire CNRTL : « syndrome olfacto-génital »

comportement (Pihet et al., 1997). Le fait de masquer l'odeur d'un des deux seins oriente tendanciellement le choix vers le sein non lavé pour 22 bébés sur 30 (Varendi et al., 1994). De plus, on observe une activation orale plus importante face au sein odorant au détriment de cris saillants face au sein non odorant (Doucet et al., 2009). Chaque stimulus olfactif entraîne une activité motrice corporelle, faciale, cardiaque. On peut analyser l'effet que fait l'odeur grâce au *facial coding action*. Chez le nourrisson, l'expérience du flairage olfactif crée une activité faciale. Les unités d'actions interprétées comme révélatrices d'émotions négatives sont, par exemple, le froncement du nez, l'abaissement des sourcils, tandis qu'un étirement latéral de la lèvre est une unité d'action interprétée comme révélatrice d'émotions positives (Soussignan & Schaal, 2001). De surcroît, l'odeur crée une activité motrice dans les jambes (Pihet et al., 1997). Les réponses physiologiques peuvent aussi être mesurées grâce à la mesure des rythmes cardiaques et respiratoires. Cela signifie bien que l'organe olfactif engage une motricité du corps externe mais aussi interne. Cette perception sensori-motrice ne peut dès lors se séparer de l'intention du sujet qui évolue dans un espace comme potentiel d'action.

Le concept d'affordance est à ce titre intéressant pour parler de l'olfaction qui est, par-dessus tout, une éducation de l'attention avant de se diriger vers une intention.

1.5.1.3 L'affordance, un potentiel d'action pour l'olfaction ?

Selon Gibson, l'environnement ou le milieu fournit (*affords*) à un observateur une manière de le percevoir spécifiquement adaptée (Gibson, 1969). C'est ce qu'on désigne par le concept d'*affordance* (Berque, 2016) : *afford* signifie à la fois, s'agissant du sujet, « avoir la capacité de », et s'agissant de l'objet, « donner la possibilité de ». La perception de l'objet par le sujet engendre nécessairement une (inter)action. La fonction apparaît en même temps que la chose même : quand le stylo m'apparaît, il m'apparaît pour écrire autant que la chaise m'apparaît pour m'asseoir. Cette opportunité pour l'action est d'autant plus adaptée qu'elle n'est pas non plus sans nuance puisque le but à atteindre avec le même objet n'est pas toujours le même : le feu pour se réchauffer nécessite de faire un mouvement plus contrôlé pour garder une distance alors que le feu pour brûler nécessite de fusionner l'objet avec le feu.

Tout élément de la réalité, tout objet, tout état de choses, tout acte ou geste, peut être considéré comme symptôme de lui-même. Mon stylo est le signifiant que représente et qualifie [...] mon stylo. Cas particulier, trivial, mais qui rend compte de toute la sémiologie fondamentale des *realia*, choses, états de fait, gestes et actes (Berrendonner, 1981, p. 219)

Si Gibson conceptualise au départ les affordances en des *action possibilities* qui sont présentes dans l'environnement indépendamment des capacités des agents à les détecter, il évolue sur cette question et intègre les capacités perceptives des agents « *perceived affordance* » théorisées par Norman (Norman, 2013). Soit, les possibilités d'actions sont soumises à un conditionnement : un enfant qui ne marche pas encore ne voit pas des marches d'escaliers comme un potentiel d'action (Paveau, 2012). Ces affordances perçues et donc subjectives ouvrent même la voie à une autre modélisation, les « *cultural affordances* » qui décrivent des usages vis-à-vis d'objets qui ne sont pas forcément inscrits dans les intentions de leurs concepteurs (Sinha, 2000). Ainsi, l'environnement offre (*affords*) des prises à la perception et en même temps possède (*affords*) la capacité d'avoir prise sur ces prises. En effet, une machine à laver le linge en Afrique de l'Ouest peut servir à laver des pommes de terre quand une brosse à dents en Inde se substitue à une pince à cheveux.

Bien avant le concept d'affordance, Merleau-Ponty s'attache déjà à présenter ce phénomène au niveau de notre corps, sans le nommer. Il s'étonne que chaque mouvement que l'on déploie soit toujours adapté et insiste sur l'adresse que nous avons lorsque nous nous emparons d'un objet sans le faire tomber : avec la bonne force, le bon geste, le bon appui :

Tous ces mouvements sont à notre disposition à partir de leur signification commune. C'est pourquoi, dans les premières tentatives de préhension, les enfants ne regardent pas leur main, mais l'objet : les différents segments du corps ne sont connus que dans leur valeur fonctionnelle et leur coordination n'est pas apprise. De même, quand je suis assis à ma table, je puis instantanément « visualiser » les parties de mon corps qu'elle me cache. En même temps que je contracte mon pied dans ma chaussure, je le vois. Ce pouvoir m'appartient même pour les parties de mon corps que je n'ai jamais vues (Merleau-Ponty, 1976, p. 174)

L'adéquation entre un corps et un environnement paraît naturelle alors même qu'elle s'apprend de façon sensorielle dans un environnement : « Nous comprenons notre propre position vis-à-vis de l'environnement, nous plaçons nos pieds, nous adaptons nos pas en fonction de chacune des conditions changeantes de l'environnement » (Straus, 2000, p. 161). Nous en prenons véritablement note le jour où – évoluant dans un lieu moins familier – cette adéquation nous joue des tours : c'est alors qu'on se cogne la tête, on trébuche, on loupe une marche. L'enfant aussi apprend à craindre le feu parce qu'il a découvert qu'une chose est de regarder un objet et une autre de le toucher (Straus, 2000, p. 439). L'affordance, c'est aussi entrer en relation avec l'objet avec un sens plus qu'un autre.

La conscience du corps dans l'environnement semble pourtant sans faille chez certaines espèces animales qui s'adaptent sans nécessité préalable de se familiariser à l'endroit. Comment un poulain dès sa naissance est-il capable non seulement de se tenir debout mais aussi de suivre et de téter sa mère tout en évitant d'éventuels obstacles ? Qu'en est-il du girafon qui après une chute de deux ou trois mètres¹¹⁵ se relève sans blessures, évite les prédateurs et va se nourrir ?

Selon Alain Berthoz, le mouvement est guidé vers une intention concrète, une visée plus que par un commandement du cerveau. Si le cerveau n'est pas un décideur rationnel, le corps est, depuis l'enfance, le premier destinataire de nos décisions (Berthoz, 2013). L'innervation se constituerait bien par l'effet d'intention (Goldstein & Fédida, 1983). C'est la raison pour laquelle les blessés du cerveau ne vont pas pouvoir activer leur muscle si on leur demande formellement de bouger un bras mais ce geste devient tout à fait possible lorsqu'il y a « une situation concrète de destination ou d'orientation, comme montrer une personne, saisir un objet, indiquer un lieu » (Vigarello, 2016). Au cœur de l'action du système perceptuel, on peut aussi injecter du non agir, soit un mouvement qui par la fonction haptique passe par la musculature profonde et qui ne peut pas être commandé volontairement.

Cette motricité indirecte renvoie à l'action étayée dans l'olfaction qui est à la fois sensorielle et motrice. Le stimulus olfactif engage le corps entier à agir : il anime les appétences alimentaires et sexuelles et invite à rester aux aguets. Cela nous renvoie de nouveau à l'affordance où les conséquences de l'action (la réussite ou l'échec ; le plaisir ou la douleur) deviennent opportunes relativement à un contexte donné. Sans posséder d'expertise olfactive particulière, on remarque que le service du vin dans un bar ou un restaurant français est lui aussi soumis à la conformité de « faire goûter » avant dégustation. Ce code culturel paraît anodin mais s'avère significatif du rôle de la rétro-olfaction¹¹⁶. Chaque client est soumis de manière implicite à une évaluation olfactive dans une institution qui indique la présence d'une culture olfactive institutionnalisée. L'odeur permet de statuer, tel un acquiescement final, pour vivre une expérience gustative, esthétique et comestible. Sans le savoir, les non-experts du vin et du parfum sont quand même experts à un certain niveau car ils savent construire une attente *affordante* de l'odeur au moment du sentir.

Dans d'autres cas, l'odeur pousse certains sujets à mener des actions concrètes. Les sapeurs-pompiers, par exemple, se servent de leur odorat pour agir en conséquence, ce qui relève bien ici de la perspective « activiste » de l'olfaction : « L'odeur est souvent le premier

¹¹⁵ La girafe met à bas debout.

¹¹⁶ Technique de dégustation consistant une fois le vin dans la bouche, à l'aérer en inspirant de l'air lèvres serrées, afin de percevoir les arômes par voie rétro-nasale.

rapport avec le sinistre. Elle est un outil, un signal de préparation à l'action. Professionnellement, c'est très important » (Candau, 2000, p. 62). Cet « odorat-sentinelle »¹¹⁷ invite à se mettre dans une action imminente. Mais une fois l'individu précipité dans la situation d'urgence, l'olfaction passe en second plan, voire en arrière-plan car il s'agit d'aller vite, de ne plus se fier à l'odeur mais de se concentrer sur l'action provoquée par l'odeur. Il y a plusieurs registres de comportements au sein d'une même situation olfactive : une immersion, une impulsion, une action, un détachement. Selon Leroi-Gourhan, les odeurs sont des déclencheurs d'action : « En effet les odeurs, par les déclenchements profonds qu'elles provoquent sont, dans de tels cas, l'élément déterminant de la mise en situation » (Leroi-Gourhan, 2014, p. 116). Notre corps – sauf en rêve – n'échappe pas à l'espace des positions et des parcours, c'est-à-dire à la mouvance qui ne cesse de déplacer les choses entre elles et par rapport à nous (Berque, 2016).

Quoi qu'il en soit, « l'acte de sentir » est aussi « un sentir en acte » : on ne peut jamais échapper au contexte spécifique où s'accomplit le sentir comme le souligne bien Joël Candau : « Je ne conteste évidemment pas, bien au contraire, la réalité d'une polarisation culturelle de la perception olfactive, mais celle-ci doit se dégager de l'observation de « l'acte de sentir » appréhendé dans le contexte de son accomplissement » (Candau, 2000, p. 28)

Faire attention à l'odeur revient à porter un intérêt constant à notre environnement comme le décrit Bruno Latour à travers sa notion d'« anthropologie symétrique » où, selon lui, le rapport entre l'humain et le non-humain doit devenir poreux comme un continuum : l'intersubjectivité propre au social chez les sujets humains est substituée ou complétée par une « interobjectivité » (Latour, 1994).

Le rôle de l'olfaction fut aussi important chez les médecins de l'antiquité jusqu'au XIX^{ème} siècle pour détecter les maladies et agir sur les symptômes. En effet, variant selon le sexe, le climat, les saisons, les aliments ingérés, les passions subies, l'activité journalière, l'odeur corporelle est pour le médecin attentif à ses fluctuations un témoin privilégié des dérèglements de l'organisme (Perras & Wicky, 2013). L'affordance est donc aussi reliée à la question de la sémiologie où la détection de l'odeur a bel et bien une aspiration sanitaire, médicale et même environnementale :

L'économie de l'odorat comme sémiologie sociale relève donc d'un savoir, qui se décline selon tous les aspects de la transmission : il s'agit autant de contrôler les

¹¹⁷ Alain Corbin utilise cette formule dans *Le Miasme et la Jonquille* (1982) qui sera reprise aussi par Joël Candau dans *Mémoire et expériences olfactives* (2000) pour exprimer au mieux le rôle de l'olfaction chez les sapeurs-pompier.

émissions par un ensemble de techniques codifiées que de posséder la sensibilité nécessaire pour en décoder le message et en reconnaître la valeur (Perras & Wicky, 2013).

La fonction thérapeutique des « odeurs » conforte leur valeur esthétique, ou du moins hédonique au point que ce partage entre thérapeutique et plaisir en devient brouillé : « Porter un parfum de plaisir », c'est tout autant enrayer l'infection que de « faire brûler des pastilles odorantes dans sa cassolette » (Corbin, 2016, p. 94).

Finalement, ce que dit l'objet de son odeur peut être interprété différemment en fonction du niveau de compétence ou de familiarité olfactive. Certains peuvent trouver des affordances à l'odeur quand d'autres ne vont même pas la repérer. Si l'odeur renvoie à une interprétation, les techniques actives qui suivent le chemin de l'interprétation sont propres à chacun : face à une odeur d'égout, le superstitieux va voir un mauvais présage, le passant se boucher le nez et l'égoutier être rassuré¹¹⁸. On pourrait à ce titre parler d'agentivité olfactive.

Désormais, nous en savons plus sur les qualités motrices, vitales et *affordantes* de l'olfaction. En étant interprétées, les odeurs sont incorporées. L'olfaction est un sens dont la loi est dans le corps. Mon intérêt pour des odeurs n'est pas centré sur la mémoire épisodique mais sur une « proto-mémoire »¹¹⁹ - qui est à long terme (habitus, mémoire procédurale, etc.) sans être explicite ou déclarative.

1.5.2 Incorporation de l'olfaction

Si Rousseau n'évoque que peu l'olfaction dans ses écrits, il précise toutefois que c'est le sens de l'incorporation. Outre la forme pénétrante de l'odeur, cette incorporation peut surtout être comprise comme une intégration corporelle des normes sociales. La modalité du sentir est conditionnée par l'habitus. On peut parler de sens pratique de l'olfaction (2.1.2.1). L'apprentissage de l'odeur se déroule de manière implicite, soit c'est un apprentissage sans apprentissage conscient.

¹¹⁸ Agnès Jeanjean raconte comment les égoutiers se méfient davantage quand il n'y a pas d'odeurs que quand il y en a une (Jeanjean, 2011)

¹¹⁹ Ce terme est utilisé par Joël Candau dans *Mémoire et Identité* (Candau, 1998 p.12-13)

Avec l'odeur, on s'éduque par inattention (2.1.2.2). Si l'olfaction est un sens qui exploite les dimensions de l'inconscient et de la conscience pré réfléchie, il n'en reste pas moins que les odeurs influencent la prise de décision (2.1.2.3).

1.5.2.1 Le sens pratique de l'olfaction

Autant que le pré-mouvement ou le langage préconscient de la posture dont parle Hubert Godard (Godard, 2002), on peut parler de l'olfaction comme d'une proto-olfaction qui est active dans un langage préconscient. L'acte de sentir est comparé à une activité gestuelle si quotidienne, si incorporée qu'un œil non averti pourrait y voir spontanément la seule œuvre de la nature. Cette acquisition de l'odeur – la distinguer, l'analyser, l'utiliser – reste un savoir sans apprentissage ou même un apprentissage sans le savoir.

Dans son étude sur les expériences olfactives, Joël Candau restitue la manière de sentir d'un sapeur-pompier décrite par analogie entre l'odeur et le geste : « C'est l'habitude, à force, ça se transmet, c'est comme un geste, l'apprentissage d'un geste » (Candau, 2000). Un de mes interlocuteurs marathis compare aussi l'odeur à un apprentissage implicite en prenant la langue étrangère comme métaphore : « C'est cette chose particulière qui se répète, qui se répète encore et encore. Nous pratiquons cette chose comme apprendre quand on est petit, ce sont des lourds apprentissages qui sont dans le passé. Comme apprendre à parler français ou allemand. Imagine une personne, elle commence à parler, au début c'est dur, et puis à un moment elle devient bilingue. Dans mon cas, je parle anglais très souvent, ce n'est plus dur de parler anglais. Avec l'odeur, c'est pareil » (Shivaji, 30 ans, Bombay).

Le rapport du sujet perceptif à l'odeur est intériorisé socialement tout comme les techniques du corps de Mauss (1934) (Mauss, 2013). Si l'habitus produit des pratiques individuelles et collectives qui sont déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action (Bourdieu, 1980, p. 91), les pratiques d'odeurs sont aussi à penser comme fruit de la socialisation¹²⁰.

Au cours de la période de la socialisation – surtout pendant l'enfance – l'individu enregistre les odeurs de son environnement : celles émises par le corps qui dépendent d'abord d'un métabolisme (le genre, les glandes apocrines, le cycle hormonal, l'état de grossesse, l'âge, *etc.*) et celles perçues dans son environnement social, culturel et familial. Les habitudes forgées sont déterminées selon une période donnée bien distincte. Le triangle perception – pensée –

¹²⁰ Bourdieu parle aussi de transmission osmotique du capital culturel pour y souligner son caractère automatique. Dans l'aspect infusant et pénétrant de l'osmose, on y reconnaît aussi l'odeur.

action répond donc à la construction d'un jugement olfactif qui suit une loi immanente, *lex insita* inscrite dans les corps par des histoires identiques (Bourdieu, 1980, p. 99).

Cet apprentissage sensoriel a la particularité de ne jamais mobiliser un mécanisme d'apprentissage : il n'est pas appris dans le langage, ni dans les concepts mais seulement comme une pratique non verbale. Or « Ce n'est pas parce que la pratique ne passe pas par le discours que l'acquisition de l'habitus se réduit à un apprentissage mécanique par essais et erreurs » (Bourdieu, 1980, p. 125).

De ces odeurs pratiquées sans discours découle une transmission. La littérature de la perception olfactive insiste sur l'importance de l'héritage familial, souvenirs d'enfance compris, dans nos choix olfactifs (Boillot et al., 2004) et il n'est plus rare d'entendre parler de patrimoine ou de « patrimoine »¹²¹ à propos d'odeurs car, au-delà de la question du passé, on peut y découvrir la reproduction des savoir-faire sensoriels futurs notamment dans un cadre professionnel comme on l'a vu (Candau, 2000) mais aussi dans l'espace domestique (Wathelet, 2009). C'est la reconnaissance d'une expérience ou d'une habitude qui procure du plaisir dans l'olfaction. Sans cet aspect pratique, sans l'aspect du faire, l'odeur est détachée de tout. Lorsqu'on acquiert une compétence dans un domaine d'expertise, le savoir-faire olfactif s'obtient par identification et accomplissement de la tâche : il s'agit de faire confiance à ce sens comme ressource fondamentale là où d'habitude on lui accorde à peine d'égard, beaucoup de méfiance et un tas d'illusion. Grâce à un odorat exercé, un cuisinier peut non seulement connaître l'origine d'un animal, son âge, sa nature (par exemple, agneau, volaille, bœuf et même pour un des chefs, le veau de Hollande, distingué de l'odeur du veau français), l'état d'avancement de sa cuisson, etc. Il peut encore déterminer la qualité des herbes aromatiques, des fruits (mandarines, melons, fraises, qui lorsqu'elles sont mauvaises *sentiront la paille*, etc.), de la plupart des légumes et parfois de leur ancienneté : un des chefs déclare être capable d'estimer à l'odeur la date d'arrachage du fenouil, à un jour près (Candau, 2000, p. 52).

Dans l'entreprise Robertet, Robert Sinigaglia est le plus vieil employé de la société. Arrivé en 1959, il exerce encore aujourd'hui en tant que directeur du secteur matières premières. Il en surveille l'arrivée avec un soin méticuleux et peut déterminer le moment d'une cueillette de rose *centifolia* à la demi-heure près. Certes, la sphère professionnelle discrimine les odeurs dans une perspective utilitariste, en vue du meilleur choix. Mais il semble que le travail sensoriel n'est pas vraiment maîtrisé si ce n'est par le temps passé avec l'objet odorant. La

¹²¹ Terme utilisé par Benoist Schaal (Schaal, 2004) pour parler de l'attachement du nourrisson à l'odeur de sa mère.

fréquence passée avec le veau ou avec la rose permet de les appréhender dans les moindres détails. Plus on maîtrise une pratique, plus on se laisse paradoxalement aller aux sensations qu'elle nous donne. Le métier exercé vient parfois se confondre entièrement avec l'odeur, comme le rapporte une infirmière : « Il faut être dans l'odeur : on l'accepte ou on ne l'accepte pas. Il faut être dedans, car si on n'est pas dedans, on n'accepte pas ce métier » (Candau, 2000, p. 56) ou un autre sapeur-pompier : « Autrefois, pour savoir le métier, il fallait manger de la fumée » (Candau, 2000, p. 62). À ce moment-là, le savoir-faire du métier devient le savoir-sentir. Pour décrire plus précisément l'odeur qui se cache derrière la compétence, il s'agit encore et toujours de recourir à la pratique même de façon métaphorique :

L'odeur du dernier bassin c'est une odeur algale, une odeur de rivière un peu forte, ce n'est pas une odeur d'étang, c'est de l'eau douce, contrairement à l'étang qui est salé... Une odeur pas désagréable. Vous mettez de l'herbe dans un verre d'eau et vous l'écrasez en la laissant quelques jours et ça donne cette odeur (Candau & Jeanjean, 2006)

La description olfactive de l'égoutier reste ancrée dans la réalité puisque l'odeur algale se traduit par une double action appliquée : mettre de l'herbe dans un verre d'eau d'une part et l'écraser d'autre part. L'image olfactive est trouvée grâce à l'expérience concrète. Ce sens pratique de l'olfaction le devient car son apprentissage est constamment relié à la multiplicité des expériences sensibles familières.

1.5.2.2 L'apprentissage du familier, une éducation de l'inattention

Si la familiarité émane d'un apprentissage, son processus d'action vient du corps et *a fortiori* des sens dont l'enseignement est difficile à décrire : « Il est a priori inutile de justifier une réflexion sur le corps : la vie apparemment nous l'impose quotidiennement, puisque c'est en lui et par lui que nous sentons, désirons, agissons, exprimons et créons » (Bernard, 1995, p.7). Chacun d'entre nous peut donc aussi bien se sentir proche et éloigné de son corps. Même quand l'apprentissage s'obtient par une pratique sensorielle répétée, l'expérience vécue reste à un stade brut et inaccompli dans le chemin de la connaissance. C'est au cœur de cette acquisition non consciente que Wittgenstein soulève son paradoxe :

« Les aspects des choses les plus importants pour nous sont cachés par leur simplicité et leur familiarité. (Nous sommes incapables de remarquer ce qui est toujours sous nos yeux.) L'homme n'est nullement frappé par les fondements réels de sa recherche » (Wittgenstein, 2016, p. 31).

La simplicité se définit peu, car on ne se soucie guère de ce qui est effectué sans vigilance : on perd de vue ce qu'on a sous les yeux et on devient incapable de repérer ce qui est pourtant si connu et indispensable à la perception. Sentir, c'est répéter, et répéter conduit à un automatisme et à une inattention du sentir. L'apprentissage du familier encourage donc non pas à une éducation de l'éveil mais bel et bien à un apprentissage de l'inattention. Ce contexte d'apprentissage semble contradictoire avec la fonction initiale de l'odorat qui alerte du danger. Sans menace, l'odorat s'habitue et dissipe notre attention même si elle paraît au départ étrange ou inhabituelle. L'habituation accélère la diffusion de l'odeur dans les narines de manière à les anesthésier.

Dans son *Abécédaire*¹²², Gilles Deleuze parle de l'animal comme un être aux aguets dont l'existence consiste à surveiller sans arrêt toutes les réceptions des signaux sensoriels. Manifester une réaction à chaque perception, c'est manifester une méfiance, une inquiétude. Il n'y a donc presque jamais un enseignement et un perfectionnement de la perception de l'odeur qui tend à être oubliée dès qu'elle est reconnue. Marcel Proust conceptualise l'habitude tout au long de son œuvre en lui attribuant cet effet d'anesthésie, d'assoupissement : « L'influence anesthésique de l'habitude ayant cessé, je me mettais à penser, à sentir, choses si tristes » (Proust, 1992, p. 103). L'habitude est pour lui une seconde nature. La familiarité cherche à transformer l'acquisition de l'habitude en innéité. Le refoulement de cette habitude non verbalisée fait écho à l'habitus décrit par Bourdieu telle une expérience muette du monde : « C'est parce que les agents ne savent jamais complètement ce qu'ils font que ce qu'ils font a plus de sens qu'ils ne le savent » (Bourdieu, 1980).

Dans *L'inquiétante étrangeté*, Sigmund Freud (1919) interroge la construction du mot *heimlich* qui appartient à deux groupes de représentations, qui, sans être opposés, sont cependant très éloignés l'un de l'autre : celui de ce qui est familier d'une part et celui, d'autre part, de ce qui est caché et dissimulé. Il possède une nuance de sens qui coïncide avec son contraire : « *unheimlich* » (Freud, 2011). Le suffixe « heim » signifie à la fois le côté intérieur de la maison, le pays natal, mais aussi ce que l'on passe sous silence, ce que l'on cache. L'intériorité est à la fois ce qui est proche, intime mais aussi ce qui est en retrait car dissimulé. À partir de cette réflexion étymologique, Freud se demande comment une situation ordinaire peut subitement devenir étrangère et déroutante. Seule la conscientisation de la routine peut

¹²² *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, documentaire français produit par Pierre-André Boutang tourné entre 1988 et 1989 est une série d'entretiens entre le philosophe et Claire Parnet.

faire émerger une sensation d'inconnu au sein même du connu. Ce n'est plus le nouveau qui est inconnu mais bel et bien l'habituel.

En recensant la diversité des rôles de l'odeur dans le quotidien, l'olfaction influence fréquemment nos décisions.

1.5.2.3 Olfaction et pouvoir de décision

Dire que l'information olfactive n'est pas décisive dans nos espaces de vie est un truisme. Si l'odeur donne des informations pour comprendre l'environnement, elle n'égale généralement pas les autres témoins sensoriels souvent plus pertinents dans l'analyse. On ne reconnaît pas l'identité d'une chose à l'odeur tant que les autres sens sont fonctionnels. L'expérience de vins blancs transformés en rouge peut duper aussi des œnologues car l'information visuelle l'emporte bien plus facilement sur la raison que l'information olfactive (Morrot et al., 2001). Si le nez a de grandes capacités physiologiques, l'attention portée aux odeurs est moindre car on ne leur fait pas confiance alors même qu'elles nous mettent profondément dans l'action (Sela & Sobel, 2010). Au côté éphémère, évanescent et instable de l'odeur s'ajoute aussi son aspect organique et primitif.

Selon Alain Berthoz, on doit la capacité de prendre une décision à une modification de tous les étages de l'organisation du système nerveux et pas seulement à l'apparition, par exemple, de modules dans le cortex frontal (Berthoz, 2013, p. 344). En s'appuyant sur l'ensemble de l'organisation du système nerveux pour expliquer nos prises de choix, Alain Berthoz fait des mécanismes perceptifs et moteurs les principaux déclencheurs de la décision :

Percevoir, ce n'est pas seulement combiner, pondérer, c'est sélectionner. C'est, dans la masse des informations disponibles, choisir celles qui sont pertinentes par rapport à l'action envisagée. C'est lever les ambiguïtés, c'est donc décider (Berthoz, 2013, p. 10).

Quand Merleau-Ponty définit la vision comme une sorte de palpation : « Le bleu est ce qui sollicite de moi une certaine manière de regarder, ce qui se laisse palper par un mouvement défini de mon regard » (Merleau-Ponty, 1976, p. 243), il veut donner à cette couleur bleue une orientation, une intention et donc une décision.

La décision change de point de vue : elle n'est plus organisée par la raison mais aussi par la perception motrice. Pour illustrer son propos, Alain Berthoz fait une corrélation entre la chute des personnes âgées et le trouble de la prise de décision. Si on associe la plupart du temps la chute des personnes âgées à un problème musculaire et osseux, elle serait selon lui davantage

associée à un problème de faculté à prendre des décisions car il s'agit à ce moment-là de déclencher rapidement des mouvements de rattrapages appropriés (Berthoz, 2013, p. 127). Il ne suffit donc pas d'avoir des neurones pour pouvoir décider.

À ce titre, les probabilités bayésiennes, qui sont des procédures de décision tenant compte de l'apprentissage de l'expérience, ne peuvent pas à elles seules définir intégralement le processus décisionnel, même si c'est souvent cet aspect rationnel qui est privilégié dans le choix sensoriel. En effet, au fil de plusieurs de mes entretiens on peut voir que l'argument selon lequel on commence à aimer une odeur parce qu'elle est bonne pour la santé est souvent utilisée (cf Annexe 2017-J ou Annexe 2018-S). Par exemple, on va plus facilement s'habituer à l'odeur d'un médicament ou d'un légume qui, malgré son amertume, est jugé bon pour la santé. L'entourage de notre socialisation apprend davantage à rationaliser l'odeur plutôt qu'à la percevoir. À force de présenter tel ou tel aliment à chaque repas, il y a une habitude qui se forge. La perception cède sous des pressions motivationnelles. Lors de changement de pratiques alimentaires, d'un état carnivore à végétarien, j'ai pu observer que l'odeur de la viande devait suivre un processus de désaffectation rationnel pour assumer ce choix. Cependant, il y a aussi ceux qui aimeraient changer, arrêter d'aimer pour des raisons de santé. Mais, cette tentative est vaine : le corps décide et s'engage à la place : « Peut-être l'odeur du gaz. Je sais qu'en fait il y a une partie des gens qui se réjouit de l'odeur de gaz. Quand j'étais petite aussi, souvent il y a des nouvelles constructions. Et je ne sais pas, j'étais un peu ignorante, je ne savais pas que cela pouvait nuire à la santé et moi j'allais souvent dans ce type d'endroit pour sentir le gaz car cela me calmait... comme tu sais la cocaïne, comme de la drogue. Quelque chose comme ça ... ». Mon interlocutrice poursuit : « Quand je suis devenue lycéenne, j'ai appris ensuite que c'était pas bien pour la santé et je me suis forcée à arrêter. Mais, en fait, cette odeur, quand je la ressens, je ne peux pas résister, cela me fait toujours plaisir. Je la sens moins souvent mais j'ai un peu cette sensation avec l'odeur de l'essence » (Chengqingyu, 26 ans, Pékin). L'engagement du corps pleinement dans l'odeur ne se fie plus à ce qui est bon ou mauvais selon des critères rationnels définis. L'olfaction est donc un acte de décision avant même d'être représentation. Certes, l'acte sur laquelle débouche une décision se lie souvent à partir du passé, du présent et du futur mais il s'agit de comprendre surtout que depuis l'enfance, le corps est le premier destinataire de nos décisions.

Si l'olf-action est à la fois une perception sensorielle, motrice, un savoir-faire pratique, comment peut-on l'exclure du processus de décision ? Perception du corps, l'olfaction implique une action au point que même les odeurs les plus légères et les moins perceptibles donnent lieu à des comportements moteurs : ils sont moins visibles mais tangibles. La plupart du temps,

l'odeur nous guide dans des micro-choix qui sont effectués pour être oubliés. L'odeur peut modifier l'attitude, comme le montre une étude menée avec des enfants frustrés par une tâche irréalisable dans une pièce parfumée avec une odeur particulière. En retrouvant la même odeur dans une nouvelle situation de performance, les enfants sont sous l'emprise des affects négatifs de leur frustration et de leur échec. Les résultats montrent que les odeurs peuvent être conditionnées à des états expérientiels et, lorsqu'elles sont rencontrées plus tard, avoir des influences directionnelles sur le comportement (Epple & Herz, 1999). Associée à une expérience négative, simplement désagréable ou carrément traumatisante, l'odeur d'un lieu peut éventuellement acquérir, et cela dès une seule occurrence, un caractère négatif susceptible de se rapporter par la suite à l'ensemble de l'expérience sensible – alors elle-même négativement colorée.

Pour être vitale, affordante et décisionnelle, l'olfaction doit évoluer dans un environnement qui est lui-même un potentiel d'action. Quels sont donc ces espaces, ces lieux, dans lesquels on agit avec la perception ?

1.6 Chapitre VI. L'espace dans l'olfaction

Sentir une odeur s'inscrit dans un contexte spatial et temporel. L'olfaction est une fonction sensorielle qui fascine puisqu'elle fait retour à un passé grâce à la force du souvenir. Néanmoins, ces odeurs vectrices de réminiscences seront mises de côté dans ma recherche pour me consacrer plus exclusivement à celles qui sont oubliées et difficilement retrouvées car triviales, ordinaires et quotidiennes. Ma recherche sur l'olfaction s'écarte alors du « syndrome de Proust » pour faire émerger une dimension affective en action (2.2.1).

Cependant, la rencontre des notions prenant en compte l'espace et l'olfaction sont discutables comme celles de « géographie des odeurs », de « paysage odorant », de « smellscapes » (2.2.2). Après un état des lieux des odeurs urbaines (2.2.3), ce sera davantage la relation entre le sujet et l'air (3.1.4) mais aussi l'ambiance olfactive qui sera mise en lumière (3.1.5). Toujours est-il, les odeurs dans l'espace et leur perception créent des délimitations où la question du territoire et de l'habitat sont manifestement en jeu (2.2.4).

1.6.1 Écarter « le syndrome de Proust »

Si l'olfaction occupe une place de plus en plus imposante dans plusieurs domaines transdisciplinaires, certaines thématiques s'imposent avec récurrence. Trône actuellement une vision occidentale qui définit l'olfaction comme une fonction rare, unique, exceptionnelle notamment parce que les stimuli olfactifs favorisent la dimension émotive. Cet engouement s'explique par un effet de renversement : il faut revaloriser ce sens qui a préalablement été considéré comme inférieur (Le Guéner, 2002).

Cependant, en se focalisant sur un idéal d'olfaction, on risque aussi de passer à côté de la réalité et de la richesse des situations olfactives. La littérature en psychologie cognitive s'est emparée du « syndrome proustien » que l'on appelle aussi *Proust phenomenon*, *The Proustian hypothesis*, *Proust as a neuroscientist*. Ces nombreux concepts autour de l'écrivain ont influencé le sens de la recherche en olfaction et connaissent un essor considérable dans le monde industriel. La tendance des sociétés de composition aujourd'hui est de vendre au consommateur un produit qui ramène à l'enfance. Les shampoings « Dop » usent aujourd'hui des plus grandes fantaisies avec la collection « douceurs d'enfance » qui propose un goût en guise d'odeur, celui de la madeleine authentique.

Certes, le resurgissement du passé dans une odeur du présent donne à ce sens un pouvoir magique qui traverse le temps, les mémoires et les souvenirs étant souvent ancrés dans l'enfance. L'odeur permet de saisir l'éternité dans l'instant et renvoie à ce qui est intime, mystérieux, innocent et profondément poétique. C'est d'ailleurs le recentrage sur l'individu et le privé qui aurait éveillé la sensibilité olfactive. En témoigne ainsi le langage poétique et amoureux de Charles Baudelaire dans *Les fleurs du mal* (1857) (Baudelaire, 2016). L'intimité d'une odeur est aussi ancrée dans la construction du souvenir : elle fait resurgir des parcelles de l'existence antérieure au détour d'une fragrance qui conserve en elle les traces de la mémoire. Gaston Bachelard en souligne la profondeur en considérant les odeurs comme le premier témoignage de notre fusion avec le monde (Bachelard, 2016).

L'imagerie mentale éclaire physiologiquement le phénomène olfactif qui active des zones cérébrales émotives :

« C'est parce que l'odorat et le goût sont les seuls sens qui sont connectés directement à l'hippocampe, le centre de la mémoire à long terme du cerveau. Leur marque est indélébile. Tous nos autres sens (vue, toucher et audition) sont d'abord traités par le thalamus, la source du langage et la porte d'entrée de la conscience. Il en résulte que ces sens sont beaucoup moins efficaces à évoquer notre passé. Proust a eu l'intuition de cette anatomie » (Lehrer, 2008) .

Cependant, on peut critiquer la tendance à se prononcer uniquement sur une sensibilité privée, une mémoire émotive, une nostalgie du passé. À quoi bon finalement démontrer scientifiquement les épisodes de scène littéraire ? Selon Rémi Gervais, il faut contextualiser l'expérience de la madeleine de Proust dans un autre cadre social, soit un contenu olfactif plus populaire, plus parlant. Il choisit de mener une expérience avec l'herbe coupée (Gervais, 2001). Cette initiative visant à rendre plus réel et adapté le phénomène de la madeleine est louable mais son expérience ne fait que substituer une odeur soi-disant plus populaire à la madeleine.

Dans mon étude comparative, le phénomène proustien s'est écarté de lui-même puisqu'en Chine, en Inde et même au Brésil, cette référence culturelle est inconnue. Si la physiologie prouve que chaque peuple peut retrouver cet « édifice immense du souvenir », les images neuronales ne montrent pas comment sont exprimées les émotions et comment fonctionne le rapport au temps. Comment réduire l'odeur à une émotion passée quand d'autres cultures ne lient pas nécessairement de la même manière le passé et l'émotion ? Et même quand la nostalgie existe, comme en portugais avec la *saudade* ou en anglais avec le *spleen*, n'y a-t-il

pas toujours une difficulté de définir au plus juste cette sensation qui n'existe pas dans notre vocabulaire¹²³ ?

Si les manières d'exprimer les émotions sont culturellement marquées, l'appréhension d'une perception invisible et innommable l'est davantage encore. L'importance des odeurs de l'enfance n'est pas non plus à négliger : la recherche de la biographie dans l'actualisation du rapport à l'odeur est un point que j'aborde. La nostalgie olfactive comme douleur du chez soi indique d'ailleurs dans le « chez soi » une dimension intrinsèquement spatiale, territoriale. Cependant, mon approche exclut le présupposé d'une réminiscence obligatoire. La plupart des expériences olfactives ne marquent pas nos vies comme d'autres épisodes du passé biographique que l'on peut davantage raconter.

Si la puissance émotionnelle de l'odeur repose sur sa capacité à « rappeler un fragment de passé lointain » (Holley, 1999), on peut également soutenir que l'odeur en tout lieu ne rappelle pas obligatoirement à chacun des épisodes biographiques même si elle suscite des appréciations hédoniques ou bien des émotions.¹²⁴

Notre nez pourrait discriminer des milliards d'odeurs (Bushdid et al., 2014) ; à ce nombre, on ne fait de l'odeur qu'un oubli. La réminiscence olfactive est un phénomène rare au vu de toutes les odeurs qui sont perçues au quotidien et oubliées. Quand une perception olfactive anodine est ramenée à l'état de conscience, on se rend compte que l'olfaction n'est pas un sens éminemment passif et incontrôlable mais que toutes les odeurs, aussi infimes soient-elles, nous guident aussi bien au cœur de nos interactions, de nos humeurs et de nos choix.

L'espace privilégie les questions autour du faire. En ce sens, les lieux porteurs d'odeurs visent aussi les actions qui s'y produisent plus que la canalisation du souvenir. Quand l'odeur occupe un espace, elle est la marque de la trace de l'humain, de l'activité, de l'agir et donc de la vie : « Les grands domaines de l'activité humaine font l'objet d'une permanente attention olfactive » (Schaal, 1996). Lucienne Roubin va dans le même sens lorsqu'elle utilise la notion de champ olfactif préférentiel, c'est-à-dire des « faisceaux d'incitations odorantes dépendant des activités implantées en des lieux et qui mettent en place des façons d'agir, des formes de sensibilité que les hommes maintiennent au cœur de leur style de vie » (Roubin, 1989, p.182-185). Une relation à l'odeur n'est pas toujours esthétique ou émotionnelle mais elle est toujours engagée affectivement dans la pratique.

¹²³ Barbara Cassin s'interroge sur ces notions intraduisibles qu'elle invite pourtant continuellement à traduire et à traduire encore (Cassin, 2016)

¹²⁴ Suzel Balez, « Saisir le rapport affectif aux lieux », communication lors du colloque organisé par l'UMR CITERES Centre Culturel International de Cerisy, 15-21 juin 2018.

Si nous excluons le passé, la notion du temps n'est pourtant pas écartée : elle aide à comprendre le processus d'une action olfactive dans l'espace. Les indices temporels servent par exemple à mieux analyser et repérer les sources olfactives. L'odeur du matin peut nous renseigner sur l'état du trafic, la météo, la marée : « Les odeurs sont aussi très variables dans le temps, à plusieurs échelles : une même source odoriférante produit un résultat différent en hiver et en été, le matin, le midi, le soir et la nuit » (Dulau, 1998, p. 53). La force des odeurs varie en fonction directe de la densité des milieux : elles sont ainsi plus présentes dans l'eau de mer que dans l'air.

1.6.2 Géographie des odeurs, paysage odorant ou situations olfactives ?

La nuance entre odeurs et odorants précisée en introduction correspond à la distinction entre l'espace selon la géométrie d'Euclide et l'espace perçu par un être vivant qui l'interprète selon son milieu, son histoire, ses facultés biologiques. Si Merleau-Ponty recourt très peu aux odeurs dans *Phénoménologie de la perception*, il décrit tout de même l'espace vécu comme un paysage affectif qui sort des distances et des mesures préconçues par Euclide (Merleau-Ponty, 1976). La description de l'espace affectif implique une réduction des distances, car tout ce qui est intime resserre sur soi, provoque un rétrécissement d'une sphère plus générale. Selon lui, en étant un sujet dirigé par mes affections, je vais me placer toujours au centre des choses qui retiennent mon attention. Le centre du monde peut être en même temps au nord, au sud, à l'est et à l'ouest en fonction de là où je me trouve :

Notre corps et notre perception nous sollicitent toujours de prendre pour centre du monde le paysage qu'ils nous offrent. Mais ce paysage n'est pas nécessairement celui de notre vie. Je peux « être ailleurs » tout en demeurant ici, et si l'on me retient loin de ce que j'aime, je me sens excentrique à la vraie vie (Merleau-Ponty, 1976, p. 330).

Le terme de « paysage » s'inscrit dans l'espace vécu, tandis que la géographie représente l'espace objectif. Pour Merleau-Ponty, l'espace de paysage est toujours fondamentalement l'espace centré sur notre vie quotidienne et les sphères de familiarité pratique tandis que l'espace géographique serait au contraire celui des plans et des cartes. La comparaison entre le paysage et la géographie vient de Straus qui pose une analogie : « L'espace du sentir est à l'espace de la perception comme le paysage est à la géographie » (Straus, 2000, p. 378). Cette analogie lui permet d'insister sur les distinctions entre paysage et géographie : « Dans le paysage nous sommes entourés d'un horizon ; aussi loin que nous allions, l'horizon se déplace

toujours avec nous. L'espace géographique n'a pas d'horizon » (Straus, 2000, p. 378). Selon François Laplantine, « l'intime est une expérience dans laquelle un lieu se transforme en lien et un « pays » devient paysage ». Cette familiarité peut aussi advenir avec un livre, un film, une chanson, un morceau de musique voire un instrument de musique pour ceux qui sont musiciens (Laplantine, 2020, p.17). Mais la familiarité advient aussi avec la relation que l'on entretient aux odeurs.

Publié en 1998, l'ouvrage *Géographie des odeurs – entre économie et culture* (Dulau, 1998) ne tente pas de mettre en lumière les odeurs perçues de chaque personne mais objective plutôt l'odeur en territorialisant l'objet odorant. Dès l'introduction, il s'agit de faire reposer la géographie des odeurs sur des fondements objectifs (Dulau, 1998, p. 7).

Dans « Exploration du champ du senti à Pondichéry », Robert Dulau ne se met jamais à la place des Indiens qui sentent mais toujours d'un promeneur qui n'est personne d'autre que lui-même :

Le promeneur risque alors d'être soudainement enveloppé par la force et la vivacité des exhalaisons qui, brutalement, se dégagent des plantes odoriférantes : des jasmins, des tubéreuses, des frangipaniers... Il sera plus sensible à cette odeur de terre et de chaume mouillé qui titille les narines au moment où la pluie donne son plus fort (Dulau, 1998, p. 83).

Robert Dulau restitue les odeurs de manière objective alors qu'il s'agit de ses perceptions propres. Les odeurs en tant que perceptions ne sont en réalité pas décrites mais seulement attribuées à leur source. Il décrit un paysage composé d'un climat, de fleurs, de végétaux mais les données de perception liée à l'espace restent pauvres.

Dans « Piste pour une géographie des odeurs », Jean François Staszak évoque l'impossibilité d'associer le paysage au sensoriel, à l'olfactif puisque le paysage est forcément rattaché à une représentation picturale (Staszak, 1998, p. 52).

Pourtant, Merleau-Ponty et Straus ne séparent pas le paysage de son apport affectif. Sans être encore dans un registre olfactif, l'immersion envahit le paysage qui n'est plus visuel mais bien plus intime, proche. Merleau-Ponty soulève l'incomplétude d'une considération purement visuelle du paysage. Cette différence entre paysage et géographie rappelle aussi de près les distinctions établies par Augustin Berque dans *Écoumène* (1987) entre le lieu existentiel nommé « chôra » et le lieu cartographique nommé « topos ».

D'un autre côté, Joël Candau et Olivier Wathelet n'hésitent pas à assigner au corps « une géographie odorante particulièrement riche. » dont la production d'odorants « contribue

à l'attention forte portée aux odeurs corporelles, phénomène observé auprès de nombreux groupes sociaux » (Candau, 2013). Toutefois, les sécrétions corporelles ne peuvent se comparer à une géographie car il est difficile de trouver une unité de mesure quantitative et qualitative pour pallier la diversité des odeurs de corps. On comprend ici que l'identité olfactive du corps est proprement déterminée par la génétique mais aussi par l'âge, le sexe, l'alimentation etc.

La géographie est une discipline qui a longtemps été associée aux rapports de hiérarchies et de contrôle : les cartes ont été utilisées par les administrations, les gouvernements et les armées pour mener à bien des activités économiques et militaires, coloniales afin de connaître et de rationaliser l'espace dans le but de mieux gouverner les territoires et leurs habitants (Vidalou, 2017). Il y a pourtant d'autres géographies qui sont possibles, notamment sur les questions de la spatialisation des émotions, des espaces sensibles et des vécus quotidiens (Frémont, 2015) mais aussi plus récemment avec la spatialisation des odeurs.¹²⁵ Si la géographie se combine à l'odeur, comment faire pour qu'elle soit autre chose qu'un catalogue compilé, maîtrisé et regroupé dans une zone donnée ? Autrement dit, comment penser une géographie à partir de son absence de frontière ? En effet, il n'est pas possible de limiter les odeurs à quelques mètres et les distances de flairage doivent être prises en compte (Balez, 2017).

C'est Robert Murray Schafer qui invente le terme de *Soundscape* dans son ouvrage *The Tuning of the World* (1977). Le titre est lui aussi traduit en français par « Le paysage sonore ». L'entrée irréductiblement phénoménologique dans un autre type de paysage ne s'étend pourtant pas si facilement à tous les sens. La notion de *smellscape* est proposée d'abord par J. Douglas Porteous (Porteous, 1985) et reprise bien plus tard par Victoria Henshaw en oscillant aussi avec le terme de *sensescape*. Cette inscription sensorielle dans le paysage est encore une fois une alternative pour se séparer du champ visuel :

« ...we can see that the visual landscape is separate from our bodies and we have some control over our engagement with it. In contrast, we are constantly immersed in the smellscape as we breathe in and out; it is immediate and it becomes part of our bodies as an integral aspect of the act of detection » (Henshaw, 2015).

¹²⁵ La thèse de Jamel Ben Hassine, *La spatialisation des odeurs* sera soutenue à l'Université Côte d'Azur le 31 mars 2021

Suzel Balez traduit alors *smellscape* par « paysage odorant »¹²⁶. Or, si le paysage renvoie irrémédiablement au vécu, l'odorant est, comme on l'a vu précédemment, une donnée objective. Un paysage odorant peut être objectivé (si l'on dispose des bons instruments de mesure, on peut faire l'inventaire exhaustif des molécules odorantes présentes dans un espace donné avec un olfactomètre), alors qu'un paysage olfactif a toujours une dimension subjective. Cependant, le paysage olfactif met encore le sujet à une certaine distance de son paysage. Sommes-nous réellement en immersion active dans le paysage qui est soumis à un code esthétique, à une idée du spectacle et de l'environnement ? La notion du paysage conduit souvent à nous mettre « face à » et à le penser comme un écran. L'étude d'Olivier Ferraud sur l'environnement sonore dans le quartier napolitain à Naples interroge cette notion de paysage olfactif qu'il trouve difficile à utiliser « dans une approche anthropologique » (Candau, 2013). Tim Ingold regrette que le *soundscape* ne réussisse pas à réhabiliter le sensoriel alors même que la recherche sur les espaces sonores est valorisée (Ingold, 2007).

L'ambiance est un terme plus commun pour insister sur un environnement sensible. Une ambiance est liée à la musique ou à la réunion d'un groupe social qui fait du bruit : « Il y a de l'ambiance », ou pour décrire la qualité sensorielle d'un milieu : « une ambiance chaleureuse », « une ambiance tamisée ». Une ambiance conditionne aussi la vie quotidienne d'une personne ou d'une collectivité et peut faire référence à une odeur toxique pour parler du climat social : « une ambiance délétère ». Les perceptions sensorielles dessinent donc les ambiances.

Si la « scène olfactive » quotidienne promet encore du spectacle, la notion de « situation olfactive » correspond davantage à ce que je recherche tant dans l'immersion que dans l'action olfactive. Le mot situation indique à la fois une précision du contexte, une localisation déterminée, un espace situé. Difficile alors d'imaginer une situation olfactive vécue à distance. Tim Ingold s'empare de la figure du chiasme pour placer le sensible au cœur d'une perception en acte : « *I suggested that the wind is not so much embodied as the body entwined (...) we do not touch the wind, but touch in it; we do not see sunshine but see in it* » (Ingold, 2007).

Cette illustration par le vent amène à penser la proximité existante entre l'olfaction et l'immersion et à redéfinir avec plus de justesse à la fois l'atmosphère mais aussi l'ambiance d'un lieu, d'une chose et d'un individu. Berque suggère à ce titre de déployer des « relations

¹²⁶ « Nous pouvons voir que le paysage visuel est séparé de nous, et nous avons un contrôle sur notre relation avec lui. Au contraire, nous sommes complètement immergés dans le paysage odorant alors que nous inspirons et que nous expirons ; c'est immédiat et cela devient une part de nos corps comme un aspect intégral de l'acte de détection » (Balez, 2017)

trajectives » entre le sujet et l'espace et de parler de « milieu perceptif » plutôt que de « perception de l'espace » (Berque, 2016). En quoi l'atmosphère et l'ambiance peuvent alors être des « écoumènes » olfactifs ?

1.6.3 De l'air à l'atmosphère ; de l'atmosphère à l'ambiance

L'air est défini comme un fluide élastique et invisible que nous inhalons. Synonyme de gaz, il est le plus souvent incolore, invisible et inodore. L'odorant apparaît aussi comme un fluide gazeux, invisible, complètement incorporé à l'air. L'odorant présente donc la même forme qu'un autre gaz sauf que sa consistance physico-moléculaire dégage une exhalaison. Comme c'est par la respiration que nous réceptionnons l'odorant dans la cavité nasale, comment savoir réellement ce que l'on sent puisque l'air est dans l'odorant et que l'odorant est dans l'air ? Suzel Balez reproche à deux études menées sur l'odeur de ne pas définir la notion d'odeur au point qu'elle soit confondue avec l'air, ou plus précisément avec la qualité de l'air :

Or, ni Victoria Henshaw ni Lucile Grésillon ne prennent la peine de définir les contours de ce qu'elles nomment « odeur » et, dans le cas particulier des paysages odorants (*smellscapes*) de Victoria Henshaw, cette définition apparaît, au fil des pages, très large, puisqu'elle englobe la qualité de l'air en général (Balez, 2017).

Cette indistinction entre l'odorant et l'air peut mettre des vies en danger comme le rappelle un proverbe hygiéniste selon lequel « Tout ce qui pue ne tue pas » et « Tout ce qui tue ne pue pas ». ¹²⁷ Cependant, on devine une certaine peur de la contamination par les odorants qui deviennent odeurs :

Version aérienne et subtile de la morale, elle est vécue comme une pénétration dans l'intimité de l'autre [...]. L'odeur est menaçante, surtout celle de l'autre, car elle imprègne l'intimité au corps défendant de l'individu qui l'inhale. Forme de possession, elle expulse de soi pour y installer un autre (Le Breton, 2006 p.294).

De même, on associe très souvent mauvaises odeurs, pollutions et effets sur la santé (Moch, Bonnefoy, 1997). Il semble que la pollution détectable par certains indices visuels ou olfactifs (fumées, odeurs, opacité de l'air) soit assimilée souvent à tort à la pollution

¹²⁷ Paul Brouardel utilise cette expression dans la *Revue d'hygiène et de police sanitaire* n°4 Paris, Masson, 1882, p.316

médicalement toxique. Quand une puanteur nous assaille, il est impossible de négliger sa force car c'est le corps qui réagit en nausée, en toux, en vomissement pour signifier qu'il refuse d'inhaler. Dominique Memmi fait du dégoût en général « un bloc somatique irréductible » où « le somatique impose ici sa domination immédiate à travers des réactions de répulsion, de haut-le-cœur, de nausée ou de vomissement » (Memmi et al., 2011). L'odeur provoque donc une action du corps. Plus particulièrement, le dégoût olfactif trahit une peur de la contamination qui n'a pourtant plus de raison d'être (les miasmes urbains sont aujourd'hui inoffensifs à court terme).

L'ajout inhabituel d'un odorant dans l'air est donc perçu comme une détérioration de la qualité de l'oxygène. Face à une odorant qui pue, on fuit, on se disperse comme si l'air combiné à l'odeur était un danger irrespirable et donc à la catastrophe. L'évaporation de produits toxiques est synonyme de mauvaise qualité de l'air. La corrélation entre ces deux phénomènes est restituée par Jean Pierre Willot au sujet du gaz manufacturé utilisé au XIX^{ème} (Dulau, 1998, p. 150) :

Beaucoup de personnes ont une forte antipathie pour le chauffage à gaz des appartements... Il en résulte non seulement une odeur désagréable mais aussi la présence dans l'air de gaz qui peuvent nuire à la santé (*Le temps*, 10 octobre 1876).

Cependant, le caractère indispensable du gaz pour s'éclairer va triompher sur ces miasmes nauséabonds. S'opère alors une hiérarchie des sens où les avantages de la vision l'emportent sur les inconvénients du senti. Certains valorisent même les effets néfastes de ces gaz et font disparaître leur risque comme par exemple le *Traité de l'éclairage par le gaz inflammable* (1816) : « Le gaz hydrogène est un calmant très doux, , un remède efficace contre les irritations de la poitrine » (Dulau, 1998, p. 152). Quand d'autres vont développer une compétence sensorielle pour détecter le danger mais aussi la source des fuites : « Compte tenu de sa fluidité et de sa propagation insidieuse, il ne pouvait être décelé autrement que par l'odeur. Plusieurs indices permettaient de localiser les fuites qui étaient toujours à l'origine des accidents » (Dulau, 1998, p. 153)

Lors du récent incendie de l'Usine Lubrizol de Rouen¹²⁸, Louis Marrou évoque justement dans *Libération*¹²⁹ la crainte des habitants face à l'odeur persistante qui agit comme une piqûre de rappel. C'est en outre le facteur imprévisible et inattendu qui dérange car il n'y a

¹²⁸ L'incendie a eu lieu le 26 septembre 2019

¹²⁹ Louis Marrou, « Pour une approche à odeurs d'hommes », *Libération*, 3 octobre 2019

pas d'emprise possible sur la chose. Si l'individu est certain d'être capable de contrôler la situation, il sera plus confiant.

Ainsi, aujourd'hui, quand une ville est envahie subitement par un gros nuage visible et odorant, le caractère inhabituel de la situation rend l'odeur mauvaise comme l'air. Sont mises alors en place des mesures de fonctionnement « aéro-olfactif » :

« Les cartes d'odeurs sont rares. Pourtant, le développement des mesures sur la qualité de l'air s'est souvent accompagné de la mise en place de réseaux de capteurs et d'escouades dans le nez, des citoyens formés à repérer les odeurs. »¹³⁰

Ce type de situation amène ainsi les contrôles de santé publique à veiller équitablement à la préservation des deux domaines. Le principal danger de l'air inodore se situe bien au niveau de son absence d'indices de détection comme la pollution atmosphérique ou d'autres gaz toxiques. En effet, l'utilisation du gaz naturel et épuré aujourd'hui n'est pas sans risque :

Le gaz naturel, hydrocarbure au même titre que le pétrole, est extrait de couches profondes et ne sent plus rien, pas plus qu'il n'a de pouvoir asphyxiant. Le seul risque qu'il ait conservé – risque majeur et souvent dramatique – est sa force explosive (Dulau, 1998, p. 157).

À l'inverse, l'odeur avertit du danger et crée une action prouvant que le fil danger-odeur-action-corps est établi. Ainsi, l'odeur sauve en inquiétant, en provoquant une réaction spontanée somatique. On associe le plus souvent le sens de l'odorat à l'animalité en raison du flairage :

Même dans un endroit paisible, l'animal est toujours tendu vers un danger possible de fuir. Pour beaucoup d'animaux, il en est littéralement ainsi dans les sens ontique : les mouvements incessants de leurs yeux et de leurs naseaux, de même que leur disposition constante au saut et à la course, constituent les plus sûrs de leur être-en-transition dans chaque lieu particulier qu'ils occupent (Straus, 2000, p. 310).

Mais la réaction à l'odeur rappelle que l'être humain est aussi aux aguets. Cette vigilance olfactive rappelle la définition d'Alain Corbin de l'odorat, décrit comme ayant fonction d'alerte :

¹³⁰ *Ibid*

« Avant garde du goût, le nez signale le poison ; mais là n'est plus essentiel, l'odorat détecte les dangers que recèle l'atmosphère. Il reste le meilleur analyste des qualités de l'air (...) L'odorat anticipe la menace ; il discerne à distance la pourriture nuisible et la présence du miasme. Il assume la répulsion à l'égard de tout ce qui est périssable. La promotion de l'air assure celle du sens privilégié de la vigilance inquiète. Celui-ci ordonne le nouveau découpage de l'espace imposé par l'émergence de la chimie moderne » (Corbin, 2016, p. 14).

Si l'atmosphère correspond communément à l'air ambiant que l'on respire dans un lieu donné, elle désigne plus précisément la couche gazeuse qui entoure avec homogénéité le globe terrestre. Selon Olivier Gaudin et Maxime Le Calvé, le terme « atmosphère » (qui vient du grec « atmos » : vapeur et sphaira : sphère) existe depuis le XVII^{ème} siècle. S'il était au départ employé au masculin dans un vocabulaire savant, l'encyclopédie de Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert le démocratise et le met au féminin. Le terme atmosphère a une histoire plus ancienne et plus générique puisque la plupart des langues européennes l'empruntent (Le Calvé & Gaudin, 2018).

Si de plus en plus on peut utiliser le mot « atmosphère » comme un synonyme d'ambiance, le terme « ambiance » est employé dans le langage courant depuis seulement une trentaine d'années : il serait même une spécificité de la langue française. Si l'atmosphère est connue des sciences physiques et mathématiques, l'ambiance prend davantage sa place auprès de la recherche en architecture urbaine, en géographie et sa réflexion concerne de plus en plus également la sociologie des espaces publics, l'anthropologie de l'ordinaire, l'histoire urbaine, ou encore l'histoire des sensibilités et des émotions » (Le Calvé & Gaudin, 2018), soit des domaines dont l'intérêt est bien plus récent.

En se laissant guider par une approche phénoménologique, l'atmosphère comme l'ambiance n'est plus seulement ce qui entoure le sujet mais aussi ce qui le traverse, l'influence et le modifie. En s'affranchissant des frontières entre le sujet et le monde, la notion d'atmosphère rencontre une ambivalence dans l'ambiance qui s'inscrit toujours dans un contexte précis mais qui se détache de la notion de climat, de milieu ou d'environnement. Ce halo n'échappe pas à cette enveloppe extérieure mais son existence dépend de sa capacité à affecter profondément une personne ou une collectivité. Le groupe est le principal fabricant d'ambiance. L'énergie, les chants, les contacts et les mélanges d'odeurs humaines contribuent à créer l'ambiance d'un lieu. Dans ses parcours commentés, Jean-Paul Thibaud pense ainsi l'ambiance sous l'égide de la mobilité et la motricité :

Pour finir, les ambiances urbaines posent la question du mouvement à un double niveau : d'une part, en termes de motricité, comme condition de possibilité de la perception ; d'autre part, en termes de mobilité, comme condition de possibilité de l'espace public. À ce titre, plutôt que d'adopter une approche statique, nous proposons d'intégrer le mouvement au cœur même de notre démarche de terrain. Pour accéder à l'expérience sensible du citoyen, nous nous appuyons sur un protocole de cheminements en milieu urbain. L'enquête ne se fondera pas seulement sur la perception située mais aussi sur la perception en mouvement (Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (Eds.), 2001).

En effet, le sujet n'est jamais détaché d'une ambiance mais toujours intrinsèquement emporté et affecté : elle influence continuellement les comportements des membres d'un groupe. L'enveloppe serait alors non plus ce qui entoure mais aussi ce qui va entre. L'ambiance n'est pas seulement une contenance mais une connivence (Thibaud, 2018).

Outre l'ambiance d'un objet ou d'un lieu, il existe aussi des ambiances qui émanent de personnes mêmes. Bruce Bégout travaille sur l'aura comme ambiance individuelle et s'appuie sur la définition de Tellenbach pour déployer sa pensée : « Cet atmosphérique pénètre la personne dans tous ses traits, les plongeant tous dans une teinture particulière, individuelle » (Tellenbach et al., 1983, p. 41). L'aura serait comme l'individualisation de l'atmosphère, comme l'air inimitable d'une personne, le ton individuel (Bégout, 2018). Avec cette description de l'aura, l'humeur même du corps revêt cette qualité d'ambiance en supprimant encore davantage toute distante et en traversant les autres par le flair :

L'aura détermine les rencontres interpersonnelles, elle leur donne leur ton primordial et décide pour une part de la manière dont nous allons nous comporter. Non seulement nous sommes nous-mêmes porteurs d'émanations propres qui constituent notre nimbe spécifique, mais nous sommes aussi capables à chaque instant de flairer le « don de soi atmosphérique » des autres (Bégout, 2018).

Le « don de soi atmosphérique »¹³¹ impose une réconciliation du sujet et du monde car l'atmosphère n'existe qu'à travers le soi, le soi qu'à travers l'atmosphère. L'ambiance illustre au mieux ce sujet-monde qui n'apparaît donc plus comme une expérience secondaire ou détachée du sujet mais définitivement rattachée au corps et aux interactions¹³². En se diffusant

¹³¹ Hubertus Tellenbach, *Goût et atmosphère*, trad. Jean Amsler, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p.42

¹³² Il est intéressant de noter que le terme *Stimmung* en allemand désigne à la fois l'humeur d'une personne mais aussi l'atmosphère d'un endroit.

par le biais de l'interaction humaine, l'ambiance vibre et vit. L'ambiance, c'est le vivant, lui-même. En étant pris dans les affects du sujet-monde et de sa vitalité, l'ambiance procède en permanence à des profondes mutations : elle vise à se transformer car elle se construit avec le milieu qui la compose. Les fluctuations font naître des effets de surprise et d'imprévu. Corrélée au vivant, au changement d'ambiance et au devenir, l'ambiance semble partager les mêmes qualités que l'odeur.

L'odorant émane d'un intérieur, se diffuse à l'extérieur, se glisse à nouveau dans un intérieur, et se rediffuse à l'extérieur, etc. Pour évoquer l'odeur qui envahit un lieu, on peut parler d'une ambiance et même plus précisément d'une ambiance olfactive. Si l'ambiance est certes synesthésique, elle est aussi traversante.

À Pékin particulièrement, je remarque d'emblée une relation ténue entre l'odeur et l'ambiance. Quand j'invite une interlocutrice à me décrire la ville, sa réponse suggère que l'odeur est d'abord une histoire d'ambiance : « Mais, c'est compliqué parce qu'au début du stage, je suis allée à l'entreprise tous les après-midis. Il y a peu de monde, il y a des places. Tout est calme, clair et frais et avec de la place, ordonné. Mais, quand il y a une personne âgée et que je lui laisse ma place, je me sens bien. Je suis contente quand je fais ça. L'odeur n'est pas sucrée car sucrée c'est trop fort. Il y a parfois des odeurs naturelles comme l'odeur de moi-même, je me sens bien. Je me sens contente, c'est ce que je dois faire. Euh... mais, il y a des moments où il y a aussi des odeurs mauvaises, le matin, quand je prends le métro et qu'il y a du monde, je suis pressée par des hommes et des personnes et une fois que je ... c'était lundi ou mardi matin je me suis sentie mal, je voulais vomir tout à coup, j'avais de la sueur et je voulais tomber dans les pommes ». (Johanna¹³³, 24 ans). Dans son déroulement, la relation avec l'environnement extérieure doit s'arrimer à un état de bien intérieur. L'odeur est la trace du bon fonctionnement de cette alliance. Plusieurs types d'ambiances sont analysées dans le métro. Le calme, la clarté, la fraîcheur et l'ordre d'un côté et la précipitation, le désordre et l'odeur mauvaise de l'autre. Dans le premier cas, l'ambiance est bonne car l'odeur est très subtile, presque imperceptible. Dans le second cas, la prééminence de l'odeur provoque des conséquences lourdes sur son état. Quand l'odeur est mauvaise, elle signifie que l'ambiance est gâchée. On suppose alors que l'ambiance se définit par cette connivence avec le sujet au point qu'on ne peut que la supporter si l'odeur est supportable. On ne peut pas séparer l'odeur de l'ambiance.

¹³³ Les noms francisés sont des pseudonymes.

C'est aussi le cas de Maxime qui compare deux environnements distincts, celui de son enfance et celui d'aujourd'hui alors que ma question est orientée vers un souvenir d'odeur en famille ou entre amis : « Il y a deux situations qui ont changé l'environnement. La pollution des voitures et la fumée des usines. Et une raison psychologique. Par exemple, quand je mange une tomate, je sens que ce n'est pas la même tomate que j'ai mangée il y a 20 ans quand j'étais petit. À ce moment-là, je réfléchis : ah cela a changé. Cela change du mauvais côté. Même quand je mange une glace, la glace de mon enfance il y avait du sucre, de l'eau, du lait, et très naturel, des ingrédients très naturels et maintenant les vrais ingrédients on ne sait pas cela vient d'où, on ne sait pas ce que c'est. Les vrais odeurs et tout cela, dans mon corps cela a changé ». L'environnement olfactif désigne ici en réalité un changement de société qui comprend une alimentation différente, une pollution exacerbée et un bouleversement des interactions. Par l'odeur, on a des indications sur une situation du monde, voire un contexte global qui s'est détérioré.

Pour Tellenbach, l'olfaction dissout les frontières du sujet et du monde car ce sens est toujours homogène sans être pour autant fusion : il n'y a pas de synthèse de l'intérieur et de l'extérieur, mais un plongeon dans le même (homo) d'où l'on naît (génos). L'odeur entre dans le sujet comme « un courant de monde » (Tellenbach et al., 1983, p. 19). Cet être-en-commun, c'est l'air qui le dispense, circulant partout et apportant avec lui son atmosphère universelle (Tellenbach et al., 1983, p. 19). En effet, l'air est le composant et le médiateur de l'odeur comme de l'atmosphère et de l'ambiance. Dans l'olfaction et la gustation réceptives, « nous sommes par force liés aux conditions environnantes de notre relation naturelle au monde » (Tellenbach et al., 1983, p. 23). Bruce Bégout insiste également sur l'olfaction dans son article dédié à l'aura. On peut comparer le processus d'individualisation de l'aura par celui de l'olfaction et du goût : « L'olfaction primitive, la respiration, est le mode originel de l'être-au-monde. Exister, c'est se tenir dehors au sein de cette enveloppe atmosphérique ; on sent l'air comme on sent la vie » (Le Calvé & Gaudin, 2018). Finalement, l'olfaction, l'aura et l'ambiance répondent par cette circulation entre l'homogénéité, le vivant et l'intériorité. Il n'y a pas d'odeur qui ne soit pas active car engagée dans une mouvance.

Enfin, l'ambiance peut être soumise à l'artifice pour donner l'illusion du vivant, du vrai, de l'inattendu et s'insérer sans suspicion dans un milieu déterminé. Dans le champ du cinéma par exemple, l'ambiance va contribuer à créer une atmosphère spécifique pour la réalisation du film. On peut prendre l'exemple des bruitages créant l'illusion de la réalité. Sans ces bruitages, le spectateur risque de ne pas rentrer dans le film, de rester à côté et en décalage avec le récit

proposé. L'ambiance permet au sujet de s'immiscer dans la scène comme toutes celles qui constituent la vie et le réel.

L'ambiance sonore équivaut donc au parfum d'ambiance. Selon David le Breton, l'ambiance fabriquée avec des odeurs vise à une recherche de congruence entre un lieu et ses odeurs. Elle est une impression qui doit correspondre à une attente :

Si elle imprime une ambiance, elle participe de façon pénible en certains lieux au sentiment de pollution, de la dégradation d'un site. Toute odeur qui n'est pas à sa place provoque la gêne et l'étrangeté car l'intériorité qu'elle exprime ne se retrouve pas dans les attentes propres aux circonstances. Toute rupture olfactive induit une destruction de l'atmosphère recherchée (Le Breton, 2006, p. 256)

Cependant, le parfum d'ambiance a une fonction hyperbolique ; il renforce l'identité du lieu par une « suridentification ». On peut penser à des odeurs artificielles marines dans une station thermale. L'odeur du sel ou d'algues vient surligner une odeur minérale déjà présente. Il devient très difficile de séparer l'ambiance de son attente olfactive.

Le facteur d'ambiance est aussi un outil marketing qui a été développé dans les années 1970. Il peut s'agir d'une odeur mais aussi d'un élément décoratif ou musical qui va participer au bien-être des personnes qui fréquentent un lieu. Cet outil peut les disposer à mieux travailler ou plus consommer. La fabrique artificielle des odeurs consiste alors à mener ses usagers par le bout du nez au point que les ambiances olfactives doivent s'accorder aux significations des objets de manière à contrôler et à fixer la particularité traversante de l'odeur.

Le « parfum d'ambiance » consiste à recréer la plupart du temps une ambiance extérieure qualifiée de positive comme l'odeur de la forêt, de la mer, de la montagne dans un espace intérieur. C'est une invitation au voyage, au dépaysement. Il y a encore une fois dans cet artefact la volonté de bouleverser les frontières en glissant ce qui est habituellement à l'extérieur du côté de l'intérieur. Le parfum d'ambiance crée une réalité illusoire de l'ailleurs tout en étant en dedans. Cependant, on peut s'interroger sur l'évidence posée de ces activités de production entre parfum d'ambiance et bien-être.

Dès qu'il y a un sentiment d'insécurité (dans un parking, dans le métro, sous un tunnel), des ambiances olfactives sont créées pour rassurer l'utilisateur mais aussi et peut-être surtout pour adoucir son comportement et mieux le contrôler. Si pour Jean-Paul Thibaud, une ambiance « est toujours chargée d'émotion », elle doit dépasser la valeur positive ou négative et sortir des trois grandes catégories : l'ennui, le confort, la beauté (Thibaud, 2011).

À la différence de l'ambiance sonore et du parfum d'ambiance, l'ambiance auditive et l'ambiance olfactive correspondent à ce qu'on entend, à ce qu'on sent sans attentes. Le caractère imprévisible de ces ambiances est constitutif de cette distinction. Que peut-on dire alors des odeurs urbaines sans artifice ? Comment est perçue l'ambiance de la ville par l'olfaction ? En quoi peut-elle se détacher d'une congruence obligatoire ?

1.6.4 Les odeurs dans l'espace urbain

Les dernières décennies ont connu l'émergence d'un courant en urbanisme où la relation sensible aux espaces qui nous entourent est privilégiée. Ce constat amène alors à d'autres manières de penser et d'aménager la ville :

Dans ce contexte, l'idée que la relation sensible à l'espace n'est pas neutre, que les affects – ce qui nous touche – deviennent une dimension opératoire et donc un enjeu de connaissance sur la relation de l'être humain à son environnement, nous pousse ainsi à évaluer l'importance de ce rapport d'ordre affectif à l'espace (Feildel, 2013)

Si les affects sont corrélés aux pratiques des habitants dans la ville, on peut aussi considérer que l'odeur influence les choix, les comportements et les manières de faire. Barbara Bonnefoy et Valérie Triquet essayent de comprendre comment s'expriment et s'articulent les représentations de l'odeur dans la ville de Paris et constatent que le lien entre l'odeur et la ville participent à l'image de la ville, à l'évaluation de la qualité de vie urbaine et à l'influence de certains comportements. Les représentations des odeurs de Paris sont le plus souvent opposées à la campagne où les odeurs sont plus fraîches ou du moins présentes (Bonnefoy & Triquet, 1999). Encore une fois, la relation entre l'odeur et l'air n'a pas complètement disparu. Si les odeurs à la campagne sont opposées à l'odeur de la ville, c'est aussi parce que nos facultés respiratoires et olfactives sont plus développées dans un environnement non pollué (Majid et al., 2017). Dans l'environnement, certains phénomènes, notamment la pollution, pourraient avoir un impact sur la perception olfactive. La fumée et le carbone peuvent détériorer la détection, la discrimination, l'identification quand les environnements non pollués favoriseraient un effet positif sur la perception et la cognition olfactive. Opposer les odeurs de campagne et de ville vise aussi à faire ressortir l'étouffement urbain ou à tenter de s'en échapper. La nature de la campagne est de plus en plus souvent opposée au chimique de la ville comme l'enquête ethnographique le souligne. Depuis les années 70, une idéologie anti-ville se développe car elle est associée à un milieu technique, pollué, artificialisé :

La ville est le lieu de l'encombrement. L'artificialité et le confort en font l'espace optimal des pollutions. La ville est le lieu du mal vivre, des temps de transport importants, de la crise de l'emploi, de la mendicité renaissante (Nicole, 1996)

Les odeurs dans les transports sont des références pour évoquer l'odeur de la ville. Ces déplacements dans les transports qui mêlent à la fois une mobilité, une interaction et un déplacement sont propices pour évoquer les odeurs. Dans sa recherche sur le bien-être olfactif dans certains quartiers de Paris, la géographe Lucile Grésillon propose une étude des odeurs dans le RER B à la station « Châtelet-les-Halles ». Les molécules odorantes d'hydrogène sulfuré proviennent de la réduction de la roche dans le gypse creusé par l'humidité et le gaz carbonique rejetés par les voyageurs (Grésillon, 2013). Ces éléments de géologie permettent de mieux comprendre la structure d'un espace et le développement de molécules physico-chimiques. En revanche, son étude repose seulement sur trois questions et empêche une interprétation plus en profondeur du ressenti des voyageurs. Le souterrain est de fait un espace qui est mal pensé : il reflète l'inconscient, la contamination et la maladie. À partir de ces *a priori* dysphoriques, Lucile Grésillon semble mener une étude olfactive pour confirmer la représentation déjà mauvaise du RER et non pour la déconstruire. Sur 38 items, 23 sont en effet de nature négative. Cela signifie aussi que les 15 items restants établissent d'autres types d'affects sans que l'on sache réellement ce qui en ressort. Un lieu représenté négativement ou positivement n'est pas systématiquement négatif ou positif au nez.

Les représentations olfactives sont en revanche profondément influencées par l'attachement au site. On peut voir par exemple que les nuisances olfactives provenant d'entreprises industrielles ne sont pas toujours décriées par la population - attachée d'une part à sa région et dépendant de l'autre économiquement des usines en question (Tapia, 1978). L'investissement affectif va transformer un simple signe olfactif en empreinte, en repère, en une chose familière. Les pratiques réalisées dans un lieu participent à la construction d'un affect et des odeurs qu'on va y trouver. Joël Candau montre à ce titre que le contexte de dégustation joue un rôle important au point que l'expérience vécue et pratiquée dans un environnement l'emporte sur la sensation olfactive réelle : « Cette déception est bien connue de tous ceux qui ont acheté des vins de pays en période de vacances et qui, de retour chez eux, ne ressentent plus le même plaisir à le déguster » (Candau, 2000, p. 55).

Dans les transports en commun, ce n'est pas l'odeur qui dérange en soi mais souvent la qualité de déplacement et les conditions de transports :

Il semble que les représentations de l'odeur soient liées à celles de la qualité du déplacement urbain, et il paraît intéressant d'observer comment s'organise cette relation « odeur/déplacement ». Nos observations mettent en avant un lien entre l'appréhension olfactive de la ville, les déplacements effectués et conditions de transport (Bonnefoy & Triquet, 1999)

Selon Lucile Grésillon, les odeurs sont liées au bien-être qui lui-même est lié à la sociabilité. Cependant, je suis encline à penser que les odeurs sont liées à la sociabilité (soit à l'affect, la pratique, l'interaction) qui détermine ensuite ce qui est bien-être ou non. Malgré son étude intéressante dans le quartier de la Huchette, la notion de bien-être olfactif est encore une fois mise à l'épreuve : si les habitants sont mécontents à cause du bruit et de l'odeur, les touristes viennent précisément dans ce quartier pour l'odeur des sandwiches turcs à déguster sur le pouce dans un quartier animé. La manière d'appréhender l'odeur dépend toujours de là où on se trouve. Dans cet exemple du quartier opposant les ressentis des touristes aux habitants, on conçoit que la perception d'une odeur inhabituelle chez soi entraîne plus d'intolérance que celle sentie en ville. La nuisance est relevée précisément à cause de ce franchissement de l'imperméabilité de l'espace clos : celui-ci est envahi d'une présence olfactive non choisie (Grésillon, 2005). Quand on déambule en ville, l'ouverture des espaces amène à une ouverture du sentir. Mais, en rentrant chez soi, il n'est plus question d'ouverture mais de propriété : on ne veut sentir que ce que l'on contrôle et ce qui nous appartient. Le jeu de porosité et de frontières entre les espaces du dedans et du dehors sera déployée pour comprendre davantage la modalité de l'olfaction.

Toutefois, le bien-être olfactif ne se situe peut-être ni dans la neutralité des odeurs comme le suggère Lucile Grésillon ni dans la fascination ou dans les délices comme le propose Victoria Henshaw (Balez, 2017). Du point de vue de la ville, la gestion des odeurs est opérée selon un aménagement. Le bâti, les structures, les espaces urbains vont avoir une influence sur l'olfaction. Certains aménagements comme les canalisations ont été créés pour des buts sanitaires, hygiénistes mais aussi olfactifs. Alain Corbin explique comment s'installe la décision de planter des arbres en ville par mécanisme d'oxygénisation et de ventilation :

La découverte du pouvoir oxygénant des plantes sous l'effet de la lumière engendre (...) l'optimiste vision d'une régulation providentielle qui fait corriger par les végétaux l'air vicié par les animaux (Corbin, 2016, p. 25).

Les mesures d'hygiénisation prônées dans l'espace public ont perduré et radicalement changé la ville au fil du temps au point de faire disparaître presque tous les effluves. Mais on peut aussi

constater que ce phénomène d'épuration a influencé la venue d'un « politiquement correct WASP » où « il faut être aseptisé et débarrassé de toutes les odeurs de vie et, éventuellement masqué d'un parfum de marque » (Dulau, 1998, p. 9). L'ère dans laquelle nous évoluons en Occident est maquée par le processus commencé au XVIII^{ème} démontré à merveille par Alain Corbin.

Les nuisances olfactives en ville font naître des métiers dont la compétence est de flairer la ville, montrant que l'espace urbain odorant est source de préoccupations pour les pouvoirs publics. Dans les années soixante, à New York, les autorités du transport ont recruté un renifleur pour repérer les fuites de gaz et autres sources nauséabondes :

Pendant plus de 34 ans, Smelly Kelly [Kelly le Renifleur] travailla comme « nez » dans le métro de New-York pour le compte de la New York Transit Authority. Il devait détecter les fuites de gaz. Un jour, un patron de bistro à l'humeur irascible *attaqua* cette société, prétendant que les vapeurs nauséabondes des tunnels envahissaient son établissement. Kelly fit le tour de la salle, narine au vent, afin de repérer l'odeur, monta sur une chaise, tapa sur le mur en un point précis et annonça : « Rat crevés ». Il avait raison. (Anderson & Harney, 2020)

Actuellement, un an et demi après l'incendie de Lubrizol, la situation préoccupe encore les habitants qui se sentent lésés et agressés par ces odeurs. Dans plus de 50% des cas, les habitants signalent des symptômes associés aux odeurs. Il s'agit principalement de maux de tête, de nausées et parfois de picotements. Face à ces effets négatifs, il faut répondre par une action. La commune embauche et forme une équipe de renifleurs. Il y a une corrélation entre la cause de l'odeur, son effet néfaste et l'action à son encontre. Une « olfacteur » s'occupe ainsi de chercher si les odeurs sont réellement celles de l'Usine, créatrice des symptômes : « Par exemple, la semaine dernière, il y a eu des signalements et on a pu déterminer que la source de ces odeurs soufrées n'était pas les activités de Lubrizol mais des remontées d'égouts ».¹³⁴ On peut aussi se demander si ces agents de contrôle de l'odeur ne sont pas employés pour rassurer autant qu'assurer l'ordre social.

Victoria Henschaw identifie plus récemment quatre processus de gestion et de processus de contrôle du paysage olfactif urbain : la séparation, la désodorisation, le masquage et l'introduction explicite d'une odeur (Henshaw, 2015). Parler de l'odeur de la ville permet de

¹³⁴ Propos récoltés en ligne : <https://www.lci.fr/population/lubrizol-fait-appel-a-des-olfacteurs-pour-traquer-les-odeurs-suspectes-2165477.html>

mieux la comprendre. Quand Suzel Balez réalise des parcours commentés¹³⁵ dans un centre commercial à Grenoble, ses participants repèrent en majorité trois catégories d'odeurs : l'odeur de l'industrie alimentaire, de l'hygiène et de la qualité de l'air.¹³⁶ La description d'odeurs en parcours fait parfois l'effet d'un inventaire compilé. La mise à plat des sources odorantes peut aussi faire perdre de vue les enjeux sociaux et sensibles de l'aménagement urbain. Les odeurs sources permettent de repérer certains produits qui contribuent à affirmer une identité de la ville (Roubin, 1989).

Cependant, ces odeurs peuvent aussi faire l'objet d'une certaine manipulation dans un but marketing. En effet, l'approche sensorielle d'une ville peut donner envie aux visiteurs de parcourir un lieu de manière insolite comme ce guide anglais qui propose une visite olfactive de York¹³⁷ pour encourager une consommation de la ville :

“A good example is a recent guide produced for the city of York in the UK, which aims ‘to give visitors “a scents of the city” [sic.], and is infused with a range of smells, from horse hair, hoof oil, grass and fruit punch (to depict a day at the York Racecourse) to loose leaf tea and spiced cake (to represent afternoon tea)” (Smith, 2014).

Il existe également d'autres marqueurs peut-être plus importants que ceux de l'ambiance urbaine : ces indices olfactifs émanent davantage de l'habitat et du foyer, signe alors d'un conditionnement mais aussi d'une territorialisation de l'olfaction.

1.6.5 Habitat, territoire et olfaction

À partir du moment où des corps sont ensemble dans l'espace – « il n'y a d'intégration spatiale que dans la mesure où le corps physique perçoit l'espace » (Leroi-Gourhan, 2014, p. 97) – se dessine la notion de territoire qui se forme d'abord par la distance :

« Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire,

¹³⁵ Technique d'entretien où l'enquêté déambule dans l'espace en décrivant ces sensations.

¹³⁶ Op.cit Thèse de doctorat, 2001

¹³⁷<https://www.telegraph.co.uk/travel/destinations/europe/united-kingdom/england/yorkshire/york/articles/Smell-York-tourist-board-launches-scented-guide/>

je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des manières d'expressions. » (Deleuze et al., 1980, p. 393).

Gilles Deleuze et Félix Guattari définissent ici le territoire à partir des marquages comme le chant des oiseaux, la couleur du poisson, l'odeur de l'urine. L'expression domine par un rythme puisqu'il y a territoire « dès qu'il y a expressivité du rythme » (Deleuze & Guattari, 1980 p.387). Le choix de la ritournelle fait *a priori* référence au son comme l'indique le concept de « ritournelle sonore » :

« On ne fait pas bouger un peuple avec des couleurs mais avec des sons. Les drapeaux ne peuvent rien sans les trompettes, les lasers se modulent sur le son » (Deleuze et al., 1980, p. 430).

En se basant sur le rythme, le territoire met en avant la dimension du corps. On territorialise le corps autant qu'on incorpore le territoire. Avec la ritournelle, les marques du corps chantant permettent de s'approprier et de délimiter un territoire. Deleuze et Guattari privilégient le rythme comme une forme d'expression. À propos des oiseaux, Vinciane Despret reprend à son compte les constatations de *Mille plateaux* (Deleuze & Guattari, 1980) puisqu'il n'y a rien de plus mouvementé qu'un territoire ; il relève par excellence des processus de la métamorphose (Despret, 2019, p. 109).

Pour nombre d'animaux, l'odeur est un sens capital dans le repérage des trajets et favorise la navigation (Berthoz, 2009, p.102). Elle ravive ainsi la délimitation des territoires comme l'observe Baptiste Morizot à propos d'une meute de loup. L'odeur prend la forme d'une expression :

Nous les suivions depuis au moins un kilomètre dans le bush et il n'y avait aucun marquage territorial, pas de trace d'urine, pas de grattis. Et là, à peine la meute débouche-t-elle sur le sentier achalandé d'humains, de chiens, de renards, et d'autres, que tous les cinquante mètres trône bien en vue un drapeau¹³⁸ : urines, excréments, grattis. À tous les ponts, il y a un marquage, à l'entrée et à la sortie, comme à tous les croisements. C'est donc nécessairement en réponse à la présence des autres espèces (les humains, les chiens...), c'est forcément un aménagement géopolitique (Morizot, 2020, p. 94).

¹³⁸ L'utilisation du terme « drapeau » et « blason » est récurrent, rappelant nécessairement les formes d'expressions « De la ritournelle » où c'est d'abord la marque qui fait le territoire (Deleuze & Guattari, 1980, p. 388)

À travers ces odeurs, il y a un dialogue muet en interférence qui se crée entre les espèces. Chez la plupart d'entre eux, l'odeur représente le territoire de l'espace, du corps mais aussi de la relation entre corps et espaces. Dans d'autres contextes, l'odeur peut être camouflée pour ne pas révéler son identité. Pour échapper à l'autre, il faut taire son odeur. Certaines proies ont ainsi appris à retenir leurs odeurs : la bécasse, le chevreuil, le lapin. En situation de danger, certains animaux ont la possibilité de changer d'odeurs afin d'éliminer la trace.

Sur plusieurs forums, différents chasseurs sont témoins du même phénomène de suppression ou transformation de l'odeur de la proie :

Depuis déjà pas mal de temps, je m'interroge sur les origines des phénomènes que l'on rapporte souvent sur les odeurs laissées par le gibier et leur perception par l'odorat des chiens. Il est courant d'entendre dire qu'un lièvre ou qu'une bécasse « sait retenir » son odeur. Ou qu'un chevreuil sait jouer avec son odeur pour déjouer une meute de courants » (Marcassin 78) ; « S'il est admis que certains animaux retiennent leur sentiment, d'autres perdent peu à peu leur odeur au cours de la chasse, ainsi un chevreuil sur sa fin ne laissera plus beaucoup d'odeur. Le nez du chien est aussi important, il y a les nez chauds, et les autres, mais surtout il y a les ruses utilisées par le gibier quel qu'il soit. Lièvres, chevreuils, même bécasses utilisent des ruses de sioux.¹³⁹

À l'inverse, les hommes ne peuvent pas taire leur odeur ou la modifier naturellement. Si on peut maîtriser les intonations de sa voix, on ne peut pas physiologiquement changer naturellement l'odeur que l'on dégage. L'impossibilité de retenir naturellement son odeur a encouragé, via les codes sociaux, les techniques, les pratiques ou la consommation de produits pour camoufler son odeur corporelle, notamment dans les blogs de chasseurs. Ces sites regorgent d'astuces pour édulcorer sa propre odeur afin de ne pas laisser de trace.

Pour maîtriser son odeur corporelle sur le territoire d'un animal, il y a plusieurs astuces : laver son linge avec un détergent spécial, se doucher avec un savon qui tue les odeurs corporelles (*Scent Killer*), mettre son linge dans le cèdre ou le pin, monter à l'échelle du mirador avec des gants, se badigeonner avec de l'essence de moufette, marcher dans le sens inverse du vent...Le chasseur n'hésite pas à parler de « leurres olfactifs ». Les lignes d'odeurs¹⁴⁰ sont

¹³⁹ L'internaute écrit sous le pseudonyme Schnutz : <https://www.chassepassion.net/forums-chasse/topic/les-odeurs-du-gibier/>

¹⁴⁰ Les lignes d'odeurs sont fabriquées à partir d'urines de biches, liquides ou cristallisées. Le chasseur les diffuse lors de la chasse pour attirer le gibier.

fréquemment utilisées pour attirer les cervidés mâles vers des femelles fictives. Pour se fondre dans un territoire, il faut se fondre dans l'odeur de ce territoire, changer d'identité corporelle.

Or, selon la croyance des Indiens Desana, la rencontre avec l'animal ne se fait pas par édulcoration : les arômes sont censés au contraire rendre le chasseur plus captivant pour le chassé, de sorte que ces effluves attirent les animaux et les rendent inoffensifs ; cette pratique olfactive incite même la proie à s'approcher du chasseur sans crainte. Lorsque leur but est de chasser des animaux à forte odeur, le chasseur met l'accent sur sa propre odeur : en plus de se frotter le corps avec des herbes aromatiques, il mange du piment fumé ou de la viande fumée, de sorte que son corps exhale des odeurs musquées que ces animaux sont censés trouver attrayantes (Classen & Howes, 1994). Cela rappelle le rituel du chasseur mélanésien qui parfume son corps avec des odorants de marsupiaux afin de masquer sa propre odeur (Le Guérer, 2002, p.29). Le mythe du chasseur et de la panthère parfumée a été récupéré par le christianisme (Le Guérer, 2006). En somme, entrer dans un territoire suppose de modifier la nature profonde de son corps.

Si la musique a une force collective au point de pouvoir déterritorialiser les peuples, l'olfaction va plutôt renforcer les liens d'appartenances à son origine :

(...) dès sa première enfance, chaque individu se trouve immergé dans un cortège d'odeurs/connues, porteuses d'autant de signes de reconnaissances territoriale, et l'activité olfactive se trouve chargée d'une importance première dans le renforcement des liens d'appartenance de l'individu à son village et à son quartier (Roubin, 1989, p. 186).

Si la prédilection des odeurs est rendue possible par des expériences multiples et délibérées, il dépend aussi bel et bien d'un sentiment d'appartenance que l'on construit notamment par l'habitude de ce sens pratique. La fabrique de l'intolérance olfactive se fait en même temps que la distinction entre ce qui est familier et ce qui ne l'est pas. La détection de l'odeur étrange de l'étranger invite à l'éviter, à rebrousser chemin ou à l'éliminer.

Il ne s'agit pas seulement d'odeurs ethniques mais bien plutôt de stratégie d'évitement où la notion de « géopolitique des odeurs » fait davantage sens que celle de géographie. En évoquant l'aménagement géopolitique de la meute de loups, Baptiste Morizot conclut en ce sens : « Composée avec cette autre ancestralité qu'est l'odorat subtil et discriminant, cela invente une allure de vie inimaginable avant, cela ouvre aux loups une dimension de l'être : la géopolitique des odeurs » (Morizot, 2020, p. 95-96).

À mon sens, la reconnaissance olfacto-territoriale jongle toujours entre le familier de l'espace du dedans (le corps, l'habitat, le territoire) et l'étranger de l'espace du dehors (hors du corps, hors de l'habitat, hors du territoire).

Habiter, c'est occuper habituellement. L'habitat est le milieu « qui colle à la peau comme un habit ». On ne peut donc séparer le contact tactile et sensoriel de l'habitat. L'odeur se mêle, se confond même avec l'habitat. À partir du moment où on habite un espace, on le voit, on l'entend, on le touche et on le sent. Le territoire olfactif est à la fois le corps et l'habitat. L'odeur est aussi par excellence l'extension du corps lui-même. C'est même le corps avant le corps (Chaumier, 2003). Les odeurs ne sont-elles pas en ce sens des marqueurs de territoires renvoyant à la plus intime de notre identité ?

Dans de nombreuses sociétés, l'odeur représente la base de l'identité personnelle et sociale (Classen et al., 1994) comme chez les *Suya* de l'Amazonie brésilienne qui hiérarchisent les âges et les genres à partir d'une classification olfactive : les adultes masculins vivant dans la maison des hommes sont considérés comme inodores, les personnes âgées des deux sexes ont une odeur âcre, les filles et les garçons sentent fort, l'odeur la plus désagréable, celle du pourri, est exhalée par les femmes.

Pour la plupart d'entre nous, l'identité personnelle vient toujours se corréler implicitement à une identité sociale mais aussi territoriale. Les Ndut qui vivent dans la zone sahélienne, sont soucieux de propreté (au sens physique) et de pureté (au sens symbolique) : ils trouvent de ce fait malpropres et donc malodorant les blancs aux usages éloignés des leurs (Dupire, 1987).

Dans son article sur « L'imaginaire sensoriel du racisme. L'odeur de l'autre », David le Breton n'hésite pas à révéler le caractère expressif de l'odeur en l'arborant en blason : « L'odeur est en effet un marqueur de soi, ou plutôt de l'autre, dans la mesure où l'individu est insensible à la sienne propre et ne sent que celle des autres, mais inéluctablement son odeur est un blason, une sorte de manifestation volatile de son intériorité » (Le Breton, 1998, p. 11). Cette valeur identitaire de l'odeur est marquée par le corps : « N'habitant pas les mêmes corps, les hommes ne peuvent habiter le même monde et prétendre à son égard aux mêmes prérogatives » (Méchin et al., 1998, p. 10), mais aussi par l'espace : « L'odeur de chaque homme est une signature dans l'espace. De même que les lignes qui sillonnent sa main, cette trace olfactive n'appartient qu'à lui » (Le Breton, 1998, p. 11). L'odeur est donc une signature corporelle de l'espace, comme des lignes de frontières marquant les territoires.

De plus, l'odeur de l'autre est souvent associée à son alimentation qui est reliée à une valeur bio-morale (Rozin, 1994). David Le Breton dénonce une forme de racisme commun

selon laquelle « les Indiens » sentent le « curry », les « Japonais » « le poisson », les « Juifs » « l'ail », « les Polynésiens » la « noix de coco », « les Caucasiens » « le beurre ». L'Autre incarne une souillure sensorielle (Le Breton, 2019, p.150). Au cours de mes entretiens¹⁴¹, les stigmates olfactifs ne sont pas rares : « C'est peut-être un peu raciste mais je pense que les gens un peu gros, ça sent plus ou quelqu'un qui ne s'occupe pas bien de son hygiène. Je n'aime pas les filles qui mettent le parfum trop fort. Je n'aime pas les garçons féminins, je vais anticiper l'odeur de ce type de garçon et je n'aime pas. » (Limo, 26 ans, Pékin). En étiquetant le gros en sale, la femme parfumée en mature ou en vulgaire, l'homme parfumé en féminin, on repère la marque d'un essentialisme sensoriel qui tend à naturaliser le stéréotype. C'est en cela que les odeurs nourrissent des processus identitaires de manière subtile autant qu'inquiétante :

Elles [les odeurs] nourrissent les représentations des clivages raciaux, sociaux et professionnels ou nationaux et peuvent contribuer aux discriminations entre groupes qui se pensent ou se perçoivent olfactivement différents, moyen commode de naturaliser l'altérité. En effet, par son caractère concret et objectivable, la perception sensorielle lors d'interactions humaines conforte les interactants dans l'idée que la catégorisation d'autrui à laquelle ils procèdent reflète sa « véritable » identité, sa « vraie » nature (Candau, 2013).

Ces questions de catégorisation permettent d'articuler l'olf-action avec sa dénomination. Si l'olfaction est un sens pratique, comment la perception s'exprime-t-elle ? A-t-elle un langage défini ? (Chapitre VII)

¹⁴¹ Lors du terrain de mon master 2 sur les odeurs dans l'hôpital public à Paris, je me souviens d'un patient sénégalais qui n'avait pas eu le droit d'amener sa nourriture traditionnelle en raison de son odeur. Celle-ci était susceptible de déranger les autres patients et l'ensemble du service. Et pourtant, l'assistance publique se basant sur des principes d'égalité et de tolérance, ne peut pas stigmatiser en fonction des origines au risque de provoquer du favoritisme. Si le risque de dérive raciste n'est pas pensable frontalement, cette dérive peut se faire par le biais de l'odeur.

1.7 Chapitre VII. Odeurs et dénomination

Caractérisée par son mouvement, l'odeur n'a pas de dénomination stable dans la plupart des langues. Contrairement au registre varié dans le domaine des couleurs mais aussi des sons et des goûts, il n'y a pas de références auxquelles se rattacher pour désigner les odeurs. Faut-il alors discréditer l'odeur sous prétexte qu'elle n'est pas désignée précisément ? (2.3.1) En l'absence de lexique précis, l'odeur prend la fonction d'un écran symbolique. Elle devient signifiée en nommant sans nommer (2.3.2). Si l'odeur-signe apparaît comme un message en lui-même la plupart du temps sous-jacent, l'emploi symbolique se rattache à un objet subordonnant nécessairement l'odeur à une relation métonymique (2.3.3)

1.7.1 Quid de l'odeur sans dénomination ?

Suivant l'hypothèse de Sapir-Whorf, les perceptions d'odeurs devraient dépendre uniquement des catégories linguistiques. Or il est difficile de renoncer à la réalité de l'odeur quand bien même les terminologies sont limitées (2.3.1.1). À la place d'un lexique stable, consensuel et précis, la langue des odeurs trouve majoritairement un point de repère dans l'évanescence et la performativité (2.3.1.2), sans négliger le recensement récent de plusieurs peuples qui s'expriment avec des catégories d'odeurs et un lexique olfactif (2.3.1.3). Or on verra que les usages de la langue des odeurs dépendent majoritairement des usages olfactifs. On constate ainsi que le sens pratique régulièrement mis en œuvre est créateur de représentations conceptuelles linguistiques (2.3.1.4)

1.7.1.1 Rejet de l'hypothèse du déterminisme linguistique

L'hypothèse Sapir-Whorf – du nom de l'anthropologue Edwar Sapir et de son étudiant Benjamin Lee Whorf – a marqué l'histoire de l'anthropologie cognitive au début des années 1960 par une large controverse. Le déterminisme linguistique¹⁴² dont l'idée majeure est de faire dépendre toute perception du langage a d'abord été critiqué par Berlin et Kay travaillant sur les couleurs (Berlin & Kay, 1969). Leur dispositif expérimental prouve qu'un ensemble restreint

¹⁴² Le déterminisme linguistique est la version forte de l'hypothèse : le langage détermine la pensée. Le relativisme est la version faible de l'hypothèse : la pensée préexiste au langage, mais ce dernier la met en forme, l'influence.

de couleurs fondamentales est à la base de toutes les terminologies humaines inventoriées. Il s'agit des onze catégories de couleur de base (le noir, le blanc, le rouge, le jaune, le vert, le bleu, le violet, le rose, le brun, l'orange et le gris) à partir desquelles tous les termes de couleur dans toutes les langues sont créés.

Les recherches sur la dénomination des couleurs se sont développées par la suite avec notamment l'ouvrage collectif *Voir et nommer les couleurs* (Tornay, 1978) mettant en perspective aussi bien le mécanisme naturel des couleurs que sa dimension linguistique, symbolique et ethnographique.

Plus récemment, à propos des arômes et du goût du vin, Joël Candau renverse l'hypothèse en envisageant que ce sont les facteurs percepto-cognitifs qui possèdent une influence sur le langage et non l'inverse : « Le langage ne servirait qu'à convertir en discours ce qui a déjà été apporté par les sensations, le travail de cognition et l'instinct social » (Candau, 2005).

La question de la nomination des odeurs soulève celle de leur catégorisation. Dans le domaine olfactif particulièrement, André Holley décrit le langage comme ne pouvant pas suivre la vitesse et la diversité des sensations et insiste aussi sur les catégories peu rigides et faiblement consensuelles chez les locuteurs :

« Il est, après tout, compréhensible, dit-il, que la langue n'ait pu individualiser par un terme spécifique chacune des sensations que fournit le monde olfactif, parce qu'il y en a beaucoup trop (Holley, 1999, p. 25)

Joël Candau et Olivier Wathelet substituent au terme de catégories celui de « pseudo-catégories » (Candau & Wathelet, 2011), insistant notamment sur la possible transformation d'une description olfactive avec le temps. Dans le monde de la parfumerie, je pense notamment à des descripteurs nouveaux désignant l'odeur comme « croquante » ou « gourmande » invitant à confondre l'odeur avec le plaisir de la gastronomie et qui restent sous l'emprise de la convention : « Le parfum reste victime d'une surcharge en conventions qui fait que le jasmin est presque toujours lumineux tandis que le géranium est croquant et le vétiver est décrit comme ayant une odeur verte » (Sartoretti, 2020). Les vins sont aussi enclins à des évolutions descriptives : l'opposition entre la minéralité et la rondeur d'un vin remplace aujourd'hui une

formule moins élaborée, plus commune du « vin sec ou fruité »¹⁴³. On peut se demander à quel point ces critères élaborés perdent leur pertinence. Ils répondent le plus souvent à des désirs esthétiques du marketing comme le soutient Annick Le Guérer :

Pour son auteur, Suzanne Grayson, tous les termes qui servent traditionnellement à définir le « beau » parfum (équilibre, rondeur, stabilité, matières coûteuses) sont des « *dogwash* » (« foutaises »). Cela relève d'une « mystique » existant essentiellement chez les parfumeurs épris d'esthétisme et non chez les consommateurs, soucieux uniquement de ce que « cela sente bon ». Le parfum échappe à son créateur pour tomber entre les mains du marketing, seul capable de l'élever au rang des très grands ou de le laisser dans l'ombre. Un parfum très médiocre peut avoir du succès s'il le décide, tandis qu'un « bon » parfum n'en aura aucun sans son aide...(Le Guérer, 2006)

Si la perception se construit indépendamment du langage, l'olfaction ne se caractérise pas pour autant comme un sens muet. Bien qu'instable, imprécis et soumis à de nombreux échecs cognitifs comme « the type of nose phenomenon »¹⁴⁴, le sens de l'odorat adopte aussi son propre langage distinct d'une communication plus attendue et conventionnelle. En effet, la description de l'odeur recourt à un registre poétique en train de s'inventer comme le montre un entretien de Joël Candau avec un œnologue qui décrit la sensation du vin avec originalité : « *sur nos produits, on a le caractère de pamplemousse, pêche blanche, ensuite on a des caractères de fruits rouges, mais là c'est assez complexe, sous-bois, quand on passe sur des rouges par exemple ou sur des vins blancs, foin coupé, ça revient souvent, on a des notes chocolatées, épicées, réglisses, poivron vert* » (Candau, 2005).

Dans ce passage, l'odeur entraîne son perceuteur/locuteur vers diverses sources laissant se profiler une instabilité mais surtout une quête de justesse. Le passage d'un univers à un autre témoigne d'une ouverture, d'une recherche, d'une approche de la perception vraie. D'autant plus qu'il faut prendre en compte l'odeur comme entité se développant, se dissipant. La perception évolue au diapason de son contenu qui se déploie.

¹⁴³ Lors du colloque international *Sens et Senteurs : une question d'expression et de communication* à Lille le 6 et 7 octobre 2018, Anne Parizot et Patrick Leroyer ont abordé cette question des termes et notamment celui de la minéralité sous l'angle d'une tendance marketing en intitulant leur communication : « Narrer la minéralité : stratégies du branding des vins de terroir ».

¹⁴⁴ Le « tip of the nose phenomenon » fait écho en olfaction au « tip of the tongue phenomenon », le mot sur le bout de la langue (Jönsson & Olsson, 2003)

1.7.1.2 Une description fidèle à ce que l'odeur est : vivace, mouvante, performative

En étant invisible mais profondément réelle, l'odeur est une perception sans médiation frontale possible. La traduction en mots dénature l'odeur en l'écartant du réel brut, vivant. Dans la majorité des sociétés, la verbalisation stricte pour décrire l'odeur amène à une tétanie du langage, à un état médusé et à un trou noir mnésique. Le « type of the nose phenomenon » évoqué plus haut caractérise bien le paradoxe du défi de mémoire : à vouloir à tout prix se souvenir, on se contraint de ne pas y arriver. En se détachant davantage du contenu (c'est quoi ?) pour privilégier la forme (comment cela apparaît ?), on se saisit d'un rythme pour se satisfaire davantage de la description d'une odeur. Grâce à la forme mouvante qui enveloppe le contenu, l'odeur se fraye une place nouvelle parmi les mots. Quand Joël Candau remarque que ses observateurs « inventent le langage au moment même où ils tentent de décrire » (Candau, 2005), on mesure à quel point le langage olfactif s'arrime avec le langage performatif défendu par Austin (Austin et al., 2007). L'odeur existe dans les mots si elle reste vivace comme celui qui la ressent ; elle vibre avec tout le corps vivant. Arrêtée dans un mot, la perception s'étiolé car elle n'est jamais sans suite.

En ce sens, la métaphore s'impose comme une figure de style appropriée pour faire honneur à l'odeur. Juxtaposition d'images vivantes, la métaphore retrace le cheminement de l'acte mental où l'odeur clignote, faisant défiler des apparitions flottantes sans s'arrêter nécessairement sur l'une d'entre elles. Quand une odeur est sentie, elle appartient à une réalité vivante qui est décryptée. Même quand elle invite au souvenir, ce n'est pas une image immobile et abstraite qui s'inscrit mais une spatialité, un temps, une émotion, une action, une situ-action en somme. Se rappeler de l'odeur équivaut à déplier de l'espace et donc du corps. Cet éveil olfactif convoque des nuances infimes : il invite à puiser dans les autres registres sensoriels pour englober le plus d'éléments contextuels liés à cette perception. Il s'agit à ce moment-là de retrouver une perception dans son entièreté et non dans un langage de perception.

Cependant, verbaliser l'odeur même avec des figures de style vivantes revient à minimaliser le phénomène brut de la perception :

Les descripteurs euphémisent la brutalité de l'expérience olfactive. Le discours va parfois même jusqu'au déni de la sensation. Le langage semble sous-déterminer la réalité du choc sensoriel tel qu'il est vécu par nos informateurs. Cette euphémisation, en tout cas, est manifeste pour l'ethnographe confronté pour la première fois à des environnements olfactifs aussi rudes (Candau & Jeanjean, 2006)

L'odeur semble alors se suffire à elle-même ; elle est une perception qui reste perception tant qu'elle est intacte, sans parole ou du moins sans fioriture. Si l'odeur crée un effet, elle ne doit pas se laisser emporter par des effets de langage. L'odeur ne doit pas être traduite par des faussetés, de l'artifice. En cela, cette exigence rejoint l'écriture de Stendhal telle que la décrit François Laplantine : « Ne pas céder à l'arrangement rétroactif des faits, ne pas soumettre à l'organisation syntaxique du langage ce qui est encore vivant, vacillant et palpité et pour cela saborder les effets et les artifices (...). C'est contre l'artifice de tant de paroles incontinentes et truquées que réagit Stendhal » (Laplantine, 2020 p.53-54).

Dubois et Rouby repèrent de leur côté le caractère particulièrement adaptatif des odeurs qui empêchent alors toute cristallisation autour d'une doxa (Dubois & Rouby, 1997). Ce facteur adaptable continue d'alimenter la flexibilité et le caractère vital, expérientiel de la perception et met en évidence la puissance agissante de cette perception autour d'usages diversifiés se focalisant toujours autour d'une activité :

Ainsi trouve-t-on d'abord les odeurs corporelles, l'haleine fétide et l'urine, puis les odeurs de pourriture, de rance, de moisi, de renfermé, de brûlé, d'aliment frais, d'animaux. Ce travail incite donc à récuser la pertinence de l'exclusivité d'une description "objective" des odorants et à considérer l'odeur comme objet psychologique structuré de manière décisive par des similitudes "expérientées" (plutôt que perçues) par un sujet agissant sur le monde (et non plus contemplatif), et qui tient davantage compte des états de la matière inscrits dans la temporalité que d'une discrétisation du monde en objets immuables (Dubois & Rouby, 1997).

En cherchant des informations linguistiques sur des peuples ayant développé une relation étroite avec les odeurs dans leurs activités et rituels – comme les Onges (Radcliffe-Brown, 1922), les Tsimanes (Sorokowska et al., 2014), les Jahai (Majid & Burenhult, 2014), les Seri (Majid et al. 2017), les Serreer N'Dut (Dupire, 1987) ou encore les Suyu (Classen et al., 1994) mentionnés plus haut – on trouve alors une terminologie stabilisée pour se référer aux odeurs.

Cette faculté de nomination ne dépend pas d'un pouvoir d'abstraction mais, au contraire, d'une habileté à désigner ce qui est constamment pratiqué et utilisé dans la vie de tous les jours. Ces peuples verbalisent l'olfaction car l'enjeu est de taille dans leur vie quotidienne.

1.7.1.3 Les singularités linguistiques

Les études menées par Asifa Majid en linguistique ont permis des avancées majeures sur la question de la dénomination des odeurs. Mettant à l'épreuve l'idée selon laquelle l'odorat est un sens inférieur et de ce fait intraduisible, Majid et son équipe ont mené une recherche auprès des Jahai.¹⁴⁵ Ils montrent que cette population peut non seulement discriminer les odeurs mais aussi les dénommer à l'aide d'un lexique précis. Lors des tests expérimentaux, les Jahai réussissent aussi bien à nommer les odeurs que les couleurs, bien mieux que des participants anglophones (Majid & Burenhult, 2014). Cette étude met en évidence une forme de catégorisation des odeurs. Par exemple, le mot « haæt » est utilisé pour désigner les qualités olfactives partagées par la pâte de crevettes, la sève de l'hévéa, le tigre, les excréments, la glande musquée du cerf, la viande pourrie, etc., tandis que « ltpit » est utilisé pour l'odeur des fleurs, des parfums, du durian et du chat-ours (*Arctitis binturong*). Comparable à une autre langue austro-asiatique, le maniq, la langue jahai possède un vocabulaire riche de 12 à 15 termes olfactifs, destiné à capturer les qualités olfactives importantes pour la communauté dans un but d'efficacité communicative. Il y aurait donc des variables interculturelles dans la manière de sentir et d'apprendre à discriminer l'odeur.

L'étude de Sorokowska *et al* (2013) le confirme en comparant la sensibilité olfactive des Tsimane (une communauté indigène de Bolivie qui pratique l'agriculture fourragère) avec celle des Allemands en utilisant le test du seuil olfactif avec des « Sniffin' Sticks »¹⁴⁶ :

We compared the discrimination scores of a group of Polish people with the scores of the Tsimane', Bolivian Amerindians. We chose this population because the Tsimane' were found to have very good sense of smell (as tested by SST threshold subtest; Sorokowska *et al.* 2013), but they have limited access to scented cosmetics and modern chemicals. Also, most Tsimane' adults are illiterate (Godoy *et al.* 2010) and a large percentage of Tsimane' does not receive any formal education (Godoy *et al.* 2005; Kirby *et al.* 2002; Reyes-Garcia *et al.* 2007) (Sorokowska *et al.*, 2014).

Malgré le manque d'éducation formelle, on peut supposer que les Tsimane ont développé un apprentissage et une attention à l'odeur pour des raisons relatives au maintien et à la survie de leur groupe. Les connaissances en botanique font valoir un savoir sensible de

¹⁴⁵ Les Jahai sont un groupe ethnolinguistique d'environ 1000 individus qui vivent sur la péninsule de Malaisie, dans les forêts tropicales. Ils sont nomades et chasseurs-cueilleurs.

¹⁴⁶ Les « Sniffin' Sticks » sont des stylos qui diffusent des odeurs en concentration constante lorsqu'on les décapuchonne.

l'environnement olfactif. En effet, la capacité de discriminer les odeurs et de les communiquer se retrouve principalement chez des peuples nomades et chasseurs-cueilleurs ayant besoin en permanence de capter et de comprendre leur milieu (Majid & Kruspe, 2018). Surmontant les limites d'une anthropologie sensorielle étroitement définie, l'écologie sensorielle propose une nouvelle perspective théorique pour aborder les interactions entre l'homme et l'environnement par l'intermédiaire des sens (Shepard, 2008).

Selon Radcliffe-Brown, les Onges construisent sémantiquement les saisons selon un calendrier des senteurs. En fonction de la période donnée, un arbre spécifique va donner du miel dont l'odeur va déterminer la saison. Si cette catégorisation est syntaxique, elle est loin d'être abstraite ; elle suit *a contrario* le rythme d'un paysage et d'une activité quotidienne utile à la consommation et à la survie du groupe :

When for example, the species of *Sterculia*¹⁴⁷ called in the north Andaman jeru comes into blossom, it is almost impossible to get away from the smell of it except on the seashore when the wind is from the sea. Moreover, these various flowers give their scent to the honey that is made from them, so that there is also a succession of differently flavoured kinds of honey. The Andamanese have therefore adopted an original method of making the different periods of the year by means of the different odoriferous flowers that are in bloom at different times. Their calendar is a calendar of scents (Radcliffe-Brown, 1922, p. 311-312)

De la même façon, dans la magie arabe médiévale, on associe fréquemment les odeurs aux astres pour créer du rythme dans le calendrier lunaire :

La fumigation associée à Vénus est composée d'un mélange savamment dosé de substances végétales et de substances animales telles que des graines de laurier, des graines de faux merisier, des graines d'oliban, du mastic, de l'aloès, de l'orchis, du fruit de sorbe, du storax, du borax, des cervelles de moineaux et de buses séchées et du sang de cheval séché (Coulon, 2016).

La dénomination des odeurs ne sert pas à absoudre le réel mais bien à s'y confronter pour lui donner du rythme. La réalité du langage des odeurs est déterminée par sa concrétude. Toujours à propos des odeurs des astres, Jean-Charles Coulon poursuit : « Encore une fois, ce

¹⁴⁷ Le *Sterculia* est un genre botanique de la famille des Sterculiacés. Ce genre doit son nom à Sterculius, dieu Romain de la croissance des végétaux (et des engrais) certainement en raison de l'odeur de fumier de l'arbre caca, *Sterculia foetida*.

n'est pas abstrait mais de cette information non partagée on fait des recettes [...] une recette de fumigation composée (*duhna*) pour chaque astre » (Coulon, 2016). Le langage olfactif se met donc au service des activités et son partage correspond aux sollicitations de l'environnement qui agit directement sur le quotidien. Dans les sociétés où les odeurs sont encore nommées, elles sont profondément pratiquées et érigées en fonction vitale et de reconnaissance humaine : Chez les Sereer N'Dut du Sénégal, il y a cinq termes différents qui se rapportent aux odeurs humaines en les nuanciant : *hen* qualifie les ethnies voisines, Bambara et Ndut qui se lavent et se parfument (parfumé), *Sun*, désigne le jeune enfant (urine), l'adulte ndut ou les ethnies (européennes ou libanaises) qui se laveraient peu *hot*, définit la peste corporelle liée au pet et à la mauvaise odeur orale (pourri) , et *hes*, la femme allaitante et d'autres ethnies voisines (lait-poisson), *pirik*, *pen* rassemble à la fois l'âne et certaines racines de tomatier (acide) (Dupire, 1987).

Plus on vit dans une société industrialisée, plus il y a de création de besoins et moins il y a d'usages d'odeurs reliées à ces fonctions essentielles de l'humain et de nécessité de les partager. L'artiste Sissel Tolaas – qui travaille depuis une trentaine d'années sur l'olfaction – a créé en 2014 une novlangue olfactive pour pouvoir échanger à l'aide de termes d'odeurs universels. Son invention lexicale est issue de l'anglais et du norvégien. Par exemple, le mot « MARJE » désigne « le marché, les fruits orientaux mélangés et les légumes » ; « PUKLA » équivaut aux « excréments d'humains, aux choses pourries et à l'haleine des personnes alcoolisées » ou encore UNDERGRA pointe « la plateforme du métro ; le métal, les pneus et le plastique brûlé ». Malgré cette initiative de structures nominales pour les odeurs, la novlangue olfactive ne s'est pas démocratisée. C'est seulement en considérant davantage l'imbrication des odeurs – elles agissent sur nous et nous agissons sur elles – que des mots pourraient se stabiliser. Le confort moderne de vivre dans des intérieurs aseptisés a fortement contribué à mettre l'odeur en second plan.

La sensibilité aux odeurs est particulièrement développée quand l'homme vit dans un milieu naturel hostile avec un mode de vie nomade où la nécessité de chasse et de cueillette et de se soigner avec les plantes demande une attention olfactive pour la survie et la conservation de l'espèce comme c'était le cas avec la tribu Seri des chasseurs-cueilleurs au Mexique. Leur sédentarisation a provoqué une modification de leurs pratiques olfactives (O'Meara & Majid, 2016). Pendant leur vie nomade, les membres de cette tribu faisaient de l'odorat un sens omniprésent au point de consolider un langage olfactif portant sur la dimension sociale (avec l'idée d'inclusion et d'exclusion) mais aussi sur les notions de plaisir et de danger (O'Meara & Majid, 2016). Avec la sédentarisation des Seri, la perte du rapport à l'odeur se manifeste par la

disparition de la chasse et de la cueillette puisque la nourriture devient accessible en magasin. Moins exposés à un monde d'odeurs (et sensoriel en général) liées à ce mode de vie nomade, certaines expériences sensorielles deviennent obsolètes : il n'y a plus tellement de situations, ni de conversations quotidiennes olfactives dont les termes étaient jusqu'alors spontanés (O'Meara & Majid, 2016). Leur changement de mode de vie bouleverse leur manière de considérer l'odeur et donc de la nommer, prouvant le lien entre pratiques, activités et conséquences sensorielles. La vie en sédentarité fait disparaître des pratiques olfactives nommées et partagées au sein de la communauté. Ce ne sont donc pas des mots qui sont véritablement communiqués avec l'odeur mais encore une fois des usages.

1.7.1.4 Un partage social et professionnel des pratiques olfactives

Dans de nombreux contextes professionnels, le recours à l'olfaction peut faire partie du travail comme le montre Joël Candau dans des métiers aussi divers que les sapeurs-pompiers, les infirmiers, les médecins légistes, les thanatopracteurs, les sommeliers, les cuisiniers, les œnologues, les parfumeurs (Candau, 2000). Si certains experts ont développé un langage fonctionnel pour décrire et se mettre d'accord, il est surtout question d'usage, soit de savoir-faire sensoriel. On peut parler d'une perspective utilitariste lorsque certains experts attendent de l'odeur qu'elle soit conforme à un cahier des charges pour la valider ou, à l'inverse, pour pointer une anomalie. C'est le cas d'un producteur d'huile d'olive de la région de Nice qui explique en toute logique que « l'odeur du tonneau, c'est bon, ce n'est pas bon ; il y a un problème, il n'y a pas de problème » (Candau & Wathelet, 2011). L'évaluation ne s'appuie pas sur des descripteurs verbaux mais sur une expérience du terrain comme le soulignent Joël Candau et Agnès Jeanjean. L'expertise olfactive passe chez la plupart d'entre eux par une formation « sur le tas » :

Les savoirs olfactifs, expliquent les égoutiers et employés de stations d'épuration, occupent une place importante dans leur travail : « Une station, tu travailles avec les yeux et le nez. Moi, d'entrée, si ça sent, je regarde et avec ça je sais ce qui se passe. Enfin, je sais qu'il y a un problème [...]. Moi, je rentre le matin : s'il n'y a pas d'odeur, tous les matins, tu ne fais pas attention. S'il y a une odeur, tout de suite elle te vient. Tu sors de la voiture et c'est bon. » « Moi, la station je la connaissais à l'odorat. » Ces savoirs sont acquis cependant de façon empirique : « La partie olfactive qu'on va détecter nous-mêmes c'est comme le visuel c'est empirique, et puis c'est ce qu'on appelle l'expérience. Dans tous les métiers il y a une part d'expérience, eh bien ça

c'est l'expérience de chacun, c'est dans le temps qu'on l'apprend », déclare le directeur d'une station d'épuration (Candau & Jeanjean, 2006).

Ce savoir empirique des égoutiers sert ici à résoudre des problèmes concrets. Employer des descripteurs serait une perte de temps par rapport à cette aptitude concrète de discrimination sensorielle où il s'agit seulement d'acquiescer, de refuser, d'agir. Même dans les domaines jugés plus esthétiques, on retrouve aussi ce jugement rapide, efficace et empirique. Pour l'œnologue, la compétence olfactive permet d'évaluer rapidement la qualité du produit : les odeurs qui reflètent un problème sont mauvaises (Candau, 2000, p. 100).

Dans le monde de la parfumerie, la nomination des familles olfactives fait moins consensus que leur usage. Les familles olfactives comme *hespéridés*, *balsamiques*, *fougères* ne viennent pas préciser la demande première du client, à savoir l'utilisation du consommateur. Une odeur « Paic citron » va paradoxalement être plus parlante qu'une odeur « agreste », « zesté », « citrus » justement car elle inclut un objet concret odorant (le liquide vaisselle) et un usage (faire la vaisselle).

En tapant le mot « odeurs » sur Internet, on découvre que le rôle de l'usage des odeurs l'emporte sur ses mots. Les pages les plus visibles sont celles qui font barrage en agissant contre la mauvaise odeur. Comment trouver une solution durable et efficace pour contrer une odeur de mauvaise canalisation¹⁴⁸, une odeur d'animaux morts¹⁴⁹, une nuisance olfactive dans l'espace public¹⁵⁰... ?

L'odeur n'est pas partagée pour son ressenti ou sa description mais pour l'action menée la plupart du temps contre elle. En venant perturber et investir un espace physique, l'odeur n'intéresse pas pour ce qu'elle est mais pour ce qu'elle fait (comme effet), cela afin de maîtriser un agir en retour (contre-effet). Agir permet davantage de réduire, améliorer, détourner son existence là où nommer n'aurait pas de conséquences à proprement dire. Il s'agit dès lors d'insister sur une relation à l'odeur qui se décrit comme une action avec (car on est pénétré par l'odeur) doublée d'une action contre (en réaction contre l'odeur pénétrante). L'odeur perçue sert sans aucun doute à résoudre des problèmes concrets (Gilbert, 2008).

¹⁴⁸ <https://www.maisontravaux.fr/couts-travaux/couts-plomberie/mauvaise-odeur-canalisation-que-faire/>

¹⁴⁹ <https://fr.wikihow.com/%C3%A9liminer-les-odeurs-d%E2%80%99animaux-morts>

¹⁵⁰ <https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F19299>

Dans sa thèse, Olivier Wathelet s'est intéressé à la transmission des savoir-faire olfactifs au sein de l'espace domestique en France et en Belgique¹⁵¹, témoignant encore une fois du rôle principalement actif de l'odeur. Il analyse les manières dont sont partagées et transmises les odeurs de la vie domestique en mêlant entretiens et collectes d'informations sur des forums Internet. Selon lui, l'odeur s'impose dans la vie ordinaire comme une compétence cognitive, un savoir-faire, une expertise. En défendant plus spécifiquement une olf-action, je remarque que l'absence délibérée du savoir-faire olfactif au sein de non-experts ne détourne pas la présence du faire. Là où Olivier Wathelet évoque avec justesse le terme d'expertise olfactive, j'insiste davantage sur le faire, l'agir, le mouvement et comment ces modalités d'imprégnation se rencontrent dans la perception de l'odeur.

S'il existe profondément une technique du corps qui fait davantage parler l'odeur que son langage, subsistent tout de même des signes permettant de se référer à un objet, à un espace, à une personne plus que d'autres. Comment articuler alors la rareté de la dénomination dans les sociétés industrialisées avec le pouvoir symbolique de l'odeur ? Autrement dit, comment une odeur fait-elle sens alors qu'elle n'a pas de langage ? (3.2.2)

1.7.2 L'odeur-signe, un sens symbolique sans langage ?

Tout d'abord, j'aimerais revenir sur la définition de l'odeur comme représentation mentale. Si l'odeur peut représenter quelque chose mentalement, le processus pour arriver à ce canal est peuplé d'actes mentaux tirés d'une expérience empirique (3.2.2.1). Cette précision conduit à nuancer l'idée que l'odeur est un symbole par excellence. L'odeur est plutôt un support, un vecteur pour laisser naître le symbole (3.2.2.2).

1.7.2.1 Des actes mentaux à la représentation mentale

À mon sens, l'odeur n'est pas située à l'endroit de la représentation mentale mais plutôt à l'endroit du rapport expérientiel. Ainsi, l'odeur perçue ne peut pas être une représentation mentale pure avant d'être vécue en amont d'une expérience. L'odeur sert à résoudre prioritairement des problèmes concrets par des actions pratiques.

¹⁵¹ Olivier Wathelet, *Anthropologie de la transmission des savoirs et savoir-faire sensoriels. Étude de cas : la transmission d'un patrimoine olfactif à l'intérieur de la famille*, direction Joël Candau, Université Nice Sophia Antipolis, Thèse de doctorat 2009.

Cette incorporation des odeurs se situe à la fois dans les actes matériels et dans les actes mentaux. En cela, la mémoire olfactive n'existe qu'en étant un souvenir réactualisé où le corps est engagé, à l'instar de la pensée de Bergson :

Le présent est sensoriel et moteur. Le présent est l'état de notre corps. Notre passé est au contraire ce qui n'agit plus, mais pourrait agir, ce qui agira en s'insérant dans une sensation présente dont il empruntera la vitalité. Il est vrai qu'au moment où le souvenir s'actualise ainsi en s'agissant il cesse d'être souvenir, il redevient perception (Bergson, 1999, p. 270)

Quand l'odeur est transformée par l'épithélium olfactif en message neuronal, elle ne prend pas la forme immédiate d'une représentation mentale mais s'inscrit dans un processus d'associations que l'on peut qualifier d'actes mentaux. Rattachée à l'expérience, l'acte mental fonctionne par une pensée en cascade qui retrace le processus par étapes de la pensée olfactive. L'expression « faire penser à » encourage cette pensée en acte qui se succède en plusieurs éléments. Avant de s'accorder sur un contenu olfactif stable – la représentation mentale – il y a une série d'étapes préliminaires. Sans ces phases en rebond, la pensée olfactive ne pourrait pas aboutir.

La représentation mentale est donc le résultat donné par un processus d'actes mentaux qui est tiré de l'expérience. À un moment, on s'arrête pour fixer l'odeur. Cet arrêt est la représentation mentale. Mais cette nomination de l'odeur n'est pas toujours satisfaisante car elle donne toujours à penser autre chose que la proposition octroyée. C'est ce que suggère Flaubert (1862) dans *Salammbô* lorsqu'il cherche ses mots pour décrire une odeur : « Elle sentait le miel, le poivre, l'encens, la rose et une autre odeur encore » (Flaubert, 2009). Marcel Mauss plaçait déjà l'olfaction du côté de la roue d'engrenage. C'est alors qu'il faut voir la langue comme une *enrgeia*, soit une énergie qui se déploie plus que comme un *ergon*, une œuvre close, pliée sur elle-même (Cassin, 2016, p. 28)

On nomme l'odeur à partir de cette représentation mentale tout en rajoutant que ce n'est pas ce que l'on voulait vraiment dire. Selon Leroi-Gourhan, « la perception olfactive met en mouvement des zones physiologiques étrangères à la réflexion, ce qui donne aux images réfléchies une profondeur et une intensité considérables » (Leroi-Gourhan, 2014, p. 116). Selon Michel Bernard, l'imaginaire est à la source du fonctionnement du sentir, ce par quoi se définit toute corporéité, mais profondément ce qui articule de façon souterraine « nos manières de sentir, d'exprimer et de dire » (Bernard, 2001 p. 118). Antoine Damasio insiste sur cette idée que l'image n'est pas une icône : « Par image, j'entends une configuration mentale (dynamique)

sous n'importe laquelle des modalités sensorielles, par exemple, une image sonore, une image tactile, l'image d'un état de bien-être qui est véhiculé par les sens viscéraux » (Damasio, 2001, p.19). Les actes mentaux sont à mon sens des « images somato-sensorielles » comme le pense aussi Bachelard en faisant de l'imaginaire un processus généralisé qui régit les différentes facettes de la corporéité (Bachelard, 2007 p.1). Il est question de penser l'imaginaire olfactif dans la sensation de la même manière que Christine Roquet qui précise que « l'imaginaire est donc envisagé ici comme processus dynamique et non l'engramme de représentations mentales » (Roquet, 2019, p.113). Si l'engramme désigne communément des traces mnésiques enregistrées dans le cerveau comme des représentations mentales, qu'en est-il de l'odeur ? Sa trace n'est pas un engramme car on n'est jamais satisfait de sa représentation de l'odeur, on préfère toujours compléter, on aurait aimé dire autre chose encore, un « je ne sais pas quoi ». Passer par la succession des actes mentaux donne l'impression de combler le manque de justesse dans la dénomination olfactive.

Cependant, la plupart du temps, on enferme l'odeur dans un objet, une relation, un principe. Dans la perspective de la cognition incarnée (Varela et al, 2017), les sensations olfactives pourraient aussi servir d'échafaudage à des représentations plus abstraites, telles des jugements moraux, sans jamais accéder à la conscience claire. Quelle est donc la porte d'entrée olfactive qui permet d'accéder au symbole ?

1.7.2.2 Les odeurs, symboles (Sperber) ou support de symboles (Lenclud) ?

Dans *Le symbolisme en général* (1974), Dan Sperber tente de donner au symbolisme une innéité conceptuelle en cessant de le lier nécessairement au langage et à la communication sociale. Le symbolisme ferait partie de l'équipement mental sans être déterminé par l'expérience comme en témoigne la fonction de l'odorat qui vient illustrer son propos. Si les odeurs ne sont pas représentées par une taxinomie, une verbalisation ni une communication, elles possèdent tout de même une puissance symbolique :

Les odeurs ne figurent en effet pas parmi les phénomènes habituellement considérés comme symboliques. Elles relèvent pourtant des définitions acceptées : le symbole, répète-t-on, c'est la partie pour le tout, ou l'objet qui donne à penser autre chose que lui-même, ou le signe motivé, etc., les odeurs seraient donc des symboles par excellence (Sperber, 1974, p. 130).

L'absence de taxinomie des odeurs n'empêche pas son pouvoir d'évocation. Face à cette symbolisation sans verbe, on peut se demander comment l'odeur vient souligner un signifiant sans passer par le signifié. L'odeur est un signe sans signification désignée par une sémantique. Dan Sperber voit plutôt dans l'odeur un comportement symbolique, un savoir tacite : jamais explicité, il fait écran pour éclairer un point du monde. Il critique la méthode des sémiologues qui se servent des images ou expressions verbales pour créer un symbole en proposant plutôt d'attribuer une valeur symbolique à l'odeur en tant que phénomène naturel. L'odeur comme symbole va de soi comme un mythe sur le soleil ou la lune qui se retrouverait dans plusieurs civilisations qui ne se sont jamais rencontrées¹⁵². L'évocation symbolique de l'odeur aiderait alors à compléter une représentation conceptuelle :

L'évocation symbolique a toujours, par hypothèse, comme but initial de reconstituer par le souvenir ou par l'imagination, de l'arrière-plan d'informations qui, s'il avait été disponible dans la mémoire active, aurait permis de compléter l'analyse et d'établir la pertinence de la représentation conceptuelle défectueuse (Sperber, 1974, p. 139)

Penser à un symbolisme sans verbalisation m'apparaît très judicieux pour traduire l'odeur. Or la notion d'innéité dans le symbole m'interroge autant que Gérard Lenclud qui accusera cette théorie de faire de « l'innéisme débridé », du « mentalisme », du « naturalisme ». Pour Gérard Lenclud, l'odeur reste un sens d'expérience. C'est précisément parce que la représentation conceptuelle échoue que l'odeur devient non pas un symbole qui impliquerait une dénomination mais le support idéal du symbole, soit un acte symbolique :

Or, dans une conception cognitive du symbolisme, les odeurs trouvent immédiatement une place de choix dans les objets symbolisés ou susceptibles de l'être. Et cette place de choix tient justement aux contraintes à l'œuvre dans le traitement des sensations olfactives et, par conséquent, aux propriétés de ce traitement : échec de l'attention conceptuelle à livrer une représentation d'une odeur, absence d'un champ sémantique dans lequel puiser pour dire l'odeur, impossibilité de se remémorer une odeur qui serait détachable mentalement de la source matérielle dont elle est censée émaner, capacité à reconnaître d'emblée l'effet que cela fait de sentir une odeur, etc. D'où l'extraordinaire pouvoir évocateur des odeurs, d'où précisément leur aptitude à servir de support à l'activité symbolique. Les odeurs évoquent, mais dans un tout autre sens que celui donné à l'évocation verbale, cette

¹⁵² Dan Sperber rend ici hommage au structuralisme de Claude Lévi-Strauss, par exemple dans *Mythologies, Le cru et le cuit*.

limite inférieure de la description. Une conception cognitive du symbolisme permet de rendre compte de ce pouvoir évocateur et d'en comprendre la forte dimension individuelle, pour le moins énigmatique dans une conception sémiologique du symbolisme (Lenclud, 2006).

Gérard Lenclud oppose d'un côté une conception cognitive du symbolisme à une conception sémiologique du symbolisme. À la différence de Dan Sperber, le symbole ne peut pas être un phénomène naturel impliquant une représentation innée conceptuelle. C'est précisément l'échec du concept qui permet de créer un support symbolique : cet obstacle participe à la création d'un objet symbolisé via l'odeur. En réfléchissant à l'articulation entre les mythes et la musique où le mythe se lit comme la musique avec une partition, Lévi-Strauss décrit la musique comme le langage moins le sens (Lévi-Strauss, 2009, p. 579). Ainsi, le mythe et la musique sont déjà des traductions, « c'est-à-dire des « matrices d'intelligibilité » qui ont une origine symbolique. Les signes que mobilisent les mythes et la musique ne servent pas seulement à représenter mais à explorer l'inconnu pour l'interroger » (Ledent, 2012). Si la musique est composée d'un système de signes, son sens est intraduisible, il ne signifie rien.

Concernant l'odeur, on pourrait plutôt énoncer que c'est le sens moins le langage. En l'absence de système de signes, elle fait sens. L'odeur est utilisée comme une fonction symbolique pour nommer ce qui est absolument sans nom. Ce circuit olfactif va donc s'emparer de références réifiées ou personnifiées qui vont faire symbole. L'odeur désigne la trajectoire vectorielle qui se dirige vers l'objet symbolisé.

Si plusieurs témoignages attestent d'un circuit de l'odeur vers le symbole, j'aimerais restituer un entretien en particulier que j'ai mené autour de cette question. G.¹⁵³ est franco-brésilien, il est né et vit à Rio de Janeiro.

Au bout de quelques minutes d'entretien, l'attention de mon interlocuteur se focalise sur une odeur qu'il a rejetée en étant enfant. Cette odeur, c'est celle de la crevette. Petit, il accompagne sa mère au marché couvert pour acheter des crustacés. Les odeurs poissonneuses recouvrent la totalité de l'étal et, plus est, il est timide, il se cache : « j'ai le réflexe de me précipiter au plus près de ma mère, de sa jupe quand l'échange se déroule avec le marchand ». Ce jour-là, il rentre du marché mais c'est une autre scène qui vient se juxtaposer à celle-ci comme si les deux étaient reliées par un système d'embrayage : sa mère est dans la cuisine, il décide de la rejoindre : « je me vois marcher dans le couloir, je l'entends ».

¹⁵³ Pour respecter la demande de mon interlocuteur, je n'ai pas enregistré l'entretien.

Cependant, quand il s'apprête à franchir le seuil de la cuisine, tout son corps se bloque, l'odeur le révolte et l'empêche de franchir la porte à cause de l'odeur. L'odeur vient en même temps fusionner avec l'action de sa mère – elle est en train de décortiquer les crevettes – et la présence d'un récipient accueillant des monticules de peau.

Mon interlocuteur me dit alors : « Si je ne franchis pas la porte, c'est que j'ai utilisé l'odeur de la crevette pour mettre une distance entre ma mère et moi ». Cette information me semble cruciale et je lui demande alors s'il veut bien m'en dire un peu plus. Il précise son propos en disant qu'à ce moment-là, la crevette vient symboliser le sexe féminin et qu'en reniflant son odeur, face à sa mère dans la cuisine, il réalise une mise en scène de l'inceste sans être en contact : il reste sur le seuil. La corrélation entre les monticules de peaux roses, la pratique de décorticage et la présence de la mère est alors aspirée dans cette odeur focale. L'odeur de crevette renvoie à la reconstitution de cette scène vécue avec un arrêt qui vient symboliser de manière sous-jacente la prohibition de l'inceste. Pendant des années, l'odeur lui donne des nausées, un dégoût de l'aliment mais aussi l'impression de la sentir dès qu'il rencontre intimement une femme. Ces interprétations ont fait l'objet pour lui d'un travail en psychanalyse¹⁵⁴. L'entretien d'explicitation permet à mon interlocuteur de revivre deux scènes et de les associer ensemble : celle du marché dans les jupes de sa mère pour éviter l'odeur poisseuse et celle de la cuisine qui lui interdit d'y retourner. Grâce à ce dépliement de son dégoût, G. mange à nouveau aujourd'hui des crevettes et supporte bien mieux son odeur. Tant qu'il ne pouvait pas mettre de mots dessus, l'odeur était la trace d'un mouvement, d'un geste de l'innommable.

En tant qu'acte symbolique séparateur, l'odeur semble ici mettre de la distance insoupçonnée avec un phénomène inconscient et délibérément innommable. De plus, l'odeur agissante fait collision avec la pratique de « décorticage ». À défaut de pouvoir éliminer cette scène et tout ce qu'elle symbolise, G. trouve un moyen de détourner l'acte sexuel avec sa mère en rejetant catégoriquement l'odeur qui n'est qu'odeur mais qui contient à un autre degré ce symbole sous-jacent de la prohibition de l'inceste et des femmes.

Ce témoignage me fait penser à ce qu'énonce Devisch : « De même, l'inceste, la lèpre et la promiscuité sexuelle se trouvent associés comme des violations de frontières physiques,

¹⁵⁴ Il existe, je crois, une contiguïté entre l'entretien d'explicitation et l'entretien de psychologie clinique. Avec Frédéric Vinot, Federica Fratagnoli et Emma Lauterbach, nous affinons de plus en plus une méthode où un entretien d'explicitation est suivi d'un entretien clinique dans le projet Idex #14juillet2016 (coordinateur Karine Emsellem & Frédéric Vinot) qui a pour objectif d'aborder de manière pluridisciplinaire les liens entre espace et deuil.

sociales et morales analogues. La répulsion pour l'inceste comme pour la lèpre relève du registre olfactif » (Schotte & Devisch, 1990, p. 55) . On pourrait rapprocher cet épisode des associations de Baudelaire : « Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance » (Baudelaire, 1986, p.661). L'odeur de la crevette n'est pas un attribut métonymique de l'odeur-objet où le contenant fourrure se substitue au contenu : c'est une interprétation plus élaborée, tacite, qui vient supporter un symbole immense qui n'est pas dit. L'odeur de la crevette indique le sens (directionnel) du sens (sémiologique) et active un dégoût sans qu'elle soit socialement partagée :

Là où la question générale du dégoût confrontait le réel au symbolique, la question de la mémoire olfactive fait intervenir la fonction de l'imaginaire. Un imaginaire qui produit du sensoriel sans image ; et qui, de ce fait, réactive le dégoût de façon beaucoup plus incontrôlable. C'est du même coup dans la pure intériorité du sujet que la surprise du dégoût peut intervenir à tout instant, de façon réitérée, sans qu'aucun facteur extérieur ne vienne la susciter. Et cette potentialité augmente encore l'impuissance et l'inertie du sujet aux prises avec ses affects (Vollaire, 2011).

Dans un registre qui concerne les traumatismes olfactifs, Joël Candau insiste sur l'association entre « images olfactives » et « images de pathologies » : « Ainsi, le souvenir d'une nécrose horrible vue par une infirmière alors qu'elle était très jeune va être associée à l'odeur du pyocyanique, odeur qui sera enregistrée pour toujours » (Candau, 2000, p. 86). Ainsi, l'odeur ne s'active pas dans un message symbolique frontal – ce n'est pas un drapeau – mais elle produit un acte symbolique permettant alors de comprendre la relation symbolique entre deux choses. Le symbole s'appuie ensuite sur l'odeur pour se constituer :

Que se passe-t-il alors qui est le propre de l'activité symbolique ? Je reconstruis non pas la représentation de l'odeur elle-même, laquelle échappe à toute représentation possible faute de concepts, mais la représentation de ce défaut de représentation, c'est à dire la représentation de tout ce à quoi l'odeur peut bien être attachée et auquel elle adhère (Lenclud, 2006).

En tant que support sous-jacent du symbole, l'odeur est souvent canalisée par un objet symbolisé qui rappelle la relation proposée dans la métonymie. Dans cette relation métonymique entre l'odeur et l'objet (2.3.3), on précisera l'enjeu de cette relation grâce à la métaphore, la synecdoque et la catachrèse (2.3.3.1), mais aussi avec la pensée magique (2.3.3.1).

1.7.3 La relation métonymique entre l'odeur et l'objet

1.7.3.1 De la métaphore à la synecdoque en passant par la catachrèse

La métaphore, la synecdoque ou la catachrèse sont les figures de style par excellence pour décrire l'odeur ; elles ont la caractéristique de s'emparer d'un objet pour créer une relation entre l'odeur et l'idée. Lorsqu'on utilise la métaphore ayant la caractéristique d'être filée et mouvante, l'odeur se dévoile grâce à des glissements qui sont appropriés à l'effervescence de la perception. Plus l'odeur bouge, plus la métaphore file. Joël Candau restitue les paroles métaphoriques d'un de ses informateurs œnologues pour amorcer son article sur le vin de *Bellet* :

Lors d'une enquête sur les savoir-faire olfactifs, un œnologue de la région m'a décrit ainsi cette odeur : « c'est celle d'une petite crique au bord de la Méditerranée, en été quand il fait un peu chaud ; des algues sont venues sur la plage, elles commencent à s'abîmer, à fermenter, à se pourrir petit à petit » (Candau, 2005).

Sur mon terrain, nombre de descriptions métaphoriques, notamment en Chine, indiquent que l'odeur a besoin de place, d'envergure, de vacillation pour être exprimée. Cependant, la visée métaphorique de l'olfaction peut aussi poser question : est-ce une description qui est tirée directement de la sensation ou bien est-ce un objet rattaché à l'odeur qui permet ensuite d'inventer ce filage métaphorique ? C'est notamment ce à quoi tentent de répondre Claire Petit Mangin et Michel Bitbol pour qui l'expérience perceptive est unique, irréductible et ne peut qu'être altérée dans le langage :

Moreover, the vocabulary we have, and the metaphors we use in order to palliate its insufficiency, transmit very powerful preconceptions and implicit theories that contribute to the distorting effect of introspection by infiltrating the description of our experience. Finally, the very effort of describing verbally some specific experiences may disturb them, introducing a 'verbal overshadowing' (Schooler, 2002). Describing amounts to decomposing and dissecting. However the experience of a perfume, the taste of a wine, an aesthetic experience, the recognition of a face, are experiences of an holistic nature, that one cannot analyze and break up into separate elements without altering them (Petitmengin & Bitbol, 2009)

La métaphore sert de raccourci du langage pour justement ne pas avoir à décrire un ensemble d'actions et de perceptions complexe à expliquer.

Dans d'autres cas, on peut avoir l'impression que l'odeur n'est décrite qu'en étant rattachée à sa source. De cette source matérialisée, on fabrique une métaphore. Celle-ci ne vient donc pas de l'odeur mais de son objet de rattachement. La focalisation sur l'objet fait office d'une dénomination qui active d'autres qualifications ainsi que le système mnésique :

Une odeur nommée a plus de chances d'être catégorisée et ces chances augmentent lorsque la dénomination est précise, ce qui, comme on l'a vu, est relativement rare dans le registre olfactif ; les odeurs et les catégories déjà dénommées et mises en mémoire seront prises comme références pour « adresser » la nouvelle image olfactive, phénomène qui, en retour, renforcera le système mnésique (Candau, 2016).

Si la première association mentale avec l'odeur est un objet de rattachement, il s'agit alors de mettre en avant une autre figure de style, soit un phénomène de type métonymique, la synecdoque. Caractérisée par l'inclusion et la contiguïté, la synecdoque établit une relation entre l'odeur en tant que terme donné (l'odeur est réellement sentie) et une chose en tant que terme évoqué (un objet de rattachement) favorisant une compréhension simultanée. Bien que l'odeur soit composée de multiples facettes, on se saisit d'une partie pour désigner un tout au point de réifier (exemple : bouée de sauvetage¹⁵⁵), de personnifier moralement (ex : l'odeur de l'Amérique¹⁵⁶) ou physiquement (exemple : mon ex-copine¹⁵⁷). L'odeur baigne dans un signifiant sans incarner un signifié. Pour préciser l'odeur, il s'agit alors de l'englober. Nuancer les sensations olfactives d'un lieu fait moins sens que les généraliser. L'odeur de la « fête foraine » est plus parlante que découper l'information sensorielle en l'odeur de la barbe à papa + l'odeur des churros + l'odeur des ballons + l'odeur des balles de fusil à plomb.

De surcroît, la synecdoque permet de rendre concret l'abstrait¹⁵⁸ et abstrait le concret¹⁵⁹. Ayant la particularité d'être à la fois immatérielle (impalpable et idéal) et matérielle (palpable et réel), l'odeur oscille en permanence entre le concret et l'abstrait. Lorsque on identifie l'odeur de la lessive en tant qu'expert, on souhaite extirper l'objet concret pour l'élever à un stade plus abstrait en relevant par exemple sa facette aldéhydée. Chez les non-experts, il s'agit de rendre

¹⁵⁵ En sniffant l'échantillon cuir, un participant à Bombay décrit l'odeur comme une bouée de sauvetage.

¹⁵⁶ Dans un entretien à Bombay, une interlocutrice me parle de l'odeur de la valise de sa tante lorsqu'elle revient des États-Unis au point de personnifier cette situation vécue avec sa tante en l'odeur de l'Amérique.

¹⁵⁷ Dans plusieurs entretiens à Rio de Janeiro, l'odeur du parfum symbolise l'ancienne petite-amie.

¹⁵⁸ Exemple d'une synecdoque passant par le concret pour illustrer une idée plus abstraite : « respecter les cheveux blancs » où le concret des cheveux blancs vient souligner une valeur plus abstraite qui est la vieillesse.

¹⁵⁹ Exemple d'une synecdoque passant par l'abstrait pour illustrer un phénomène concret : « La violence n'est pas faite pour le sexe et l'âge ». Autrement dit, la violence n'est destinée ni aux femmes ni aux vieillards.

concret cette substance odorante abstraite pour donner du sens à ce qui n'en a pas. La réification ou la personnification permettent de saisir ce qui n'a pas de teneur.

Encore plus spécifiquement, la catachrèse semble parfaitement correspondre aux désignations « sauvages » pour nommer l'odeur face à cette absence de lexique stabilisé¹⁶⁰. En effet, une catachrèse est un procédé qui étend l'emploi d'un terme au-delà de ce que permet son sens strict. Considérée au départ comme une métaphore, son usage est si courant qu'elle n'est plus perçue comme telle. Lorsqu'on désigne par exemple « l'encens oliban » comme étant de « l'encens vieille église », on établit sans le savoir une catachrèse associant la résine à sa fonction odorante et sacrée. En insistant sur l'attribut « vieille », la coutume ressort de la pratique : en reliant systématiquement l'église à l'usage de l'encens, le terme a alors fusionné. La matérialité de l'encens est dénigrée en faveur de son immatérialité olfactive dont la fonction réelle rappelle inévitablement l'église pour symboliser le pouvoir du divin idéal allant dans le sens de Gell :

L'échange olfactif entre le monde matériel et celui de l'esprit fonctionne non seulement dans le sens de la subtile part sacrificielle qui s'élève vers le ciel, mais aussi dans l'autre direction, comme la manifestation, au moyen d'une odeur impalpable mais distinctement perceptible, d'un ordre idéal qui pourrait bien être réel (Gell, 2006).

Selon Dan Sperber, l'encens renseigne immédiatement un code olfactif culturel : « Certaines odeurs, ainsi celle de l'encens, font l'objet d'une institutionnalisation et relèvent à ce titre de ce que les sémiologues appellent un code culturel (...) » (Sperber, 1974, p. 130). La catachrèse se présente finalement comme un « déc-odeur ». Ces catachrèses semblent davantage correspondre à l'odeur qui apparaît dès lors comme une information brute. En somme, une sémiose où le contexte, le signe et la signification sont simultanément imbriqués.

Comment décrire une relation métonymique lorsque l'odeur se substitue non plus à un objet nommé mais à un objet réel ?

Quand la métonymie n'est plus une figure de style mais une figure incarnée, l'odeur active les principes de la loi de contagion ; elle devient puissance de réalisation et pensée magique.

¹⁶⁰ La catachrèse désigne un emploi abusif puisque la métaphore est tellement entrée dans le langage courant qu'on a oublié que c'était métaphorique comme « prendre un bain de soleil » ; « la plume d'un stylo », « la feuille de papier ».

1.7.3.2 La loi de contagion olfactive

Élucidant le principe de la magie sympathique, Paul Rozin définit et distingue la loi de la contagion de la loi de la similitude :

La loi de contagion peut se résumer par la formule anglaise « *once in contact, always in contact* » : ce qui a été en contact restera en contact. En d'autres termes, lorsque deux entités entrent en contact, certaines propriétés fondamentales se transfèrent de l'une à l'autre de manière permanente (...) La loi de similitude tient, fondamentalement, que l'image égale l'objet. Si cela ressemble à un tigre, c'est un tigre (Rozin, 1994, p. 22-37)

L'acte d'inspirer vient se confondre avec celui de la nourriture ingérée, activant de manière désincarnée la trace incarnée de l'alimentaire, lieu par excellence de la contagion. En mangeant, on se transforme facilement en ce qu'on a mangé, en reniflant, on se transforme tout autant en ce qu'on a reniflé. Si la bouche est l'une des zones corporelles qui possède le plus grand retentissement psychologique et la plus forte charge affective (Rozin, 1994, p. 22-37), on a l'impression que la muqueuse du nez est une zone de circulation des contacts et des affects.

Dans le rituel funéraire chez les Ânosy, Dominique Somda révèle une nécessité de sentir le cadavre pour pouvoir conjurer le sort de la mort. Quand le mort entre dans la maison cérémonielle, un bœuf est tué et immédiatement cuisiné. Il y a une substitution du mort en bœuf et c'est cette mort qui doit être mangée. Si la bonne odeur de viande de bœuf est destinée aux événements heureux, ici, c'est le caractère puant du bœuf qui est mis au premier plan : tripes, abats sans épices ni aromates. L'enjeu de ce « mauvais bœuf » est qu'il devienne comestible malgré sa puanteur : « La transformation culinaire est un médium efficace : la transposition des odeurs en saveurs libère la parole » (Somda, 2006). Pour éloigner la mort, il faut donc bien accomplir cette loi de la contagion.

Les lois de la contagion se segmentent souvent au moment du repas : « Quand je mange, dit Carrie, je veux l'odeur de la nourriture et non celle de la poubelle (Carrie, 25 ans, Pékin). Quand une odeur se glisse subrepticement dans une autre, elle gâche le plaisir. C'est aussi le cas de Mchaik, à Bombay qui décrit l'odeur désagréable de la laine qui vient se coller à la nourriture sur ses doigts : « L'odeur de la laine. Je mange avec les mains et si tu touches la laine avant le repas, il prend le goût de la laine et je n'aime pas ça » (Mchaik, 27 ans, Bombay).

Au moment du repas, toutes les odeurs sont permises tant qu'elles s'intègrent dans le contexte du repas. Mais, en état de satiété, on ne peut plus rien sentir tout comme on ne peut plus rien avaler : « Pour moi, en fait, ce n'est que quand j'en ai besoin que l'odeur se présente.

Si j'ai faim, si je cherche, je vais en avoir besoin. Si je n'ai pas faim, je ne vais pas m'en servir. Cela ne va pas me plaire de sentir » (Lingying, 24 ans, Pékin). Une autre interlocutrice Pékinoise formule son amour pour l'odeur du vinaigre à n'importe quel moment, même après les repas, à une exception près : « Comme les aliments, le vinaigre, j'adore. Ma ville est très connue pour le vinaigre. Après manger, c'est agréable. Sinon, je vais facilement vomir sans vinaigre (...) Humm, par exemple, je n'aime pas sentir l'odeur du vinaigre dans le restaurant quand ce sont les autres qui prennent le vinaigre. J'aime seulement quand c'est moi qui en mange » (cf. ANNEXE 2017-D). L'aversion olfactive se déploie ici à partir d'un aliment qu'elle chérit mais pas dans le goût des autres. Elle ne peut pas supporter le vinaigre quand il n'appartient plus à son contexte personnel de dégustation. Dans un cas plus extrême, une interlocutrice à Rio associe l'odeur des cafards et le dégoût de la nourriture. Entre en jeu un processus ultime de contamination : « J'ai commencé à faire une association car parfois je peux voir des cafards et sentir à la fois une odeur qui m'incommodé et à la suite de ça, je sens cette odeur juste avant de voir les cafards (...) Cela dépend mais je fais attention à un endroit où il y a de la nourriture, je ne vais pas manger, je vais être dégoûtée. » (Kimberley, 20 ans, Rio de Janeiro).

Paul Rozin emprunte le concept de substance bio-morale à l'anthropologue Arjun Appadurai (Appadurai, 1981) pour parler de la relation aux aliments chez les indouistes. L'aliment est étroitement lié à la notion de pureté. Un aliment qui a été en contact avec (qui a été consommé rituellement par) les dieux (*prasad*) est valorisé par ce contact. Un aliment qui a été touché dans certaines conditions par quelqu'un d'une caste inférieure est interdit et considéré comme polluant (Rozin, 1994). Pour maintenir la structure des castes chez les Hindous (Appadurai, 1981 ; Marriott, 1968), aucune contagion positive n'atteint la même intensité que la contagion négative provenant, par exemple, d'excréments de chien ou des restes d'un ennemi (Rozin *et al.*, 1989).

Je repère une coutume indienne qui consiste à joncher le sol à la campagne de bouses de vache. Les excréments de bovins sont rattachés à un univers très positif : « À la campagne, on met la bouse de vache partout dans la maison et on met tout ça par terre et surtout après la pluie, il y a l'odeur qui reste dans la maison. C'est bon ! » (cf. ANNEXE 2018-A). E.B Harper cité par Mary Douglas étaye mon hypothèse :

« De toutes les manifestations de respect par la pollution, la plus étonnante, la plus fréquente aussi, consiste à utiliser la bouse de vache comme produit de nettoyage. Les femmes haves adorent quotidiennement une vache, et les hommes en font autant lors

de certaines cérémonies. (...) La partie la plus impure de la vache est suffisamment pure par rapport à un prêtre brahmine pour délivrer celui-ci de ses impuretés. (E.B. Harper, pp.181-183) » (Douglas, 1992, p. 139)

Cette pratique éloigne les mauvais esprits car la vache est sacrée et protège le foyer. La bouse est même souvent ensuite transformée en encens à brûler qu'on me montre comme un trophée dans les appartements.

Ainsi, l'odeur-objet peut activer et enclencher une puissance positive et des pensées magiques.

1.7.3.3 L'odeur-objet comme puissance magique et active

Radcliffe-Brown est peut-être le premier anthropologue à proposer l'interprétation de l'odeur comme puissance agissante. Cette proximité entre le corps, l'activité et la perception de l'odeur est particulièrement prise en compte chez les Onges, un peuple des îles Adaman. Les odeurs perçues sont des facteurs d'énergie et de vitalité :

Under the influence of muscular exertion the human body gives off a characteristic odour of one generic kind, but differing somewhat in every individual. The odour of the body, being the immediate result of activity may therefore well be regarded by the Andamanese as being closely connected with the virtue or energy of the person (Radcliffe-Brown, 1922, p. 312)

En observant le peuple des îles Adaman – les Onges – Radcliffe-Brown remarque que l'odeur est toujours une force soit positive soit négative. Par exemple, l'odeur, prise comme un être propre, a la particularité d'attirer les esprits vengeurs de la jungle. En mangeant du dugong, de la tortue et du porc, le corps émet une odeur qui va prendre une fonction d'attraction. Pour éviter d'être blessé par les esprits, il faut se rendre inodore en se recouvrant d'argile (Radcliffe-Brown, 1922, p. 268). Cette mythologie des Onges rappelle les croyances des Bororos¹⁶¹ en la dette *mori* contractée entre les hommes et la nature mais aussi les mythes des Guayakis rapportés par Pierre Clastres (Clastres, 2011) où la naissance d'un enfant perturbe l'environnement dans sa totalité¹⁶².

¹⁶¹ « Quand un indigène meurt, le village organise une chasse collective, confiée à la moitié alterne de celle du défunt : expédition contre la nature qui a pour objet d'abattre un gros gibier, de préférence un jaguar, dont la peau, les ongles, les crocs constitueront le *mori* du défunt » (Lévi-Strauss & Debaene, 2008, p. 227).

¹⁶² La menace des *bahias* (jaguars) peut venir après un accouchement rappelant cette fois la dette des hommes envers la nature.

À partir de cette dette écologique que l'on retrouve chez plusieurs peuples, les Onges font de l'odeur une figure d'annonce dans le monde des esprits. L'odeur vient trahir une pratique venant contracter une dette des humains envers la nature (manger des tortues, du dugong ...). Cette délation olfactive autorise les esprits à se venger. Pour éviter l'action de vengeance, il s'agit pour les Onges de transformer l'odeur qui symbolise la dette en une autre odeur. Le camouflage peut alors désorienter l'esprit vengeur. Selon Radcliffe-Brown, la manière d'appréhender l'odeur chez les Onges est donc, au vu de toutes ces actions, un principe autonome magique et actif.

Ce principe de l'odeur est également partagé en Nouvelle Guinée dans le village Umeda où la pratique odoriférante d'*oktesap* est essentiellement efficace et magique pour tuer le cochon :

En Nouvelle-Guinée, chez les Umeda en tout cas, le caractère odoriférant et la signification magique sont étroitement corrélés sans pour autant, il est vrai, l'être de manière exclusive. Dans de nombreux contextes, les informateurs affirment sans hésitation que l'odeur de la préparation magique est ce qui lui confère son efficacité ; les préparations à base de *zingiber* en sont le meilleur exemple. L'*oktesap*, un remède courant à base de différents *zingiber*, auxquels on ajoute du curcuma et peut-être d'autres ingrédients que j'ignore, conservé dans un sachet d'écorce soigneusement fermé (la sous-écorce poreuse du *gnetum gnemon*), est tout à fait révélateur de la magie umeda.

Rempli de *Zingiber* (mélange de gingembres et curcumas) dans un petit sac en filet, l'*oktesap* favorise la chasse en attirant le gibier et en aiguisant le nez du chasseur. C'est une odeur médiatrice qui – en possédant une double fonction agissante – amène à la rencontre du chasseur et du chassé. Selon Gell, l'expérience de l'odeur comme efficacité dans un rituel – qui ne repose sur aucune communication chimique – est liée à un statut plus ambigu qu'il nomme le statut de l'odeur-signe. Cette dernière vient souligner l'importance d'un principe magique par la pratique olfactive. J'insiste sur le fait que cette pensée magique peut être mise en évidence dans toutes les autres sociétés, c'est même un mécanisme individuel. Ainsi, elle n'est pas exclue des sociétés reposant sur des principes plus rationnels. Dans un de mes entretiens, l'odeur est porteuse d'un signe télépathique : « L'odeur de mon père et de mon frère sont très proches de mon esprit. Ils utilisaient des odeurs uniques et toutes d'entre elles ne se rencontraient pas souvent mais la chose est que ces fragrances étaient vraiment belles et je ne les sentais jamais sur le marché. Une fois, j'étais en train de voyager, je voulais sentir sa fragrance et à ce moment-

là mon frère me téléphona et c'était vraiment un moment télépathique. On peut dire que cette odeur est très proche de mon cœur » (Kanan, 30 ans, Bombay).

L'odeur articule véritablement une pensée magique où le pouvoir olfactif permet en se dissipant de réaliser l'accomplissement de désirs, l'empêchement d'événements ou la résolution de problèmes sans intervention matérielle. Ainsi, comme dans la métonymie, la pensée magique ne cherche pas à singulariser mais plutôt à généraliser :

Le langage de la magie proscrit le particulier, l'individuel, l'improvisé. Rien ne doit y évoquer le contingent, le propre d'un événement ou d'une situation. Bien au contraire, le langage de la magie parle d'un monde quintessencié, dépourvu de toute dimension singularisante (Gell, 2006)

Au-delà de la fonction aidant à réaliser une pensée magique, l'odeur – puissance agissante – est indispensable à un certain nombre de rituel qui traverse les mondes : c'est un accessoire à la fois de transition mais aussi de scansion. Quand Arnaud Halloy s'intéresse à la présence des odeurs dans le rituel du Candomblé, il se rend compte qu'elles accompagnent la procession à chaque étape tel un « bruit de fond ethnographique », un « murmure olfactif ». Les odeurs sont ainsi des déclencheurs de transition :

Lors d'une enquête ethnographique menée dans un candomblé de caboclo en Belgique, j'ai été témoin à plusieurs reprises de l'utilisation d'ail ou d'un oignon cru à cet effet, deux substances que l'on pourrait qualifier de piquantes et susceptibles de « réveiller » la personne de sa torpeur. Dans ce cas de figure, les pratiques olfactives s'apparentent à de véritables traitements corporels visant à induire des états spécifiques (Halloy, 2018).

Il n'oublie pas de préciser que c'est David Howes qui remarque le caractère transitoire des odeurs grâce à leur fonction métonymique (Howes, 1987) tout comme Alfred Gell qui voit par l'odeur la possibilité de glisser d'un contexte à un autre (Gell, 2006). Ce sont des étapes intermédiaires qui ne cessent d'osciller entre le matériel et l'immatériel :

Les odeurs, selon cette perspective, dessinent les entours et les étapes intermédiaires allant du monde strictement matériel où elles se voient concentrées dans des substances, des matières et des objets, au monde immatériel, lorsqu'elles deviennent l'émanation de la présence d'esprits en passant par toute une série d'étapes à mi-chemin entre « matérialisation » et « dématérialisation » telles que les fragrances, senteurs et autres effluves plus ou moins intenses véhiculées par la vapeur, la fumée, le vent, l'air et le souffle (Halloy, 2018).

Dans le rituel Gnawa, les encens servent d'abord à attirer les génies *mlouk* car le *bkhūr* est la nourriture des génies. Le *jawi* blanc – du benjoin – sert à appeler les génies blancs tandis que le bois de santal est réservé aux génies bariolés (Pâques, 1991, p. 228). Mais ensuite, lorsqu'un adepte est possédé et tombe en transe, on se précipite vers lui avec le brasero pour lui faire respirer l'odeur de l'encens, ce qui a pour « effet de calmer la crise avant même qu'on ne revête le possédé du voile et de la robe aux couleurs du génie qui va le faire danser » (Pâques, 1991 p. 228).

L'odeur prend alors le rôle de passage entre le monde des vivants et le monde des morts, le monde de la réalité et le monde de la transe. Il semble constituer une étape fondamentale du rituel au début mais aussi juste avant la transe pour la provoquer ou juste après celle-ci pour l'arrêter définitivement. À ce titre, on peut même parler de scansion olfactive dont l'expression est utilisée aussi par David Le Breton (Le Breton, 2006, p. 255). Brigitte Munier évoque aussi que respirer un parfum suave aide une personne prise de syncope à reprendre conscience pour retrouver force et appétit de vivre (Munier, 2017, p.92)

Ce rituel odorant dont la fonction est de faire passer d'un état à un autre pourrait être donc complètement associé aux rituels de passage. Pourtant, l'usage des odeurs n'est que très peu décrit Van Gennep (Van Gennep, 1909). Les références aux parfums ou aux odeurs sont si minces qu'elles ne semblent pas être des éléments essentiels du rituel. Deux concernent des rituels funéraires où le parfum est un élément de passage de la vie à la mort :

Toute l'armature de la porte forme un ensemble, et si les rites spéciaux diffèrent, c'est pour des motifs techniques immédiats : on arrose de sang, d'eau lustrale le seuil ; on enduit les montants de sang, de parfums, on y append ou on y cloue des sacra, de même qu'à l'architrave (van Gennep, 1909, p. 29)

La 2^o ouverture du naos confirmait la première ; on faisait la toilette du dieu par l'eau et l'encens, on l'habillait de bandelettes sacrées, on l'oignait de fard et d'huiles parfumées (van Gennep, 1909, p. 162)

Tandis qu'un autre passage concerne un rituel de fiançailles où l'huile parfumée est annonciatrice de la puberté :

Aussitôt après cet événement, les parents de la fille en sont informés ; ils avertissent le fiancé qui envoie ses cadeaux au sandy ; on frotte la fille d'huile parfumée, etc., on lui met ses bijoux, etc., et ses parents viennent la chercher à l'entrée du bois sacré (van Gennep, 1909, p. 143)

Si les références olfactives étaient négligées au début du vingtième siècle dans des contextes épistémiques, l'odeur joue un rôle primordial dans certains rites de passage à l'instar de celui des enfants waanzis au Gabon. L'odeur sert ici à façonner son identité, à se protéger et à ressembler à l'autre en portant son odeur : « Très souvent aussi, on fait porter à l'enfant des vêtements ou des parures appartenant à des individus réputés bons et sages afin qu'il s'imprègne de leur odeur et, ce faisant, s'illustre par les mêmes qualités tout au long de sa vie » (Mouélé, 1997, p. 214). On a l'impression que l'odeur obéit à une loi de contagion qui va entraîner grâce à ce contact une loi de similitude. L'enfant qui est imprégné de l'odeur du sage va pouvoir devenir lui-même ce sage par similitude et être comparé à lui.

Ce rôle de support symbolique, de métonymie, de contagion, de scansion montre que l'odeur fait nom par l'acte de médiation. Du champ de la dénomination, nous passons à celui de la communication. De quelle manière l'odeur est-elle alors un outil de communication ?

1.8 Chapitre VIII. L'olfaction comme communication

Si les odeurs sont utilisées comme support à l'activité symbolique à défaut d'une syntaxe élaborée, elles sont assez peu perceptibles dans le dialogue. Quelle est donc la part de la communication olfactive dans l'interaction sociale ? Une odeur peut encourager, perturber la circulation d'un échange mais aussi indiquer la nature du lien social. Inspirée par la microsociologie de Goffman, je rends compte ici des odeurs qui s'insèrent dans les rites d'interactions (2.4.1). Oscillant entre l'attrait et le rejet, l'olfaction signale la limite du périmètre d'intimité en réactualisant la notion de proxémie (2.4.2). Mais c'est peut-être dans les domaines où la sémiologie olfactive (odeur-signification-contexte) agit que l'odeur devient un objet de communication redoutablement efficace (2.4.3).

1.8.1 Les « rites d'interactions » olfactifs

Élaboré par Goffman, les rites d'interaction désignent un « matériel comportemental ultime » « fait des regards, des gestes, des postures et des énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter, intentionnellement ou non, dans la situation dans laquelle il se trouve » (Goffman, 1998, p.7). Autant que ces micros-actions de circonstances, la présence d'odeurs modifie la nature de l'échange. L'odeur peut à la fois susciter des inférences morales sur l'individu rencontré (2.4.1.1), encourager la discussion (2.4.1.2), violemment l'entraver (2.4.1.3) ou donner des indices sur le lien social en lui-même (2.4.1.4).

1.8.1.1 Accéder au for intérieur de l'autre

Au moment de la rencontre, Goffman considère qu'on se saisit de toutes les indications possibles pour connaître davantage son interlocuteur et découvrir plus finement la nature de l'échange : « lorsqu'un individu est mis en présence d'autres personnes, celles-ci cherchent à obtenir des informations à son sujet ou bien mobilisent les informations dont elles disposent déjà » (Goffman & Goffman, 1996, p.11). Si la communication non verbale étudie aussi bien un visage qu'un style, qu'un ton et qu'une gestuelle, elle pourrait tout à fait désigner l'odeur comme source d'information. Dans l'interaction sociale, la perception olfactive vient soit conforter les informations dont on dispose déjà sur l'autre ou alors les ébranler.

Sens d'alerte, l'olfaction contribue à détecter l'autre dans son étrangeté. Le flair est toujours actif pour cerner la différence, « l'anormalité ». Mais ce sens de la vigie se transforme

en sens de la congruence, de la conformité, de l'attente. L'odeur permet de vérifier l'efficacité sensorielle ultime d'un produit : par l'odeur, on vérifie en dernier recours la comestibilité d'un aliment (même quand le visuel n'indique pas de danger), on vérifie que le linge est réellement propre (même quand il est détaché). En étant finalement la dernière phase de prise d'information, le nez répare les méprises de l'œil (Perras & Wicky, 2013). L'odeur et le toucher sont les dernières vérifications pour s'assurer que la personne est bien celle qu'on croit (Le Breton, 2006, p.182).

Cette recherche de l'élément perturbateur par l'olfaction est poursuivie par une quête du vrai. Après la vue qui signe la découverte ou la reconnaissance du visage, l'odeur permet la découverte ou la reconnaissance plus intime et plus charnelle (Chaumier, 2003). Ainsi, percevoir l'odeur inciterait à connaître une vérité plus profonde que celle de l'apparence physique. David Le Breton rappelle comment, dans le roman de Tolstoï *Guerre et Paix*, Pierre veut épouser la princesse Hélène après l'avoir sentie au bal :

Là aussi, l'odeur est perçue comme une émanation de l'intériorité, une preuve de la contiguïté morale qui accentue l'acuité de la rencontre physique ou sa dysharmonie essentielle (Le Breton, 2019 p.146)

En tant que signe par excellence de l'intériorité morale et de la nature d'une identité, l'odeur ne trompe pas. Dans *Baudelaire*, Jean Paul Sartre évoque la fusion des corps qui dévoile une intériorité secrète qu'il n'hésite pas appeler « nature » :

L'odeur d'un corps, c'est ce corps lui-même que nous aspirons par la bouche et le nez, que nous possédons d'un seul coup, comme sa substance la plus secrète et, pour tout dire, sa nature. L'odeur en moi, c'est la fusion du corps de l'autre à mon corps (Sartre, 2000)

En glissant sur le terrain du jugement moral et de la nature humaine, le jugement sensoriel donne lieu à des stéréotypes consistant à rendre inné un préjugé construit. En définissant ce qui est acceptable par l'accumulation d'informations sensorielles, on renforce la norme établie en adoptant un comportement essentialiste. Joël Candau nomme ce phénomène l'essentialisme sensoriel (ES) :

L'ES est sans doute la forme d'essentialisme qui contribue le plus à la naturalisation des stéréotypes car les traits phénotypiques, et plus généralement tout ce qui dans une interaction humaine avec coprésence physique se donne à voir, à entendre, à sentir ou à toucher, bref tout ce qui est objectivable, conforte les interactants dans l'idée que

la catégorisation d'autrui à laquelle ils procèdent reflète sa « véritable » identité, sa « vraie » nature (Candau, 2013, p. 220)

En pensant accéder à une vérité morale intérieure grâce à l'odeur, l'olfaction devient le sens des discriminations par excellence en érigeant la vérité indécidable de l'odeur en une norme catégorielle du bon et du mauvais. On peut de nouveau mentionner Goffman qui s'efforce de caractériser la moralité non pas par son authenticité mais bel et bien par son apparence (Goffman, 1998, p. 93).

Dans la même veine, la pureté morale serait reliée à la propreté du corps physique. C'est l'idée présente dans le drame de Shakespeare où le personnage Lady Macbeth se lave compulsivement les mains qu'elle imagine tachées du sang du roi Duncan, assassiné par son mari. Réalisé dans le cadre d'une étude en psychologie sociale, l'effet « Macbeth » met en parallèle une menace à la pureté morale et le besoin, face à cette menace, de se purifier. Cet effet se révèle par une accessibilité mentale accrue des concepts liés à la purification, un plus grand désir de produits de nettoyage et une plus grande probabilité de prendre des lingettes antiseptiques (Zhong & Liljenquist, 2006). En outre, le nettoyage physique atténue les conséquences bouleversantes des comportements non éthiques et réduit les menaces qui pèsent sur l'image morale de soi. En travaillant sur les odeurs en milieu professionnel, Joël Candau recueille le propos de plusieurs infirmières qui se douchent aussitôt leur travail achevé dans le but « d'enlever l'intérieur et l'extérieur » (Candau, 2000). Les routines d'hygiène quotidiennes telles que le lavage des mains, aussi simples et bénignes qu'elles puissent paraître, peuvent constituer un puissant antidote contre les menaces à la moralité, permettant aux gens de se laver véritablement de leurs péchés. À la pureté du corps (absence de contamination, pollution ou souillure) répondrait la pureté morale (Candau, 2013).

Ainsi, une personne dont l'odeur ne correspond pas aux normes d'hygiène est menacée d'exclusion sociale car son odeur est perçue comme moralement mauvaise. Ce fut le cas lors d'un entretien que j'ai mené avec trois lycéennes pékinoises. Deux d'entre elles ont évoqué l'odeur d'un garçon de leur classe. L'effet de groupe a sûrement renforcé le caractère excluant de cette odeur puisqu'elles ne se privent pas de rebondir sur ce phénomène : « (Rire) J'ai découvert une odeur bizarre, ce n'est pas une bonne odeur. C'est l'odeur d'un garçon qui ne se lave pas depuis longtemps ; cela sent vraiment les poubelles et les pommes périmées. En cours, c'est le garçon qui est derrière moi. On se connaît. Je suis sûr qu'il ne se lave pas. Et c'est très grave, cela a dérangé toutes ses relations avec d'autres personnes, ce garçon-là » (Anna, 18 ans, Femme) ou encore « Je m'assois à côté d'Anna, donc c'est la même odeur que le garçon, c'est

vraiment le cauchemar (...) non, il a des amis. Il a aussi des amis comme lui. Tout le monde est comme lui dans son dortoir. Il ne se rend pas compte du problème. Ce garçon de la classe, il est un peu bizarre mais il n'est pas abandonné, il est sympa en fait. Il n'aperçoit pas ce problème-là » (Camille, 18 ans, Femme). On voit ici deux types de discours : la première pose catégoriquement le problème de l'odeur liée à l'hygiène et à la propreté quand le second se base plutôt sur la séparation des groupes : le groupe de ceux qui sont propres et le groupe de ceux qui sont sales. Dans le premier cas, l'exclusion est totale dans n'importe quelle relation interindividuelle quand, dans l'autre cas, l'exclusion est limitée à un groupe. Le renforcement du groupe dépend aussi du partage sensoriel de ce qui est moralement inacceptable.

Nicoletta Diasio s'empare de cette corrélation entre odeur et marginalité sociale en l'associant directement aux imaginaires de la pauvreté :

« Une fillette qui, dans les Vosges, fait l'objet de railleries particulièrement poussées à l'école, est décrite par Chloé comme une personne qui « avait des difficultés, elle était pauvre alors elle s'habillait un peu mauvais [...] les gens lui disaient “tu pues, tu pues” ». De la même manière Francesco, 13 ans, habitant une petite ville de Vénétie, brosse un portrait olfactif de l'élève que, en classe, « personne ne la veut à ses côtés » : une fille malpropre, qui met du déodorant sans s'être lavée et qui se distingue par une configuration familiale à contre-courant du modèle de la famille italienne contemporaine, caractérisé le plus souvent par l'enfant unique »

La marginalisation sociale olfactive soulève la question de la bonne morale érigée par une classe sociale nécessairement riche. La faute morale olfactive est un combat de classe. Un souvenir d'enfance illustre cela : à l'âge de 9 ans, alors que j'étais en train de faire la queue à la cantine dans la cour de récréation, j'ai assisté à la stigmatisation d'un petit garçon turc, accusé de ne pas changer de vêtements, de ne pas être équipé d'une douche et d'avoir trop de frères et sœurs. En somme, de manquer d'hygiène. La sensibilité à l'odeur se développe grâce à cet apprentissage concomitant de valeurs morales, souvent liées à une éducation bourgeoise (Elias, 1969). En pleine socialisation des mœurs, les enfants donnent l'impression d'opposer des valeurs à certaines odeurs sans que l'opposition ne soit ni vraiment établie, ni vraiment comprise. Il s'agit ici d'un apprentissage olfactif par cœur qui deviendra par la suite, après un entraînement vigoureux du contrôle des mœurs, un apprentissage olfactif par corps. Pour ma part, c'était la première fois que j'entendais le mot « hygiène » tout en cherchant à lui donner un sens. Si cette scène habite ma mémoire depuis longtemps, ce n'est que depuis peu que j'ai pris conscience de son caractère profondément discriminatoire.

L'arrivée d'une odeur inattendue est perçue comme intrusive, notamment lors d'une interaction.

1.8.1.2 Entrave et intrusion de l'odeur dans la communication

Si le social s'infiltré jusque dans les plus infimes actions quotidiennes, je souhaite étudier ces comportements sociaux à partir d'une expérience intrusive où une odeur vient subitement chambouler un rapport social engagé. Selon Simmel, l'odorat est un sens désagréant ou antisocial par excellence (Simmel, 1991, p. 27). Y-a-t-il alors une « sociologie de circonstances » (Goffman, 1998, p. 8) où l'interaction quotidienne pourrait être étudiée sous le prisme de l'odeur et des codes intersubjectifs adoptés dans ce contexte ?

L'odeur se caractérise par son aspect antisocial quand elle pénètre dans la communication par effraction. En se diffusant, elle vient alors désagréer et empiéter la communication sociale. Lorsque je suis en train de converser avec quelqu'un, l'odeur vient chatouiller mes narines autant que les mots entrent dans mes oreilles. Je maintiens alors le fil de la conversation en essayant de mettre de côté l'odeur qui me déconcentre. Si l'odeur est perçue comme désagréable, l'échange va être déstabilisée par cette intrusion qui est conscientisée sans être dite. Face aux mots qui sont transmis, c'est un savoir gênant qui s'installe en silence.

Plus le bavardage est ordinaire avec une personne dont on partage peu d'intimité, plus le sentiment d'embarras avec l'odeur peut être présent. Dans ce bavardage ordinaire que Jeanne Favret-Saada nomme « communion phatique »¹⁶³, la communication ne tient pas à grand-chose : elle est maintenue par des évidences. Or, si une odeur arrive de plein fouet, les minces liens de la conversation peuvent se briser sans que soit exprimée la raison de ce silence soudain. Je suis dans un bus, il y a beaucoup de monde et je tombe sur une connaissance avec qui je dois commencer une conversation. J'éprouve un agacement comme le trahissent mes mouvements désarticulés et mon regard fuyant qui essayent de trouver de l'espace là où il n'y en a pas. Finalement, le bus se vide et nous trouvons deux places assises. La communication se fluidifie :

¹⁶³ Jeanne Favret-Saada emprunte ce terme à Malinowski pour décrire une situation courante dans le milieu de la sorcellerie dans le bocage : on ne veut pas parler pour parler (Favret-Saada, 1994, p. 26-27). Malinowski identifie dans la communion phatique un type de discours qui ne vise pas à l'information, mais à la communion dans la parole : « questions sur l'état de santé, remarques sur le temps, affirmation d'un état de choses absolument évident... tous ces propos sont échangés pour établir et maintenir la communion entre les interlocuteurs » (B. Malinowski, « The problem of meaning in primitive languages » in C.K. Ogen, Richards I.A., *The Meaning of Meaning*, London, International Library of Psychology, 1923, p.296-336)

nous sommes plus à l'aise. Mais, à ce moment-là, une odeur de flatulence m'arrive au visage. Ma position assise, coincée côté fenêtre, m'interdit de bouger.

Outre la volonté de faire taire cette odeur nauséabonde, je vais contribuer autant que mon partenaire à nous faire garder la face en occultant complètement ce phénomène olfactif envahissant. À ce moment-là, si le corps vient trahir des mouvements de fuite ou d'évitement (main discrète sur le nez, déplacement furtif), nous sauvons l'interaction en procédant à une « inattention calculée » (Goffman, 1998, p. 20) : je sens l'odeur, je sais que l'autre sent l'odeur, je sais que l'autre sait que je sens mais nous faisons comme si de rien n'était. Pendant cette scène, je ne peux pas m'empêcher de suspecter mon interlocuteur et je prends aussi conscience que je suis certainement devenue une cible pour lui. L'odeur du pet, signe d'un « lâcher prise », représente une faute morale et invite au jugement¹⁶⁴. Le regard est alors inquisiteur et tente de trouver le coupable en étant influencé par d'autres informations sensorielles moralisantes. La scène olfactive fait fonctionner notre imaginaire.

Ces comportements décrits face à une odeur sont marqués par des réactions humaines comme la pudeur et la honte qui rappellent la vigilance animale dans un environnement social. Si l'animal est toujours aux aguets, l'être humain déploie un sens de la surveillance aiguisée pour contrôler les règles des interactions. Jean Genet retranscrit parfaitement une scène où le manque de surveillance risque de conduire au drame et à la honte :

Elle rentra dans la chambre, dont elle n'avait pas rouvert la fenêtre du matin et elle y était depuis un moment, allongée sur le lit, dans sa dentelle, libérant tous les vents qui s'épalaient, formant des couches de plus en plus épaisses et changeant d'odeurs à mesure qu'ils vieillissaient. Tout à coup elle entendit marcher dans la salle à manger et les pas s'approcher de la chambre. En un clin d'œil, elle comprit que son amant avait trouvé la porte ouverte. Elle fut affolée à l'idée qu'en entrant il sentirait son odeur (Genet, 2006¹⁶⁵)

Dans cette situation, l'odeur paraît plus intime que tout autre rapport d'intimité. Malgré la relation de proximité entre amants, l'odeur vient réveiller une autre intimité ; celle que l'on ne dévoile à personne au risque de mettre à mal toute relation sociale, aussi intime soit-elle.

¹⁶⁴ Roger-Henri Guerrand s'intéresse à l'histoire des flatulences : « Déjà dans son *Traité sur les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* (1729), le fondateur des Frères des Écoles chrétiennes se montre formel : « Il est très incivil de laisser sortir des vents de son corps, soit par le haut, soit par le bas, quand même ce serait sans faire aucun bruit, lorsqu'on est en compagnie. Il est honteux et indécent de le faire d'une manière qu'on puisse être entendu par les autres », (Guerrand, 1998, p.75).

¹⁶⁵ Cet extrait peut être lu dans la revue *Sorcières, les femmes vivent*, 1976 (dir) Xavière Gauthier : https://femenrev.persee.fr/doc/sorci_0339-0705_1976_num_5_1_2489

À l'inverse, quand une odeur est jugée bonne, elle va encourager la rencontre et même favoriser fortement la conversation.

1.8.1.3 L'odeur comme média facilitateur

Créant une proximité, l'odeur flottante peut donner l'impression de créer des liens entre les personnes susceptibles de la sentir. Motif de phrase d'accroche, le parfum permet de démarrer une conversation. Amorcer une rencontre en parlant de « parfum » est un gage de franchir plus vite la porte de l'intimité. C'est bien parce qu'elle est jugée attirante que l'odeur invite à se rapprocher et à créer un lien. Le parfum laisse une sensation de proximité car il est la trace désincarnée de ce qui est incarné :

Lorsqu'un individu qui laisse tomber un objet se trouve à cinq mètres de nous, il est relativement éloigné physiquement, et l'on peut être tenté de ne pas réagir. Mais si l'on sent son parfum, tout se passe comme si nous le percevions plus près, et il semble que nous ayons alors le réflexe de lui tendre l'objet qu'il a perdu. (Guéguen, 2007)

La communication olfactive n'est pas mise au service d'un contenu mais elle est engagée formellement dans une logique de bienséance. Dans les codes sociaux que j'ai repérés dans mon quotidien et sur mon terrain, le dire olfactif¹⁶⁶ dans la rencontre remplace les règles de politesse. Tout comme dire « c'est beau chez toi » ou « tu es bien habillée », les remarques du type « ça sent bon ici » ou « j'adore ton parfum » invitent déjà à plonger le nez dans l'ambiance et à consolider la convivialité autant que le dialogue. Le média de l'odeur crée un espace de confiance comme le repère une analyste auprès de ses analysants :

Martine Vantsès reçoit chez elle, assumant les risques liés à ce dévoilement relatif de son intimité dont elle sait tirer avantage : « L'odeur ouvre une familiarité; quand un patient dit : "j'aime bien l'odeur", il n'y a pas besoin d'interprétations : tu as un accès direct à lui, et il a accès à toi» (Vantses, 2016)

Avant l'énoncé de la parole, l'odeur est un fil invisible qui s'active entre les uns et les autres. Ce premier média embraye sur un second qui est celui du langage. En décrivant le pouvoir atmosphérique des individualités, Bruce Bégout précise l'enjeu des liens olfactifs de communication avec l'aura :

¹⁶⁶ J'ai voulu expérimenter le plus possible les rencontres olfactives dans mon quotidien et j'ai recensé plusieurs types d'accroches dans un journal (*Odeurinaire*) que j'ai tenu pendant mes années de thèse.

L'aura détermine les rencontres interpersonnelles, elle leur donne leur ton primordial et décide pour une part de la manière dont nous allons nous comporter. Non seulement nous sommes nous-mêmes porteurs d'émanations propres qui constituent notre nimbe spécifique, mais nous sommes aussi capables à chaque instant de flairer le « don de soi atmosphérique »¹⁶⁷ des autres. Nous appréhendons les situations en humant ainsi leur air singulier et surtout celui des personnes qui s'y trouvent (Bégout, 2018)

Certifiant un engagement plus profond dans le rapport à l'autre que le dialogue social, l'odeur est peut-être la signification la plus forte du type de rapport engagé avec autrui (Chaumier, 2003).

Des entretiens menés à Pékin (cf. ANNEXE 2017-D, 2017-A ; 2017-L) se dégagent le principe suivant : pour développer un lien affectif avec quelqu'un, il faut d'abord aimer son odeur. Cette considération apparaît plusieurs fois au fil des entretiens, comme une règle de base, un principe nécessaire à la relation. Aimer l'odeur, c'est aimer et aimer, c'est ne pas pouvoir vivre sans : « Et j'aime l'odeur aussi. Mais, avant je n'aimais pas. Peut-être par « aimer », je comprends que je ne peux pas vivre sans cette chose (...) c'est tellement quelque chose, quelque chose que j'aime. Cela me rend si joyeuse. Beaucoup de choses. C'est comme le durian, j'aime sentir, j'aime le manger » (Duanlingyi, 21 ans). Les choix amoureux sont donc aussi, à ce stade, conditionnés par des choix olfactifs : « Moi, je peux aimer quelqu'un avec l'odeur. Parce que j'aime cette odeur. Peut-être que je suis superficielle (Rire) (...) La première fois que j'ai vu mon copain, à la première vue, on n'avait pas encore de sentiment et puis, on était sur le même chemin du retour chez soi. Et puis, j'ai senti son odeur, j'aimais bien. Cela me relaxe. Parce que les études étaient dures, je ne voulais pas me détendre mais cette odeur-là me détendait (...) D'abord c'est l'odeur et après c'est associé à lui... J'aime toujours cette odeur. Même si on n'est plus ensemble (Rire) » (Duanlingyi, 21 ans).

Au sujet de l'amitié, une autre interlocutrice ne tergiverse pas quand je lui demande ce qui est gênant dans le parfum des filles : « J'éternue. Ça me fait éternuer et je suis un peu sûre que je ne veux pas me faire des amies avec les filles qui se parfument très fort. C'est juste un sentiment. Mais, je ne sais pas pourquoi (...) Oui, vraiment, c'est mon avis (...) Autour de moi, personne ne se parfume » (Ailin, 20 ans). Cette réponse montre que le lien qu'elle construit se corréle avec son exigence sensorielle. L'éternuement, comme signe désignant ici une espèce de réaction allergique, vient écarter physiquement les personnes qui ne conviennent pas. On a presque l'impression que les valeurs de l'amitié sont oubliées au profit de cette approche

¹⁶⁷ Bruce Bégout emprunte cette expression à Hubertus Tellenbach dans *Goût et atmosphère* (1983).

décisive par l'olfaction : « C'est très important. Cela influence l'impression que j'ai sur une personne. Si une personne sent trop fort, je n'ai pas envie de m'approcher d'elle, je n'ai pas envie de lui communiquer. Mais si quelqu'un sent bon, j'ai envie que ce soit mon ami, j'ai envie d'être son ami. Comme le savon, j'aime bien ou la lessive. Je sens que c'est propre, j'ai envie que ce soit mon ami ».

Un dernier interlocuteur associe la perception olfactive au phénomène de proximité qui permet de voir avant de voir : « C'est très important de pouvoir sentir quelqu'un avant de le voir, quelqu'un qui arrive... Je vais sentir que c'est proche, que c'est familier » (Lejiahuang, 19 ans). La faculté du sentir se vit la plupart du temps comme une première rencontre officieuse dont on ne parle pas et qui disparaît une fois que la rencontre officielle a eu lieu.

Certains osent même se servir de l'odeur pour embrayer la conversation : « Ah, je me rappelle ça tout à l'heure, la première fois que j'ai rencontré une fille sur le campus, je me rappelle le vent dans la cour avait transporté son parfum, je m'étais dit que cela sent super bon. Et je m'étais mise à lui parler de son parfum, de la marque, c'était Chanel numéro 5. Je me rappelle bien la situation et cela m'a bien marquée. Peut-être à ce moment-là, l'environnement m'a amené à sentir ce parfum avec le vent ; c'était fort mais cela ne m'a pas dérangé » (Zhadam, 33 ans).

Derrière cette envie de communiquer se cachent des intérêts d'ordre social : rencontrer des gens distingués par exemple, mais aussi des enjeux de séduction : « Oui, une fois, j'étais dans l'ascenseur et un homme inconnu m'a demandé : c'est quoi ton parfum ? Et là, oui, j'ai dit le nom et il m'a dit c'est rare que les femmes répondent en disant le nom de leur parfum. J'ai dit, je ne vois pas le problème et il m'a dit : c'est franchement bon et j'ai dit : merci. C'était un peu bizarre. Je crois que c'était une technique de drague » (Lais, 31 ans, Rio).

En plus d'être un puissant outil de communication, l'odeur supervise, en fonction des situations, la conversation en elle-même.

1.8.1.4 La communication sur l'odeur : une question de lien social

Le lien de proximité avec une personne renforce le déliement des langues et donc les injonctions spontanées sur les odeurs perçues même quand elles sont taboues. À l'inverse, un rapport plus distant avec l'autre va empêcher toutes réflexions à voix haute sur l'odeur. C'est le cas d'un interlocuteur qui me raconte une scène olfactive avec son colocataire avec qui la relation est difficile et sans affect : « hummm... Sinon, mon colocataire, ses pieds sentent mauvais, c'est la plus mauvaise odeur que j'ai sentie (...) Non, je n'ai rien dit mais j'ai

commencé à utiliser un truc pour purifier l'air devant lui (Rire assez prononcé de tout le monde) (...) Non, il m'a même demandé : Bah pourquoi tu fais ça, il y avait une mauvaise odeur ? Et je n'ai rien dit, j'ai rien à lui dire (...) Parce qu'en fait je ne l'aime pas, cette personne » (Lejiahuang, 19 ans, Pékin).

Je comprends alors que mon interlocuteur aurait pu dévoiler la cause de cette « mauvaise odeur » si elle avait émané d'un ami. La dénonciation d'une odeur ne peut se faire qu'à un niveau assez élevé d'intimité. Si l'odeur peut rapprocher au moment de l'échange, la qualité du lien social encourage la communication sur l'odeur. Sans affect, on se prive de parole et on procède soit à une inaction par politesse, soit à une action aussi brutale que l'odeur elle-même. La mauvaise odeur crée une double distance, au rejet s'ajoute un silence lorsque le lien social est inexistant.

Pour plusieurs de mes interlocutrices, la connaissance de l'autre privilégie la communication sur les odeurs : « Je ne fais rien. Si ce n'est pas trop fort, je peux supporter mais sinon je vais ...si la personne je la connais, je vais lui dire pour la prochaine fois, il faut pas utiliser trop de parfum » (Johanna, 24 ans, Pékin) ou encore : « Mais si tu connais la personne très bien tu peux le dire même si ce n'est pas une chose facile de le dire (...) je connais des gens qui ont un problème et qui sentent mauvais tout le temps et d'autres, c'est juste peut-être parce qu'il fait chaud et tout mais c'est lié à la relation que tu as avec la personne (...) Mon avis sera important et je suis sûre que la personne aussi aimerait bien savoir. J'ai un souvenir d'avoir parlé à une amie de son odeur, elle n'avait pas pris de douche (...) Elle était ok parce que j'avais raison. C'était les vacances et pendant 2, 3 jours, elle ne prenait pas de douche donc elle savait aussi » (Mchaik, 27 ans, Bombay)

L'intimité de la relation permet de relâcher un état de jugement dans le silence au profit d'une parole plus franche : « moi cela ne me dérange pas trop, mais parfois cela me dérange mais je peux supporter, je ne vais pas faire de comportements impolis. Je vais rester là, je ne dis rien mais je n'aime pas. Si je ne le connais pas, je ne dis pas mais si je connais, je vais lui dire » (Johanna, 24 ans, Pékin). Ces propos sont ensuite accompagnés d'un exemple plus concret confirmant cette structure lien/parole/odeurs : « Euh si, j'aime l'odeur de mon copain, je l'aime si elle est fraîche et féminine sinon si ce n'est pas frais, je vais lui demander de prendre la douche » (Johanna, 24 ans, Pékin). Cet élément fondateur se retrouve également dans un autre entretien : « J'ai une copine qui sent bon (Rire). C'est un peu bizarre de le dire comme ça. Mais, tu sais, chacun a sa propre odeur donc c'est particulier. Quand elle s'approche de moi, même si elle est derrière moi, je peux sentir son odeur, je sais que c'est elle. J'ai deux exemples d'odeurs de filles. Il y en a une qui sent bon et sinon j'ai une autre copine qui sent le fauve, « le

renard » (...) Je lui dis qu'elle doit mettre du parfum. On est très intime, je peux lui dire, elle ne va pas se vexer. Pour moi, ce n'est pas très poli quand on connaît pas mais quand on connaît on dit » (Chengqingyiu, 26 ans, Pékin). Le seuil d'intimité a un impact sur le seuil du tabou à l'odeur mais aussi sur son manque de tolérance. En fonction du lien d'intimité, on supporte ou on ne supporte pas l'odeur. La parole vient briser la tolérance pour l'effluve mais aussi la distance avec l'autre. Quand on ne dit pas l'odeur qui pourtant dérange, cela souligne deux fois plus l'écart qui existe entre soi et l'autre.

Ainsi, dans une relation où le lien de la communication ne tient qu'à un fil, le « charivari malodorant »¹⁶⁸ vient délibérément couper court aux interventions orales comme si c'était un boucan sonore. Le tabou olfactif se dessine par une imbrication de l'antisocial dans un social qui est en somme mal installé. Sous prétexte de venir percer le mystère de l'odeur taboue et d'éviter par-dessus tout que la situation sociale se brise, le silence vient souligner la distance incommensurable qui sépare. Car renoncer à dire l'odeur, ce serait une manière de renoncer de fait à la relation.

En relation avec l'interaction sociale et son contexte, la manière de vivre la scène olfactive va être plus ou moins acceptée. À partir de l'odeur diffusée se fabriquent éminemment des périmètres spatiaux de l'intimité rappelant le concept de proxémie d'Edward T.Hall.

1.8.2 Communication olfactive et proxémie

En s'immisçant au cœur des interactions sociales, l'odeur devient un outil pour fabriquer des seuils de l'intimité, notamment entre la mère et l'enfant (2.4.2.1) En se situant dans l'intervalle entre deux personnes, elle fait office de rempart. Dans ce sens, elle engage une relation proxémique entre les corps (2.4.2.2). Si les mouvements binaires de rapprochement et de distance sont les effets les plus fréquents de l'odeur-désir et de l'odeur-dégoût, ils ne sont pas les seuls (2.4.2.3). Cette communication corporalisée invite à repenser le sens chimique de la reproduction (2.4.2.4).

¹⁶⁸ David Le Breton repère ainsi qu'un charivari sonore équivaut la plupart du temps à un charivari malodorant. Ainsi, le malodorant signifie la rupture de l'atmosphère habituelle du village où la communication circule (Le Breton, 2019, p. 148).

1.8.2.1 Familiarité et proximité : la mère et l'enfant

Les travaux de Gibson (1979) et de Benoist Schaal (1997) montrent que la familiarisation à une stimulation sensorielle facilite sa discrimination et même son appréciation. Plus on est proche de l'odeur, plus la sensation du familier est présente, plus elle est appréciée dans sa totalité. Dès les premiers moments de la vie, l'odeur est un repère non négligeable puisque le nouveau-né construit son arrivée au monde *via* l'odeur : les odeurs biologiques propres à l'environnement de l'enfant peuvent servir de marques et guider son comportement (Pihet et al., 1997). Si l'enfant fabrique son monde avec l'odeur de l'environnement maternel, la mère, en réponse, développe aussi un attachement à l'odeur de son enfant. L'odeur néonatale serait précocement apprise et contribuerait aux liens d'empathie et d'attachement (Okamoto et al., 2013). Sur mon terrain à Pékin, une femme enceinte me raconte comment sa grossesse la replonge dans ce halo affectif : « Je repense à des choses très douces quand j'étais enfant. Maintenant que je suis enceinte, je repense aux odeurs de ma maman. Ce sont des choses douces et tendres. L'odeur du lait maternel ! » (Limo, 26 ans, Pékin). Un jeune Carioca parle également de cette sensation évoquant un passé lointain dont l'odeur est le dernier témoin : « Je fais une association entre la sécurité et la manière de devenir grand. Depuis que je suis dans le ventre de ma mère, puis ensuite dans mon lit, et puis ce sentiment d'être petit et de se voir ensuite quand on est devenu grand, c'est là où il y a le sentiment des choses qui sont familières dans l'odeur » (Daniel, 22 ans, Rio de Janeiro).

Cet ancrage sensoriel marque le début de la socialisation à l'odeur. En ce sens, l'odeur de la mère reste une référence olfactive particulièrement stable exprimant ce qu'il y a de plus familier. Sur 34 entretiens à Pékin et 35 à Rio de Janeiro, la mère est une occurrence citée plus de 50 fois. À Bombay, elle est mentionnée 40 fois sur 29 entretiens. Ce pilier olfactif est largement supérieur à tous les autres membres de la famille. On parle de la mère pour évoquer son odeur familière (parfum, crème, savon, vêtement) : « Ma mère aime le parfum qui s'appelle Poison de Dior. J'aime bien parce que c'est le parfum de ma mère » (Zhanglindan, 19 ans, Pékin) mais aussi pour relever la trace de son investissement dans l'espace domestique : « L'odeur de cuisine quand ma mère cuisine. Je ne la sens jamais chez quelqu'un d'autre. C'est l'odeur laissée sur elle après avoir fait la cuisine en plus de l'odeur du plat qui sort. » (Linshanshan, 18 ans, Pékin). Certains plats familiaux sont nommés et associés à une cuisine familiale ou maternelle qui apparaît comme une routine rassurante : « Quand ma mère cuisine, c'est chaque matin, les *chapatis*. Oui, c'est chaque matin. Encore une fois, je suis habituée »

(Ketaki, 24 ans, Bombay). À partir de là, l'odeur crée des espaces d'intimité dans les relations sociales qui rappellent la proxémie d'Edward T Hall.

1.8.2.2 Le périmètre d'intimité olfactive avec l'autre

De tous nos sens, le toucher et l'odorat sont les sens les plus personnels. On les nomme souvent les sens de proximité, s'opposant aux sens de distance dont la vue et l'ouïe font partie :

Après l'odorat vient indubitablement le toucher : il est lui aussi plus intime que la vue, et en un sens il insiste plus encore que l'odorat sur la contiguïté – bien que jamais il ne suggère une aussi grande intimité» (Kolnai et al., 1997, p. 52).

Marquée par la proximité, l'odeur crée nécessairement une relation au corps et à un périmètre spatial d'intimité. C'est dans une anthropologie de l'espace qu'Edward T. Hall montre comment les relations sociales se conforment à une proxémie culturellement construite. Il émet l'hypothèse que notre rapport à la distance et à la proximité sont l'effet d'intentions subjectives et d'intimations culturelles. Si le nez est décrit comme un récepteur à distance, la fonction de l'odorat sert toutefois à éclairer le rôle de la proxémie dans deux cas extrêmes. Tout d'abord, Edward T. Hall prend l'exemple de la culture arabe qui établit une corrélation entre « l'humeur d'une personne et son odeur ». De manière assez globale, il constate que la proximité entre les corps permet de se sentir pour mieux s'évaluer. En parlant près de son interlocuteur, on peut respirer son haleine et vérifier sa bonne foi.

Si une culture peut être « odoriphile », les Américains seraient davantage odoriphobes¹⁶⁹ en refusant de prêter attention à « ce puissant instrument de communication » (Hall et al., 2014, p. 71). Pourtant, leur désintérêt dévoile aussi un refus de se laisser perturber en trouvant des solutions efficaces d'aseptisation. En fonction d'un contexte culturel et de circonstances, la notion de bonne distance varie avec des cercles d'intimité ayant des périmètres plus ou moins étendus.

Avec le concept esthétique japonais que l'on nomme *Ma*¹⁷⁰, la sensation kinesthésique crée de l'intimité entre le corps et l'espace quand bien même l'intervalle entre les deux est

¹⁶⁹ David Howes distingue des cultures qu'il nomme « odoriphiles » et « odoriphobes » : « Le sens sans parole : vers une anthropologie de l'odorat », *Anthropologie et Sociétés*, 1986, 10 (3), 29–45.

¹⁷⁰ Le *Ma* est un terme japonais qui signifie « intervalle », « espace », « durée », « distance ». Son kanji symbolise un soleil entouré par une porte. Ce terme est employé comme concept d'esthétique, il fait référence aux variations subjectives du vide qui relie deux objets, deux phénomènes séparés.

immense. On peut agrandir l'espace visuel en intensifiant les sensations kinesthésiques comme le fait la tradition japonaise du jardin Zen :

« Le visiteur est périodiquement obligé de surveiller ses pas, tandis qu'il cherche son chemin parmi les pierres irrégulièrement espacées qui permettent la traversée d'un étang. À chaque caillou il lui faut s'arrêter et regarder vers le sol pour découvrir son prochain perchoir. Même les muscles de son cou sont délibérément mis à contribution. Levant les yeux, le visiteur est captivé par un spectacle qui se trouve interrompu dès qu'il bouge son pied pour prendre un nouveau point d'appui » (Hall et al., 2014, p. 73)

L'attention au tactile permet de développer autrement sa perception visuelle. Pour mieux saisir le *Ma*, une exposition a été organisée en 1978 par l'architecte Arata Isozaki¹⁷¹. Dans *Scénographie d'exposition*, Arnaud Sompairac tente de mieux décrire le *Ma* en dépliant ses perspectives esthétiques mais aussi délibérément quotidiennes :

Le *Ma* peut désigner l'espace – aléatoire, non réglé géométriquement – entre deux dalles de pierres logées sur une pelouse d'un jardin japonais ; dans ce cas, le *Ma* est tout autant la distance, variable, entre les pierres, et l'image du pas, dansant au besoin, du marcheur qui va emprunter cette petite allée empierrée ; il peut désigner l'intervalle entre le bol de riz et la bouche, intervalle qui est réglé aussi pour l'élégance (il y a toujours une dimension esthétique dans le *Ma*), lequel intervalle est aussi bien celui de l'espace, que celui du geste qui le parcourt, et le temps de ce geste. Il y a des intervalles justes, esthétiquement justes bien sûr » (Sompairac, 2016, p. 78).

En repérant l'importance du *ma* dans les pratiques de la vie quotidienne, on peut se demander s'il ne s'accorde pas aussi avec l'interdiction de se parfumer qui est préconisée au Japon dans l'espace public. Le terme « d'harcèlement olfactif » s'est même répandu selon Agnès Giard :

À l'instar du « harcèlement sexuel » (*seku-hara*), le « harcèlement olfactif » (*sume-hara*) désigne le fait d'imposer son emprise. Bien que cette dernière puisse être involontaire – liée à la promiscuité dans les transports bondés, par exemple – elle fait l'objet d'une si forte réprobation sociale que de nombreuses compagnies interdisent à leurs salariés de porter du parfum et leur enjoignent, depuis 2016, de suivre des stages de sensibilisation au *sume-hara* (Munier, 2019, p. 187).

¹⁷¹ <https://www.festival-automne.com/edition-1978/arata-isozaki-exposition-espacetemps-japon>.

Les pratiques olfactives viendraient brouiller l'intervalle et l'importance du vide qu'il faut laisser entre-soi et le monde pour composer un « espace-temps » unique. À l'inverse, les Européens et les Américains construisent davantage l'espace autour de leur nécessité puisque les espaces de bureaux ne sont fabriqués qu'en fonction des tâches réalisées ; le reste étant plutôt jugé superflu et inutile. La représentation esthétique de l'*horror vacui* pourrait-elle alors expliquer la manière dont on utilise le parfum et le déodorant pour obtenir un résultat efficace ? En tous cas, malgré les variabilités culturelles, l'odeur agit sur les limites. Qu'on soit dans l'espace public, dans l'espace professionnel ou même dans l'espace privé, on crée ou on délimite son espace en refusant d'y laisser entrer catégoriquement une odeur.

Les témoignages olfactifs récoltés retracent ces mouvements des corps : « j'ai envie de partir tout de suite. » (Hélène, 35 ans Pékin) ou « quand j'ai senti cela pour la première fois, je ne voulais pas sentir une deuxième fois, j'ai voulu m'éloigner tout de suite. » (Julie, 18 ans Pékin). La distance permet de mieux apprécier l'expérience : « Quand je sens la peinture de loin, je la trouve trop bonne mais si je la sens de près, cela n'est pas la même odeur. Je n'aime pas, c'est trop fort. J'aime cette odeur quand je la sens de loin. » (Johanna, 24 ans Pékin) ou encore « Si je sens une odeur bonne pendant longtemps, sa valeur positive va diminuer. Par exemple, si je sens l'eau de rose mais si je continue à la sentir partout dans une lotion de main ou un savon, je vais avoir envie d'un équilibre, d'un break. Je ne veux pas la sentir tout le temps et si j'oublie l'odeur et puis je la sens à nouveau, c'est mieux pour moi » (Ainein, 28 ans).

L'espace mis entre les corps au moment de la perception permet aussi de comprendre les variables dans les comportements sociaux, que ce soit de l'ordre du dégoût ou de l'attrance : « On va dire si l'odeur sur cette femme, ça sent bon, ça donne envie de s'approcher d'elle. Mais, si cette femme est très belle et qu'on n'aime pas son odeur, on va s'éloigner même si elle est très belle » (Maxime, 33 ans, Pékin). L'attrait physique n'est donc plus le seul élément qui a du poids dans le contexte de séduction. L'olfaction compte davantage, même si c'est tacite. Prendre subitement distance avec l'odeur est un marqueur social répandu. La distance prise est un acte communicatif en lui-même. Cet implicite peut créer des troubles, de l'embarras : « Quelques fois quand je suis dans un lieu public, je découvre des personnes qui font exprès de s'éloigner de moi. J'ai le réflexe de me sentir, de me regarder pour voir s'il y a un problème ou pas. Si après confirmation tout va bien, je me dis que ce n'est pas moi mais le lieu qui a un problème » (Maxime, 33 ans, Pékin). Cette interaction publique montre comment on identifie un comportement olfactif manifesté par l'éloignement physique. Ce comportement est repéré et analysé comme une obligation de contrôler et de vérifier que l'odeur émise par son corps ne

cause pas de gêne. Avec ces exemples, nous voyons comment les mouvements du corps suivent cette analogie du désir-proche et du rejet-loin.

Si la vue – comme l’a si bien décrit Levinas – domine la rencontre d’autrui, l’odorat vient peut-être après le regard et l’ouïe mais avant le toucher, définir un espace où est insensiblement franchie la frontière entre l’un et l’autre : que l’odeur soit plaisante ou pénible, qu’elle soit perceptible ou subliminale, elle orchestre un désir de rapprochement ou de fuite (Lévinas, 2014, p. 168). Cette oscillation se traduit dans le corps par des mouvements soit centripètes ou centrifuges : ils renforcent les effets binaires entretenus avec l’odeur qui semblent être soit tout désir, soit tout dégoût.

Dans un rapport amoureux ou sexuel, le manque d’odeurs est vécu par exemple comme une frustration, une privation de la fusion. Serges Chaumier raconte comment se déroule olfactivement cette intimité dans *L’odeur du baiser* :

Lors du rapprochement intime, on perçoit l’enveloppe corporelle, son climat olfactif.
Ceci déclenche un trouble qui est sans commune mesure avec les autres expériences érotiques : le rapprochement érotique est tout en tension (Chaumier, 2003)

Les relations d’amour échappent difficilement à l’odeur de l’autre. S’y confronter, c’est aussi découvrir l’autre dans son entièreté, dans son identité la plus profonde comme le signifie le poème javanais qui suit (Chaumier, 2003) : « Par le nez, nous respirons, par le nez, nous percevons le souffle de l’être aimé, nous avons le sentiment que nos âmes se mêlent ». Isabelle Bianquis rappelle comment le baiser est proche du « flairement » ou « reniflement » dans la langue mongole en l’illustrant notamment par un passage de *Ciel bleu* de Gashan Tschinag. Sur le terrain, elle remarque que : « Tout d’abord, ce sont les plus âgés qui embrassent ou « reniflent » les plus jeunes. Le jeune se laisse faire. Généralement, il va vers le plus âgé, prend les coudes de celui-ci, paumes ouvertes, en lui demandant des nouvelles de sa santé. Le plus âgé le renifle, l’autre se laisse faire sans répondre par le même geste. Ceci est à la fois une marque de respect et d’amour » (Bianquis, 2004, p.101).

Quand en revanche l’amour se dissipe, l’odeur de l’autre apparaît excessive et semble empiéter sur notre propre intégrité : on se rend compte alors que le rejet de l’odeur signe le début d’un éloignement physique.

Cependant, n’y aurait-il pas des mouvements incarnant une réponse à l’odeur en dehors de ces affects du désir et de la fuite ? Ne pourrait-on pas les relier plus intimement à la kinépsphère ?

La kinésphère, terme inventé par Rudolf Laban, désigne l'espace accessible directement aux membres d'une personne, elle s'étend tout autour d'elle, jusqu'à l'extrémité des pieds et des mains. L'odeur semble intervenir dans cette kinésphère. L'architecte Marc Crunelle remarque la particularité de l'olfaction reliée à cette modification spatiale : « Habituellement, nos relations sont verbales et visuelles. Lorsque nous avons laissé franchir les limites de cette bulle par une autre personne, c'est une autre forme de relation qui s'établit : elle est olfactive et tactile » (Crunelle, 2004, p.121)

1.8.2.3 Au-delà des mouvements binaires

Suzel Balez propose une grille d'effets odorants¹⁷² déterminée par des ramifications sortant de la binarité manichéenne attendue : les effets à dominante dynamique et les effets à dominante sémantique. Dans les effets à dominante dynamique, il y a deux sous-catégories ; celle du mouvement et celle de l'espace. Par exemple, le terme *decrescendo* désigne la diminution progressive de la source odorante. Tandis que le terme *délocalisation* désigne la conscience que l'odeur semble venir d'un endroit alors qu'elle émane d'un autre. Par ces termes, Suzel Balez prend en compte les déplacements à la fois de l'odeur mais aussi du corps dans l'espace. Les odeurs à effets dynamiques sont dans les deux cas interprétées à travers des modalités d'apparition, de maintien, de disparition.

Les espaces et les mouvements du corps sont créateurs d'effets olfactifs qui sont la plupart du temps non conscientisés : les différents paramètres de diffusion d'odeurs dans un espace font émerger des effets-mouvements à la réception de l'odeur.

Il est donc désormais nécessaire de montrer en quoi ces liens, outre leur caractère éminemment social, existent aussi sous l'emprise d'une autre fonction communicative de l'odeur, celle de la sémio-chimie.

1.8.2.4 Quid de la communication chimique entre les individus ?

De nombreuses expérimentations *in vitro* montrent que l'odeur corporelle se modifie selon l'état de santé d'un individu mais aussi selon ses états psychologiques et biologiques. Il y aurait même une odeur de la peur devant une situation de stress ou de film d'horreur. La sueur du vécu anxieux d'autrui, augmente le ressenti d'anxiété du répondant, abaisse le seuil de ses

¹⁷² Suzel Balez, « Fragrances architecturales », à paraître, avec l'aimable autorisation de l'auteure.

réflexes défensifs et biaise son attention vers les indices de danger (Schaal et al., 2013). La psychanalyste Martine Vantses relève des effluves plus intenses chez des patients angoissés (Vantses, 2016). L'odeur des larmes aurait même des conséquences sur l'affect (Gelstein et al., 2011), sans parler du rôle de l'olfaction dans l'évaluation de la compatibilité du partenaire.

L'odeur de fertilité au moment de l'ovulation serait attractive pour les hommes non appariés (Singh & Bronstad, 2001) au point de devenir des odeurs de « sex-appeal » (Gildersleeve et al., 2017). Le site de rencontre olfactive « smell dating »¹⁷³ existe depuis plusieurs années et propose de porter un t-shirt sans parfum pendant trois nuits consécutives et de l'envoyer à la plateforme qui le redistribue pour trouver l'âme sœur¹⁷⁴.

Mais on peut aussi critiquer cet engouement médiatique autant que commercial¹⁷⁵ accentuant le rôle de ce sens chimique dans les rencontres affectives. Malgré un intérêt scientifique, le rôle joué par les phéromones humaines ne s'avère pas concluant (Wyatt, 2015).

De plus, les études sur le sens chimique de l'olfaction ne portent pas tellement sur l'acuité de la perception au moment des périodes de reproduction mais plutôt sur le jugement positif ou négatif. Au-delà de savoir si les odeurs sont plus appréciées au moment de la fertilité, il s'agirait aussi de montrer l'accroissement de la sensibilité olfactive en fonction des périodes de cycle. La période d'ovulation semble ressembler à la période de jeûne : la détection des odeurs s'effectue à un seuil plus bas (Ramaekers et al 2016).

Les glandes apocrines sont régulées par les hormones. Dans mon carnet d'*odeurinaire*, je note en juillet 2019 : « À la soirée chez C., un mec que je ne connais pas se renifle à un moment à plusieurs reprises sous le bras. Je m'approche intriguée et lui demande pourquoi il se sent. Il me dit : « non mais c'est un peu gênant, je sens le sexe sous l'aisselle ». Dans son article sur la sueur, Gilles Raveneau évoque l'existence d'un personnage de fiction qui sniffe son aisselle pour requinquer sa virilité :

Dans un registre humoristique, le film de Charles Crichton *Un poisson nommé Wanda* (1988), un des protagonistes masculins lève régulièrement un bras pour se renifler bruyamment une aisselle poilue afin de réalimenter sa force, sa détermination et sa séduction virile, et de se donner du cœur à l'ouvrage lorsqu'il doit faire face à l'adversité (Raveneau, 2011)

¹⁷³ Néologisme inspiré par le modèle du « speed dating ».

¹⁷⁴ Cf. le site web : <https://smell.dating/>

¹⁷⁵ Les articles de média gratuit sont friands de ce genre d'informations inédites pour augmenter les chiffres d'affaire des bas de collants : <https://www.20min.ch/fr/story/des-collants-aux-pheromones-pour-draguer-890789736675>

L'odeur de l'aisselle associée à la séduction et à la vigueur masculine rappelle l'aspect hormonal des sécrétions corporelles. Rennat Devisch repère chez les Yaka¹⁷⁶ un terme traduisant la communion sexuelle. « Nyuukisana » signifie « se faire flairer mutuellement l'odeur qu'on excite l'un chez l'autre » (Schotte & Devisch, 1990, p. 53).

Si la communication olfactive agit sur l'interaction sociale, certaines pratiques recourent aussi à l'odeur par expertise pour détecter, diagnostiquer, voire manipuler. Il s'agit d'étudier quelques-uns de ces domaines où la sémiologie s'allie avec l'olfaction.

1.8.3 Quelques domaines de prédilection de la sémiologie olfactive

Dans certains domaines, l'olfaction est utile pour saisir des informations contextuelles. Au cœur de la société, l'odeur permet de constater la venue d'un ou plusieurs événements qui rythment la vie sociale (2.4.3.1). Dans la sphère professionnelle, les médecins se sont servis pendant plusieurs siècles de leur odorat pour diagnostiquer les maladies (2.4.3.2). Mais aujourd'hui, l'odeur est mise au service d'un marché qui ne cherche plus à analyser profondément ce que fait la perception mais seulement à vendre des produits. Le pouvoir marketing dans le monde de la parfumerie utilise l'odeur pour y construire des histoires mais aussi pour manipuler les inconscients collectifs des consommateurs (2.4.3.3).

1.8.3.1 Quand l'odeur signale l'événement

Composés d'une pratique corporelle se transformant en pratique sociale, la plupart des rituels se servent du corps pour transmettre des informations sensibles. C'est le cas de la pratique du *ghungat*, une manière de porter le voile en Inde du Nord (Rajahstan - Udaipur) qui livre des éléments symboliques sur les statuts maritaux et la place de la femme dans la famille. Le voile est sur la tête, sur le visage, sur les épaules. En fonction des rencontres et du statut, on adapte son geste, on fait glisser, on voile et dévoile :

Le corps est ainsi le lieu de négociation entre soi et l'altérité, il est ce lieu de tension, d'échanges, de circulation d'informations, de perceptions, qui permettent à l'individu

¹⁷⁶ Les Yaka sont une population bantoue vivant majoritairement au sud-est de la République démocratique du Congo.

de s'ajuster en permanence avec son environnement. Il est une interface, à la fois récepteur et émetteur (Lecuyer, 2019)

Si le corps acquiert une technique définie par Mauss comme la « façon dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps » (Mauss, 2013, p. 365), il fait aussi office de signalement. Il est lieu de tension et de circulation des informations.

Plus spécifiquement, les pratiques du corps sur les corps peuvent participer à cette plateforme de données sensorielles. Les corps, constate Marie-Luce Gélard, parlent chez les femmes Aït Khebbach au Maroc¹⁷⁷. Les manières de se parfumer sont réservées aux femmes pour annoncer en rythme aussi bien les naissances que les mariages : chaque rituel festif invite les femmes à se parfumer pour mettre la communauté au « parfum »¹⁷⁸ :

L'olfaction est ici pleinement informative et l'utilisation des senteurs du parfum/encens féminin est systématiquement associée à la fois au monde des femmes et aux rituels festifs. Ce parfum très spécifique sert parfois même par simple métonymie à désigner l'univers féminin, les hommes l'évoquent souvent, c'est « l'odeur des femmes » par excellence. Ainsi, lorsqu'un homme croise des femmes dans les rues du village, il reconnaît aux senteurs qu'elles dégagent qu'une fête ou un mariage a lieu à proximité. On pourrait penser que l'information serait tout aussi évidente en observant les tenues, or, à l'extérieur, les femmes portent toujours le voile de tête (sorte de châle très couvrant) qui dissimule leurs vêtements de fête (Gélard, 2008).

On ne s'intéresse pas tellement à la composition du parfum mais bel et bien à sa signification comme évènement : sentir l'odeur des femmes, c'est sentir la naissance ou le mariage. Le pouvoir évocateur de l'odeur invite à délaisser l'objet principal : « le parfum des femmes », pour renvoyer à un autre élément qui marque la vie sociale. Caractérisée par une succession de sens en cascade, l'odeur rend les femmes messagères d'une information qui se transforme en une autre. Elles occupent par l'odeur la fonction de passe-parole ou de diffusion d'une rumeur qui se répand.

Le message olfactif change la dimension de l'odeur : on n'est plus dans une prédication où il s'agit de distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais. La communication indicelle devient une énonciation ; elle fait constat. Le sillage parfumé permet aussi de contourner la

¹⁷⁷ Le terrain de Marie-Luce Gélard est situé à Merzouga, village saharien du Tafilalt dans le Sud-Est marocain.

¹⁷⁸ Il est intéressant de noter que l'expression « se mettre au parfum » signifie « être informé » témoignant encore une fois de la forme communicative de l'effluve.

conversation qu'il y aurait pu avoir entre un homme qui croise une femme. L'information olfactive se substitue au dialogue, pour l'éviter.

Lucienne A. Roubin rappelle également que les sols d'herbes et les jonchées odorantes (dont l'étymologie vient des jonquilles déposées au sol) parsèment tous les rituels festifs en Europe et en Amérique latine depuis le Moyen Âge (Dulau, 1998, p. 121). Elle raconte comment Roger Bastide l'éclaire sur un point important dans ses recherches : « Vous savez, là où ça ne sent pas, moi je ne peux pas comprendre ! En effet, en intégrant les cortèges de senteurs dans un réseau de significations corrélatives, le groupe humain rend l'odeur porteuse d'un message latent qui incite à l'acte » (Roubin, 1998, p.119).

Encore aujourd'hui, les pratiques d'odeurs sont liées à des pratiques de festivités : cela permet à tout le monde de localiser la fête. Lors du carnaval de Rio au début du XX^{ème} siècle, une version exclusive d'éther déguisée en parfum circulait dans les salles de bal sous prétexte d'être rafraîchissante. Quand il fut constaté que cette drogue excitait excessivement les fêtards, la pratique (importée de France) fut interdite en 1965.

Si la plupart des références olfactives expriment l'événement qui est en train de se dérouler, certaines préparations sont effectuées pour provoquer un événement non advenu. L'odeur pousse à embrayer l'action via un acte de communication. C'est ce qui est notable chez les Umeda où l'odeur occupe la même place que le rêve et possède des vertus prémonitoires :

Le mot umeda pour « rêve » (*vinugwi*) est, en fait, très proche du mot utilisé pour « odeur » (*nugwi*). Et de fait, les Umeda sont très attentifs aux rêves comme aux odeurs (...) Ils sont toujours à l'affût d'indices olfactifs qui pourraient leur faire découvrir des choses hors de vue, indécélables par d'autres moyens. Leur odorat est comme une longue-vue braquée sur le monde (Gell, 2006).

L'olfaction permet d'accéder à une vérité supérieure qui permet d'actualiser le réel. Si elle prédit l'avenir, l'odeur peut aussi prévenir des maladies.

1.8.3.2 Diagnostiquer la maladie par l'odeur : une communication olfacto-médicale

Dans ses travaux historiques sur l'évolution des sensibilités, Alain Corbin montre que le processus d'élimination des miasmes et d'aseptisation a contribué à augmenter la sensibilité olfactive. À partir du XVII^{ème}, les médecins spécialisés dans la peste bubonique couvrent tout leur corps d'une cape et portent un masque en forme de bec. Dans ce masque allongé sont placées des fleurs et des herbes aromatiques : « La tradition veut qu'en période d'épidémie on tente de se préserver en se bardant d'aromates » (Corbin, 2016, p. 47). Possédant une double

vertu, les aromates combattent les vices de l'atmosphère et sont censés augmenter la résistance de l'organisme. Afin de se protéger du danger des miasmes, l'olfaction est un outil rare pour diagnostiquer. Elle est toujours accompagnée par un argumentaire scientifique :

Le médecin ne se contente donc pas d'être expert en méphitisme ; rendu au chevet de son client, il lui faut encore apprendre à « sentir avec réflexion ». Il opère tout d'abord un difficile calcul olfactif qui a pour but d'établir ce que le patient doit sentir, compte tenu de son âge, de son sexe, de son tempérament, de la couleur de ses cheveux, de sa profession, et, si possible, de son odeur individuelle, enregistrée lorsqu'il était en bonne santé. Le praticien se réfère ensuite à l'itinéraire olfactif qui caractérise chacune des espèces morbides. L'odeur du malade lui permet alors d'établir son diagnostic et son pronostic. L'analyse olfactive privilégie, à l'évidence, les « aboutissants », et notamment l'haleine, les selles et surtout le pus, dont la lisibilité se révèle étonnante (Corbin, 2016, p. 62).

Si la sémiologie olfactive est marginale aujourd'hui, je me suis rendu compte en enquêtant auprès du personnel soignant¹⁷⁹, que les infirmières et aides-soignantes savaient détecter l'odeur d'une infection, d'un germe, de sang caillé, d'une iléostomie ou d'un melæna. À partir de ce diagnostic, elles améliorent leur soin. L'aspect pestilentiel de l'odeur est donc plus facilement oublié car il est réinterprété positivement : au lieu de subir une odeur, le personnel soignant agit sur elle.

De la même manière, Joël Candau considère que l'expertise olfactive s'aiguise dans des activités professionnelles où la connaissance de l'odeur est acquise implicitement : « L'expertise olfactive est beaucoup mieux partagée que ne le laisse croire la méconnaissance d'un sens qui n'est pas pour autant discrédité » (Candau, 2000 p.137-138).

Aujourd'hui, l'olfaction est plutôt considérée comme favorisant l'erreur, brouillant l'esprit et faussant le constat. Une odeur n'est-elle pas appelée capiteuse dès qu'elle fait tourner la tête ? L'abandon du diagnostic olfactif est lié aux mêmes causes que l'abandon des palpations dans le domaine médical. Il s'agit de développer des équipements médicaux toujours plus visuels :

Avec le développement de la vidéo-chirurgie, des télémanipulateurs, ces savoirs tactiles, « le corps-à-corps chirurgical » régressent, le toucher s'éclipsant une nouvelle fois au bénéfice de la vue et étant de plus en plus relégué, dans nos sociétés,

¹⁷⁹ Ces informations viennent de mon mémoire de recherche de master 2 à l'EHESS sous la direction de Dominique Mémmi portant sur « Les mauvaises odeurs à l'hôpital. Enquête sur le personnel soignant à l'hôpital Bichat », 2015

à la périphérie de la connaissance, celle des rebouteux, des chiropracteurs, des magnétiseurs (qui touchent sans y toucher), alors qu'il demeure un moyen thérapeutique essentiel dans d'autres traditions (...) (Bromberger, 2007).

Les informations visuelles ont désormais une emprise sur le monde de l'olfaction. La publicité et le marketing cherchent pourtant à vendre des odeurs à partir de messages essentiellement imagés et racontés. Si l'odeur prévient et prédit, elle est aussi un message de consommation.

1.8.3.3 L'emprise du marketing pour communiquer l'odeur

Si le parfum fut pendant très longtemps un objet élitiste permettant à la classe sociale supérieure de se distinguer, il commence à se démocratiser mondialement dans la deuxième moitié du vingtième siècle avec l'apparition du marketing et de la commercialisation plus intensive des parfums. À partir des années 1970, les parfumeurs passent, en peu d'années, d'une commercialisation de l'offre d'un produit élitiste à un produit accessible, défini par le service marketing (Ellena, 2017). Le marketing olfactif manipule ainsi cette tension du choix en transformant les plaisirs en besoins, en orientant notamment nos décisions et en captant notre pouvoir d'achat. Le « neuromarketing » a pour fonction de révéler l'aspect naturel de la consommation, non seulement comme désir des objets, mais aussi et surtout comme mode de vie possible.

Selon Dominique Desjeux, le principe publicitaire est de transformer un objet ordinaire en un objet qui devient une personne, la marque, et qui possède une énergie, la promesse publicitaire. La fonction de la marque est de transformer un produit « froid » émotionnellement en un produit « chaud » (Desjeux, 2014). Seulement, ce n'est plus le marketing qui se met au service de l'odeur mais c'est plutôt l'odeur qui n'existe plus que par un message publicitaire. Brigitte Munier critique cette nouvelle pratique où la campagne publicitaire est montée avant la livraison du parfum :

Cette relative normalisation de la création est d'autant plus regrettable que les progrès accomplis en chimie dans les techniques de captation des odeurs devraient permettre des créations intéressantes, dérangeantes, émouvantes. Les parfumeurs peinent à innover faute de disposer du temps et des moyens nécessaires pour trouver et laisser mûrir une inspiration développée en aval par un long travail. Le public, de son côté, s'habitue à respirer les parfums toujours similaires (Munier, 2017, p. 268-269).

Les consommateurs n'achètent plus des produits mais les histoires de ces produits. C'est l'invention du *storytelling* qui permet de raccrocher le parfum à une mythologie qui s'inscrit définitivement dans les consciences. Le *storytelling* est une arme redoutablement efficace d'autant plus que la communication d'entreprise est une source de revenus. Si le récit de la marque ou du produit se fonde sur une histoire réelle, elle peut aussi être fictive tant que le fil narratif est crédible. En diffusant une histoire, on ancre des valeurs et on accentue la distinction sociale (Briot, 2014). La difficulté à mémoriser un parfum sous sa forme brute incite à lui trouver un support sémantique :

L'odeur est donc mémorisée de manière holistique (en une seule forme) en association avec des propositions linguistiques, soit au sein de réseaux sémantiques (qui codent par exemple la provenance ou une évaluation affective), soit dans la mémoire épisodique (Courbet & Fourquet, 2003).

Le message du parfum n'est pas celui de ses compositions mais un imaginaire. Si on sélectionne un classique de la parfumerie comme « Le Mâle » de Jean-Paul Gaudier, on peut d'abord l'analyser avec des procédés métonymiques simples : « la vanille lavandée », « le savon à barbe » « l'oriental fougère ». Mais il n'est pas question d'en rester là pour ce parfum. La métonymie relative à la composition va se transformer en la métaphore de « l'homme viril sensuel », notamment grâce au flacon laissant deviner les organes masculins et les muscles sous une marinière. Ce n'est pas tout. De la métonymie, en passant par la métaphore, il faut pouvoir arriver au symbole. Le parfum simplement « vanille lavande » devient alors un « déc-odeur » de l'homosexualité :

Un parfum ne séduit pas : il met en place un contexte de séduction (...). Ce n'est pas une pièce effectivement jouée ici-bas, mettant en scène des personnages réels dans des décors concrets. Il se laisse seulement saisir comme une sorte d'aura dans laquelle baignent des entités imaginaires (Gell, 2006).

Une fois le symbole incorporé et partagé par la société, la métonymie de départ se transforme en sur-codification. Une anecdote sur le terrain m'a permis de saisir l'impossibilité constante d'accepter un parfum seulement pour ce qu'il est. Lors de mes premiers entretiens à Pékin, j'offrais des parfums de grandes marques (Gucci, Paco Rabanne, Chloé...) qui avaient été mis au préalable en fiole par Robertet, dans un format de 33 cl standard. En ne se présentant plus dans un contenant suscitant du rêve, le contenu similaire à la composition du produit de

marque n'avait plus aucun intérêt. Mes interlocuteurs¹⁸⁰ étaient très déçus et se sentaient lésés après avoir cru à un parfum donné en échange. Sans son flacon, témoin métonymique de l'histoire fantasmé du produit, le parfum n'est plus parfumé.

Les histoires imagées s'inspirent de légendes collectives comme c'est le cas de la marque Paco Rabanne qui plonge dans la mythologie grecque avec le parfum « Olympea » et « Invictus » (qui rappelle les dieux des olympiades, le sport et un parfum de victoire) ou encore Minotaure créée en 1992 par Michel Almairac¹⁸¹ pour Paloma Picasso. Ces références gréco-romaines viennent nourrir et conforter un héritage mythologique partagé. Pour Brigitte Munier, ces marques montrent que l'acte de se parfumer invite à rejoindre les dieux (Munier, 2017, p.192-193).

Certaines publicités, à l'inverse, déploient leur message en essayant de coller à une image sensation. On découvre des successions de corps flous et de murmure avec ce mot unique qui revient : « Obsession » pour la marque Calvin Klein.

L'association entre l'image et le parfum surgit comme une évidence alors même qu'il n'y a aucun lien fonctionnel entre les deux. Quand on se rend compte que le parfum est synonyme de valorisation sociale¹⁸², on se demande où est vraiment le lien entre le parfum et le symbole de prestige ou d'argent. Pour faire vendre, les équipes de marketing créent du désir en faisant naître chez chacun un narcissisme et le besoin de construire son identité olfactive. À partir de là, le parfum permet la création d'une nouvelle identité et de se distinguer :

En mettant en scène des stimuli fortement désirés par la cible (la séduction, l'érotisme, le luxe, la valorisation sociale...), elle flatte tout d'abord une motivation psychologique préexistante chez l'individu. Il s'agit cependant de faire en sorte que le consommateur ne soit pas conscient du caractère artificiel et complètement fabriqué de l'association entre la marque et ces stimuli (Courbet & Fourquet, 2003).

Cependant, cette manipulation doit être subtile pour ne pas créer chez les consommateurs un effet de réactance : s'il découvre que l'histoire n'est pas celle de l'odeur, il

¹⁸⁰ Je suis persuadée que la présentation d'un jus brut dans un flacon neutre aurait aussi créé une déception chez mes autres interlocuteurs à Bombay et à Rio de Janeiro. Cependant, à Pékin, cette scène de désappointement n'est peut-être pas anodine non plus : le parfum est perçu comme un objet de luxe au service de la valorisation sociale liée à une marque. Ce n'est pas le parfum mais le flacon qui va servir de décoration dans la pièce à vivre pour son aspect ornemental. La fragrance en elle-même n'est que très peu utilisée.

¹⁸¹ Michel Almairac est parfumeur pour la société Robertet depuis la fin des années 1990.

¹⁸² Le parfum « 20 carats » de Dana avait le slogan « smell rich ». On pense aussi à « Rive gauche » de Yves saint Laurent qui localise la richesse et plus récemment à « One million » de Paco Rabanne qui matérialise la fortune par la forme du flacon en lingot d'or.

va se détourner définitivement de tous ces produits qui seront associés au mensonge et à l'illusion.

La diffusion de valeurs n'appartient pas seulement aux marques de la grande distribution dont les *briefs* cherchent à faire passer des messages clairs jugés parfois trop explicites. De manière implicite, les marques de parfums de niche jouent sur le minimalisme pour vendre à une clientèle élitiste des parfums abstraits et épurés. De plus en plus d'entreprises veulent obtenir une signature olfactive personnalisée, un *logolf*, pour que l'odeur représente directement la marque en question. Ainsi, il ne s'agit plus de raconter une histoire non romancée mais un récit beaucoup brut comme le produit. Face à des consommateurs à la recherche de produit d'exception, on fait naître le désir en narrant une histoire pas comme les autres :

Pour se distinguer des parfums de masse, les parfums de niche, réservés, si l'on écoute leur publicité, aux connaisseurs, tiennent leur force de l'absence de métaphores par synesthésie. Les flacons sont tous égaux et les senteurs sont indiquées par un simple numéro accompagné par le nom des ingrédients dominants. Aucune image, ni fixe ni en mouvement, n'est utilisée pour promouvoir le parfum. Voici la frontière ultime de la distinction. Elle sonne comme une déclaration : nous n'avons pas besoin d'images. Le parfum vous parle tout seul, sans effets spéciaux. Cette absence est en réalité une présence (Sartoretti, 2020).

Même quand il s'agit de taire l'image du parfum, les marques utilisent encore une forme de manipulation pour faire fonctionner un imaginaire plus sobre. Cependant, le développement des flacons tous semblables où les senteurs sont indiquées par un simple numéro et par le nom des ingrédients dominants renvoie aussi à un imaginaire de l'apothéose de la parfumerie. Cent ans après la sortie de Chanel numéro 5, on est toujours aussi absorbé par le coup d'éclat de ce minimalisme osé. Sans image, on continue donc à faire fonctionner les imaginaires.

Façonné par le pouvoir de l'image alors que l'odeur n'en a pas, le marketing olfactif insiste de manière paradoxale sur les défauts du miroir : celui-ci ne dit pas tout. C'est la raison pour laquelle il faut en permanence surveiller ses odeurs corporelles – imperceptibles pour soi mais ostensibles pour les autres. Le corps est perçu comme désaffectation sociale s'il n'est pas transformé, travaillé, socialisé. Il s'agit donc de changer de peau au sens physique et psychologique : on se coupe de son odeur et on enfile le costume du personnage de publicité à qui on veut s'identifier.

Furtivement, on passe de la cause du message publicitaire à ses applications réelles. C'est ce dont je me rappelle lors de l'achat de mon premier parfum à l'adolescence. Le choix de CK one, premier parfum unisexe, avait transformé mes habitudes vestimentaires et pratiques

de sport. En portant ce parfum, je me construisais une identité androgyne ; en le reconnaissant chez d'autres garçons, cela donnait l'illusion de dissoudre les différences entre les sexes. En interprétant le slogan du parfum à la lumière de sa propre existence, on assiste à des rapprochements inédits :

Entre ceux qui s'en vaporisent à volonté et ceux qui préfèrent des senteurs perceptibles seulement dans une proximité très intime, voici qu'une *critique sociale du jugement* pourrait porter sur l'usage des parfums, avec peut-être des surprises comme des rapprochements et des éloignements inattendus entre groupes sociaux qui, dans d'autres domaines, sont différemment proches ou lointains. Le cadre quinquagénaire, avec son après-rasage qui envahit la rue, pourrait bien se trouver très proche, dans notre analyse des correspondances imaginaires, du jeune banlieusard (Sartoretti, 2020).

Ainsi, l'odeur est vectrice d'une communication que l'on pourrait qualifier d'horizontale, d'humaine et de réciproque. Elle n'est plus seulement une médiation accordée aux dieux qui ne se nourrissent que de fumées, de substances incorruptibles et parfumées. L'odeur nourrit aussi la conversation des hommes.

Au-delà de créer du désir et de l'imagination, le parfum est un usage olfactif qui fait naître parfois des rencontres inattendues autant que conformes des mondes sociaux. C'est la première question que nous abordons pour amorcer dès, à présent, la dernière partie, l'étude de terrain (TROISIÈME PARTIE).

TROISIEME PARTIE : À LA RECHERCHE DE MICROS-EXPERIENCES

OLFACTIVES

À partir de mon enquête de terrain, je me consacre à l'analyse des usages sociaux du parfum à Pékin, Bombay et Rio de Janeiro. Ses usages différents laissent supposer des constructions de pensées et d'imaginaires qui le sont aussi (Chapitre IX). Après un début de comparaison, j'explore comment l'olfaction dans l'habitat fait de l'identité olfactive une construction dépendante d'un espace territorialisé, familier et communautaire (Chapitre X). Cet attachement aux repères spatiaux fait de l'olfaction un sens de l'orientation (Chapitre XI). Puis, à partir des données récoltées dans un atelier olfactif dédié à l'analyse du mouvement dans le cadre d'une recherche transdisciplinaire, je réfléchis à la manière dont une odeur spécifique agit, tantôt sur la construction d'un espace sensible et imaginaire spécifique, tantôt sur le tonus corporel et les infra-gestes, c'est-à-dire les micro-variations de tonus et de forme qui ont lieu dans la corporéité, au point de devenir un véritable vecteur du mouvement lui-même (Chapitre XII).

1.9 Chapitre IX. La culture olfactive à travers le parfum à Pékin, Bombay et Rio de Janeiro

Si à Pékin, Bombay et Rio de Janeiro, le parfum est perçu comme une substance aromatique agréable à l'odorat, liquide ou solide, d'origine naturelle ou artificielle, son utilisation est soumise à des variations à mettre en lumière. D'abord, il s'agit de comprendre comment est appréhendée l'odeur du corps, notamment de la peau et les besoins de la modifier, de l'embellir, de la recouvrir (3.1.1)

À Pékin, le parfum n'est pas utilisé car il n'est pas question d'embaumer le corps superficiellement (3.1.2), tandis qu'à Bombay rares sont ceux qui renoncent à porter du parfum huileux sur la plupart des parties du corps (3.1.3). À Rio de Janeiro, les produits parfumés de désodorisation fonctionnels remplacent de plus en plus le caractère esthétique du parfum (3.1.4).

1.9.1 Accorder sa peau au parfum

Que ce soit à Pékin, à Bombay ou Rio de Janeiro, l'odeur corporelle – ayant une part génétique, tout en étant influencée par le régime alimentaire, le mode de vie, le genre, la santé et les médicaments, le cycle hormonal... – est discutée, commentée et influencée à plusieurs niveaux. Si à Pékin il s'agit de se parfumer non pas la peau mais l'intérieur du corps (3.1.1.1), les *attars* à Bombay permettent de raviver la nature de la peau épicée (3.1.1.2) tandis qu'à Rio de Janeiro, il y a aussi l'idée que chaque type de peau doit revêtir un parfum adéquat (3.1.1.3).

1.9.1.1 Se parfumer l'intérieur du corps à Pékin

À Pékin, plusieurs interlocuteurs sont convaincus que l'odeur corporelle s'obtient en fonction de la nourriture ingurgitée : « Cela dépend des choses que j'ai mangées avant. J'ai prêté attention à cela. Par exemple, si je mange du bœuf, après je sens le bœuf. Si je prends des antibiotiques, après je sens les antibiotiques » (Wang, 29 ans). Quand l'odeur identifiable n'est pas celle de l'intérieur du corps, elle est encore déterminée par des restes de nourritures à l'extérieur : « En fait, il y a des gens qui mangent du poireau cru et moi, ce qui me dérange c'est surtout ce qui reste sur les gens qui viennent de manger du poireau » (Hélène, 35 ans). Comme la cuisine influence l'odeur corporelle, mes interlocuteurs à Pékin sont soucieux de leur alimentation. L'hygiène alimentaire assure les premières conditions d'une bonne hygiène de vie. Moins on met de produit odorant sur le corps, plus on s'approche d'une odeur neutre, bonne, naturelle. L'odeur du corps équilibrée, fraîche, légère est valorisée par toutes les personnes que j'ai rencontrées à Pékin.

La plupart des Pékinois considèrent leur métabolisme comme naturellement moins odorant que ceux des « Occidentaux » ou des « Africains » qui, pour eux, dégagent une odeur forte. Sur un forum rassemblant des membres chinois, on peut observer comment cette perception est partagée :

« Une question : pour les hommes/femmes chinois(e), élevé(e)s en Chine, l'odeur corporelle des Occidentaux(ales) les rebute (odeur trop forte, hommes femmes confondus) ? Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire à ce propos ? Comme quoi, les chinois(e) ont une odeur corporelle faible, par rapport aux occidentaux. Rien à voir

avec l'hygiène, il s'agit de l'odeur naturelle dégagée par le corps, en plus de la transpiration... ».¹⁸³

La discussion aborde ensuite le sujet du déodorant qui est sous-représenté dans les pratiques chinoises :

« Quand j'étais à Lyon (ça ne faisait pas longtemps que j'étais en France), une fois je suis allée à Auchan avec une copine colombienne. Elle a acheté du déodorant ; j'étais surprise et perplexe, et je lui ai demandé : « mais pourquoi tu achètes ça ? » (Juste ce produit n'était jamais entré dans mon vocabulaire). Elle n'était pas moins surprise que moi, et m'a demandé au moins trois fois de suite car elle ne croyait pas à ses oreilles : mais, toi tu ne l'utilises pas ? »¹⁸⁴

Ce n'est pas tant l'odeur du corps qui est ici en jeu que ce qui est ajouté et pratiqué différemment sur celui-ci.

Le port du parfum comme l'usage du déodorant ne font pas partie des pratiques communes et sont même rejetées puisqu'elles visent à modifier l'odeur naturelle et la rendre artificielle : « Je préfère quand ça sent naturel » (Limo, 26 ans) ; « Oui j'aime l'odeur légère, pas très fort, naturelle » (Tina, 27 ans) ; « Parce que je n'utilise jamais de parfum, c'est une odeur très naturelle, j'aime bien » (Johanna, 24 ans).¹⁸⁵

Ainsi, le camouflage de l'odeur de son corps avec un parfum paraît souvent absurde car il défie le naturel, il va à l'encontre de ce qui nous constitue : la nature. Quand je questionne un interlocuteur à propos de l'odeur du gingko qui est une odeur naturelle mais répulsive, il me répond qu'il aime toutes les odeurs qui appartiennent à la nature. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle l'odeur du durian est principalement acceptée. Au-delà de son habitude culturelle, ce fruit dégage une odeur qui est peut-être difficile mais avant tout naturelle.

Garder une odeur naturelle de la peau l'emporte allègrement sur le choix de parfum dont la composition chimique peut, de surcroît, être nocive pour la santé : « Quand je prends ma douche, j'utilise le shampoing, le savon, l'huile de savon. Je ne vais pas comme d'autres utiliser d'autres produits, du parfum, je choisis des produits de base et n'utilise pas des produits chimiques. Je peux détecter les odeurs des produits chimiques. Quand j'achète des fleurs séchées et que je me rends compte qu'on a ajouté des trucs artificiels, je déteste ça ... Je n'aime

¹⁸³ L'essentiel de la conversation se retrouve en ligne sur le site : <https://www.chine-nouvelle.com/forum/read.html?q=3%2C54469>

¹⁸⁴ *Ibid*

¹⁸⁵ La recherche d'une peau qui sent naturellement bon concerne davantage les jeunes femmes chinoises que j'ai rencontrées. La gente masculine en discute moins.

pas les odeurs fortes, parce que dès que c'est fort, j'ai la tête qui tourne. La rose encore ça va... Mais en gros, il faut que ce soit des odeurs naturelles, fraîches » (Zhadam, 33 ans).

La connaissance de la diététique amène ainsi à choisir l'odeur de son corps en fonction des produits ingurgités, de leur vertu médicinales et diététiques. Grâce à un héritage de savoir-faire intergénérationnel et à la recrudescence de cette question dans les médias, chacun sait ce qu'il est bon d'ingurgiter pour telle ou telle situation : le concombre est bon contre la chaleur, les crevettes, l'anguille ou le ginseng sont des fortifiants, l'ail est un purgatif, la pastèque est rafraîchissante. Les associations de causes à effets ne cessent de confirmer ce soin apporté au corps : « Si j'aime l'odeur de l'essence de voiture, c'est qu'il manque du fer dans mon corps » (Lingying, 24 ans) ; « J'ai été habitué à aimer l'odeur de banane. La peau de banane peut baisser la pression du sang. Tandis que tous les fruits et légumes rouges peuvent augmenter la quantité du sang dans le corps » (Carrie, 25 ans) ; « Le pamplemousse permet de blanchir et de rajeunir la peau » (Hua Jang, 31 ans).

Mes jeunes interlocuteurs citent avec aisance le nom des plantes comme l'osmanthus, la pivoine, l'orchidée, le lotus, la gardenia, l'angélique, le genévrier, le sophora, le gingko¹⁸⁶ ainsi que leurs vertus. L'alimentation chaude, cuite, bouillie et végétale se présente comme la garante de cette nature saine permettant de désodoriser le corps humain.

Si la pratique du parfum où l'on l'embaume et embellit le corps est peu présente, de nombreuses recettes montrent en revanche que l'hygiène et la beauté corporelles passent par l'alimentation. Pour sentir bon, il faut se nourrir avec de bons ingrédients. Le parfum doit imprégner l'intérieur du corps pour le parfumer et non à l'extérieur :

« Piler et tamiser les sept ingrédients pour obtenir une poudre. Prendre trois fois par jour après le repas, avec une boisson, une cuillerée d'un pouce carré. Au bout de cinq jours, la bouche est parfumée ; au bout de 10 jours, le corps est parfumé ; au bout de vingt jours, la chair est parfumée, au bout de trente jours, les os sont parfumés ; au bout de cinquante jours, on perçoit de loin le parfum ; au bout de soixante jours, le parfum passe à travers les vêtements ». ¹⁸⁷

Le parfum exhale dans le but de purifier le corps en profondeur et sur une longue durée. Le caractère superficiel du port du parfum sur la surface de la peau est laissé de côté au profit d'un nettoyage pur, sanitaire, utile. Ce marquage du parfum dans les profondeurs des organes va bien

¹⁸⁶ Ce savoir-botanique a ainsi donné du fil à retordre à mon interprète qui devait traduire en français des noms de plantes qu'elles connaissaient en mandarin mais dont elle ignorait la traduction française.

¹⁸⁷ Samio Quianfinfang (Sun, réed, 1982, j.5, p.69a) cité dans Lefebvre Éric & Musée Cernuschi (Éd.), Parfums de Chine : la culture de l'encens au temps des empereurs, Paris, Paris musées, Musée Cernuschi, 2018.

plus loin qu'un parfum vaporisant la peau qui ne peut pas faire office de nettoyage. Encore aujourd'hui, le manque de circulation entre l'intérieur et l'extérieur du corps est souvent critiqué. Le Qi, en étant associé à l'air, au souffle, à la circulation mais aussi à l'odeur¹⁸⁸, ne cesse d'articuler l'intérieur et l'extérieur.

1.9.1.2 Accorder la peau épicée au parfum à Bombay

À Bombay, l'alimentation a aussi un impact sur la peau. La puissance des épices et notamment des piments crée une odeur de peau jugée belle, positive mais tenace. Pour marier au mieux cet épiderme épicé, il lui faut des parfums suaves qui tiennent tête à la nature de la peau. Les pratiques alimentaires s'accordent ici avec une pratique du parfum : « Je suis convaincu que l'on sent ce que l'on mange. J'étais en train de mélanger des choses sur ma peau et mon ami européen a fait la même chose. Et la fragrance ne donnait pas du tout la même chose sur ma peau que sur la sienne. Je réalise depuis que la fragrance est une combinaison avec ton corps. Par exemple, une note épicée sur une peau européenne est moins performante que sur une peau indienne. Une note mandarine va être moins performante sur une peau indienne » (Khrishna, 26 ans). Pour cet étudiant qui a été formé à l'école de parfumerie à Grasse (Grasse Institute of Perfumery – GIP), l'odeur corporelle doit être nécessairement combinée avec le parfum puisque la peau en Inde n'est pas pensée sans parfum.

De surcroît, la transpiration est acceptée comme un état du corps que l'on ne peut pas maîtriser à cause du climat lourd et humide de Bombay : « Cela dépend des saisons, tu commences à transpirer, tu es mouillée. Surtout ici, car il fait hyper humide et cela change. Quand tu es en Europe, il fait froid donc tu ne transpires pas et il n'y a pas d'odeurs pour moi » (Mchaik, 27 ans). L'environnement olfactif de Bombay est mis en parallèle avec celui de l'Europe qui est perçu comme moins humide et donc moins odorant.

La sueur est donc vue comme une menace incontrôlable qui doit faire l'objet d'une domestication visant à la faire accepter par tous (Raveneau, 2011). Ainsi, cette humeur corporelle est comparée à d'autres parties du corps servant à l'excuser : « On ne peut pas contrôler la transpiration quand il fait chaud mais on peut toujours contrôler son haleine » (Nazmeen, 18 ans). Pour y remédier, on porte des parfums fortement concentrés en huile, des *attar* (le mot signifie « parfum » en arabe) qui peuvent contrer cette peau épicée dans un environnement humide. Le format de poche permet d'emporter son échantillon partout avec soi

¹⁸⁸ Le souffle Qi 气, fréquent dans la langue courante, a plusieurs sens dont l'odeur. « Xiangqi » 香气 se traduit par une « bonne odeur ».

et de le glisser (à l'aide du *roll on*) sur plusieurs parties du corps. Les poignets, l'aîne, les aisselles sont des zones corporelles où l'on applique la lotion le plus souvent.

1.9.1.3 Métissage et variétés de parfum à Rio de Janeiro

À Rio de Janeiro, je rencontre avec mon interprète un jeune homme particulièrement sensible à l'odeur des peaux. Il commence l'entretien en affirmant qu'il arrive à sentir nos trois peaux ensemble. Il établit de réelles distinctions en gardant ses narines dilatées : « Je fais la différence entre les ethnies et la couleur de la peau. Par exemple, la peau sombre a une odeur plus forte. Elle est comme quelque chose d'aigu. Tandis que la peau claire a quelque chose de boisé. Pour moi c'est quelque chose de très réel » (Tom, 26 ans). La capacité à classer les odeurs en fonction de l'ethnie s'impose encore plus au Brésil en raison du brassage de la population. Tom ne cherche pas à savoir quel aliment se dégage de l'odeur de la peau mais plutôt de quelle ethnie il s'agit. Thierry Brassard, parfumeur Robertet au Brésil (São Paulo – Alphaville), me fait part de la difficulté de choisir un parfum dans ce pays compte tenu de la mixité ethnique. Selon lui, on ne peut pas s'attendre à un résultat identique avec une peau noire, asiatique, européenne ... Les parfumeurs sont donc obligés de créer des compositions distinctes pour montrer qu'ils prennent en compte la mixité. Ces jugements sensoriels sont le fruit d'un héritage de représentations culturelles plus qu'une acuité perceptive. En effet, le mélange des hommes sur la terre du Brésil aurait pu anéantir ces jugements de couleurs et d'odeurs comme le précise Renata Ashcar en rapportant les mots de l'écrivain Freyre :

Brazil's spices have been given by Africa, and Brazilian formation has benefited from the best of the Negroes' culture. In his book *The Masters and the Slaves* he defends: every Brazilian, even the white, with blond hair, brings in his soul, if not in his soul and body, the shadow, or at least a spot, from the Indian or the Negro. In tenderness, excessive mimics, Catholicism in which our senses delight from, the music, the gait, in the young child's lullaby, in everything that is life's true sign, nearly all of us carry the Negro's influence trait (Ashcar, 2001).

On peut se demander comment l'accord entre carnation et parfum s'est constitué selon une norme bien précise. La représentation culturelle prend le dessus sur la perception idiosyncrasique. Si les corrélations entre odeurs et ADN olfactif sont communes, elles sont aussi souvent controversées par un conditionnement olfactif à partir de pratiques culturelles.

S'il est peut-être difficile d'affirmer l'existence proprement dite de cultures olfactives, l'utilisation du parfum à Pékin, à Bombay et à Rio de Janeiro montre toutefois la réalité des

enjeux culturels sur une pratique d'odeurs. Ces utilisations sont attachées à un contexte qui nous éclaire sur la construction des valeurs et des codes sociaux ainsi que la nature des interactions.

1.9.1.4 Accorder son parfum au climat

Si les odeurs dépendent de la qualité des peaux, elles sont aussi reliées fortement aux températures, déjà dans le vocabulaire où on note le recours à un registre de la fraîcheur et de la chaleur.

À Pékin, Bombay et Rio de Janeiro circule un discours rôdé selon des codes bien établis. Les accords olfactifs en fonction des saisons dépendent de l'effet que l'on veut obtenir de l'odeur. En été, l'odeur rime avec un ventilateur ; en hiver, avec une couverture. L'odeur aurait donc en elle-même une fonction hydratante lors des hausses de températures et une fonction chauffante lors de ses chutes. La menthe et le citron sont systématiquement nommés pour désigner la fraîcheur tandis que la pomme, la vanille, la cannelle sont des odeurs chaudes.

Je me demande comment ces accords olfacto-thermiques ont été intériorisés par la plupart de mes interlocuteurs. Rodrigo, étudiant en physique, m'apporte un savoir formalisé sur ces pratiques : l'environnement a un impact sur nos manières de sentir les parfums et donc de se parfumer. Comme l'air est plus sec pendant l'hiver, il transporte moins les odeurs tandis que l'été, la lourdeur de l'air envahit les narines. L'intensité du parfum est proportionnelle à la densité de l'air.

Cependant, ces arguments sont intrinsèquement liés à la qualité d'un environnement. Malgré la différence de climat à Pékin, à Bombay et à Rio, les propos sur la binarité olfactive été et hiver sont similaires, résultant d'une intériorisation des arguments de vente. L'idée directrice est que l'on doit agir par contraste : en fonction de la température du corps, on se dirige vers du chaud quand on a froid et du froid quand on a chaud.

Une interlocutrice pékinoise spécialiste dans le marketing et le commerce d'huiles essentielles me dit avec conviction que l'automne a l'odeur des fruits comme la pomme, l'odeur du bois et du feu et que le printemps a l'odeur de l'herbe : « Mon petit copain m'a donné des réponses étranges mais dans le même ordre d'idées : il m'a dit que l'odeur de l'hiver était celle du whisky et celle de l'été, le Mojito ». Une autre interlocutrice n'est pas experte mais connaît aussi les codes des accords de saisons : « Cela dépend des saisons. L'été on va vouloir une odeur plutôt de fraîcheur, l'hiver c'est plus une odeur chauffante » (Lingying, 24 ans, Pékin).

Pourquoi ne pas à l'inverse vouloir se fier à la loi de similitude et adopter un parfum lourd comme l'été et frais comme l'hiver ? Ces données dévoilent que l'environnement comme engagement entier avec le monde est sous-estimé par rapport à l'efficacité même du produit.

Les pratiques de parfums en décalage avec les saisons rappellent aussi le traitement que l'on fait aux parfums du soir et aux parfums du jour qui ne correspondent pas à l'état du soir et du jour mais bien à une idée intériorisée que l'on trouve chez les amateurs de produits à Bombay et à Rio de Janeiro : « Pour le soir, je veux porter des choses robustes, sexy et la journée, des choses fraîches, plaisantes comme le thé vert » (Kanan, 28 ans, Bombay), ou encore : « La journée, c'est l'odeur de fruit, de citron, plus citrique. Et quand je sors pour une soirée, je vais préférer une odeur plus forte, plus sucrée » (Lais, 31 ans, Rio).

1.9.2 La grande absence du parfum en Chine

Si la Chine a en héritage du temps des empereurs une culture de l'encens, les pratiques de fumigation ont tendance à disparaître aujourd'hui (4.3.2.1). Si les cosmétiques et parfums de marques étrangères sont commercialisés en Chine depuis une vingtaine d'années, le parfum n'est pas acheté pour se parfumer mais il fait office de cadeau de luxe servant à la décoration (4.3.2.2). Autant que le maquillage, le parfum doit être le plus léger possible sinon il est sévèrement critiqué (4.3.2.3). Si le parfum peut renvoyer à une morale douteuse, il est surtout banni des valeurs prônées par l'État communiste au point que se parfumer est une manière de se distinguer de la fonction publique (4.3.2.4)

1.9.2.1 Retour sur la culture des encens au temps des empereurs

De la période Han-tang (11^{ème} siècle avant Jésus-Christ) à la période Qing (XVIIe- XIXe siècles), la culture du « xiang »¹⁸⁹ 香 s'est développée en Chine. D'origine végétale ou animale, les senteurs sont brûlées pour obtenir des fumées odorantes. La plupart du temps, le parfum se fume pour trois raisons. On le brûle en priorité pour l'usage médical 熏香 (xunxiang) et l'usage religieux 焚香. Il existe aussi un usage moins fréquent, celui réservé aux lettrés (à partir de Tang (618-907)) et plus encore sous la dynastie Song consistant à passer un moment raffiné

¹⁸⁹ Le caractère xiang 香 signifie la senteur elle-même ou la substance odorante.

avec des senteurs¹⁹⁰. L'encens servait aussi à mesurer le temps : la combustion des bâtonnets d'encens (*xiangbang*) ou encore de cordes en forme de spirale servit, en effet, à matérialiser l'écoulement des heures et des jours (Lefebvre & Musée Cernuschi, 2018, p. 18-19¹⁹¹).

De la culture des encens en Chine, il reste désormais la présence matérielle de porte-encens en forme d'animaux, de brûle-parfums représentant des sommets de montagnes, des bouches de dragons de boîte à encens à motifs floraux ou de nuages. L'exposition « Parfums de Chine. La culture de l'encens au temps des empereurs » présentée au musée Cernuschi en 2018 a accueilli une collection immense d'objets du Musée de Shanghai répertoriant les différents usages de l'encens à travers ces objets ethnographiques qui montrent l'importance de cette pratique sous plusieurs dynasties.

Selon François Cheng, la beauté réside en son *yi* (que l'on peut désigner comme ce qui vient de la profondeur d'un être, l'élan, le désir, l'intention, l'inclination). Elle est la saveur infinie qui suscite à la fois un parfum et une résonance. Si le chant d'oiseaux est accompagné d'un parfum de fleurs, si un bruit de gong est suivi d'un parfum d'encens, alors on accède à une harmonie sensorielle. Ces deux moments de synesthésies créent des ensembles ; une scène idyllique d'une part, une scène religieuse d'autre part. Le parfum se rend impérissable s'il devient visible, s'il devient essence. Son idéogramme *Xin* – le signe supérieur désigne « pierre musicale » et le signe inférieur « senteur » – confirme que plus que fugitif effluve, le parfum est chant durable. Ce dernier n'est donc pas limité par la forme, ni par un espace restreint. Il est en quelque sorte la transmutation de la rose en onde, en chant, dans la sphère de l'infini (Cheng 2006).

Aujourd'hui, l'usage de l'encens existe encore au temple où, à l'entrée, on peut se procurer une dizaine d'encens sous forme de bâtonnets que l'on fait brûler ensemble. Les temples sont les uniques garants de l'utilisation de l'encens qui a presque disparu de l'espace domestique. Quand je demande à un de mes interlocuteurs de me décrire les raisons pour lesquelles il n'utilise plus l'encens, il me répond qu'aujourd'hui, on n'est plus à l'époque des encens, que c'est pas pratique, que l'encens allumé ne dure pas et qu'il préfère sentir l'odeur de la nature dans son jardin (Lejiahuang, 20 ans, Pékin). J'ai alors l'impression que l'encens perd son utilisation car il n'a plus les mêmes utilités. La seule fonction qui lui reste est celle d'accompagner les prières au moment de la sortie au temple.

¹⁹⁰ Cet art de sentir avec raffinement les senteurs entre lettrés rappelle également la tradition japonaise du *kôdô* où il s'agit d'écouter (*kiku*) plutôt que de sentir (*kagu*) les senteurs de bois (notamment de l'oud, le « bois d'aigle », *aquilaria*) (Jaquet, 2018).

¹⁹¹ Frédéric Obringer (CNRS) est le conseiller scientifique de cette exposition temporaire.



Figure 14 : Pagode destinée aux encens – Temple du nuage blanc – Pékin 2017 © Lou Sompairac



Figure 15 : L'utilisation des encens au temple du Lama – Pékin 2017 © Lou Sompairac

Dans l'histoire du parfum en Chine, on peut aussi identifier d'autres modes d'utilisation – en lotion, pommade, en eau parfumée, en bourse à parfums à porter sur soi (dans lesquelles on y déposait des graines) – et même par voie orale pour parfumer le corps de l'intérieur (Lefebvre & Musée Cernuschi, 2018).

Encore marqués par l'éradication des pratiques du soin du corps lors de la révolution culturelle (1966-1976) et l'interdiction de distinction, mes interlocuteurs me font comprendre les limites de l'intérêt que l'on peut avoir pour le parfum.

1.9.2.2 Le parfum en flacon : un objet de luxe et de décoration

De mes entretiens à Pékin, il ressort un usage très limité du parfum. Mes interlocutrices¹⁹² connaissent les produits de luxe et les marques de parfums (Numéro 5 de Chanel, Poison de Dior, Coco mademoiselle...) mais elles en ont très peu l'usage. Les seules personnes qui utilisent le parfum s'en servent pour parfumer leur armoire : « Je parfume mon armoire avec le Chanel numéro 5. Ce n'est pas moi qui me le suis acheté, on me l'a offert » (Hélène, 35 ans). Souvent, le parfum est un cadeau lors d'un retour d'un voyage à l'étranger. Offrir un parfum montre que l'on a pris l'avion et que l'on est passé par l'espace « duty free ». La marque étrangère apparaît souvent comme une garantie et une sécurité. Lei Wang insiste en effet sur la valeur des produits de luxe lorsqu'ils viennent de l'étranger. Les marques étrangères sont souvent considérées comme des produits fiables par la classe moyenne supérieure :

Avec leurs niveaux de vie plus élevés, certaines femmes achètent des produits importés de l'étranger pour leurs enfants, qui sont considérés comme plus sécurisés que les produits locaux » (Wang, 2015, p. 119).

Institué comme un achat de reconnaissance sociale et de luxe, le parfum n'est pas un objet intime. Les parfums – attrayants surtout par le flacon – font office du cadeau idéal à offrir par convenance. Invitée chez une Pékinoise, je la questionne sur les deux parfums de marques (Chanel, Dior) qui trônent au milieu du salon auprès d'autres bibelots. C'est un cadeau de son oncle et de sa cousine : elle trouve que c'est chic et joli de les exposer en décoration. Dans mes entretiens, les références aux marques sont fréquentes : la marque Chanel est plusieurs fois mentionnée, le « numéro 5 » bien sûr mais aussi « Coco mademoiselle » tout comme la marque Dior avec « J'adore » et « Poison ». Puis apparaissent les marques de Victoria Secret, l'Occitane, Jo Malone.

Dans la série « Liúxīng Huāyuán » (*Meteor Garden*) diffusée sur Hunan Télévision en 2018, le parfum « Chanel » est mis en exergue comme objet permettant de transcender sa classe sociale. La jeune héroïne doit se faire passer pour une personne de bonne famille pour se rendre à la fête d'une camarade. À ce moment-là, la scène du parfum est révélatrice. Au son d'un violon romantique, le spectateur la découvre sous un autre angle – en train de s'approprier ce nouvel objet destiné aux riches – et se demande si elle va y prendre goût. Sa manière de se parfumer est parcimonieuse, elle vaporise délicatement un « pschitt » d'abord sur son poignet,

¹⁹² Ce sont en effet plus mes interlocutrices que mes interlocuteurs qui parlent de parfum et donnent un avis la plupart du temps mitigé.

puis, elle prend le temps de sentir et pratique, enfin, la même opération sous l'oreille droite et sous l'oreille gauche. Le son produit par le bec vaporisateur est particulièrement audible.



Figure 16 : Extrait de *Meteo Garden*, Épisode 19

Si connaître les marques et arborer les parfums de luxe dans son salon permet de se distinguer et d'afficher son statut social, l'usage de la fragrance sur la peau reste peu fréquent.

Les rares femmes qui utilisent un parfum à bec vaporisateur recourent à des techniques inédites : « Cela dépend des périodes mais en ce moment, je mets souvent du parfum. Je ne le mets jamais sur la peau mais sur les vêtements, les chaussures, les cheveux. Pour que ce soit léger, je mets le parfum dans l'air et après je passe » (Lingyang, 24 ans). Lei Wang repère aussi plusieurs pratiques qui s'écartent de la vaporisation classique. Souvent, le parfum possède un média pour être perçu avec plus de légèreté¹⁹³.

« Certaines le (Le parfum « rosée des fleurs »¹⁹⁴) versent dans leurs mouchoirs, puis le mettent sur leurs tables de classe. Ainsi quand les gens passent devant, ils sentent cette odeur. Nous voyons là la stratégie des filles qui consiste à utiliser un mouchoir, plus discret que si elles s'en mettaient directement, pour pouvoir contrôler quand l'odeur sera sentie ou non » (Wang, 2015, p. 146)

Cette pratique du mouchoir parfumé rappelle les bourses à parfum dans lesquelles on dépose des graines parfumées. Cette habitude de porter du parfum sur son vêtement au niveau de la hanche – au moyen d'accessoires vestimentaires – avait un but aussi bien esthétique qu'hygiénique. Elle est antérieure à la dynastie Qin (221 av JC-206 av JC) (Lefebvre & Musée Cernuschi, 2018, p. 204-205) :

¹⁹³ Lors du test sensoriel, une participante pékinoise crée un effet de ventilation avec ses doigts pour sentir les échantillons.

¹⁹⁴ La rosée des fleurs est une lotion de la marque « Six gold » utilisée à la base pour chasser les moustiques et soigner les boutons rouges de chaleurs pendant l'enfance. Pour certains, il fait aussi office de parfum puisque c'est une eau parfumée.



Figure 17 : Bourses à parfums, dynastie Qing (1644-1911), Catalogue d'exposition « Parfums de Chine »

1.9.2.3 Au maquillage léger, un parfum léger

L'odeur du parfum est particulièrement appréciée quand il y a un support ou un média qui permet de diminuer son intensité : cela peut-être le vent, l'eau qui la transporte et qui évente alors la substance. Les doigts peuvent aussi servir de tampons pour éviter d'utiliser trop de parfums (Wang, 2015, p. 225). Traduit par « eau parfumée », le parfum est de fait un objet de dilution. Son absence d'utilisation a pour effet une faiblesse du vocabulaire qui ne différencie pas l'eau de toilette¹⁹⁵ de l'eau de Cologne et de l'eau de parfum.

Plus l'odeur est subtile, fraîche, légère, plus elle est reconnue et appréciée : « J'ai tendance à utiliser des produits cosmétiques avec des odeurs très légères. Il y a certaines choses qui ont une odeur par exemple l'eau de fraîcheur après la douche. Cela sent le petit pois vert, la lentille » (Wuqiong, 26 ans, Pékin). À la différence du savon ou d'une crème d'une odeur légère, le parfum est rejeté en raison de son intensité : « Une douche réussie, c'est avec le gel de douche que j'aime bien. J'aime l'odeur du gel de douche, ça sent bon, c'est frais, ce n'est pas comme le parfum qui est trop fort » (Monique, 18 ans, Pékin). En passant du temps avec une sino-brésilienne Carioca, celle-ci est venue me confirmer cet atavisme olfactif malgré son acculturation : « Chez moi, il n'y a pas d'odeurs, pas du tout d'odeurs. Quand j'entends des gens ici parler de déodorants, je suis perdue parce que moi je n'en utilise pas. J'en ai pas car

¹⁹⁵ Cette indifférenciation dans la langue éclaire sur le glissement de sens entre « eau de toilette » et « eau des toilettes ».

j'en ai pas besoin. Quand je prends ma douche, l'odeur de savon, c'est même fort car je suis habituée à rien sentir » (Fabiana, 24 ans, Rio de Janeiro). Sans aucun doute, à Pékin, le corps neutre, inodore, « naturel » est valorisé.

Dans les cas des cosmétiques, Lei Wang explique que la frontière est poreuse entre un maquillage outrancier et le stéréotype de la prostitution. Aujourd'hui, le maquillage est encore interdit à l'école avant l'âge de 18 ans. Pour les femmes et mères de filles, le maquillage soutenu apparaît comme une manière de se faire remarquer et de frôler avec une morale douteuse et des affaires liées à la prostitution (Wang, 2015, p. 121). Sans compter que le maquillage est un objet de pression dans la sphère familiale ou sociale : pendant la grossesse et la maternité, on déconseille le maquillage.

Certaines de mes interlocutrices mettent en rapport parfum et maquillage : « Quand par exemple, je vois quelqu'un qui se maquille beaucoup ou qui a l'air de beaucoup se maquiller, je peux presque d'avance me dire que je n'aimerais pas l'odeur parce que je crois que l'odeur va être très forte comme le parfum trop fort » (Julie, 18 ans). Comme le maquillage, le parfum doit être léger pour éviter de se faire remarquer dans la vie sociale et provoquer non seulement la gêne mais le jugement des autres. Le parfum exubérant et fort correspond aux filles vulgaires que l'on croise dans le métro : « Maintenant, souvent, je sens des odeurs de parfums sur certaines filles, ce sont des parfums cheap, c'est le même parfum sur les filles pour moi ça sent mauvais. Par exemple, quand je prends le métro, je sens ça. C'est fort, quand elle passe devant moi, c'est trop fort. La plupart des odeurs sur ces filles est pareil » (Isabelle, 24 ans). Ainsi, le caractère intense du parfum est peu toléré car il renvoie à la vulgarité, voire à la prostitution, autant qu'un maquillage très soutenu. Le caractère externe du parfum occidental a quelque chose d'outrancier, d'extérieur, de superflu. Comme le parfum, le maquillage est vu comme une activité frivole et superflue qui intéresse les filles qui manquent de sérieux :

Le maquillage devient une norme parmi elle et ses copines qui font partie du groupe des « mauvaises filles ». En réaction au maquillage de leurs élèves, des professeurs leur demandent de l'enlever aux toilettes (Wang, 2015, p. 150).

Le processus de transformation dans l'application dermique diffère du parfum qui n'est qu'une substance superficielle, souvent nocive pour la santé. Il ne correspond pas à la conception chinoise de la beauté qui impose une circulation entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Si je n'ai jamais remarqué de maquillage soutenu à Pékin, je me souviens des sessions de crémage dans ma chambre partagée avec une chinoise de Canton : le soin durait plus d'une demi-heure, elle se massait le visage avec des mouvements circulaires et des tapotements

devant le miroir comme pour faire circuler, faire rentrer la crème dans la peau. Cette pratique vient contrebalancer la vaporisation rapide et outrancière du produit liquide.

Si le parfum sur les femmes est accepté dans certaines circonstances, le parfum sur les hommes rompt complètement avec la figure de virilité. Ne correspondant pas du tout aux pratiques de la gente masculine, cette utilisation du parfum chez les hommes est moquée et stigmatisée puisqu'une interlocutrice me dit qu'elle n'aime pas « l'odeur des hommes féminins ».

Quand l'odeur de transpiration est reconnue entre Pékinois, elle n'échappe pas non plus à un certain stéréotype de genre où l'homme est renvoyé du côté du puant : « Je ne sais pas le mot. Quand on a chaud, on a de la sueur. Chez la fille, il y a moins d'odeur de sueur. Chez les garçons, il y en a plus » (Johanna, 24 ans, Pékin).

Si dans un certain nombre de sociétés, on considère que ce sont les femmes qui dégagent une odeur désagréable – par exemple, les Ânosi à Madagascar (Somda, 2006) ou encore les Seerer N'dut au Sénégal (Dupire, 1987) – l'odeur des hommes est ici particulièrement critiquée par les femmes : un homme ne doit sentir ni la sueur, ni le parfum. Ce jugement à l'égard des hommes rappelle aussi celui des japonaises qui se montrent très réactives face à l'odeur de leur conjoint. On peut supposer que cette tendance est liée à la stigmatisation des odeurs corporelles (et en particulier des odeurs axillaires) qui apparaît extrême dans cette société (Schaal et al, 1998, p.36). Ainsi, la manifestation d'une odeur axillaire au Japon est une raison pour être réformé du service militaire ; elle est d'ailleurs considérée comme symptôme d'une maladie (la bromidrose) au point que certains médecins japonais ont développé une méthode radicale pour y remédier : l'excision des glandes axillaires (Inaba et Inaba, 1992).

1.9.2.4 Parfum, position politique et statut professionnel

Pour une de mes interlocutrices, l'absence d'engouement pour le parfum est due au contexte politique et au souvenir de la révolution culturelle : « Beijing sent rouge, la ville, c'est politique et c'est tout » (Wang, 29 ans). Quand je lui demande d'aller plus loin, elle illustre son propos avec un exemple : « Mes parents sont fonctionnaires, donc ils ne s'intéressent pas aux odeurs, ils ne font pas attention aux choses comme ça. Les fonctionnaires travaillent dans les compartiments, ils font attention aux gens, ils doivent surveiller mais ils ne se soucient pas des odeurs, ni des aliments ». Ce désinvestissement de l'esthétique et du sensoriel peut être compris ici comme une mise à l'écart de ce qui est futile et sophistiqué pour mieux se focaliser sur l'utile et l'essentiel. On pourrait alors penser qu'il y a à Pékin une culture non olfactive en raison de

la suprématie de la vie publique sur la vie privée. Le parfum renverrait à une utilisation raffinée visant à se distinguer, ce qui détourne des enjeux du régime communiste. S'intéresser aux fragrances n'est pas compatible avec le travail sérieux pendant les études : « Je ne cherche pas à découvrir de nouveaux parfums, pour l'instant, je ne pense qu'à étudier donc non, je ne peux pas me concentrer dessus » (Duanlingyi, 21 ans).

Les métiers reliés à la fonction d'État en Chine n'encouragent pas à se moderniser au niveau des cosmétiques, maquillages, ou produits venant la plupart du temps de la grande distribution majoritairement occidentale. Par exemple, chez China Mobile, les valeurs restent sous l'emprise du conformisme : rigidité, sérieux et conservatisme. Mettre du parfum en tant que fonctionnaire chez China Mobile porterait atteinte à la tradition bureaucratique (Wang, 2015 p.69). En revanche, il n'est pas rare de rencontrer un chef d'entreprise gérant sa propre société privée porter du parfum. Face à une fonction publique rigide, les nouvelles entreprises privées cherchent à se moderniser en érigeant les codes de l'audace et de la flexibilité. Le port du parfum peut être une manière d'arborer le type de société pour lequel on travaille. C'est le cas d'une mère que j'ai rencontrée dont les enfants sont grands : elle met du parfum seulement lorsqu'elle va travailler. Elle a commencé à en mettre dès qu'elle a eu un poste à responsabilité. C'est aussi ce qu'affirme une de mes interlocutrices en insinuant que le parfum n'est pas réservé aux jeunes gens. Sa définition de l'odeur féminine donne des informations sur la manière de considérer l'usage du parfum : « L'odeur féminine, c'est un peu compliqué, c'est pas très frais pas très léger. Les parfums féminins que j'aime sont confortables. On pense à des femmes matures, à des femmes professionnelles, on pense à des femmes actives, épanouies, indépendantes. Les différentes femmes représentent le travail et se distinguent par leur travail et leur parfum » (Carrie, 25 ans). En insistant sur l'importance de porter un parfum qui ressemble à ce que l'on est devenu dans la vie active, on observe ici la construction du prestige social des femmes à partir de l'imaginaire de la fragrance. Son expérience professionnelle lui donne la légitimité de porter du parfum, ce qui n'est pas le cas des jeunes filles encore chez leurs parents.

1.9.3 La pratique du parfum en Inde : une communication sociale et religieuse

À Bombay, il n'y a pas d'âge pour porter du parfum ou pour se maquiller¹⁹⁶. Le parfum, comme de nombreux autres signes, permet de faire valoir une structure établie du monde social. Il possède plusieurs usages. Il est très utilisé dans les cérémonies religieuses (3.1.3.1) et permet de camoufler l'odeur corporelle dans la vie sociale (3.1.3.2). Ce petit format de flacon majoritairement « en roll-on » n'est pas soumis à des catégories de genre comme c'est le cas dans la grande distribution (3.1.3.3).

1.9.3.1 Le parfum à Bombay : un rituel religieux

En Inde, la pratique de la distillation de la rose existe depuis 5000 ans. Cette distillation a toujours fonctionné sans la présence d'alcool dans les solvants. La ville de Kannauj a été pendant longtemps la capitale indienne du parfum. Elle a fondé sa réputation et sa place dans le commerce dédié aux parfums, aux épices et à la soie, exportés vers le Moyen-Orient. Ses parfumeurs fournissaient la cour des empereurs moghol qui ont régné sur l'Inde pendant près de 300 ans à partir de 1526. Jusqu'à la fin des années 1990, la ville de Kannauj comptait 700 distilleries alors qu'à présent il n'y en a plus que 150 environ¹⁹⁷. Si la préparation ayurvédique et naturelle séduit les indiens, ce sont les musulmans qui sont devenus rapidement les principaux clients de ces parfums sans alcool en s'appropriant ce commerce, au point que le nom parfum en hindi et marathi vient de l'arabe : *attar*.

En arrivant à Bombay, je me suis aussitôt rendu compte que les fleurs jouaient un rôle inhabituel. Utilisées comme des offrandes ou des porte-bonheurs, elles sont présentes partout : dans les temples, les maisons, les voitures, les stations, les wagons, les centres commerciaux. En rentrant le premier jour dans un *shopping mall*, j'ai découvert une statue géante couverte de marygold¹⁹⁸ pour promouvoir la sortie du nouveau parfum *Bloom* de Gucci. Ce parfum de la grande distribution n'échappait pas ici à une installation tape-à-l'œil avec ces marygold par centaines, symbole de la fête de Diwali et autres cérémonies religieuses. La fleur marygold accompagne le quotidien de chaque habitant même si elle est à peine odorante. Elle permet de faire le lien entre l'ordinaire et le divin.

¹⁹⁶ À Bombay, on peut croiser des nourrissons qui ont un maquillage marqué sur les yeux pour éloigner les mauvais esprits. Ce maquillage varie en fonction des communautés, ce qui permet d'identifier une origine par ce marquage.

¹⁹⁷ <https://www.ladepeche.fr/article/2012/09/23/1446867-la-grasse-indienne-veut-sauver-ses-parfums-millennaires-face-aux-etrangers.html>

¹⁹⁸ La marygold est traduite en français par « œillet d'Inde ». C'est une fleur orange et jaune.



Figure 18 : Fleurs de Mary-Gold lors du « Ganesh Chaturthi festival », Bombay, 2018 © Revati Aserkar

À ce propos, une interlocutrice m'apprend que les offrandes de fleurs ne doivent pas être humées par les personnes qui les cueillent. Sentir l'odeur serait une manière de se l'offrir en saisissant en amont les molécules odorantes destinées aux divinités ; la fleur doit donc rester intacte, même olfactivement. C'est la raison pour laquelle les offrandes ne sont pas brûlées : l'emphase n'est pas placée sur le « fum » mais sur le « parfum » à part entière qui fait médiation entre la vie terrestre et céleste : « Ma grand-mère avait un jardin, on offrait les fleurs aux dieux. Celles qui tombaient au sol, c'était pour nous. Celles cueillies par nos soins à l'arbre, c'est pour les dieux. Mais attention : les fleurs qu'on offre aux dieux, on ne les sent pas avant de les offrir. Si tu sens une fleur, ce n'est plus un cadeau pour les dieux, c'est un cadeau pour toi (...) Sentir une fleur, c'est l'utiliser, on peut pas offrir ça » (Chinmayi, 22 ans). Gell rappelle à travers la poésie de Yeats que les Dieux sont plus distingués et délicats que les créatures terrestres :

Car c'est bien le droit d'un fantôme, Sa substance est si frêle,

Affinée par la mort,

De boire au fumet d'un vin

Quand nos palais grossiers boivent le vin

lui-même (Yeats 1979)

Lors de mon séjour, j'ai vu également plusieurs personnes sortir leur parfum de leur poche, notamment dans les transports. Je me suis rappelée alors du tournage d'un film

Bollywood auquel j'avais assisté en tant que figurante¹⁹⁹ il y a quelques années à Paris. J'avais été intriguée par la manière dont l'équipe technique et le réalisateur s'aspergeaient d'*attars* entre deux scènes. L'*attar* provoque des gestes liés au pouvoir divin mais fonctionne aussi pour réaliser une pensée, une pensée magique. L'odeur est souvent interprétée comme un signe de chance : « Quand je vais à l'Université, je prends le train et à un moment le train passe par un endroit, il y a du vert et en fait, c'est une bonne odeur et cela me donne une motivation, et me donne l'impression que quelque chose de bien va se passer (...) Cela me donne confiance. L'odeur est très élégante... L'odeur est comme la paix. Je sens que je vais passer une bonne journée ».

Lors d'une promenade dans un bazar²⁰⁰ de Bombay, au *Crawford market* pour visiter les parfumeries locales, je traverse une ruelle similaire à un passage couvert, le *masjid chowk*, dédiée aux parfums. Sur une rangée sont alignées des micro-boutiques au rez-de-chaussée avec une possibilité de se rendre à l'étage avec une échelle. La pièce du haut que je visite est cosy et mansardée. Le vendeur se prépare alors pour la cérémonie des senteurs : il m'offre un thé puis saisit des gros flacons (faisant penser à des bouteilles en cristal pour le whisky) pour commencer la dégustation. Dans son geste, je repère une arabesque cherchant à prolonger le sillage de l'odeur qui me rappelle étonnement un autre vendeur croisé ailleurs.

Commercialisé par les musulmans, le port du parfum *attar* est perçu comme obligatoire pour les jeunes indiens musulmans qui ne quittent jamais leur *attar* et encore moins au moment de la prière où cet objet devient un accessoire indispensable pour se rendre à la mosquée. De cet *attar* mis en petit flacon découle surtout une pratique qui vient d'en haut inculquée par le prophète Mahomet. Pour Shafik, le parfum n'est pas perçu à travers une odeur mais à travers un geste sain²⁰¹ qu'il s'agit de reproduire grâce à son apprentissage des Sunnat. Quand il me montre le geste, j'observe une minutie protocolaire : les gouttes sont déposées sur chaque poignet que l'on frotte ensemble pendant plusieurs secondes. Chaque poignet rejoint les parties du cou sous chaque oreille pour étaler le reste de la fragrance avec des petits mouvements rapides. Quand il est à la mosquée, Shafik remarque que le soin apporté aux *attars* est contrebalancé par l'odeur des pieds dans le sas où chacun se déchausse. En plus de la pratique du parfum, l'*attar* est un objet de partage : on le prête si quelqu'un l'a malencontreusement oublié. Il y a dans ces moments de religion une communion autour du parfum. En respectant

¹⁹⁹ En 2016, j'ai été figurante sur le tournage du film *Befikre* réalisé par Aditya Chopra dont une partie du film a été tournée à Paris. La scène se passait sous le pont Alexandre III.

²⁰⁰ Le bazar est un marché plus populaire que le *shopping mall* correspondant davantage à un marché aux puces souvent en extérieur.

²⁰¹ Le geste sain est à la fois dans l'acte de porter du parfum mais aussi dans la manière de le disposer sur sa peau.

ces usages religieux et sociaux du port du parfum, Shafik a l'impression d'être un bon musulman car son *Punya* (morale) s'accorde avec son *Neki* (comportement). Les gestes sont les coordinateurs idéaux de cette jonction entre morale et comportement. Il insiste en nous disant : « Quand une personne meurt, elle rejoint Allah si elle a été bonne pendant sa vie sur terre. Pour rejoindre Allah, il faut être un bon musulman, c'est-à-dire bien se comporter et pratiquer selon les bonnes valeurs de la vie. Appliquer l'*attar* fait partie des bonnes valeurs. En me parfumant, je réalise le désir d'Allah de faire des bonnes choses selon la tradition » (Shafik, 18 ans). Selon Françoise Aubeile-Sallenave, c'est dans le contexte religieux où la pureté s'exprime par la métaphore du parfum mais aussi par le parfum lui-même. Celui qui jeûne a son haleine plus pure aux yeux d'Allah que le parfum du musc et Ghazalî fait dire au prophète : « Vos bouches sont une voie de passage pour le Coran, parfumez-les donc et mettez-y du suwak » (Aubaile-Sallenave, 2004, p.182). Dans l'Islam, il y a vraiment l'idée d'une analogie entre un bon comportement odorant et une bonne action comme le souligne Jean-Charles Coulon :

À ce titre, il convient de faire une distinction claire entre « bonnes » et « mauvaises » odeurs. Les premières ont généralement pour but d'accomplir de « bonnes » actions, de purifier, de guérir, etc. et les secondes d'accomplir des actions néfastes et funestes, de rendre malade voire de tuer, comme nous l'avons vu avec les odeurs létales des traités de toxicologie. Mais la symbolique de la mauvaise odeur peut être aussi, à l'inverse, de retirer ou de chasser une mauvaise chose, et, ainsi, d'apporter le bien. Par exemple, cela peut servir à se débarrasser d'un mauvais sort (Coulon, 2016)

Comme le port du parfum se caractérise par sa vertu, sa pratique dans le monde social est observée et analysée pour s'assurer que chacun se sert à bon escient du produit utilisé par le prophète. Pour cette raison, Shafik choisit des parfums en fonction de leur intensité car il faut qu'il y ait une durabilité sur la peau. Cette nécessité de choisir un parfum durable semble dépasser la sphère religieuse au profit des relations sociales.

1.9.3.2 Le parfum comme obligation de camouflage social

Dans la vie sociale, le parfum *attar* est notoire pour échapper à la gêne olfactive très fréquente dans la mégapole de Bombay aux circuits densifiés, au climat humide et au transport bondé : « Pour moi, tout le monde devrait appliquer, utiliser *attar* sinon on transpire et c'est une manière de ne pas déranger les autres » (Nazzmeen, 19 ans). Se parfumer permet de « stabiliser la situation » : le parfum *attar* désamorce les conflits en remplissant une fonction

autant esthétique qu'utilitaire. L'application de ce parfum permet de faciliter avec diplomatie les rapports sociaux.

Nazmeen raconte qu'elle a appris les gestes de l'application d'*attar* en observant son frère. Il se substitue au déodorant qui remplit normalement ce rôle de contrôle social des odeurs du corps. Selon Nicoletta Diasio, le parfum et le déodorant répondent pourtant à des logiques distinctes : le parfum relève d'une compétence sensorielle acquise sur la longue durée et d'un répertoire de pratiques esthétiques familiales tandis que le recours au déodorant relève plutôt d'un souci de contrôle suggéré par les autres, mais perçu comme nouveau et individuel (Diasio, 2015).

En revanche, la durabilité du parfum et son intensité (qui permet de ne pas oublier qu'on est un bon musulman) peuvent créer des conflits d'usage dans le dosage. En effet, s'il n'est pas question d'oublier de mettre du parfum, il s'agit de ne pas en mettre trop : « Quand quelqu'un s'applique un *attar* trop fort, un peu trop, là j'ai envie de le taper. » (Shafik 23 ans, Bombay). Quand mon interlocuteur critique « ceux qui en mettent trop », je me demande si ce n'est pas une manière pour lui de douter de leur foi. Le parfum serait un alibi pour bien se faire voir socialement dans la communauté religieuse sans pratiquer correctement la religion au nom de Dieu. Mon interlocuteur désignerait-il ici un excès de zèle lié à la pression sociale exigeant de se comporter en bon musulman²⁰² ? Sentir fort l'*attar* peut renvoyer à la prière de la mosquée et donner l'illusion qu'on a un comportement exemplaire.

Cependant, on peut aussi interpréter de la part de mon interlocuteur non pas un agacement auprès de la communauté musulmane mais de la communauté hindou qui se parfumerait très fortement et sans que cet acte soit lié à une obédience religieuse. En effet, un certain nombre d'hindous que j'ai rencontrés achètent aussi des *attar* dans des commerces hindous où les produits sont moins traditionnels, plus synthétiques. Un jeune brahmane, insiste sur l'importance accordée à un parfum qui sent fort et qui est durable sur la peau²⁰³. Comme les flacons de 8 ml sont rapidement écoulés, il se procure des nouveaux *attars* chaque semaine. À plusieurs reprises lors des entretiens, des interlocuteurs me donnent à sentir leur parfum qui est souvent très concentré du fait de la présence d'une huile de santal ou de vétiver remplaçant les solvants classiques. Les *attars* offrent aujourd'hui de multiples combinaisons de saveurs : les

²⁰² On peut trouver un fondement à cette interprétation chez ceux qui veulent paraître de bons musulmans non au nom d'Allah mais au nom de la vie sociale et qui créent artificiellement la *tabaâ* (qui signifie « tampon » en arabe littéraire) ou *zebiba* (qui signifie « raisin » en arabe littéraire), marque liée aux 34 mouvements du front par jours sur le sol en cas de respect des 5 prières par jour.

²⁰³ Cette intensité est vue comme une efficacité mais aussi comme un gain économique. Plus l'*attar* est concentré, moins on a besoin d'en mettre.

parfums sont à la fois musqués et fruités grâce à l'ajout de molécules synthétiques. Quand ils me montrent leur *attar*, la plupart de mes interlocuteurs tiennent aussi à me l'offrir : cet objet a une fonction qui est détachée de l'affect, de l'appréciation de l'odeur ou de la personnalisation. C'est un pur objet de consommation : il suffit de descendre au coin de la rue et de s'en acheter un autre. L'*attar* doit pouvoir s'utiliser à chaque moment de la journée dès que l'on se sent gêné par la transpiration, dès qu'on ne le sent plus. Il est à portée de main, il se glisse dans la poche ou dans un sac. Du haut de ses vingt ans, ce même interlocuteur me précise qu'il a dû utiliser au moins 200 flacons depuis son premier achat à l'adolescence. Il a l'habitude de faire rouler l'*attar* sur ses poignets et parfois sur sa chemise en coton. Quand il sort, il en met systématiquement. Pour son ami, c'est plus encore : il utilise une bouteille de parfum tous les trois jours (cf. ANNEXE 2018-H).

Du côté hindou, une interlocutrice indoue me donne une information suggérant une pratique olfactive distincte en fonction des communautés : sa mère lui dit souvent de faire attention à ses fréquentations notamment en sentant l'odeur : si cela sent l'*attar* concentré naturel, c'est un musulman, il faudra davantage se méfier. C'est aussi la raison pour laquelle certains brahmanes refusent catégoriquement de porter l'*attar*, même s'il est commercialisé chez des hindous : certains brahmanes refusent de porter l'*attar* car « c'est trop fort, je préfère mes propres fragrances qui sont moins fortes. Les *attars* sont habituellement très forts car ils sont supposés être des *roll on* que l'on applique partout sur le corps. Je n'aime pas l'idée de ce parfum ». Plusieurs brahmanes que j'ai rencontrés ont plutôt des parfums ressemblant à ceux qu'on trouve dans la grande distribution, munis d'un bec vaporisateur et d'une marque occidentale connue comme le parfum Davidoff *cool water*.

1.9.3.3 L'absence de catégorisation de genre dans le parfum

Contrairement à l'importance de la publicité pour les marques de parfums de la grande distribution, les *attars* sont vendus dans des flacons standard (8 ml) avec seulement une étiquette peu élaborée précisant le nom de la composition souvent soliflore de la fragrance : rose, jasmin, santal, oud. Lorsque le nom évoque une idée plus que la senteur elle-même, il n'y a que très peu de travail effectué sur le packaging. Le parfum est vendu davantage comme une huile essentielle ou un médicament qu'un objet de rêve et de fantasme.

Cet aspect standard de l'*attar* fait que le contenu est détaché de tout stéréotype de genre très souvent assigné aux parfums. Les compositions en Inde sont unisexes et autant portées par la gente masculine que féminine. Le jasmin et la rose sont des fleurs qui n'ont pas l'exclusivité

d'un usage féminin reconnu pour leur douceur bien au contraire. En Inde, on est loin du stéréotype de genre comme le définit pourtant Irène Sartoretti parlant de l'univers du parfum :

Au-delà de ces nouvelles offres, l'univers du parfum reste l'un des secteurs où la reproduction des stéréotypes de genre est la plus marquée car la sexualité en est le ressort le plus prégnant (Sartoretti, 2020)

Alors que la vie publique est organisée de manière à segmenter les déplacements des femmes d'un côté et des hommes de l'autre (transports²⁰⁴, toilettes, restaurants, salle de prière), cela pour éviter des rencontres hasardeuses, le parfum, lui, ne possède pas de conditionnement de sexe, ni d'âge.



Figure 19 : L'échantillon « oud noir » par le fournisseur Attarwala & Sons à Chor bazar – Bombay © Lou Sompairac.

Dans ce petit flacon équipé d'un roll-on, le nom du parfum équivaut à la composition « l'oud noir ». À part l'adresse des commerçants, il n'y a rien qui laisse aller à un imaginaire : pas de forme, pas d'image, pas de slogan, seulement un jus coloré, une étiquette vieillie et une typographie très basique. Que ce soit de la rose, du jasmin ou de l'oud, le contenant ne change pas, montrant que seule la matière olfactive est prise en compte et non l'idée qu'elle peut comporter.

²⁰⁴ Le train local possède deux types de compartiments : les « ladies coaches » et les « men coaches » tout comme le bus qui sépare les femmes devant et les hommes derrière.



Figure 20 : Le parfum attar (8ml) nommé *Holidays* de la marque « *glamour fragrance* ». La mention *alcohol free* et *product in India* est mise en évidence. Description olfactive ; capiteux, fruité, musqué – Bombay, 2018 © Lou Sompairac

Ce second *attar* montré sous ces deux faces dispose d'un nom évoquant l'idée du parfum plus que sa composition : *Holidays*. Cependant, le travail du packaging reste rudimentaire. Si l'univers du parfum glamour, brillant (la forme ressemble à un gloss) et rosé semble appartenir à des codes plutôt féminins, ce parfum appartient à un de mes interlocuteurs qui tient à me le faire sentir pendant l'entretien et qui me l'offre ensuite. Je me rends compte alors que les *attar* ne sont pas rattachés à des stéréotypes de genre.

La plupart de mes interlocutrices le confirment puisqu'elles empruntent régulièrement le parfum de leur frère, de leur mari, de leur père, comme c'est le cas chez Nazmeen et son frère : « C'est interchangeable. Parfois, j'utilise celui de mon frère et parfois, mon frère utilise le mien » (Nazmeen, 19 ans) ou chez la femme de Shivaji : « C'est ma femme qui a voulu pour moi. C'était une obligation. Le parfum que ma femme a acheté pour moi, je l'ai utilisé qu'une fois pour le mariage et puis ensuite, c'est elle qui a terminé la bouteille » (Shivaji, 30 ans). Si Nicoletta Diasio insiste sur une démarcation plus floue des genres dans l'espace domestique (Diasio, 2015), on voit ici que la frontière n'est même pas posée en amont : les produits de beauté sont destinés de manière indistincte aux hommes et aux femmes.

Dans les deux cas, à Pékin ou à Bombay, le parfum se caractérise par sa fonction relationnelle induisant des comportements au sein de la vie sociale. À Pékin, on suppose que cet usage est radicalement à contre-emploi puisque le parfum se regarde plus qu'il ne se flaire. Mais à Bombay, si l'usage concerne bien le sentir, il est aussi pris dans des enjeux religieux, sociaux et aussi communautaires où le sentiment d'appartenance corrobore la pratique.

Que peut-on dire à présent de la pratique du parfum à Rio de Janeiro ? Cette utilisation nous éclaire-t-elle sur certaines manières de vivre en société ?

1.9.4 Pratiques olfactives contrastées à Rio de Janeiro

À Rio de Janeiro, les pratiques olfactives sont contrastées. Elles existent surtout dans les rituels réservés aux *candomblés* même si nous n'avons pas pu explorer profondément ce terrain-là (3.1.4.1). La réserve naturelle de l'Amazonie favorise les diversités olfactives et l'imaginaire que la population en a (3.1.4.2). Le parfum sert alors principalement comme arme de séduction tout en étant parfois détourné de son stéréotype de genre (3.1.4.3).

1.9.4.1 Les rituels afros-brésiliens. Exemple de la fête de Yemanjá

Les rituels afro-brésiliens *candomblé*²⁰⁵ se sont développés dès la fin du XIX^{ème} siècle, avant d'être interdits à plusieurs périodes au vingtième siècle pour être aujourd'hui de nouveau pratiqués par des milliers d'adeptes dans les *terreiros* (maisons – lieux de culte). Au cours de ces cérémonies, de la fumée dense et odorante purifie à la fois l'espace rituel et les participants mais elle a comme but principal d'attirer certains esprits. Le choix de l'encens et des herbes dépend en effet des esprits à évoquer. Renata Ashkar²⁰⁶ rapporte à ce titre un exemple tiré de l'extrait du livre *Ewé Òrizà*, de José Flávio Pessoa de Barros et Eduardo Napoleão : un groupe de ces esprits, appelés *juremas*, considère comme sacré l'arbre homonyme (*Mimosa schomburgkii*) ; au cours d'une cérémonie qui leur est dédiée, les feuilles, les écorces et les fleurs des *juremas* sont macérées. Une autre plante importante est l'acacia doux (*Acacia farnesiana*) (Ashcar, 2001).

En parlant du plus vieux rituel afro-brésilien, Arnaud Halloy note que le *candomblé* est une culture religieuse très « olfactive », dans le sens où des odorants très variés et souvent intenses sont omniprésents et indissociables de sa liturgie (Halloy, 2018, p. 118) alors même que peu d'études sont consacrées aux odeurs dans le champ des religions afro-brésiliennes. Dans sa proposition d'olfactographie, il décrit l'odeur comme un « murmure », un « bruit de

²⁰⁵ Ce terme est fréquemment utilisé pour désigner l'ensemble des cultes afro-brésiliens proches d'un héritage africain. Candomblé peut également être employé comme synonyme de *terreiro* ou de *casa-de-santo*, la maison de culte.

²⁰⁶ Renata Ashcar est une parfumeuse brésilienne qui a créé de nombreux parfums pour la marque Natura et Botticario. Elle est l'autrice d'un livre sur l'origine et la culture des parfums au Brésil sorti en 2001 : *Brasil essência : the culture of perfume*

fond ethnographique » (Halloy, 2018, p. 119) et il tente de montrer comment l'odeur participe activement à l'efficacité rituelle, c'est-à-dire à faire ce que le rituel, à travers chacune des fonctions mentionnées, prétend faire (Halloy 2015b, p. 361).

En rencontrant la figure de Yemanjá à plusieurs reprises lors de mon séjour, je me suis intéressée à cette déesse de l'eau et à son rituel pour analyser brièvement le rôle du parfum au cours de cette cérémonie. Reconnue comme une divinité du *candomblé*, mère des *Orixás* (la divinité de la nature), la population lui rend hommage depuis plus de 200 ans en déposant des offrandes dans des paniers en paille sur le littoral. Ces paniers peuvent contenir des fleurs, des fruits, des savonnettes, des miroirs, des sucreries ... Sur la plage, les fidèles jettent des fleurs dans l'eau, puis surveillent les vagues. Si les fleurs sont rejetées sur le sable, c'est un mauvais présage. La festivité a lieu lors du réveillon le 31 décembre à Rio de Janeiro où il est coutume de s'habiller en blanc et de jeter des roses blanches. La fête officielle a plutôt lieu le 2 février à Salvador de Bahia sur la plage du Rio Vermelho.

N'étant plus au Brésil au moment de cet événement populaire, je me suis rendue à la fête de Yemanjá à Nice quelques semaines après mon retour : le festival culturel brésilien à Nice est le plus grand événement dédié à la déesse d'Europe. En suivant la procession, j'ai noté que la figure du *babalorixá* (le maître de cérémonie) passait son temps à manier des objets odorants : il souffle de la poudre d'encens, il jette des fleurs dans l'eau, il les parfume ainsi que toutes les offrandes, il verse aussi ce même parfum bon marché (eau de Cologne à la fleur d'oranger ou à la lavande) sur le sol et dans la mer. Ces gestes d'aspersion accompagnent les invocations de la déesse des eaux. Le parfum est à la fois un accompagnateur mais aussi un interlocuteur privilégié du maître des cérémonies pour prononcer au mieux sa liturgie.



Figure 21 : Babalorixá invoque la déesse en vidant des bouteilles d'eau de Cologne sur les galets, sur les fleurs et dans la mer. Fête de Yemanjá, Nice, 7 juillet 2019 © Lou Sompairac

Si les odeurs servent ici de médiation à la parole, on a l'impression que le versement de cet odorant dans la mer la rend plus effervescente, plus mousseuse, plus vivante. L'odeur de l'eau

de Cologne servirait à animer l'esprit de la mer. Cela évoque la notion d'agissement qu'Arnaud Halloy utilise à propos du parfum et qui permet d'accélérer l'entrée en transe :

Le parfum, en l'occurrence, a pour fonction d'intensifier l'« agissement » (atuação) de l'orixá sur le corps et l'esprit de son « enfant », et par conséquent d'accélérer l'entrée en transe. Il n'est pas rare que les épisodes d'aspersion coïncident avec des possessions en cascade, « un orixá en appelant un autre », selon l'expression consacrée. Il est également d'usage de faire sentir du parfum pour « ramener » le possédé lorsqu'il se trouve dans un état dit « axerado », qui correspond à un stade liminal entre le départ de la divinité et le retour à la normale (Halloy, 2018, p. 136)



Figure 22 : Bénédiction d'un croyant avec des fleurs trempées et parfumées. 7 juillet 2019, festival de Yemanjá à Nice.

Au moment des bénédictions, le *babalorixá* parfume les fleurs à l'eau de Cologne et les trempe dans l'eau de mer afin d'asperger les croyants qui se font bénir. On peut penser que l'odeur favorise l'effet de la bénédiction et rend la demande plus efficiente. Avec les odeurs, le rituel est ainsi davantage rythmé, elles permettent de faire transition entre ses différentes étapes (Howes, 1987). Dans la tradition catholique brésilienne, les marches de l'église sont aussi parfumées – avec la véritable *água-de-cheiro*, créée à partir de la fusion de l'eau extraite directement de la nature (vallée, habitation, fontaine ou cascade) et d'un mélange d'une variété de fleurs et de feuilles sacrées par le rituel – diffusant ainsi la quintessence même du Brésil dans l'air (Ashcar, 2001).

Bien que la fête de *Yemanjá* soit très populaire à Rio de Janeiro, très peu de cariocas me parlent des odeurs ressenties lors d'un *candomblé*. Une première interlocutrice me met sur la voie sans désigner concrètement le rituel mais en évoquant la puissance apotropaïque de l'odeur : « Quand tu sens sans l'avoir vu un animal mort comme de la charogne, du pourri alors à ce moment-là, c'est un mauvais présage. Cela veut dire qu'il y a un mauvais esprit » (Barbara, 22 ans, Rio de Janeiro). Une autre me parle de l'odeur traumatisante de la macumba : « Il y a

une odeur qui m'a marquée. Une fois, je suis passée par une route où il y avait une macumba, c'est à dire des sacrifices pour les animaux morts. Il y avait une odeur très forte et cela m'a marquée dans ma mémoire pendant longtemps même quand j'étais sortie de cet endroit et bien après encore... l'odeur du sang, de la mort » (Kimberley, 20 ans, Rio de Janeiro).

Ce témoignage va dans le sens de la thèse de Stéfania Capone qui soutient que le candomblé « pur » et « traditionnel » à Bahia est représenté dans les mœurs des cariocas par un rituel dégénéré (Capone, 1996). À ce sujet, Arnaud Halloy précise que dans « cheiro de macumba », littéralement « l'odeur de macumba », le terme macumba désigne de manière péjorative les cultes et pratiques (perçues comme) relevant de la sorcellerie ou de la magie noire (Halloy, 2018, p. 143).

Qu'en est-il plus exactement de l'utilisation du parfum ou des cosmétiques dans la vie de tous les jours ?

1.9.4.2 Empires des cosmétiques locaux et ingrédients de l'Amazonie

Le monde de la parfumerie²⁰⁷ est très implanté au Brésil avec notamment deux empires locaux de la cosmétique brésilienne : Natura et Boticário. Quand j'interviewe Monsieur B. parfumeur chez Robertet au Brésil, il me raconte que pour une de ses créations pour la marque Natura, il s'est rendu en Amazonie chercher de nouvelles plantes : « Grâce au développement du *headspace*²⁰⁸, j'ai pu faire des expéditions dans le Tocantins en Amazonie avec des scientifiques, moi j'étais plus celui qui disait ce qui est intéressant ou pas mais les fleurs en Amazonie, ce n'est pas en bas des arbres, c'est plutôt en haut donc il y a toujours un local qui est là pour aller les choper en haut. Et après, on analyse et on voit si on peut les reproduire. Et puis, il y a aussi la question des saisons, on croit qu'il n'y a pas de saisons mais il y a quand même une saison. Une fleur, elle peut ne rien sentir du tout et dégager deux heures après un maximum. Et puis, après localement, on voit ce qui s'achète dans les marchés locaux, par exemple à Belém on peut voir ces tas de plantes. Parfois, c'est assez fantaisiste, pour retrouver l'amour etc... mais en tous cas, que ça marche ou pas, ce n'est pas des produits neutres, cela a des odeurs intéressantes. Par exemple, j'ai pas mal travaillé avec le priprioça qui est une racine de plante un peu comme le vétiver qui pousse dans la région de Belém. Cela a une petite odeur

²⁰⁷ Le Brésil est le second marché mondial du parfum en valeur, juste derrière les États-Unis selon Renata Ahscar, lors de sa Conférence donnée le 25 septembre 2018 à l'Osmothèque de Versailles : « Le marché brésilien des parfums ».

²⁰⁸ Développé dans les années 1970, l'*headspace* est une technique qui vise à reconstituer les odeurs naturelles d'une fleur telle qu'elle existe dans la nature et sans l'abîmer ; c'est pourquoi on l'appelle « technologie de la fleur vivante ».

de cannabis, donc cela plaît ou cela déplaît, ça dépend. Un peu terreux et épicé à la fois, c'est assez complexe, c'est un peu tabacé » (Monsieur B. Parfumeur, Robertet Brésil). Les messages de ces deux grandes marques brésiliennes tournent autour de la terre luxuriante, aquatique et ritualisée²⁰⁹ du Brésil autant que sur l'héritage multiculturel ethnique. Les marques Brésiliennes n'hésitent pas à mettre en avant les ingrédients provenant de l'Amazonie comme argument de vente.

Dans le rituel du bain de la marque Natura, des ingrédients comme « le patchouli, le bois d'Angola, les graines de cumaru, les racines de priprioça, le jasmin, le santal, le cèdre, la vanille entrent dans la recette du bain parfumé, la « senteur parfumée » du Pará, qui a le pouvoir d'éloigner la malchance et le mauvais œil et d'apporter la félicité. Pour le préparer, il faut faire macérer toutes les plantes et les mettre à bouillir dans l'eau, jusqu'à séparer l'arôme du liquide, qui doit ensuite être placé au calme. Il est recommandé de prendre un bain à minuit et de ne pas se sécher le corps avec une serviette. Si les dévotions de juin sont christiques, et si le bain parfumé de la Saint-Jean est assimilé aux bains des lieux de culte du *batuque* et de la *jurema*, en revanche, les histoires sur les herbes entrant dans sa préparation sont certainement indigènes²¹⁰ ».

Cependant, le bain est aujourd'hui valorisé comme une pratique essentiellement hygiénique pour se prémunir de germes, sans rapport avec les rituels aquatiques de base. La marque Natura s'empare de l'origine de bain et le réactualise en fonction des besoins de la société, prétendant que le peuple brésilien a toujours pratiqué de telles coutumes. Pourtant, les pratiques sont radicalement différentes:

Another cultural impact between the colonizer and the colonized regards the water. To the Indians, water has always been sacred, as it provided them with food and purity – as otherwise thought the Europeans in the sixteenth century, tormented by the plague, who associated it with the disease. The Indians' daily baths had nothing to do with the hygiene concept we know, working only as a way to ensure health, regarded as a sign of instinctive wisdom (Ashcar, 2001).

La marque Natura base sa politique de marketing sur les plantes et les savoir-faire indigènes qui sont taxés par un impôt supplémentaire pour protéger efficacement ce patrimoine botanique. Cette taxe peut mettre en évidence le manque de solidarité entre deux mondes

²⁰⁹ La soi-disant tradition du bain se retrouve en ligne : <https://www.naturabrasil.fr/pt-pt/rituals-de-beleza-brasileiros/banho-e-duche>

²¹⁰ Le rituel du bain est décrit sur : <https://www.naturabrasil.fr/fr-fr/bresil/rituels-bresiliens-bain-et-douche>

« Quand on a des produits brésiliens dans nos produits, on va avoir une taxe à payer que l'on doit retourner à la communauté brésilienne indigène mais qu'est ce qui se passe alors pour les clients : ils ne veulent pas de produits brésiliens dans les produits. Avec la loi qui est sortie en novembre, on doit retirer le cobahu, retirer la tonka parce que personne ne veut payer des impôts supplémentaires. Nos recherches ont dû s'arrêter alors que c'était un mouvement intéressant » (Monsieur B, Robertet Brésil). Le monde de la parfumerie occidentale a besoin des ressources du monde aborigène pour vendre davantage mais n'accepte pas de payer une taxe pour ces produits préservés de l'Amazonie.

Avant de devenir un empire, le fondateur de Natura a misé sur les ventes collectives à la « Tupperware », une idée introduite sur le marché brésilien par le fabricant de cosmétiques américain Avon. Les ambassadrices de ces produits de beauté, les « dames Avon », étaient 60.000 dans les années 1960. Dans un pays où de nombreuses régions sont isolées et mal desservies, notamment en Amazonie, le parfum vendu de porte à porte rencontre un immense succès. Si cette pratique tend à diminuer, la tradition locale de vente de parfums résiste malgré la mondialisation. Les eaux de Cologne qui se nomment *Crystal Splash* ou *Charisma* possèdent un flacon original en forme d'oiseau, d'étoile, de coquillage... Le parfum peut même se troquer contre de la farine : pour 20 livres de farine, on obtient une eau de toilette.

1.9.4.3 Séductions et affranchissement des stéréotypes de genre

En menant mes entretiens dans la faculté huppée de la PUC, je me suis aperçue que tous mes jeunes interlocuteurs possédaient plusieurs parfums. Un étudiant me dit que chaque parfum est relié à une occasion : « oui, je me mets du parfum, je suis fidèle mais cela dépend, j'en ai trois : quand je sors, quand je viens à la fac et quand je fais du sport » (Alberto, 24 ans, Rio). Le port du parfum est fréquent et sa pratique est aussi banale que celle de mettre du déodorant ou de se brosser les dents. Cet habitus est tellement ancré que personne ne saurait me dire quel geste il fait exactement lors de cette pratique. Je n'ai pas pu non plus observer des scènes de vaporisation. Les gestes de cet acte m'importent au même titre que Nicoletta Diasio quand elle analyse l'attitude d'un garçon de 11 ans qui aime se mettre du parfum :

Non pas pour le plaisir de l'odeur, mais pour le désir d'effectuer ce geste – et il tapote le creux des joues l'une après l'autre – qu'il voit faire par son père après s'être rasé. Ces actes et paroles, souvent invisibles et indicibles, façonnent au jour le jour le corps des enfants par l'action d'une matière appropriée et incorporée dans le cadre d'échanges, d'interactions, d'agissements générés (Diasio, 2015).

Le contexte de sortie détermine toutefois une pratique de se parfumer plus soutenue afin d'installer un contexte de séduction. Pour les sorties nocturnes, le style vestimentaire plus osé va coïncider avec un choix de parfum plus soutenu : « Pendant la journée, je ne veux pas d'odeurs remarquables parce que je travaille avec des personnes qui n'aiment pas les parfums, car ils peuvent avoir des souvenirs avec les parfums et je préfère me présenter dans une position plus neutre. Et c'est pour ça que normalement, je fais des choix de parfum plus tranquilles pour ne pas être remarquée. Mais si je sors à une soirée, c'est bien d'être bien habillée et avec une odeur plus forte » (Lais, 31 ans, Rio).

La danse crée cette alchimie où corps, parfums, sons envahissent les partenaires. Quand on décrypte une musique destinée à la danse du Forró²¹¹, on comprend que « l'odeur de Carolina » enivre tout le monde et entraîne dans la danse. Ce contexte de séduction peut facilement se transformer en affect : « J'ai souvent dans ma tête des parfums secrets. Cela me donne des souvenirs des ex-copines » (Daniel, 19 ans) ou rappelé le début de la relation : « C'était au début quand nous étions en train de nous connaître. J'avais au départ la sensation de l'odeur mais je ne faisais pas le lien que c'était elle et un jour cela a changé. Maintenant, j'ai un sentiment avec cette odeur et quand je voyage et que j'ai cette odeur, j'ai le sentiment qu'elle est là, c'est un sentiment de proximité » (Mozart, 19 ans). Quand je questionne ce même interlocuteur sur sa pratique personnelle du parfum, il me répond comme précédemment qu'il a trois parfums pour trois usages mais qu'il s'applique à mettre le parfum préféré de sa copine en sa compagnie : « C'est le premier que j'ai porté qui est son préféré. Celui qui marque le début de relation » (Mozart, 19 ans, Rio).

Le parfum crée de l'attachement mais aussi des usages en fonction de cet attachement. Le marketing se charge alors de faire naître des besoins inattendus. Identifiés plutôt comme des produits de la grande distribution, les parfums au Brésil sont également conditionnés par le genre : il y a des parfums pour femme et des parfums pour homme.

Cependant, je rencontre beaucoup d'interlocuteurs et interlocutrices qui ne sont pas en phase avec les parfums destinés à leur catégorie genrée. Lors de mon premier entretien chez Robertet à Alphaville près de São Paulo, je remarque une liberté des mœurs que je n'avais observée ni en Chine ni en Inde. En questionnant mon interlocuteur sur ses pratiques de parfum, il me répond aussitôt en se référant à son identité sexuelle : « Je suis gay donc j'aime les parfums de ma catégorie. Je n'aime pas les parfums pour hommes trop forts et dois utiliser alors

²¹¹ La vieille chanson *O Cheiro do Carolina* de Luiz Gonzaga possède le rythme brésilien de la danse Forró et est encore très populaire au Brésil.

du parfum pour femmes. Je porte un parfum qui s'appelle Christina Aguilera ; je l'aime » (Yago, 23 ans, São Paulo). En approfondissant cette relation entre l'identité sexuelle et le parfum, je comprends qu'il est parfois frustré de ne pas voir apparaître sur le marché un parfum pour gay. Autant que l'hétérosexualité, l'homosexualité doit devenir un code de société évident. En fabriquant des produits gays, il y aura alors une essence homosexuelle dans l'essence même du parfum. Yago ne remet pas en cause la culture genrée du parfum, il critique la culture hétéronormative qui se révèle dans le *brief* du parfum. Le message publicitaire peut créer la différence en reliant les personnes de sa communauté sexuelle quand l'usage à contre-emploi (utiliser un parfum de femme pour homme) ne suffit plus. Alfred Gell rappelle pourtant que c'est l'usage qui fait l'identité du parfum et non l'inverse :

Un parfum ne dit pas : « Je t'aime » ni « Je suis disponible ». De tels messages impliquent un destinataire précis et le message délivré par un parfum ne saurait cibler un allocataire déterminé, cette femme, par exemple, et non une autre. Certains parfums pro- clameraient : « Je suis riche », mais il s'agit là du produit d'une inférence car le message dit en fait : « Je porte un parfum que les riches portent aussi (Gell, 2006).

La démarche de Yago veut faire naître un contexte de séduction à partir d'un imaginaire développé grâce à la publicité qui labelliserait et catégoriserait son existence. Si mon interlocuteur renforce sa pratique gay en s'appropriant un parfum de femme, il regrette de ne pas avoir un produit qui lui ressemble. Il aimerait porter une marque qui reconnaît son orientation sexuelle. C'est d'ailleurs dans cette logique que l'on voit l'émergence de nouveaux parfums manifestes d'une évolution des frontières des catégories sexuelles. Le parfum Calvin Klein *CK One* sortie en 1994 faisait partie des premiers parfums unisexe. Aujourd'hui, le *CK One* est remplacé par le *CK Everyone* montrant que la société n'est plus androgyne mais plutôt non-binaire :

Calvin Klein CK Everyone. Un parfum unisexe qui va bien au-delà de son prédécesseur des années quatre-vingt-dix : *Calvin Klein CK One*. Ce dernier étant encore le fruit d'une idée binaire de genre : homme ou femme. Le nouveau produit, en revanche, vous dit : choisissez votre genre, parmi une ample palette de possibilités. Ou, pourquoi pas ? Choisissez de ne pas choisir. Le premier parfum qui s'adresse à tou* vient d'arriver, accompagné, pour que l'origine de son nom soit sans ambiguïté, par une image de tou* qui s'embrassent avec tou[*1] selon une infinité de combinaisons possibles. *Everyone* ne veut, en somme, pas dire « madame » ou « monsieur tout-le- monde », ce qui provoquerait une chute de ventes. Au contraire,

grâce à un transfert de signification entre l'image et le nom, il signifie : suivez votre nature, quelle qu'elle soit (Sartoretti, 2020)

Parallèlement, je rencontre de nombreuses interlocutrices qui critiquent le parfum pour femme jugé souvent trop féminin : « Les odeurs des hommes sont plus agréables que les odeurs de femmes car les parfums de femmes sont trop sucrés. Je préfère les odeurs des hommes. Maintenant, enfin depuis l'année dernière, j'utilise un déodorant qui est masculin...Enfin, j'évite de l'utiliser tout le temps car comme je vis avec des filles dans mon dortoir ... elles, elles ont des déodorants de filles qu'elles achètent ... je veux pas qu'elle le découvre » (Isadora, 19 ans). Se procurer un produit qui n'appartient pas à son genre peut être source de jugement. Le parfum et le déodorant ont des usages plutôt confondus comme si les usages du parfum correspondaient plus ou moins à celui du déodorant.

Pour Elisa, le choix de son parfum lui vient de sa préférence pour ce que porte son père. Quant à Cynthia, elle opte pour l'eau de Cologne rejetant les parfums très sucrés pour des raisons professionnelles : « J'ai fait un stage dans un hôpital et je ne pouvais pas mettre un parfum trop sucré car les patients se seraient mis en colère. Et moi aussi, je me sentais un peu mal avec les parfums sucrés donc j'ai choisi une eau de Cologne » (Cynthia, 23 ans). Les parfums féminins ont étrangement une connotation un peu négative (« trop sucrés », « trop floraux », « trop fruités ») et sont donc peu prisés des femmes cariocas que je rencontre malgré un marquage de genre dans la parfumerie. Cet affranchissement des genres fait penser à la logique du carnaval où on peut chambouler son identité, se déguiser, être différent de qui on est.

Monsieur B. jongle au Brésil avec des codes de la parfumerie distincts de ce qu'il a connu en France ou en Australie : « Il y a des choses plutôt surprenantes avec la lavande. Pourquoi ? Parce que la lavande est plutôt féminine ici. On en met quand même dans les parfums masculins mais une lavande, c'est un parfum féminin. Et les grands succès du marché, ce qui se vend le plus, c'est l'eau de Cologne avec la lavande comme produit de référence. C'est pour les femmes et aussi pour les bébés. 50% des produits bébés sont avec de la lavande (...) Alors le bébé Brésilien, ce n'est pas notre bébé non plus, c'est lavande, aldéhyde, violette, ce n'est pas le bébé *mustella*, fleur d'oranger » (Monsieur B. Parfumeur Robertet, Brésil). Cet engouement pour l'eau de Cologne révèle un certain affranchissement des stéréotypes de genre tout en renforçant le côté utilitaire du parfum : c'est un moyen de renforcer sa propreté. Si le parfum doit ressembler le plus possible à un savon, la savonnette est placée sur un piédestal en étant considérée comme un produit noble aussi raffiné que le parfum :



Figure 23 : La publicité dans le métro Carioca insiste sur l'absence de distinction entre le parfum et le savon ; leur sens et leur identité sont proches – Rio de Janeiro, 2019 © Lou Sompairac

Au Brésil, le parfum joue aussi un rôle très important car il est associé à un produit d'hygiène tout comme l'étymologie du terme « Brésil » renvoyant comme on l'a vu précédemment à un bois dont l'usage ancien et prédominant était le savon.

Le désodorisant d'intérieur est extrêmement prisé, il fait partie des produits indispensables dans les produits ménagers. D'ailleurs, la marque chic brésilienne *Le Lis blanc* vend des produits hauts de gamme de désodorisant en reprenant la forme du pistolet de ménage pour donner l'illusion d'un maximum d'efficacité. Ces informations se confirment avec les espaces réservés à l'hygiène dans les appartements. Le lieu partagé dans lequel je vis a une superficie de 80 mètres carrés et dispose de trois salles de bains. Bien que cet appartement grand et chic ne soit pas représentatif de la ville, on se rend compte que dès qu'il y a une possibilité, la priorité est donnée aux espaces d'eau. Dès qu'on vient d'une famille aisée, on fait appel à une « diarista » qui vient faire le ménage à la journée ou une « domestica »²¹².

Ce constat me rappelle alors une anecdote que rapporte Lévi-Strauss à propos d'une étudiante brésilienne qui était revenue en pleurs après son voyage en France : « Paris lui avait paru si sale, avec ses bâtiments noircis. La blancheur et la propreté étaient les seuls critères à sa disposition pour estimer une ville » (Lévi-Strauss, 2008, p.82).

²¹² Cet article récent évoque la difficulté des bourgeois brésiliens à faire face au confinement sans l'aide de leur femme de ménage ou de leur domestique habituelle. La *domestica* est si ancrée dans l'imaginaire national qu'elle a son jour à elle (le 27 avril) dans le calendrier brésilien des commémorations : https://www.liberation.fr/planete/2020/05/08/bresil-avec-le-confinement-la-bourgeoisie-decouvre-les-taches-menageres_1787670

Par le biais de ses différents usages, le parfum segmente les relations, il accentue la construction des identités. Il s'agit désormais de comprendre comment les odeurs sont spécifiquement fondatrices de liens qui se font, se défont. Comment interroger l'odeur à travers le prisme de la familiarité sachant que l'odeur familière est approuvée par habitude mais elle n'est pas à proprement connue ? Que peut-on dire sur la construction des identités olfactives ?

1.10 Chapitre X. Identité olfactive et altérité

Pour la plupart de mes interlocuteurs, la familiarité surgit comme une notion phare pour aborder l'odeur. L'attribut du familier est à la fois érigé en sentiment d'appartenance (3.2.1) mais aussi en gêne olfactive (3.2.2). Néanmoins, si on est confronté à la difficulté de ne rien savoir de l'odeur de chez soi, on peut identifier et différencier l'odeur chez les autres. Je découvre avec mes interlocuteurs que, de manière paradoxale, le familier olfactif de l'autre est plus accessible que le familier à soi. Ainsi, pour connaître l'odeur de son familier, il est possible de le réapprendre grâce à un partage sensoriel venant de l'autre. Ce n'est que grâce à un nez extérieur que l'on peut apprendre à identifier, décrire et même remettre en cause ce familier oublié (3.2.3).

1.10.1 Le sentiment d'appartenance familiale dans l'olfaction

La relation qu'on entretient à l'odeur est qualifiée assez fréquemment de familière. Si ce familier n'est pas très bien décrit, excepté par des notions vagues, il est assez bien situé : il s'agit de l'odeur de la mère d'une part (3.2.1.1) mais aussi de la famille (3.2.1.2). Cet attachement à la famille dans l'odeur peut être qualifié comme un acte territorial où il s'agit de renforcer son identité, son sentiment d'appartenance face à l'altérité (3.2.1.3).

1.10.1.1 La mère comme repère olfactif

Sur 34 entretiens à Pékin et 35 à Rio de Janeiro menés sur l'odeur dans les espaces quotidiens, la mère est citée plus de 50 fois. À Bombay, elle est mentionnée 40 fois sur 29 entretiens. La figure maternelle occupe une place nettement supérieure à tous les autres membres de la famille quand il s'agit d'odeurs. On parle de la mère pour évoquer l'odeur qu'elle dégage (parfum, crème, savon, vêtement) : « Ma mère aime le parfum qui s'appelle Poison de Dior. J'aime bien parce que c'est le parfum de ma mère » (Zhanglindan, 19 ans, Pékin), mais aussi pour relever la trace de son investissement dans l'espace domestique. Certains plats familiaux sont nommés et associés à une cuisine familiale ou maternelle qui apparaît comme une routine rassurante : « Quand ma mère cuisine, c'est chaque matin, les *chapatis*. Oui, c'est chaque matin. Encore une fois, je suis habituée » (Ketaki, 24 ans, Bombay).

La transmission des pratiques sensorielles s'effectue en observant la mère : « Je mets ma couverture au soleil. Quand j'étais petite ma mère faisait la même chose. Pour moi, c'est

l'odeur du propre par excellence (...) c'est surtout avec ma mère que les odeurs ont un rôle particulier (Linshanshan, 18 ans, Pékin), ou encore « Ma mère adore nettoyer la maison. Elle veut donner à la maison une odeur spéciale. Elle utilise beaucoup d'encens. Elle met aussi du désodorisant. Quand elle voyage, quand elle sort, j'imité ses habitudes de nettoyage, je fais tout, tout comme elle. » (Gabriel, 23 ans, Rio de Janeiro).

Selon Agathe Couvreur (2004), les représentations que les mères et les filles se font de ce « savoir » ou de cette « compétence » culinaire ne se structurent pas, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, autour d'une définition « technique » de la cuisine : certes, le « savoir-faire », l'expertise, la maîtrise des « termes culinaires » apparaissent au fil des entretiens, mais ce qui frappe surtout, c'est l'importance accordée aux dimensions sensuelle, intuitive, conviviale, voire « magique » et « alchimique » de la cuisine (Couvreur, 2004). Il n'y a donc pas tellement de corrélation entre l'apprentissage du familial et l'impression d'avoir reçu un enseignement. Cette transmission entre la mère et la fille peut subir des petites modifications. C'est le cas d'une interlocutrice à Pékin qui a appris à faire les raviolis avec sa mère mais qui trouve que l'odeur de l'huile de sésame est trop intense. Elle décide alors de modifier la recette pour des questions de « degré juste » dans l'odeur. Elle trouve même sa recette meilleure.

À Pékin, à Bombay comme à Rio, j'ai constaté que la mère était toujours la première garante des normes olfactives : elle contrôle, développe une compétence et émet des jugements positifs ou négatifs sur l'odeur dans l'espace domestique. L'identité olfactive des enfants est facilement détectable par son nez : « J'étais en train de porter un t-shirt et ma sœur pensait que c'était le sien. On faisait beaucoup d'erreurs sur les vêtements et ma mère arrivait et disait à qui c'était. Chaque personne a son odeur » (Krishna, 27 ans, Bombay). Ce témoignage fait écho à une interlocutrice qui compare la reconnaissance olfactive de la peau par cet apprentissage transmis par la mère : « Je pense aussi que la peau a une odeur spécifique. Ma mère par exemple a trois enfants et elle sait faire la différence olfactive entre nous » (Carolina, 25 ans, Rio). Les femmes sont connues pour avoir certains avantages dans le traitement des informations olfactives, comme l'identification et la mémoire des odeurs (Larsson *et al* 2003) mais aussi au niveau de la connaissance sémantique (Ferdenzi *et al.*, 2013). Cette aptitude à reconnaître sa progéniture est exemplaire chez la nourrice qui — de sa proximité avec les enfants — développe son odorat :

« La nourrice hésitait. Elle savait bien quelle odeur avaient les nourrissons, elle le savait parfaitement bien, ce n'est pas pour rien que par douzaines elle en avait nourri, soigné, bercé, embrassé... Elle était capable, la nuit, de les trouver rien qu'à l'odeur,

et à l'instant même, elle avait très précisément cette odeur de nourrisson dans le nez.
Mais jamais encore, elle ne l'avait désignée par des mots. » (Süskind, 1994, p. 26)

Nicoletta Diasio rapporte le quotidien de plusieurs mères qui contrôlent au plus près les évolutions d'odeurs corporelles de leurs enfants, n'hésitant pas à les réprimer : « Lisa, maintenant ce n'est plus possible. Il faut quand même que tu commences à te rendre compte que tu grandis (...) Il faut que tu te rases. Il faut que tu mettes du déodorant, quoi. Là ça ne va pas, ça sent fort, ça ne sent pas bon. Si moi je le sens, les autres vont le sentir aussi. Tes camarades de classe vont le sentir aussi » (Mère de Lisa) (Diasio, 2015). C'est aussi le cas de Tom à Rio qui prend conscience que sa mère intervient dans son hygiène intime : « Avec mon ex-copine, j'ai commencé à prendre plus soin de moi, de mon apparence, de ma barbe, de mon odeur, de mon parfum, de mes vêtements. En fait, la personne qui a remarqué ce changement, c'est ma mère. Elle m'a dit : c'est bien tu as fait des efforts mon fils, continue à faire attention » (Tom, 26 ans). Une interlocutrice Marathi se rappelle les paroles de sa mère : « Ma mère, c'était surtout quand j'étais à l'école et que je rentrais du collège. C'est quand je transpirais, il fait hyper chaud, c'est humide donc c'est normal. Elle me disait, tu sens mauvais, va prendre une douche. Je réagissais bien, j'étais pas vexée, j'ai appris comme ça à me sentir et à dire aux autres » (Mchaik, 27 ans). Il s'agit ensuite de répliquer ce jugement d'ordre moral contre toute identité olfactive qui prendrait le dessus.

Nicoletta Diasio (2015) constate aussi que les femmes sont plus investies que les hommes à l'observance des normes olfactives au sein du groupe familial. C'est le cas au niveau de la transmission des pratiques hygiéniques :

« Le déodorant, en revanche, devient rapidement un achat habituel, la mère occupant une place centrale dans le réseau d'approvisionnement, qu'on soit fille ou garçon (...) Dans l'ensemble, les femmes de la parenté apparaissent plus actives dans l'acquisition de produits de soin, avec une transmission croisée qui va, pour ce qui est de l'achat, des membres féminins de la famille aux garçons, alors que l'inverse, la transmission des pères, des frères et des cousins aux filles est beaucoup plus rare » (Diasio, 2015).

1.10.1.2 La familiarité dans l'odeur de famille

À Pékin, une expression apparaît à plusieurs reprises et m'intrigue : il s'agit de « l'odeur de famille ». Certaines personnes me parlent de l'odeur de famille en la catégorisant et en la singularisant. De manière paradoxale, l'odeur de famille existe en toutes circonstances (c'est catégorique), mais chaque famille a son odeur (c'est singulier) : « Il y a une fille dans mon

dortoir, elle aime ranger et faire la cuisine et ce n'est pas trop normal à notre âge (...) Elle a une *odeur de famille*. Quand je l'approche, je sens une *odeur de famille* (Ailin, 20 ans, Pékin) ou encore, « L'odeur de soi-même : (...) c'est la meilleure odeur. En fait, c'est *l'odeur de famille*. » (Johanna²¹³, 24 ans, Pékin) ; « Oui, c'est l'odeur chez moi, une *odeur de famille*. C'est doux, agréable, c'est l'odeur de chaque membre de la famille regroupée. Chaque famille a son odeur. Par exemple, quand je vais chez Hélène, chez elle, il y a une autre odeur. Entre les deux, je préfère l'odeur de chez moi » (Tina, 27 ans, Pékin).

L'expérience du familier semble généralisable dans le sens de sa singularité. L'éprouver et le partager renforcent son caractère éminemment positif : l'odeur de famille sécurise et active un système de préférence. La fonction reste la même, c'est le contenu de l'odeur de famille qui diffère à chaque fois.

La sensation olfactive du familier attire également l'attention lorsqu'elle se raréfie²¹⁴ : « Je ne suis pas très sensible, mais une odeur très familière comme ça, c'est l'odeur de la cuisine de ma mère. Je ne suis pas souvent chez mes parents, mais quand je rentre chez eux, je peux bien reconnaître les plats cuisinés, les plats simples de ma mère » (Xiaoli, 20 ans, Pékin). La sensibilité de mon interlocutrice s'accroît quand elle revient à son foyer. L'odeur appréciée est plus intense lorsqu'elle est reconnue après une longue absence, un manque pourrait-on dire. À Rio, un interlocuteur me parle aussi du sentiment de familiarité avec la cuisine de sa mère, développée précisément dans des situations non habituelles : « Pour moi, le cumin a une odeur unique et je l'associe toujours à ma mère. Quand j'étais enfant, j'habitais chez ma marraine et seulement une fois par mois, ma mère venait me rendre visite et on préparait ensemble le poulet au cumin » (Daniele, 19 ans, Rio). Le retour au pays après une absence s'arrime avec un sentiment de familiarité, exacerbée dans la sensation. Quand Ailin retrouve la ville de Pékin dans un taxi qui croise des milliers d'odeurs, elle les sent de manière plus intense : « Je pense que c'est parce j'étais dans un nouvel endroit et que je reviens maintenant dans l'ancien » (Ailin, 20 ans, Pékin).

Une de mes interlocutrice Marathi distingue une farine frite de sa tante d'une autre farine frite sans pouvoir me confier la nature de cette différence. On peut trouver ce phénomène étonnant : celui d'être conscient de son savoir mais aussi conscient de son impossibilité à

²¹³ À Pékin, certaines interlocutrices et interlocuteurs préfèrent me donner un autre prénom que le leur. Ils ont tendance à franciser ou angliciser leur prénom de manière fréquente pour éviter que l'on écorche leur identité.

²¹⁴ Selon Suzel Balez, la récupération est le phénomène physiologique qui déclenche à nouveau la sensibilité olfactive après que celle-ci ait été mise en veille par habitude (in *Fragrances architecturales*, à paraître).

l'exprimer : « Je le sais par expérience ». Elle ne peut que se fier à l'expérience non à son analyse. Elle ne peut pas décrire ce qu'est « la touche culinaire de sa tante » car le processus perceptif n'a jamais été verbalisé. Elle finit par m'expliquer qu'elle associe les goûts et les personnes en commentant ce savoir-faire en surface.

Cet entretien témoigne de l'existence des micro-savoirs dans le domaine du sensible qui reste néanmoins à leur stade brut, sans accéder au métalangage. L'expérience olfactive familière paraît si évidente qu'elle en devient indescriptible.

1.10.1.3 Odeur familière et construction de son territoire

Parmi les 98 entretiens menés à Pékin, à Bombay et à Rio de Janeiro, un leitmotiv se dessine : l'identité olfactive de mes enquêtés se crée surtout par distanciation avec l'odeur des autres. À travers l'odeur familière se cache la revendication d'un sentiment d'appartenance via des pratiques établies d'ordre communautaire.

La faible utilisation des parfums et déodorants à Pékin montre à quel point ces usages du corps consistant ailleurs à le parfumer paraissent ici étranges et non appréciés. Les français sont stigmatisés par leurs pratiques olfactives étranges : « Les hommes français mettent un parfum un peu particulier dans le métro, c'est très prononcé. » (Isabelle, 24, F, Pékin) ; « Pourquoi les étrangers mettent toujours le même type d'eau de toilette ? (Rire). Peut-être parce que les hommes chinois ne se parfument pas alors cela me trouble avec les étrangers²¹⁵ » (Zhanglindan, 19 ans) ; « Je croise aussi des étrangers ici et ils mettent tous le même parfum, c'est trop fort. C'est souvent les Français » (Chengqingyiu, 26 ans, Pékin) autant que les Africains : « Oui, sinon dans mon école, il y a des Noirs qui se mettent des parfums trop fruités et sucrés et pour moi c'est dégoûtant » (Anna, 18 ans, Pékin). Un autre interlocuteur me dit qu'il n'aime pas les odeurs « arabes » qui sont lourdes car il déteste le sucre (Linshuan, 33 ans, Pékin). La mise en cause de l'utilisation du parfum ouvre la voie à des remarques xénophobes suggérant qu'en plus d'être différent physiquement, les étrangers recourent à des pratiques inacceptables.

De la même manière qu'à Pékin, la communauté du Maharastra est intransigente avec les pratiques exogamiques. Le *masala* est un des premiers marqueurs identitaires de la vie olfactive culinaire et familiale, le mélange épicé se distingue chez chaque famille : « Ma voisine

²¹⁵ Certes, la France en tant que pays étranger a une valeur extrêmement positive pour sa finesse, son savoir-vivre, sa gastronomie et aussi son parfum mais la présence d'un français parfumé dans son propre pays continue à révolter. On peut s'interroger sur la double connotation du « pays étranger » en Chine.

prépare par exemple beaucoup de plats au poulet. Avec le *masala* qu'elle utilise, je peux identifier le plat qu'elle prépare. Pour différents types de viandes, on utilise différents types de *masala* » (Jolene, 31 ans, Bombay) : « Ma mère utilise des ingrédients comme l'anis, la moutarde, c'est son mélange propre à elle » (Nazmeen, 19 ans, Bombay).

Mais on peut aussi penser à l'huile de moutarde qui est stigmatisée par les Marathis car cette pratique de s'enduire le corps d'un onguent (qui rendrait puissant et vigoureux) vient d'une communauté du Nord, plus pauvre et souvent immigrée au Maharashtra. En reniant cette pratique odorante, on l'identifie pour l'éviter, la contourner et la montrer du doigt. Une odeur n'est pas valorisée en soi, mais bien parce qu'elle est insérée dans un système d'activité exercée dans un contexte de lieux et de personnes qui vont la légitimer.

Selon Joël Candau (2000), les effluves biologiques aussi bien qu'artificiels induisent universellement des logiques de distinction qui conditionnent les relations en périphérie des entités sociales — couple, famille, profession, tribu, région. Cependant ces distinctions ne cherchent pas à valoriser les différences, mais plutôt à entériner une hiérarchie des préférences. Si la prédilection des odeurs est rendue possible par des expériences multiples et délibérées, elle dépend aussi bel et bien d'un sentiment d'appartenance et de l'habitude d'une pratique. La distinction entre les odeurs corporelles devient alors la meilleure manière d'affirmer la frontière entre ce que défend mon identité et ce que rejette l'autre. Les discriminations olfactives entraînent des jugements sévères d'ordre racial et social (Le Guérer, 1990). Le racisme sensoriel — selon le terme inventé par David Le Breton (2003) — présuppose un dégoût pour l'autre plus que pour soi-même. Bien qu'on supporte toujours ses propres odeurs, celles des autres sont beaucoup moins tolérées. Ainsi, l'ennemi est souvent qualifié de puant, comme le pauvre ou celui qui, par métier, est confronté à des environnements olfactifs sévères (Candau & Jeanjean, 2006, Jeanjean, 2011). La plupart du temps, on va plutôt favoriser les odeurs de chez soi qui relèvent d'une pratique que l'on reconnaît et identifie comme étant la bonne manière.

On pressent encore ici une préférence pour les odeurs qui viennent de soi, même quand elles sont des sécrétions censées être rejetées : « Mon odeur, ce n'est pas si mauvais par rapport aux autres. Alors, ce n'est pas que je préfère mon odeur, mais quand quelqu'un sent mauvais, c'est insupportable » (Shafik, 23ans, Bombay). On peut même éprouver du plaisir à sentir le cocktail de sa propre sécrétion comme si la sentir permettait de se sentir enveloppé par son territoire corporel : « Quand je transpire, je n'aime pas trop, mais parfois, je mets le nez dedans, ce sont de très bonnes odeurs » (Shanno, 20 ans, Bombay). *A contrario*, l'entourage éloigné n'a pas le même traitement de faveur : « Mais parfois, il y a des voisins ou des gens qui ont vraiment une mauvaise odeur. Alors que mon frère ou mes amis, je supporte mieux leur odeur à

l'intérieur » (Nazmeen, 20 ans, Bombay). À choisir, on va toujours privilégier l'odeur de celui qui est connu et proche comme le rappelle l'attitude des parents avec leur progéniture. On observe à nouveau une absence de dégoût pour le nourrisson, considéré comme une extension de soi-même :

Anecdotally, parents experience little disgust toward physical contact with their offspring – contact that often transmits pathogens from infant to parent. Further, parents respond to contact with offspring vomit, faeces and urine with little revulsion. Indeed, one study reported that parents experience less disgust when smelling their own baby's soiled diaper than when smelling another baby's diaper, even when they were unaware of whose diaper they were smelling (Tybur Joshua M. et al., 2018)

Même les enfants se reconnaissent à l'odeur (4-11 ans) et vont mieux identifier les amis que les simples connaissances (Verron *et al*, 1976). Ce favoritisme olfactif rend la famille groupée et territorialisée. Elle fonctionne comme un clan qui n'accepterait que les odeurs de son groupe. L'odeur familière n'échappe en effet jamais au sentiment de territorialité. Le témoignage de deux jeunes Cariocas met en évidence le lien entre l'odeur familière et l'odeur territorialisée : « Oh c'est bon ! Et il y a une autre odeur dont je me souviens, c'est dans ma chambre, en fait, c'est mon lit. Je ne sais pas comment expliquer, mais il y a une odeur spécifique dans ma chambre : quand j'entre dans ma chambre, je peux me souvenir et me dire, je suis dans ma chambre » (Cleyton, 25 ans, Rio de Janeiro) ; « Oui, je fais attention aux odeurs. Je fais particulièrement attention à l'odeur de mon lit quand je me réveille. C'est l'odeur de mon territoire. C'est une odeur enveloppante » (Lucas, 19 ans, Rio de Janeiro) ou encore : « Depuis que je suis petite, j'aime bien mettre le drap sur moi et faire semblant d'être une princesse et là il y a l'odeur des cheveux sur le drap, c'est doux, c'est rassurant, c'est gentil. Depuis longtemps, je fais ça. C'est un peu bizarre ». (Zhanglingdan, 19 ans, Pékin). Le lit prend une place importante dans la construction du territoire olfactif :

« Le lit individuel implique, à plus ou moins long terme, l'attention exclusive aux odeurs de moi ; il autorise la rêverie narcissique prolongée, incite au monologue intérieur, impose la chambre personnalisée. Les réveils de Marcel Proust enfant n'auraient pu se concevoir sans cette révolution » (Corbin, 2016, p.151)

L'habitat est le moyen privilégié de tenir l'agresseur, homme ou animal, à distance de soi, c'est « un système immunitaire spatial » (Sloterdijk, 2003). À ce titre, l'odeur de l'intimité du corps se mêle et se confond même avec l'habitat. L'animal reconnaît son territoire et sa

tanière à l'odeur comme nous reconnaissons notre territoire à l'odeur de notre lit, celle de l'autre à sa maison : « Chez mon copain, la première fois que je suis arrivé, j'ai senti une odeur qui était une extension de lui-même. L'odeur de sa maison, c'était l'odeur de lui-même. Je ne sais pas comment expliquer. Je pense que c'est l'odeur des meubles, mais en même temps, l'odeur des meubles, c'est les mêmes partout. Je n'ai jamais pensé à l'odeur de mon copain comme une odeur comme ça, mais je pense qu'il y a l'odeur du poivre et c'est chaud comme sa maison » (Rodrigo, 24 ans, Rio de Janeiro). Au cœur de l'habitat règne l'odeur du corps qui vit, une identité intense, familière mais difficile à définir. Même si les mots nous échappent, nous nous fions à la matérialité du lieu et du territoire pour exprimer la perception que nous en avons comme le précise finement ce témoignage : « Au début, je ne pouvais pas respirer du tout, c'était très irritant et avec le temps, le trajet quotidien, c'était si familier que j'ai commencé à m'habituer et cette odeur insupportable est presque devenue confortable (...) C'est cette chose particulière qui se répète, qui se répète encore et encore. Nous pratiquons cette chose comme apprendre quand on est petit, ce sont des lourds apprentissages qui sont dans le passé. Comme apprendre à parler français ou allemand. Imagine une personne, elle commence à parler, au début c'est dur, et puis à un moment elle devient bilingue. Dans mon cas, je parle anglais très souvent, ce n'est plus dur de parler anglais. Avec l'odeur, c'est pareil » (Shivaji, 30 ans, Bombay)

Cette odeur qui est acquise, incorporée, c'est bien l'odeur propre, de la propriété. Cet effet territorialisé de l'odeur est parfaitement exprimé dans l'anecdote, rapportée par Benoist Schaal, d'une femme française voyageant avec une de ses propres taies d'oreiller, déjà utilisée depuis quelques jours, pour s'assurer un endormissement aisé (Schaal, 2004). Pour se rappeler de l'autre, on saisit un objet à lui, un vêtement, une extension de lui-même pour sentir son odeur qui va faire naître les envergures du territoire du corps comme l'odeur du conjoint absent, de la mère ou, plus rarement, du père pour parler de réconfort olfactif (McBurney & White, 2010).

Olivier Wathelet insiste aussi sur l'importance de la « mauvaise bonne » odeur chez le doudou (Wathelet, 2012). Cette familiarité olfactive s'inscrit ainsi dès l'enfance où le doudou (peut-être le premier objet propriété de l'enfant) doit conserver son odeur comme telle malgré la souillure et la saleté accumulées. Le doudou est la première expérience de l'appartenance, du territoire et de l'identité dont l'effet peut être mis en parallèle avec le rôle de la réassurance sémio-chimique que l'on trouve chez l'animal.

Malgré un sentiment fort de familiarité pour une odeur mauvaise qui devient bonne, remontant à l'enfance, on oublie d'où ça vient : l'habitude olfactive fermement forgée se fait

en contrepartie avec une certaine lenteur temporelle, négligeant ainsi les étapes précises permettant de retracer la nature du changement.

1.10.1.4 La relation familière au corps odorant

Les odeurs du corps sont plutôt liées à des changements hormonaux, au rejet du corps. C'est le cas des menstruations féminines. Sur une population de jeunes Pékinois, Marathis et Cariocas, seul un interlocuteur et une interlocutrice pékinoises me parlent de l'odeur des règles comme une odeur à part dans le cycle : « Il y a aussi d'autres choses qui me troublent, c'est l'odeur diffusée par les filles. Mais je n'ose pas leur demander quand je sens ça si elles ont leurs règles. Mais en y pensant maintenant, je sais que c'est pendant leurs règles. C'est juste une odeur très particulière mais je n'ai jamais senti ça chez ma femme. Je ne sais pas ce que ça me fait mais je sais qu'elle existe » (Ruy, 29 ans), ou encore : « Quand les filles vont avoir leurs règles, il y a une odeur comme les petits bébés comme les nourrissons un peu l'odeur du lait. Cette odeur-là, je l'ai sentie avant sur moi, sur d'autres mais maintenant j'essaye de ne plus faire attention ». Seuls les Pékinois acceptent de me parler de l'odeur de leur passage aux toilettes qui fait partie des odeurs variées du corps. À l'odeur du passage aux toilettes se juxtaposent celle des toilettes publiques, nombreuses à peupler le paysage urbain à Pékin : « Ce n'est pas les toilettes publiques le pire mais le pire, c'est ce qu'on rajoute pour camoufler l'odeur des toilettes. Le mélange rend le lieu encore plus difficile à accepter » (Lizhanpeng, 33 ans, Pékin).

Pendant mon séjour, j'ai vu des tampons usagés laissés en évidence dans plusieurs lieux publics et même privés (à l'hôtel, au restaurant, au bar). À la question « à quel moment ton odorat est le plus actif », Wuqionq répond : « Quand je vais aux toilettes. Parce que ça sent mauvais (Wuqionq, 26 ans), ou encore Lichuang, « C'est l'odeur puante dans les toilettes ». Si l'odeur des toilettes est jugée mauvaise, elle n'est pas taboue, on en parle librement, à l'inverse de Bombay et Rio de Janeiro, puisque le passage dans ces lieux est une expérience olfactive quotidienne.

Le corps subit aussi des changements en fonction des périodes de la vie. Autant que le changement de saison, le changement de corps suscite des remarques olfactives. L'apprentissage des odeurs passe par la censure de l'autre à propos de sa propre identité olfactive que l'on doit réussir à cacher. Selon David Howes, la gêne à l'égard de ses propres odeurs et de celles des autres contribue à maintenir des individualités respectivement séparées :

« We are extremely “self-conscious” about our own body odours and often quick to take offense at the “smell of the others”. In this way we both assert and maintain our respective individualities [...] (and) we are able to appear to each other’s separate (and discreet) individuals » (Howes, 1987)

Johanna énumère les étapes variées de son identité olfactive mais elle ne néglige pas celle de son entourage. Selon elle, sa mère sent comme elle, signifiant ainsi que l’âge adulte ne détériore pas l’odeur du noyau familial, moins que l’adolescence en tout cas. En revanche, la vieillesse apporte un changement : « Oui, je crois que ma mère a la même odeur que moi. Ce sont mes grands-parents qui ont une odeur particulière. Ce n’est pas pareil que nous ... oui, sans doute, nous sommes jeunes et ils sont vieux. Ils ont beau aimer la propreté ... avec l’âge, l’odeur change » (Johanna, 24 ans). Une autre interlocutrice Pékinoise recourt à des arguments biologiques pour expliquer ce phénomène : « L’odeur sur les personnes âgées, c’est une odeur qui veut dire que les organes commencent à se détériorer » (Tina, 27 ans). On a l’impression que l’odeur de la vieillesse se dépose sur quelqu’un au point de la dénaturer. Les rites de passage sont accompagnés par des odeurs qui confirment le passage d’un état à un autre, d’une époque à une autre :

Trace éphémère, indescriptible, et toutefois bien matérielle, l’odeur s’apparente à tous ces indices qui, à la sortie de l’enfance, indiquent que « quelque chose » n’est plus comme avant (la morphologie, la texture de la peau, les cheveux, la symétrie entre les membres...), sans qu’on puisse toujours mettre en mots la nature, l’intensité et les formes de ces transformations (Diasio, 2015)

Si l’odeur du corps varie en fonction des périodes, la perception des odeurs elle-même se modifie comme le précise une femme enceinte avec qui j’ai mené un entretien à Pékin : « Je peux noter des choses, des senteurs, des odeurs que j’ignore normalement ...comme l’odeur des peaux. Quand je prends le train, le métro, je peux sentir toutes les peaux. L’odeur de sueur. C’est un peu agressif ... je vais avoir des relents, des vomissements. Dès que je rentre, j’évite d’aller à la cuisine parce que toutes les odeurs sautent dans la pièce. Pour la nourriture, j’ai changé de goût, j’aurai des préférences pour l’acide, parce que ça me permet de contrôler la nausée » (Limo, 26 ans, Pékin).

Recourir à l’odeur de son propre corps est une stratégie d’évitement pour éviter de sentir les effluves de l’autre : « L’odeur de soi-même, cela sert à apaiser la souffrance de l’odeur des autres (Johanna, 24 ans, Pékin).

Même si l'odeur fait partie de l'intime quotidien, du chez soi, de soi-même, elle est conscientisée sans être acceptée. L'habitude de la familiarité n'entraîne donc pas nécessairement son appréciation positive : elle peut contribuer à l'inverse à cerner l'odeur pour la neutraliser.

1.10.2 La naissance de la gêne olfactive au cœur de la familiarité

En étant trop familière, une odeur peut devenir une gêne et même une obsession (3.2.2.1). Le rejet des odeurs dans le cadre familial pose la question de sa transmission (3.2.2.2).

1.10.2.1 Odeur familière, intensité et obsession

Selon François Laplantine, l'intimité est question d'intensité : « D'intensité chromatique, acoustique, gustative (nos plats préférés), olfactive (les parfums). Ces intensités se modulent, croissent, décroissent, s'amplifient, s'atténuent. Une intimité qui s'estompe peut provoquer du regret mais une intimité en expansion peut devenir envahissante » (Laplantine, 2020 p.25-26). L'odeur peut donc à la fois être nuisible et familière. Souvent, l'intensité de la nuisance est mesurée par la répétition qui se transforme en usure de la perception. En étudiant le phénomène de gêne sur un territoire de nuisances environnementales, François Joseph Daniel remarque ce paradoxe entre désagrément et familiarité :

Ce n'est qu'au terme de répétitions, de successions de situations d'exposition aux odeurs que les personnes gênées mesurent, chemin faisant, les empêchements que la nuisance produit sur la vie quotidienne, qu'elles prennent conscience du préjudice (Daniel, 2019).

En somme, il faut non seulement repérer mais aussi conscientiser l'odeur pour faire naître un sentiment de gêne olfactif. Une interlocutrice Marathi me raconte son histoire à propos d'une odeur familière. Quand elle a quitté l'Uttar-Pradesh pour déménager à Bombay, elle était sensible à certaines odeurs lui rappelant sa vie ancienne. Plus précisément, les rues de Bombay la rendaient nostalgique de ses sorties au temple de l'Uttar-pradesh. Or, en retournant dans ce même temple, elle comprit que l'odeur venait de la poubelle et non d'un mélange lié au lieu de culte. Dès qu'elle s'est rendu compte de la méprise, elle a commencé à renier tous les affects éprouvés jusqu'alors pour cette odeur. La conscientisation de la source olfactive a transformé soudainement son bonheur en gêne.

Quand l'odeur est conscientisée comme une gêne, elle devient une obsession. On pense à la détruire en la canalisant. Lucile Grésillon rappelle que la nuisance olfactive dérange principalement les habitants du quartier de la Huchette précisément à cause de ce franchissement de l'imperméabilité de l'espace clos : celui-ci est envahi d'une présence olfactive non choisie (Gresillon, 2005). Quand on déambule en ville, on est alors plus tolérant de sentir ce qui appartient à la ville. Mais en rentrant chez soi, on ne veut sentir que ce qui nous appartient.

C'est le cas d'interlocutrices Cariocas qui cherchent à se débarrasser de certaines nuisances olfactives propres à leur lieu de vie. Leur arme est l'anticipation. La première arrive à identifier l'odeur des cafards avant de les voir. La gêne des cafards à la maison a renforcé sa compétence olfactive au point qu'elle fait vite le lien et agit en conséquence. Il en va de même pour Juliana (23 ans, Rio de Janeiro) avec son chien qui urine en son absence sur le tapis et le canapé. Quand elle arrive chez elle, elle renifle et détecte immédiatement d'où cela vient. Elle utilise des sprays désodorisants pour faire partir l'odeur au plus vite. C'est parfois l'absence d'odeurs ou son irrégularité qui provoque ce sentiment de gêne, plus que le rejet de l'odeur elle-même. Ketaki (25 ans, Bombay) ne supporte pas l'odeur de l'encens car elle lui donne la sensation d'étouffer. Cependant, elle redoute encore plus son absence. Si elle ne sent pas l'encens en arrivant chez elle, c'est suspect : « Mon grand-père s'occupe d'allumer des encens matin et soir, c'est la tradition pour les dieux. Si jamais je ne sens pas cette odeur en arrivant de l'école, je vais m'inquiéter, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche » (Ketaki, 21, F). L'absence de l'encens indique la rupture du temps, de la routine, ce qui est davantage redouté que la présence de l'odeur.

1.10.2.2 Rejet de l'odeur familière, rejet de la transmission ?

Dans certains cas, le rejet de l'odeur familière a une dimension symbolique. Il rompt la possibilité de la transmission : « La cuisine indienne c'est épicé, il y a un concept indou qui s'appelle *Tarka*, c'est un mélange d'épices avec l'huile pour la préparation de base de tous les plats, notamment le *dahl*. Et pour moi, l'odeur est trop forte, je ne peux pas le tolérer. Je sors de la maison, je n'aime pas les odeurs fortes » (Ali, 18 ans, Bombay) ; « En Inde, on fait du beurre, c'est le *ghee*. Beaucoup de gens aiment cette odeur mais pour moi, je ne sais pas, je n'aime pas. Quand ma mère prépare à la maison le *ghee*, à chaque fois, je quitte la maison » (Poorva, 35 ans, Bombay). Dans les deux cas, l'odeur familière entraîne systématiquement un éloignement du domicile familial. On peut supposer que le rejet de l'odeur familière est une

manière de renier la famille et de soulever la question de la familiarité autrement : le familier, c'est aussi une acquisition que l'on peut apprendre à choisir.

Pour Ailin, ce sont l'odeur de ses livres qu'elle rejette car les études sont beaucoup trop stressantes. Si d'habitude cette odeur est perçue comme plutôt positive, ici, elle ne l'est en aucun cas : « dans mon sac et parce que j'ai préparé mon texte euh cette semaine et quand j'ai ouvert mon sac, je me sens un peu stressée et je pense qu'il a une odeur sérieuse. Le cahier, le livre, les livres nouveaux, il me semble très stressant. (...) Oui, je suis déjà stressée et après, ça a renforcé mon stress. J'ai ouvert mon sac, Expiration. Décourageant. (...) Hummm non, parce qu'il y a des cahiers et des livres, cette odeur me renvoie toujours à des stress » (Ailin, 20 ans, Pékin)

Les changements de pratiques liés à une émancipation du cercle familial modifient le rapport aux odeurs : « J'aime les animaux et j'ai grandi avec des animaux mais je pense que chez ma mère, il n'y a pas d'espace pour avoir beaucoup d'animaux comme elle. Quand je sens que les chiens ont fait pipi dans la maison ou sur la chaise, c'est quelque chose qui me dérange et que je ne supporte plus » (Lais, 31 ans, Rio de Janeiro). Le changement d'habitude provoque une remise en cause de l'odeur familière. S'il peut y avoir un rejet de l'odeur « famille familière », d'autres odeurs viennent se substituer à celles qui se sont forgées pendant un choix plus conscientisé, une fois que l'on sort du cercle familial et qu'on peut véritablement mettre à distance l'odeur de soi-même.²¹⁶ Alors que l'on n'apprécie pas consciemment son odeur familière, on sélectionne avec habitude celles perçues comme réellement étrangères. Les odeurs non familières sont plus susceptibles d'être partagées, commentées et étudiées tandis que ce qui est familier reste énigmatique et camouflé.

Les odeurs inconnues — source de stress — perturbent et encouragent la manifestation d'un intérêt (négatif certes, mais intérêt quand même) où l'odeur de son propre environnement olfactif est mise de côté pour analyser l'odeur des autres.

²¹⁶ Dans un cadre plus informel, j'ai rencontré une marocaine traumatisée dans son enfance par l'odeur du mouton égorgé lors de la fête de l'Aïd. Cette odeur, bien que familière et répétée chaque année dans un rituel festif, ne pouvait pas être reliée à son identité. En grandissant et en fondant une famille, elle fait le choix radical de devenir végétarienne pour ne jamais avoir à sentir cette odeur dans son espace de vie.

1.10.3 L'identité olfactive : une connaissance en miroir

À travers des exemples récents dans un film coréen et dans une série coréenne, nous constatons que l'odeur familière devient inconnue (3.2.3.1) au point que l'autre devient un média indispensable pour informer de ce que le miroir ne nous dit pas (3.2.3.2). L'odeur familière peut aussi être une réalité oubliée (3.2.3.3)

1.10.3.1 L'odeur familière inconnue et l'odeur inconnue familière. L'exemple du film *Parasite*

Parasite, le film sud-coréen réalisé par Bong Joon-ho en 2019, dévoile un chiasme oxymorique entre l'odeur familière inconnue et l'odeur inconnue finalement familière. La première partie du film se focalise sur la famille Ki-Taek qui vit dans la précarité et habite dans un endroit insalubre de la ville de Séoul. Petit à petit et l'un après l'autre, les membres de cette famille s'immiscent dans l'immense propriété de la famille Park en se mettant à leur service. Si leur plan est élaboré avec stratégie, l'odeur envahissante de leur « famille » va les trahir. Le fils des propriétaires remarque que tous les employés de la maison possèdent la même odeur. En les reniflant, il démasque sans le vouloir les liens de la famille que les membres cherchaient à camoufler.



Figure 24 : Le fils de M. et Mme Park, Da-Hong, constate que les trois employés de maison ont la même odeur.

Cet épiphénomène est perçu comme un avertissement. La parole de l'enfant met le doigt sur un invisible qui n'avait pas été anticipé lors de la mise en œuvre du plan implacable. Le frère Ki-Taek propose immédiatement de changer de savons, de lessives et même d'adoucissants, mais la sœur (Jessica) fait preuve d'un pessimisme lucide : l'odeur d'une autre lessive ne changera pas le fond olfactif indélébile dont ils sont tributaires. L'odeur de la famille reflète celle de

l'entresol, de l'humidité, des cafards. Des parasites en somme. Jessica pressent qu'il y a dans sa famille une odeur latente toujours prête à exposer son déclassement. Cette odeur, c'est comme un trait de caractère marqué, un tic de langage qu'on ignore, un accent, une façon singulière de marcher. Leur étiquette de pauvre continue ainsi de leur coller à la peau même quand ils tentent de l'effacer derrière un jeu de rôle.



Figure 25 : M. Ki-Taek se renifle pendant que le fils cherche des alternatives pour masquer l'odeur familiale commune

La place de l'odeur prend à nouveau une place primordiale lorsque le propriétaire M. Park livre à sa femme ses impressions olfactives du chauffeur M. Kim (le père Ki-Taek). Pendant plusieurs minutes, M. Park verbalise les odeurs émanant de M. Kim. C'est une scène où il tente d'affiner du mieux possible sa description sensorielle : « ce n'est pas l'odeur d'un vieil homme, ni celui d'un vieux radis ..., cela ressemble davantage à des chiffons sales que l'on fait bouillir ». Finalement, il conclut en renvoyant cette odeur à un lieu public et populaire dont la connotation est négative : l'odeur de M. Kim peut se rencontrer dans le métro. Pendant ce moment de jugement olfactif sévère, M. Kim *alias* le père Ki-Taek gît sous la table, replié sur son identité olfactive en entendant distinctement toute la conversation.

M. Park décrit l'odeur de M. Kim bien mieux que M. Kim ne l'aurait fait. En même temps que lui on découvre son identité à travers des marqueurs olfactifs. À cette réflexion sociale s'ajoute un facteur moral. M. Park fait une analogie entre le comportement de M. Kim, toujours à la limite de franchir une frontière morale et son odeur, qui elle, la franchit en permanence. On ne sait plus si l'odeur est mauvaise, car elle franchit la ligne ou si elle franchit la ligne car elle est mauvaise. Le jugement moral oscille considérablement avec le jugement sensoriel. Comme la saleté pour Mary Douglas (1971), une odeur traverse les frontières de l'ordre – notamment celles entre intérieur et extérieur du corps. À partir de ce moment-là, l'attitude de M. Kim – conducteur et serviteur dévoué – change. Il ne supporte plus le regard porté sur lui par ses employeurs. Ce jugement n'est pas vécu comme une attaque superficielle :

elle imprègne le fond de son être et l'atteint dans son intégrité la plus intime. Comme le souligne Nicoletta Diasio à propos de l'odeur des adolescents sanctionnée par les parents :

Paradoxe de l'odeur corporelle : elle constitue l'une des dimensions les plus intimes et singulières de la personne, mais elle affecte les relations avec les autres et ne devient objective que par un acte de désignation de leur part (Diasio, 2015)

À défaut de dévoiler sa véritable identité, M. Kim se fait dépouiller de son âme, de son corps en se faisant dérober cette seule chose qui lui appartient en propre : son odeur. Ses émanations corporelles commencent alors à le hanter. Pour la première fois, il prend conscience de ce qui fait partie de lui-même par le jugement de l'autre. Au lieu de renforcer son identité avec cette nouvelle conscience olfactive, il semble pourtant devenir étranger à lui-même. Le film met en lumière un bousculement des identités à travers cette place accordée à l'olfaction : on devient étranger à ce qui est olfactivement familier et familier à ce qui est olfactivement étranger, car sa propre odeur oubliée ressurgit dans la parole de l'autre qui la discrimine. Ainsi, l'identité olfactive a beau être l'intimité la plus profonde et la plus ancrée dans le corps, elle reste celle qui est peut-être la plus méconnue. En laissant l'autre parler de son odeur, on n'échappe jamais à la menace du stéréotype.

1.10.3.2 *Se servir de l'autre pour vérifier sa propre odeur. L'exemple de la série « Clean with passion for now »*

Dans la série coréenne *Clean with passion for now* réalisée par No Jong-chan en 2018, la germaphobie est traitée en sujet principal à travers deux personnages. Le premier, Jang Seon Gyeol, dirige une entreprise de nettoyage. Il est jeune, beau et riche mais est également mysophobe. Cette particularité fait de lui un obsédé du nettoyage et de la propreté. Le second personnage, Gil Oh Sol, est une jeune femme dotée d'une personnalité enjouée, un peu désordonnée et qui n'a pas peur de se salir. Elle devient employée de l'entreprise de nettoyage. Malgré sa germophobie, Jang va développer des sentiments pour la jeune femme. Ils lui font comprendre que ses « TOC » de la propreté sont une manière de mettre l'amour à distance. Après un épisode où G-Sol est tombée dans le bras de Jang sans que celui éprouve du dégoût « alors que celle-ci était pleine de germes et de sueur », une discussion s'installe entre G-Sol et des amis employés pour décrypter le phénomène.

Lors de cette conversation sur les germes de G-Sol dans l'épisode 5 de la saison 1, l'odeur vient s'immiscer au cœur de la scène. Un des collègues interrompt sa phrase, renifle G-

Sol et lui demande si elle s'est lavée les cheveux²¹⁷ ? Cette réflexion semble à la fois montrer le franc-parler du personnage et la possibilité de glisser dans l'intime tout en renvoyant G-Sol à son statut de négligée.



Figure 26 : G-sol, tu t'es lavé les cheveux aujourd'hui ?

De manière provocatrice, G-Sol répond par la négative à cette accusation. Elle cherche alors à se sentir elle-même en portant ses doigts à ses cheveux, puis à son nez. Mais, elle n'arrive pas à se sentir elle-même.



Figure 27 : Ils sentent mauvais de là où tu es ? De là où tu es ?

La question de l'odeur implique ici une dimension proxémique. Outre le fait que ses cheveux sentent mauvais, elle est étonnée que cet effluve s'affranchisse de son corps et laisse déborder son intimité : « Si l'intime est toujours une expérience qui atténue la distance, il ne l'abolit pas » (Laplantine, 2020, p.26). Quand elle dit : « De là où tu es », elle constate que la distance qui sépare l'autre de son espace d'intimité a été franchie. Malgré l'embarras que peut provoquer une telle scène, G-sol ne perd pas la face et demande à son autre interlocuteur de vérifier l'état de ses cheveux.

²¹⁷ Cette scène traitant de la communication olfactive peut rappeler ce que je décris au chapitre 8 : la rupture d'un silence polie à Pékin dévoile une intimité par cette libéralisation de la parole sur les tabous olfactifs.



Figure 28 : Hé, viens là et sens mes cheveux

Passant de la grimace au juron, la réaction spontanée de ce dernier atteste que la mauvaise odeur est partagée par le groupe. Pour avoir des informations sur sa propre odeur, G-sol a besoin du truchement d'une première personne qui ose lui en parler mais aussi d'une seconde qui atteste le jugement du premier. La connaissance de l'identité olfactive ne se construit plus en miroir mais en triangle.

Ce moment bref de communication sur l'odeur (1 min) donne au spectateur l'impression d'une proximité entre les personnages mais aussi d'une intimité qui, comme à Pékin, permet de parler de l'odeur de l'autre en enfreignant les règles de politesse sans pour autant faire perdre la face. À la suite de cet aparté, la conversation reprend comme si de rien n'était.

1.10.3.3 L'odeur familière, c'est l'odeur oubliée

L'odeur familière reste une expérience largement méconnue, car l'habituation et les pratiques intériorisées consistent à noyer la perception dans l'oubli mais aussi dans le déni. Tant qu'on ne sent pas, c'est bon signe : nos narines restent tranquilles dans le bain de la familiarité. Cette inscription au cœur de l'appartenance et du territoire crée un biais pour la perception olfactive : elle se fie aux sources qu'elle considère comme fiables. Cette approche stéréotypée et binaire de l'olfaction montre que l'on ne supporte pas une odeur qui se situe en dehors de son territoire et des codes sensibles intégrés depuis l'enfance. Ne pourrait-on pas y voir, en somme, une manière détournée de se censurer soi-même et de conjurer les tabous propres à ces odeurs dissimulées ?

Cet effet boomerang se retrouve en tous cas à Pékin, Bombay et Rio de Janeiro où, de manière systématique, on crée de l'identification olfactive par la fabrication d'une hiérarchie et la mise à l'écart de la différence. Et pourtant, si l'odeur de l'autre est une menace, elle rappelle aussi qu'on n'est pas à l'abri de ses propres émanations même quand on les chérit. Critiquer l'odeur de l'autre revient à se méfier de la sienne en la contrôlant en permanence. Selon Norbert

Elias (1969), l'hygiène corporelle est devenue une autocontrainte en reposant au préalable sur une logique de la contrainte extérieure. De manière tacite, chaque individu sollicite son odorat pour évaluer comme il peut sa propre odeur, la portabilité d'un vêtement, la trace laissée par un autre, l'effluve des états émotionnels ou hygiéniques d'autrui. L'identité olfactive repose sur une connaissance en miroir, relative puisque pour sortir de l'illusion du familier et savoir réellement ce que je sens, je dois affronter l'autre.

En revêtant un parfum comme une seconde peau, on se rend facilement compte que l'expérience du parfum est moins de l'ordre de la perception personnelle que de la réception olfactive de l'autre. Quand on se met du parfum, on le sent au moment de se parfumer puis, au bout de quelques minutes, le phénomène d'habituation s'active et on cesse de le sentir. En revanche, ce n'est pas parce que l'on ne sent plus son parfum que l'autre n'y est pas réceptif. Quand une personne remarque que l'on porte du parfum, l'odeur oubliée est donc réactualisée. Si elle reste inaperçue pour celle qui la porte, elle est bien présente pour d'autres : « Par exemple hier, j'étais avec un camarade, Vincent. Je pense qu'il a mis un parfum mais je n'étais pas sûr. Et puis, à ce moment-là, il s'est senti lui-même et moi je l'ai senti aussi pour confirmer qu'il avait mis un parfum » (Maxime, 33 ans, Pékin)

Celui qui porte un parfum, cessant rapidement de percevoir son odeur, peut laisser un sillage trop intense pour les autres. Il faudrait se parfumer en compagnie d'un autre nez jugeant de l'intensité du parfum. L'expression « être au parfum » signifie bien qu'on s'informe d'une situation extérieure et non de soi-même. Celui qui se parfume n'est pas nécessairement au parfum.

Après avoir analysé le rôle de l'odeur lors des usages du parfum et après avoir situé l'odeur dans un cadre relationnel et territorial, je vais maintenant montrer comment l'olf-action fabrique des points de repères géolocalisés. Les territoires de l'espace familier s'étendent au dehors au point de faire de l'olfaction un sens d'orientation extrêmement aiguë. Si l'olfaction permet de développer son sens de l'orientation, j'ouvre désormais la voie à l'expérience olfactive au-delà des territoires domestiques.

1.11 Chapitre XI. L'olfaction comme orientation

Dans ce chapitre, je mets l'accent sur les attributs de l'odeur - mouvants, éphémères, évanescents – qui font écho à la rencontre même de l'odeur qui est ambulante, en transition et qui guide, oriente. Les transports sont en cela un lieu privilégié de l'attention olfactive (3.3.1). Les points de repères olfactifs sont des points d'appui pour comprendre et vivre tous les jours (3.3.2) tout en élaborant une chronologie olfactive des événements rattachés à sa propre personne (3.3.3).

1.11.1 L'attention olfactive dans les déplacements

Lors des trajets, l'odeur joue un rôle particulièrement important car elle est circulante, tout autant que la circulation. Qu'il s'agisse de la marche, de la voiture, du métro, du train ou du vélo, le moyen de transport apparaît comme un ancrage du vécu olfactif (3.3.1.1). Par ailleurs, le déplacement d'un point A à un point B encourage une rupture entre les lieux. La situation de transit crée du changement : de l'ambulant à l'ambiance (3.3.1.2). Enfin, le transport véhicule une odeur fabriquée par ses usagers. En fonction de ceux qui l'occupent, les odeurs se distinguent au sein même des rapports sociaux (3.3.1.3). L'exemple du shopping-mall à Pékin illustre bien ce phénomène (3.3.1.4)

1.11.1.1 La circulation olfactive dans les trajets

Dans les transports, la circulation du véhicule favorise la rencontre fortuite avec la circulation de l'air. Plus propice aux couloirs des vents odorants, le transport devient un lieu où on se souvient de l'odeur grâce à ce jeu d'affluence à double sens. Les rails de chemins de fer du « local train » à Bombay sont aériennes. Comme les wagons sont configurés sans porte, la propagation intense de l'air extérieur y est favorisée. Ce moyen de transport à l'air libre est évoqué par de nombreux interlocuteurs qui y remarquent l'atmosphère de la ville. L'odeur est rattachée à un événement, une période : « Il y a cet arbre à Mumbai qui donne beaucoup d'odeurs au mois d'octobre. C'est une odeur très chaleureuse. Le nom, c'est *Parijat*²¹⁸. Je

²¹⁸ Les fleurs de ce petit arbre nommé « Parijat » appartiennent à l'espèce *Nyctanthes arbor-tristis*, ce qui correspond au jasmin fleurissant la nuit. Comme les fleurs sont inodores la journée et dégagent leur parfum la nuit, elles sont associées à un arbre triste, au chagrin du soir.

prenais le train tous les soirs, c'est l'odeur de ce trajet juste après le travail qui me vient. Ce trajet par le train en octobre, c'est le mois de *Divali*, la fête des lumières, tous les bâtiments sont illuminés et dans le train, c'est par l'odeur que j'assiste à la fête » (Jolene, 30 ans Bombay).

À Rio, les trajets sont recensés olfactivement en fonction du mode de transport utilisé. Une interlocutrice repère son chemin grâce aux différences olfactives qui dessinent le voyage en étapes : « Quand je fais du vélo, je fais attention à l'odeur de la mer au moment du pont mais quand je sors de chez moi à pied et que je prends le métro, il y a l'odeur de l'urine dans la rue... C'est que je vis à côté d'une rangée de camions garés et ... les gens pissent derrière les camions. Mais quand je descends enfin dans le métro après tous ces camions, je sais que l'odeur de l'urine est derrière moi. » (Georgia, 21 ans, Rio). Son sens de l'orientation accompagne son sens de l'odeur lors de son itinéraire. On devine ici le développement d'un sens olfacto-orienté. Le décryptage des odeurs joue un rôle dans la cognition spatiale qui permet de se repérer et de s'orienter dans l'espace (Candau & Wathelet, 2006).

L'appréciation du circuit est aussi déterminée par les rencontres olfactives. En revenant plus particulièrement sur son parcours à vélo, Georgia précise : « Souvent, je fais du vélo pour me déplacer et à un moment il y a un pont que je traverse et quand je le prends, je sens les particules de l'eau sur la peau et je sens l'odeur du poisson. Je me sens bien dès que je sens l'eau sur la peau, c'est une sensation de fraîcheur... c'est une sensation, on peut dire, purifiante. Ah et aussi, à ce moment-là, je suis en sueur et il y a un contraste entre être en sueur et sentir la fraîcheur de la mer » (Georgia, 21 ans, Rio). Par l'odeur, le trajet devient une rencontre de l'environnement qui entre alors en résistance, le corps en action : « cela vient du camion de poubelle et que... Quand je suis dans ma voiture, je ferme la fenêtre. Si je marche dans la rue, j'accélère le pas. Parfois aussi, il y a des déchets qui tombent du camion et cela crée un chemin de déchets. Il faut se frayer un nouveau chemin pour éviter l'odeur ». Si le trajet favorise la circulation olfactive, l'arrivée d'odeurs crée des nouvelles actions et même des déviations (cf. en ANNEXE 2019-A). Se diriger encourage à faire davantage attention aux odeurs et vice-versa.

Quand bien même la rencontre peut être à la base intolérable, elle devient petit à petit supportable comme le remarque un interlocuteur Marathi : « J'avais l'habitude de vivre à Sholapur et il y avait une usine de sucre. Et très tôt le matin, on sentait sur les rails l'odeur du gaz et de l'ammoniac. Oui, c'était très tôt le matin et je sentais ça en allant à l'école en traversant. Au début, je ne pouvais pas respirer du tout, c'était très irritant mais avec le temps, j'ai commencé à m'habituer. Le trajet quotidien rend l'odeur moins insupportable. En fait, elle est presque devenue confortable » (Shivaji, 30 ans, Bombay). On suppose ici que la marche et

les rails de train sont des agents de transition qui conduisent à la conscientisation de l'odeur. La route olfactive est créatrice de routine qui permet de rendre l'inacceptable confortable.

À Pékin, la circulation de l'odeur dans l'air fait également l'objet de remarques. Une interlocutrice raconte un souvenir : « La première fois que j'ai rencontré une fille sur le campus, je me rappelle que le vent dans la cour avait transporté son parfum, je me dis alors, waoooo, cela sent super bon. Et je me mets à lui parler de son parfum, de la marque, c'était Chanel numéro 5. Je me rappelle bien la situation et cela m'a bien marquée. Peut-être, à ce moment-là, l'environnement m'a amenée à sentir ce parfum avec le vent ; c'était fort mais cela ne m'a pas dérangé » (Zhadam, 33 ans, Pékin). Le vent est un médiateur olfactif important à Pékin qui se substitue à la plupart des véhicules. Quand Zhadam évoque l'agencement des immeubles, de l'architecture en ville qui empêche parfois de faire circuler l'air et donc les odeurs, j'ai l'impression qu'elle m'invite à considérer les principes du *Feng Shui*²¹⁹ dont le Qi²²⁰ – ce souffle vital environnemental – ne semble pas être respecté en ville. Seul un de mes interlocuteurs Pékinois que je rencontre en France fait référence au *Feng Shui* de manière explicite : « En fait, dans ce métier, c'est plutôt pour composer les immeubles en fonction de la lumière. Il y a d'autres choses dans ce métier, le sentiment, l'environnement et même peut-être l'odeur. Ce qui me fait penser à ça, c'est dans cet endroit à Huán Xian. Il y a un lac avec un grand palais. Je remarque l'odeur, le souffle dans ce lieu-là » (Ruy, 26 ans, Pékin). Les témoignages des Pékinois portent un égard particulier à la circulation olfactive plus qu'à l'odeur elle-même.

1.11.1.2 Le transit comme anticipation olfactive

Si le trajet effectué encourage la circulation olfactive, le contexte du transit est souvent établi par un changement d'odeurs. Dans certains témoignages, la circulation olfactive trace surtout un passage ; l'abandon d'un point A pour un point B, la fin du passé pour le début du futur : « Quand je vais au lycée, je prends le train et à un moment le train passe par un endroit, il y a du vert et en fait, c'est une bonne odeur et cela me donne une motivation, et me donne

²¹⁹ Le Feng Shui désigne littéralement le vent et l'eau. C'est un art millénaire qui a pour but d'harmoniser l'énergie environnementale d'un lieu de manière à favoriser la santé, le bien-être et la prospérité de ses occupants. Cet art vise à agencer les habitations en fonction des flux visibles (les cours d'eau) et invisibles (les vents) pour obtenir un équilibre des forces et une circulation de l'énergie. Interdit sous le régime de Mao Zedong, il est aujourd'hui redevenu populaire et les peuples d'Asie de l'Est y font appel pour améliorer leur qualité de vie, leur santé au sein de leur habitat, la rentabilité de leurs locaux commerciaux.

²²⁰ L'objectif du feng shui est l'identification et l'optimisation des flux de qi (chinois traditionnel : 氣 chinois simplifié : 气 (souffle vital environnemental), pinyin : qi). Ces flux sont identifiés en fonction des principes de base yin yang, wu xing (cinq éléments), identification par rapport à l'interaction des trigrammes du ba gua du ciel antérieur et postérieur.

l'impression que quelque chose de bien va se passer et cela me donne confiance (Chinmay, 20 ans, Bombay). L'émergence de l'odeur peut surgir comme un signe de bon augure pour la suite des événements. L'odeur se glisse dans le passage et dans l'annonce du présage. Plus le moyen de transport est rapide, plus le chamboulement olfactif est perçu par contraste. Dans le cas de Kanan, elle reçoit un choc électrique à chaque fois qu'elle pose le pied sur le continent indien. La mobilité du transport la fait basculer dans un monde qu'elle n'a pas encore appréhendé par la vue : « Je sens surtout Mumbai quand je voyage et que je reviens. Quand tu sors de l'aéroport, tu sens l'odeur du gras et c'est là où l'odeur de la ville apparaît avec les poubelles, les sacs dans l'eau ... pendant l'été aussi. Quand tu vas à la mer pendant l'été, il y a des odeurs très mauvaises et plein de monde. Je ne peux pas le croire quand je sors de cet avion ... je sens cette odeur et je suis à la fois contente de retrouver ma ville mais cette odeur... cela sent le chaud sur la face. » (Kanan, 30 ans). L'odeur de la ville surgit avant même d'être dans la ville sur une plateforme de transit par excellence : le terre-plein de l'aéroport. Dès l'arrivée sur un nouveau sol, on perçoit par anticipation des variétés géographiques, des pratiques culturelles, une relation aux déchets et une forme de la vie sociale. Cela rappelle Lévi-Strauss qui sent le parfum du Brésil avant d'en apercevoir la côte (Lévi-Strauss, 1955, p.85) ou encore Julien Gracq qui découvre au large la Corse par son odeur de maquis²²¹. Arriver quelque part se fait d'abord par le nez.

L'olfaction permet d'anticiper différents espaces et trajets avant de les rencontrer vraiment. Le chemin comme route, carrefour, transit apparaît comme un état de consécration de l'attention à l'odeur. Cette double force du « trans » (trans-*port* et trans-*ition*) permet de faire ressurgir un souvenir olfactif ancré. Par le concept d'effet de récupération, Suzel Balez décrit cette situation où une personne découvre sa propre odeur dans une pièce qu'elle a quittée seulement quelques instants après l'avoir longuement occupée²²². L'action de déplacement est donc déterminante pour vivre pleinement l'expérience olfactive. Dans ce sens, le déménagement d'une ville à une autre est un élément saillant de perturbation de son olfaction. Les repères olfactifs se présentent comme des guides de l'orientation que l'on doit recréer dans chaque espace : « Quand j'ai déménagé, c'était le choc du monde. Je trouvais que l'espace était tout petit, les personnes qui vivent là, c'est beaucoup trop ... il y avait des odeurs trop fortes car trop de monde. Et puis, il y a une grande humidité. À Bombay, tu restes avec les autres, tu

²²¹ Ces propos sont tenus par André Alain Morello : « Les tentations méditerranéennes de Julien Gracq », *Saveurs, senteurs, le goût de la Méditerranée*, Actes du colloque de Perpignan réunis par Joël Thomas, Paul Carmignani et Jean-Yves Laurichesse, Presses de l'Université de Perpignan, 1998, pp. 285-298.

²²² Suzel Balez théorise davantage l'habitude dans son HDR dont la publication est à venir (sous l'aimable autorisation de l'auteur).

n'as aucun moment juste avec toi-même » (Rachit, 26 ans). Par la perception des odeurs, nos interlocuteurs s'arment pour mieux comprendre leur environnement et les nouveaux enjeux de leur vie sociale. Deux de mes interlocutrices qui viennent de Nasik²²³ (une ville beaucoup moins dense que Bombay) se retrouvent dans la même situation : « Je viens de Nasik et je n'ai pas vécu à Bombay avant. Ici, je remarque les odeurs d'humains. Les gens transpirent beaucoup et cela me gêne. Je ne peux pas respirer quand je sens des mauvaises odeurs, je suis très sensible » (Poorva, 25 ans) ; « En fait, je viens de Nasik et quand je suis arrivée à Mumbai, ce qui était choquant, c'était les odeurs. C'est trop dégueulasse avec tous ces déchets partout. À Nasik, il n'y a pas d'odeurs fortes comme ici » (Vrunda, 25 ans). La découverte de la mégalopole va de pair avec l'acceptation des corps transpirants, de la saleté ; en somme, du désordre olfactif.

Si l'on parle communément du voyage olfactif évoquant l'idée d'un transport vers un ailleurs, une nostalgie et un passé, l'odeur perçue en plein usage d'un moyen de locomotion montre que le voyage de l'ailleurs vient d'un ici et maintenant. Outre le phénomène olfactif lors de la circulation et du transit, l'action même de se mouvoir est aussi désignée par une odeur qui s'impose. Ainsi, la mémoire de l'odeur est ancrée dans une mémoire qu'Alain Berthoz nomme topokinesthésique (Berthoz, 2009, p. 174)

Les références à l'essence, au gasoil, au diesel sont à la fois des odeurs dites « mauvaises » et « toxiques » tout en étant la plupart du temps appréciées. On peut se demander pourquoi l'essence fait l'objet de ce traitement de faveur. Est-ce aussi lié à ces moments de transit ? La station d'essence est un lieu identifiable parce qu'elle a une odeur. Mais le carburant – en permettant à la voiture d'avancer, de circuler, de s'en aller – fabrique aussi une perception d'odeur éminemment positive : « J'ai juste envie de la sentir. Plus je sens l'essence, plus je me sens agréable (...) Je me rappelle les voyages en voiture et lorsqu'on s'arrêtait pour laver la voiture » (Lingying, 24 ans, Pékin). Dans ce témoignage, l'odeur de l'essence paraît vitale autant pour la conduite que pour l'interlocutrice qui se nourrit de cette exhalaison. La station d'essence est un lieu transitoire propice à la circulation où l'odeur appartient à la fois au véhicule mais aussi au déplacement, au départ. Joël Candau observe aussi que l'odeur de l'essence est parfois considérée comme agréable, quand elle est associée au souvenir d'un départ familial en vacances, généralement précédé d'un arrêt à la station-service pour faire le plein (Candau, 2000 p.94). Une autre interlocutrice appuie son jugement hédonique du gasoil

²²³Nasik est une ville sacrée dans laquelle la population fait ses ablutions dans le Gange. À Bombay, la baie n'est pas sacrée et on y reverse les déchets de la ville. Le positionnement de mes interlocutrices de Nasik vient peut-être souligner le caractère sacré de leur ville par rapport au caractère souillé de Bombay.

sur son caractère transitoire : « L'essence de la voiture. J'aime bien. Je ne sais pas pourquoi. Quand je passe devant, l'odeur d'un coup, j'aime bien mais à mon avis si je la sens trop longtemps, je n'aime pas » (Julie, 18 ans, Pékin).

En se définissant par son aspect stationnaire et non définitif, l'essence est appréciée car elle a une odeur de circonstances, de passage (sans compter la pratique de la pompe à essence que l'on peut désigner comme un geste viril, nourricier mais aussi un symbole d'indépendance). À l'inverse, on observe un dégoût généralisé de l'odeur du pot d'échappement (le rejet du monoxyde de carbone ne peut se percevoir qu'à l'extérieur de son véhicule : l'odeur vient donc toujours des autres). Dans cette différence de traitement, j'y vois une analogie entre d'une part l'essence, la nourriture, la bonne odeur et d'autre part, le monoxyde de carbone, les excréments, la mauvaise odeur. Face à un même polluant toxique, nous avons donc ici deux perceptions opposées alors que le contenu moléculaire reste similaire.

1.11.1.3 Catégorisation des transports par l'odeur de ses usagers

Quelques entretiens citent la voiture comme un lieu olfactif déterminé par des critères spécifiques : pour un interlocuteur à Bombay, il peut discriminer à l'aveugle les vieux taxis du fait de leur odeur imprégnée au CO₂. Mais la plupart du temps, la discussion s'oriente rapidement vers l'odeur dans les transports publics. Le métro est souvent un lieu surpeuplé à Pékin (notamment dans certaines stations comme Xi'Erqi) où les odeurs sont nombreuses et condensées. Plus l'espace est petit, plus les odeurs se diffusent vite, intensément, longtemps. La promiscuité dans les transports alimente l'idée de la puanteur mutuelle. Dans le métro, on retient « l'odeur de chairs humaines », « de peaux », mais aussi et surtout « l'odeur de la transpiration ». L'usage des transports peut devenir insupportable pour le corps et crée des nausées : « Il y a aussi des odeurs mauvaises, le matin, quand je prends le métro et qu'il y a du monde, je suis pressée par plein des personnes, des hommes et une fois, c'était lundi ou mardi matin, je me suis sentie mal, je voulais vomir tout à coup, j'avais de la sueur et je suis presque tombée dans les pommes. J'ai dû sortir du wagon » (Johanna, 24 ans).

Dominique Memmi fait de ce type de dégoût « un bloc somatique irréductible » qui « impose ici sa domination immédiate à travers des réactions de répulsion, de haut-le-cœur, de nausée ou de vomissement » (Memmi et al, 2011 p.11). Chez les personnes venant d'emménager dans la grande ville, le transport public est immédiatement perçu comme le public dans le transport. L'espace olfactif n'est plus favorisé par la circulation des flux mais par la forte condensation des individus. Arrivée à Pékin depuis quelques semaines, mon interlocutrice

est perturbée par l'odeur de chair humaine : « Je pense qu'à Pékin, l'environnement n'est pas très bien. L'odeur n'est pas très bien dans le métro. C'est un peu bizarre. Il y a l'odeur de chair humaine. L'odeur de pieds !!!! (Rire). Parce qu'il y a beaucoup de gens » (Zhanglingdan, 19 ans).

Le métro ne sent pas le métro mais les personnes qui l'occupent. Cette métonymie olfactive (où à l'odeur du contenant métro se substitue l'odeur de son contenu, les voyageurs) dérive toujours vers une critique sociale. L'environnement extérieur est peuplé de personnes qui puent : « En fait, il y a des gens qui mangent du poireau cru et moi, ce qui me dérange, c'est surtout ce qui reste sur les gens qui viennent de manger du poireau. Dans le bus, le métro et le taxi aussi. » (Hélène, 35 ans). En tout cas, on remarque une habileté à associer certaines odeurs à un (mi)lieu social dénigré : « Dans le métro et dans les transports, ça sent très mauvais surtout les êtres humains, surtout les hommes » (Tina, 27 ans), où l'on va croiser des parfums *cheap* : « Souvent, je sens des odeurs de parfums sur certaines filles, ce sont des parfums *cheap*, c'est le même parfum sur les filles, pour moi ça sent mauvais. Par exemple, quand je prends le métro, je sens ça (Isabelle, 24 ans). Plus le transport est public, plus il est utilisé par des pauvres et plus les odeurs sont *cheap* et « bon marché ».

Lucile Gresillon établit le même constat à propos des odeurs de Paris qui sont très connotées : l'opinion commune affirme qu'un jardin embaume, que le métro « ça pue » (Gresillon 2005). La critique du métro s'inscrit dans un registre de critique sociale. Marc Augé raconte comment le métropolitain souterrain met encore plus en évidence les classes sociales :

Ainsi, suffirait-t-il à celui qui, parti de Ranelagh ou de la Muette, s'effraierait de rouler vers Strasbourg Saint-Denis de changer successivement à Trocadéro et à Charles de Gaulle-Etoile pour regagner des quartiers plus assortis à ses origines, du côté de la Porte Dauphine, ou au contraire, cédant à l'appel de quelque démon coquin ou ouvriériste, d'embarquer en sens inverse vers Pigalle ou Jaurès (Augé, 2013, p. 12)

Les lignes du métro sont donc bien des lignes sociales où les franchissements de frontières sont faits alors qu'ils n'auraient pas lieu en surface. Le métro est une zone de mélange de non-droit, de franchissement. Dans le film *Parasite* (2019), l'allusion au métro pour désigner M. Kim est une manière de le rabaisser socialement par son odeur de pauvre, de souterrain, de lieu public.

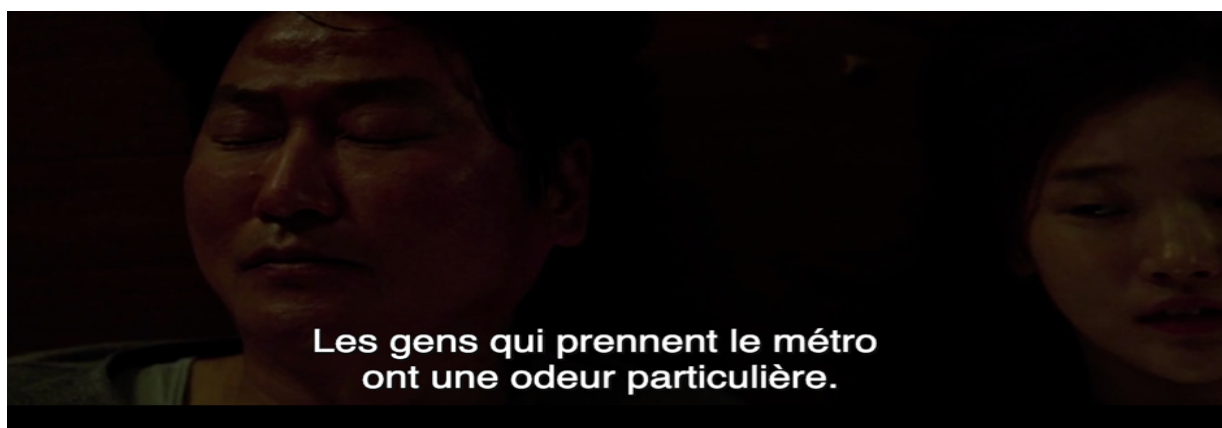


Figure 29 : M. Kim à côté de sa fille Jessica, cachés tous les deux sous la table pendant que le maître de la maison, M. Park, parle ouvertement de son odeur, Bong Joon-ho, Parasite, 2019

Annick Le Guérer distingue les odeurs en fonction des appartenances sociales comme si le statut de richesse empêchait davantage les maladies :

L'aisance et la propreté du riche le protègent de la peste, lit-on chez Howard. Et qui plus est, le degré de nocivité du venin qu'exhale le malade varie en fonction de son appartenance sociale. Et qui plus est, le degré de nocivité du venin qu'exhale le malade varie en fonction de son appartenance sociale. L'air qui entoure les pauvres est plus contagieux que celui qui entoure les riches (Le Guérer, 2002 p.182).

À Bombay, la distinction sociale n'est pas aussi prononcée qu'à Pékin mais il y a un rejet pour certains qui se sentent coincés dans l'odeur. Pour une de mes interlocutrices, ce qui est insupportable, c'est de se confronter à l'odeur sans pouvoir bouger car le train est souvent bondé (Ketaki, 21 ans). L'espace surpeuplé empêche de se mouvoir tandis que l'odeur, elle, continue de se déplacer. L'odeur insupporte parce qu'elle bouge autant qu'elle stagne. On peut même la prévoir et s'y préparer : « L'odeur de transpiration, dans le train. Il y a un lieu entre *Mahim* et *Bandra* et là c'est vraiment le pire » (Vrunda, 25 ans). Cette compression humaine et olfactive est synonyme d'oppression : « Quand quelqu'un sent mauvais, s'il y a assez de distance ça va, mais par exemple dans le train, quand quelqu'un sent mauvais des aisselles alors il faut trouver le moyen de tourner la tête » (Shafik, 23 ans). Le manque de distance sociale dans les transports invite à créer des nouvelles techniques où on s'adapte avec des petits mouvements du corps. Pouvoir être à distance, c'est pouvoir se distinguer, soit échapper à cette situation de promiscuité et d'odeurs mélangées. Ce n'est pas si simple dans l'espace public.

À Rio de Janeiro, Lucas essaye de trouver une solution pour créer de la dispersion entre lui et l'odeur nauséuse d'un nouvel arrivant dans le wagon. Il n'hésite pas à sortir son désodorisant et à asperger la trame : « Je me tourne, je mets mon visage ailleurs et j'ai un

désodorisant sur moi que je projette. C'est pour envoyer un message » (Lucas, 19 ans, Rio). La communication passe par le déodorant mais elle reste sans parole, très abrupte. En cas de mauvaises odeurs, une autre interlocutrice a le réflexe de fermer la fenêtre : « De la maison à la fac, il y a de l'eau des canalisations qui passent et je n'aime pas, je ferme la fenêtre dans le bus quand je viens à la fac » (Tatiane, 24 ans).

La fracture sociale à Rio est extrêmement violente sur l'axe Nord/ Sud de la ville. À défaut de traverser des espaces publics ultra contrastés, la propreté est une arme de distinction déployée par les riches étudiants Cariocas²²⁴ qui marquent les frontières en désodorisant, en fermant les fenêtres, en restant dans leur district. Ce contraste est évoqué par Alberto quand il oppose la Zona Sul et la Zona Norte de la ville. Le transport public est pour lui une cause de saleté : plus on habite dans le nord, plus on prend les transports, plus on est crasseux : « En fait, j'habite dans la zone nord de la ville et j'ai remarqué que les gens de la zone sud sont plus propres. Comme j'étudie ici et qu'il y a surtout des gens de la zone sud, je sais qu'ils n'ont pas besoin de faire de longs trajets et donc ils sont plus propres. Moi avant d'arriver à la fac, je parcours la pollution, les rues moins nettoyées... Le temps d'arriver à la zone sud, je me sens sale » (Alberto, 21 ans). Plus le parcours géographique est long, plus il traverse des environnements distincts. De cette différence, notre interlocuteur ressort en ressentant de la saleté.

Ainsi, les transports sont des lieux de confrontation à la différence, de cohabitation sans adhésion. C'est aussi un lieu où on repère des identités sociales pour les cataloguer. À Bombay, les odeurs dans les transports permettent de repérer un certain nombre de critères : « Quand je voyage à Bombay, il y a une odeur dans les compartiments des filles, les femmes ont des fleurs dans les cheveux mais il y a celles qui sont séchées et celles qui sont fraîches. Ces fleurs fraîches sont plaisantes mais dans ces compartiments, on sent aussi des odeurs de renfermé comme l'huile, les fleurs mortes et la transpiration²²⁵. Bombay a une personnalité grâce à son compartiment de filles » (Kanan, 27 ans). La fraîcheur des fleurs attachées aux cheveux permet d'évaluer la condition sociale de sa voisine de transport, plutôt aisée pour certaines, plutôt défavorisée pour d'autres. L'odeur est un signe pour s'identifier entre castes autant que le

²²⁴ En menant mes entretiens à la PUC, l'Université catholique très coûteuse, j'ai eu affaire à des étudiants appartenant à une classe sociale très privilégiée.

²²⁵ Arnaud Halloy relève dans le même espace l'odeur de fleurs et de transpiration : ces pratiques olfactives ne manquent pas de laisser flotter dans l'air un parfum fleuri, qui vient se mêler aux odeurs des corps en sueur lors des cérémonies publiques, et couvrir en partie celles émanant des *obrigações* dans les pièces adjacentes au barracão. Ajoutons à cela l'offrande aux *orixás* de larges gerbes de leurs portées aux quatre coins de la pièce au cours des cérémonies publiques (Halloy, 2018)

tilak²²⁶ sur le front, la technique du drapé des saris²²⁷, la forme des bijoux. Le transport est un lieu où cohabitent ces différentes entités comme le rappelle Marc Augé :

« Il est en somme naturel que l'espace des transports en commun soit, comme leur nom l'indique, un espace contractuel où se pratique quotidiennement la cohabitation d'opinions diverses, qui si elles ne sont pas autorisées à s'afficher, ne sont pas tenues de se cacher, puisque aussi bien certains y lisent des journaux dits d'opinions, cependant que d'autres, auxquels il n'est d'ailleurs pas interdit de lire le journal, y exhibent leur coiffure, leurs badges, leurs décorations, leur uniforme ou leur soutane sans qu'au total il en résulte quotidiennement beaucoup d'affrontements (Augé, 2013, p. 79)

Le métro, c'est à la fois une collectivité sans fête et une solitude sans isolement. De manière paradoxale, Marc Augé soulève le paradoxe d'un lieu de solitudes au pluriel. En étant dépréciée, l'odeur perçue dans le métro manifeste cette impossibilité à admettre la différence, à fusionner avec un sensorium différent par peur de perdre sa propre identité.

Toutefois, lorsqu'on rencontre une personne bien dans le métro avec une odeur, au départ, non appréciée, on est prêt à changer d'avis : « J'ai croisé une femme élégante dans le métro qui sent le patchouli. D'habitude, je n'apprécie pas cette odeur mais depuis que je l'ai croisée, j'ai changé sa perception » (Hua Jang, 28 ans, Pékin).

Par excellence, on trouve de l'élégance et du parfum à l'intérieur du centre commercial, lieu dans lequel on se sent appartenir à une classe d'exception. Le paradigme de la distinction olfactive joue particulièrement à Pékin, au shopping mall qui contraste avec le métro, la ville.²²⁸

1.11.1.4 Un lieu aux « bonnes odeurs » de luxe : l'exemple du shopping mall à Pékin

La ville de Pékin a subi de grands travaux depuis une vingtaine d'années. Les plans de masse des nouveaux quartiers d'habitation (*xiaoqu* en chinois) compartimentent systématiquement l'espace en immenses blocs monotones : des réseaux routiers gigantesques fractionnent les espaces urbains. L'empreinte de ces formes est généralisée à toutes les villes

²²⁶ « Sésame », marque apposée sur le front des dévots hindous, représentant l'œil de la connaissance, généralement faite avec le doigt et de la poudre vermillon (sindur). Certains préfèrent une autre couleur (ocre) faite avec de la pâte de bois de santal (chandane). On applique soi-même cette marque lors de la pûjâ ou lorsqu'on se rend au temple. Les femmes mariées portent de manière permanente cette marque rouge sur le front (Louis-Frédéric, 1987)

²²⁷ Vêtement traditionnel porté par des millions de femmes indiennes

²²⁸ Lou Sompairac, « La perception des odeurs à Beijing ou le paradigme de la distance et de la distinction » in *Manifestations sensorielles des urbanités contemporaines*, (dir.) Stéphanie Béligon et Rémi Digonnet, Peter Lang, Brussels, 2020.

chinoises jusque dans les provinces les plus éloignées, à tel point que l'on pourrait y voir une « architecture de la photocopieuse ». Par opposition à cette dimension de l'espace public, les récits olfactifs ne cachent pas une préférence pour le non commun, le non standard. On se distingue de la foule et de la ville uniforme en choisissant personnellement des odeurs opposées à celles renvoyant à la masse, et donc à la ville : « je n'aime pas les parfums cheap », « je ne veux pas porter un parfum comme tout le monde ». Le shopping mall est un lieu olfactif qui revient souvent dans les descriptions en ce qu'il s'oppose aux gens communs, au métro, à la masse, aux pauvres. Au shopping mall, on y rencontre des gens distingués, des « grandes dames » qui ont un statut supérieur et qui *a fortiori* sentent bon. Aux espaces de distinction, les bonnes odeurs ; aux espaces de classe, les mauvaises : « Dans les grands shopping mall, cela sent bon, il y a des grandes dames qui portent du parfum mais si c'est dans des lieux communs, comme les transports, il y a des garçons qui sentent mauvais. » (Hélène, 35 ans). La distinction par l'odeur est ici frappante et renvoie directement à Alain Corbin : « Au riche, l'air, la lumière, l'horizon dégagé, la réserve du jardin, au pauvre, l'espace clos, sombre, les plafonds bas, l'atmosphère lourde, la stagnation des puanteurs » (Corbin, 1982, p.218). Cependant, nos interlocuteurs semblent avoir oublié que le shopping mall est d'abord un lieu conçu pour la consommation de masse urbaine. Celui-ci est jugé relativement standard et aseptisé par de nombreux architectes occidentaux là où les Pékinois en font un lieu de raffinement par excellence. Pourtant, ce lieu clos avec la lumière et l'air artificiels est plébiscité. Le shopping mall reflète cette logique de l'hermétique et du propre. En regroupant le confort et le prévisible, il devient ainsi le paroxysme du chic. Dans le centre commercial, la climatisation permet de brasser de l'air et donne un sentiment de circuler avec fluidité et plus rapidement (notamment avec l'escalator). D'après l'architecte Koolhaas, « [l']air conditionné a libéré de nouvelles profondeurs d'espace intérieur pour le shopping en enveloppant le consommateur dans des environnements inéluctablement confortables »²²⁹. Encore une fois, face à un environnement qui dégage des odeurs imprévisibles et incontrôlables, on cherche à se distinguer en se réfugiant dans un espace confortable qui est platement conforme. Selon Koolhaas, le mall s'est chargé de tout désurbaniser : « Par essence, le mall est un groupement d'activités prévisibles. Une formule répétitive, reproductible. Or la ville, c'est au contraire l'imprévisible, l'aléatoire » (Koolhaas, 2011). Ainsi, les témoignages sur les odeurs des parfums et produits de luxe dans les shopping mall sont vus comme une manière de se positionner contre la ville et ses puanteurs. L'appréciation de l'odeur dans sa finesse ne se forme pas dans l'inattendu mais dans l'attendu.

²²⁹ Rem Koolhaas donne une interview au *Monde* le 11 octobre 2012.

Se plaire dans un milieu à standing est signe de bon goût. C'est le cas aussi de l'hôtel qui rappelle cette idée du prestige et de la réussite sociale : « Avant, j'allais dans un hôtel, c'était un « Sofitel ». Cela sent bon, cela me plait bien, c'est une odeur spéciale, il n'y a que là-bas que j'ai senti cela dans le hall, j'ai bien aimé cette odeur-là, c'est grâce à cette odeur là que cet hôtel a quelque chose de spécial (...) Ce n'est pas chic chic mais quand même avec des étoiles. On se sent confortable (...) On avait des réunions de travail souvent là-bas. J'aimais bien cette odeur-là » (Zhadam, 33 ans). Par excellence, les odeurs correspondent à ce que les vendeurs proposent : le luxe, la blancheur, la propreté, le confort, etc. mais aussi à l'exigence d'une clientèle qui considère le shopping mall comme un lieu de sortie pour l'élite : « Quand j'ai rendez-vous avec mon ami. On va aller dans des endroits. Je mets mon parfum orange (...) Juste avant de sortir, pour me rendre au shopping mall » (Maboxiang, 22 ans, Pékin).

1.11.2 Sentir les nuances

Le déroulement du quotidien est ponctué par des variations d'odeurs et leur repère incorporé : l'odeur est une montre, une boussole et même un thermomètre (4.1.3.1). Plus spécifiquement, les manières de capter les variations atmosphériques sont analysées olfactivement que l'on soit à Pékin (4.1.3.2), Bombay (4.1.3.2) ou Rio de Janeiro (4.1.3.3).

1.11.2.1 L'odeur est une montre, une boussole et même un thermomètre

Les marques d'odeurs sont repérées à l'arrivée du printemps. Le renouveau de la vie, l'action des pollinisateurs, les odeurs de fleurs pour la reproduction se vivent aussi à travers les narines. Il y a ici la trace d'une transition autant que la trace du vivant qui est repérée à l'odeur. C'est peut-être en étant un phénomène attendu que le printemps est senti dès son arrivée à Pékin. En outre, le printemps contraste avec l'hiver tandis que l'été arrive trop vite : « Mon souvenir le plus récent, c'est la semaine dernière près de mon école, c'est près de la mer. À ce moment-là, il venait de pleuvoir, on est sorti. J'ai senti que les herbes étaient en train de pousser, cela arrivait vraiment dans mon nez et je me suis sentie joyeuse. » (Anna, 18 ans). Ce changement de saison est identifié par des signes précis même s'il s'agit d'un phénomène profondément ordinaire où l'odeur se perd : « Euh oui, mais c'est juste quelques moments très normaux, ce n'est pas spécial. C'est difficile à décrire. Souvent, en été, ou plutôt au moment du printemps, le temps devient plus doux et la température commence à monter » (Ailin, 20 ans). La description ne se fait pas par des mots mais par un déroulement de nuances. L'odeur du

printemps, c'est le plongeon dans une nouvelle ambiance qui regroupe différentes sensations – l'odeur, la température, les couleurs – mais aussi de la somesthésie. C'est ce que laisse entendre Tina : « Parce qu'à chaque fois que le printemps arrive, on se sent joyeux, cela nous donne de l'énergie. On a une température agréable. Le printemps arrive ! » (Tina, 27 ans). L'odeur est un des indicateurs permettant de dire avant l'heure : cela sent le printemps. Ces descriptions fréquentes du printemps ne sont pas anodines : les entretiens menés à Pékin se déroulent entre le mois d'avril et de mai, soit au beau milieu du printemps. Mes interlocuteurs me parlent d'odeurs fraîchement ressenties. À Bombay, une interlocutrice remarque qu'avec la transition des saisons, les fleurs changent d'odeurs : « Cela sent frais. Mais les odeurs de mes roses changent avec les saisons. L'hiver, cela sent léger et doux et l'été cela sent fort. Je ne peux pas expliquer mais quand je les sens, je peux sentir que c'est un peu fort » (Rhadika, 25 ans).

Le changement de saison à Bombay est principalement lié au phénomène de la mousson, générateur d'un nouveau cycle. La météo nationale est l'administration la plus importante du pays comme le décrit le documentaire *Mousson*²³⁰. Arrivant à Bombay juste avant les pluies, je découvre à quel point le mot « Pétrichor » est connu et utilisé pour exprimer l'odeur de cette terre mouillée qui exhale. L'attente de la mousson exacerbe l'attention olfactive qui est alors à son paroxysme car l'odeur annoncera son arrivée. En sentant la mousson, on sait qu'elle est imminente. Si on y est attentif, l'odeur est plus qu'un signal, elle a une fonction d'annonce, de prédiction même : l'anticipation des phénomènes passe aujourd'hui par des technologies élaborées alors que l'olfaction pourrait servir aussi bien de GPS ou de station météorologique.

La plupart des témoignages se focalisent sur le premier jour de la mousson, ce jour où l'on sent que la terre est prête à accueillir les pluies pendant des mois.

Autant que le printemps et la mousson, le passage du jour et de la nuit provoque aussi des micro-changements dans les narines : « J'aime bien les sensations dans la nuit parce que l'odeur, le sentiment de la nuit, ça me rassure. Le matin très tôt à 5h ou 6h, je sens aussi une odeur » (Tina, 27 ans). C'est le cas aussi pour un interlocuteur Carioca qui détecte l'odeur du soir par rapport à celle du matin en fonction des mouvements de la lagune : « À mon avis, parce qu'il y a les mouvements de l'eau, la marée, la lune. Quand je passe le soir, je sens plus la mer vers 9h30/10h du soir alors que si je passe le matin vers 5h cela ne sent pas. Pendant les matins, l'air a plus de densité et l'odeur ne peut pas s'évaporer » (Rodrigo, 21 ans). Pour lui, l'air est aussi plus lourd en hiver. À Pékin, 17 entretiens sur 30 évoquent la fraîcheur pour décrire

²³⁰ *Mousson* est un documentaire réalisé par Sturla Gunnarsson en 2015. Du Kerala à l'Assam en passant par Bombay, le film explore tous les enjeux de la mousson au plus près de ceux qu'elle fait vivre ou menace.

plusieurs types d'odeurs ambiantes. Les locutions concernant la météo à Pékin comme l'air (14 références), le soleil (8 références), la pluie (7 références), le vent (5 références), la boue (3 références) sont prédominantes. Le registre de la pluie (pluie, pleuvoir, mousson) apparaît plus de 23 fois à Bombay, comme à Rio où la pluie est mentionnée à maintes reprises (18 fois) tout comme l'observatoire météorologique de la mer, de la baie, des marées. Les variations de l'environnement sont souvent couplées avec un changement observé des odeurs du corps.

Pour une interlocutrice Pékinoise, le vent révèle sa propre odeur pendant le sport : « Par exemple, après avoir fait du sport, je sens différemment. Surtout quand la sueur sur moi est séchée avec le vent, c'est un peu salé » (Zhadam, 33 ans). Pour un interlocuteur Carioca, l'odeur de sueur n'apparaît que quand il ne met pas son déodorant : « Je n'arrive pas à sentir mon odeur mais si je sors et passe du temps dehors dans la rue sans déodorant je vais sentir » (Rodrigo, 24 ans). L'odeur de la transpiration est provoquée par l'oubli du produit anti-transpirant, l'activité du corps (marche, sport) et la qualité de l'air. Le vent, le climat humide, la rue déclenchent dans chaque cas des situations de transpiration.

L'odeur du corps qui varie est un repère temporel. Elle marque le passage du temps et l'inévitabilité de la transition (Diasio, 2015). C'est le cas de Johanna qui repère son odeur au fur et à mesure des années et nous évoque la période de l'adolescence sans nous le dire explicitement : « Quand j'étais jeune, c'était une odeur claire, comme le verre, un peu froide, un peu claire mais il y a eu un moment je ne sais plus quand, je sentais moins cette odeur de moi-même, ce n'est pas la même couleur. Depuis quelques temps, je me sens, c'est à peu près comme avant. Oui, un moment, je me sentais moins bon. C'est lié à l'âge, au temps. Cela change avec le temps » (Johanna, 24 ans, Pékin).

Signalant des processus de transformation, comme la cuisson ou la putréfaction, les odeurs sont utilisées comme des révélateurs des transitions entre catégories (Diasio, 2015). Quand Jolene prépare le carry, elle analyse l'odeur de l'oignon qui fond avec les épices pour procéder à l'ajout des tomates. C'est un moment précis. Jolene reconnaît les odeurs du petit-déjeuner autant que celle du déjeuner comme un repère proprioceptif : « Mais, chez moi, je pense que ce sont ces odeurs qui me font lever le matin. Quand je sens le café et l'œuf qui est en train de frire, je me lève comme ça et même pour l'heure du déjeuner, l'odeur des *chappatis* avec le *masala*, je deviens folle avec tous ces sens parce que... Je ne peux pas décrire » (Jolene, 30 ans, Bombay). C'est aussi le cas du *chai* : « Il y a le matin, le moment où on se lève, où on fait bouillir le *chai*, il y a alors une odeur spécifique. Pour être frais, pour se sentir frais, tu prends une tasse de *chai*. Tout le monde boit du thé le matin. C'est associé avec une partie de

la journée. C'est une manière de savoir à peu près quelle heure il est dans ta journée » (Krishna, 26 ans, Bombay).

À Rio de Janeiro, l'odeur du café est aussi un indicateur : « normalement, je sens l'odeur du café quand je suis en train de me réveiller et c'est ma mère qui le prépare. C'est comme un message qui me dit, il faut se réveiller, il faut s'habiller (...) Quand je sens cette odeur-là, je fais attention à l'heure. Cela me réveille avant le réveil ». En plus de faire transition, de sortir d'un état à l'autre, ces odeurs parlent et invitent à agir, à prendre une direction. C'est souvent le premier moment de la journée qui est activé par ce phénomène.

Plus spécifiquement, il s'agit de connaître les nuances olfactives apportées par nos interlocuteurs en fonction de leur environnement extérieur personnel.

1.11.2.2 Odeur et mauvais air : à la recherche de la neutralité olfactive à Pékin

Au cœur de cette fusion entre odeurs et environnement, la ville est décriée pour son aspect toxique, notamment à Pékin où les habitants confondent l'odeur, le manque d'air et la pollution et apprécient les odeurs quand elles sont en plein air, à l'extérieur de la mégapole. Dans ce territoire urbain extrêmement dense de 19 millions d'habitants (Hukou) et au moins 8 millions de résidents non permanents, la production de l'électricité à base de charbon concerne près de 70 % des foyers et permet de chauffer les intérieurs en hiver. Le trafic automobile a également explosé ces vingt dernières années. La circulation des voitures en ville est estimée à 74 millions par jour. Le monoxyde de carbone, le dioxyde de soufre et l'oxyde d'azote – présents dans les molécules de l'air – inquiètent les résidents car les particules fines (dont le diamètre est inférieur à 2,5 micromètres) s'insèrent facilement dans les voies respiratoires. Repris par les médias, cette pollution est nommée par des mots-valises comme « smog²³¹ » ou encore « airpocalypse²³² ». Occupant tous les esprits, elle est à l'origine d'amalgames. L'odeur ne semble plus avoir de place en dehors du champ négatif de la pollution qui persiste hiver comme été : « Les odeurs ici... oui, il y a le smog en Chine qui pollue énormément. Il est très fort en hiver. Cela sent ... c'est mélangé avec l'odeur des voitures et des usines. » (Luchung, 20 ans) ; « En été, c'est étouffant. L'air est étouffant avec la chaleur. À Pékin, cela se développe vite, il y a beaucoup d'usines partout » (Lejiahang, 21 ans). Ainsi, l'assimilation de l'odeur à la pollution provoque un désintérêt pour les variétés du champ olfactif au point de faire naître un

²³¹ *The Guardian*, 17 décembre 2016: « Beijing smog: pollution red alert declared in China capital and 21 other cities » par Tom Philipps.

²³² Blog du *Monde*, 26 février 2014: « Que contient vraiment le nuage de pollution à Pékin » par Audrey Garric.

désir de vivre dans une ville aseptisée. L'hypothèse selon laquelle la fumée et le carbone pourraient détériorer la détection, la discrimination et l'identification des odeurs n'est pas à négliger. Selon Majid *et al* (2017), chercheurs spécialisés dans la perception, la cognition et le langage, les environnements non pollués favoriseraient davantage la perception et la cognition olfactive. Encore plus récemment, Zhang *et al* (2018) montrent que l'exposition à un air pollué en Chine détériore globalement les capacités cognitives à mesure que les personnes vieillissent, en particulier chez les hommes les moins éduqués. En réalité, les odeurs n'existent pas dans l'environnement, seule la qualité de l'air est relevée. C'est le Qi – le souffle – et non l'odeur qui est l'initiateur d'une nature éminemment positive. Selon Lei Wang, le Qi est un élément vital et mobile, ce pourquoi la nature et l'intérieur du corps communiquent et procèdent à des échanges (Wang, 2015, p. 40) : « Une fois, je suis allée à Xinx'in et l'air était bien frais là-bas, une ville dans le sud. C'était bien pur et frais. Il y avait beaucoup d'arbres » (Tina, 27 ans). Nos interlocuteurs se raccrochent à leur ville d'origine : « C'est très mauvais les odeurs de Pékin. Chez moi, il y a du ciel bleu, de l'air pur, je viens du nord-est de la Chine, près de la Russie. C'est très agréable les odeurs de chez moi alors qu'à Pékin, j'ai du mal à respirer. » (Linshanshan, 18 ans) ; « Une mauvaise odeur, c'est l'air polluant. J'habitais en Mongolie intérieure. Là-bas, il y avait un air pur. » (Xiaoli, 20, F). La bonne odeur est par excellence oxygénée. L'odeur de la ville natale semble nécessairement positive et aérée car elle raconte une histoire et permet de se raccrocher à sa famille qui habite loin et que l'on voit seulement pendant les congés (le retour dans la famille ne s'effectue que deux fois par an). La perception nocive des odeurs de Pékin a peut-être renforcé un discours régionaliste sur la ville d'origine qui consiste à signifier que chez soi (souvent des villes moins grandes que Pékin) vaut mieux qu'ici. Le manque d'air ne conduit pas alors seulement à un étouffement physique mais aussi à un étouffement moral.

Un des interlocuteurs discourt sur la thématique de l'odeur et glisse vers l'ambiance, les modes de vies. Il compare la situation d'avant à celle de maintenant : « Même quand je mange une glace, je sens quelque chose de différent. La glace de mon enfance il y avait du sucre, de l'eau, du lait, et c'est tout. Trois ingrédients simples, naturels et maintenant les vrais ingrédients on ne sait pas d'où ils viennent, on ne sait même pas ce que c'est. Les vraies odeurs et tout ça dans mon corps, ça a changé » (Maxime, 33, M). On sent que l'ambiance d'odeurs déteint souvent sur une ambiance plus vaste qui englobe le souffle vital et donc la vie politique, sociale, environnementale.

1.11.2.3 Le partage sensoriel de la pluie : une ouverture aux sentiments

Bombay est également une ville polluée où la circulation crée des nuisances sonores et olfactives. Malgré cette agitation urbaine – où densité rime avec promiscuité – les comportements en présence d’odorants sont très différents qu’à Pékin. À Bombay, il n’est pas question de pollution, celle-ci est assez peu mentionnée comme dérangeante car elle n’est pas constante : « seulement le soir » ou « quand on revient à Bombay » ou quand on vient d’y emménager. Les odeurs de la ville ne sont pas jugées comme un véritable fléau urbain²³³. Les odeurs de poubelles reviennent souvent dans la conversation, mais elles ont souvent pour source les fleurs séchées rejetées par les temples. Les odeurs de putréfaction qui entourent la ville ne sont pas censurées²³⁴. Selon l’étude de Pangborn, Guinard, Davis (1988), l’odeur du gaz mercaptan qui est uniformément rejetée comme étant la plus désagréable par la quasi-totalité des pays, est notée beaucoup moins négativement par les répondants indiens.

Si Bombay est un port où l’ouverture sur la mer d’Arabie permet d’aérer la ville, les odeurs marines ne retiennent que peu l’attention par rapport à un autre phénomène emblématique, l’odeur de la pluie. Cette odeur – le premier jour de la mousson – est vécue comme un véritable partage sensoriel. Ce phénomène odorant se nomme « *Saundhi Khushboo* » (Indhi) et « *Pahilya pavasanantar cha mrudgandh* » (Marathi). Le mot anglais « *Petrichor*²³⁵ » qui vient du grec ancien *petra* (« pierre ») et de *ichor* (« fluide ») est aussi très utilisé. La précision et la technicité du vocabulaire technique mettent la population d’accord sur l’odeur qui accompagne la pluie sur la terre sèche. Cette odeur provoque un effet à la fois relaxant et excitant : « Pendant la mousson, il fait très chaud et quand il pleut, cela calme les nerfs. » (Asmita, 24 ans) ; « Oui, la première pluie, c’est cool car après l’été, c’est hyper chaud donc c’est comme un soulagement. Il ne commence pas à faire froid mais frais (Mchaik, 27 ans). La pluie est décrite à l’odeur comme une « fraîcheur chaude », (Ainein, 28 ans), « l’odeur du mouillé chaud », « une odeur très fraîche, tu te sens comme un bébé, tu te sens si bien » (Mrulanili, 30 ans), qui exprime des *qualia* de température et un confort.

²³³ En 2017, une arme non létale, le Skunk (cf. New Israeli weapon kicks up stink, BBC News, Jérusalem Davies 2008) a été utilisée pour asperger la foule en Inde d’une odeur nauséabonde. Mais, selon la police indienne, cette arme s’est révélée inefficace car l’odeur n’a pas été perçue comme pestilentielle par la population : « Smelly Bombs Imported From Israel Are Not Stinky Enough To Work In India, Says CRPF », *Huffpost News*, Bose 2017.

²³⁴ Sur la côte Malabar, au Nord-ouest de la ville, se trouvent aussi les tours du silence dédiées au rituel funéraire parsie, une caste indienne : les cadavres sont séchés au soleil et offerts en plein air aux vautours.

²³⁵ Le terme « pétrichor » fait partie de la langue française mais il est beaucoup moins répandu. À Bombay, la diaspora indienne connaît et utilise fréquemment ce terme en anglais et en marathi.

La littérature indienne donne aussi une matière et une histoire à cette odeur de pétrichor. Dès la première page de *La chambre des parfums*, la mousson est évoquée comme une odeur puissante, sacrée et magique :

« Dehors, en juin, les vents chauds menaient la danse. Et valsaient avec eux les dunes de sables projetées vers un ciel incandescent d'où elles retombaient en nappes jaunes qui s'infiltraient chez nous, par dessous les massives portes de bois, et nous emplissaient les narines. Entre nos murs planait cette poussière corrosive chargée d'une odeur de boue et de fumier (...) On respirait, alors, le parfum béni d'une averse sur le sol extérieur brûlé par le soleil » (Inderjit, 2007).²³⁶

Si la mousson est source d'inspiration, elle influence des pratiques de la vie quotidienne. Cette hybridité du frais et du chaud se retrouve dans des actions telle que boire ou marcher. Malgré la haute chaleur, on préfère toujours se servir un verre d'eau tiède que d'eau glacée. La fraîcheur n'est pas rafraîchissante lorsqu'elle est givrée ou glacée ; la fraîcheur rafraîchit quand elle est chaude, quand elle relaxe. Dans les déplacements de la population en ville, on perçoit aussi une certaine lenteur dans la marche, comme si la torpeur était une manière de s'économiser. On reste doux et calme même si on a chaud. Ces attitudes semblent incarner le phénomène de la mousson suscitant à la fois des pratiques de désaltération et des manières de se mouvoir.

Dans l'imaginaire, la pluie de la mousson provoque des sentiments qui tournent autour de l'amour, de la convivialité, de l'amitié ou encore du jeu : « Quand je sens le pétrichor, j'ai envie de parler avec quelqu'un que j'aime et boire du thé ou du café. » (Ansuman, M, 28) ; « Quand la première pluie tombe, je joue à cache-cache, à la corde à sauter, ou bien je danse dans la pluie en freestyle. » (Bakhti, F, 21). Ces situations se retrouvent tout autant dans l'Univers de Bollywood où les rencontres amoureuses sont combinées avec les chants, la danse mais aussi la pluie. Dans les films *Hum Tum* (2004) ou *Fanaa* (2006) réalisés par Kunal Kohli, on retrouve à la fois un contexte de séduction, de romantisme, de désir mais aussi de roulades, d'étreintes et de demande en mariage sous la pluie. Dans les deux cas, on peut voir la présence du café qui relie les deux être amoureux. Dans le premier cas, il y a une enseigne lumineuse où le mot café est arboré par un néon rouge, dans l'autre cas, le moment de la pluie est corrélé à celui de boire un café (thermos).

²³⁶ Badhwar Inderjit & Morris-Dumoulin Gilles, *La chambre des parfums*, Paris, Librairie générale française, 2007, p.11.



Figure 30 : Kunal Kohli, *HumTum*, chanson « *Hum Tum* » (2004) où on peut voir les deux amants sous la pluie en train de se servir un café thermos



Figure 31 : Kunal Kohli, *Fanaa* (2006), chanson « *Dekho Na* » avec l'enseigne du café en rouge

Dans son travail sur le *Ghungat* comme pratique sociale, Laurence Lecuyer (2019) rappelle que la pluie, comme le voile, déploie des enjeux forts rappelant la séduction et la sexualité. C'est aussi ce que provoque la danse sous la pluie de Mansi (interprétée par Aishwarya Rai) dans le film *Taal* (1999) où le voile a une fonction multiple (protection, séduction, jeu de corde) mais aussi plusieurs caractéristiques (mouillé, transparent, léger ...)



Figure 32 : Subhash Ghai, *Taal*, chanson « *Taal se taal* » où le voile sert à ce moment-là comme jeu de corde

Pour l'actrice bengali Moushumi, le cinéma Bollywood relie l'amour à la mousson car naît de cette pluie une force créatrice comme en amour. Chaque goutte de pluie contient une

forme d'amour : « je ne suis pas tombée amoureuse sous la mousson mais de la mousson elle-même »²³⁷. Signe de chaos et de destruction, le début de la pluie tombe également en période de rentrée scolaire, ce qui indique le commencement d'un nouveau cycle. C'est peut-être pour cela que les femmes, notamment quand elles sont enceintes, ont des envies de manger la terre à ce moment précis. Si la pollution à Pékin pousse les citadins à rentrer chez eux, la mousson de Bombay, elle, entraîne, à l'inverse, la population à sortir : « Quand la mousson arrive, on sort de la maison, on se met sous la pluie pour se mouiller, c'est marrant. » (Mchaik, 27 ans). Cette pluie est un moment de renaissance tout en étant fédérateur.

À Rio de Janeiro, la captation de l'environnement olfactif oscille nettement entre nature luxuriante et béton urbain, rappelant la topographie segmentée de la ville.

1.11.2.4 Le paradoxe social de la nature urbaine à Rio

La ville de Rio de Janeiro occupe la rive occidentale de la baie de Guanabara et ses îles. Elle s'est développée dans les étroites plaines inondables comprimées entre les montagnes qui encadrent la baie. Celles-ci forment trois grands massifs, Pedra Branca, Gericinó et Tijuca, avec des pics remarquables comme le Pain de sucre et le Corcovado. Une grande partie de sa superficie est occupée par le parc national de Tijuca, la troisième plus grande forêt urbaine au monde qui abrite de nombreuses espèces de faune et la flore caractéristique de la *Mata Atlântica* (forêt atlantique), qui se situe juste en arrière-plan de la ville de Rio de Janeiro²³⁸. L'étymologie du mot « Brasil » provient lui-même d'une origine végétale, du bois rouge, appelé la braise :

To begin with the name of the country, named after red wood found in its forests, red like coals - "brasa" in Portuguese, the country and its people, a blood-red piece of the Atlantic Forest, which for five centuries now we have borne in our hearts, like a hot furnace²³⁹.

C'est aussi ce que nous révèle Mauss (1934) lorsqu'il associe toute l'Amérique Centrale et celle du Sud (Nordeste) au savon fabriqué à partir du bois de Panama, le « brazil » qui aurait pris le nom de cet empire (Mauss, 2013)

²³⁷ L'actrice Moushumi fait une apparition dans un taxi sous la pluie dans le documentaire *Mousson* (2015)

²³⁸ Le portrait géographique de la ville de Rio de Janeiro d'Hervé Théry est disponible en ligne depuis le 6 juillet 2016 : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/actualites/eclairage/rio-de-janeiro-portrait-geographique>

²³⁹ Dans son chapitre 4 « A Perfume named Brazil », Renata Ashcar tire cet origine sémantique de *A View of Paradise*, un volume signé par Antônio Carlos Jobin, Ana Jobin, José Pedro Oliveira Costa en 1995 (Ashcar, 2001)

De manière similaire, les bidonvilles sur les collines (les Morros²⁴⁰) entourant Rio – les favelas²⁴¹ – empruntent leur nom à la plante arbuste *Jatropha Phyllacantha* de la famille des Euphorbacées. Roçinha qui surplombe le nord-ouest de Rio est la Favela la plus grande du pays, peuplée de 69156 habitants²⁴². À Rio, on sent une opposition entre les habitants « favelas » et les habitants « asphalte ». Si la diversité végétale occupe à la fois les montagnes en arrière-plan mais aussi le cœur de la ville en Zona Sul, les odeurs de nature ne dépassent pas les frontières sociales et géographiques. Gabriel, qui est né dans la favela Roçinha, établit tout de suite une césure olfactive qui permet de délimiter les quartiers : « À Copacabana, c'est une odeur urbaine. Alors qu'ici, on est au milieu de la forêt. Je suis né à Roçinha. Ici, il y a l'odeur de la forêt. Et à Copacabana, c'est plus urbain, plus centre-ville. On sent le combustible, la voiture. Là-haut, on sent pas les odeurs de voiture » (Gabriela, 23 ans). Par les odeurs, ce jeune étudiant vivant en favelas oppose la zona Sul (Copacabana) de la Zona Norte (Roçinha). L'odeur de la nature revient aux « favelas » quand l'odeur de combustible revient aux « asfaltos ». Pour Lucas, la ville de l'asphalte surprend par sa chaleur et son intensité. Il la compare non pas aux Morros mais à l'odeur de l'Université de la PUC-Rio (Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro) qui est au milieu d'un site particulièrement vert : « La fac a l'odeur de la pluie, de la forêt, de la végétation. Et l'odeur de la ville, cela a une odeur plus chaude, plus dense (...). Quand je suis à la fac, je me connecte à la nature. La forêt, l'odeur végétale me donnent cette connexion avec la nature. Mais, au centre-ville, je sens beaucoup plus de chaleur. La densité est liée aux gens qui passent, c'est quelque chose de plus intense » (Lucas, 19 ans).

En menant mes entretiens en extérieur sur les espaces partagés de la P.U.C, j'ai eu le sentiment que les étudiants inspirent, sentent les arbres autour d'eux et partagent avec moi leur impression olfactive du présent. Ce sentiment olfactif de naturalité est aussi une manière de me signifier le cadre naturel et privilégié dans lequel ils étudient et de mettre encore une fois à distance la ville beaucoup plus agressive. À la P.U.C, les étudiants sont dans un halo de paix, protégés de la violence, du monde, de l'intensité de la ville.

À Rio de Janeiro, la pauvreté domine la ville : elle se situe en hauteur, au Nord²⁴³. Les coins les plus pauvres sont paradoxalement les plus végétalisés sur les *Morros*. Or, chez les

²⁴⁰ Les collines sur lesquelles se nichent les favelas.

²⁴¹ Lorsqu'on rencontre un jeune de la PUC vivant dans une favela, mon interprète parle avec euphémisme de « *comunidades* »

²⁴² Source de recensement de l'*Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística* (IBGE) de 2010

²⁴³ De manière globale, le Brésil est fracturé entre une partie Nord (Nord-est) extrêmement précaire et une partie Sud beaucoup plus riche, notamment au Sud-est (comprenant l'État de São Paulo, le Minas Gerais, l'État de Rio de Janeiro, l'Espírito Santo).

étudiants appartenant à la classe supérieure, le sentiment de nature ne peut se mêler qu'à un espace de richesse, celui de la P.U.C, une sorte de cocon au cœur de l'asphalte. Pour évoquer la nature, on l'associe soit à la mer, à la forêt loin des favelas, à la campagne ou au cadre bucolique de l'Université. Excepté Gabriel, qui vit à Roçinha, personne ne me parle des collines dominantes derrière la ville. Celles-ci n'existent pas, ne sont pas mentionnées comme réserve naturelle pour les habitants « asfaltos » de la Zona Sul. La fracture sociale de Rio est entérinée par cet oubli géographique. Les odeurs de la nature sont perçues plus loin lors des balades à la campagne, près de la mer ou encore dans le Nordeste mais la nature n'existe pas dans les hauteurs de Rio pour ces habitants du sud de la ville.

Quand l'odeur de la nature est en jeu, il se produit un dépaysement ; on cherche à s'unir avec elle : « Je fais attention à l'odeur de la nature et parfois, je me balade à la campagne et ce sont des moments privilégiés pour faire attention aux plantes, à la forêt. Quand je rentre à la ville, dans l'urbain, ce n'est pas le même effet, je fais moins attention, enfin je fais attention à l'odeur des gens car ils ont une odeur spécifique, des parfums » (Carolina, 25 ans). Carolina précise cette idée en disant que son attention olfactive dirigée vers la nature permet en contrepartie de s'intéresser aux sensations de son corps : « Quand je suis en ville, je suis moins attentif à la nature, à l'espace et donc aux odeurs ; quand je suis à la campagne, je suis plus en connexion à la nature, plus attentive à mon corps et à ce que je perçois ». À partir du moment où il y a nature, on déploie une attention au sensible : « Dans le quotidien, je ne fais pas attention aux odeurs mais j'aime bien l'ambiance de la P.U.C car ici, je peux faire attention aux odeurs de la nature » (Talita, 17 ans). La qualité de l'environnement olfactif amène à se concentrer sur son corps. À travers cet engagement entier vers la perception, l'attention au milieu s'articule à son milieu intime, le corps.

Malgré cet attachement singulier aux odeurs afin de fusionner davantage avec le monde et s'y orienter, les descriptions olfactives sont souvent tissées à partir d'un assemblage d'expériences de perception similaire et non une seule, marquante. La nature de l'expérience olfactive ne se prête pas simultanément à l'entretien d'explicitation qui aspire à un détail précis d'un moment qui se vit. La difficulté de cette puissance métonymique donne pourtant l'impression de vivre une expérience profondément unique : l'entrée dans la perception olfactive ouvre la voie de l'intimité. En dépouillant les expériences olfactives d'une représentation ou d'une idée sur quelque chose, l'odeur devient alors un symbole de connexion affective où les plus grands faits historiques se fondent à partir de l'histoire subjective. En cela, l'odeur est encore une fois le pilier d'un repère temporel et spatial.

1.11.3 Quand l'odeur fait histoire

Si l'olfaction est orientée, elle fait aussi événement et se présente parfois comme le témoin concret d'une situation à l'intérieur d'une époque. À partir de scène précise et localisée, elle contribue à comprendre et à faire histoire (4.3.3.1). Dans l'histoire plus singulière de la personne, on peut voir l'odeur comme élémentaire et constitutive (4.3.3.2). La naissance d'une pratique individuelle, reprenant les habitus familiaux ou les modifiant, va aussi avoir un impact consistant sur la manière de vivre l'odeur (4.3.3.3)

1.11.3.1 L'odeur est le contexte

C'est le cas de Cyliang, un jeune parfumeur Pékinois. Selon lui, les réminiscences de l'odeur de son enfance sont avant tout tracées par des marqueurs socio-économiques révélateurs de la Chine de la fin des années 80. Chaque hiver, enfant, il sentait l'odeur du chou chinois. Cette odeur a pris ensuite une dimension contextuelle à part entière : le chou au début de l'hiver, c'est l'odeur de la préparation des conserves. L'odeur signale que les derniers fruits et légumes sont épuisés, que l'hiver offre moins de fruits de saison. La Chine était un pays très peu ouvert à l'époque, la mondialisation n'était pas encore généralisée. Pour se nourrir, tout le monde cuisait le chou et le mettait en conserve. L'odeur du chou cristallise à la fois l'enfance de Cyliang mais aussi un ensemble de pratiques et d'organisation liées à une histoire sociale, politique et économique. L'expérience olfactive reste intrinsèquement personnelle tout en s'insérant dans un événement social plus vaste. Mon interlocuteur n'est pas le seul à évoquer une odeur de l'enfance en y injectant l'odeur du passé. Une autre interlocutrice Pékinoise se réfère à une odeur dont la scène décrite allie liberté et jeux interdits. Il y a parfois une nostalgie de la Chine qui se fonde à partir d'une période résolue, comme celle de l'enfance : « On grimpait sur les bâtiments qui n'étaient pas encore construits, comme des garçons, c'était singulier, c'était l'aventure, C'était ... je sais pas... un jeu un peu singulier. (...) Car, à ce moment-là, dans euh...c'était mon enfance plutôt les années 80-90, à ce moment-là, on n'était pas trop stressée par l'école ou d'autre chose comme ça, donc on avait plein de temps pour faire ce qu'on voulait (...) beaucoup plus que maintenant. C'était bien. Euh attends, dans les années 90 (...). J'ai déjà 26 ans... Et oui, l'odeur de cette époque, c'est peut-être l'odeur du gaz. Je sais qu'en fait il y a une partie des gens qui se réjouissent des odeurs de gaz. Et quand j'étais petite aussi, souvent il y avait des nouvelles constructions...et cette odeur qui est là. Et je ne sais pas, j'étais un peu ignorante, je ne savais pas que cela pouvait nuire à la santé et moi j'allais

souvent dans ce type d'endroit pour sentir le gaz car cela me calme... comme tu sais comme la cocaïne, comme la drogue. Quelque chose comme ça » (Chengqingyu, 26 ans).

Dans cet extrait, l'odeur de gaz est symbolisée comme l'odeur de l'époque liée au plan massif de reconstruction de la ville. Cependant, cette odeur est maintenue par notre interlocutrice dans une relation active, fondatrice. Malgré la toxicité du gaz, cette odeur réunit la liberté de jouer, de grimper, de ne pas être sous pression et de sentir peut-être sans jugement une chose interdite. Ce sont les prémisses de la transformation de la Chine, un temps de latence où l'enfance peut être encore joyeuse. La dernière génération d'insouciance. Malgré la connaissance du danger et la volonté rationalisée de se séparer de cette odeur, elle reste, même physiologiquement, un remède salvateur.

C'est avec une dernière odeur qu'on a l'impression de pouvoir dresser un tableau de la Chine des années 80 où, cette fois, une interlocutrice évoque la ruralité. Son souvenir d'enfance fait office de patrimoine olfactif historique : « Il y a aussi l'odeur, quand j'étais à la campagne – petite – il y a 30 ans, il faut savoir qu'à ce moment-là, en Chine, les campagnes étaient très peu développées, il n'y avait pas d'électricité. Je faisais mes devoirs à la bougie. Et une fois, une mèche de mes cheveux a brûlé à cause de la bougie. Cela sentait la brûlure mais j'aime bien ça » (Zhadam, 33 ans, Pékin). À travers l'odeur subsiste la réapparition d'un usage qui n'est plus et dont l'odeur est la dernière trace. Ces scènes olfactives où le chou symbolise la frugalité de l'hiver, le gaz, les reconstructions et les cheveux brûlés, la campagne profonde nous permet de dessiner à travers des singularités, une histoire collective plus grande.

Ces récits sont aussi le fruit d'une transmission répétée et intégrée à chaque génération comme le devoir de mémoire d'une époque que l'on n'a pas connue mais qu'il est interdit d'oublier. C'est le cas d'une interlocutrice Carioca que je rencontre dans un dîner informel. Bien que je n'aie pas d'enregistrement de son récit, je me souviens qu'elle a évoqué avec précision l'histoire de sa grand-mère vietnamienne. L'odeur se présente comme un devoir de mémoire à travers une pratique, conscientisée et contextualisée, d'une période de guerre. Il y a au cœur de la singularité de l'histoire familiale olfactive, une universalité. Vivant au Vietnam au moment de la guerre (1965-1973) dans un village au Nord du pays, cette grand-mère connaît la famine – les denrées alimentaires sont extrêmement faibles. Une fois, pourtant, elle réussit à obtenir une mangue au marché noir. Trouver une mangue, c'est un trésor. En arrivant chez elle, elle prévient sa famille de fermer les fenêtres pour ne pas attirer l'œil des voisins. Elle sort la mangue du sac. Partager la mangue en six, c'est terriblement frustrant et peu nourrissant. Elle propose donc aux cinq personnes vivant avec elle de se réunir autour de la mangue et de la respirer à tour de rôle. À défaut de pouvoir vraiment se nourrir, il s'agit de la humer, de

comprendre ces détails nutritifs par l'odeur, d'entrer en contact avec elle et de sentir tout son être. L'odeur de la mangue symbolise la guerre mais plus spécifiquement, elle parle de ce qu'on fait pendant la guerre. À travers cette symbolisation abstraite et métonymique, il y a ici le déroulement d'une expérience olfactive mise en acte et partagée qui s'inscrit comme une pratique pendant la guerre d'abord, et comme un rituel²⁴⁴ ensuite. La jeune femme précise qu'elle ne peut pas avoir une mangue entre les mains sans conscientiser une manière du sentir et d'avoir en arrière-plan cet imaginaire de la guerre, du foyer démuni, de la solidarité familiale, de la jalousie des voisins.

Cette pratique singularise et rend vivante la factualité des enjeux de la guerre. À travers une situation olfactive anodine, il y a un déroulement beaucoup plus vaste, une dimension coordonnée de tout un champ de l'histoire contemporaine. On peut voir à travers cet exemple olfactif un témoignage intact pouvant être intégré à la micro-histoire²⁴⁵ où finalement : « Le sens de l'odorat se met en branle quand les autres sens sont en suspens, en des moments, pourrait-on dire, de matérialisation et de dématérialisation, lors de la survenue et de l'éloignement des choses, des situations ou d'événements (...) le contexte d'une odeur est tout simplement le monde lui-même » (Gell, 2006).

Qu'en est-il des pratiques olfactives qui ne sont pas transmises par le récit ? Comment faire également histoire ?

1.11.3.2 Acquisition et transformation des pratiques olfactives

Dans leur majorité, mes entretiens révèlent une relation aux odeurs qui se constitue grâce à un apprentissage conduisant à regarder, toucher, sentir certaines choses au détriment d'autres. La parole des jeunes adultes trahit celle des enfants qui viennent d'apprendre à distinguer le bon du mauvais et cherchent à tout prix à l'imposer. Les traces de ce dégoût appris sont encore présentes à certains endroits, faisant écho aux mots de Bataille :

²⁴⁴ Pendant la fête des cabanes (*Souccot*), le rabbin embaume la pièce avec un cédrat de la même manière. Il est possible de le prendre et de le sentir mais non de le manger à cause de son prix élevé. C'est ce que nous confie un interlocuteur brésilien à Rio de Janeiro (cf. ANNEXE 2019-A).

²⁴⁵ La « micro-storia » débute en Italie dans les années 70 par les questionnements autour de la revue *Quaderni Storici* et cette même approche micro-historique existe en France depuis 1980. Comme le rappelle Marie-Luce Gélard, cette micro-histoire est considérée comme révolutionnaire « dans la mesure où elle remettait en cause les fondements à la fois théoriques et méthodologiques de l'histoire dite « conventionnelle » et pas seulement de l'histoire mais aussi de l'ensemble des sciences sociales » (Gélard, 2016).

Nous croyons qu'une déjection nous écœure en raison de sa puanteur. Mais puerait-elle si d'abord elle n'était devenue objet de notre dégoût ? Nous avons vite fait d'oublier le mal que nous devons nous donner pour communiquer à nos enfants les aversions qui nous constituent, qui firent de nous des êtres humains (Bataille, 2011 p.62)

Les injonctions morales sont d'abord acquises puis incorporées comme une évidence au point que la mémoire vive fait défaut : « Je ne me rappelle pas. Enfin si, il ne faut pas sentir les choses sales comme les ordures, les vêtements sales. Il ne faut pas toucher et sentir les choses sales. On m'a interdit aussi de sentir l'odeur de chien. C'est sale, il y a plein de microbes. J'ai appris à aimer les chiens mais pas l'odeur des chiens » (Lishanshan, 18 ans, Pékin). Le « il faut » renvoie à une dimension profondément morale animée par une loi de la contagion. On retrouve cette expression quand l'odeur signale qu'il faut agir : prendre une douche, nettoyer, éradiquer pour éviter le drame de la contagion du mal. Ce rappel des lois est ensuite parfaitement intégré comme si elles étaient non dictées mais naturellement posées par binarité : « la mauvaise odeur, c'est ce qui sent mauvais, c'est les ordures, la nourriture périmée ; ce qui sent bon, c'est la nourriture, les brochettes, le parfum de viande et aussi le parfum de ma maman qu'elle utilise depuis que je suis petite » (Lishanshan, 18 ans, Pékin). Cette distinction binaire s'inscrit comme un héritage familial de base où les parents indiquent ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas, notamment avec l'odeur : « Quand j'étais petite, ma mère nous amenait plein de fleurs à faire sentir mais juste après, elle nous montrait des arbres qui sentaient mauvais, qu'on ne pouvait pas sentir. Il y a des plantes qui sentent mauvais, qu'on ne pouvait pas sentir, mais la nourriture il fallait plutôt la sentir aussi » (Hélène, 35 ans, Pékin).

Une fois le jugement construit, on ne revient plus à l'éducation des parents, on l'affirme pour soi comme une vérité à part entière : « L'odeur du caca, ça fait sale. Avant, j'avais un petit chien mais je trouvais le chien sale à cause du caca donc maintenant c'est ma belle-mère qui l'a. Je sentais l'odeur du chien et pour moi, c'était sale » (Limo, 26 ans, Pékin). Ces règles de l'espace propre ne sont pas seulement liées à une moralité acquise mais aussi à un ensemble de pratiques congruentes avec cette morale : « Ma mère m'a appris à mettre la couverture au soleil pour qu'elle ait une odeur de soleil. Je pense que tout ce qui est en contact avec la peau, les draps, les vêtements, les sous-vêtements, il faut avoir l'odeur du soleil. Le sale, c'est lorsque tout ce qui est en contact avec la peau est collant. Donc oui, je mets tous les jours ma couverture sous le soleil, je l'étends, je le fais sans y penser. L'odeur, c'est ... c'est difficile à décrire » (Lishanshan, 18 ans). L'apprentissage de l'odeur est décrit par l'acquisition d'un savoir : « Oui, grâce à ma mère, je connais des savoirs liés à la médecine. J'ai été habituée à leur odeur.

Je sais qu'il faut manger des bananes et la peau de banane peut baisser la pression du sang. Tous les fruits et légumes rouges peuvent augmenter la quantité du sang dans le corps et puis ma mère cuisine de manière très équilibrée : portion viande, portion légumes. Ma mère fait très attention au petit-déjeuner » (Carrie, 25 ans, Pékin).

La plupart du temps, mes interlocuteurs ne se rappellent plus exactement comment s'est déroulé le changement tellement il est lié à des micro-actions, une humeur, des influences extérieures, un palais qui se développe, des assemblages et contextes nouveaux : les apprentissages se font majoritairement dans l'enfance et l'acquisition de ces changements est oubliée.

Si la socialisation olfactive est profondément liée à l'éducation parentale binaire des bonnes et des mauvaises choses, les rencontres plus tardives de l'odeur entraînent des modifications. Les évolutions de goûts olfactifs sont présentes dans chaque cas où se dessinent plusieurs contextes qui encouragent la modification liée aux frères et sœurs, aux amis, au couple, à la publicité, à Internet : « Oui peut-être. Il y a des odeurs que je n'aimais pas trop mais au fur et à mesure, je les aime de plus en plus. Cela dépend de moi-même. Quand j'étais petite, je ne mangeais pas d'épinard. Je ne mangeais pas quelques légumes. Mais ma mère et mon frère me disaient, c'est bon pour la santé, il faut en manger et maintenant, j'en mange. Mais, j'en mangeais pas et puis petit à petit, j'ai commencé à en manger. C'est comme le gingembre, je n'en mange jamais et ma grand-mère mettait des tout petits bouts dans les raviolis et dans les plats mais je le sentais à l'odeur tout de suite, des tout petits bouts, et je ne pouvais pas. Et puis, je commence doucement maintenant à pouvoir manger des petits bouts » (Johanna, 24, Pékin). Malgré la présence d'un frère et d'une grand-mère qui recommandent la nourriture bonne pour la santé, Johanna précise que le passage entre « ne pas aimer » et « aimer » l'odeur dépend seulement d'elle-même.

En tout cas, je remarque que la meilleure façon de vivre l'odeur est de la pratiquer. Lorsqu'on se met à pratiquer soi-même les habitudes olfactives préalablement construites dans le cercle familial, il y a à ce moment-là, une prise de conscience de la perception où le rapport à l'odeur s'individualise davantage. Le passage ci-dessous montre comment l'explicitation permet de verbaliser une pratique qui modifie le rapport à l'odeur. Une jeune femme marathi vivant à Bombay me parle de sa relation aux pickles (cf. ANNEXE 2018-AI) :

AI : Quand j'étais jeune, je n'aimais pas les pickles à cause de l'odeur, c'est une odeur très forte. Mais, plus tard, j'ai commencé à faire les pickles moi-même et je réalisais que je n'aimais pas l'odeur de trop d'épices, j'ai pu alors adapter avec les épices que

j'aime, mieux doser. J'aime faire un équilibre entre le piment, d'autres épices et le vinaigre.

L : Comment tu as appris à équilibrer ?

AI : J'ai juste essayé. J'ai regardé des recettes en ligne pour voir s'il y avait des gens qui mettaient moins de piment. Et puis, j'ai trouvé, je me suis dit, là ça va c'est pas trop. Le piment ne va pas trop sentir.

L : Mais, tu as commencé à faire des pickles alors que tu n'aimais pas ça ?

AI : Oui, parce que mon père aime cela, il adore les pickles comme beaucoup d'autres choses et il voulait que j'en fasse. Je le fais pour lui. Oui, moi je préfère manger des choses fraîches, de la nourriture plus fraîche, même les gâteaux ou les cupcakes, j'adore l'odeur (...)

L : Si on revient sur le pickles, comment tu as commencé à apprécier ?

AI : D'abord, quand j'ai commencé à réaliser les pickles moi-même, j'ai réalisé que c'était comestible, avant je ne me le représentais pas. Et puis, je pouvais faire mes pickles en fonction de mon goût à partir de cette base ... et notamment en mettant plus d'acidité pour la fermentation, en jouant avec le vinaigre de base, l'oignon, le piment. Tu sais que l'acidité est en train de fermenter juste en ouvrant la bouteille et quand l'air est conservé à l'intérieur du pot. Si immédiatement, on a l'odeur du vinaigre ... on sait qu'on doit ouvrir car cela a trop fermenté. Je reconnais ça. Si je n'arrive pas à percevoir le bruit, si je n'entends rien, immédiatement, je me penche sur l'odeur. Et rien qu'à l'odeur, c'est très fort et ça me dit que c'est pourri (rire). Je me dis dans ces cas-là que les pickles ont trop fermenté. Et j'essaye de faire quelque chose avec (...). Je peux dire, tu sais, si le pickles il n'a pas fermenté comme je voulais, que je ne peux pas le manger, je le dépose encore un peu à ma fenêtre et puis sinon, je vais l'amener au compost de communauté en bas de l'immeuble. Mais, seulement s'il n'est pas pourri, je le mets (Ainein, 28 ans, Bombay)

Dans ce témoignage, plusieurs éléments indiquent la construction d'un intérêt olfactif. La jeune femme s'empare d'une pratique culinaire pour en modifier l'odeur et l'adapter à son propre goût. Les recherches sur Internet lui permettent de trouver ce qu'elle n'aime pas dans les pickles et de trouver des solutions pour remédier à cette intensité pimentée. La présence du père joue aussi un rôle pour répondre à son plaisir. Mais sa fabrication personnalisée des pickles modifie sa relation à l'odeur des pickles et donc à son goût. Cette nouvelle recette olfactive rend les pickles comestibles. Cet engouement pour les pickles coordonne avec la naissance

d'une compétence et appréhension sensorielle. Le bruit signale d'abord l'état de la fermentation, puis l'odeur, en dernier recours, permet d'évaluer sa qualité. Pour aimer l'odeur du pickles, il faut procéder à son élaboration au point d'en modifier les contours, de l'affronter et d'en faire une odeur qui apparaît comme une signature de la personne qui la produit :

Toutefois, ces inscriptions catégorielles n'excluent pas, à leurs frontières, des expérimentations : des transferts de pratiques et d'objets entre genres et générations, des conduites transgressives ou des bricolages à la recherche de sa propre signature olfactive, renforcent ainsi le jeu dialectique entre le sentiment croissant de sa propre singularité et la force des appartenances collectives (Diaso, 2015).

Ce type de témoignage se retrouve aussi à propos d'une recette maternelle qu'une Pékinoise s'approprie en procédant à son propre mélange (cf. ANNEXE 2017-J) :

L : Y at-il quelque chose qu'elle t'a bien appris à faire ?

J : Oui les raviolis. Je pense que maintenant, je les fais mieux que ma mère. Enfin ça dépend de la viande et des légumes. Cela dépend de la viande et des légumes. Je pense que mes raviolis sont trop bons mais peut-être que ma mère pense que : « ah mais qu'est-ce que tu fais, cela a l'air horrible ! » alors qu'elle n'a pas goûté, elle a juste entendu comment je fais.

L : Comment tu as appris à faire les raviolis ? C'est quoi ta recette ?

J : Je fais des pâtes avec la farine et aussi je mélange la viande et légumes et ...

L : Avec l'huile de sésame aussi ?

J : Oui, avec de l'huile de sésame. Je mets beaucoup d'huile de sésame mais ce n'est pas pareil.

L : Et après ?

J : Et après je fais la forme de chez moi. C'est ma mère qui m'a appris comment faire la forme des raviolis quand j'étais petite et après je cuis à la casserole et on mange.

L : E les odeurs pendant que tu fais les raviolis ?

J : Hummm ... Les odeurs de raviolis. Oui, il y a l'odeur de la viande et de légumes mais je mets plus d'ingrédients que ma mère. Elle fait des raviolis avec la viande de

mouton et moi, je mets du porc et oui, elle met plus d'huile de sésame que moi. Beaucoup plus. Donc, c'est ...normalement quand je fais les raviolis avec elle à la maison, je sens trop fort, l'odeur du sésame. Les miens ont une odeur parfaitement équilibrée.

À nouveau, ici, l'appropriation personnelle de la recette consiste non pas à changer les ingrédients mais à les doser différemment pour faire apparaître un rythme d'odeurs différents par rapport à une autre recette où la mesure des ingrédients sonnent juste à l'odeur quand d'autre sonnent faux. Joël Candau nous révèle aussi qu'un grand chef de la région niçoise se compare à un chef d'orchestre. Les odeurs sont pour lui des notes de musiques (Candau, 2004, p.61) En tout cas, plus la pratique est faite individuellement, plus elle s'autonomise de la production parentale. Il y a un processus perceptif aiguisé grâce à une construction de l'extension hors de soi, constituant alors le prolongement de son identité olfactive.

Or, quand il n'y a pas vraiment d'habitude, on essaye d'imiter à la virgule près les gestes et la relation aux odeurs du parent, comme c'est le cas de Gabriel à Rio qui fait le ménage uniquement quand sa mère s'absente et cherche à ne pas la décevoir en y reproduisant toutes ses petites habitudes. La perception est beaucoup plus passive.

Plus on s'approprie une pratique, plus on s'approprie les contours, le fond tacite et le rythme de cette pratique qui se loge dans l'olfactif. Cela fait qu'on entre en contact avec l'acte et l'objet. La pratique active rend sa perception tout aussi active et invite alors à la transformer, à la perfectionner autant que la pratique. C'est en cela qu'on peut qualifier l'olfaction d'olfaction. La perception de l'odeur n'est pas figée ; elle évolue à partir du moment où on la convoque en la pratiquant et en la faisant bouger. Faire soi-même permet aussi d'analyser le processus de la perception puisqu'il est mobilisé différemment quand l'odeur vient de sa production et non d'une autre. Les facteurs d'analyse sont distincts, on atteint le processus grâce à une appropriation.

Parfois, c'est aussi la nouvelle vie en couple qui indique que les concessions sont faites pour s'adapter aux désirs et au champ de prédilection de l'autre : c'est le cas de Shivaji (Bombay) qui se force à tolérer les médicaments ayurvédiques pour plaire à sa femme (cf. ANNEXE 2018-S), c'est le cas d'Hélène (Pékin) qui est d'accord pour goûter à nouveau le durian pour partager un bon moment avec son compagnon mais aussi d'Alberto (Rio de Janeiro) qui réussit à dépasser la mauvaise sensation que lui procurait une odeur de plante chez sa copine. La vie en collocation est beaucoup moins tolérante avec les odeurs des autres comme on l'a vu avec Lejiahang et les enfers olfactifs de son appartement partagé (cf. ANNEXE 2017-

L), mais aussi d'Ailin qui est gênée par l'odeur de famille dégagée par une des pensionnaires de son dortoir (cf. ANNEXE 2017-A).

Cependant, le changement de pratiques participe aussi au changement de la perception :

L : Comment ça, cela t'incommode ?

J : Cela sent le poisson

L : Et quand tu sens le poisson, qu'est-ce qui t'incommode ?

J : Ah, c'est difficile... Cela m'incommode l'odeur du poisson mais pourquoi ? Je n'ai jamais pensé, je ne sais pas après je fais la liaison avec le fait que je suis végétarien et je n'aime pas manger du poisson. Mais, quand même il y a certaines préparations du poisson qui ne me déplaisent pas, c'est agréable.

L : Et comment elle est ta perception des odeurs depuis que tu es végétarien ? On pourrait revenir si cela te dit au moment où tu es devenu végétarien...

J : Alors oui... je suis végétarien depuis 2014, cela fait déjà 5 ans et oui, c'est sûr cela a changé ma perception, oui, c'est différent

L : Comment cela a changé ?

J : Oui, c'est une question qu'on me pose souvent. Par exemple, la dernière fois, récemment, j'étais avec des amis et quelqu'un a commandé un risotto aux crevettes. Pour moi, l'odeur c'était bien, j'ai aimé. Mais, par exemple, il y a des odeurs qui sont devenues répulsives comme l'odeur poulet.

L : Mais, avant, tu n'étais pas révolté par le poulet. Tu n'es pas devenu végétarien à cause du poulet ? De quel côté cela s'est passé ?

J : Avant, je ne faisais pas beaucoup attention aux odeurs et après que j'ai arrêté de manger de la viande et par exemple du poulet, je passais plus de temps à faire attention. Avant, il y avait aussi des odeurs de nourritures que je n'aimais pas, qui étaient répulsives, par exemple le foie.

L : Bon, donc depuis que tu es végétarien, il y a plus d'attention aux odeurs et ça ...comment cela se fait ?

J : Au début, ce qui a changé, c'était la relation avec la nourriture. Beaucoup de gens me disaient : tu vas être animique, malade si tu ne manges pas de protéine, fais

attention. Je me suis mis à faire plus attention à ce que je mange et donc avec cette attention, je change ma manière de percevoir les odeurs aussi (Jao, 28 ans).

Avec ce changement de pratique alimentaire, on a l'impression que les odeurs ont contribué à son statut de végétarien puisque certaines odeurs d'abats sont répulsives. Mais le changement alimentaire produit aussi une modification de ses perceptions. Toute évolution dans le mode de vie quotidien a un impact sur les odeurs rencontrées et la manière de les rencontrer. Il n'est pas rare que mes interlocuteurs évoquent d'abord l'orientation vers une nouvelle pratique pour y constater des changements perceptifs.

Or, les différentes influences sociales restent subsidiaires par rapport au parcours individuel des choix olfactifs. Quand mes interlocuteurs ont une sensibilité à l'odeur, ils revendiquent une fonction autodidacte de l'odeur tout en ayant conscience des contextes de modification des préférences. C'est le cas d'Ailin qui insiste sur sa sensibilité singulière qui n'appartient qu'à elle : « Je pense que c'est moi-même, c'est moi-même mes découvertes, le sentir, l'odeur, parce que je suis un peu sensible, j'ai, je suis sensible à la mémoire et à l'odorat aussi. J'aime bien lier l'odeur et les mémoires. Et notamment quand je sens que l'odeur me rappelle certaines mémoires d'avant » (Ailin, 20, Pékin). Il y a donc une histoire personnelle de la relation à l'odeur.

1.11.3.3 L'histoire personnelle régie par une action olfactive

Au cours des entretiens, il n'est pas rare que soit abordée plusieurs fois la même situation olfactive quand bien même elle a déjà été traitée auparavant. Il y a des odeurs sur lesquelles on insiste. Il n'est plus question de bonnes ou de mauvaises odeurs mais plutôt de territoire olfactif affecté avec lequel il s'agit de jongler et de dialoguer même si l'odeur fait contraste et contredit. Ces odeurs sont au-delà des dichotomies du bien et du mal : elles deviennent étrangères même quand elles sont rassurantes et familières. L'affect olfactif laisse place à des redondances avec lesquelles on discute en permanence. Elle n'est plus seulement une odeur mais une odeur par relation. Ce parcours relationnel est affecté, puis désaffecté et retransformé.

Dans le témoignage ci-dessous, l'odeur de la machine à laver apparaît comme un fil directeur orientant des choix de la vie. L'histoire personnelle semble se résumer à une odeur consciemment mono-orientée (cf ANNEXE 2017-A) :

A : hummm L'odeur de vêtements, c'était parce que ma maison était très petite quand j'étais un enfant et il n'y avait pas beaucoup de soleil et c'était un peu humide donc il y avait toujours cette odeur de vêtements dans la maison. C'est pourquoi. Et le bonb...

L : C'était dans la ville ?

A : Oui, dans la province de Lannin, c'est dans le nord de la Chine

L : Ces odeurs-là tu les as déjà ressenties ailleurs que là-bas ?

A : Oh oui... hummm, hummm, laisse-moi réfléchir (Silence) En hiver, quand il neige, euh souvent, je ne suis pas très heureuse, je suis triste et après il me semble que je me rappelle cette odeur de vêtements et cette odeur de la machine à laver, de « Washing » ?

L : Quand tu dis « washing », c'est la machine à laver ou la lessive ?

A : Ah de lessive qu'on met dans la machine

L : Cette odeur, tu disais, elle te rend triste ?

A : Ah oui, parce que quand j'étais petite, je n'étais pas très heureuse, mes parents se battaient très souvent. Donc, maintenant, quand en hiver, je ne sais pas pourquoi, l'hiver quand j'étais petite, et quand il semble qu'il va neiger, je repense à cette odeur. Oui. Je n'ai jamais pensé (petit rire) à cette question.

Puis, à la fin de l'entretien, la personne y revient car cela paraît obligatoire pour avoir une sincérité dans le témoignage. En dépit d'être originale, mon interlocutrice insiste sur cette odeur.

A : oui, comme les vêtements, l'odeur de la machine à laver, même si quelqu'un doit penser que c'est pas très amusant.

L : la lessive ?

A : C'est pas l'odeur de lessive, c'est l'odeur de la machine à laver à l'intérieur. C'est l'odeur spéciale de ma vie. Quand j'étais petite, je laissais ma tête dans la machine à laver (rire), j'étais très curieuse. Souvent, cette odeur, on ne l'aime pas mais moi, je l'aime.

L : Tout à l'heure, tu disais que cette odeur en même temps était assez négative car elle te rappelle un passé un peu ...

A : Oui, c'est négatif mais familier. Je me sens en sécurité. Oui.

I : Ah... (comme un soulagement, un intérêt)

En n'induisant pas des odeurs précises sur lesquelles se pencher en entretiens, la parole de mes interlocuteurs suit souvent un parcours de vie. Mais il s'agit souvent de revenir à la même odeur en y dépliant toujours plus de nuances. Quand une personne revient sur la même odeur plusieurs fois en entretien, j'y perçois une façon de livrer un peu plus une partie de l'histoire personnelle, peuplée de paradoxes, non linéaire : l'odeur de la machine, c'est le petit appartement étriqué, humide avec les vêtements, les disputes des parents mais aussi une envie d'aller à la rencontre de cet objet qui sent et d'en faire presque un refuge. C'est accepter une odeur négative comme pilier de son identité. Il n'y a pas d'amour inconditionnel pour une odeur mais une relation complexe avec laquelle on continue de vivre et d'évoluer. Dans cet entretien, la réaction finale de mon interprète montre aussi qu'il y a de l'étonnement alors même que cette odeur en elle-même a déjà été évoquée.

Selon Joël Candau, on pourrait parler de processus de patrimonialisation qui dépend tout autant, sinon plus, de la possibilité d'une appropriation individuelle des récits que des dynamiques d'appropriation collective (logiques communautaires, politique des institutions, groupes d'acteurs, associations locales, etc.) (Candau, 2016).

Dans un autre témoignage (cf ANNEXE 2018-A), l'odeur constitutive de l'existence semble se dessiner car elle revient à plusieurs reprises dans le témoignage. Cette insistance montre encore une fois que ce n'est pas plat mais bien une relation « activante » :

A : En fait, il y a ... (parle en Marathi) il y a un petit coin aussi où on met du bois, c'est comme un chauffage mais sur ça on fait la cuisine et il y a un truc comme ça sur lequel on met la casserole dessus. À Bombay, je ne suis pas très habituée mais vu que je retournais souvent dans l'Uttar-pradesh avant, c'est là-bas que j'avais mes repères. Il y avait une odeur spéciale qui a marqué mon esprit, j'y étais attachée, dès que je retournais en Uttar-Pradesh, elle était dans mon esprit. Un de ces jours, je remarque cette odeur dans un temple « Ghandou » mais en fait cette odeur provient d'un tas d'ordures. Jusqu'alors, j'ignorais que ça sentait la poubelle et j'étais seulement très attachée à cette odeur. Cette odeur, celle que j'aimais, en fait elle me rappelait aussi cet endroit où je vivais avec les gens et aussi...

Lou : Comment c'était cette odeur de poubelles ?

A : (parle en Marathi)

I : Elle dit que quand elle allait dans ce temple dans le quartier, c'était cette odeur qui était dans cette ambiance autour du temple « ghandou » mais elle ne savait pas d'où cela venait. Elle associait cette odeur toujours avec ses visites au temple.

Lou : Quand tu dis, c'était « dans mon esprit », « cela vient de quand je visitais l'Uttar pradesh », comment tu peux décrire cette odeur qui arrive quand tu es ailleurs ? Comment cela apparaît dans ta tête cette odeur ? À quel moment cela te revient ?

A : La plupart du temps, j'étais seule et cette mémoire avec le temple, l'odeur était la seule chose que je pouvais relier à cet endroit, je pouvais l'attraper de manière plus directe avec l'odeur. C'était purement physique.

Puis, encore une fois, à la fin de l'entretien cette odeur habite encore son esprit comme un fantôme parce qu'elle reflète en définitive une grande partie de sa vie à laquelle elle doit renoncer :

Lou : As-tu commencé à apprécier les odeurs avec le temps ? Y a-t-il eu des changements ?

A : Ce n'est pas à propos d'une préférence. Mais, j'ai commencé à moins m'attacher à certaines odeurs. Ce n'est pas vraiment détester mais arrêter de m'y attacher. Notamment avec l'odeur de poubelles, quand j'ai su, j'ai commencé à moins m'attacher à l'ambiance.

Lou : Comment tu as appris pour cette odeur de poubelle ? Comment tu as découvert ?

A : Euh... je sentais cette odeur dans ma cuisine alors que je ne faisais pas la cuisine. Ce n'était pas une odeur de cuisine. Et puis, j'ai commencé à ouvrir les placards, je suis tombée sur ma poubelle, toujours à la même place et j'ai compris. C'était chez moi que je l'ai découvert.

Lou : Et dernière question à propos ... avant, quand tu ne savais pas que c'était l'odeur de poubelles, c'était quoi l'association que tu te faisais ? Le temple tu disais mais il y a aussi autre chose ?

A : C'était une odeur à laquelle j'étais très attachée, très proche de moi, c'était tout ce dont je me rappelais de ma ville natale alors que j'étais à Mumbai. C'était fort très fort. Mumbai, c'était nouveau pour moi.

Lou : C'était quoi qui apparaissait en premier dans la mémoire ?

A : Ce qui se passait, dans ma mémoire, c'était les 10 derniers jours où j'étais là-bas et après cela partait et c'était une nouvelle mémoire.

Dans ce témoignage, mon interlocutrice n'arrive pas à se détacher de cette odeur qui rappelle sa ville natale, là où elle vivait avant d'être mariée. En découvrant que l'odeur chérie est celle de la poubelle, elle trouve le moyen de rejeter l'odeur et de repousser la ville qui n'est plus la sienne. Malgré les mots et les catégorisations, il y a l'odeur qui surgit dans son quotidien, dans sa cuisine et qui l'invite à s'y replonger. Les tentatives de désaffection ne fonctionnent pas comme elle voudrait. Dans l'évocation répétée de cette odeur, je vois un attachement mais aussi un lot de coutumes qui fait référence au temple, aux gens, à la poubelle du temple, puis à sa poubelle à elle. C'est une odeur qui la suit dans son quotidien, pour mieux supporter l'absence d'une vie passée qui disparaît.

En tous cas, les affinités électives de l'odeur sont liées à un champ préférentiel orienté et désorienté avec des allers et venues, des tentatives d'oubli ou d'acceptation.

Malgré les conditions parfois difficiles pour engager des entretiens d'explicitation plus fournis, il y a un balbutiement fort, une entrée dans des mondes interpersonnels et la mise à jour de savoir-faire et de fonctionnements olfactifs assez variés. Les entretiens réussis sont marqués par des temps d'attente, une recherche de l'authenticité et la sincérité d'avouer qu'on n'a jamais pensé à cela, qu'on ne sait pas comment le dire. Cette première conscientisation de l'odeur m'a donnée une soif encore plus grande de creuser les diverses modalités d'apparition de l'odeur au moment de sa perception. Je me suis mise alors en quête d'une autre description du rapport olfactif par le biais d'entretiens en France, cette fois sans interprète.

Centré sur la sensibilité olfactive du dedans, ce dernier chapitre ouvre de nouvelles voies, non plus seulement introspectives mais intéroceptives. La relation sujet-odeur s'épaissit, se dilate : elle est constitutive d'un rapport spatio-corporel très intense qui en appelle au mouvement.

1.12 Chapitre XII. L'olfaction, vecteur du mouvement et du geste

En continuant à approfondir la question de l'olf-action en recourant à la méthode de l'entretien d'explicitation en France, ce dernier chapitre rend compte des premiers pas d'une recherche menée avec Federica Fratagnoli à Nice au fil de plusieurs ateliers olfactifs s'inscrivant dans un cours dédié à l'analyse du mouvement.²⁴⁶ Lors de ces sessions, nous avons expérimenté une nouvelle manière d'entrer dans l'expérience olfactive à partir de plusieurs dispositifs : une expérience de mise en mouvement à partir d'une odeur, où nous nous sommes demandées si la composition de l'odeur (note de fond – note de tête) pouvait influencer la direction prise par le mouvement du corps (3.4.1) ; des parcours commentés olfactifs (Jean-Paul Thibaud, 2003) consistant à décrire la perception au moment du sentir pendant plusieurs minutes (3.4.2) ; des expériences olfactives guidées, qui invitaient le sujet à laisser surgir du mouvement à partir des odeurs choisies, revisitées grâce à des entretiens d'explicitation ou d'auto-explicitation (3.4.3).

1.12.1 La mise en mouvement à partir d'une odeur

En menant des entretiens en français sans intermédiaire dans cet atelier, j'ai eu le sentiment de pouvoir davantage maintenir mes interlocutrices en évocation et de les accompagner avec plus de fluidité, sans barrière du langage. Cette facilitation de la relation intersubjective m'a permis de me détourner d'une communication traditionnelle en accompagnant le sujet plus qu'en lui imposant un jeu de questions et de réponses. Comme la mise en évocation se passe quelques minutes après l'expérience, le moment olfactif arrive à être ancré et précis. Par cette idée féconde d'explicitement une odeur si vite sentie, on découvre, ici, comment l'expérience olfactive rencontre complètement l'action motrice. Il s'agit de revenir d'abord sur l'expérience olfactive mettant l'accent sur les directions (3.4.1.1) avant de dévoiler comment l'odeur fait faire (3.4.1.2) et conduit à se positionner (3.4.1.3).

²⁴⁶ Cet atelier a été mis en place auprès des étudiantes en Licence 3 Danse dans le cadre du cours *Analyse du Mouvement* de Federica Fratagnoli, Maîtresse de conférence au département danse du Centre d'épistémologie transdisciplinaire d'épistémologie de la littérature et des arts-vivants (CTEL) à la Faculté de Lettres, Arts et Sciences humaines à Nice les 23 et 24 novembre 2019, puis le 28 novembre et le 5 décembre 2020.

1.12.1.1 Le sens directionnel de l'odeur

Lors de la journée du 23 novembre 2019, l'expérience est découpée en deux sessions : le premier groupe (4 étudiantes, les yeux bandés) propose un ensemble de mouvements à partir d'une odeur d'eucalyptus, puis le second groupe (4 étudiantes les yeux bandés) fait de même à partir d'une odeur de cèdre. Selon la méthode de classification des familles olfactives créée par Jean Carles²⁴⁷, l'eucalyptus est décrit, dans le langage conforme à la parfumerie, comme une note de tête²⁴⁸ : elle est fraîche, puissante et fusante, tandis que le cèdre est associé à une note de fond²⁴⁹ : sèche, résineuse, sourde et linéaire. Avec ces appellations, on se rend compte que les parfumeurs comme les musiciens « composent » des « notes ». Ces notes sont d'odeurs pour les uns et de musique pour les autres.

En faisant sentir à l'aveugle ces huiles essentielles de bois aux descriptions contrastées, nous nous demandons si les mouvements vont significativement dans des directions opposées. L'analogie que nous formulons se base sur l'idée qu'une note de tête induit un mouvement de verticalité tandis qu'une note de fond induit un mouvement de l'horizontalité. Cette idée est construite à partir de l'hypothèse selon laquelle nous pourrions être réceptif corporellement à la trajectoire de l'odeur. Y aurait-il une analogie possible entre la perception d'une note de tête et d'un mouvement vertical, d'une note de fond et d'un mouvement horizontal ?

Les premiers résultats se sont avérés prometteurs : le groupe « eucalyptus » se focalise sur des mouvements en hauteur et une position debout tandis que le groupe « cèdre » se dirige progressivement vers le sol (au bout de 2, 3, 5 et 7 minutes). Selon notre hypothèse, l'odeur, bien que sans poids réel, serait perçue selon des registres différents de la pesanteur. Elle donnerait alors des indices pour créer une qualité de mouvement. S'il est possible de danser en rythme, pourquoi ne serait-il pas envisageable de danser en odeur ?

L'habitude de lier la danse ou le mouvement à un accord musical empêche-t-il de se focaliser de la même manière sur des variations « odorivectrices » permettant de développer une attention au lieu et de répondre en mouvement à ce que fait l'ambiance à l'intérieur et à l'extérieur de soi-même. Pour appréhender l'odeur, il faut donc la « préhender ». Nombre d'études comportementales démontrent que voir quelque chose de préhensible (*graspable*)

²⁴⁷ Jean Carles (1892-1966) est un parfumeur français qui a créé et dirigé l'école de parfumerie Roure située à Grasse. Il a inventé une méthode pour apprendre les matières premières selon les accords et les familles qui reste la méthode d'apprentissage classique la plus utilisée aujourd'hui en école de parfumerie.

²⁴⁸ La note de tête est constituée de matières premières plus légères et volatiles. Elle ressort dès le départ de l'application et disparaît après un délai qui va de quelques minutes à 2 heures.

²⁴⁹ La note de fond s'évapore lentement, parfois pendant plusieurs jours. Sa fonction est de fixer le parfum, pour le faire durer.

déclenche immédiatement l'ensemble des potentiels d'action adaptés à la main, même en l'absence non seulement de toute interaction effective mais aussi de toute intention d'agir (Gallese et al. 2011).

C'est avec les perceptions d'abord et les mouvements ensuite que les danseuses rencontrent le monde :

Nos tactiques perceptives vont se trouver inextricablement liées à notre potentiel d'agir dans notre environnement. En retour, toute modification du contexte entraînant un changement dans la perception peut induire une transformation de cet agir. Dans un atelier chorégraphique, l'utilisation de la musique peut jouer ce rôle. Il ne s'agit pas forcément alors de faire coïncider le rythme des pas avec le rythme musical par exemple, mais de profiter d'une ambiance, d'une couleur musicale pour calmer ou vivifier, apaiser ou stimuler l'engagement tonique des participants, de les amener à faire varier la musicalité du mouvement. L'atelier en danse peut être caractérisé comme le lieu où le danseur fait l'expérience, sans cesse renouvelée, que l'agir et le percevoir sont indissociables (Roquet, 2020 p.84)

Dans cette situation, le changement de l'environnement va faire varier le geste autant qu'avec l'exemple de la nage dans l'eau qui diffère de la marche dans l'air selon Mauss (1934). On se rend compte que le geste est sous-tendu par la perception et que celui-ci, en fonction des techniques, des contextes et des modèles éducatifs, évolue :

Autrefois on nous apprenait à plonger après avoir nagé. Et quand on nous apprenait à plonger, on nous apprenait à fermer les yeux, puis à les ouvrir dans l'eau. Aujourd'hui la technique est inverse. On commence tout l'apprentissage en habituant l'enfant à se tenir dans l'eau les yeux ouverts. Ainsi, avant même qu'ils nagent, on exerce les enfants surtout à dompter des réflexes dangereux mais instinctifs des yeux, on les familiarise avant tout avec l'eau, on inhibe des peurs, on crée une certaine assurance, on sélectionne des arrêts et des mouvements. Il y a donc une technique de la plongée et une technique de l'éducation de la plongée qui ont été trouvées de mon temps. Et vous voyez qu'il s'agit bien d'un enseignement technique et qu'il y a, comme pour toute technique, un apprentissage de la nage (Mauss, 2013, p.366).

Les différentes manières de nager sont liées à des modifications actives de faire avec son environnement. La plus vieille technique consiste à se protéger le plus possible de son environnement en fermant les yeux, en apprenant loin de l'eau, puis la méthode consiste à se lier à son environnement, à le côtoyer et à se servir de toutes ses perceptions à l'intérieur. L'unité du sentir et du mouvement se manifeste à l'évidence dans le phénomène de la danse

mais cette unité n'est pas seulement limitée à ce cas concret, elle inclut au contraire tout sentir et tout mouvement animé, de la même façon que l'unité des sens transcende le cas exceptionnel de la synesthésie (Straus, 2000, p.277).

Proposer de décrire l'odeur par le mouvement s'inscrit dans une logique de médiation inédite. Au lieu de passer par la communication verbale, on reste dans l'infra-verbal pour traduire de l'infra-verbal. La perception de l'odeur comme celle du mouvement est un apprentissage par le corps²⁵⁰ qui n'est assimilé qu'à cette condition. Si on est sensible à la fois à la perception d'un geste ou d'une odeur, on est bien incapable de les nommer, de les signifier dans toute leur envergure. Tout comme il y a une « inculture » et un « silence discursif » du geste (Roquet, 2020, p.11), il y a une inculture et un silence de l'olfaction.

Pour essayer de verbaliser cette médiation muette, nous avons ensuite mené des entretiens d'explicitation avec les étudiantes pour les accompagner à nouveau à l'intérieur de cette expérience et y dérouler avec détail la naissance du geste à partir de la perception de l'odeur.

1.12.1.2 Quand l'odeur fait faire

Au cours de l'entretien, il s'agit à la fois de démêler d'une part l'odorant activant (ou « odorivectrice »), l'effet olfactif et d'autre part, le faire olfactif ou comment l'odeur fait faire quelque chose. Avec cet exercice, on mobilise les effets mais aussi « le faire » produit par la relation à l'odeur.

Au moment où les étudiantes en danse rencontrent la perception, plusieurs cas de figures se présentent. Tout d'abord, le plus souvent, l'odeur semble ouvrir une image ou un souvenir qui permet ensuite d'ouvrir un mouvement. Dans plusieurs débuts d'entretiens, l'odeur provoque du visuel : « L'eucalyptus était l'odeur présente, cette odeur a fait surgir beaucoup de souvenirs dans ma tête, notamment celui de l'arbre de l'eucalyptus qui était dans une grande forêt à côté de chez moi. Cette forêt était un endroit où je passais beaucoup de temps et cet arbre a marqué énormément mon attention » (Danseuse A). L'image de l'arbre est active car elle surgit. Cette reconstitution à partir d'un vécu met en relief la singularité de l'expérience : « Lorsque j'étais en face de cet arbre je me suis rappelée l'odeur qu'il dégagait et je me mettais souvent sur la pointe des pieds afin de me rapprocher le plus possible du ciel afin de toucher

²⁵⁰ L'expression « apprentissage par corps » rappelle le titre de l'ouvrage de Sylvia Faure : *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, La dispute, Paris, 2000. Par ailleurs, on retrouve l'expression de « connaissance par corps » chez Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 163.

ces énormes branches qui bougeaient énormément avec le vent ». À partir de cette action avec l'arbre, l'odeur invite notre interlocutrice à se fondre dans l'image : « Mes mouvements étaient produits en fonction des images que j'avais de l'arbre, de sa grandeur, de l'épaisseur de ses branches, mes bras allaient sans cesse vers le ciel, il y avait une forte relation entre l'aérien et la terre où l'arbre était ancré dans le sol comme moi je pouvais l'être dans l'espace scénique. J'ai vraiment senti comme une double direction dans mon corps, comme des forces d'attraction qui s'opposaient mais qui en même temps fonctionnaient ensemble » (Danseuse A). La force de l'odeur se traduit par l'immersion qu'elle propose où le corps, les sensations et l'image du passé sont enchevêtrés au point que son corps est : « transcendé par cette odeur d'eucalyptus », « mon esprit, mon âme faisait partie de l'arbre » (Danseuse A).

Cependant, la présence de l'imparfait montre que l'expérience n'est pas revécue tout à fait. On a l'impression que notre interlocutrice fonce dans l'image car c'est le souvenir qui l'intéresse au point peut-être de négliger l'odeur qui est ici un tremplin ou une roue d'engrenage pour accéder à la mémoire et s'y déplacer. L'odeur encourage la fusion avec l'image mais l'acte de l'olfaction est négligé. Toutefois, l'odeur qui emmène dans une représentation imaginaire n'empêche pas la venue d'un chiasme intersensoriel. En glissant dans le corps, l'odeur-image invite au mouvement.

Dans un autre cas, l'odeur provoque une entrée brusque dans un espace spécifique : « Parce que l'odeur, par ce qu'elle provoque... c'est ce que je disais tout à l'heure par rapport à l'espace confiné. L'odeur un peu forte m'a fait penser tout de suite à un petit espace et oui il y a aussi le souvenir du salon de toilettage, un petit espace avec des murs en plastique, qui n'est pas très bien aéré » (Danseuse B). L'odeur fait naître un environnement « affordant » dans lequel on a déjà agi et où on va vouloir agir à nouveau : « Je fais le geste. Je fais le geste en allant d'un bout à l'autre, quoique non, je crois que je ne fais pas le geste en entier, je fais juste un petit bout de geste, puis le reste je l'imagine. Je ne vais pas complètement d'un bout à l'autre de la table » (Danseuse B). L'action est proche mais pas tout à fait identique à celui qu'on a fait. Le geste est reproduit en fonction de la situation imaginaire.

Parfois, l'image provoquée par l'odeur peut aussi disparaître pour laisser place à des formes beaucoup plus floues. Dans ce moment-là, on se détache de l'image pour s'approcher d'une sensorialité à l'état pur : « J'étais dans un imaginaire très boisé où je visualisais, j'imaginai l'espace autour, c'était un espace qui m'entourait alors que quand j'ai commencé à danser, c'était moi et l'odeur. Il y a eu la phrase « qu'est-ce que l'odeur provoque dans votre corps », je me suis concentrée et en 2 secondes, plus je reniflais et plus j'avais une sorte de chaleur circulaire, et c'est vraiment ça qui m'a frappée, c'est cette chaleur, ce basculement entre

espace qui entoure et chaleur interne. (...) Parce que j'avais vraiment cette sensation que l'odeur me berçait et plus je sentais plus la boule chauffait mais d'un côté tout mon corps était comme endormi, berçant (...) C'était vraiment le sternum le centre et en réchauffant cette partie avec mes mains, l'énergie a pris de l'ampleur mais paradoxalement cela prenait de l'ampleur dans le sternum et les bras mais elle restait en forme de boule. Mais elle n'arrivait pas à se propager dans tout le corps car l'odeur boisée a fait que je me suis mise au sol, comme si j'étais bercée et en même temps focalisée sur cette boule. Il n'y avait que ça qui était encore énergique en moi » (Danseuse C).

Dans ce témoignage, l'image se dissipe au moment où cette danseuse décide de se pencher davantage vers l'intérieur de son corps que vers l'extérieur. Elle se rend compte qu'en allant davantage vers une intériorisation, il n'y a plus qu'elle et l'odeur. Il ne s'agit pas de faire des mouvements forcés, répliqués mais ceux qui s'imposent puisque l'odeur à ce moment-là devient un engagement entier. On y voit alors une relation énergétique à l'odeur qui se mobilise en continu avec un certain mouvement. La concentration de la danseuse l'invite à se servir de l'espace et notamment du sol pour se soulager, pour trouver un peu plus de confort : « La boule d'énergie grossissait au-dessus...j'étais tellement concentrée sur ça que tenir debout c'était compliqué. Donc j'ai commencé par m'asseoir mais la boule de chaleur est devenue presque invisible. J'ai continué, j'ai essayé de la faire sortir, de l'amener autour de moi. Mais même assise, je sentais ma concentration partir sur ma position donc j'ai décidé, c'était ma décision, de m'allonger pour me focaliser seulement sur la boule de chaleur. Et à partir de là, c'est vrai que c'était très agréable car il y avait que ça et du coup mon corps pouvait suivre plus la chaleur. J'ai profité du sol pour garder la sensation le plus possible » (Danseuse C).

Dans certains cas, l'entretien d'explicitation permet de montrer que l'image ne prédomine pas sur la rencontre avec l'odeur. Il s'agit d'explicitier ce qui se passe avant. Ce sont la plupart du temps des micros-événements qui n'émergent pas à la conscience car ils sont indicibles tandis que l'image, elle, est plus lisible. Quand une de mes interlocutrices arrive à décrire quelque chose avant l'image, j'ai l'impression que le contact avec la perception est particulièrement ancré.

En amenant toujours plus à détailler cette impression, on se retrouve enfin dans une dynamique où seul le corps, l'espace et l'odeur interagissent. Quand l'odeur entre à l'intérieur, elle s'inscrit moins sous forme d'image que sous forme de mouvement interne qui fait lien. De ce déplacement intéroceptif naissent petit à petit des mouvements extérieurs : « Je pense que comme l'écharpe était près de mon cou, d'abord c'est comme si j'oubliais un peu l'extérieur,

je baisse mon regard, je vise quelque chose vers le bas, je ne regarde pas du tout autour de moi et c'est comme si j'ouvrais des petits, « des trucs » dans mon nez. Ce n'est pas désagréable, c'est plutôt court comme moment. C'est un peu automatique, je ne le contrôle pas. Enfin, on va dire que j'ai envie mais je ne peux pas contrôler l'intensité de l'odeur que je vais capter » (Danseuse D). Mené cette fois par Federica, l'entretien qui suit – qui se déroule au présent – déploie encore davantage la chronologie du processus de la perception. Avant que le souvenir émerge, ce sont des sensations qui arrivent produisant une perception en acte et précédant l'émergence de l'image qui arrive une fraction de seconde après :

F : D'accord, et quand tu dis j'ai envie qu'est-ce que tu entends par j'ai envie ?

D : J'ai envie d'avoir cette odeur dans ma gorge et mes poumons. J'ai envie que ça s'imprègne un peu, comme si je l'intégrais. Si je sens vite fait comme ça, l'odeur n'est pas en moi.

F : D'accord, et alors comment tu t'y prends pour faire ça ?

D : J'active mes petits récepteurs, ensuite j'essaie de comprendre et je ressens l'odeur qui me traverse. Là en l'occurrence c'est surtout venu derrière mes poumons.

F : Et comment ça vient derrière tes poumons ?

D : C'est comme un flux en fait. J'imagine l'air et c'est comme s'il y avait des petits trucs, des petits points d'odeurs. Ils passent derrière dans ma gorge et ensuite ils descendent sur ma muqueuse, sur mes poumons.

F : D'accord et alors ces petits points d'odeur qu'est-ce que c'est pour toi ? Comment tu les perçois ?

D : C'est comme si l'air était quelque-chose de rond et nuageux. Les petits points d'odeurs sont comme des points violets/noirs assez sombres. Ils sont minuscules et ressemblent à des molécules posées sur ce nuage.

F : D'accord et donc ce nuage qu'est-ce qu'il fait ?

D : Il rentre en moi, il s'éparpille dans tous les autres organes, mais on va dire que la masse la plus grosse, elle vient se positionner à l'arrière de mes poumons.

F : Et qu'est ce qui se passe en toi quand elle se positionne à l'arrière de tes poumons ?

D : Sur le coup, je me sens lourde, mais ce n'est pas désagréable. Je sens que quelque chose est posé, c'est là, je le sens. Et cela m'aide encore plus pour ressentir l'odeur.

F : Ok, et qu'est ce qui t'aide encore plus pour ressentir l'odeur ? Comme ça se passe en toi ?

D : Pour ressentir l'odeur c'est bizarre mais de suite je vois quelque chose. Par exemple, là j'ai vu que j'étais dans une cave chez ma grand-mère et c'est un endroit où je passais souvent. Ça sentait la même odeur. En étant dans cette cave en plein milieu de ce couloir, l'odeur était encore plus forte, c'est comme si elle était emmenée par mon imagination.

Au cœur de cet entretien, les effets de l'acte olfactif sont mis en relief au point qu'on oublie que l'odeur peut renvoyer à quelque chose. Elle est suffisante en tant que telle. Cette préparation à l'image montre bien que plein de choses, plein de « petits trucs » se passent avant la montée du souvenir. D'ailleurs, dès que l'image arrive, l'interlocutrice revient à l'utilisation de l'imparfait alors qu'elle décrit juste avant le processus de perception au présent. L'image coupe la description de son aspect dynamique, elle plonge la perception dans quelque chose de plus irréversible.

Avant d'arriver au souvenir de la cave, l'odeur active tout le corps avec des effets très minutieux, précis mais davantage indicibles. Nous n'avons plus affaire à un effet odorant qui réveille, stimule, relaxe mais à des micros-bouleversements physiologiques.

À partir de ces témoignages, on se rend compte que l'odeur est à la fois une entité matérialisée qui arrive dans le nez avec des qualités, une vitesse, une épaisseur, une diffusion, un rythme. Comme on l'a vu, la relation à l'odeur peut alors être personnifiée. L'interaction est parfois si symbiotique qu'elle rappelle la rencontre que l'on peut vivre avec un individu. L'odeur conserve des traces incarnées tout en se présentant de manière désincarnée. Ainsi, l'odeur fait rapport, fait mouvement, fait geste.

1.12.1.3 Se positionner avec ou contre l'odeur

Pour terminer le témoignage de cette session, je souhaite montrer que le rejet de l'odeur provoque parfois un rejet du corps qui prend aussi différentes formes. Il peut y avoir un geste brusque, une immobilité mais aussi des stratégies qui montrent comment on compose avec l'odeur même dans ces moments les plus difficiles : « À l'instant où j'ai senti... j'ai vraiment eu un geste brusque, mon buste s'est presque contracté. Une contraction avec un geste qui jette, avec les biceps et les triceps qui se tendent. La nuque va un peu en arrière, du coup cela fait une

opposition. Les muscles des bras qui se tendent vers l'avant et la nuque qui va vers l'arrière. Afin d'essayer d'être le plus loin possible de l'objet, parce que je ne pouvais pas le poser ou le jeter. J'étais contrainte de le tenir mais je voulais quand même le tenir à une certaine distance au début pour me forcer à l'accepter. Il y avait quelque chose de tendu, même dans le dos, sans forcément le sentir, dans les dorsaux. J'étais dans une posture où le corps était dans une légère tension vraiment infime, je faisais un petit rejet » (Danseuse E).

Sans l'explicitation, cette personne donne l'impression de se braquer pour empêcher le mouvement. Mais, de manière plus profonde, l'immobilité effectuée pour contrer est délibérément active et engage plusieurs parties du corps. Au-delà des mouvements vers le haut ou vers le bas s'alignant à une cardinalité, on perçoit ici dans chaque témoignage des relations à l'odeur qui s'activent, se nouent, se créent et s'expriment ensuite par le mouvement pour médiatiser la relation.

Lors d'un travail de création, le chorégraphe Daniel Darrieu²⁵¹ raconte que les danseurs « n'arrivaient pas à trouver leur air », gênés par des odeurs de vernis à cause de la rénovation du théâtre (Rey-Hulman & Boccara, 1998, p. 283-289). La présence d'odeurs empêche la création, soit *in fine* le déploiement du mouvement. Si l'odeur se caractérise par « l'émanation de la chair en mouvement », elle constitue un territoire double à la fois spatial et corporel : « ...Tu rentres en scène, après deux minutes, tu mets ton odeur, tu mets ta situation spatiale, olfactive... » (Rey-Hulman & Boccara, 1998, p. 286).

Outre ces articulations en trio autour du corps-mouvement, du corps-odeur et du corps-espace, la diffusion des odeurs dans la création sert aussi à nouer des liens avec les membres de la compagnie, à accepter l'autre, comme le mentionne la danseuse interprète Pascaline Verrier : « Accepter l'odeur d'une personne, c'est l'admettre, se laisser pénétrer par son odeur, c'est très important, ça fait fonctionner plein de choses » (Rey-Hulman & Boccara, 1998, p. 286).

Pour éprouver ce type d'expérience immersive, je me suis aussi mise en situation pour repérer les actes du sentir.

²⁵¹ Cette étude a été effectuée par Geneviève Mordant à l'occasion du travail de composition de trois chorégraphies : « Jungle sur la planète Vénus », « Éléphant et les faons » et « Anima » qui est le fruit de l'article mentionné « Odeurs Dans(u)eurs ».

1.12.2 L'auto-ethnographie grâce au parcours commenté

Avant de me confronter moi-même à l'acte de la perception olfactive, je suis restée longtemps attachée au contenu odorant sur chaque terrain. Il m'importait d'essayer de saisir les ambiances olfactives de chaque ville. Or, cet exercice peut être voué à l'échec au même titre que ce que fait Robert Dulau dans son exploration du senti à Pondichery (1998) : c'est une tentative de rendre objectif ce qui est profondément subjectif (4.4.2.1). L'expérience plus poussée d'un parcours commenté étiré dans le temps où l'on reste plus de 5 min à sentir l'objet avant de se re-déplacer m'est apparue comme une méthodologie plus intéressante pour analyser par la suite l'acte perceptif en lui-même. En somme, l'olf-action (4.4.2.2).

1.12.2.1 Esquisse d'une description des odeurs lors de mes déplacements

À chaque arrivée à Pékin, à Bombay et à Rio de Janeiro, j'ai essayé de faire attention aux odeurs et à ses nuances. Lors du premier voyage à Pékin, j'ai noté consciencieusement mes perceptions sur un carnet. Celles-ci se focalisent en premier lieu sur l'activité des hommes et des femmes dans la ville mêlées à une nouvelle condition atmosphérique : « Il y a tout de suite une odeur de friture, de beignets frits et une odeur de climat que je n'ose pas encore définir ... » L'odeur du métro est aussi rapidement repérable car le lieu de transit et d'attente est propice à la circulation des odeurs comme je l'ai montré dans le chapitre X : « J'aime l'odeur du métro. Elle est bien plus douce qu'à Paris, sans odeur d'urine, ni de produits, seulement le pneu, la mécanique, le métal et les composites. J'aime les odeurs d'escalators combinées à celles des ananas collants et acides à la sortie ». Cette attention à l'odeur n'écarte pas celle portée aux autres sensations qui sont également nouvelles pour moi : « Les bruits de crachats, les scooters sans moteur en roue libre dans les *hutongs*, la friture, les tonalités des klaxons ».

Il y a aussi dans ce paysage sensoriel l'importance de l'odeur des personnes croisées ou fréquentées : « L'odeur de mon interprète est particulière. Il y a un côté poudre à canon sans le côté métallique du pistolet », ou celles juste croisées : « Dans le métro encore, j'ai senti plusieurs femmes avec une odeur de patchouli et chez un homme, j'ai senti un parfum hespéridé, épicé, légèrement encens, quelque chose comme *Eau sauvage...* dans le quartier royaume du shopping, une jeune femme portait le parfum *Chloé ...* ».

En fin de séjour, je fais un point permettant de réunir toutes les odeurs senties et répétées : « Des odeurs de cuir, animal à la Suederal avec en même temps une odeur d'œufs ambiante et de soufre. Une poudre à canon douçâtre et âcre mais aussi de fumée et de bois

chaud mais aussi... les odeurs de toilettes publiques, l'urine vieillie piquante ... des odeurs d'épices, fruits mélangés à du gingembre du cumin, cela sent un peu le kebab, un mélange d'agrumes (...), l'odeur du riz dégradée sous toutes ces formes : le riz dans le *rice cooker*, on entend le clic qui signale que c'est prêt, le riz huileux avec autres choses, le riz haricot rouge (...) la friture, la graisse, l'huile (...) des odeurs très savoureuses à l'heure du dîner mêlant oignon et soja (...). Finalement, je conclus : « Dans le métro hier, je sens l'odeur de PÉKIN, c'est un mélange de pressing, d'épice, de truffe, de matière légèrement truffée ». On peut critiquer cette volonté de saisir et d'enfermer l'odeur d'une ville dans des références ethnocentriques, liées à mes propres expériences de femme française de 27 ans.

En arrivant à Bombay, j'abandonne ce travail d'observation olfactif. L'odeur m'est déjà familière en sortant de l'aéroport car je reconnais ce souffle chaud des villes indiennes que j'ai déjà rencontré à Chennai, New-Dehli, Jaipur, Pondichéry. Mes quelques écrits sur les odeurs sont rares – je généralise et j'énumère sans chercher à mettre en valeur le processus de l'acte : « On est plongé dans une ambiance de soufre, d'épices mélangées, de poisson séché, de la friture, de poussière, d'urine près des gares, de fermentations, l'odeur suri au soleil, d'animaux morts ou en cage » ou encore : « Ici, on est dans un poumon avec une variante de cacahuètes grillées, de maïs soufflé. La lessive a une composition particulière, un côté musqué et vieux. Les odeurs de poussière, de travaux, légèrement acides et sucrées traversent les rues. Dans les marchés aux animaux (avec les poules), l'odeur est quasiment insoutenable, elle prend au nez, seuls les animaux semblent être vraiment au top dans cette puissance olfactive. Certains indiens dorment dans cette ambiance, ils ont réussi à s'habituer ». Ces mentions olfactives ne font qu'exacerber un paysage sans dimension, rempli de préjugés. En essayant de saisir la culture olfactive de chaque ville, je frôle la caricature au lieu de m'en séparer.

À São Paulo, j'écris : « L'air est humide, il enivre les poumons. Je retrouve des sensations de pays lointains, tout juste découverts. Le climat tropical amène des exhalaisons extrêmement diverses ; il dépayse, il dénote par rapport au climat occidental. Après une bouffée, je me dis : « Tiens, ce n'est pas chez moi ». À Rio, j'écris presque quotidiennement sans m'attacher à une localisation précise. L'alimentation domine les recoins de la ville : « Les odeurs sucrées, de cacao sont présentes dans la ville. Je sens depuis ce matin l'ail fondant, comme des gousses d'ail en chemise au four. Mais aussi des sardines, des pains feuilletés, de la friture ». Les odeurs d'égouts me perturbent car elles sont mêlées à la toxicité des produits détergents : « Déjà, il y a une odeur d'éther un peu trouble et transparente. Cela rappelle un produit chimique. Elle apparaît puis disparaît. Il y a également l'odeur des égouts, qui ont un côté salé, marée échouée dans un port sale. Mais, il y a aussi en fond une odeur d'eau qui a

macéré, de linge sale, d'excréments mélangés avec de l'eau. Par ailleurs, cette odeur de gaz invisible crée du trouble, on dirait que ce sont des produits de ménage déversés ». Je dresse la plupart du temps des descriptions approximatives et liées à des expériences répétées mais pas vraiment identifiables en un lieu précis : « Dans la ville, on sent aussi très fort l'humus, la chlorophylle. La terre peut même avoir un petit goût fumé. Il y a aussi l'odeur suri des pays chauds avec les déchets qui sèchent au soleil ». Parfois, je tente de mettre des mots olfactifs sur un périmètre que je fréquente plus que d'autres : « Dans mon quartier, je repère l'odeur des travaux, de la mangue pas très mûre, un peu verte comme un médicament mais quand je descends à ma station de métro, c'est l'odeur du *pão de queijo* artificiel qui domine : un mélange de fromage, de poussière et de chauffage. Il y a aussi parfois une odeur de flan d'œufs au niveau des rames qui n'est pas désagréable ». J'essaye également de repérer les parfums : « Les hommes ont des parfums différents. J'ai senti des senteurs légères du type Aqua di Gio, en un peu plus travaillé. Une fraîcheur sophistiquée. Les femmes choisissent des parfums plus fruités, moins opulents » mais aussi dans des contextes différents : « Lors d'un cours de *Forro*, je sens l'odeur de bouche de mon partenaire, légère sueur mêlée au parfum ».

Cette tentative de décrire des moments passés sur place par le biais de l'olfaction est intéressante sans être aboutie. En essayant de multiplier les perceptions sans les approfondir, il ne nous reste rien de la relation à l'odeur en tant que telle. Il aurait fallu se focaliser sur quelques ambiances ou pratiques et de les décrire bien plus minutieusement. Reprenant dans l'espace domestique la méthodologie utilisée par Jean Paul Thibaud (2001) et Suzel Balez (2000) de parcours olfactifs commentés, les mécanismes de la perception sont apparus bien plus féconds que ces « olfacties²⁵² » survolées. Saisir ce que l'on sent est une expérience qui demande de ralentir le temps, de le dilater. Il faut laisser apparaître l'odeur par la relation qu'elle crée fondamentalement avec le corps et l'espace.

1.12.2.2 Le parcours commenté olfactif dans l'espace domestique

Lors de l'atelier olfactif du 28 novembre 2020 mené avec Federica Fratagnoli, nous avons eu l'idée de proposer aux étudiantes une expérience de parcours olfactif : il s'agissait de disposer trois objets odorants (connus d'avance, non à l'aveugle) à une distance de quelques mètres. Pendant l'exercice, ces trois objets sont décrits avec minutie à partir de l'odeur perçue. Pour explorer mon propre ressenti, je me suis prêtée à l'exercice. J'avais disposé dans ma pièce

²⁵² Les « olfacties » sont présentées par Leroi-Gourhan comme des tableaux d'odeurs si l'olfaction avait été notre sens directeur (Leroi-Gourhan, 1998 p.97).

à vivre trois objets odorants familiers (de l'huile de noix de coco sur le parquet ; un pouf marocain en cuir sur le tapis et un vieux livre de Georges Perec dans un coin du mur). Avant de commencer, Federica a proposé un exercice de maîtrise du souffle *Prayanama*²⁵³ qui oriente l'attention sur l'utilisation des narines au moment de l'inspiration et de l'expiration. Cette technique augmente la vigilance du corps, réveille le nez et prépare à la venue d'une perception olfactive. Ensuite, je me suis lancée dans le parcours en me bandant les yeux et j'ai cherché à tâtons la première odeur, puis la deuxième, puis la troisième.

Lors de cette expérience résolument préparée et active visant à sentir (cf. ANNEXE 2020-L), plusieurs éléments sont apparus : déjà, l'acte de sentir commence par une attention à la manière dont on se situe dans l'espace, la manière dont on se positionne et le geste qu'on accomplit pour saisir l'objet odorant : « Voilà, je suis sur le tapis, je sens une présence beaucoup plus molletonnée et je m'approche du pouf. Du pouf. Je l'encercle (Inspiration – Léger silence) ». Cette entrée préliminaire est déjà constitutive de l'acte du sentir. Les nombreuses fois où on inspire, expire, soupire, où qu'on renifle de manière rapide, lente, prononcée font amplement partie de l'expérience. Les manière de sentir sont coordonnées aux variations de l'odeur : jeu de rythme avec la respiration, confrontation olfactive, maniements de l'objet odorant. En effet, les mouvements de préhension ne sont pas anodins : on se saisit de l'objet, on le tourne, on le retourne.

Une fois que la perception arrive, il y a des formes qui se dessinent, ce sont les particules odorantes qui se matérialisent et se baladent : « J'ai l'impression que ... donc je sais que c'est de l'huile de coco mais j'ai ... (Inspiration) ... l'impression en sentant qu'il y a des petites fibres très fines de bois qui m'arrivent dans le nez », ou encore : « Tout de suite, ce qui me vient, c'est une odeur presque animale, de chair, de sang, de poil... je ne pense pas nécessairement au chameau même si c'est ça qu'on pourrait... je n'ai pas d'animal en tête mais j'ai des poils, j'ai des images de poils qui me viennent avec la présence du sang ».

Il y a donc des apparitions d'images et de formes qui se juxtaposent. Ce sont davantage des actes visuels qui se modifient. Les matériaux prennent place dans l'espace : le bois, le sang, les poils. De manière concomitante, l'odeur repose aussi sur une base de sensations décrites

²⁵³ Selon les textes sanskrits de Patañjali (*Yogasûtra*), le prayanama est une maîtrise du souffle que l'on trouve dans un parcours yogi assez avancé, une fois que l'on maîtrise son corps avec les Asana. *Prana* signifie « l'énergie de l'univers » et *yama* signifie « retenir, maîtriser, contrôler ». À travers cette technique de respiration, on peut donc contrôler l'énergie vitale.

avec des mots imagés : « Et puis, il y a un autre truc qui se passe ...qui est au niveau des poumons, du cœur. Il y a eu comme une sorte de petite rondeur, un peu... ça a créé un cercle, une rondeur un peu que j'ai peut-être eu un moment d'oppression, un écœurement très léger. Là, j'ai l'impression que l'odeur s'est complètement dissipée. Je la sens beaucoup moins. Je sens encore cette profondeur un peu pâteuse. J'y vois une pâte qui peut se mettre dans cette rondeur-là, qui est écœurante même si très réconfortante, mais c'est un enveloppement à l'intérieur du corps et pas à l'extérieur ».

L'odeur crée un amoncellement de sensations, se localise quelque part et amène à se positionner soi-même dans une relation engageante : « J'ai un petit effet dans la tête qui monte, comme un tout petit début de mal de tête. Voilà malgré la puissance de l'odeur, elle ne m'envahit pas, elle reste à côté. Très proche mais beaucoup moins pénétrante que la coco qui crée un nuage étouffant. Un cercle blanc étouffant. Là, on est dans quelque chose ... comme s'il y avait une peau, les poils comme une entité entière séparée de moi ».

L'odeur peut avoir une fonction de fermeture : « c'est quelque chose un peu rabougri, renfermé, tourné sur soi. Ce n'est pas la même poussière poil que le pouf, c'est plutôt une poussière close, ça pique un peu le nez. Quand je mets de l'air comme ça, il y a moins d'odeurs, et quand j'ouvre... la poussière a un peu disparu », ou d'ouverture : « Il n'y a plus rien d'humain ici (respiration profonde). Mais j'ai l'impression que malgré le côté rabougri de la vieillesse, il y a aussi des espaces de bibliothèque qui s'ouvrent ».

Les odeurs senties se confrontent à d'autres qui sont présentes dans la pièce, montrant alors les différentes variables dans le trajet même de l'odorant. Il est intrinsèquement un corps moléculaire soumis à un parcours avec des chemins, des seuils, des obstacles : « J'ai en même temps des bouffées de papier d'Arménie dans l'air qui arrivent sur la droite avec insistance mais qui au moment de l'arrivée dans le nez s'éclate un peu, tandis que la coco reste elle comme un pilier sur lequel c'est plutôt l'Arménie qui vient se cogner. Plutôt que l'inverse », ou encore : « Ah ! J'ai eu les doigts aussi face à ce livre qui sont entourés, mêlés de café, il y a eu un truc beaucoup plus noir qui est apparu, comme le petit déjeuner qui viendrait se mêler à l'expérience ». L'arrivée imprévue d'autres perceptions vient modifier l'expérience.

Une fois que l'odeur s'installe, l'arrivée des souvenirs continue à activer la relation à l'odeur car l'apparition des images est vivante : ce sont souvent des scènes dans lesquelles je me vois bouger : « Et là quand je pense à ça, je me rappelle à Rio en train d'acheter sur la plage un petit bout de Palo Santo à un vendeur de rue ». Le souvenir peut aussi rapidement en chevaucher un autre. Il y a ensuite un truc un peu ... œufs que j'associe là à l'œuf. Pourquoi à l'œuf ? Je crois que tout de suite l'image est dans le goût pâteux, c'est la boule de coco que l'on

mange, la boule de coco que l'on mange chez le traiteur asiatique, chinois ou vietnamien. Il y a ce truc pâteux avec ce jaune coulant. Je retrouve ça aussi (Inspiration, expiration) ». Les souvenirs ne sont pas que visuels mais principalement animés. Ce sont des embrayeurs aux multiples registres sensoriels. Il peut aussi y avoir de l'émotion qui crée des bouleversements physiologiques : « Silence. Je ne veux pas aller trop vite dans les pages. Il y a là une émotion qui monte très fort. Des larmes tout de suite. Je ne m'y attendais pas du tout. J'ai senti une odeur qui m'a déconcertée, je suis comme habituée au livre ancien mais il y a là une odeur comme une rose, comme de la rose qui était là ». L'émotion se traduit sans mot mais avec une attention à la modification de l'état interne.

Dans l'acte perceptif, l'inattendu chevauche les attentes non réalisées : « J'ai envie de sentir l'encre mais ce n'est pas ce que je sens, le papier d'Arménie n'est pas loin de cette odeur (reniflement nasal un peu rapide) ». Il s'agit donc de déjouer ces préjugés par rapport à l'objet connu qui crée déjà des représentations.

Par ailleurs, l'ensemble de la perception peut donner lieu à un rythme plus organisé. Au cœur de cette improvisation olfactive, certains moments phares se répètent. Joël Candau et Olivier Wathelet proposent de parler de « mélodies olfactives » lorsque la tâche cognitive consiste à catégoriser des odeurs différentes qui se succèdent chronologiquement – avec des attentes, déjouées ou non, mais aussi « d'harmonies olfactives » quand il s'agit de catégoriser des odeurs qui se présentent simultanément, avec des attentes, déjouées ou non (Candau & Wathelet, 2011). Pour ma part, la mélodie rythmique est présente dans le déroulé de la perception : il y a des formes, des effets, de l'état interne, des images, des scènes localisées, des souvenirs puis à nouveau des formes, une image, un goût, un espace... Successivement, une variété d'actes vient, s'écarte puis revient dans un ordre que l'on pourrait presque identifier. Ces passages indicatifs donnent de la profondeur à l'odeur ; ils proposent une description harmonique et vivante du champ olfactif mais aussi un acte multiple tendant vers une authenticité de la perception. En revanche, l'exhaustivité n'est jamais atteinte car l'acte de passer à un moment d'une perception à une autre peut se dérouler à l'infini tant les combinaisons sont multiples.

Sans vouloir trouver une exhaustivité, il s'agit de persévérer dans cette recherche introspective de la perceptaction²⁵⁴. Ainsi, sur la base des données récoltées jusqu'à aujourd'hui, nous réfléchissons à partir d'une expérience introspective guidée sur la manière dont une odeur

²⁵⁴ Christine Roquet propose d'appeler perceptaction l'union de la perception et de l'action qui sont seulement séparables en théorie mais jamais dans le comportement ordinaire (Roquet, 2020, p.82)

spécifique agit, tantôt sur la construction d'un espace sensible et imaginaire spécifique, tantôt sur le tonus corporel et les infra-gestes, c'est-à-dire les micro-variations de tonus et de forme qui ont lieu dans la corporéité, au point de devenir un véritable vecteur du mouvement lui-même.

1.12.3 De l'introspection guidée à la verbalisation d'une intéroception

La dernière expérience du 5 décembre 2020 vise à explorer un moment d'introspection avec l'odeur pendant 25 minutes. S'il ne s'agit pas de commenter son ressenti sur le vif, l'objectif est de le vivre puis de le restituer. Dans cette expérience introspective guidée (mise au point en amont avec Federica), j'émetts l'hypothèse que l'odeur peut modifier l'état du corps, la relation à l'espace et induire un mouvement (4.3.3.1). La restitution par Federica de cette expérience par auto-explicitation et de la mienne par entretien d'explicitation donne des clés supplémentaires pour aborder la relation à l'odeur à partir d'une perception récemment vécue (4.3.3.2)

1.12.3.1 Le guidage introspectif

Afin de préparer cette introspection olfactive, j'invite à prendre le temps de sentir sa posture, sa respiration, son état interne mais aussi ce qui est perçu dans les oreilles, la bouche et dans le nez : « Il y a peut-être des petits mouvements internes, comment finalement vous faites corps avec l'espace autour de vous. Il y a peut-être des choses que vous percevez aussi, peut-être des bruits, comment ils viennent ces bruits, à vous ... même s'ils sont tout petits, il y a peut-être des choses voilà que vous entendez.... Il y a aussi dans la bouche peut-être des, une saveur ou des textures, votre salive... vous pouvez observer votre salive... et la manière dont vous avalez votre salive...(Silence)... » C'est une manière de convoquer le sentir à partir d'une position intéroceptive plus qu'extéroceptive. En effet, avant même de commencer à sentir l'odeur, il faut se sentir soi en train de sentir. Selon Christine Roquet, le sentir est corrélé à une attention à soi qui est un phénomène vital permettant la perception (Roquet, 2020, p. 27-28).

Puis, une fois que l'odeur est mobilisée, il s'agit de s'attacher non pas à ce qu'elle est mais à comment elle vient, comment elle entre en contact avec soi et comment sont les mouvements mis en œuvre pour la sentir : observer la manière dont l'odeur bouge et moi qui bouge pour approcher l'odeur puisque chacun perçoit avant de bouger et bouge afin de percevoir (Thelen, 1995). Je continue l'expérience en invitant à être attentif à ce qui vient :

« L'odeur va arriver dans vos narines... Vous pouvez faire, peut-être faire attention particulièrement à la manière dont l'odeur arrive à vos narines. Est-ce ça fuse dans le nez ? Est-ce que cela arrive beaucoup plus lentement ? Est-ce que c'est continu ou diffus ? Est-ce que c'est droit, rectiligne, ou spiral, spiralé ? Et puis... vous pouvez faire attention aussi, à la..., aux façons dont vous amenez l'odeur à votre nez ? Quelles sont vos mouvements ? Est-ce que vous variez vos mouvements pour amener l'odeur à votre nez ? Est-ce que vous restez plongé dedans ou est-ce que vous jouez avec les distances ? Est ce qu'il y a... est ce que vous sentez une odeur ou plusieurs odeurs ? N'y a-t-il que votre parfum ou votre huile et dans cette huile, voilà, comment elle vient, quel est son trajet ? Du tissu à vos narines ? »

En se focalisant sur la qualité gestuelle de l'odeur, on échappe à la catégorisation de l'odeur. Même sans code préétabli, il s'agit de faire apparaître quelque chose. Je mobilise d'autres registres sensoriels – je demande à ce moment-là s'il y a une couleur²⁵⁵, je pourrais tout autant questionner sa texture ou sa sonorité – mais j'invite aussi à observer quelle est sa trajectoire, sa cardinalité (l'odeur provient-elle d'une direction nord, sud, est, ouest ?) et comment s'active alors la réponse qu'on fait à l'odeur qui prend des directions.

Cet entretien guidé n'est pas exhaustif, il ne fait pas appel à tous les adjectifs ni à toutes les métaphores mais la priorité est de donner une granularité à l'acte de sentir. À partir du moment où la relation est ancrée, j'invite à revisiter de nouveau son espace et à y percevoir des modifications. L'espace ouvre les possibilités d'agir : l'odeur agit sur nous mais nous agissons aussi sur elle : « En cela, la perception n'est pas une réception passive, mais un acte – qu'il soit cognitif, social, ou inconscient –, un acte qui inclut des choix, des tris, des réagencements, des recompositions, des reconstructions, et des pertes obligatoires. Enfin, parler de production de l'espace c'est aussi, inévitablement, parler de variations de l'espace offertes par la structure, et donc penser une pluralité d'espaces. L'espace est un « lieu pratiqué²⁵⁶ » (Vinot, 2020).

Dans le retour d'expérience de Federica, l'odeur est un vecteur inconditionnel du mouvement, elle met en action.

1.12.3.2 Retour sur l'auto-explicitation de Federica

Après cette expérience guidée introspective, Federica s'est tout de suite enregistrée en détaillant au maximum son vécu olfactif (ANNEXE 2020-F1). Je remarque tout d'abord que le

²⁵⁵ En même temps que je guide, je suis aussi en train de vivre une expérience avec une odeur que je sens. Mes propositions sont influencées par ma manière d'humer et ce qui apparaît.

²⁵⁶ Frédéric Vinot emprunte l'expression de « lieu pratiqué » à Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1) Arts de faire*, 1980, Paris, Gallimard

sentiment de familiarité est édulcoré avec cette expérience. Le caractère original du dispositif focalisé davantage sur l'attention plus que sur l'intention rend étrangère la plus grande des familiarités. On pourrait comparer cette expérimentation à celle consistant à se regarder dans le miroir longtemps et sans but. Au bout de quelques secondes, le visage si familier devient tout à fait étranger. C'est l'impression que donne Federica en revenant sur l'odeur sentie : « Et ...et en fait dès que... je sens, perçois l'odeur, elle est forte. Elle est forte. Elle est intense, elle est vraiment une odeur dense qui ne m'est pas forcément familière même si je l'utilise souvent, mais il y a quelque chose d'étrange dans cette odeur pour moi. Je ne m'y reconnais pas en fait, c'est comme très fort, comme un peu acide peut-être, elle pique un peu ».

Avec cette nouvelle manière d'aborder l'odeur – plus vide de contenu– on accède à un état plus suspendu, moins jugeant, moins analysant : « Et donc, ça me, c'est plutôt quelque chose qui me met en décalage avec elle, c'est probablement pour cela que ça me stimule, euh...c'est pour ça que je l'aime, c'est pas une odeur agréable, qui m'envoûte, c'est plutôt une odeur comment dire qui me met en action euh ou qui me met en opposition avec elle. Donc, en tout cas, qui me... (silence claquement de la langue) euh qui me contredit. Voilà. C'est une odeur qui me contredit ».

En ne cherchant pas à définir l'odeur mais davantage la relation en train de se faire, Federica fait part d'une contradiction avec l'odeur, soit d'un lien actif avec sa perception. La marque de résistance donne à l'odeur un corps sans en avoir un. Et pourtant, rien n'est forcé du côté de la perception. Il y a un calme pour recevoir l'odeur le plus passivement possible. Cette passivité s'impose et crée une activité : « Et comme telle, elle me met en action. En fait, au premier moment où j'inspire, euh je sens en fait cette force, cette espèce de puissance euh de l'odeur qui arrive dans mes narines et c'est très intéressant le fait qu'elle, je remarque qu'il arrive jusqu'à la moitié de mes narines. C'est comme si je n'arrive pas à inspirer jusqu'au bout et à sentir l'odeur jusqu'au bout, il s'arrête à la moitié des narines comme s'il faisait donc une espèce de plancher ici en bas, à la moitié des narines ».

L'odeur a un trajet qui évolue au fur et à mesure de l'expérience – elle se déplace, elle se pose, elle s'en va. Les mouvements de l'odeur déploient ici l'imaginaire et non l'inverse : « En fait juste après avoir senti ces mouvements qui s'installent dans mes narines, euh petit à petit, euh... dans un deuxième moment, je vois que euh il y a quelque chose qui s'installe à l'horizontal toujours à partir de ces plateaux en fait et c'est comme si (action de renifler) ... en reniflant il y avait ... il y a un mouvement qui s'ouvre vers la droite et la gauche. Donc, il y a comme un sol très large pas très haut, en fait, c'est comme la partie basse de, du nez, des narines,

qui s'élargit de manière latérale et ça crée comme une espèce de sol, vraiment de plafond qui s'élargit en horizontal ».

Une inspiration olfactive crée des micros-mouvements, un imaginaire qui se précise de plus en plus. On retrouve ici des points cardinaux et l'appui de repères proprioceptifs pour préciser la trajectoire de l'odorant, notamment avec la notion de « droite », « gauche », « latéral », « horizontal ».

Le déroulement de l'acte perceptif évolue très doucement ; les détails de micro-changements à la seconde près sont ici précieux : « (L'odeur) est toujours piquante, elle est toujours en contraste avec moi mais euh ma respiration est encore plus calme et c'est comme si elle est rentrée dans les pores de mon nez, de ma peau et c'est comme si elle a trouvé une euhhh une pose, euh, elle a...elle a ... (hésitation, soupir, claquement de la langue), elle a trouvé son nid et elle s'est installée dans toute ses parties. Et par contre s'installe à ce moment-là tout un mouvement qui me pousse vers l'arrière du crâne et qui m'ouvre au niveau latéral ». L'odeur a une orientation, un rythme mais aussi une dissipation. Sans arrêt, elle crée des petites modifications de l'état du corps qui méritent une attention particulière.

Dans un passage, Federica rend compte de l'arrivée d'une couleur, d'une texture qu'elle mêle à une image puis à un souvenir : elle rencontre d'abord la couleur verte, l'herbe, le végétal qui est déjà présent dans l'imaginaire provoqué par la sensation du nez, de là apparaît son pull vert dont la matière est aussi comme de la pelouse. De ce pull en image se déploie un souvenir de pratique olfactive : elle met l'huile de géranium sur ce pull, ce qui a provoqué une succession d'échanges autour de cette odeur. : « Juste après en fait, il y a eu une sollicitation des images (...) Et des couleurs. Et en fait, j'avais déjà eu avec ce plafond en fait, c'était déjà installé dès le début et il apparaît très clairement au moment où, où Lou nous, tu nous amènes à penser cette idée de couleurs, comme un sol vert, de l'herbe quelque chose de vert et de végétal qui, qui recouvre tout ce plateau latéral comme si c'était un sol d'herbe qui s'étend du nez jusqu'à toute la partie latérale. Et en même temps, il apparaît du rouge, du rouge, des fleurs rouges (...). Et après l'image de mon pull vert qui est justement un peu comme une pelouse et s'installe le souvenir en fait du « summer camp » de contact improvisation pendant lequel j'avais amené ce pull vert et je mettais chaque jour en fait cette odeur-là, euh, il est apparu un moment précis de ce camp où en fait Romain B., il veut aller au fleuve le matin et me demande de me donner son pull et il le prend dans les mains et il me dit « Qu'est-ce que ça sent bon, qu'est-ce que c'est, c'est génial, je me sens très bien avec cette odeur, j'adore ». Et cela me renvoie à ce moment-là, cette journée, c'était un matin très tôt, à 7h, où on faisait une espèce de méditation. Donc on est arrivé, on était en août mais il faisait froid, et donc j'avais ce pull vert et c'était une

atmosphère très très très très belle ». L'image permet de convoquer avec l'odeur non pas une catégorie olfactive mais une scène humaine, une relation, encore une fois un acte dans lequel, il y a une fraîcheur, une lumière, une ambiance. Grâce à cette description rendant l'implicite explicite, le moment de la perception est beaucoup plus vaste : il ne peut plus être réduit à un contenu, à un objet, à une source. Lorsque le vécu s'épaissit, on entre systématiquement dans un processus beaucoup plus dynamique.

Spécialisée en analyse du mouvement, Federica fait une description détaillée difficilement égalable de son intéroception par la voie de la perception olfactive. La quête de l'authenticité continue quand elle a l'impression de se forcer au moment où je propose un mouvement. Tant de choses se sont passées jusque-là que l'invitation au mouvement est presque de trop : « Je sens comme si pour créer du mouvement à partir de l'odeur, j'ai besoin comme de, d'activer les muscles du visage sauf que c'est assez limité, donc c'est plus difficile de créer cette espèce de vague euh ... (Silence) juste avec le visage. Mais, c'est ce que j'aurais aimé faire en fait à ce moment-là. En fait, avoir la possibilité de mobiliser tous les muscles du visage pour trouver cette espèce de mouvement qui s'amplifie. Et, en fait, la partie du buste et des bras, disons, c'est une répercussion naturelle pour pouvoir assumer ce mouvement porté par l'odeur mais il y avait quand même (claquement de la langue), une... euh... un élément pas naturel, je dirais comme ça. Quelque part, je me suis un peu forcée à impliquer tout le reste du corps ». Il y a comme une obligation de faire un geste car ceux du visage sont trop petits, pas assez visibles. On a l'impression que Federica doit transformer ses mouvements qui ont une fonction de réalisation en un geste qui a une fonction davantage d'expression. De mon côté, j'ouvre un œil et je vois son visage tendu vers l'avant, les yeux clos, ses bras commencent à agir en cercle. C'est le processus sensoriel qui fait la danse, ce n'est pas le corps ! (Bernard, 1997 p.111).

Quand Federica m'accompagne en entretien d'explicitation (ANNEXE 2020-L2F3), des mouvements très clairs s'imposent de mon côté dans le but d'écarter l'odeur de mon espace kinésphérique :

L : Bah ! au début, c'est un mouvement très dynamique. Et puis, je me rends compte qu'il y a un jeu, qu'on peut faire un jeu de rebond. Donc plus je continue, moins je mets de la force. Voilà, je m'amuse à ... avec un peu moins de crainte d'asphyxie

F : À quoi tu sais que c'est avec moins de crainte ?

L : ...Parce que la matière qui était euh comme un peu chewing-gum et qui après devient et que je touche et qu'il y a de l'air, je la touche et ce n'est pas plastique ... c'est presque un tissu.

F : Quand tu dis qu'il y a plus de l'air ?

L : Quand c'était sur le nez, ça bouchait. Mais là, en fait ça m'enferme mais je peux dribler. Et ...Bon, j'accepte... et puis après, même juste après, je me dis, je travaille juste les épaules, la cage et fais des petits mouvements de rebonds comme ça.

F : Et quand tu fais ça, qu'est-ce qu'il se passe entre toi et cette matière ?

L : (Silence) ... euh... je crois que je la repousse un peu de manière à ce que j'ai juste un intervalle pour être bien... Et en fait en travaillant avec les rebonds, c'est une manière de la pousser un peu mais pas trop, juste pour que je sois sûre d'avoir assez d'air ...

En parlant de l'explicitation dans l'avant-propos de *L'expérience intuitive* de Claire Petitmengin (2001), Francisco J. Varela précise la nécessité de cette méthode de recherche : « En fait, les sciences cognitives ont récemment réalisé que pour étudier la conscience, on ne peut se passer des données en première personne. Mais ces données ne peuvent provenir d'un examen rapide. Elles résultent de l'application rigoureuse de méthodes explicites, soigneusement mises au point. Elles résultent aussi du travail mené avec des sujets qui ont suivi un entraînement prolongé à ces méthodes » (Varela, Préface p. 8).

Menées dans un contexte avec des personnes habituées à ces méthodes, ces expériences ont la particularité de faire advenir une abondance de détails. Mais l'ambition est aussi d'explorer et de développer cette méthodologie pour faire émerger une nouvelle manière d'entrer dans la perception. C'est en déconstruisant les attentes de l'odeur, ses représentations, ses associations phares, les souvenirs imminents et partagés qu'on peut véritablement aspirer à une meilleure intelligibilité de l'olfaction. C'est en ayant peur de ne rien sentir, de ne rien voir que les surprises des actes successifs vont être les plus prenants. À chaque fois, même en connaissance de cause, cette expérience introspective permet de revisiter l'odeur comme si c'était la première fois. Même les odeurs les plus connues deviennent alors étrangères, nouvelles, car l'exploration l'est. Il s'agit d'apprivoiser l'odeur à chaque expérience.

Pour sentir l'odeur, il s'agit donc de diriger son attention vers l'intérieur du corps et non vers l'extérieur. Une intériorisation de l'attention est nécessaire pour qu'il y ait ensuite une intention olfactive : « C'est au fond de lui-même que l'individu écoute les sensations, ce qui

constitue un véritable retournement par rapport au mode de fonctionnement habituel ». (Petitmengin, 2001 p.252-253). C'est en préparant à chaque fois le corps, la posture, en modifiant une modalité d'être que l'on peut espérer trouver un nouveau chemin perceptif. La pratique du Kōdō au Japon consiste, elle aussi, à écouter la senteur de différents bois dans le cadre d'un rituel qui modifie une manière d'être (Jaquet, 2010).

Paradoxalement, c'est en prenant le temps de laisser venir la perception avec un accueil passif, une intériorisation qu'on va faire advenir le plus d'action. En assumant une position passive, intériorisée, c'est l'activité de la perception dans toute son envergure qui prend le dessus. Ces introspections perceptives sont marquées par des temps d'inspiration tout au long des entretiens dont la polysémie est repérable. L'inspiration, c'est l'action de faire pénétrer de l'air dans ses poumons, mais c'est aussi le souffle créateur qui anime l'écrivain, l'artiste, le poète ou encore une impulsion d'origine divine ou surnaturelle, il y a donc un mouvement intérieur qui nous pousse à agir. L'inspiration, c'est aussi l'intuition, qui est pour Claire Petitmengin une « expérience corporellement vécue, préverbale, pré-discursive, qui se trouve à la source d'une parole et d'une pensée vivantes » (Petitmengin, 2001, p.12).

CONCLUSION

Le début ne ressemble pas à la fin. En avançant chronologiquement et en crescendo du général vers le particulier, du contenu vers l'acte olfactif, du macroscopique vers le microscopique, j'ai choisi de restituer les étapes épistémologiques majeures que j'ai rencontrées et traversées sur le chemin de la thèse.

À travers cette recherche, j'ai associé l'olf-action à un sens du dehors, profondément relié aux sensibilités spatiales – proprioceptives, proxémiques et thermiques – du milieu extérieur. Or, mon dernier chapitre laisse à penser que les territoires autant que les trajectoires olfactives se trouvent aussi à l'intérieur de soi. L'introspection olfactive fait naître une intéroception. Au cœur de la verbalisation de l'acte olfactif singulier, on assiste simultanément à la description de ce que André Holley appelle le sixième sens, la sensibilité du dedans.

Si la relation à l'odeur se construit comme un sens du rythme, on pourrait constituer un champ d'étude à part entière autour de l'ethno(olfacto)logie²⁵⁷. Sans support matériel, mesurable, ni enregistrable, cette exploration demanderait une ethnographie aussi approfondie que les travaux en ethnomusicologie qui abandonnent l'analyse du système de notation ou le son d'un instrument au profit de la relation du corps et du son qui s'avère être une donnée bien plus impalpable. De tous les thèmes d'étude de la musicologie et de l'ethnomusicologie, celui du rythme reste sans doute le plus difficile, le plus sujet à confusion puisque le sens du rythme est tactile : ce toucher n'est plus seulement surface, il engage le corps tout entier dans sa relation à la terre (Cler, 1998, p.107-108). En ce sens, l'olf-action, dans son engagement absolu au monde, apparaît comme un jeu de rythme, une réponse perçue et agissante.

Une perspective comparative consisterait à questionner des paramètres radicaux de la perception olfactive. En se focalisant par exemple sur des personnes qui ont migré-habité sur plusieurs types de territoires, côtoyé plusieurs types de pratiques culturelles, troqué la ville pour la campagne ou vice-versa, il serait plus aisé d'étayer des modes olfactifs à partir de changements spatialisés et affordants dans la manière d'habiter le monde. La rupture dans un parcours de vie peut nous donner de la matière dans les appréhensions du sentir.

L'ethno-parfumerie ou l'ethno-cosmétique pourrait être aussi un champ d'étude plus poussé à partir de laquelle on repérerait et analyserait des pratiques sensorielles partagées à

²⁵⁷ L'ethno-olfactologie serait une discipline dans le continuum de celle déjà existante : l'ethno-musicologie.

partir des pratiques coutumières de soin, de beauté, d'hygiène. Je regrette alors de ne pas avoir exploré les différentes combinaisons de fusions sensorielles possibles, avec le visuel, le toucher et le goût, faisant émerger la perception multimodale comme terreau de l'anthropologie du sensible.

En oscillant entre plusieurs méthodologies, j'ai bien conscience d'avoir pris des détours pour arriver au noyau de l'olf-actif. La présentation de plusieurs types de méthodologies rend compte d'un parcours de recherche tiraillé entre les exigences du monde de l'entreprise et celles de l'Université et de l'anthropologie.

Malgré ma formation à l'entretien d'explicitation, il a fallu du temps pour que cette technique porte ses fruits. Le travail d'interprétation en binôme ne s'est pas révélé aussi riche que prévu et m'a obligée à transformer la technique de base. À défaut de ne pas comprendre les langues, il aurait fallu davantage observer les corps et les manières de vivre les sens. Par exemple, j'aurais aimé me pencher sur la question du rire si présent dans mes entretiens. Questionner sur les odeurs des lieux, du corps et des autres a provoqué des réactions diverses. Mes interlocuteurs ont parfois manifesté de la gêne, de la honte, de la sidération, de l'incompréhension, de la moquerie ou un sentiment de futilité. Peut-on alors affirmer qu'il y a des rires culturels relatifs à certaines manières d'appréhender les odeurs, notamment celles qui sont taboues ?

La couleur, par exemple, est jugée éloignée de l'odeur parce qu'elle est une qualité sensorielle que l'on peut mettre à distance : elle est abstraite, elle se nomme sans se rattacher à son objet et se catégorise. Toutefois, on pourrait essayer de décrire le plus finement possible le cheminement perceptif de la couleur. Comment entre-t-on en contact avec elle ? Dans *La couleur de nos souvenirs*, Michel Pastoureau insiste sur le fait que la couleur n'est pas une chose en soi ni un phénomène relevant uniquement de la vue ; elle est appréhendée de pair avec d'autres paramètres sensoriels comme la sécheresse et l'humidité, la tendresse ou la dureté, la surdité ou la sonorité (Pastoureau, 2010, p. 115). Si la couleur est appréhendée par ce cheminement perceptif, elle deviendrait autre chose que ce qu'elle est, figée et simplement nommée en soi. Il s'agit alors de repenser l'adage : « sage comme une image » qui insinue que les perceptions visuelles sont immobiles.

Travailler sur l'olfaction aujourd'hui s'inscrit dans l'air du temps puisque la consommation de produits odorants continue de s'accroître et que le champ olfactif s'immisce dans l'espace du musée, de l'art, du design et de la technologie (Jaquet, 2015).

L'olfaction est au cœur de la pandémie que nous connaissons aujourd'hui puisque la contamination du virus provoque une anosmie dans la majorité des cas. De l'autre côté, le port

du masque réduit drastiquement notre capacité du sentir que ce soit sur le plan olfactif mais aussi visuel, kinesthésique, auditif tandis que l'usage généralisé du gel hydro-alcoolique réduit la diversité olfactive. Certaines personnes touchées par la Covid-19 ne retrouvent pas l'odorat même après plusieurs mois. En poursuivant une recherche sur l'olf-action, on pourrait élargir le champ d'étude à ces cas étranges d'anosmie partielle, de parosmie, de cacosmie ou de phantosmie.

Parallèlement à ce phénomène, une expérimentation récente sur les femmes gauchères a permis une nouvelle découverte dans le domaine de l'olfaction : l'absence apparente de bulbe olfactif n'entrave pas nécessairement la performance de flairer et de percevoir une odeur (Weiss et al., 2019). Cette nouvelle étude bouscule la représentation du fonctionnement de l'odorat selon laquelle la molécule olfactive effectue un trajet jusqu'à l'épithélium situé au-dessus de la cavité nasale et passe ensuite nécessairement par le bulbe et le cortex orbito-frontal pour y être interprétée. Est-ce à dire qu'on pourrait écouter sans entendre, regarder sans voir et percevoir une odeur sans nécessairement traiter l'information olfactive ?

Si l'acuité olfactive permet de détecter une maladie, de s'orienter, d'anticiper, de vérifier ou de s'informer, peu de personnes décident de se servir de l'odorat comme un outil fiable alors qu'il est utilisé de manière pré-réfléchie et intuitive dans de multiples situations. L'engouement du sensoriel olfactif se développe pour créer du divertissement immersif, du bien-être, de l'artificialité mais la relation à l'odeur comme sensibilité activante n'est pas prise véritablement au sérieux. Il est pourtant temps de continuer à se questionner, de manière réflexive, sur l'effet des odeurs sur nos propres actions, sous peine, comme en témoigne une de mes interlocutrices, de ne pas y être attentif et de vivre dans un monde gris, incomplet et sans nuance.

BIBLIOGRAPHIE

- Appadurai, A. (1981). Gastro-Politics in Hindu South Asia. *American Ethnologist*, 8(3), 494-511.
- Ashcar, R. (2001). *Brasil essência : The culture of perfume*. Ed. Best Seller.
- Anderson, B., & Harney, J. (2020). « Smelly » *Kelly and His Super Senses : How James Kelly's Nose Saved the New York City Subway*. Calkins Creek.
- Aubaile-Sallenave, F. (2004). Corps, odeurs, parfums dans les sociétés arabo-musulmanes. In *Sentir. Pour une anthropologie des odeurs* (dir) Jane Cobbi et Robert Dulau (p.181-192), L'harmattan.
- Augé, M. (2013). *Un ethnologue dans le métro*. Pluriel.
- Austin, J. L, Gochet, P., Ambrose, B., & Laugier, S. (2007). *La langage de la perception*. Librairie Philosophique J. Vrin.
- Austin, John Langshaw, Lane, G., & Récanati, F. (2002). *Quand dire, c'est faire = How to do things with words*. Éditions du Seuil.
- Bachelard, G. (2007). *L'air et les songes : Essai sur l'imagination du mouvement* (6. éd). Corti.
- Bachelard, G. (2016). *La poétique de la rêverie*. PUF.
- Badhwar, I., & Morris-Dumoulin, G. (2007). *La chambre des parfums*. Librairie générale française.
- Bagot, J.-D. (1999). *Information, sensation et perception*. Armand Colin.
- Balez, S. (2017). Le paysage odorant existe-t-il ?. A propos de Grésillon L., *Sentir Paris : Bien-être et matérialité des lieux*, et de Henshaw V., *Urban smellscapes : Understanding and designing city smell environments*. *Ambiances. Environnement sensible, architecture et espace urbain*. <http://journals.openedition.org/ambiances/881>
- Bataille, G. (2011). *L'érotisme*. Les Éd. de Minuit.
- Battesti, V. (2013). « L'ambiance est bonne » ou l'évanescence rapport aux paysages sonores au Caire. Invitation à une écoute participante et proposition d'une grille d'analyse. In M.-B. L. G. et J. Candau (Éd.), *Paysages sensoriels. Essai d'anthropologie de la construction et de la perception de l'environnement sonore* (p. 70-95). éditions du CTHS. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00842075>
- Baudelaire, C., & Guyaux, A. (1986). *Fusées ; Mon cœur mis à nu ; La Belgique déshabillée : Suivi de Amœnitates Belgicæ*. Gallimard.
- Baudelaire, C. (2016). *Les fleurs du mal*.
- Beaud, S., & Weber, F. (2003). *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des*

- données ethnographiques* (Nouv. ed). Ed. Découverte.
- Beck, R. (2013). Sentir et ressentir la ville à travers des ego-documents. L'exemple du Journal du passementier bavarois F.C. Krieger, 1821-1872. *Norois. Environnement, aménagement, société*, 227, 43-53. <https://doi.org/10.4000/norois.4660>
- Bégout, B. (2018). L'ambiance comme aura. *Communications*, n° 102(1), 81-98.
- Berger, È., Austray, D., & Lieutaud, A. (2014). *Faire de la recherche avec et depuis son corps Sensible : Dix ans de recherches en psychopédagogie perceptive*. 24.
- Bergson, H. (1999). *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit* (6e ed). Presses Univ. de France.
- Berlin, B., & Kay, P. (1999). *Basic color terms : Their universality and evolution*. Center for the Study of Language and Information
- Bernard, M. (1995). *Le corps*. Ed. Seuil.
- Berque, A. (2016). Perception de l'espace, ou milieu perceptif ? *LEspace géographique, Tome 45(2)*, 168-181.
- Berrendonner, A. (1981). *Éléments de pragmatique linguistique*. Editions de Minuit.
- Berthoz, A. (2009). *La simplicité*. O. Jacob
- Berthoz, A. (2013). *La décision*. O. Jacob.
- Bocquet, D. (2019). Les études multi-situées : Entre pragmatisme et construction scientifique d'une posture. *Espaces et sociétés*, n° 178(3), 175-182.
- Boillot, F., Grasse, M.-C., Holley, A., & Musée international de la parfumerie (Éds.). (2004). *Olfaction et patrimoine : Quelle transmission?* Edisud.
- Bonnefoy, B., & Triquet, V. (1999). Les odeurs de la ville. *Villes en Parallèle*, 28(1), 124-139. <https://doi.org/10.3406/vilpa.1999.1276>
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (2015). *Méditations pascaliennes*. Points.
- Brand, G. (2019). Olfaction : une incroyable diversité de percepts in *À vue de Nez : Odorat et Communication*, (dir) Brigitte Munier, CNRS éd,
- Breviglieri, M. (2013). De la difficulté à entrer en contact. L'enjeu phénoménal d'instituer des espaces sensoriels pour le travail social hors murs. *Ambiances. Environnement sensible, architecture et espace urbain*. <https://doi.org/10.4000/ambiances.345>
- Brissaud, É. (1852-1909) A. du texte. (1895). *Leçons sur les maladies nerveuses. Salpêtrière, 1893-1894 / É. Brissaud ; recueillies et publiées par Henry Meige...* <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k77374g>

- Bromberger, C. (2007). Toucher. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 49, 5-10.
<https://doi.org/10.4000/terrain.5641>
- Bushdid, C., Magnasco, M. O., Vosshall, L. B., & Keller, A. (2014). Humans Can Discriminate More than 1 Trillion Olfactory Stimuli. *Science*, 343(6177), 1370-1372.
<https://doi.org/10.1126/science.1249168>
- Candau, J. (1998). *Mémoire et identité, 1ère édition*. Presses Universitaires de France - PUF.
- Candau, J. (2000). *Mémoire et expériences olfactives : Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel* (1re éd). Presses universitaires de France.
- Candau, J. (2004). Quel partage des savoirs et savoir-faire olfactifs ? In *Sentir. Pour une anthropologie des odeurs* (dir) Jane Cobbi et Robert Dulau (p.59-76). L'Harmattan
- Candau, J. (2005). *Vin, arômes, couleurs et descripteurs sensoriels. Quel partage de la dégustation ?* 16.
- Candau, J., & Jeanjean, A. (2006). *Des odeurs à ne pas regarder...* 47, 51-68.
- Candau, J., & Wathelet, O. (2006). *Le nez cardinal*. 18, p.49-61.
- Candau, J., & Wathelet, O. (2011). Les catégories d'odeurs en sont-elles vraiment ? *Langages*, n° 181(1), 37-52.
- Candau, J. (Éd.). (2013). *Paysages sensoriels : Essai d'anthropologie de la construction et de la perception de l'environnement sonore*. CTHS.
- Candau, J. (2013). Une théorie sensorielle de l'identité. In *Ethnographier les sens* (in Colon Paul-Louis (éd.), p. 201-234.). Éditions Petra,.
- Candau, J. (2013b). Le cadavre en substance : Perte d'odeurs et principe vital. *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 60, 110-125.
<https://doi.org/10.4000/tc.6895>
- Candau, J. (2016). L'anthropologie des odeurs : Un état des lieux. *Bulletin detudes orientales*, n° 64(1), 43-61.
- Candau, J. (2016). Une odeur déconcertante chez tante Léonie. In S. Houppermans, M. Montfrans, A. Schulte Nordholt, S. Wesemael, & N. Hullu-van Doeselaar (Éds.), *Sensations proustiennes* (p.142-157). Brill. https://doi.org/10.1163/9789004329010_011
- Candau, J. (2016). L'anthropologie des odeurs : Un état des lieux. *Bulletin detudes orientales*, n° 64(1), 43-61.
- Candau, J. (2017). Malaise dans la représentation : Existe-t-il des conditions d'adversité et de félicité culturelles (effet Theuth) ? *Hybrid. Revue des arts et médiations humaines*, 04.
<http://www.hybrid.univ-paris8.fr/lodel/index.php?id=789>
- Capone, S. (1996). Le pur et le dégénéré : Le candomblé de Rio de Janeiro ou les oppositions

- revisitées. *Journal de la société des américanistes*, 82(1), 259-292.
<https://doi.org/10.3406/jsa.1996.1638>
- Cassin, B. (2016). *Éloge de la traduction : Compliquer l'universel*. Fayard.
- Certeau, M. de. (1980). *Arts de faire*. Union Générale d'Éd.
- Chaumier, S. (2003). L'Odeur du baiser. In *A Fleur de peau. Corps, odeurs et parfums*, (dir) Pascal Lardellier (p. 77-95). Belin. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00479800>
- Cheng, F. (2016). *Cinq méditations sur la beauté*.
- Clastres, P. (2011). *La société contre l'État recherches d'anthropologie politique*. Éditions de Minuit. <http://banq.pretnumerique.ca/accueil/isbn/9782707322319>
- Classen, C., Howes, D., & Synnott, A. (1994). *Aroma : The cultural history of smell*. Routledge.
- Cler, J. (1998). Le sens du rythme, une approche ethnomusicologique. In *Anthropologie du sensoriel. Les sens dans tous les sens* ((dir) Colette Méchin, Isabelle Bianquis, David Le Breton, p. p.107-121). L'Harmattan.
- Colon, P.-L. (2013). *Ethnographier les sens*. Éd. Pétra.
- Corbin, A. (2016). *Le miasme et la jonquille : L'odorat et l'imaginaire social, XVIIe-XIXe siècles*. Flammarion.
- Coulon, J.-C. (2016). Fumigations et rituels magiques. Le rôle des encens et fumigations dans la magie arabe médiévale. *Bulletin d'études orientales*, LXIV, 179-248.
<https://doi.org/10.4000/beo.4679>
- Courbet, D., & Fourquet, M.-P. (2003). Publicité, marketing et parfums. Approche psychosociale d'une double illusion. *Communication & Langages*, 136(1), 43-57.
<https://doi.org/10.3406/colan.2003.3204>
- Crunelle, M. (2004). L'odorat dans l'espace architectural. In *Sentir. Pour une anthropologie des odeurs* (dir) Jane Cobbi et Robert Dulau (p.113-128). L'Harmattan
- Damasio, A. R., & Larssonneur, C. (2001). *Le sentiment même de soi : Corps, émotions, conscience*. O. Jacob.
- Daniel, F.-J. (2019). La gêne olfactive comme processus collectif d'attachement. *Ethnologie française*, N° 174(2), 421-434.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Éditions de minuit.
- Depraz, N. (2015). *Comprendre la phénoménologie : Une pratique concrète*.
- Nathalie Depraz (éd). (2014). *Première, deuxième, troisième personne*. Zeta books
- Desjeux, D. (2014). La communication dans le champ de la consommation. *Hermès, La Revue*, n° 70(3), 115-119.
- Despret, V. (2019). *Habiter en oiseau*. Actes sud.

- De Swardt, D. (2015). *Les Arômes : Une Expérience Plus Vraie Que Nature? (Aroma: A Larger than Life Experience?)* (SSRN Scholarly Paper ID 2719703). Social Science Research Network. <https://papers.ssrn.com/abstract=2719703>
- Diasio, N. (2015). Des odeurs et des âges. *Ethnologie française*, N° 154(4), 665-676.
- Doucet, S., Soussignan, R., Sagot, P., & Schaal, B. (2009). The Secretion of Areolar (Montgomery's) Glands from Lactating Women Elicits Selective, Unconditional Responses in Neonates. *PLOS ONE*, 4(10), e7579. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0007579>
- Dubois, D., & Rouby, C. (1997). Une approche de l'olfaction : Du linguistique au neuronal. *Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive*, 24(1), 9-20. <https://doi.org/10.3406/intel.1997.1544>
- Dulau, R. (Éd.). (1998). *Géographie des odeurs*. L'Harmattan.
- Dupire, M. (1987). Des Goûts et des odeurs : Classifications et universaux. *Homme*, 27(104), 5-25. <https://doi.org/10.3406/hom.1987.368892>
- Elias, N. (1969). *La dynamique de l'Occident*. Press Pockets
- Ellena, J.-C. (2016). Le parfum, ou la création comme un récit. *Hermes, La Revue*, n° 74(1), 98-101.
- Epple, G., & Herz, R. S. (1999). Ambient odors associated to failure influence cognitive performance in children. *Developmental Psychobiology*, 35(2), 103-107. [https://doi.org/10.1002/\(SICI\)1098-2302\(199909\)35:2<103::AID-DEV3>3.0.CO;2-4](https://doi.org/10.1002/(SICI)1098-2302(199909)35:2<103::AID-DEV3>3.0.CO;2-4)
- Favret-Saada, J. (1994). *Les mots, la mort, les sorts*. Gallimard.
- Feildel, B. (2013). Vers un urbanisme affectif. Pour une prise en compte de la dimension sensible en aménagement et en urbanisme. *Norois. Environnement, aménagement, société*, 227, 55-68. <https://doi.org/10.4000/norois.4674>
- Ferdenzi, C., Schirmer, A., Roberts, S. C., Delplanque, S., Porcherot, C., Cayeux, I., Velazco, M.-I., Sander, D., Scherer, K. R., & Grandjean, D. (2011). Affective dimensions of odor perception : A comparison between Swiss, British, and Singaporean populations. *Emotion*, 11(5), 1168-1181. <https://doi.org/10.1037/a0022853>
- Ferraud, O. (2013). Ethnographier les environnements sonores. In *Ethnographier les sens* (in Colon Paul-Louis (éd.)). Petra.
- Flaubert, G. (2009). *Salammbô*. Gallimard.
- Fremont, A. (2015). *La région, espace vécu*. Flammarion.
- Freud, S. (2011). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*.
- Gallese, V., & Sinigaglia, C. (2011). How the Body in Action Shapes the Self. *Journal of Consciousness Studies*, 18(7-8), 117-143.

- Gélard, M.-L. (2008). Des corps qui parlent. Classement temporel, manifestations sensorielles et expression de soi dans le Tafilalt (tribu des Aït Khebbach, Maroc). *Journal des anthropologues*, 112-113(1-2), 23-45. Cairn.info.
- Gélard, M.-L. (2010). De la perception sensorielle d'autrui dans le Sud marocain (Tafilalt, Aït Atta). *Communications*, n° 86(1), 175-193.
- Gélard, M.-L. (2016). L'anthropologie sensorielle en France. *L'Homme*, N° 217(1), 91-107.
- Gélard, M.-L., & Candau, J. (2017). *Les sens en mots : Entretiens avec Joël Candau, Alain Corbin, David Howes, François Laplantine, David Le Breton et Georges Vigarello*.
- Gell, A. (2006). Parfum, symbolisme et enchantement. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 47, 19-34. <https://doi.org/10.4000/terrain.4229>
- Gelstein, S., Yeshurun, Y., Rozenkrantz, L., Shushan, S., Frumin, I., Roth, Y., & Sobel, N. (2011). *Human Tears Contain a Chemosignal*. 331, 6.
- Genet, J. (2006). *Pompes funèbres*. Gallimard.
- Gervais, R. (2001). *Spécial : La mémoire et l'oubli. Comment naissent et s'effacent les souvenirs*. 144. <https://www.larecherche.fr/parution/mensuel-344>
- Ghasarian, C., & Abélès, M. (Éds.). (2002). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive : Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Colin.
- Giard, A. (2019). *Harcèlement olfactif et parfums "corporels" au Japon* (p. 187-198)
- Gibson, E. J. (1969). *Principles of perceptual learning and development*. Appleton-Century-Crofts.
- Gilbert, A. N. (2008). *What the nose knows : The science of scent in everyday life*. Crown Publishers.<http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=724114>
- Gildersleeve, K. A., Fales, M. R., & Haselton, M. G. (2017). Women's evaluations of other women's natural body odor depend on target's fertility status. *Evolution and Human Behavior*, 38(2), 155-163. <https://doi.org/10.1016/j.evolhumbehav.2016.08.003>
- Goffman, Erving, & Goffman, E. (1996). *La présentation de soi*. Ed. de Minuit.
- Goffman, Erving. (1998). *Les rites d'interaction*. Ed. de Minuit.
- Grésillon, L. (2004). Sentir Paris : Itinéraire méthodologique. *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, 11. <http://journals.openedition.org/strates/404>
- Gresillon, L. (2005). *Sentir Paris : Bien-être et valeur des lieux* [Thesis, Paris 1]. <http://www.theses.fr/2005PA010674>
- Grésillon, L. (2013). Sentir et ressentir Paris. L'exemple du quai du RER B à Châtelet-les Halles. *Norois*, n° 227(2), 11-24.

- Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (Eds.). (2001). Les parcours commentés. In *L'espace urbain en méthodes* (Editions Parenthèses, Marseille).
https://www.academia.edu/3605623/La_m%C3%A9thode_des_parcours_comment%C3%A9s
- Godard, H. (2002). Le geste et sa perception. In *La danse au XXème siècle* (Larousse).
- Goldstein, K., & Fédida, P. (1983). *La structure de l'organisme : Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine* (E. Burckhardt & J. Kuntz, Trad.). Gallimard.
- Guéguen, N. (2007). Dossier : Les mille effets des odeurs. *cerveauetpsycho.fr*.
<https://www.cerveauetpsycho.fr/sd/neurobiologie/dossier-les-mille-effets-des-odeurs-3525.php>
- Guerrand, R. (1998). Vers une géographie historique des flatulences. In *Géographie des odeurs* ((dir) Robert Dulau et Jean-Robert Pitte, p. p.73-77). L'Harmattan.
- Hall, E. T., Petita, A., & Choay, F. (2014). *La dimension cachée*. Points.
- Halloy, A. (2018). L'odeur de l'axé. Pratiques olfactives et efficacité rituelle dans un culte afro-brésilien. *Journal de la société des américanistes*, 104(104-1), 117-148.
<https://doi.org/10.4000/jsa.15709>
- Ijzerman, H & Semin, G.R. (2009). *The Thermometer of Social Relations : Mapping Social Proximity on Temperature*. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1111/j.1467-9280.2009.02434.x>
- Henrich, J., Heine, S. J., & Norenzayan, A. (2010). The weirdest people in the world? *The Behavioral and Brain Sciences*, 33(2-3), 61-83; discussion 83-135.
<https://doi.org/10.1017/S0140525X0999152X>
- Henshaw, V. (2015). Analysing olfactory and auditory senses in English cities : Sensory expectation and urban environmental perception | Request PDF. ResearchGate.
<http://dx.doi.org/10.4000/ambiances.560>
- Henshaw, V., Medway, D., Warnaby, G., & Perkins, C. (2016). Marketing the 'city of smells'. *Marketing Theory*, 16(2), 153-170. <https://doi.org/10.1177/1470593115619970>
- Holley, A. (1999). *Eloge de l'odorat*. Jacob.
- Holley, A. (2015). *Le sixième sens : Une enquête neurophysiologique*. O. Jacob.
- Howes, D. (1987). Olfaction and transition : An essay on the ritual uses of smell. *Canadian Review of Sociology/Revue Canadienne de Sociologie*, 24(3), 398-416.
<https://doi.org/10.1111/j.1755-618X.1987.tb01103.x>
- Howes, D. (1990). Les techniques des sens. *Anthropologie et Sociétés*, 14(2), 99-115.
<https://doi.org/10.7202/015130ar>

- Howes David, Classen Constance. (1991). « Sounding sensory profiles ». In *The Varieties of sensory experience* (University of Toronto Press).
<http://centreforsensorystudies.org/product/the-varieties-of-sensory-experience/>
- Howes, D. (2003). Le sens sans parole : Vers une anthropologie de l'odorat. *Anthropologie et Sociétés*, 10(3), 29-45. <https://doi.org/10.7202/006362ar>
- Howes, D. (2010). L'esprit multisensoriel, ou la modulation de la perception. *Communications*, n° 86(1), 37-46.
- Husserl, E. (2018). *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Gallimard.
- Inaba, M., & Inaba, Y. (1992). *Human Body Odor : Etiology, Treatment, and Related Factors*. Springer Japan. <https://doi.org/10.1007/978-4-431-66908-1>
- Ingold, T. (2007). Against soundscape. *Autumn Leaves: Sound and the Environment in Artistic Practice*, 10-13.
- Ingold, T. (2013). L'œil du cyclone : La perception visuelle et la météo. In *Ethnographier les sens* (in Colon Paul-Louis (éd.)), Petra.
- James, W. (2015). *The principles of psychology*.
- Jaquet, C. (Éd.). (2015). *L'art olfactif contemporain*. Classiques Garnier.
- Jaquet, C. (2018). *Philosophie du kôdô : L'esthétique japonaise des fragrances*
- Jeanjean, A. (2011). Travailler à la morgue ou dans les égouts. *Ethnologie française*, Vol. 41(1), 59-66.
- Jones, D. (2007). *Moral psychology : The depths of disgust*. ResearchGate. <http://dx.doi.org/10.1038/447768a>
- Jönsson, F. U., & Olsson, M. J. (2003). Olfactory Metacognition. *Chemical Senses*, 28(7), 651-658. <https://doi.org/10.1093/chemse/bjg058>
- Klossowski, P. (2006). *Le bain de Diane* (Reprint). Gallimard.
- Koolhaas, R. (2011). *Junkspace : Repenser radicalement l'espace urbain*. Payot & Rivages.
- Laplantine, F., & Singly, F. de. (2017). *La description ethnographique*. A. Colin.
- Laplantine, F. (2018). *Le social et le sensible : Introduction à une anthropologie modale*. Téraèdre.
- Laplantine, F. (2020). *Penser l'intime*. CNRS éditions.
- Latour, B. (1994). *Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité*. *Sociologie du travail*, p.587-607.
- Le Breton, D. (1998). Imaginaire sensoriel du racisme. Odeur de l'autre. In *Anthropologie du sensoriel. Les sens dans tous les sens* ((dir) Colette Méchin, Isabelle Bianquis, David le Breton, p.p.7-21). L'Harmattan.

- Le Breton, D. (2006). *La saveur du monde : Une anthropologie des sens*. Éd. Métailié.
- Le Breton, D. (2019). Odeurs et affectivité : Les odeurs dans la relation. In *À vue de nez : Odorat et communication* (Brigitte Munier, p. p.143-159). CNRS.
- Le Calvé, M., & Gaudin, O. (Éds.). (2018). *Exercices d'ambiances : Présences, enquêtes, écritures*. Seuil.
- Lecuyer, L. (2019). Le ghunghat, ethnographie d'un voile comme langage social. Corps et société en Inde du Nord. *Sociétés Plurielles*. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02506980>
- Lefebvre, É., & Musée Cernuschi (Éds.). (2018). *Parfums de Chine : La culture de l'encens au temps des empereurs*. Paris musées : Musée Cernuschi.
- Leibniz. (2012). *Nouveaux entendement humain ed 1886*. Hachette Livre-Bnf.
- Le Guérer, A. (2002). *Pouvoirs de l'odeur (Les)*. Odile Jacob.
- Le Guérer, A. L. (2006). Le parfum et la chair. *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 47, 69-88. <https://doi.org/10.4000/terrain.4257>
- Lehrer, J. (2008). *Proust Was a Neuroscientist*. HMH.
- Lenclud, G. (2006). La nature des odeurs (remarques). *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 47, 5-18. <https://doi.org/10.4000/terrain.4325>
- Leroi-Gourhan, A. (2014). *Le geste et la parole. 2 : La mémoire et les rythmes* (Repr.). Michel.
- Lévi-Strauss, C. (1955). *Tristes Tropiques* (Plon).
- Lévi-Strauss, C., & Debaene, V. (2008). *Oeuvres*. Gallimard.
- Lévi-Strauss, C. (2009). *L'homme nu*. Plon.
- Lévinas, E. (2014). *Le temps et l'autre*. PUF.
- Louis-Frédéric. (1987). *Dictionnaire de la civilisation indienne*. R. Laffont.
- Luyat, M., & Regia-Corte, T. (2009). Les affordances : De James Jerome Gibson aux formalisations récentes du concept. *L'Année psychologique*, Vol. 109(2), 297-332.
- Majid, A., Speed, L., Croijmans, I., & Arshamian, A. (2017). What Makes a Better Smeller? *Perception*, 46(3-4), 406-430. <https://doi.org/10.1177/0301006616688224>
- Majid, A., & Burenhult, N. (2014). Odors are expressible in language, as long as you speak the right language. *Cognition*, 130(2), 266-270. <https://doi.org/10.1016/j.cognition.2013.11.004>
- Majid, A., & Kruspe, N. (2018). Hunter-Gatherer Olfaction Is Special. *Current Biology*, 28(3), 409-413.e2. <https://doi.org/10.1016/j.cub.2017.12.014>
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.

- Mariani, L. (2015). L'exotisme et le fruit de l'imagination : Le-durian-qui-partage-l'humanité-en-deux. *Anthropologie et Sociétés*, 39(1-2), 313. <https://doi.org/10.7202/1030851ar>
- Marlier, L., & bianquis, B. (1997). Familiarité et discrimination olfactive chez le nouveau-né : Influence différentielle du mode d'alimentation? *Enfance*, 50(1), 47-61. <https://doi.org/10.3406/enfan.1997.3045>
- Mauss, M. (2013). Chapitre premier. Notion de technique du corps. *Quadrige*, 363-372.
- Mauss, M., & Lévi-Strauss, C. (Éds.). (2013). *Sociologie et anthropologie* (13. édition). PUF (Presses Universitaires de France).
- Memmi, D., Raveneau, G., & Taïeb, E. (2011). Introduction. *Ethnologie française, Vol. 41(1)*, 5-16.
- Mistre-Schaal, M., & Schaal, B. (2016). Le flair en images, ou comment est donnée à voir la communication olfactive. *Hermès, La Revue, n° 74(1)*, 145-157.
- Morrot, G., Brochet, F., & Dubourdieu, D. (2001). The Color of Odors. *Brain and Language*, 79(2), 309-320. <https://doi.org/10.1006/brln.2001.2493>
- Méchin, C., Bianquis, I., & Le Breton, D. (Éds.). (1998). *Anthropologie du sensoriel : Les sens dans tous les sens*. L'Harmattan.
- Memmi, D., Raveneau, G., & Taïeb, E. (2011). Introduction. *Ethnologie française, Vol. 41(1)*, 5-16.
- Merleau-Ponty, M. (1976). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.
- Moch, Bonnefoy. (1997). *Odeurs et environnement urbain : Le métro parisien. 42-2*, p.175-182.
- Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant : Enquêtes sur la vie à travers nous*. Actes sud.
- Mouélé, M. (1997). L'apprentissage des odeurs chez les Waanzi : Note de recherche. *Enfance*, 50(1), 209-222. <https://doi.org/10.3406/enfan.1997.3058>
- Munier, B. (2017). *Odeurs et parfums en Occident : Qui fait l'ange fait la bête*. Le félin.
- Munier, B. (2019). *A vue de nez : Odorat et communication*. CNRS éd.
- Nicole, M. (1996). *Rural-urbain, unité et diversité des modes d'habiter en Europe* (p. 187-215).
- Nisbett, R., & Wilson, T. (1977). Telling More Than We Can Know : Verbal Reports on Mental
- Okamoto, M., Shirasu, M., Fujita, R., Hirasawa, Y., & Touhara, K. (2016). Child Odors and Parenting : A Survey Examination of the Role of Odor in Child-Rearing. *PLOS ONE*, 11(5), e0154392. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0154392>
- O'Meara, C., & Majid, A. (2016). How Changing Lifestyles Impact Seri Smellscapes and Smell Language. 58(2), 107-131. <https://doi.org/10.1353/anl.2016.0024>

- Pâques, V. (1991). *La religion des esclaves : Recherches sur la confrérie marocaine des Gnawa*, Moretti & Vitali.
- Pastoureau, M. (2010). *Les couleurs de nos souvenirs*. Éditions du Seuil.
- Norman, D. A. (2013). *The design of everyday things* (Revised and expanded edition). Basic Books.
- Paveau, M.-A. (2012). *Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition*. 13.
- Perras, J.-A., & Wicky, É. (2013). La sémiologie des odeurs au xix^e siècle : Du savoir médical à la norme sociale. *Études françaises*, 49(3), 119-135. <https://doi.org/10.7202/1021206ar>
- Pihet, S., Mellier, D., Bullinger, A., & Schaal, B. (1997). Réponses comportementales aux odeurs chez le nouveau-né prématuré : Étude préliminaire. *Enfance*, 50(1), 33-46. <https://doi.org/10.3406/enfan.1997.3044>
- Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. L'Harmattan.
- Petitmengin, C., & Bitbol, M. (2009). *The Validity of First-Person Descriptions as Authenticity and Coherence*. 16(10-12), p.363-404.
- Polanyi, M. (2005). *Personal knowledge : Towards a post-critical philosophy*.
- Proust, M. (1992). *À la recherche du temps perdu. 1 : Du côté de chez Swann*. Gallimard.
- Radcliffe-Brown, A. R. (Alfred R. (1922). *The Andaman islanders; a study in social anthropology* (Anthony Wilkin studentship research, 1906. Cambridge, The University press.
- Ramaekers, M. G., Verhoef, A., Gort, G., Luning, P. A., & Boesveldt, S. (2016). Metabolic and Sensory Influences on Odor Sensitivity in Humans. *Chemical Senses*, 41(2), 163-168. <https://doi.org/10.1093/chemse/bjv06>
- Rasse, P. (2016). Le cluster des fragrances. Techniques et paradoxes de la communication dans la fabrication industrielle des parfums à Grasse. *Hermès, La Revue*, n° 74(1), 102-109.
- Raveneau, G. (2011). Suer. *Ethnologie française*, Vol. 41(1), 49-57.
- Rey-Hulman, D., & Boccara, M. (Éds.). (1998). *Odeurs du monde : Écriture de la nuit*. INALCO : Harmattan.
- Röder, B., Teder-Sälejärvi, W., Sterr, A., Rösler, F., Hillyard, S. A., & Neville, H. J. (1999). Improved auditory spatial tuning in blind humans. *Nature*, 400(6740), 162-166. <https://doi.org/10.1038/22106>
- Roquet, C. (2019). *Vu du geste. Interpréter le mouvement dansé*. Centre national de la Danse.
- Roubin, L. A. (1989). *Le monde des odeurs : Dynamique et fonctions du champ odorant*. Méridiens Klincksieck.
- Roubin, L. A. (1998). Signaux odorants et espaces de fêtes en Eurasie. In *Géographie des odeurs* (p. p.119-128). L'Harmattan.

- Rozin, P. (1994). La magie sympathique. In *Manger magique* (Claude Fischler). Autrement.
- Salesse, R. (2019). *Faut-il sentir bon pour séduire? : 120 clés pour comprendre les odeurs*. <http://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=2110137>
- Sartoretti, I. (2020). Le parfum n'a pas d'odeur. *EspacesTemps.net Revue électronique des sciences humaines et sociales*. <https://doi.org/10.26151/espacestems.net-9zas-1547>
- Sartre, J.-P. (2000). *Baudelaire*. Gallimard
- Schaal, B. (1996). Olfaction et processus sociaux chez l'homme : Bref bilan. *Revue internationale de psychopathologie*, 22, 387–421.
- Schaal, B., Rouby, C., Marlier, L., Soussignan, R., Kontar, F., & Tremblay, R. E. (1998). Variabilité et universaux au sein de l'espace perçu des odeurs. In *Géographie des odeurs* ((dir) Robert Dulau et Jean-Robert Pitte, p. p.25-47). L'Harmattan.
- Schaal, B. (2004). Le "matrimoine olfactif": transmissions odorantes entre générations. in *Olfaction et patrimoine : quelle transmission ?* (dir) Boillot-Grenon, F; Grasse M-C; Holley, A; Musée international de la parfumerie. Édisud.
- Schaal, B., Ferdenzi, C., & Wathélet, O. (Éds.). (2013). *Odeurs et émotions : Le nez a ses raisons*. Éditions Universitaires de Dijon.
- Schleidt, M., Neumann, P., & Morishita, H. (1988). Pleasure and disgust : Memories and associations of pleasant and unpleasant odors in Germany and Japan. *Chemical Senses*, 13(2), 279-293. <https://doi.org/10.1093/chemse/13.2.279>
- Schotte, J., & Devisch, R. (Éds.). (1990). *Le contact / R. Devisch, J. Florence, M. Galasse, F. Geberovich [et autres]*. De Boeck Université ; Editions Universitaires
- Sela, L., & Sobel, N. (2010). Human olfaction : A constant state of change-blindness. *Experimental Brain Research*, 205(1), 13-29. <https://doi.org/10.1007/s00221-010-2348-6>
- Sell, C. (Éd.). (2006). *The chemistry of fragrances : From perfumer to consumer* (2. ed). RSC Publ.
- Shepard, G. (2008). A Sensory Ecology of Medicinal Plant Therapy in Two Amazonian Societies. *American Anthropologist*, 106, 252-266. <https://doi.org/10.1525/aa.2004.106.2.252>
- Signoret, P., Mauleon, P., & Lavenet Colette. (1962). Action de l'ablation des bulbes olfactifs sur les mécanismes de la reproduction de la truie. *Annales de biologie animale, biochimie, biophysique*, 2(2), 167-174.
- Simmel, G. (1991). *Sociologie et épistémologie*. Presses Universitaires de France.
- Sinding, C., Valadier, F., Al-Hassani, V., Feron, G., Tromelin, A., Kontaris, I., & Hummel, T. (2017). New determinants of olfactory habituation. *Scientific Reports*, 7(1), 1-11.

<https://doi.org/10.1038/srep41047>

Singh, D., & Bronstad, P. M. (2001). Female body odour is a potential cue to ovulation. *Proceedings of the Royal Society B: Biological Sciences*, 268(1469), 797-801. <https://doi.org/10.1098/rspb.2001.1589>

Sinha, C. (2000). Culture, Language and the Emergence of Subjectivity. *Culture and Psychology*, 62, 197-207. <https://doi.org/10.1177/1354067X0062008>

Sloterdijk, P., & Mannoni, O. (2013). *Écumes : Sphérologie plurielle*. Pluriel.

Somda, D. (2006). Odeur des morts et esprit de famille (Anôsy, Madagascar). *Terrain*, 47, 35-50. <https://doi.org/10.4000/terrain.4240>

Sompairac, A. (2016). *Scenographie d'exposition : Six perspectives critiques*. MetisPresses.

Soussignan, R., & Schaal, B. (2001). Les systèmes émotionnels chez le nouveau-né humain : Invariance et malléabilité des réponses aux odeurs. *Enfance*, 53(3), 236. <https://doi.org/10.3917/enf.533.0236>

Sorokowska, A., Sorokowski, P., & Hummel, T. (2014). Cross-Cultural Administration of an Odor Discrimination Test. *Chemosensory Perception*, 7(2), 85-90. <https://doi.org/10.1007/s12078-014-9169-0>

Spehr, M., Gisselmann, G., Poplawski, A., Riffell, J. A., Wetzell, C. H., Zimmer, R. K., & Hatt, H. (2003). Identification of a Testicular Odorant Receptor Mediating Human Sperm Chemotaxis. *Science*, 299(5615), 2054-2058. <https://doi.org/10.1126/science.1080376>

Sperber, D. (1974). *Le symbolisme en général*. Hermann.

Staszak, J.-F. (1998). Pistes pour une géographie des odeurs. In *Géographie des odeurs* ((dir) Robert Dulau et Jean-Robert Pitte, p. p.49-58). L'Harmattan.

Straus, E. (2000). *Du sens des sens*. Krisis.

Süskind, P., & Lortholary, B. (1994). *Le parfum : Histoire d'un meurtrier ; roman*. Fayard.

Tapia, C. (1978). *Environnement et odeurs*, *Revue internationale de psychologie appliquée*. 27(n°1), pp.39-51.

Tellenbach, H., Amsler, J., & Pélicier, Y. (1983). *Goût et atmosphère*. PUF. Thelen, E. (1995). Motor development. A new synthesis. *The American Psychologist*, 50(2), 79-95. <https://doi.org/10.1037//0003-066x.50.2.79>

Thibaud, J.-P. (2011). The Sensory Fabric of Urban Ambiances. *The Senses and Society*, 6(2), 203-215. <https://doi.org/10.2752/174589311X12961584845846>

Thibaud, J.-P. (2018). Les puissances d'imprégnation de l'ambiance. *Communications*, n° 102(1), 67-79.

- Tornay, S. (Éd.). (1978). *Voir & nommer les couleurs : Résultats de recherches collectives*. Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative.
- Valentin, C. C., Dominique. (2007). *Dossier : Les odeurs, une question culturelle*. [cerveauetpsycho.fr. https://www.cerveauetpsycho.fr/sd/neurobiologie/dossier-les-odeurs-une-question-culturelle-3475.php](https://www.cerveauetpsycho.fr/sd/neurobiologie/dossier-les-odeurs-une-question-culturelle-3475.php)
- van Gennep, A. (1909). *Les rites de passage*. 226.
- Vantses, M. (2016). Les mains chaudes. *Hermes, La Revue*, n° 74(1), 72-73
- Varela, F. J., & Lavoie, P. (1996). *Invitation aux sciences cognitives*. Éditions du Seuil.
- Varendi, H., Porter, R. H., & Winberg, J. (1994). Does the newborn baby find the nipple by smell? *Lancet (London, England)*, 344(8928), 989-990. [https://doi.org/10.1016/s0140-6736\(94\)91645-4](https://doi.org/10.1016/s0140-6736(94)91645-4)
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie*. Presses universitaires de France.
- Vermersch, P. (1996). *L'entretien d'explicitation*. ESF éditeur.
- Vidalou, J.-B. (2017). *Être forêts : Habiter des territoires en lutte*. <http://banq.prenumerique.ca/accueil/isbn/9782355221187>
- Vigarello, G., Corbin, A., Courtine, J.-J., Arasse, D., & Audoin-Rouzeau, S. (2011). *Histoire du corps*.
- Vigarello, G. (2014). *Histoire de la beauté : Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*. Ed. du Seuil.
- Vigarello, G. (2014b). *Le propre et le sale : L'hygiène du corps depuis le Moyen âge* (Nouvelle éd.). Éd. du Seuil.
- Vigarello, G. (2016). *Le Sentiment de soi : Histoire de la perception du corps : XVIe-XXe siècle*.
- Vinot, F. (2020). 2D, 3D, 4D : Comment habiter après le traumatisme ? *L'Évolution Psychiatrique*. <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2020.10.007>
- Vollaire, C. (2011). Le tabou du dégoût. *Ethnologie française, Vol. 41*(1), 89-97.
- Wang, L. (2015). *Pratiques et sens des soins du corps en Chine : Le cas des cosmétiques*. Harmattan.
- Wathelet, O. Apprendre à voir. Pour une ethnographie cognitive des perceptions. *L'homme, Revue française d'anthropologie*, 201, 121-130. <https://doi.org/10.4000/l'homme.22980>
- Weiss, T., Soroka, T., Gorodisky, L., Shushan, S., Snitz, K., Weissgross, R., Furman-Haran, E., Dhollander, T., & Sobel, N. (2019). Human Olfaction without Apparent Olfactory Bulbs. *Neuron*, 0(0). <https://doi.org/10.1016/j.neuron.2019.10.006>
- WesselMar. 7, L., 2017, & Pm, 7:15. (2017, mars 7). *Do human pheromones actually exist?* Science | AAAS. <https://www.sciencemag.org/news/2017/03/do-human-pheromones-actually-exist>

- Wittgenstein, L., & Moyal-Sharrock, D. (2016). *De la certitude*. Zhong, C.-B., & Leonardelli, G. J. (2008). Cold and lonely : Does social exclusion literally feel cold? *Psychological Science*, *19*(9), 838-842. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9280.2008.02165.x>
- Wyatt, T. D. (2015). The search for human pheromones : The lost decades and the necessity of returning to first principles. *Proceedings of the Royal Society B: Biological Sciences*, *282*(1804), 20142994. <https://doi.org/10.1098/rspb.2014.2994>
- Yeats, W. B., & Gros, L.-G. (1979). *Vision*. Fayard.
- Zhang, X., Chen, X., & Zhang, X. (2018). The impact of exposure to air pollution on cognitive performance. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, *115*(37), 9193-9197. <https://doi.org/10.1073/pnas.1809474115>
- Zhong, C.-B., & Liljenquist, K. (2006). Washing away your sins : Threatened morality and physical cleansing. *Science (New York, N.Y.)*, *313*(5792), 1451-1452. <https://doi.org/10.1126/science.1130726>

ANNEXES

Extraits de descriptions libres des items

Légende

En rouge	Source, catégorie/ famille olfactive, marques
En vert	Usage, pratique
En jaune-orange	Effets, jugements, émotions
En violet	Métonymie, métaphore, lieux
En noir	Non-identification

Bergamote

Pékin	Bombay	Sao Paulo/Rio
citrus, métallique, oxydée	citron	vert, rafraîchissant, crème, désinfectant, nature
Frais, bergamote	forêt très boisée	note verte, fraîche, froide, de la menthe, feuille de laurier, produit pour les cheveux détoxifiants
piment, vert, épice pour la cuisine	chocolat	Odeur forte avec une sensation aigre, produits de nettoyage hyper concentrés, désinfectants brûle les yeux
frais, arbre, relaxant	jus	Vert, herbe
citrus	jardin, fleurs mélangées	médicaments, produits de nettoyage, florale
frais	bonbon à l'orange et au chocolat	florale
citron	du côté de chez moi, chocolat	des zestes d'orange
citronné	comme le citron	notes boisées, galbanum
citron	comme la menthe	du bois sec
plante	nourriture	notes citriques
bergamote, citrus, vert	orange le fruit	odeur citrique, citron
pomme, fraîcheur	rose inconnue	vert, des plantes fortes, rafraîchissant, fraîche
clémentine, orange	des raisins pourris	l'arbre des oranges, produits de nettoyage
l'odeur des travaux	plaisant, non persistant, doux	des produits de nettoyage
Peau d'orange	c'est bon comme le citron	de la forêt, des herbes
épicé	citrus/lemongrass air freshner salle de bain	bergamote
médicament	parfum, lavande	orange
orange	citrus glace au citron produit de nettoyage pour le sol	produits de toilette

orange fraîcheur, envie de sentir plus, maison, la forêt de noix de coco	utiliser pour l'ambiance	feuilles
peau du citron, fruit du sapin, huile	doux et utilisé dans le savon de nettoyage	odeur mauvaise, désinfectants pas chers, il ressemble aux produits utilisés aux toilettes du shopping
la nourriture, l'orange	magasins parfums, poudre	produits de nettoyage, désinfectants, eucalyptus
orange, propreté	douceur familière, air freshner	eau de javel
orange	orange	produits de nettoyage, vert, rafraîchissant, plante
citrus lemon juice lively	très léger légèrement artificiel commercial, « air freshner »	doux
citron	citrus, la peau zestée du fruit, légèrement acide et après manger cela reste sur les doigts	frais
limonade	toilettes de discothèque	fleur acide
orange amère	citron	
la peau des oranges, la mandarine	une odeur très fraîche	
citron		
ca sent bon, ça réveille les nerfs, on peut le mettre dans la chambre, au chevet		

Gingembre

Pékin	Bombay	Sao Paulo/Rio
citrus, gingembre, poivre	gingembre surtout dans le thé	salé, intense
gingembre, douceur du soleil	très fort, odeur répulsive, hôpital	citrique sucrée, citron, orange, boisée (cidre) du pin, herbacée, citrus, produit de nettoyage
citron vert, acide, arbre à citron en Italie, coucher de soleil	nouveau pour moi	désinfectant, sans ajouter des odeurs agréables, aigre, intense
frais, herbe	poudre de lavage / solution de nettoyage purifiée	gingembre
citronnelle	cardamome	cardamome, gingembre, chaud, piquant
ensoleillé, frais, orange, citron	chimique	piquante, du thé, chaud
gingembre	marché à l'intérieur, du gingembre	des assaisonnements
acide	répulsif	notes vertes, épices
gingembre	gingembre	terreux du pin
bougie, parfum d'ambiance	huile de médicament	je ne sais pas quelque chose de synthétique, des détachants
épicé, gingembre	curcuma	pourri
gingembre	comme l'odeur d'une vieille boîte de premiers secours moisie	du gingembre, de la nourriture japonaise
hôpital	gingembre	produit multi-tâches
gingembre sec	dans la cuisine	de l'orange
citron	chocolat artisanal	odeurs mauvaises. Ressemble à du désinfectant
l'eau du sucre	saine ayurvédique médicinal	produits de nettoyage
citron	gingembre	nettoyage
célibataire	une odeur plaisante de savon	produits nettoyage

automne, fruits acides, couleur dorée, champ de blé	utilisé dans la nourriture	produits chimique
gingembre	odeur de poussière terne	bizarre, nœud à la gorge. C'est familier mais je ne sais pas d'où ça vient.
gingembre	ambiance parfum	ballons plastiques avec du talc à l'intérieur
citron, frais	une herbe forte et peu agréable comme la citronnelle ou l'aloé vera utilisée dans la préparation des aliments	odeur des drogues
orange	médicament	odeur du gingembre ou produits de nettoyage
gingembre	odeur persistante, légèrement piquante, goutte pour la toux non aromatisée	nettoyage
gingembre	racine de gingembre boisée et épicée, semblable à la terre, boire un thé chaud à des fins médicales	
gingembre	"elaichi" cardamome	
citron	forte odeur épicée	
citron		
médicament		
odeur du gingembre très fort		
la sucette au goût de mandarine		
citron		
sucré, ça me rappelle les bonbons		
aliment		

Terpinéol

Pékin	Bombay	Sao Paulo/Rio
solvants machines	désinfectant, odeur du dettol	de la menthe, rafraîchissant, dentifrice
boisé, sucré, odeur de poire pas mûre	dettol, antiseptique	fraîche, froid, encre, marine, suffocant
arbre, bois de pins, sapin de Noël	savon	Une odeur citrique, fort, Quelque chose lié à la fragrance de citron. Désinfectants
surprenant	Dettol (médical)	des produits de nettoyage, froid
Terre	orange	menthol, camphre, fraîche, rafraîchissant, nettoyage
trop fort	nilgiri (des montagnes en Inde)	du pin, du terpène, fraîche
montant	henné	des produits de nettoyage
poussière, amer	henné	notes de pin
caoutchouc	antiseptique	terreux, profond, odeur des aisselles, drap mouillé
terre	mehendi leaves (henné)	du pin, désinfectant
familier mais je ne sais pas	principalement utilisé dans un Dettol ou un liquide antiseptique	des produits de nettoyage, des adoucissants
odeur haie	produits nettoyants	du pin, désinfectant, baume pour les douleurs musculaires
huile essentielle, épice	tiède, légèrement clownesque, comme des bâtonnets d'encens qui ont dépassé leur date d'expiration.	désinfectant
médicament	hôpital	de l'eau chaude, sanitaire
huile essentielle	phénol	eucalyptus
médecin	produits nettoyants	désinfectant

puant, toilettes, petites bêtes	phenyl pour le sol des toilettes ou du sol	chimique
fleuve pollué, terre où on a mis les poubelles	antiseptique hôpital Dettol	désinfectants
j'aime pas	Mehendi (henné)	des produits de nettoyage
odeur des produits détergents pour les toilettes, acide	Mehendi (henné)	odeur très agréable. produits de nettoyage
réglisse	bulle et de l'eau savonneuse. Également de désinfectants et de tissus aromatisés	produits de douche pour la peau
plastique	utilisé pour nettoyer les sols	au début, vomissement et après quelque chose de nettoyage, goût mauvais à l'extrême
herbe, odeur du jus de l'herbe juste après avoir tondu le gazon	odeur de propreté tuyau bouché chaud et tiède	produits de nettoyage, eau chaude sanitaire désinfectants, nettoyant des meubles
:(produits de lavage	produits de nettoyage pour la beauté
l'encens léger, produits médicaux	dettol fort et sain	
lessive, l'eau de lessive	les huiles essentielles à odeur douce et relaxante utilisées dans les spas, les soins relaxants	
feuille de l'eucalyptus, bain de bouche	pour nettoyer la maison	
plantes sauvages	artificiel légèrement désagréable	
médicament de la médecine chinoise	savonneux, technique, vert	
	Hôpital, fort	
	Produits d'entretien des toilettes	

Santal

Pékin	Bombay	Sao Paulo/Rio
orange, fleur, jus	chez le médecin	note lourde, de la résine, l'extrait des pommades/ des médicaments
note boisée comme le santal	Chez le médecin, odeur repoussante	balsamique, résineux, boisé, sec (parfum)
terre, boisé, santal, maltol	Nouveau pour moi, cela peut être utilisé dans les produits de nettoyage	bois mouillé, trempé après la pluie
<u>gras, désagréable</u>	Pas bon, odeur chimique	bois, sec
vert	Bâton d'encens	assaisonnement pour la nourriture, nourriture à l'indienne, venin pour les insectes, dentiste, fleur blanche, camphré
médecine	éclatant	boisée, de l'ambre, du santal, du musc
cyprès	Odeur d'herbe, porte numéro 7	du bois
santal	musquée	notes sèches, bois brûlé
boisé, léger	Principalement dans les usines	du plastique brûlé
floral	Bois poli	gâteaux apéritifs américains Fandangos
chaud, fumé, boisé	Légèrement âcre, comme une vieille étagère à épices	de la peinture, des encres
amande amère	la colle	du bois, des arbres, des meubles anciens
sciure de bois	c'est horrible	des gâteaux apéritifs américains, bacon, vieilli
l'odeur du bois, des arbres, de la nature	lessive / médicament	du bois, des troncs, des arbres
temple, maison de bois	De la glue	pas familier

jardin	médicaments les médecins	odeur des choses nouvelles
sucré	le sol de l'hôpital	vert
temple chinois, bois de santal	médicament	des herbes pour l'orixá "les saintes de la macumba"
ventilateur de la cuisine	De la glue, collant	produits de nettoyage
le plastique	chimique	odeur des médicaments avec un goût mauvais, désagréable
âcre, pas une odeur de cuir rafraîchissante	Fort, parfum pour homme	odeur du thé, camomille
médicament	camphrée	très bon familier, macumba
médicament	Fort, âcre, laboratoire de chimie	odeur boisée diffuseur d'air
douceur	très mal et grave sale odeur hôpital	frais
graine de tournesol, amer	Âcre, odeur médicinale similaire à des produits d'entretiens	haricots verts
parfum	vieux-bois, quand vous entrez dans une pièce qui a été fermée pendant longtemps	herbe
ça réveille le cerveau, propre	Colle, glue	
temple, bougie parfumée	Colle de bois	
épicée, pimentée, ça fait mal à la tête	Ça sent comme une pièce laissée vide pendant quelques jours.	
l'odeur du santal, temple d'un bois mouillé		

Poire (Liffarome)

Pékin	Bombay	Sao Paulo/Rio
Fleur, herbe, goût vert	Jus de feuilles de légumes	note fraîche, vert, sucré, artificiel de fraise, pomme verte
<u>vert</u>	très repoussante, dégoûtant	vert, un peu suffocant, terreux, odeur d'herbe
feuille, pelouse, herbe, jardin	plusieurs légumes	odeur de confiserie de pomme, vert ou nourritures et cosmétiques. Peu sucrée, peu aigre
herbe, frais, claire	réactifs dans les détergents	fruits verts, sucrés
produits pour nettoyer les wc	brûlés	Jaboticaba, raisins verts, hydratants, shampoing, fruité
stimulant au nez, négatif, fruits, pas mûrs	jus de banane	fruitée, sucrée, des fruits jaunes, du pitaya (fruit du dragon) de la pomme verte
vert	banane	« Pitangas »
aubergine périmée	Chewing-gum bulles	cerise
herbe, concombre	usine ou laboratoire chimique	note de l'aldéhyde, des pommes vertes
feuille, vert	banane	aromatiseur d'ambiance
caoutchouc	banane pourrie	du chewing gum
gel douche	matériel décomposé	fruitée, un mélange de banane, du melon, de la pastèque
épicé, stimulant négatif	très irritant	médicament anti-acidité pour l'estomac
herbe	presque comme du sucre artificiel, comme les saupoudrages, comme le stand de barbe à papa d'une fête foraine	des bonbons, sucrée
bizarre	les ordures	des bonbons
sapin, massage	lysol	chimique
désagréable	parfums, savons, etc	odeur de choses nouvelles
fleur et banane	pomme	produits lessive

quand on presse des plantes pour obtenir du jus	odeur industrielle de quelques fruits	plantes
rien de spécial avec un peu odeur de fruits	très chimique	odeur très forte. Lessive pas chère mélangée avec des désinfectants
savon	dans les chocolats	produits de nettoyage très citriques, blanchiment éblouissant
sentiment désagréable	douce et agréable	odeur sucré, très artificiel
stimulant négatif	Jardin, mémoire de fleurs, salle de bain, shampoing	odeur synthétique avec pastèque, raisin, comme le bonbon "Halls"
le printemps, les fleurs	margousier un peu amer	frais
odeur peu désagréable	produit chimique familial utilisé dans la lessive et les produits détergents	médicament en liquide
la peau de la banane, yaourt, la pomme jeune (verte)	médecin	médicament de la médecine chinoise
bizarre, odeur mélangée de fruits acides (pamplemousse, mandarine) et de nourritures périmées	douce et fraîcheur persistante printemps, produits à l'odeur de fruits	
fromage, le bois du cyprès	vert, feuilles de violette, bonbons un peu anisé avec un côté chocolat camouflé et violette	
bananes pas mûres	je n'arrive pas à retrouver	
stimulant négatif	"jolly rancher", bonbon à la pastèque, sucette	

Romarin

Pékin	Bombay	Sao Paulo
animal, métal, gaz, machine	baume	note camphrée, rafraîchissante, des fleurs
fort, épicé et odeur de plante	bon baume	du bois, de la sauge, du romarin (parfum)
romarin, jardin, gare routière Grasse, l'entrée de Sidi brahim Robertet	mentholé	mélange de pommade vicky avec des médicaments de ma grand mère pour les douleurs des jambes et le mal à l'oreille. Plantes médicinales
frais	médecine	médicaments
eucalyptus	médicament	"salonpas" patch pour le soulagement de la douleur, camphré, pommade pour les odeurs musculaires, produits pour la lessive et le nettoyage
refroidissement	phenyl	camphré, piquante, thé
camphre	baume	médicaments
les toilettes	relatif au médical	eucalyptus pin, terpène
médicament	matière chaude à faire chauffer similaire au baume et onguent pour les douleurs musculaires	camphré
menthe	le baume massant que l'on met quand on a mal à la tête et qu'on est malade	"estila gelal" gel
herbe, vert, armoise, jardin	iode	jus de citron
mauvais	crème de soulagement de la douleur marque indienne "loder"	du propolis, un peu de bois, mentholée
moche, pourri	cela me rappelle l'eucalyptus très doux, anti-stress, forêt	du baume ou de la pommade pour les pieds

huile essentielle, ça réveille, menthe	médicament	du camphre
menthe	« vicks »	des médicaments
produits désinfectants	temple	baume du tigre
la mort, le danger	médicaments	médicaments
menthe, produit antimoustique	Chaud poudre contre les boutons de chaleur pour les enfants	lavande
fort, l'odeur du produit anti moustique	médicaments pour décongestionner le nez	boisée
menthol. Poudre.	odeur de camphre utilisée dans les pujas et les havanes lors de fonctions religieuses odeur forte mais calmante	agréable. Odeur des chiens en sortant de l'animalerie
baume	médicaments	odeur des médicaments baume du tigre pommade pour les douleurs musculaires
camphre, baume de tigre	un parfum doux et médicamenteux comme un baume ou une pommade	quelque chose de nettoyage. Maison de campagne
médicament	floral, stingy, green powdery reminds of girls applying heena during functions	médicaments, pommade froide,
odeur des médicaments de la médecine chinoise	on met le baume quand quelqu'un est malade plutôt dans les hôpitaux	neutre
je n'ai plus envie de ressentir	vicks	feuille d'arbre
baume du tigre périmée	odeur forte trouvée à l'hôpital	ce qu'on a vomi
dégoûtant		
odeur désagréable		
très mauvais, médicament dégoûtant et		

amer, la soupe de la médecine chinoise		
--	--	--

Jasmin

Pékin	Bombay	São Paulo/Rio
essence/gaz, citrus	Du jasmin trouvé parfois dans les guirlandes	des fleurs blanches, du jasmin
sale, trouble, jasmin	parfum très fort et odeur d'Agarbattir (bâtonnet d'encens)	balsamique, boisée, résineux, sucré, produits de nettoyage, parfum masculin
rose couleur et fleur épanouit, pivoine, jardin de Pékin, saint valentin,	bâtonnet d'encens	difficile à décrire, neutre mais caractéristique
décomposition	secteur médical/ Lisseur de tissus	florale, fleurs blanches, animalique
romarin	couleur pastel	balsamique, fleur blanche, jasmin, nourriture, piquante
jasmin	mogra powder : poudre de jasmin	florale, des roses, vert, du jasmin
ylang ylang	bonne odeur de fleur	de la forêt
grassois	"mogra" jasmin	florale, note animalique
puant	fleur	fruité note plastique
herbe, encre noire	fleur	des fleurs, des parfums
floral, jasmin absolue	produit cosmétique	produits pour laisser les cheveux plus raides
fort	crayon	très fort, l'odeur mauvaise, sans référence
vomir	fleur	du matériel chimique, industriel. Du jasmin (pollen)
sec, vert, pomme	jasmin	du chewing-gum

<u>grassois</u>	presque comme le parfum du jasmin, doux, comme l'odeur d'un petit jardin de fleurs la nuit	produits chimiques
goût amer et sucré. Le sucré au final. Les fleurs tombent dans la boue	presque comme jasmin	bois vieux
bougie, parfum d'ambiance oriental	c'est ok, ca sent comme un médicament	nourritures
odeur de la fraîcheur	"mogra" jasmin - le compartiment des femmes dans le train local de Mumbai	bois
pas très attrayant	odeur artificiel arôme artificiel de banane , les dentistes	fleurs
fleurs	simple environnement doux où les fleurs sont présentes dans le jardin	odeur de produits de nettoyage. C'est bizarre, c'est familier et en même temps, cela ne me remet à rien.
douce	ce n'est pas bon	parfum, désodoriseurs pour salon, salle d'attente et toilette, parfum ancien, vieux et expiré
jasmin	douce odeur au marché au fleur	quelqu'un qui a une mauvaise odeur et qui s'est parfumé pour se déguiser
thé, l'odeur des poireaux vient après	parfums fleurs	pommade chinoise pour les piqûres de moustique, baume du tigre
gras	médicament que tu appliques quand tu te sens malade	
doux, humide, bizarre, et ça réveille, c'est pas fort au nez	fleurs	
dégoutant étouffant	durian,	fleurie légère difficile à deviner mais probablement un extrait de fleur utilisé dans les produits cosmétiques
fort	l'ami que j'aime	

la nouille de riz (une spécialité de la province de Guangxi) et le caca de bœuf	parfum floral naturel très frais fleur de sadaphuli agréable mais pas envahissante	
bonne odeur de l'animal	animal gourmand lourd boisé rappelle un village d'animal de ferme	
ça pue un peu	ca me rappelle un lieu sacré comme le temple ou des « gajras » dans une cérémonie traditionnelle	
	épice douce et plante médicinale	

Barbe à papa (Éthyl-maltol)

Pékin	Bombay	São Paulo/Rio
caramel, l'odeur du bonbon	Jaggery	du caramel, sucré
caramel, l'odeur du bonbon	odeur de fruit fraise très douce comme de la confiture	caramel, sucre brûlée, pop corn caramélisé
sucrée, caramel, canne à sucre, barbe à papa, un petit enfant avec les mains sales et collantes	chocolat	odeur sucrée, caramel,
douce princesse	aliment industriel	sucrée, sucre brûlée, barbe à papa
caramel	sucre mélangé	vanilline, sucrée, chaud, vanille
doux, miel	sucre	du sucre brûlée, sucrée, caramélisque
caramel	nourriture quelque chose de comestible	de la barbe à papa
sucré	fruité	notes chaudes comme de la barbe à papa, sucré, doux
caramel, coco grillé	barbe à papa	du vin, du raisin, des notes fermentées, sucrés

		yakult , type de lait fermenté sucré
bonbon	barbe à papa	
vanille, sucré, doux	crème glacée	de la barbe à papa
peau d'orange	boisson froide	du sirop de sucre
trop sucré	fruits à boire	barbe à papa
bonbon sucré	sucré	de la barbe à papa
Pomme	doux, très agréable, presque comme des fraises et de la crème, fruité	sucres sirop
épices	très sucré	pop corn sucrée
forêt	bonbons, cosmétiques	médicaments
sucré, miel, amour, moment heureux	sucres trop de sucre	barbe à papa
sucres, jolie, tendresse, barbe à papa	âcre pas un très bon sentiment	sucré/ pop corn
l'odeur de la barbe à papa	sucres	agréable. Café
nourriture, quelque chose grillée	bonbon	"Yakult" lait fermenté
jus d'orange	barbe à papa sucré joyeux	Yakult très bon barbe à papa caramel sucres brûlée
cerise, fruit	pour des bonbons	sucres brûlée, caramel, pâtisseries frites, bananes au caramel, Yakult
sucres	un peu aigre et rafraîchissant	barbe à papa, nourritures industrialisées, bonbons
sucré, odeur de lait	boulangerie ou restaurant viennoiseries	
très humide	"alpenliebe" saveur chocolat	
très sucré, c'est un poulet rôti ?	chocolat	
très léger, un peu sucré	odeur familière sent la pulpe de mangue au premier abord	
barbe à papa, sucré	glace	

sucré	odeur propre, sucrée, fruitée parfumée aux fruits pour les shampoings ou les cosmétiques
sucré, le jus de poire pas mûr	anisique vert technique floral (blanc) utilisant un des lavages de mains de la marque de savon
pimenté	le pain
une odeur inconnue	une odeur sucré dans les milkshakes et smoothies
sucré	

Retranscription d'entretiens

Entretiens semi-directifs À Pékin

ANNEXE 2017-D

L'entretien se déroule dans les locaux de l'école de management à Pékin. La pièce est munie d'une grande table qui peut accueillir 10 personnes. Nous sommes toutes les trois, l'interlocutrice Duanlingyi, mon interprète, Minna, et moi. Comme Minna a la grande qualité de proposer une traduction simultanée, je restitue seulement la voix de mon interlocutrice.

Lou (L) : Moi je m'appelle Lou (voix enjouée). Je travaille sur les manières dont on se représente mais aussi dont on perçoit les odeurs en fonction de là où on vit en France, en Chine et puis après peut-être en Inde et au Brésil. Cette année, je travaille juste sur Pékin. Cela m'intéresse de savoir quel est ton lien aux odeurs ? As-tu beaucoup de souvenirs que ce soit dans ton enfance ou plus récemment ? Est-ce que tu développes ce sens-là ? Et si... euh voilà, y a des bonnes odeurs d'un côté et des mauvaises de l'autre avec des souvenirs qui vont avec ?

Duanlingyi (D) : Quand il neige, je n'aime pas cette odeur, quand il neige. Mais je n'aime pas non plus quand, il y a beaucoup de soleil, je n'aime pas non plus (rire), mais je ne pourrais pas te dire ce que c'est comme odeur mais j'aime bien la pluie, l'odeur de la pluie.

L : L'odeur de la pluie, cela veut dire que tu aimes bien quand il pleut ?

D : Quand il pleut, oui. Hum. La mauvaise odeur, je ne sais pas, vraiment très mauvaise.... je n'ai pas une odeur que je n'aime pas vraiment mais l'odeur que je préfère, c'est l'odeur un peu acide parce que j'aime les goûts acides.

L : Quoi par exemple ?

D : Comme les aliments, le vinaigre, j'adore. Ma ville est très connue pour le vinaigre. Après manger, c'est agréable. Sinon, je vais facilement vomir sans vinaigre.

L : Cela te permet de digérer... Et cette odeur du vinaigre, tu l'aimes tout le temps ?

D : Quand j'étais petite, je l'aimais bien. Peut-être aussi que quand j'étais dans ma ville natale, il y avait partout tout le temps cette odeur de vinaigre et puis après, j'ai quitté ma ville natale, j'ai changé de ville pour aller à l'Université. Mais j'aime toujours le vinaigre.

L : Et dans n'importe quel espace ... à n'importe quel ... il n'y a pas un moment, ce que je veux dire c'est que là on parlait de du temps « depuis toujours », mais dans n'importe quel lieu, par

exemple dans un lieu qui n'est pas ... si tu sens par exemple le vinaigre dans ta salle de bain, cette odeur, tu vas quand même l'aimer où il faut que ce soit lié à la nourriture ?

D : Je n'ai pas l'expérience de sentir le vinaigre dans la salle de bain

(Petit fou rire toutes les 3)

D : Humm, par exemple, j'aime pas sentir l'odeur du vinaigre dans le restaurant quand ce sont les autres qui prennent le vinaigre. J'aime seulement quand c'est moi qui en mange. Je peux boire de l'eau ?

L : Oui bien sûr. Y a-t-il d'autres odeurs de ton passé de ton enfance ?

D : J'ai pas vraiment de mémoire mais j'aime pas un type de médecine chinoise quand j'étais petite, c'est amer. Les médicaments de la médecine chinoise. Ah, peut-être quand j'ai pris le médicament, j'ai vu un cafard, trois cafards, pas très gros. Dans ma chambre, j'avais peur. Très peur. Donc c'est amer, amer pour moi la médecine chinoise. Ce n'est pas que j'aime pas vraiment une odeur, quand je n'aime pas une odeur, ça se lie à l'espace, à l'environnement ou à une chose.

L : Oui ou aussi dans cet exemple à l'émotion de la peur avec les cafards ?

D : Oui.

L : Et aujourd'hui, comment pourrais-tu décrire ton environnement olfactif ?

D : Très fraîche, très fraîche. Quand tu dis aujourd'hui, c'est pas maintenant maintenant mais dans mon quotidien ?

L : C'est pas en ce moment dans la salle mais quotidiennement, à Pékin, chez toi...

D : L'odeur oui... euh ... une odeur de l'ancienneté... vieux ... je ne sais pas comment décrire... euh oui, les morceaux de bois, une odeur des morceaux de bois. C'est à l'école. Je n'ai pas trop observé, je ne fais pas attention à sentir mais peut-être, parce que j'ai fait cette fois attention aux morceaux de bois donc cela m'a marqué.

L : Et cet environnement, tu t'y sens bien ?

D : Oui, oui, j'aime bien.

L : D'accord

L : Et tu penses qu'il y a une odeur que tous les chinois pourraient reconnaître ?

D : Les toilettes ! Rire ou la fraîcheur de la mer. Mais, les gens sont peu sensibles alors peut-être qu'ils ne la sentent pas. C'est tout.

L : Est-ce que tu as l'impression que dans ta famille, on t'a initié à des odeurs précises ? Y a-t-il quelqu'un dans ta famille qui fait un métier où il y a des odeurs ?

D : Oui, j'ai l'impression. Je reste souvent dans une salle de peinture. Au départ je n'aimais pas mais en fait ...parce que c'est mon oncle qui est peintre dans cette salle de peinture. Je

l'accompagne souvent, je commence à l'aimer cette odeur mais ne me demandez pas aujourd'hui, je ne me rappellerais pas ça aujourd'hui, et mon père aussi peint. Et ma mère...

L : C'est de la peinture pour la toile, pour le bâtiment ? C'est quoi cette peinture ?

D : C'est la peinture chinoise avec l'encre noire.

L : Cette peinture au départ tu ne l'aimais pas trop et tu as appris à l'aimer ?

L : Au début, je n'avais pas de sensations et en fait, normalement, je n'ai pas vraiment de préférence, du j'aime ou du j'aime pas avec les odeurs, soit j'aime vraiment ou je déteste vraiment.

L : Qu'aimes-tu vraiment ?

D : Ce que j'aime vraiment, c'est une odeur de fleurs avec le litchi, j'adore ; ce que j'aime pas, c'est la peinture du mur et des meubles, je n'aime pas.

L : C'est lié à ... ?

D : C'est nuisant, il y a un truc nuisant dedans, c'est pas bon pour la santé.

L : Comment tu sais que ce n'est pas bon pour la santé ? Comment tu l'as découvert ?

D : Quand j'étais petite, c'est dans la rue, il y avait des gens qui peignaient les passages piétons avec la peinture blanche et aussi le mur. Les gens peignaient les murs dans la rue. Et quand, je sentais ça, je n'étais pas bien quand j'étais petite.

L : Et physiquement cela te faisait quelque chose ?

D : Ah ! Et quelque chose que je ne supporte pas, c'est le lait. Je ne peux pas sentir le lait, je ne peux pas le boire. Si je sens du lait, j'ai envie de vomir. (Expression de dégoût)

L : Et c'est euh une intolérance physique ? Oui, il y a une réaction physique ?

D : Oui, un peu.

L : Mais, tu n'es pas allergique ?

D : Non, Je ne suis pas allergique

L : Mais, c'est un dégoût.

D : Oui... l'odeur, je ne peux pas vraiment pas ...

L : Même le lait de soja aussi ? Ou quelque chose comme ça ?

D : Oui non plus. Dans le lait, il y a quelque chose qui me fait, qui me fait dégoûtant. À ce moment-là ...enfin pendant longtemps, quand je buvais du lait, je ne pensais pas à la vache et puis, je pense que... peut-être j'imagine des choses. J'ai acheté du lait qui ne sent pas vraiment le goût du lait (Minna s'esclaffe). Très léger. Mais je ne supporte pas non plus. Mais j'ai essayé.

L : Quand tu penses à la vache, qu'est-ce qui se passe dans ta tête ? Qu'est ce qui te dérange ?

D : Peut-être quand j'étais petite, j'avais peur des vaches. Quelque fois, je cherche les causes : Pourquoi je n'aime pas ça ? Et puis, j'imagine plein de choses derrière. Je n'aime pas l'odeur du lait mais j'aime l'eau.

L : Et l'odeur de l'eau ? Pour toi, l'eau a une odeur ?

D : Oui, j'aime l'odeur de l'eau. J'aime boire de l'eau

L : Aimes-tu l'odeur de tout ce que tu aimes manger ?

D : Évidemment, si tu n'aimes pas l'odeur pourquoi manger ? (Minna rigole)

L : Je ne sais pas... Y a-t-il pas parfois des choses que tu aimes dont l'odeur est, disons, plus ambiguë ? Tu aimes le Durian par exemple ?

D : Oui, j'aime. Et j'aime l'odeur aussi. Mais, avant je n'aimais pas. Peut-être par « aimer », je comprends que je ne peux pas vivre sans cette chose.

L : Cette chose ?

D : Quelque chose, quelque chose que j'aime. Cela me rend joyeux. Beaucoup de choses. C'est comme le durian, j'aime sentir, j'aime le manger. Mais quand j'étais petite, je n'aimais pas du tout le durian.

L : Tu te rappelles du moment où tu as aimé ?

D : (Rire) Étonnement, j'ai oublié. Quand j'étais petite, il y avait plein de choses comme ça que j'aimais pas comme aussi le chocolat et maintenant j'adore.

L : Et tu ne te rappelles vraiment pas le moment d'un de ces changements ? Est-ce une histoire de palet ou de contexte ?

D : Peut-être que je pense que... c'est pas l'environnement, le contexte... non, je ne sais pas.

L : As-tu l'impression d'aimer les mêmes choses que tes parents, grands-parents ? En termes d'odeurs, de goût ?

D : Que mes grands-parents non. Avec les grands-parents paternels non mais avec les grands-parents maternels oui. Parce que mes grands-parents maternels, je ne les voyais pas souvent quand j'étais petite. Ma grand-mère était professeure, elle enseignait les maths, elle avait l'odeur de craie. Il y avait cette odeur de craie sur elle. À ce moment-là, j'aimais bien cette odeur, je me rappelle maintenant à ce moment-là, j'aimais ça, cet environnement-là dans le passé. Moi, je peux aimer quelqu'un avec l'odeur. Parce que j'aime cette odeur. Peut-être que je suis superficielle (Rire).

L : As-tu un exemple ?

D : La première fois que j'ai vu mon copain, à la première vue, on n'avait pas encore de sentiment et puis, on était sur le même chemin du retour chez soi. Et puis, j'ai senti son odeur,

j'aimais bien. Cela me relaxe. Parce que les études étaient dures, je ne voulais pas me détendre mais cette odeur-là me détendait.

L : C'est l'odeur en elle-même ou c'est parce que c'était lui ?

D : D'abord c'est l'odeur et après c'est associé à lui. J'aime toujours cette odeur. Même si on n'est plus ensemble (rire).

L : Tu l'as déjà senti ailleurs que sur lui ?

D : Non non c'est lui. Ah et oui, je lui avais demandé mais c'est quoi ton odeur ? Je lui ai demandé : tu laves tes vêtements avec quelle lessive ? J'avais imaginé peut-être que c'était la lessive, ses vêtements. Mon copain a dit : Non.... (Elle parle en riant) Et puis, j'ai lavé avec la même lessive mais il n'y avait pas cette odeur-là. Peut-être que chaque personne a une odeur qui est différente. Dans celle-ci c'était des fleurs, très fraîche, c'est pas comme du jasmin, c'est pas comme ... un peu sucré, mais c'était un peu, un peu acide mais sucré un peu plus. Plein de saveurs dans l'odeur et des fleurs. Avant je n'ai jamais pensé à tout ça. Cette description, je la dis en train de te parler.

L : Parles-tu parfois d'odeurs, il y a là celle avec ton copain, mais avec quelqu'un, avec tes amis ?

D : Avec mes amies, on parle de parfums.

L : Les copines, les copains ?

D : Avec les copines, on parle de parfums mais avec les copains, on ne parle jamais de ça.

L : Et ta dernière découverte d'odeurs ?

D : Pour l'instant, je pense qu'à étudier donc non ...

L : Bah... merci beaucoup et très bonne chance pour la suite.

ANNEXE 2017-LE

L'entretien se déroule dans les locaux de l'école dans un quartier central de Pékin. Nous sommes tous les trois, mon interlocuteur Lejiahuang, Minna et moi dans une petite pièce où il y a des dossiers, de la moquette et une petite table avec trois chaises. Seulement la voix de mon interprète est restitué ici à travers la traduction de Minna.

Lou (L) : J'aimerais connaître l'histoire des odeurs dans ton passée, ta mémoire. Quels sont les souvenirs qui t'ont marqué quand tu étais ...petit ou adolescent ?

Lejiahuang (Le) : Euh... ce que j'aime quand j'étais petit ?

L : Oui, oui, ce que tu aimes.

Le : euh euh l'huile essentielle de lavande

L : Pourquoi ?

Le : Parce qu'ici (près de l'œil), je me suis fait opérer et après ici, il y a eu ...ça a laissé une trace, parce que j'ai ça là, et tous les jours, je mets l'huile essentielle de la lavande là.

L : Donc tu as plutôt un bon souvenir de la lavande ?

Le : (Rire) En fait, non pas du tout un bon souvenir car c'est très fort...

L : ... Mais cela t'a guéri ?

Le : Non. Maintenant, il en reste encore un peu (une trace). Cela n'a pas totalement guéri.

L : Et le fait de t'en mettre tous les jours de la lavande, cela n'a pas permis d'apprécier l'odeur et que ça soit bon pour ton œil ?

Le : Non, chaque fois que je l'utilise, je ... mes larmes ressortent.

L : Ce sont des larmes parce que ... cela te rappelle des choses négatives ou c'est une réaction physique ?

Le : C'est la réaction physique naturelle car c'est trop fort.

L : Ok... est ce que tu peux me raconter un autre souvenir comme ça ?

Le : L'odeur d'une fleur... une orchidée. Mon grand-père a planté beaucoup de fleurs. Quand j'étais petit, j'allais souvent chez mon grand-père et un sentiment m'a bien marqué.

L : Et l'odeur de l'orchidée, ça a une odeur ?

Le : Il y avait trois fleurs : l'orchidée, la rose et la pivoine. Il y avait beaucoup d'orchidées, la plupart ne sentent pas, mais seulement quelques-unes qui sentaient vraiment forts et bon. Cela attirait des abeilles, deux groupes d'abeilles qui se battaient pour les orchidées et il y avait beaucoup d'abeilles et des morts. Et puis, mon grand-père a jeté ce pot d'orchidées.

L : Ce sont des odeurs du passé que tu ressens dans ton quotidien parfois ou cela appartient au passé ?

Le : Les odeurs d'orchidées, je n'ai plus jamais ressenti ça... Mais je sens souvent les odeurs de lavande.

L : Ici, aussi en Chine ?

Le : Oui, aujourd'hui avec le test mais aussi dans les parfums, il y en a beaucoup. Dans les essences pour parfumer les salons, c'est souvent la lavande. L'odeur de fleur que je sens le plus en Chine, c'est la lavande en fait.

L : D'accord

Le : Et aussi, l'huile essentielle de rose parce qu'il y a beaucoup de ça dans les produits cosmétiques.

L : Et toi, tu en utilises ?

Le : Non mais ma mère en utilise. Il y en a dans les crèmes, dans les parfums, les bougies, l'encens et pour parfumer le salon.

L : Chez toi, tu utilises de l'encens ?

Le : Quand j'étais petit oui mais plus maintenant. C'est très différent. Ce n'est pas pratique.

L : Comment ça ?

Le : Parce que, à chaque fois, on doit l'allumer et cela ne dure pas longtemps....

L : Ah oui, il y a des choses qui remplacent l'encens aujourd'hui ?

Le : Il y a un grand jardin chez moi, on a plein de fleurs dans mon jardin. On préfère la nature.

L : Qu'est-ce que ça sent chez toi dans ton jardin ?

Le : Cela sent l'odeur des fleurs légères, un peu sucrées, un peu frais.

L : Et à l'intérieur ?

Le : Il n'y a pas d'odeurs à l'intérieur.

L : Est-ce qu'il y a quelque chose ou quelqu'un que tu pourrais reconnaître à l'odeur ?

Le : Non... il n'y en a pas. Ce que j'aime les autres aiment aussi.

L : Y a-t-il en Chine une odeur que tout le monde connaît ?

Le : Je peux reconnaître ma mère, mes grands-parents ou mes amis ou quelqu'un qui utilise souvent les parfums.

L : Ce n'est pas l'odeur corporelle, de la peau mais plutôt ce qu'on rajoute ce que tu sens ?

Le : La plupart du temps c'est l'odeur du corps mais une partie c'est à travers les parfums.

L : D'accord ... Et les endroits ?

Le : À côté de la rivière.

L : À Pékin ?

Le : Non, il n'y a pas une rivière à Pékin ! Enfin, si mais ce n'est pas celle-là. La rivière, elle est différente dans le sud. Par exemple, le lac dans la ville de Nanjing.

L : C'est quoi ce lac, il a quoi de particulier ?

Le : C'est un peu humide. Cela me rend confortable pour moi, c'est humide.

L : Tu préfères les odeurs humides que sèches ?

Le : Oui. Par exemple, à Chengdu, dans cette ville-là, il y a une odeur spécifique que l'on ne peut pas sentir ailleurs. C'est un peu humide et il y a l'odeur de la fondue et des épices. Et aussi, le gingko. J'aime bien le gingko.

L : Ah oui, le gingko, ça sent très fort. C'est les arbres femelles qui font tomber des sortes d'ovule et ça sent comme le vomit ou les pieds. Et donc, tu l'aimes cette odeur ?

Le : Oui, je l'aime. J'aime toutes les odeurs par rapport à la nature. Par exemple, il y a une odeur difficile à décrire. Par exemple à Xi'an, il y a une odeur difficile à décrire, une odeur d'histoire, c'est vieux, ancien et c'est sec.

L : Et tu l'aimes bien ?

Le : Oui, c'est mieux que Pékin mais moins bien que chez moi.

L : Si tu es dans un contexte très humide, tu ne penses pas avoir envie de sec ?

Le : J'aime rester dans l'humide, l'ambiance humide, c'est confortable.

L : Est-ce que tu penses que tu aimes les mêmes odeurs ou tu as les mêmes dégoûts que tes parents ou grands-parents ?

Le : C'est un peu pareil. On aime tous les odeurs de la nature, fraîche, un peu sucrée.

L : Mais, quand les odeurs de la nature sont fortes, tu les aimes aussi ?

Le : Non, par exemple je n'aime pas l'odeur du durian. Les bonbons au durian, ça va, je les mange.

L : Est-ce qu'y a -t-il des mauvaises odeurs bien que tu aimes et certaines bonnes odeurs que tu n'aimes pas ?

Le : Euh...Oui. Euh... les parfums qui sentent très forts ; les autres aiment ça et moi non. Et aussi la nourriture qui sent très fort et qui est très parfumé. Les autres aiment et moi non.

L : Comme quoi ?

Le : Les choses épicées, la fondue.

L : Tu n'aimes pas l'odeur mais tu n'aimes pas non plus la/ les manger ?

Le : Si j'aime l'odeur, je vais le manger ; si je n'aime pas l'odeur, je ne vais pas aimer le manger. (Minna rie doucement)

L : Et des choses mauvaises que tu aimes bien ?

Le : Non, il n'y en a pas. Ce que j'aime, les autres aiment aussi.

L : Et pour toi, Y a-t-il une odeur connue de tout le monde, universelle en Chine ?

Le : L'huile essentielle de rose, de lavande. Tout le monde connaît.

L : Tout le monde pour toi connaît...

Le : Oui...

L : Et pourquoi à ton avis, c'est important le sens de l'odorat. À quoi ça sert ?

Le : C'est très important de pouvoir sentir quelqu'un avant de le voir, quelqu'un qui arrive...

L : Et qu'est-ce que ça fait de pouvoir sentir quelqu'un avant de le voir ?

Le : Je vais sentir que c'est proche, que c'est familier. À travers des objets qu'utilisent des proches, je peux me rappeler d'elle ou lui. Je peux sentir s'il ou elle est à côté de moi mais en fait non, ce sont seulement les objets.

L : D'accord... et quand tu anticipes une odeur, si tu as un souvenir en tête, quelle pensée tu vas porter sur la personne juste avec l'odeur ?

Le : Je vais imaginer son image habituelle dans mes yeux.

L : D'accord ...Est-ce que tu as déjà été troublée par une odeur, quelque chose de pas très agréable, un mauvais souvenir plutôt ?

Le : Les odeurs de la poubelle, les ordures et les fruits ou la viande périmée. Et aussi l'odeur de la mort.

L : Tu l'as déjà expérimentée ?

Le : Oui, parce qu'au-dessus de chez moi, il y avait un chat mort, c'est violent (Rire), ça sentait très mauvais.

L : Avant que tu saches que c'était le chat qui était mort, tu pouvais savoir que c'était l'odeur de la mort ?

Le : Oui, j'ai senti une odeur de cadavre en putréfaction mais je ne savais pas que c'était le chat à ce moment-là.

L : Tu avais déjà senti l'odeur du cadavre avant ou de quelque chose de mort ?

Le : Oui, là où j'habite maintenant, mes colocataires ont acheté beaucoup d'ailes de poulet et ils les ont laissés périmés dans le frigo. À l'entrée, je pouvais le sentir. Ça pourrit là et je peux le sentir. Ce sont mes colocataires qui ont laissé ça.

L : Comment tu pourrais décrire ça même si c'est désagréable ?

Le : J'ai envie de vomir c'est dégoûtant, il y a une pression dans la tête, c'est étouffant dans la tête et je me sens mal partout dans mon corps, c'est comme avant les orages. Ce sont les émotions et sentiments comme ça avant les catastrophes.

L : Ok... c'est intéressant. Et toi, les odeurs à toi comment tu les juges ?

Le : Je ne peux pas sentir mes propres odeurs mais je peux sentir les autres...

L : Et celles des autres, c'est plutôt positif ou cela t'arrive d'avoir des troubles avec l'odeur d'autres personnes ? As-tu déjà été dérangé, gêné ?

Le : Il y a des fois, cela me trouble un peu. En général, je commence par sentir cette personne pour m'entendre avec cette personne.

L : Si par exemple, si cela te plaît, tu vas pouvoir être ami mais si cela te plaît pas, tu ne vas pas être ami ?

Le : Oui toujours (Petit rire)

L : Et ... euh, y a-t-il des personnes dans ta famille qui font un métier en lien avec les odeurs ? Cuisinier, éboueur, égoutier, épicier, jardinier, peintre, à l'usine, artisan, chimiste ou autre chose ... ?

Le : Non, il n'y a pas. Tout le monde étudie la littérature dans ma famille, mes grands-parents étudient l'histoire et moi aussi.

L : Qu'est-ce qu'on t'a transmis dans les petits savoirs ? Comment as-tu appris à savoir quand c'était périmé, à sentir les choses, à les contrôler, à te méfier... et pendant la cuisine, tu fais aussi attention aux odeurs ?

Le : Oui, dans ma famille, on fait souvent de la soupe, on cuisine souvent la soupe, on utilise beaucoup de plantes de la médecine chinoise et certaines plantes sentent très bon mais ce n'est pas très fort au nez. La façon de mélanger rend la soupe plus parfumée. Les épices qu'on utilise souvent, je les reconnais au nez. L'angélique par exemple.

L : Cela change d'odeur en fonction de comment ça cuit ?

Le : Non

L : Imites-tu quelqu'un qui a un rapport particulier aux odeurs ? Autre que ta famille ? Imites-tu les pratiques de quelqu'un ?

Le : Que j'imite sa pratique, son utilisation ... ?

L : Oui

Le : Non, je ne crois pas.

L : Tes goûts et dégoûts ont évolué avec le temps ?

Le : Non

L : Tout ce que tu n'aimais pas tu n'aimes pas, tout ce que tu aimais tu aimes toujours ?

Le : Oui c'est ça, ça a pas changé.

L : Qu'est-ce que tu as découvert dans les odeurs ?

Le : Aujourd'hui, j'ai beaucoup découvert avec les odeurs que vous nous avez fait sentir.

L : Et à part aujourd'hui ?

Le : hummm... Sinon, mon colocataire, ses pieds sentent mauvais, c'est la plus mauvaise odeur que j'ai sentie.

L : C'est nouveau ?

Le : Oui

L : Tu n'avais jamais senti cela avant ?

Le : Oui (Rire)

L : Et qu'est-ce qu'est-ce qui s'est passé ? Tu lui as fait remarquer ?

Le : Non, je n'ai rien dit mais j'ai commencé à utiliser un truc pour purifier l'air devant lui (Rire assez fort de nous trois)

L : Mais devant lui ?

Le : Oui

L : Et il n'a pas remarqué ?

Le : Non, il a même demandé : pourquoi il y avait une mauvaise odeur ? Et je n'ai rien dit, je n'ai rien à lui dire.

L : Tu avais peur de le vexer ?

Le : Parce qu'en fait je ne l'aime pas, cette personne...

L : Tu ne préfères pas lui parler... Si c'était un ami, tu lui aurais dit ?

Le : oui, oui, oui absolument

L : Tu n'as pas de tabou, tu vas pouvoir dire les choses quand ça sent mauvais ?

Le : Oui oui

L : Merci beaucoup

ANNEXE 2017-J

Nous nous donnons rendez-vous toutes les deux dans le café en bas de l'auberge où je loge. Johanna parle bien français.

Lou (L) : C'est assez subjectif... et puis, c'est sur ta vie donc c'est facile de parler.

Johanna (J) : Ah heureusement...

L : Au tout départ, moi ce qui m'intéresse, c'est que j'aimerais que tu me décrives l'univers olfactif dans lequel tu as évolué quand tu étais petite, en fait, c'est quoi les odeurs marquantes, tes souvenirs marquants importants ? Quelles sont les souvenirs, les odeurs du passé ?

J : Des souvenirs marquants... sur quoi ?

Lou : Sur les odeurs de ton environnement. Qu'est ce qui y avait comme odeur dans ton environnement ?

J : Oui... euh je pense que quand j'étais au lycée euh non ...c'est au collège, oui, je me souviens d'une odeur, c'est la peinture pour faire les meubles.

Lou : C'est un peu celle qu'on sent ? Tu sens-là, il y a une odeur de peinture.

J : Cette odeur de mon passé je l'aime mais celle qu'on sent là, je l'aime pas trop. Je suis allée à l'école loin de chez moi, j'habitais à l'école et quand je suis rentrée chez moi, j'ai senti cette odeur de peinture et je pensais que cette odeur était trop bonne. C'est lié à chez moi, à ma famille car dans mon village, on fait des meubles, presque toutes les personnes font des meubles

L : Des meubles en bois ?

J : Oui, en bois. Il faut peindre les bureaux, les tables, le lit.

L : C'est une spécialité de ton village ? Il s'appelle comment ?

J : oui, c'est « Nanhuzhen », dans la province de Shandong, dans le nord-est, enfin dans l'est de Pékin.

L : Cela t'est déjà arrivé de ressentir cette odeur ? Ou appartient-t-elle au passé ?

J : C'est vraiment au passé.

L : Tu y retournes dans ce village ou pas du tout ?

J : Si si j'y retourne dans ce village quand je rentre chez moi de temps en temps.

L : Et il n'y a plus cette odeur ?

J : Si si mais moins parce qu'aujourd'hui, il y a moins de personnes qui font ce métier avec le bois, moins qu'avant. Quand je sens la peinture de loin, je la trouve trop bonne. Mais, oui, l'odeur de la peinture là qu'on sent, c'est trop fort et puis c'est pas la même odeur.

L : C'est peut-être aussi une odeur plus chimique... ?

J : Oui, oui et puis je n'aime pas, c'est trop fort. J'aime cette odeur quand je la sens de loin. Sinon, c'est pas bon.

L : As-tu des souvenirs plus lointains avant le collège ?

J : avant le collège... hum... Il n'y en a pas de trop marquant.

L : Et qu'est-ce que ça sentait chez toi ?

J : Euh... non... (soupir, réflexion)

L : Et les odeurs chez toi aujourd'hui ?

J : Il y a des odeurs qui fument, ça sent la fumée quand on fait la cuisine.

L : La cuisine ?

J : Ah si. Dans le village on a un grand chaudron mais avant on faisait la cuisine dans le chaudron, mais aujourd'hui il y a moins de personnes de personnes qui font ça maintenant, il y a plus des produits électroniques, euh électriques.

L : Qu'est-ce qu'il y avait dans le chaudron ?

J : Il y avait de la viande, euh de la soupe et du riz.

L : Comme une fondue ?

J : Ah non, on cuit le riz, des choses comme ça. Tous les aliments qu'on mange. Ouais

L : As-tu le souvenir de l'odeur de quelqu'un ? Si ce n'est pas quelque part.

J : L'odeur de moi-même.

L : Comment tu la perçois ?

J : Je pense que c'est la meilleure odeur. En fait, c'est l'odeur de la famille. C'est ça. J'aime pas trop l'odeur des parfums ou des produits parce que c'est trop fort. Je peux les sentir pendant un moment court mais pas longtemps. S'il y a une personne qui porte du parfum, si elle est à côté de moi pendant longtemps, je pense que c'est pas bon.

L : Qu'est-ce que cela va te faire comme effet ?

J : Je fais rien. Si ce n'est pas trop fort, je peux supporter mais sinon je vais ...si la personne je la connais, je vais lui dire pour la prochaine fois, il faut pas utiliser trop de parfum.

L : Tu as l'impression que cela te rend malade ? Ca te ... comme la dernière fois avec tes trucs dans le cerveau qui explosent ?

J : Oui oui oui et en Chine, on mange souvent souvent de l'huile de sésame dans les plats, dans la soupe et j'aime bien l'odeur de l'huile de sésame mais je ne peux pas la sentir pendant un temps long sinon j'ai mal à la tête. Peut-être une demi-heure mais après j'ai mal à la tête

L : C'est comment l'huile de sésame si tu dois la décrire ?

J : C'est fort ... c'est trop intense. Trop fort. Quand je bois de la soupe, j'en mets un tout petit peu ou je n'en mets pas.

L : Tu en mets où dans quoi de l'huile de sésame ? C'est pour le petit déjeuner l'huile de sésame ?

J : Non, dans quelques plats, dans la soupe salée, ou si on fait les raviolis on met l'huile de sésame dans la viande, et ça va être trop bon. Si tu en mets pas, c'est sec.

L : Pour revenir à l'odeur de toi-même, tu trouves qu'elle a changé avec le temps ?

J : Oui. Avant, (claquement de la langue) je ne sais pas quand, c'était une odeur claire, comme le verre, un peu froide, un peu claire mais il y a eu un moment, je sentais moins cette odeur de moi-même, je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas la même couleur qu'avant... Mais pour l'instant, je me sens (Elle se renifle l'avant-bras), c'est à peu près comme avant. Oui, un moment, je me sentais moins bon.

L : Ah il y a eu un moment où tu ne te sentais plus ? C'est lié à quoi ?

J : Je ne sais pas, c'était peut-être liée à l'âge, au temps. Cela change avec le temps.

L : Qu'est-ce qu'elle t'apporte cette odeur de toi-même ? La meilleure odeur ?

J : Parce que quand je me sens mal dans le train ou bus, je fais comme ça (Nez dans la manche) je me sens moi-même et cela va mieux. Parce que j'ai trop le mal du bus ou de voiture. Parfois, ça marche, cela sert à alléger la souffrance. Et euh, parce que je n'utilise jamais de parfum, ou les produits pour parfumer, c'est une odeur nature, c'est une odeur très naturelle, j'aime bien.

L : Tu ne te rajoutes aucune odeur sur toi même ? Pas de crème, gel douche, déodorant ?

J : Si l'odeur du gel douche au lotus, et aussi une fleur qui s'appelle cerise. Une odeur légère pas trop fort, légère. Un peu l'odeur de fleurs. Il y a des odeurs de quelques odeurs de fleurs que je ne peux pas sentir, je les trouve mauvaises. Quand j'achète le gel de douche, je sens toujours avant d'acheter.

L : Tu fais cela pour d'autres choses, de vérifier l'odeur avant d'acheter ?

J : Euh oui...Pour les shampoings aussi, pour le dentifrice.

L : Tu sens le dentifrice avant de l'acheter ?

J : Je veux toujours voir si c'est une odeur de menthe, j'achète mais sinon je n'achète pas. Je n'aime pas l'odeur sucrée.

L : Tu aimes l'odeur sucrée pour d'autres choses ?

J : Oui, mais pour quelques produits mais je ne sais pas trop là, je ne me souviens pas. Mais, pour le dentifrice que menthe ou froid sinon je vais vomir. Avant, j'ai essayé plein de dentifrices avec des odeurs différentes et je le confirme, c'est celui-là qu'il me faut.

L : Pour toi, la menthe c'est frais ?

J : Oui, c'est frais et il me faut du frais. Et aussi, l'odeur de moi-même c'est aussi frais, je trouve.

L : C'est cool. On t'a déjà parlé de ton odeur ?

J : Oui, ma mère ou mes grands-parents. Mais, pas d'autres. Moi, j'aime l'odeur des filles et non de l'homme : je n'aime pas les parfums de l'homme, l'odeur de l'homme. Je n'aime pas l'odeur de l'homme.

L : Ton petit copain tu n'aimes pas son odeur ?

J : Euh si, j'aime l'odeur de mon copain, je l'aime si elle est fraîche et féminine sinon si c'est pas frais, je vais lui demander de prendre la douche.

L : Pas frais c'est quoi ?

J : Je ne sais pas le mot. Quand on a chaud, on a de la sueur. Chez la fille, il y a moins d'odeur de sueur que l'homme. Parce que je n'aime pas les odeurs fortes. Tout le monde est comme ça ?

L : Cela dépend. Non pas forcément. Moi j'aime bien sentir l'homme naturel même quand il sent, cela ne me dérange pas.

J : Moi cela ne me dérange pas trop, mais parfois cela me dérange mais je peux supporter, je ne vais pas faire de comportements impolis. Je vais rester là, je ne dis rien mais je n'aime pas. Si je ne le connais pas, je ne dis pas mais si je connais, je vais lui dire.

L : À ton copain, tu lui as déjà dit ?

J : Oui, parfois oui, (Rire) mais pas souvent.

L : Quoi d'autres.... Tu as l'impression d'avoir la même odeur que celle de ta famille ? Avec ta mère, tes parents ?

J : Oui, l'odeur de ma mère a la même odeur que moi mais sinon, mes grands-parents ont une odeur particulière. Mais, pas pareil qu'avec nous, parce que nous sommes jeunes et ils sont vieux.

L : Pour toi, ça change avec l'âge ?

J : Oui, oui, c'est ça.

L : Ils sont propres, ce sont des personnes qui aiment la propreté mais avec l'âge, l'odeur change. Mais, si la personne n'est pas propre, je n'aime pas l'odeur.

L : Ce qui est important c'est le propre et le frais.

J : Oui

L : As-tu l'impression d'aimer les mêmes odeurs ou les goûts que ta mère ?

J : Oui, il y a des aliments qu'on aime pareils.

L : C'est dans ta famille particulièrement ?

J : Cela dépend en fonction de si je cuisine dans la famille ou ailleurs.

L : Tu as un exemple ?

J : Par exemple, quand je fais des plats en France, ce n'est pas pareil que les plats faits par ma mère. Il y a les mêmes légumes, les mêmes choses à faire mais ce n'est pas toujours pareil : je trouve que mon plat n'est pas bon. Ce que je fais.

L : Qu'est-ce que tu faisais quand tu étais en France ?

J : Je faisais les plats chinois : les choux fleurs, les courgettes et aubergines mais je trouve que je les faisais mal.

L : Par rapport à ici quand c'est ta mère qui le fait ?

J : Oui

L : Elle t'a transmis des choses ?

J : Oui, elle m'a dit comment faire, ce n'est pas le même résultat.

L : Y a-t-il quelque chose qu'elle t'a bien appris à faire ?

J : Oui les raviolis. Je pense que maintenant, je les fais mieux que ma mère. Enfin ça dépend de la viande et des légumes. Cela dépend de la viande et des légumes. Je pense que mes raviolis sont trop bons mais peut-être que ma mère pense que : « ah mais qu'est-ce que tu fais, cela a l'air horrible ! » alors qu'elle n'a pas goûté, elle a juste entendu comment je fais.

L : Comment tu as appris à faire les raviolis ? C'est quoi ta recette ?

J : Je fais des pâtes avec la farine et aussi je mélange la viande et légumes et ...

L : Avec l'huile de sésame aussi ?

J : Oui, avec de l'huile de sésame. Je mets beaucoup d'huile de sésame mais ce n'est pas pareil.

L : Et après ?

J : Et après, je fais la forme de chez moi. C'est ma mère qui m'a appris comment faire la forme des raviolis quand j'étais petite et après je cuis à la casserole et on mange.

L : Il y a-t-il des odeurs pendant que tu fais les raviolis ?

J : Hummm ...Les odeurs de raviolis. Oui, il y a l'odeur de la viande et de légumes mais je mets plus d'ingrédients que ma mère. Elle fait des raviolis avec la viande de mouton et moi, je mets du porc et oui, elle met plus d'huile de sésame que moi. Beaucoup plus. Donc, c'est ...Normalement quand je fais les raviolis avec elle à la maison, je sens trop fort, l'odeur du sésame.

L : Y a -t-il une odeur connue de tout le monde en Chine ?

J : Oui, je sais. Tu connais le tofu puant ? C'est du tofu mais avec une odeur originale. Cela sent une mauvaise odeur mais le goût est trop bon. Je le mange mais pas souvent. Quand je mange, je le trouve très bon mais quand je le mange pas, je n'aime pas. C'est mauvais, c'est comme le fromage mais en plus fort. On peut l'acheter dans la rue. Il y a des petits magasins, des vélos ambulants où on vend le tofu frit dans l'huile. Tu veux le goûter (Rire) ?

L : Oui, j'aimerais bien ...

L : Et sinon pour toi, c'est quoi l'odeur de Pékin ?

J : J'ai déjà réfléchi sur la question avant de venir ici car Jeanne m'avait dit qu'il y avait cette question. Mais, c'est compliqué parce qu'au début du stage, je suis allée à l'entreprise tous les après-midis. Il y a peu de monde, il y a des places. Tout est calme, clair et frais et avec de la place, ordonné. Mais, quand il y a une personne âgée et que je lui laisse ma place, je me sens bien. Je suis contente quand je fais ça. L'odeur n'est pas sucrée car sucrée c'est trop fort. Il y a parfois des odeurs naturelles comme l'odeur de moi-même, je me sens bien. Je me sens contente, c'est ce que je dois faire. Euh... mais, il y a des moments où il y a aussi des odeurs mauvaises, le matin, quand je prends le métro et qu'il y a du monde, je suis pressée par des hommes et des personnes et une fois que je ... c'était lundi ou mardi matin je me suis sentie mal, je voulais vomir tout à coup, j'avais de la sueur et je voulais tomber dans les pommes. À ce moment-là, je me sentais si mal que je devais arrêter tout de suite sinon j'allais tomber dans les pommes. Ce n'était pas le bon arrêt mais j'ai dû descendre, je ne pouvais pas rester. J'avais besoin d'air frais, de faire une pause. Les odeurs étaient trop fortes, c'était l'air pas frais et les personnes. Je ne sais pas pourquoi j'étais comme ça, c'est l'environnement. Ouais. Je ne sais pas comment décrire l'odeur....

L : As-tu l'impression que les odeurs que tu évalues, ce sont seulement tes choix à toi ?

J : Oui peut-être. Il y a des odeurs que je n'aimais pas trop mais au fur et à mesure, je les aime de plus en plus. Cela dépend de moi-même. Quand j'étais petite, je ne mangeais pas d'épinard. Je ne mangeais pas quelques légumes. Mais, ma mère et mon frère me disaient, c'est bon pour la santé, il faut en manger et maintenant, j'en mange. Mais, je n'en mangeais pas et puis petit à petit, j'ai commencé à en manger. C'est comme le gingembre, je n'en mangeais jamais et ma

grand-mère mettait des tous petits bouts dans les raviolis et dans les plats mais je le sentais tout de suite, des tous petits bouts, et je ne pouvais pas. Et puis, je commence doucement maintenant à pouvoir manger des petits bouts. Je le considère comme une odeur générale et naturelle mais avant c'était horrible pour moi surtout quand j'ai mangé un gros morceau. Dans la bouche, maintenant, ça va, c'est naturel comme les autres légumes.

L : Et pourquoi à ton avis tu as changé de goût ?

J : (Sourire) ... Je ne sais pas. Je ne sais pas décrire la raison. Il y a une autre chose comme ça que je n'aimais pas pendant longtemps et puis, maintenant, je mange, je la trouve bonne. La coriandre. Maintenant, je supporte.

L : Et quelle est la dernière découverte que tu as fait avec les odeurs ? Quelque chose de nouveau ?

J : Sur n'importe quoi ??? (Rire) L'odeur dans les toilettes.

L : C'est nouveau ?

J : Ce n'est pas nouveau.

L : Tu avais compris quoi ?

J : Une odeur que j'ai sentie aujourd'hui...

Une odeur nouvelle ? nouvelle... nouvelle... hum... je sais pas.

L : Y a-t-il des choses que tout le monde aime et toi, tu n'aimes pas ?

J : Il faut réfléchir, je ne peux pas dire tout de suite. Cela existe mais pour l'instant je ne me souviens pas.

L : Et une odeur mauvaise pour tout le monde mais toi tu l'aimes ?

J : Bah ouais, c'est l'odeur de la peinture. Sinon, le parfum, tout le monde aime ça mais moi, je peux que sentir un tout petit mais pas trop... Ou peut-être l'odeur des aliments mais c'est pas particulier. Par exemple, si on a fini de manger, je ne peux pas sentir l'odeur de la nourriture, je la trouve mauvaise.

L : Oui, tu préfères les odeurs avant et non après manger ! Et à quoi cela sert pour toi l'odorat ?

J : Oui. Pour moi, mais en fait, parfois, il y a des odeurs que les autres ne sentent pas mais moi, je les sens trop clairement. Je ne sais pas pourquoi, je me sens trop claire et pleines d'odeurs que les autres personnes ... Mais, oui, c'est important. Si on mange quelque chose et qu'on ne le sent pas, il manque quelque chose, ce n'est pas complet. C'est difficile à répondre. Mais, si tu peux proposer quelque chose à cette question ? Je pense que si on ne sent pas, on manque quelque chose, on ne peut pas sentir le monde, c'est pas complet. Tu peux proposer quelque chose à ta question ?

L : Je préfère pas t'orienter...

J : Ba si on sent pas, le monde va être blanc comme si on ne pouvait pas voir le monde. Oui. Il y aura une sensation de vide, il va se sentir incomplet, et aussi il y a des odeurs très bonnes et si on le sent pas, ça va être une souffrance.

L : Et toi, quand tu sens une bonne odeur, quelque chose de positif, qu'est-ce que ça va provoquer comme effet ? Dans quel état, cela te met ?

J : Les odeurs de livres, parfois je les sens, c'est trop bon. C'est naturel et pas trop fort, je le sens juste. C'est un degré juste. C'est pas mauvais ni trop bon non plus. Cela existe dans la vie, c'est naturel comme l'odeur de moi-même. Je ne la déteste jamais.

L : Et dans le corps ?

J : Oui, dans la tête, dans le cerveau, cela va être clair. Je me sens claire ou « cool », frais. Euh... Tu veux encore du positif ... ?

L : Alors quand c'est mauvais, c'est l'inverse de clair ?

J : Quand c'est mauvais, c'est un peu comme la couleur grise, c'est un peu, je ne sais pas comment dire, c'est mauvais et fort. Comme gris, ce n'est pas assez claire, on ne voit pas les autres choses, on ne sent pas les autres choses,

L : Cela empêche de sentir le reste ?

J : Oui, c'est ça. Alors qu'une bonne odeur, cela me rend en forme, lucide, cela me rend confortable.

L : Ba merci.

J : De rien, je pense que je n'ai pas bien répondu aux questions...

ANNEXE 2017-A

Nous sommes toutes les trois, Ailin, mon interprète Minna et moi dans le hall de l'alliance française à Pékin assises sur une table réservée à la cafétéria. Ailin parle français mais elle préfère que mes mots soient traduits par l'interprète pour être sûre de comprendre.

Lou (L) : Alors, donc, moi j'aimerais savoir au départ comment euh quelles sont les odeurs de ton passé et qu'est-ce que ça serait et si tu y repenses, qu'est-ce que ça serait ?

Ailin (A) : Je pense qu'il y a certaines odeurs, elles sentent les vêtements, les vieux vêtements et la machine à laver et quand j'avais moins de cinq ans, je pense qu'il y a juste l'odeur de bonbons et de lait.

L : Parce que tu mangeais beaucoup des bonbons, petite ?

A : Oui, oui, oui (Sourire)

L : Et encore aujourd'hui ?

A : Aujourd'hui oui, donc mes dents sont en mauvaise état.

L : C'était dans quel endroit ?

A : hummm L'odeur de vêtements, c'était parce que ma maison était très petite quand j'étais un enfant et il n'y avait pas beaucoup de soleil et c'était un peu humide donc il y avait toujours cette odeur de vêtements dans la maison. C'est pourquoi. Et le bonb...

L : C'était dans la ville ?

A : Oui, dans la province de Lannin, c'est dans le nord de la Chine

L : Ces odeurs-là tu les as déjà ressentis ailleurs que là-bas ?

A : Oh oui... hummm, hummm, Laisse-moi réfléchir (Silence). En hiver, quand il neige, euh souvent, je ne suis pas très heureuse, je suis triste et après il me semble que je me rappelle cette odeur de vêtements et cette odeur de la machine à laver, de « washing » ?

L : Quand tu dis « washing », c'est la machine à laver ou la lessive ?

A : Ah de lessive qu'on met dans la machine

L : cette odeur, tu disais, elle te rend triste ?

A : Ah oui, parce que quand j'étais petite, je n'étais pas très heureuse, mes parents se battaient très souvent. Donc, maintenant, quand en hiver, je ne sais pas pourquoi...en hiver, et quand il semble qu'il va neiger, je repense à cette odeur. Oui. Je n'ai jamais pensé ... (Petit Rire) ...à cette question.

L : Est-ce que d'autres odeurs comme ça peuvent te mettre, te faire ressentir des émotions ?

A : Hum euh, les garçons, oui. Je pense qu'ils ont une odeur comme le citron.

L : Citron ?

A : Oui, du citron. Quand j'aime quelques garçons, je pense qu'ils ont l'odeur de citron dans la bouche mais aussi sur les joues. Oui, le citron (Rire).

L : Quand-est ce que tu as remarqué cela ? À quel moment tu t'ait dit cela ?

A : Quand on est très proche, on « bisous ». Oh oui.

L : Cette odeur de citron, tu la retrouves chez plusieurs garçons, pas juste chez un ?

A : Plusieurs garçons, oui, tous les garçons que j'aime ont l'odeur de citron.

L : Tu les choisis avec les odeurs de citron ?

A : Euh ah non (Rire). Avant, j'aimais certains garçons, ils n'avaient pas d'odeurs spéciales. Mais, après, je suis tombée amoureuse avec un en particulier et il avait l'odeur de citron.

L : Qu'est-ce que ce serait les odeurs que tu n'aimes pas chez les garçons ou les filles ?

A : Hum, les filles, je pense que c'est parfumé. Quand les filles portent un parfum très fort ... les garçons, l'odeur de vêtements (Rire). Oui. Il me rappelle ma famille avant. C'est tout je pense.

L : Quand les filles portent un parfum trop fort, c'est quoi que tu n'aimes pas ? C'est quoi l'idée derrière négative ?

A : J'éternue. Ça me fait éternuer et je suis un peu sûre que je ne veux pas me faire des amis avec les filles qui se parfument très fort. C'est juste un sentiment. Mais, je ne sais pas pourquoi

L : Si une fille se parfume trop, tu ne vas pas avoir envie d'aller lui parler ?

A : Oui, vraiment, c'est mon avis.

L : Autour de toi, tu n'as pas d'amis qui se parfument ? Tes amis ne se parfument pas ?

A : Oui, oui. Autour de moi, personne ne se parfume.

L : Même si elles ne se parfument pas tes amis, est-ce que tu sens leurs odeurs ?

A : Il y a une fille dans mon dortoir, elle aime ranger et faire la cuisine et ce n'est pas trop normal à mon âge. À mon âge, il n'y a pas trop de filles qui aiment faire la cuisine et qui aiment ranger, faire le ménage. Elle a une odeur de famille. Quand je suis proche d'elle, quand je l'approche, je sens une odeur de famille.

L : C'est quoi pour toi une odeur de famille ?

A : C'est comme les objets vieux, c'est l'odeur des objets vieux. Peut-être comme un livre très vieux. Oui. Oui. Hum.

L : Et toi, as-tu un rapport privilégié quand tu fais quelque chose même si tu ne fais ni la cuisine ni le ménage mais est ce que y a des moments où l'odeur pour toi c'est important ?

A : Oh oui ! Mais c'est juste quelques moments très normaux, pas très spécial... C'est difficile pour décrire... Euh... souvent, en été, entre l'été et le printemps, le temps devient plus doux et la température monte, commence à monter. J'ai un souvenir, je marchais dans la rue et je passais devant un arbre. Il avait une odeur que j'ai déjà senti avant. Comme un rêve. L'odeur d'un arbre dans la rue, je passe devant, je la reconnais mais je pense que je la reconnais où je passe devant comme dans un rêve.

L : C'est comme si tu l'avais déjà rencontré ?

A : Oui

L : Cette odeur tu la rencontres chaque année ?

A : Je pense que je la rencontre quelques fois dans l'année ...

L : Et quand tu dis « comme dans un rêve », que veux-tu dire par-là ?

A : Parce que c'est comme une scène. Cette situation, où je passe devant un arbre et que je sens cette odeur, je l'ai déjà rêvé. L'odeur dans mon rêve, c'est la même chose. Je pense que chacun a cette expérience.

L : Quand c'était avec l'arbre, là, c'était où ? C'est un arbre qui est n'importe où il est très localisé ?

A : C'est n'importe où mais c'est le temps. C'est à cause du temps et des températures, du changement, il y a du vent, oui.

L : Quand tu étais en France, as-tu été perturbé par les changements d'odeurs ? Et que serait les différences entre la France et Pékin ?

A : Hum. Il y a des différences entre Paris et Pékin. Je suis allée à Paris l'année dernière et c'était l'hiver donc l'odeur était un peu humide et froide, euh, mais juste physiquement je pense mais il n'y avait pas de sentiments, d'émotions. J'ai juste senti le froid, l'humide.

L : Et à Pékin il y a des choses ? C'est quoi les odeurs importantes ?

A : Quand je suis revenue à Pékin, je sens l'odeur, je suis plus sensible aux odeurs, je la sens plus qu'avant, c'est plus concret. Surtout, j'étais dans le taxi de l'Aéroport à mon Université. Oh oui. Je sens l'odeur plus fort qu'avant.

L : C'est parce qu'elle est plus forte qu'en France ou ton odorat s'est développé ?

A : Je pense c'est parce que je reviens d'un nouvel endroit et c'était un sentiment familier et c'était un peu ennuyeux parce que je devais travailler. C'est le quotidien, la routine.

L : C'était ennuyeux l'odeur parce que tu étais stressée par quelque chose ?

A : Oui, oui, oui, oui, oui c'est ça.

L : Y-a-t-il sinon certaines mauvaises odeurs que tu aimes bien ? Certaines bonnes que tu n'aimes pas ?

A : Oui, comme les vêtements, l'odeur de la machine à laver, même si quelqu'un doit penser que c'est pas très amusant.

L : La lessive ?

A : C'est pas l'odeur de lessive, c'est l'odeur de la machine à laver à l'intérieur. C'est l'odeur spéciale de ma vie. Quand j'étais petite, je laissais ma tête dans la machine à laver (Rire), j'étais très curieuse. Souvent, cette odeur, on ne l'aime pas mais moi, je l'aime.

L : Tout à l'heure, tu disais que cette odeur en même temps était assez négative car elle te rappelle un passé un peu ...

A : Oui, c'est négatif mais familier. Je me sens en sécurité. Oui.

(Minna : Ah...comme un soulagement, un intérêt)

L : Sinon, des bonnes que tu n'aimes pas ? Tu parlais du parfum mais plus précisément peut-être, moins général ?

A : Je pense qu'il n'y a pas une odeur que quelqu'un aime et que je n'aime pas. Toutes les odeurs très fortes, moi je ne les aime pas.

L : Es-tu parfois influencée par les autres ? Si quelqu'un aime une odeur vas-tu dire que tu l'aimes aussi ? Ou tes choix sont personnels ?

A : Non

L : Toi, toute seule. Tu choisis toute seule... C'est ça ?

A : Oui.

L : As-tu appris toute seule à sentir ou ce sont tes proches ? Y a-t-il quelqu'un qui t'a un peu initié ?

A : Un peu initié ?

L : Comment tu as appris à sentir pour toi ?

L : Je pense que c'est moi-même, c'est moi-même mes découvertes, le sentir, l'odeur, parce que je suis un peu sensible, j'ai... je suis sensible à la mémoire et à l'odorat aussi. J'aime bien lier l'odeur et les mémoires. Et notamment quand je sens que l'odeur me rappelle certaines mémoires d'avant.

L : As-tu un exemple que tu ne m'as pas encore dit ?

A : Silence... hummm... comme dans le cinéma, ou dans le café, il y a une odeur spéciale. Dans le cinéma, il y a une odeur pas très ouverte, l'odeur de renfermé et euh hum quelque fois, quand je vois un film, (reniflement) il me semble que je reviens dans le cinéma.

L : Tu arrives à sentir une odeur même quand elle n'est pas là ?

A : Oui, en fait, je peux mémoriser une odeur et la reconnaître ailleurs. Oui, oui, oui par exemple, j'étudiais le français ici l'année dernière dans ce bâtiment mais maintenant j'étudie le français aussi à l'Alliance française mais dans une autre place et quand je suis revenue ici, dans cette place, cela m'a rappelée plein de choses de la mémoire d'avant...C'est l'odeur laissée de la mémoire, c'est l'odeur qui renforce ma mémoire.

L : Je suis d'accord. (Sourire). Et peut-être as-tu découvertes une odeur récemment ?

A : Dans mon sac et parce que j'ai préparé mon texte euh cette semaine et quand j'ai ouvert mon sac, je me sens un peu stressée et je pense qu'il a une odeur sérieuse. Le cahier, le livre, les livres nouveaux, il me semble très stressant.

L : C'est l'odeur qui peut te stresser du coup ou c'est parce que tu es stressée et en plus ça se rajoute l'odeur ?

A : Oui, je suis déjà stressée et après, ça a renforcé mon stress. J'ai ouvert mon sac (Expiration).
Décourageant.

L : Est-ce que cette odeur peut aussi te détendre et non de stresser ? Cette odeur dans le sac ?
Ou elle est vraiment ... ?

A : Hummm non, parce qu'il y a des cahiers et des livres, cette odeur me renvoie toujours à
des stress.

L : Ba merci beaucoup

A : Ah ok, c'est fini ?

L : Oui

A : Ah merci

Entretiens semi-directifs à Bombay avec des moments d'explicitation

ANNEXE 2018-S

Nous sommes dans la chambre des parents de mon interprète Alia, posés tous les trois sur le lit : Le ventilateur au plafond tourne très rapidement. Il n'y a pas de lumière artificielle dans cette pièce et la lumière du jour rentre difficilement. Il fait un peu sombre. Comme Alia ne fait pas de traduction simultanée, l'entretien apparaît davantage comme une discussion en trio.

Lou (L) : Dans ta vie, dans ton quotidien, y a-t-il des odeurs que tu rencontres et auxquelles tu fais particulièrement attention ?

Shivaji (S) (parle en anglais) : Quand je me réveille le matin...

L : Oui, super ...

Alia (A) : Ce n'est pas seulement le matin ou le soir mais toutes les odeurs de ton quotidien...

S : Quand je me réveille le matin, il y a un petit moment d'extase, j'ouvre tout juste les yeux, avec une bonne mine, je me réveille et je sens une odeur du matin, c'est une odeur très douce et puis, il y a l'odeur de la poudre, du dentifrice. C'est encore une autre odeur. Et puis, tu commences à sortir et la vie a une odeur encore différente, il y a quelque chose de pas bon dans les odeurs dehors. Il y a la pollution, la foule dehors et les odeurs sont proches...

L : Super, parfait, mais peut-être si tu prends le temps de te rappeler une de ces différentes odeurs que tu parcours ? Un moment en particulier ?

S : Il y a deux ans, j'avais quelques problèmes à la gorge. Et ma femme pratique une médecine, cette médecine, c'est de l'ayurvédique. Tu le prends, c'est pour guérir ton corps, ce n'est pas chimique. Au moment où je l'ouvre, elle me dit que je dois laisser tomber deux gouttes dans un verre d'eau. Deux gouttes dans un verre d'eau. Et elle me dit de boire. Au moment où je commence à boire, c'était si... c'était une si, une très mauvaise expérience. Le moment où j'essaye de boire...je vomi immédiatement. Mais, ma femme me dit que je dois le boire entièrement pour me sentir mieux. Et je finis par boire complètement. Le jour suivant, le mauvais problème était résolu. Et après, dès que je rencontrais des gens qui avaient des problèmes de gorges, je leur recommandais cette médecine. Malgré cet incident bizarre, j'ai pris l'habitude de sentir cette chose, de l'essayer et de la recommander.

L : Quand tu parles de mauvaise expérience, c'est le goût ...

A : Oui, c'est amer.

L : ... Mais peut-être on peut aussi revenir sur l'odeur de ce produit ? Comment tu pourrais la décrire ?

S : Au moment où je mets les gouttes dans l'eau, cela se dilue mais c'est très concentré et c'est ça qui donne la mauvaise odeur.

L : Comment ça, une mauvaise odeur ?

S : (Parle en Marathi)

A : C'est un mélange d'un goût amer et légèrement citronné. C'est ça qu'il sent et c'est très fort ce médicament.

L (me tournant vers A) : C'est tout ?

A : Oui

L : Ok... mais comment, à ton avis, tu réussis là à boire quelque chose qui te dégoûte ?

S : Je te dis. C'est ma femme qui me dit de boire ça, elle me dit : tu as pris froid, tu dois boire. Elle me force à le boire. Je n'ai pas pu faire quoi que ce soit. C'était une mauvaise expérience mais j'ai pu aussi le boire car j'ai contrôlé mon esprit. Dans le moment, je me suis décidé très vite et immédiatement, je l'ai bu et ça allait.

L : Et juste après ce moment, comment tu te sens ?

S : Je veux vomir.

L : Tu le fais

S : Non, cette fois-ci, je réussis à ne pas...

L : Et maintenant, enfin récemment, as-tu reproduit cette expérience ?

S : Maintenant, dès que j'ai des problèmes à la gorge, je prends ça.

L : Et quand tu prends ce produit maintenant, comment ça se passe ? Y a-t-il des choses qui ont changé ?

S : La première fois, c'était vraiment terrible mais maintenant, je suis habitué. Je connais ce type d'expérience et de tests. La familiarité à ce produit fait que j'ai moins de problèmes.

L : On pourrait dire que tu l'apprécies désormais ce produit ou non, c'est neutre ?

S : J'apprécie parce que cette odeur m'a habitué à des produits fortement concentrés. Maintenant, l'expérience est vraiment différente. Cette médecine marche en définitive.

L : Y a-t-il quelque chose d'autres que tu remarques dans ton quotidien ? Comme tu vis en ville, peut-être qu'il y a des choses ?

S : Je me remémore un autre incident.

L : Quand je rentre dans mon bureau, là où je travaille, je sens quelque chose comme de la poudre, de la poudre de talc. Quelqu'un est en train de porter de la poudre de talc. Je sens ça. À ce moment-là, je vois, une femme en train de marcher dans les environs. Donc je comprends que c'est elle qui porte le talc. Cette odeur de poudre que je sens, je ne l'aime pas. C'est comme... (parle en marathi).

A : Il dit que la dame qui porte ce talc, si je la croise encore une fois, je ne veux pas être là...

L : Mais, tu es sûre que c'est elle ... ?

S : Non, je ne sais pas mais je suppose... elle était seule. En tous cas, si c'est elle, je ne veux pas la recroiser.

L : Qu'est ce ça te fait cette odeur, qu'est-ce qui te dérange ?

S : Je ne sais pas... ce n'est pas tellement le talc... mais c'est l'odeur. En réalité, je ne sais pas si c'est du talc mais c'est ce qui me vient en sentant.

L : Le talc, ça sert à quoi au juste ?

I : Le talc ici, on l'applique sur le visage, c'est un élément rafraîchissant.

L : Tu associes l'odeur au talc même si ce n'est peut-être pas ça ... et puis, ensuite, cette odeur, tu la recroises un autre jour dans ton bureau ?

S : Non non, mais après quelques semaines, je rencontre le même type d'odeurs mais à ce moment-là, il y avait beaucoup du monde autour de moi donc j'ai pris ma respiration et je me suis écartée.

L : Qu'est-ce qui te dérange dans cette odeur ?

S : (parle en marathi) il y a une poudre, ce n'est pas exactement du talc mais une poudre qu'on applique quand on a des petits boutons, des petits boutons de chaleur, à cause de la transpiration. Là, l'odeur c'est un peu fort. En fait, l'odeur mélangée avec la transpiration, c'est trop fort.

L : Jusqu'à maintenant, as-tu eu des changements de perception avec l'odeur ? As-tu commencé à apprécier quelque chose que tu n'aimais pas ou à ne plus aimer quelque chose que tu appréciais ?

A : Une odeur que tu n'aimais pas du tout et que maintenant tu supportes...

S : Une odeur que je n'aimais pas avant... Je pense ... Je peux te raconter... J'avais l'habitude de vivre à « Chenburg²⁵⁸ » et il y avait une usine. Et très tôt le matin, on sentait sur le rail l'odeur du gaz et de l'ammoniac, des odeurs industrielles. Cette odeur très tôt le matin et je sentais ça en allant à l'école un mélange des deux. Au début, je ne pouvais pas respirer du tout, c'était très irritant et avec le temps, le trajet quotidien, c'était si familier que j'ai commencé à m'habituer et cette odeur insupportable est presque devenue confortable.

L : Et comment c'est pour toi être habitué ?

S : C'est cette chose particulière qui se répète, qui se répète encore et encore. Nous pratiquons cette chose comme apprendre quand on est petit, ce sont des lourds apprentissages qui sont dans le passé. Comme apprendre à parler français ou allemand. Imagine une personne, elle commence à parler, au début c'est dur, et puis à un moment elle devient bilingue. Dans mon cas, je parle anglais très souvent, ce n'est plus dur de parler anglais. Avec l'odeur, c'est pareil.

L : Peut-être avec la nourriture, y a-t-il des choses que tu ne m'aimais pas et que tu as commencé à apprécier ?

S : Quand j'étais petit, je n'aimais pas du tout les légumes. C'était trop amer.

Lou : comment tu as commencé à apprécier ?

S : (parle en marathi)

A : Il n'aimait pas ces légumes trop amers mais il a compris les bénéfices de cela, que c'est bon pour la santé.

L : Comment tu as pu comprendre les bénéfices de ce légume ?

(A rigole)

L : Ce que je veux dire c'est ...as-tu senti tout seul que c'était bon ou c'est grâce à quelqu'un que tu as commencé à aimer les légumes ?

S : (parle en marathi) Quand j'étais étudiant, j'avais invité un ami chez moi et quand il a vu ces légumes, il a commencé à les manger sans chappattis. Et c'est quelque chose qui m'a motivé : si cette personne arrive à manger des légumes sans chappattis juste comme ça, donc c'est que cela doit être bon. J'ai essayé de développer mon goût comme ça.

²⁵⁸ Je n'ai pas réussi à retrouver le nom de la ville de mon interlocuteur

L : Il y a quelque chose que tu aimais avant et que tu n'aimes plus maintenant ?

S : (parle marathi)

A : Les vermicelles. Avant, je préparais le plat *kheer* c'est un mélange de vermicelles, de lait, de sucre alors ça j'aimais beaucoup quand j'étais enfant mais maintenant je n'aime plus et j'ignore la raison.

Lou : Tu ne sais pas...

S : Ah et sinon, tu sais le « room freshner ». Si je vais dans une maison qui sent les aérosols, je vais tout de suite retenir ma respiration et essayer de ne pas inhaler cela car il y a quelque chose dans mon esprit qui me dit que le chimique va rentrer dans mon corps et m'abîmer.

L : Comment tu sais que c'est chimique ?

S : C'est ma perception. Personne ne m'en parle mais j'ai vraiment cette conscience.

Lou : Mais c'est quoi cette conscience du chimique ?

S : Je te dis : quand j'étais petit, mon grand-père utilisait un pesticide tueur, qui tuait les insectes et cette odeur était vraiment chimique. Mon père avait aussi l'habitude de l'utiliser et je sortais de la maison...

L : Comment tu sais que c'est chimique ?

S : Cette odeur, c'est définitivement mauvais, chimique. Le produit en spray est associé à un produit chimique. C'est chimique car ce spray tue les cafards. Ce produit peut causer des problèmes de santé. Tout ce qu'on vaporise dans l'air a quelque chose de chimique pour moi. D'ailleurs, je n'utilise pas de parfum car pour moi, le spray, a les mêmes effets que les produits chimiques. Pendant mon mariage, j'ai dû m'asperger de parfum de spray, les gens m'ont forcé mais je ne voulais pas c'était trop fort et chimique. L'action du spray est associée au chimique.

S : À mon mariage, juste pendant une heure, sur la scène dans le hall, j'en ai mis et après, c'est tout.

L : Pourquoi ce parfum à ton mariage si vraiment tu n'en voulais pas ?

S : C'est ma femme qui a voulu pour moi. C'était une obligation.

(Fou Rire d'A)

S : Le parfum que ma femme a acheté pour moi, je l'ai utilisé qu'une fois pour le mariage et puis ensuite, c'est elle qui a terminé la bouteille.

Lou : Qu'est ce qui est dérangement pour toi ? Le spray ou l'odeur ?

S : L'odeur est bonne mais ma perception me dit qu'il y a quelque chose de chimique, qui va me causer des problèmes de peau, des problèmes à l'intérieur du corps. (Parle en marathi)

A : Lui-même, il n'utilise pas le parfum, c'est sa femme qui se parfume.

Lou : Tu ne te parfumes pas du tout ? Pas de roll-on non plus.

S : Non rien. Cela ne me vient pas à l'esprit de porter le parfum quand je sors. C'est que ma femme qui insiste, qui y pense mais moi cela ne me vient pas à l'esprit. (Rire).

L : Oui, toi, tu n'as pas d'intérêt pour le parfum...

S : Oui, on peut dire ça.

L : Alors, peut-être que tu as découvert une nouvelle odeur récemment ?

S : Pour moi, les échantillons à part deux ou trois odeurs familières, c'était une nouvelle découverte ...

Lou : Et quand tu découvres une nouvelle odeur, quel est ton sentiment ? Qu'est-ce qui se passe pour toi ?

S : Cela dépend de l'odeur. Si c'est une rose, c'est très plaisant mais si c'est quelque chose comme les poubelles, les détritiques dans les poubelles, c'est dégoûtant ...

L : Et si tu essayes de voir avec une odeur plus nouvelle, moins familière ? Ta première impression ?

S : L'endroit où nous vivons, il y a une usine très chimique à côté et quand nous passons autour, nous pouvons sentir les odeurs de gaz, de pollution.

L : Comment tu sais que c'est de la pollution ? Près de ton immeuble ?

S : Je peux facilement sentir les particules fines car c'est une odeur un peu fumée et l'eau n'est pas claire mais foncée, elle n'est pas drainée. C'est une odeur forte, à la frontière. Quand on est arrivé au début, pour nous, l'odeur était très forte. Maintenant, ce n'est plus si fort. Je me suis habituée maintenant.

L : Qu'est-ce que tu faisais au début quand tu sentais cela ?

S : Si j'ai un mouchoir, je le tiens sur mon nez. Ce jour-là, j'avais l'impression d'avoir la nausée.

ANNEXE 2018-A

Nous sommes posés sur lit toutes les 3. Aarti est la femme de Shivaji avec qui nous venons de passer un moment d'entretien. Nous sommes toujours chez les parents de mon interprète Alia, posées sur le lit.

Lou (L) : Je ne sais pas si je parle... Oui je parle en anglais mais tu peux parler dans ta langue, car grâce à Alia, on peut traduire... Alors, quelles sont les odeurs de ton quotidien, celles que tu remarques particulièrement dans ta vie quotidienne ?

Aarti (Aa) : Les fragrances, les odeurs des épices, il y a plein d'épices dans ma cuisine mais aussi le déodorant et les fragrances...

L : Quelles fragrances tu utilises et comment tu les utilises ?

Aa : Les épices, je les utilise tous les jours dans ma cuisine la plupart du temps et puis les crèmes, fragrances, les déodorants tous les jours je les utilise.

L : Et ces fragrances que tu utilises, comment tu les utilises ? Comment tu fais ?

Aa : Parle en marathi. (Hésitation)

Alia (A) : Elle parle d'une crème qu'elle ne connaît pas le nom.

L : Comment tu fais pour l'utiliser ?

Aa : Après la transpiration, cela évite la mauvaise odeur...

L : Ah ...Et où tu l'utilises ? Sur quelle partie de ton corps ?

(Elle me montre sur toute la gorge)

L : Là et tu l'utilises souvent ?

Aa : Non, je l'utilise quand je sors pour un événement comme un mariage où il y aura beaucoup de gens. C'est une crème pour les grands événements sinon j'utilise le déodorant dans la vie quotidienne.

L : Et quand tu mets cette crème pour les événements, les personnes remarquent que tu la portes ?

Aa : ... Non

L : Et toi, tu sens parfois l'odeur des autres autour de toi ?

Aa : Euh... Mon père est à l'armée, il était à l'armée. Quand il partait pour une mission, j'avais le réflexe de prendre un vêtement deux jours avant qu'il parte, il partait pour trois mois ...cela me permettait d'avoir son odeur avec moi. Particulièrement dans ma vie, j'ai un grand attachement à l'odeur des personnes, des corps des personnes. J'ai comme une dévotion aux odeurs. L'odeur de mon père, c'est une de ces odeurs d'attachement.

L : Quand tu sens le vêtement de ton père, qu'est-ce qui se passe pour toi ? Quels sont tes sentiments à ce moment-là ?

Aa : ... Euh... cela me rappelle les moments où je dormais avec mon père, cette odeur me remémore ces moments passés avec lui juste avant qu'il parte, avant qu'on se sépare.

L : Et la seconde odeur, tu disais, il y a une autre chose ... ?

Aa : Euh non, pas vraiment mais j'étais en train de penser que l'odeur auquel je suis attachée principalement est l'odeur du matin un peu brouillard, brumeuse en avril. Légèrement.

L : C'est comment cette odeur brumeuse ?

Aa : En fait, il y a ... (parle en Marathi) Il y a un petit coin aussi où on met du bois, c'est comme un chauffage mais sur ça on fait la cuisine et il y a un truc comme ça sur lequel on met la casserole dessus. À Bombay, je ne suis pas très habitué mais vu que je retournais souvent dans l'Uttar pradesh avant, c'est là-bas que j'avais mes repères. Il y avait une odeur spéciale

qui a marqué mon esprit, j'y étais attaché, dès que je retournais en Uttar Pradesh, elle était dans mon esprit. Un de ces jours, je remarque cette odeur dans un temple « Ghandou » mais en fait cette odeur provient d'un tas d'ordures. Jusqu'alors, j'ignorais que ça sentait la poubelle et j'étais seulement très attachée à cette odeur. Cette odeur, celle que j'aimais, en fait elle me rappelait aussi cet endroit où je vivais avec les gens, le petit coin du bois ...

L : Comment c'était cette odeur de poubelles ?

Aa : (parle en Marathi)

A : Elle dit que quand elle allait dans ce temple dans le quartier, c'était cette odeur qui était dans cette ambiance autour du temple « Ghandou » mais elle ne savait pas où cela venait. Elle associait cette odeur toujours avec ses visites au temple.

L : Quand tu dis, c'était « dans mon esprit », cela vient de quand je visitais l'Uttar Pradesh, comment tu peux décrire cette odeur qui arrive quand tu es ailleurs ? Comment cela apparaît dans ta tête cette odeur ? À quel moment cela te revient ?

Aa : La plupart du temps, j'étais seule et cette mémoire avec le temple, l'odeur était la seule chose que je pouvais relier à cet endroit, je pouvais l'attraper de manière plus directe avec l'odeur. C'était purement physique.

L : As-tu d'autres choses dans ton quotidien peut-être à la maison ou quelque chose qui est important pour toi ?

Aa : Chaque maison a sa propre odeur...

L : Comment tu le sais ça ?

Aa : (Sourire) Cela dépend, c'est la première chose qui frappe.

L : Ok ... quand tu entres dans une maison ... qu'est-ce que tu te dis ? Dans ton esprit, qu'est-ce qui se passe ?

Aa : Tu fais un pas et la fragrance arrive immédiatement. Peut-être quand tu rentres chez des gens proches, il y a un truc en plus qui se passe. Je sens que la plupart des maisons, elles ont des types... elles ont leur propre fragrance mais c'est en fonction de la structure des maisons aussi, il y a des types d'odeurs.

L : Et comment tu le sais ça qu'il y a différentes odeurs en fonction des maisons ?

Aa : C'est comme... (parle en marathi).

A : Elle dit que quand on rentre dans une maison, c'est là où elle remarque les odeurs de cette maison mais euh... Elle retient cette odeur une fois qu'elle rentre et ça reste pour toujours.

L : Et comment tu fais ça ?

Aa : Je crois que c'est une combinaison entre la personne qui habite sa maison et l'odeur.

L : Tu as un exemple particulier d'une maison qui sent ?

Aa : (parle en marathi)

A : Elle vient de m'expliquer que chez ses voisins, l'odeur qu'elle peut sentir, c'est la combinaison de la terre mouillée et euh des vêtements mouillés. C'est toujours cette odeur dans cette maison. Et euh, à la campagne, il y a une maison avec de la bouse de vache partout dans la maison et on met tout ça par terre et surtout quand il pleut et après la pluie, il y a l'odeur qui reste dans la maison. C'est ça qu'elle retient. Et chez son grand-oncle, il y a aussi la fragrance qu'elle associe à un parfum qui s'appelle « Charlie ». Personne n'utilise ce parfum dans la maison mais elle associe cet oncle et cette maison avec ce parfum

L : Et ...quel est ton sentiment quand tu sens de l'odeur de tes voisins ? Comment tu te sens ? Y a-t-il des pensées peut-être ?

Aa : C'est comme si cela dépendait de mon humeur. Si je suis heureuse, je me sens bien mais si je suis dérangée, si je n'ai pas une bonne humeur, je me sens dégoûtée. Cela dépend de mon corps aussi.

L : Et quand tu te sens dégoûtée, qu'est-ce que tu te dis ?

Aa : Je ne me sens pas bien, il y a quelque chose de sale, enfin non pas sale mais si je ne suis pas de bonne humeur, dans cet état d'esprit, quand j'entre dans cette maison, c'est à ce moment-là, j'ai ce sentiment d'irritation.

L : Quand tu es chez ton oncle, quand tu dis que tu associes le parfum à « Charlie » à la maison, comment tu fais cette association ?

Aa : Si je replonge dans ma mémoire, je me revois la première fois que je suis allée chez mon oncle et quand j'ai senti cela. Et après ça, quand je vais chez lui, c'est la première fois avec cette odeur qui détermine toutes les autres fois.

L : Et l'odeur de la campagne, cette odeur... ? Qu'est-ce qui se passe pour toi ?

Aa : C'est très plaisant. Je me sens bien.

L : Comment tu te sens bien ? C'est quoi les effets ?

Aa : Le calme est en train d'arriver. C'est plus calme. Il faut s'imaginer la campagne ... ni chaud, ni froid mais une température ambiante autour de toi.

L : As-tu commencé à apprécier les odeurs avec le temps ? Y a -t-il eu des changements ?

Aa : Ce n'est pas à propos d'une préférence. Mais j'ai commencé à moins m'attacher à certaines odeurs. Ce n'est pas vraiment détester mais arrêter de m'y attacher. Notamment avec l'odeur de poubelles, quand j'ai su, j'ai commencé à moins m'attacher à l'ambiance.

Lou : Comment tu as appris pour cette odeur de poubelle ? Comment tu as découvert ?

Aa : Euh... je sentais cette odeur dans ma cuisine et penser alors que je ne faisais pas la cuisine. Ce n'était pas une odeur de cuisine. Et puis, j'ai commencé à ouvrir, je suis tombée sur ma poubelle, toujours à la même place et j'ai compris. C'était chez moi que je l'ai découvert.

L : Et dernière question à propos ... Avant, quand tu ne savais pas que c'était l'odeur de poubelles, c'était quoi l'association que tu te faisais ? Le temple tu disais mais il y a aussi autre chose ?

Aa : C'était une odeur à laquelle j'étais très attachée, très proche de moi, c'était tout ce que je me rappelais de ma ville natale alors que j'étais à Bombay. C'était fort très fort. Bombay, c'était nouveau pour moi.

L : C'était quoi qui apparaissait en premier dans la mémoire ?

Aa : Ce qui se passait, dans ma mémoire, c'était les 10 derniers jours où j'étais là-bas et après cela partait et c'était une nouvelle mémoire.

L : As-tu découvert une nouvelle odeur récemment ?

Aa : Quand les menuisiers coupent le bois, je sens l'odeur des particules, le bois qui est en train d'être découpé ...

L : C'est nouveau pour toi ?

Aa : Oui... Ce n'est pas exactement nouveau mais c'est arrivé récemment, à Bombay, il y a cinq semaines peut-être, je me rappelle.

L : Ok merci beaucoup

ANNEXE 2018-AI

Je rencontre Ainein à l'Alliance Française de Bombay. Nous menons l'entretien en anglais dans la salle de la bibliothèque dans un espace confortable avec des poufs et des chaises basses. Alia, mon interprète, intervient assez peu pour la traduction.

Lou (L) : C'est une discussion simple et j'aimerais revenir sur les odeurs qui sont présentes dans ton quotidien. Dans ce quotidien, repères-tu certaines odeurs en particulier... ?

Ainein (Ai) : Ok... juste les odeurs... quand je nettoie, les produits de nettoyage, les odeurs quand je suis en train de cuisiner et quand je suis en train de marcher vers la gare, je sens habituellement l'odeur ...ce n'est pas exactement ça ...mais de la poussière...

L : Ah oui, la poussière ... comment tu décris cette odeur de poussière ?

Ai : ...Euh c'est une odeur sèche pas très agréable. Une sorte de... Même si tu viens de te laver la face et que tu vas dans différents espaces, tu peux le sentir en continu.

L : Comment tu le sais ça que tu peux continuer à le sentir dans différents espaces ?

Ai : Je ne sais pas, je veux dire que euh hum. Ok. Il y a un mois surtout pendant l'été où il y a l'odeur de la poussière. Et puis, ensuite, le mois suivant, c'est plus plaisant, c'est une odeur de mouillé chaud.

A : Cette odeur de mouillé chaud, c'est pendant un temps précis ?

Ai : Cette odeur de mouillé chaud, elle est surtout forte le matin notamment là où il y a beaucoup d'arbres. C'est la terre mouillée le matin dans la ville et aussi pendant la mousson.

L : Et pendant la mousson, tu peux me parler de ce premier jour ?

Ai : Oui, c'est vraiment une espèce d'odeur fraîche et chaude.

L : Comment c'est... frais chaud ?

Ai : C'est une odeur très agréable, glissante, rafraichissante... Le mot technique est pétrichor.

L : Mais pour toi, en dehors du mot technique, qu'est-ce que c'est pour toi cette odeur ?

Ai : C'est vraiment terreux, c'est comme la coriandre un peu. Ce n'est pas trop fort. Cela tend à disparaître... Je n'aime pas les odeurs qui restent longtemps.

L : Comment cela se fait à ton avis ?

Ai : Même quand elle est bonne, l'odeur, je préfère qu'elle disparaisse. Si je sens une odeur bonne pendant longtemps, sa valeur positive va diminuer. Par exemple, si je sens l'eau de rose mais si je continue à la sentir partout dans une lotion de main ou un savon, je vais avoir envie d'un équilibre, euh d'un break. Je ne veux pas la sentir tout le temps et si j'oublie l'odeur et puis, je la sens à nouveau, c'est mieux pour moi. Les pires odeurs encore moins (Rire).

Mais, pour les mauvaises odeurs, cela permet d'être en alerte sur ce qui se passe autour de nous. Par exemple, chez moi, je n'ai pas de frigo, soit, je peux sentir les choses mauvaises et je peux savoir. Pour moi, quand mon père fait du pain frais à la maison, je peux savoir si le pain est frais ou dur. C'est la première chose que je sais.

L : Comment tu fais ça ?

Ai : Euh ...(Rire) le pain frais est en train d'avoir une espèce d'odeur chaude tandis que le pain qui est plus vieux commence à avoir une odeur qui euh est en train d'être mouillé, c'est dur de décrire car je ne l'ai jamais fait ...c'est comme si ça prenait de la vapeur d'eau à l'intérieur du paquet et qui est en train d'absorber... Et puis, le pain va avoir quelque chose de moisi dès que le pain est mouillé. Ça arrive très vite.

L : Et tu as d'autres compétences comme ça ?

Ai : Ah ah non, c'est pas des compétences !

L : Je veux dire ... peux-tu faire d'autres différences comme ça ?

Ai : Oui, si je suis en train de faire du shopping pour des fruits frais, je vais pouvoir choisir un fruit au toucher mais je le sens. Si le fruit a une odeur forte, il est bon à manger mais s'il n'a pas une odeur forte, il n'est pas bon à manger, il est vert, pas mûr et le goût ne sera probablement pas bon. C'est le cas pour les mangues. Il y a différents types de mangues et aussi différents types d'odeurs. C'est très grand l'écart. Pour une mangue typique, il faut qu'il y ait une odeur un peu fade. Mais... sinon, pour les autres, si cela sent comme une « mauvaise mangue » je ne sais pas comment le dire (Rire). Si cela ne sent pas comme je l'entends, la mangue n'a pas de valeur.

L : C'est comment quand cette ... tu disais une odeur forte ?

Ai : Il faut de l'intensité et de la durée...

L : Oui, et comment tu décides quand tu es devant la mangue ?

Ai : Je décide à la vue, au toucher et de manière la plus importante à l'odeur.

L : À quoi tu reconnais que l'odeur est intense et que ça dure ?

Ai : Ok... Si l'odeur est intense ... la mangue est mûre. Comme je prends la mangue, il faut que l'odeur me reste dans la main (Elle désigne sa paume). Si ce n'est pas mûr ou pas de bonne qualité, l'odeur est vraiment dans le fond (Elle me montre le creux de la main) et cela ne reste pas sur la main. C'est tout.

L : Tu as changé ta perception avec le temps ? Peut-être des choses que tu n'aimais pas et que tu as appris à aimer ?

Ai : Quand j'étais jeune, je n'aimais pas les pickles à cause de l'odeur, c'est une odeur très forte. Mais, plus tard, j'ai commencé à faire les pickles moi-même et je réalisais que je n'aimais pas l'odeur de trop d'épices, j'ai pu alors adapter avec les épices que j'aime, mieux doser. J'aime faire un équilibre entre le piment, d'autres épices et le vinaigre.

L : Comment tu as appris à équilibrer ?

Ai : J'ai juste essayé. J'ai regardé des recettes en ligne pour voir s'il y avait des gens qui mettaient moins de piment. Et puis, j'ai trouvé, je me suis dit, là ça va ce n'est pas trop. Le piment ne va pas trop sentir.

L : Mais tu as commencé à faire des pickles alors que tu n'aimais pas ça ?

Ai : Oui, parce que mon père aime cela, il adore les pickles comme beaucoup d'autres choses et il voulait que j'en fasse. Je le fais pour lui. Oui, moi je préfère manger des choses fraîche, de la nourriture plus fraîche ou même les gâteaux ou les cupcakes, j'adore l'odeur. Mais il y a aussi des choses ... euh ok même si c'est plaisant les choses mûres, parfois ce n'est pas frais...alors que la vodka ou d'autres alcools, je vais l'associer avec une mémoire heureuse. La

vanille aussi. Quand j'ai fait le test d'odeurs, le numéro 2 avait une odeur super forte de ça comme j'aime, comme je décris. Cela sent exactement comme le bonbon. C'est ce que j'aime.

L : Si on revient sur le pickles, comment tu as commencé à apprécier ?

Ai : D'abord, quand j'ai commencé à réaliser les pickles moi-même, j'ai réalisé que c'était comestible avant je ne me le représentais pas. Et puis, je pouvais faire mes pickles en fonction de mon goût à partir de cette base ... et notamment en mettant plus d'acidité pour la fermentation, en jouant avec vinaigre de base, l'oignon, le piment. Tu sais que l'acidité est en train de fermenter juste en ouvrant la bouteille et quand l'air est conservé à l'intérieur du pot. Immédiatement, on a l'odeur du vinaigre et on sait qu'on doit ouvrir. Ce n'est pas un bon point. Je reconnais ça. Si je n'arrive pas à percevoir le bruit, si je n'entends rien, immédiatement, je me penche sur l'odeur. Et rien qu'à l'odeur, c'est très fort et ça me dit que c'est pourri (Rire). Je me dis dans ces cas-là que les pickles ont trop fermenté. Et j'essaye de faire quelque chose avec...

L : Et quand il est bon le pickles, il est comment ?

Ai : Euh le bon pickles a une odeur douce, duveteuse, ça va lentement, très lentement dans le nez, c'est très dur d'exprimer ça (Rire)... oui, cela va doucement dans le nez. Pour les pickles au fruit comme aux citrons, aux mangues ou quelque chose comme ça, ils ont beaucoup euh... ils ont toujours l'odeur du fruit même si ce n'est pas fermenté, mélangé aux épices et à tout. Je peux dire, tu sais ... si le pickles il n'a pas fermenté comme je voulais, que je ne peux pas le manger, je le dépose encore un peu à ma fenêtre et puis sinon, je vais l'amener au composte de communauté en bas de l'immeuble. Mais, seulement s'il n'est pas pourri, je le mets.

L : As-tu découvert une nouvelle odeur récemment que tu n'as pas senti avant ?

Ai : Ok alors mon amie est une grande fan des produits de beauté et il y avait une chose qu'elle avait acheté ... c'est un type de masque pour le visage avec des petites billes. Je ne connais pas le nom de la marque. Oui... C'était d'abord une odeur de beauté similaire à d'autres produits de beauté mais c'était aussi quand j'ai commencé à l'appliquer, j'ai eu plusieurs types d'odeurs qui sont arrivées ; c'était une odeur... un peu chimique ... et oui, cela devient similaire à l'odeur que tu as, cela sentait comme l'argile, comme la terre de la poterie et c'était étrange euh... Cela sentait comme le sol de la mer, l'eau de la mer. Probablement parce que c'était... Et puis, il y a dans cette odeur celle des pots en terre différent que les pots en plastique.

Lou : Et qu'est-ce qui s'est passé pour toi ?

A : C'était une nouvelle odeur, cela sentait comme la brise, la brise de mer. Je ne sais pas si c'est une bonne odeur, si c'est chimique, si c'est un pot de terre ou une odeur de mer.

L : Tu en as parlé avec ton amie ? Vous avez partagé ce moment ?

Ai : Oui, elle, elle sentait des choses différentes, elle a senti que c'était chimique au début et puis que cela changeait. Elle m'a demandé ce que je ressentais aussi. Et puis, il y a eu encore quelque chose de différent et plein de choses se passaient sur notre peau. C'était comme si l'odeur agissait sur nous, je ne sais pas comment c'est possible. Car, une odeur, normalement reste une odeur mais là... C'est tout.

L : Merci beaucoup

AI : Oh merci, j'ai l'impression de ne pas avoir bien répondu aux questions ?

L : Au contraire tu as des supers compétences pour analyser le processus de l'odeur...

ANNEXE 2018-H

Nous sommes chez la tante de mon interprète Alia et nous interprétons son cousin qui est brahmane. Il a 19 ans. Nous sommes assis sur le lit et lui sur une chaise, nous faisons face. Il y a le bruit du ventilateur qui tourne en arrière-fond. L'entretien se passe en anglais/marathi.

(Rire)

Lou (L) : Oui, j'aimerais

Alia (A) : Tu lui demandes peut-être son nom et son âge ?

L : Oui, tu t'appelles comment ?

Heramb (H) : Heramb

L : Et tu as quel âge ?

H : 19

L : Dans cet entretien, j'aimerais savoir quelles sont les odeurs que tu remarques dans ton quotidien ?

H : (Parle en marathi).

A : Il a fait des études en « fashion design » en textile. (Sonnerie de téléphone, mon interprète répond) Et, oui, il travaille là-bas dans une boutique de vêtements. Tu peux répéter, désolée ?

L : Quelles sont les odeurs dans ta boutique de vêtements ?

H : Il y a certaines odeurs qui sont irritantes ...

L : Quand tu dis irritantes, c'est comment ? Tu peux m'en dire plus ... Qu'est-ce que c'est pour toi irritant ?

H : C'est très fort et chimique.

L : Peux-tu me raconter quel est le processus de ton traitement sur le vêtement dans ta boutique ? Que fais-tu toi ?

H : (Parle en marathi)

A : Il dit que les tissus qui viennent dans la boutique pour la première fois quand ils arrivent c'est l'odeur à ce moment-là qui est déjà présente dans le tissu. C'est... Ils ne font pas la teinture dans la boutique. Il commande des tissus à la boutique pour les tailler.

L : Ce sont ces tissus qui ont une odeur ?

A : Oui

L : Comment tu sais que ces tissus sont chimiques ?

H : (Parle en marathi) Quand c'est un mélange de différentes couleurs, on utilise toujours des produits chimiques, donc c'est évident qu'il y a eu utilisation de produits chimiques.

Lou : Quand tu sens ces tissus, qu'est-ce qu'il se passe pour toi ?

H : Maintenant, je suis habituée, c'est une routine car depuis mon enfance, je sens ces odeurs car mes parents sont dans la même profession. Depuis mon enfance, je sens ça. Quelque fois quand ces tissus viennent et que cela sent trop fort, je n'aime pas cette odeur à ce moment-là.

Lou : Fais-tu la différence entre deux tissus et leur odeur ?

H : Oui

Lou : Comment tu t'y prends ?

H : C'est l'expérience.

L : Oui mais encore ... comment tu peux décrire ça ?

H : Cela dépend des tissus. Il y a certains tissus qui absorbent les couleurs vives et là on n'utilise pas beaucoup de produits chimiques. Et il y a certains tissus qui ont besoin de plus de produits chimiques pour apporter cette couleur.

Lou : Quelle couleur ? Y-a-t-il des couleurs qui sentent cela et d'autres cela ?

H : Non, ce n'est pas la couleur mais le tissu.

Lou : Alors quel tissu a une odeur par rapport à une autre ?

H : Pour le coton par exemple, parce que cela absorbe déjà les couleurs, on n'utilise pas beaucoup de produits chimiques. Mais, pour fabriquer le saari ou des tissus en soie, on utilise beaucoup pour la fixation des couleurs le pétrole ou le diesel.

L : Ok ... ainsi avec l'odeur, tu peux faire la différence entre la soie, le coton, le saari ?

H : Non, je ne peux pas dire ça. C'est l'expérience avec la matière première. Cela sent normal. La soie aussi ça sent normal mais si je fais attention, je peux sentir le diesel un peu.

L : Quelles sont tes odeurs préférées entre le coton, la soie, tissu ... ?

H : Le coton ne sent pas, cela sent normal.

L : Mais, tu as des préférences quand tu travailles ? Y a-t-il des odeurs que tu aimes et que tu aimes moins dans ton travail, quand tu travailles le tissu dans ta boutique ?

H : Quand les tissus viennent des grands magasins, ils ont déjà un effet et il y a sur eux des odeurs très fortes. On utilise le parfum sur ces tissus donc quand les tissus arrivent pour être taillés cela sent des parfums. Mais je ne peux pas avoir de préférences, cela m'est égal que l'odeur soit bonne ou mauvaise car je dois travailler.

Lou : D'accord... alors peut-être que tu es attentif à d'autres odeurs en dehors du travail ?

H : J'aime la rose, le santal et les fragrances naturelles. Je n'aime pas les odeurs chimiques. Les parfums naturels.

Lou : Comment tu as commencé à aimer les fragrances naturelles ? Ça vient d'où ? Quand as-tu commencé à aimer les fragrances naturelles ?

H : Mon grand-père utilisait les attars donc cela vient de là mes préférences pour les odeurs naturelles. (Il sort de sa poche un attar et il me le fait sentir)

Lou : C'est ton parfum ?

H : Oui, c'est mon parfum. Ça fait 7 mois que je l'utilise

L : Et comment tu l'utilises ?

H : Sur mes vêtements en coton et puis là et là (Il me montre le cou et les poignets) avec le roll-on. Sinon, je mets du parfum sur un bout de coton et je le mets dans ma poche.

L : Tous les jours ? Tous les matins ?

H : Oui, J'en mets chaque matin et quand je sors dehors.

L : On t'a déjà fait des remarques sur ton parfum ? sur ton odeur à toi ?

A : Il disait tout à l'heure qu'il aimait les odeurs très fortes

L : Mais les autres, autour de lui, remarquent son parfum ? Son odeur ?

A : Les gens autour de lui quand ils utilisent ce parfum, certains le trouvent très fort et on me dit d'utiliser des choses plus légères. Mais il y a aussi des gens qui aiment beaucoup cette odeur et qui me demandent un échantillon pour l'essayer.

L : Pourquoi tu portes des parfums forts ? Comment tu as décidé ? Comment fais-tu ton choix ?

H : C'est plus durable.

L : Tu as porté d'autres parfums avant ?

H : Oh oui. Depuis mon enfance, j'ai utilisé au moins 200 petites bouteilles d'attars.

L : 200 ! Comment tu as fait évoluer ta perception alors avec le temps ?

H : C'était mon grand-père qui achetait les attars donc je ne choisissais pas vraiment mais parmi toutes les fragrances, je choisissais celui qui me convenait le plus.

L : Et comment tu choisissais ?

H : S'il y a 4 bouteilles, je vais mettre les deux que j'utilise le plus de côté et je peux prendre ceux que j'utilise le moins. Au bout d'un moment, j'en ai marre de ces fragrances et je veux essayer quelque chose de nouveau.

Lou : Et peut-être, à quel moment tu as acheté pour toi ton premier attar ? Pour toi ?

H : Quand j'étais enfant, j'allais acheter les attars avec mon grand-père. Mon grand-père choisissait et il me demandait de choisir parmi ces parfums et s'il n'aimait pas quelque chose dans les nombreux choix, il avait la liberté de choisir autre chose, ce qui lui plaisait. Quand j'ai terminé mon école, avant d'entrer au lycée, j'ai choisi et acheté mon premier parfum seul.

Lou : Et qu'est-ce que tu as choisi ? Comment ça s'est passé pour choisir ? Ce moment-là comment ça s'est passé ?

H : C'était du musc vert. C'était quelque chose que je connaissais avant. C'était mon préféré parmi d'autres.

Lou : Et est-ce que tu remarques les odeurs des autres ... C'est quoi ton rapport aux odeurs, aux parfums des autres ?

H : Si quelqu'un utilise un parfum très fort, je n'aime pas trop. À mon avis, si la fragrance est trop forte et irritante, il ne faut pas l'utiliser. C'est ma perception vis à vis d'une personne qui utilise ce parfum très fort.

L : Tu t'es déjà senti irrité avec les parfums des autres, d'un ami ?

H : Oui

L : Tu peux me raconter ?

H : J'ai un ami qui utilise trop de parfums tous les jours. Il utilise une bouteille de parfums pour 3 jours.

L : Ce format là (je désigne le petit flacon de 8ml)

H : Non, non, une grande bouteille.

Lou : Et donc... Et comment toi, elle t'irrite cette odeur ? Qu'est ce qui t'énerve là-dedans ?

H : Cette odeur me donne mal à la tête et cela me fait parfois éternuer.

Lou : Comment il utilise ce parfum ton ami ? Il en met où ?

H : Il spray sur tout le corps.

Lou : Ok ... et toi, quand tu n'as pas ton parfum, tu sens l'odeur de ton corps ?

H : Non

L : Ton odeur, c'est celle de ton parfum ?

H : Oui

Lou : As-tu découvert une nouvelle odeur récemment ?

H : Quand je suis allé au marché le mois dernier, j'ai découvert une fleur pour la première fois mais je ne sais pas son nom.

Lou : Comment tu t'es senti ?

H : Je me suis senti relax

Lou : À quoi tu as pensé peut-être à ce moment-là ? Des images qui sont apparus ?

H : J'ai pensé à deux choses. D'abord, si ces fleurs pourraient être utilisées dans un événement, un mariage ou autre... Cette fleur peut avoir un bon effet sur le public car ça sent bon et aussi d'autre chose, peut-être je me suis demandé s'il n'y avait pas un attar avec ce parfum de fleur.

L : Ok. Waooo

H : je n'avais jamais senti un attar avec cette fleur.

L : Tu ne sais plus son nom ?

H : Non ...

L : Ce n'est pas grave... merci beaucoup Heramb.

À Rio de Janeiro

ANNEXE 2019-T

Nous sommes tous les trois assis, mon interlocuteur Tom, mon interprète Lizandra et moi sur les tables extérieures dans l'enceinte de l'Université de la PUC à Rio de Janeiro. Il y a beaucoup de végétation autour de nous, de moustiques et d'étudiants qui viennent s'asseoir, déjeuner, discuter... La plupart du temps, mon interprète me traduit en troisième personne mais je choisis ici de restituer la parole de mon interlocuteur en première personne pour faciliter la lecture.

Lizandra (Li) : Il s'appelle Tom.

Lou (L) : Merci Tom. je voulais savoir toi dans ton quotidien si tu fais attention aux odeurs et quelles sont celles qui te marquent le plus ? Dans ton quotidien.

Tom (T) : (Parle en portugais). En général, oui je fais attention et principalement aux odeurs des gens. Et ici, à la Puc, je fais notamment attention à l'odeur des arbres, des plantes, du bois, de la forêt.

L : Et les odeurs des gens qu'est-ce que tu peux en dire plus précisément ? Comment ça apparaît cette odeur des gens ? Qu'est-ce que c'est pour toi, cette odeur de gens ?

T : Je fais attention à l'odeur naturel des gens. Euh... c'est ça mon attention même si c'est étrange. Et parfois quand je sens l'odeur de parfum, je fais attention aussi.

L : Quand tu dis naturel qu'est-ce que c'est naturel ? Est-ce que ça va être plus une odeur de peau, des cheveux, de la sueur ?

T : C'est l'odeur de la peau. je sens très fort cette odeur-là. Là par exemple, j'arrive à sentir notre odeur à nous (Rire). Je n'ai pas d'amis qui sent comme moi et je sens vraiment ...

L : Quand tu dis que tu sentir les différentes peaux, comment tu fais cette différence ?

T : J'arrive à faire la distinction. Je ne peux pas dire, c'est par l'odeur que je le fais

L : Ah, tu ne sais pas comment expliquer. Est-ce que parfois ... (me tournant vers Lizandra) il arrive à ... (puis de nouveau vers lui) Comment tu sais là par exemple que l'on ne sent pas pareil ?

Li : (Rire) Il me demande si tu veux des adjectifs ?

L : Oui, peut-être car tu sembles avoir une vraie compétence là pour distinguer... peut-être que tu as des mots pour nous distinguer. Comment une odeur apparaît plus qu'une autre ? Comment tu reconnais que c'est différent en fait ?

T : Je fais la différence entre les ethnies et la couleur de la peau. Par exemple, quand c'est une fille de peau claire, elle a une odeur plus forte. L'odeur, elle a quelque chose d'aigüe. Et parfois, avec les filles qui sont de la méditerranée, parfois avec les françaises aussi, je sens une odeur plus boisée. Pour moi c'est quelque chose de très réel. (Les narines de Tom sont dilatées, il renifle puis il rit)

L: Et toi, tu sens ta propre odeur ?

T : Non

L : Pas du tout ?

T : En fait, pas beaucoup. Peut-être je sens mais c'est naturel.

L : Mais ce naturel, tu peux m'en dire quelque chose ?

T : Aujourd'hui, j'ai mis du parfum et je n'arrive pas à me sentir (Tom se renifle l'avant-bras à ce moment-là). Pour moi, l'odeur des hommes ressemble à la testostérone. Mon odeur à moi, c'est une odeur de testostérone un peu plus sucrée. Je suis fou des odeurs (Fou Rire avec Lizandra : à ce moment-là, un jeu complice s'installe entre eux, il y a même une rencontre physique, ils se pincent amicalement). J'ai voulu utiliser le mot testostérone pour décrire une odeur forte et masculine comme pour faire la différence avec une odeur de femme. C'est comme si l'odeur de la testostérone donnait une base pour l'odeur des hommes. Mais chacun a une odeur différente. Et ensuite, il va avoir des variations.

L : As-tu déjà été incommodé par l'odeur de l'autre ? As-tu un souvenir précis de comment cela s'est passé ?

T : J'ai un souvenir avec mon frère car mon frère faisait de la gym et il arrivait à la maison avec une forte odeur de sueur. Dès qu'il y a un homme qui sent cette odeur, je peux le sentir de loin. Il sentait très fort ce jour-là, c'était de cette odeur. Par contre, mon frère n'habite plus chez moi, il habite dans un autre pays. S'il y a un mec à côté de moi qui fait du sport et qui est en sueur, je vais très vite sentir, très fort, je vais reconnaître cette odeur-là. Pour moi c'est l'odeur des hormones. Cela m'incommode.

L : En quoi cela te dérange l'odeur des hormones ?

T : Comment ça ? Comment ça ? (Rire)

L : Quelle représentation tu as avec un corps hormonal et en sueur ? Qu'est ce qui est dégoûtant pour toi ? Peux-tu m'exprimer ce sentiment négatif, dégoûtant même si cela paraît évident ?

T : Cela sont pour moi les égouts, l'eau des égouts avec quelque chose d'ammoniac.

L : Si je reviens à ton parfum, qu'est-ce que cela te fait de mettre du parfum tous les jours ? C'est quoi cette pratique ? Quel sens cela a pour toi cette pratique ?

T : J'ai une odeur... et donc je me sens mieux, je sens meilleur (RIRE et s'adressant à Lizandra). Tu ne te sens pas mieux quand tu portes un vêtement que tu aimes ?

I : Je ne sais pas (Rire, fou rire). Il fait des études de psychologies aussi (Rire).

T : Moi, je me sens mieux, mon estime est mieux.

L : Comment tu le mets ton parfum ?

Fou rire entre Tom et Lizandra

T : Ce n'est pas une fragrance très forte. J'en mets beaucoup sur moi-même, sur mes bras, sur mon t-shirt et aussi dans la barbe. C'est une fragrance boisée. Sylvester.

L : Silver, argenté ?

T : Oui argenté

Li : Non, ce n'est pas argenté ...

L : Métallique ?

Li : Non, non, sylvester, ce n'est pas silver... c'est une odeur de campagne, de la forêt.

T : J'ai des images de la forêt. C'est surtout le bois.

L : Cela fait longtemps que tu le portes ce parfum ?

T : Cela fait à peu près quatre ans mais normalement je change entre deux ou trois parfums mais ils sentent pareil.

L : Et dernière question, y a-t-il des pratiques dans ta famille avec le parfum ? Ya-il des choses auxquelles tu penses qui rappelle les odeurs et le rapport aux odeurs dans ta famille ?

T : Pas dans ma famille. Mais j'ai commencé à faire des soins avec mon ex-copine... Et en fait c'est ma mère qui m'a fait des commentaires, des remarques comme quoi, c'était bien, que je faisais plus attention. Elle me disait par exemple que : « c'est bien tu fais des efforts mon fils ».

L : C'était quoi les soins avec ta copine ?

T : Euh c'est ma mère me parlait de mon apparence, du soin et aussi mettre du parfum.

L : Comment ça ton apparence ? Qu'est-ce que tu entends par-là ?

T : Ce n'est pas seulement la question du parfum mais c'est aussi un tout : choisir mes vêtements, faire le soin de ma barbe et aussi laver mes cheveux.

L : Ok... ba merci beaucoup (Rire tous ensemble)

ANNEXE 2019-A :

Nous sommes assis sur une table extérieure de la PUC avec mon interlocuteur Ariel et Lizandra. Pour la fluidité de la lecture, j'ai retranscrit l'entretien à la première personne du singulier comme si mon interlocuteur s'exprimait directement.

Lizandra (Li) : Tu as quel âge ?

Ariel (A) : 22 ans

Lou (L) : Et alors, toi tu fais attention aux odeurs de ton quotidien ? Y a-t-il des odeurs que tu remarques particulièrement ?

A : (Parle en portugais). Je fais attention à toutes les odeurs. Je remarque principalement les odeurs mauvaises et les odeurs que j'aime. Concernant les odeurs mauvaises, il y a une odeur ... c'est un liquide qui sort avec les déchets.

L : hahaha qu'est-ce que c'est exactement cette odeur ? Moi aussi, j'ai eu l'impression de sentir ça, tu peux m'en parler ?

A : C'est une odeur acide.

L : D'où ça vient cette odeur ?

A : Ce sont les déchets de Rio, des fruits, des déchets de fruits, de la nourriture et peut-être aussi le papier toilette. C'est du gaz méthane, du gaz carbone.

L : En quoi pour toi c'est une mauvaise odeur ?

A : C'est une odeur qui me donne la nausée. C'est une odeur qui me donne envie de m'écartier.

L : Comment tu t'écartes ? Quel type de réaction tu as ?

A : Cela vient du camion de poubelle et que... Quand je suis dans ma voiture, je ferme la fenêtre. Si je marche dans la rue, j'accélère le pas. Parfois aussi, il y a des déchets qui tombent

du camion et cela crée un chemin de déchets. Il faut se frayer un nouveau chemin pour éviter l'odeur.

L : Et du côté des bonnes odeurs, qu'est-ce que tu remarques ? Comment tu réagis ?

A : L'odeur de la nourriture je l'aime bien car je veux la manger et aussi les parfums de femme ; c'est une bonne odeur. Il y a une fragrance que j'aime bien qui a quelque chose de sucré. J'aime aussi les produits pour le bain, le savon et le shampooing.

L : As-tu un souvenir plus particulier d'une odeur que tu aimes pour parler d'un moment ?

A : J'aime bien aussi le parfum des fleurs. J'ai un souvenir d'un voyage dans une autre ville à Theresa ...oui il y avait un type de jardin dans lequel il y avait un parfum de fleur très agréable et aussi il y a un club à Rio « Casa Reis » avec des piscines et des arbres à fleurs et là-bas j'aimais aussi l'odeur de fleurs.

L : Dans ce cas-là, comment tu sens ? Tu passes devant, tu as des réactions ? Comment tu fais ?

A : C'est l'ambiance. J'aime bien m'arrêter et sentir les parfums. C'est agréable.

L : Quand tu dis c'est agréable ...c'est comment les sensations exactement ?

A : C'est une sensation plus archaïque, primaire. Je me sens. Dans mon corps ... il y a quelque chose d'attractif avec cette bonne odeur. C'est attirant. Cela me donne en sentiment de joie, Je suis heureux et j'ai une sensation de calme, je suis en paix. C'est l'odeur de la nature. Cela me rappelle mon enfance car je suis restée longtemps à Teresa.

L : Je suis désolée d'insister mais quand tu dis primitif, c'est quoi pour toi ?

A : Une sensation primitive, c'est un inconscient, un instinctif où je me dirige naturellement vers les fleurs comme les abeilles qui butinent les fleurs et qui sont en mouvement pour chercher les fleurs. C'est très fort en moi-même, dans moi-même.

L : Et... peut-être chez toi maintenant à la maison y-a-t-il des odeurs que tu remarques ? Dans ton environnement de la famille ou chez toi si tu vis seul ?

A : Depuis quelques temps, j'habite seul et parfois ma mère vient me visiter. J'aime bien chez moi sentir l'odeur des fruits. Ce sont des fruits que j'achète au marché de fruits, pas au supermarché et cela me donne un souvenir d'enfance. J'aime l'odeur du savon que j'utilise et aussi le parfum de ma mère... J'ai aussi des chiens et j'aime l'odeur de mes chiens car c'est comme une communion avec la nature et ... j'ai un autre souvenir enfant ... j'habitais en face d'une forêt et il y avait l'odeur de la pluie. Maintenant je suis grand, et la nature, elle est toujours là même si je fais moins attention. Jamais, elle disparaît qu'importe notre attention.

L : Et dans ton enfance, tu peux raconter dans ton souvenir qu'est-ce que c'était ce souvenir de fruits sur les marchés ?

A : Quand j'avais neuf ans, il y avait une femme de ménage qui travaillait et venait à la maison. Parfois, j'allais au marché de fruits avec cette femme-là, c'était comme une deuxième mère pour moi. Parfois, j'y allais aussi avec ma grand-mère, mon grand-père, ma mère au marché. Quand la femme de ménage revenait du marché de fruits, Il y avait cette odeur ...j'ai tout mélangé mes souvenirs d'enfance avec cette odeur de fruits.

L : Bon je crois que c'est bien, merci beaucoup

(L'entretien est censé se terminer ici mais au moment de se lever et de partir, Ariel continue à parler, je rallume alors l'enregistreur)

A : Je suis de culture juive et j'ai le souvenir d'une fête juive. Il y a un fruit qui s'appelle Etrog qui est en fait un cédrat. J'ai essayé de sentir le parfum de quatre espèces différentes : il en avait un qui n'avait pas d'odeur, un qui avait le goût et l'odeur, une qui avait seulement le goût ... je ne me souviens pas très bien mais j'ai le souvenir d'un cédrat etrog qui avait toutes les qualités. Ce sont des plantes avant de devenir un fruit. Il y a plein de caractéristiques. C'était lors de Souccot, pendant la fête des cabanes.

L : Qu'est-ce que ça représente pour toi de sentir ça pendant la fête des cabanes ?

A : C'est à la fois la tradition et le souvenir d'une bonne époque en famille où les choses étaient plus simples. C'est confondu avec l'épaisseur des différents Souccot.

L : C'est une fête de famille, en groupe ?

A : Oui.

L : Et comment cela se passe cette fête avec le fruit ?

A : Je ne peux pas manger les plantes car elles ne sont pas originaires du Brésil et elles sont très chères, elles viennent d'Israël. Je n'ai jamais goûté le cédrat, souvent dans les cérémonies il y a seulement un cédrat etrog. Le rabbin le montre et tout le monde peut regarder mais personne ne le mange. Oui, on peut le sentir mais personne ne le mange. L'etrog, c'est un fruit culturel. On le mange pour la fertilité. Les gens mangent le cédrat pour faire des enfants et cela donne des bonnes choses.

L : Et toi, comment tu vis cette sensation quand tu sens l'etrog ?

A : C'est le même souvenir qu'à l'intérieur de la cabane avec la plante. Je savais quand j'étais enfant que c'était quelque chose de spécial parce qu'il y avait le rabbin qui montrait ce fruit.

L : Et les autres avec lui, autour de toi, ils réagissent à ce fruit ?

A : Je ne sais pas mais pour moi, c'était vraiment un truc important dans les sensations.

L : Ok... merci d'avoir partagé ce souvenir. Merci.

ANNEXE 2019-C

Nous sommes toutes les trois en extérieur à la PUC assises sur des tabourets autour d'une table. Carolina, mon interlocutrice, comprend le français mais répond en portugais. Lizandra traduit.

Lou (L) : Merci pour cet entretien. Moi, je m'intéresse à la manière dont on appréhende les odeurs en fonction de sa culture et juste pour commencer, est-ce que toi, tu fais attention aux odeurs de ton quotidien et lesquelles te marquent particulièrement ?

Carolina (C) : Je fais attention à l'odeur de la nature et parfois, je me balade à la campagne et ce sont des moments privilégiés pour faire attention aux plantes, à la forêt. Et... je m'aperçois que quand je rentre à la ville, dans la vie plus urbaine, ce n'est pas le même effet, je fais moins attention, mais parfois, je fais attention à l'odeur des gens car ils ont une odeur spécifique, des parfums. Et ça, cela me donne de la mémoire, des souvenirs.

L : C'est intéressant ce que dit par rapport à la campagne et à la ville, comment ça se fait à ton avis, cette différence d'attention des odeurs entre la campagne et la ville ?

C : Quand je suis en ville, je suis moins attentive à la nature, à l'espace ... et quand je suis à la campagne je suis plus en connexion avec la nature et plus attentive à mon corps et donc à ces odeurs-là.

L : Qu'est-ce que cela te fait sur ton corps, ces odeurs-là de nature, de campagne, quel type de sensations tu peux avoir ?

C : C'est une sensation de légèreté et qui donne une sensation positive d'être dans la nature. Je ne sais pas trop.

L : Et quand tu dis connectée qu'est-ce que c'est pour toi ? Ce sont les odeurs qui te permettent de te connecter ?

C : Difficile... je me sens par la nature... engagée dans la nature alors qu'on nous dit qu'on est séparé mais en fait on est ensemble avec la nature, je suis ici et maintenant. Désolée, je ne sais pas...

L : Alors n'y-a-t-il pas une odeur plus précise qui signifie vraiment cet engagement à, cette position ici et maintenant ? Quand tu es dans la nature, comment tu peux décrire ce que tu sens ?

Lizandra (Li) : C'est difficile à traduire. Pour elle, l'odeur du bois n'est pas le bois. C'est un ensemble.

C : Le bois, les arbres, la végétation. Tout ça a une odeur plus humide car il y a un cycle de l'eau avec les plantes qui sont un peu humidesavec une odeur d'humidité même quand elles sont physiquement sèches.

L : C'est dans quel espace cela ?

C : Quand je pense à un endroit, c'est plutôt à la ferme et ... mais après j'ai pensé en fait que c'est quelque part et c'est difficile à dissocier l'odeur de la sensation corporelle.

L : Si c'est difficile de dissocier, quel est le sentiment corporel ... tu disais positive mais si tu te remets dans la sensation, comment elle est ?

C : Cela ne s'arrête pas au nez mais c'est par ici (elle montre une partie du visage, plutôt vers la bouche et elle fait un cercle avec ses mains)

L : Si on parle des odeurs des personnes qui te permettent le souvenir, as-tu un souvenir précis ?

C : Quand je suis dans la rue, je sens les odeurs de parfum qui viennent de quelqu'un. Je pense aussi que la peau a une odeur spécifique. Je me rappelle ma mère par exemple qui a trois enfants et en fermant les yeux, elle peut savoir qui est qui ...à l'odeur !

L : Comment tu sais qu'elle sait faire cette différence ?

C : Dans la vie quotidienne, ma mère se mettait proche de nous et elle nous sentait et relevait une odeur spécifique et même quand elle fait le linge, avec l'odeur de lessive, elle sait encore nous différencier à l'odeur.

L : Waoou et toi, quand tu te rappelles quelqu'un dans la rue, comment cela se passe, quelle est ta réaction ... Comment ça arrive l'odeur et le souvenir qui suit ?

C : Quand je sens cette odeur dans la rue, ce sont des odeurs de gens que j'aime bien et c'est un souvenir plutôt bon.

L : Ah oui, c'est positif ...et c'est plus une odeur de peau ou de parfum ?

C : (Parle en français) Cela dépend ... (Parle en portugais) C'est parfois la peau et parfois le parfum. Mais, peut-être, l'odeur de la peau du visage. J'ai l'impression que je peux imaginer un parfum à partir de la peau du visage. C'est différent.

L : Quel type de différence et désolée d'insister mais quelles sont les petites nuances pour toi entre les odeurs de peaux et les odeurs de peaux du visage ?

C : Je fais la différenciation parce que je trouve que la peau du visage c'est vraiment l'odeur de la personne alors que les bras et les mains, par contre, sont toujours en train d'expérimenter le monde. Ce n'est pas la personne, c'est le monde.

L : Et toi, tu sens tes propres odeurs ?

C : Non, je ne fais pas attention à mes odeurs personnelles mais j'aime beaucoup les parfums. Je ne sais pas, je ne sais pas. Je n'ai jamais pensé à ça.

L : Et comment tu choisis ton parfum ?

C : J'ai trois parfums différents et quand je les finis je n'achète pas les mêmes.

L : Et qu'est cela te fait de mettre du parfum ?

C : Je me mets du parfum car cela permet de commencer la journée avec une bonne perception de moi-même. Et... J'aime bien mettre aussi l'encens chez moi car je trouve que cela amène du bien-être et je n'ai jamais étudié l'aromathérapie mais je crois que cela sert aussi à cela, les odeurs, à se sentir bien, mieux, agréable, plus calme. C'est dur toutes ces questions (Rire)
(Lizandra rit)

L : Merci beaucoup

C : Merci, Merci (Sourire)

L : Merci pour ton temps, c'était intéressant.

Ateliers olfactifs menés avec Federica Fratagnoli

ANNEXE 2020-L1

Lors de cet atelier odeurs-mouvement mis en place avec ma collègue Federica, j'expérimente moi-même l'exercice de « parcours olfactif » proposé aux étudiantes de L3 en art du spectacle spécialité danse.

Odeur 1 – Huile de coco

Commencement de l'exercice... soupir... j'ai les yeux fermés, je me baisse, je m'assois sur le sol en bois ... (respiration assez forte) et j'essaye de trouver le contenu, le bocal (tatillon au sol, bruit du bocal qui s'ouvre, Inspiration, expiration). J'ai l'impression que ... donc je sais que c'est de l'huile de coco mais j'ai ... (Inspiration) l'impression en sentant qu'il y a des petites fibres très fines de bois qui m'arrivent dans le nez. Indifféremment. Je crois que l'exercice de la couleur bleue et la couleur rouge a comme bien préparé. Voilà. Ces petits copeaux qui peuvent aussi rappeler la noix de coco (Inspiration). Et puis, il y a un autre truc qui se passe qui est au niveau des poumons, du cœur. Il y a eu comme une sorte de petite rondeur, un peu... ça a créé un cercle, une rondeur un peu que j'ai peut-être eu un moment d'oppression, un écoeurement très léger. Là, j'ai l'impression que l'odeur s'est complètement dissipée. Je la sens beaucoup moins. Je sens encore cette profondeur un peu pâteuse. J'y vois une pâte qui peut se mettre dans cette rondeur-là, qui est écoeurante même si très réconfortante mais c'est un

enveloppement à l'intérieur du corps et pas à l'extérieur. Petit effluve près de... quelque chose de plus acide, pâteux mais acide comme une banane. J'ai les tâches de la banane qui me viennent tout de suite (Inspiration, expiration prononcée). Copeau de bois de nouveau. J'ai l'impression que ça fait comme de la silure, de bois sucré. Je ne sais pas si c'est parce qu'il y a du bois sous moi mais j'ai l'impression de sentir ...mais là c'est une association peut-être trop analytique mais l'odeur de la coco me ramène à ce côté « laital » et du lait. Et le bois avec le lait, c'est le bois de santal mais ce n'est pas à ça que je pense, c'est le Palo Santo, le bois brésilien. Et là quand je pense à ça, je me rappelle à Rio d'acheter sur la plage un petit bout de Palo Santo à un vendeur de rue. Il y a ensuite un truc un peu œufs que j'associe là à l'œuf. Pourquoi à l'œuf ? Je crois que tout de suite l'image est dans le goût pâteux, c'est la boule de coco que l'on mange, la boule de coco que l'on mange chez le traiteur asiatique, chinois ou vietnamien. Il y a ce truc pâteux avec ce jaune coulant. Je retrouve ça aussi. Inspiration, expiration. L'odeur est pour moi plus douce, il n'y a plus d'écœurement. (Inspiration, expiration... Silence...)J'y vois la pâte mais légère. Un compagnon de route. Mais il y a vraiment ce bois, ce n'est pas couleur coco. Je la mets sur une tonalité claire boisée brune. Couleur un peu beige. Il y a dans la pièce aussi quelque chose qui se marie très bien avec cette coco, qui est le papier d'Arménie qui fait aussi copeau de bois. J'ai en même temps des bouffées de papier d'Arménie dans l'air qui arrivent sur la droite avec insistance mais qui au moment de l'arrivée dans le nez s'éclate un peu, tandis que la coco reste elle comme un pilier sur lequel c'est plutôt l'Arménie qui vient se cogner. Plutôt que l'inverse. J'ai l'impression qu'il y a une coco résistante et un mélange avec ce papier d'Arménie qui vient se déposer. Et qui repart. Ça fait une sorte de mélange qui m'emmène sans que j'en ai le souvenir dans des bois amazoniens.

Odeur 2 – Pouf en cuir marocain

Alors, je me lève de nouveau, je suis sur mes appuis, je sens un petit mélange dans la pièce de... très léger de cigarettes. Le papier d'Arménie a maintenant disparu et donc, voilà, je suis sur le tapis, je sens une présence beaucoup plus molletonnée et je m'approche du pouffe. Du pouffe. Je l'encercle. (Inspiration. Léger silence). Tout de suite, ce qui me vient, c'est une odeur presque animale, de chair, de sang, de poil. Je pense pas nécessairement au chameau même si c'est ça qu'on pourrait... je n'ai pas d'animal en tête mais j'ai des poils, j'ai des images de poils qui me viennent avec la présence du sang. J'essaye de voir si ça change l'odeur à certain endroit. Je la sens moins forte, j'ai eu comme une petite sensation d'odeurs florales, très très

rapidement. Il y a côté calme, c'est une odeur qui est très vivante mais très calme. Ah ! Il y a ici un moment où il y a petite part dans le pouffe remplie, je vois de la poussière qui s'accumule comme dans une tranchée du pouffe. Et cet amas de cheveux, c'est plutôt noir, de poil poussiéreux vient se mêler au caractère plus noble de la peau. Il y a une sorte de confrontation peau/poil. Je peux presque sentir l'odeur d'un humain ou d'un cheval. C'est vrai que j'ai l'impression d'avoir le torse d'un homme un peu sur lequel voilà. Il y a en même temps peau et poil mais il y a aussi je crois, j'ai l'impression de donner à manger à un cheval d'être dans l'écurie. Je tourne le pouffe, l'odeur est moins prononcée. (bruit de pouffe qui se tourne). J'ai un petit effet dans la tête qui monte, comme un tout petit début de mal de tête. Voilà, malgré la puissance de l'odeur, elle ne m'envahit pas, elle reste à côté. Très proche mais beaucoup moins pénétrante que la coco qui crée un nuage étouffant. Un cercle blanc étouffant. Là, on est dans quelque chose de comme si il y avait une peau, les poils comme une entité entière séparée de moi.

Odeur 3 – Livre de poche vieillit

Je m'avance sur mon tapis avec le livre, le pouffe je le mets de côté, je m'installe confortablement et je mets à sentir le livre. Silence. Je ne veux pas aller trop vite dans les pages. Il y a là une émotion qui monte très fort. Des larmes tout de suite. Je ne m'y attendais pas du tout. J'ai senti une odeur qui m'a déconcertée, je suis comme habituée au livre ancien mais il y a là une odeur comme une rose, comme de la rose qui était là. Je sens ensuite quelque chose qui indique la vieillesse, c'est quelque chose un peu rabougri, renfermé, tourné sur soi. C'est pas la même poussière poil que le pouffe, c'est plutôt une poussière close, ça pique un peu le nez. Quand je mets de l'air comme ça, il y a moins d'odeurs, et quand j'ouvre... la poussière a un peu disparu. J'ai envie de sentir l'encre mais ce n'est pas ce que je sens, le papier d'Arménie n'est pas loin de cette odeur (Reniflement nasal un peu rapide) Oui, Il y a quelque chose d'un peu plus piquant presque comme si, le livre, le papier, celui qui reste à côté du papier, les feuillets commençaient à partir en fumée. Ah ! J'ai eu les doigts aussi face à ce livre qui sont entourés, mêlés de café, il y a eu un truc beaucoup plus noir qui est apparu comme le petit déjeuner qui viendrait se mêler à l'expérience. La couverture, cela laisse transparaître un tout petit peu. Il n'y a plus rien d'humain ici. (Respiration profonde). Mais, j'ai l'impression que malgré le côté rabougri de la vieillesse, il y a aussi des espaces de bibliothèques qui s'ouvrent.

ANNEXE 2020-L2

Lors d'un autre exercice auprès des L3, je propose aux étudiantes de fermer les yeux et les guide pour accompagner leur expérience olfactive avec un objet préalablement choisi.

Je vous invite à fermer les yeux et à prendre, à observer plutôt l'espace autour de vous, comment il se présente. Essayer de voir aussi comment l'espace rencontre votre corps. Déjà, vous pouvez voir votre appui sur le sol. Est ce qu'il y a une partie du corps qui est plus mobilisée ? Essayez pas de changer quoi que ce soit mais observez. Il y a peut-être des petits mouvements internes, comment finalement vous faites corps avec l'espace autour de vous. Il y a peut-être des choses que vous percevez aussi, peut-être des bruits, comment ils viennent ces bruits, à vous ... même s'ils sont tout petits, il y a peut-être des choses voilà que vous entendez.... Il y a aussi dans la bouche peut-être des, une saveur ou des textures, votre salive... vous pouvez observer votre salive... et la manière dont vous avalez votre salive...(Silence)...

Votre langue qui se pose aussi dans la bouche à l'intérieur, comment elle circule, sur quoi elle repose. Puis, vous pouvez aussi observer la distance qui sépare votre bouche, votre langue de votre nez et voir comment avec la respiration que vous avez, ça communique ensemble. C'est tout petit l'espace mais... vous avez, vous pouvez observer peut-être vos mains, comment elles sont posées, de quel côté et puis doucement, je vous invite à prendre, à saisir votre foulard et à l'apporter à votre nez. L'odeur va arriver dans vos narines... Vous pouvez faire peut-être faire attention particulièrement à la manière dont l'odeur arrive à vos narines. Est-ce ça fuse dans le nez ??? Est-ce que cela arrive beaucoup plus lentement ? Est-ce que c'est continu ou diffus. Est-ce que c'est droit, rectiligne, ou spiral, spiralé ? Et puis ...vous pouvez faire attention aussi, à la ... aux façons dont vous amenez l'odeur à votre nez ? Quelles sont vos mouvements ? Est-ce que vous variez vos mouvements pour amener l'odeur à votre nez ? Est-ce que vous restez plongé dedans ou jouer avec les distances ? Est ce qu'il y a... est ce que vous sentez une odeur ou plusieurs odeurs ? Y a-t-il que votre parfum ou votre huile et dans cette huile, voilà, comment elle vient, quel est son trajet ? Du tissu à vos narines ? A-t-elle une couleur ? Une variation de luminosité, de couleur ? Est-ce que ça change ? Va-t-elle vers le haut ? Va-t-elle vers le bas ? Peut-être aussi sur les côtés ? (Silence) Quel est son trajet à cette odeur jusqu'à votre nez, quel est son mouvement, quelle qualité de mouvement y a-t-il ? Vous pouvez aussi observer vos narines et l'intérieur de votre nez où l'odeur doit peut-être s'inscrire quelque part et se mouvoir ? Est-ce que ça va jusqu'en haut ? Jusqu'au plancher du nez ou est-ce que ça reste proche des narines dans la cavité ? Est-ce que ça circule dans une narine et dans l'autre ou est-

ce les deux ensembles ? Vous pouvez aussi observer votre respiration, moment vous vous prenez pour sentir au juste ? Est-ce que ce sont des petits mouvements nasaux ou est-ce qu'au contraire ça part du ventre ? Y a peut-être d'autres parties qui sentent, qui respirent l'odeur ? Cette odeur vous renvoie peut-être aussi à des images, ces images peuvent être fixes, y a-t-il une image ou plusieurs images et comment elles vous apparaissent ? Comment est l'image ? Cela vous renvoie peut-être à un souvenir ou à une scène animée. Vous êtes peut-être dans cette scène. Vous pouvez observer ce que vous faites ou ce qui s'y passe, quelles sont les actions ? Observez en tous cas comment en tous cas on passe d'une image à l'autre, est-ce que ça vient avec des flashes ou ça apparaît comme des fondus, est-ce que ça fond ou ça apparaît très vivement... ? Et puis, je vous invite à retourner dans vos narines et à faire attention à l'odeur dans cet espace à sa diffusion, peut-être il y a encore des images ou des formes qui vous viennent... Quand l'odeur est juste dans vos narines, comment elle est ? Vous pouvez aussi observer les autres parties de votre corps, vos appuis, votre visage, comment il se positionne dans cet acte du sentir ... Y a-t-il des choses qui bougent et quand ça bouge, comment ça bouge ? Je vous laisse un petit temps pour explorer. Y a-t-il des petites choses qui ont changé dans la manière du sentir, comment vous vous sentez familier ou étranger, familière, étrangère à cette odeur ? La familiarité et l'étrangeté ça crée de la proximité ou de la distance. Peut-être vous pouvez à présent votre relation à l'espace avec cette odeur ? Est-il rétréci ou vaste, est-il vaporeux, lumineux, s'ouvre... ? Voilà comment est votre espace autour de vous avec cette relation au sentir, avec votre odeur ? Et en faisant attention à votre espace qui se crée avec l'odeur, peut-être aussi il y a des mouvements qui s'invite dans cet espace ? Quel type de mouvement vous auriez env ... quel type de mouvement vous faites ? L'odeur vous invite-t-elle à dessiner des choses dans l'espace avec votre corps ? Ça peut être très petit... ou beaucoup plus ample, cela peut-être une partie. Et puis il y a peut-être des variations dans ces mouvements... Je vous laisse les observer. Comment vous vous déplacez dans cet espace ? Quels sont vos mouvements ? (Silence). Je vous laisse doucement terminer votre mouvement, vos mouvements pour revenir à votre position assise. Comment est-ce trajet du retour ? Puis, à déposer à côté vous l'odeur et à juste prend un petit temps à présent sans... Y a peut-être d'autres odeurs qui viennent se mêler à votre odeur. Laissez le venir comme elle vienne avant de doucement revenir et ouvrir très doucement les yeux.

ANNEXE 2020-F1

Je restitue ici l'auto-explicitation de Féderica Fratagnoli qui déploie le vécu de son expérience olfactive.

Euhhh... donc c'est le 5 décembre. Euh cours sur les odeurs avec un exercice proposé par Lou. Euhhh...hum (silence) je choisis l'odeur, l'huile essentielle de géranium euh ... que j'ai mis sur le foulard et après, à partir de là, on a commencé l'exercice guidé par Lou. Euh souffle... donc j'ai déjà la respiration assez calme car euh... on a pris un moment en fait pour poser, se poser et pour poser la respiration donc euh c'est comme si j'ai la sensation que je ne suis pas euh complètement prise disons par l'action de renifler euh mais je laisse plutôt venir passivement l'odeur au moment où elle vient euh parce que car je sens que j'ai de longues expirations euh pendant lesquelles je ne ressens rien mais probablement, ça me, c'est intéressant parce que cela me donne le temps comme d'avoir un feedback sur ce que j'ai expérimenté sur l'inspiration, c'est comme un moment de pause en fait que je m'accorde pour sentir, sentir un peu mieux. Et ...et en fait dès que... je sens, perçois l'odeur, elle est forte. Elle est forte. Elle est intense, elle est vraiment une odeur dense qui ne m'est pas forcément familière même si je l'utilise souvent mais il y a quelque chose d'étrange dans cette odeur pour moi. Je ne m'y reconnais pas en fait, c'est comme très fort, comme un peu acide peut-être, elle pique un peu. Et donc, ça me, c'est plutôt quelque chose qui me met en décalage avec lui, c'est probablement pour cela que ça me stimule, euh...c'est pour ça que je l'aime, c'est pas une odeur agréable, qui m'envoûte, c'est plutôt une odeur comment dire qui me met en action euh ou qui me met en opposition avec lui. Donc, en tous cas, qui me...(Silence, claquement de la langue) euh qui me contredit. Voilà. C'est une odeur qui me contredit. Et comme telle, elle me met en action. En fait, au premier moment où j'inspire, euh je sens en fait cette force, cette espèce de puissance euh de l'odeur qui arrive dans mes narines et c'est très intéressant le fait qu'elle, je remarque qu'il arrive jusqu'à la moitié de mes narines. C'est comme si je n'arrive pas à inspirer jusqu'au bout et à sentir l'odeur jusqu'au bout, elle s'arrête à la moitié des narines comme si elle faisait donc une espèce de plancher ici en bas, à la moitié des narines. Euh et elle s'arrête là. Donc j'ai une partie en bas des narines très dense et l'autre partie des narines comme qui est vide. Euh... et petit à petit, en fait, je sens un mouvement, en fait, qui un peu s'installe mais ce n'est pas juste un mouvement d'arrivée de l'air et de passage dans les narines mais en fait cette odeur, elle arrive près de ma bouche en fait, donc euh, au, à l'entrée des narines mais au plus proche du visage et après elle fait une espèce de courbe pour arriver à l'avant des narines à moitié des

narines et donc il y a comme un mouvement rond qui m'amène près de chez moi à l'extérieur du nez en fait. Donc il fait une courbe interne. Euh, et elle le traverse. Et c'est très intéressant, parce que, en fait, ce mouvement, c'est comme un mouvement mais après, ce mouvement m'amène disons vers le haut et vers l'avant. Vers le haut, vers l'avant. Mais sans aller trop haut car il reste comme une espèce de plateau. En fait, juste après avoir senti ces mouvements qui s'installent dans mes narines, euh petit à petit, euh.. dans un deuxième moment, je vois que euh il y quelque chose qui s'installe à l'horizontal toujours à partir de ces plateaux en fait et c'est comme si (Action de renifler)... en reniflant il y avait, il y a un mouvement qui s'ouvre vers la droite et la gauche. Donc, il y a comme un sol très large pas très haut, en fait, c'est comme la partie basse de, du nez des narines qui s'élargit de manière latérale et ça crée comme une espèce de sol, vraiment de plafond qui s'élargit en horizontal. Donc j'ai comme, au niveau du nez, j'ai comme un plateau horizontal qui s'installe et le mouvement qui s'installe juste après et ce mouvement d'ouverture vers la droite et la gauche. Donc, disons hum que j'ai cette ouverture latérale qui me porte et qui se fait au niveau du visage. J'ai la sensation que ça...euh ça euh ouvre du côté des joues et que ça me pousse vers l'extérieur. Euh... Déglutition. Juste après en fait, il y a eu une sollicitation des images et, en fait. Et des couleurs. Et en fait, j'avais déjà eu avec ce plafond en fait, c'était déjà installé dès le début et il apparaît très clairement au moment où, où Lou nous, tu nous amènes à penser cette idée de couleurs, comme un sol vert, de l'herbe quelque chose de vert et de végétal qui, qui recouvre tout ce plateau latéral comme si c'était un sol d'herbe qui s'étend du nez jusqu'à toute la partie latérale. Et en même temps, il apparaît du rouge, du rouge, des fleurs rouges. Apparaît un certain moment, effectivement, peut-être, sont les fleurs du ggg géra géranium que j'ai chez moi qui sont rouges. Apparaît cette image-là. Et après l'image de mon pull vert qui est justement un peu comme une pelouse et s'installe le souvenir en fait du *camp* de contact improvisation pendant lequel j'avais amené ce pull vert et je mettais chaque jour en fait cette odeur-là, euh, il est apparu un moment précis de ce camp où en fait Romain Biget, il veut aller au fleuve le matin et me demande de me donner son pull et il le prend dans les mains et il me dit « Qu'est-ce que ça sent bon, qu'est-ce que c'est, c'est génial, je me sens très bien avec cette odeur, j'adore ». Et cela me renvoie à ce moment-là, cette journée, c'était un matin très tôt, à 7h où on faisait une espèce de méditation. Donc on est arrivé, on était en août mais il faisait froid, et donc j'avais ce pull vert et c'était une atmosphère très très très belle. Juste après, par contre, euh, je passe en fait à la question du mouvement, euh et encore en face, c'est intéressant pendant tout ce temps... Ah ! Il y a un moment où ce plateau bas change légèrement. À un certain moment, l'odeur arrive à monter plus haut. Donc j'arrive à sentir jusqu'à même, la fin des narines, au plus haut des narines, et à un certain moment

s'installe aussi en fait la narine droite où j'ai la sensation ou je sens la narine droite et à ce moment, cette odeur et que comme j'ai dit, a des mouvement à l'horizontal et en fait ça m'ouvre et c'est comme si elle traverse tout le plateau et en fait ça m'ouvre, ça arrive comme en interne, à l'oreille, comme une connexion avec l'oreille interne. Et là, il y a quelque chose qui s'ouvre au niveau latéral et prend l'espace du crâne et la partie interne de l'oreille et s'ouvre dans l'espace extérieur. Donc, ça pour dire aussi que ça change dans la manière dont il rentre. Il est resté tout le temps très présent. À la fin, par contre, je sens que ça se, (Hésitation euh), je le sens encore, il n'a pas disparu du tout. Elle est toujours piquante, elle est toujours en contraste avec moi mais euh ma respiration est encore plus calme et c'est comme si elle est rentrée dans les pores de mon nez de ma peau et c'est comme si elle a trouvé une euhhh une pose, euh, elle a...elle a (Hésitation, soupir, claquement de la langue), elle a trouvé son nid et elle s'est installée dans toute ses parties. Et par contre, s'installe à ce moment-là tout un mouvement qui me pousse vers l'arrière du crâne et qui m'ouvre au niveau latéral. Donc, il y a ce mouvement un peu de l'avant vers l'arrière et qui m'amène aussi quand j'inspire à allonger les cervicales et qui s'ouvre en latéral du côté droite et gauche. Et quand j'installe ce mouvement en fait, le mouvement que l'odeur porte en lui, c'est vraiment cette odeur qui va de l'arrière, de manière ronde, vers l'avant et qui implique donc, qui met en mouvement les bras et le coude, euh mais toujours dans une rondeur qui accueille l'espace et donc ça m'amène en fait – ce mouvement de bras et coude en rond – comme une deuxième de ballet classique euh m'amène aussi à impliquer la colonne et le dos en fait qui s'ouvre. Mais, dans ce mouvement-là de rondeur en fait il y a cette ouverture latéral et en même temps au moment où ça revient comme le mouvement du début qui était installé dans le nez, en fait va vers l'avant. Il y a comme une finale de toute cette traversée latérale qui se retrouve avec un petit mouvement du cou vers l'avant, vers l'espace d'avant comme s'il y avait une projection claire vers l'avant de l'espace. Euh. (Silence, claquement de la langue).

Je remarque aussi que vers la fin, j'ai du mal à mobiliser tout le corps, je suis assise, euh mais c'est vraiment euh aussi tout le visage qui est surtout sollicité, les muscles du visage. Je sens comme si pour créer du mouvement à partir de l'odeur, j'ai besoin comme de, d'activer les muscles du visage sauf que c'est assez limité, donc c'est plus difficile de créer cette espèce de vague euh (Silence) juste avec le visage. Mais, c'est ce que j'aurai aimé faire en fait à ce moment-là. Avoir la possibilité de mobiliser toute les muscles du visage pour trouver cette espèce de mouvement qui s'amplifie. Et, en fait, la partie du buste et des bras, disons, c'est une répercussion naturelle pour pouvoir assumer ce mouvement porté par l'odeur mais il y avait quand même une, une, euh,... un élément pas naturel, je dirais comme ça. Quelque part, je me

suis un peu forcée à impliquer tout le reste du corps. Quand je sens (Expiration nasale) le mouvement dans les narines, j'ai envie de mobiliser tout l'espace du visage qui est directement impliqué par les mouvements de l'odeur. Euh. Très fort comme expérience. J'ai très envie de retraverser la même chose avec une autre odeur pour voir en fait si le mouvement qui s'est installé est juste le mouvement de cette odeur particulière ou si c'est un mouvement qui est porté davantage par potentiellement tous les odeurs, huiles essentielles qui en tous cas procurent un mouvement. Je ne sais pas. À voir. Mais, c'était très très beau comme expérience. Ok terminé.

ANNEXE 2020-F2L3

Dans cet entretien explicitation, Federica m'amène à revisiter une expérience olfactive vécue pendant l'atelier.

Federica (F) : Donc Lou, si tu veux bien de prendre un moment pour laisser revenir un moment spécifique que tu viens de traverser qui t'a particulièrement touché ou intéressé

Lou (L) : (30 secondes de réflexion) hummmm oui, il y a un moment qui me vient qui est, c'est en fait, il se situe plutôt à la fin, à la fin de la session où je suis ... je m'entends et il y a la question du mouvement, cette proposition et puis... en fait, j'ai comme une sorte... d'image... avant même de le faire le bras gauche qui se projette...

F : Et c'est une image ça ?

L : C'est ...

F : Tu peux regarder ce que c'est et d'où ça vient ?

L : Ba je ne le fais pas encore mais il y a une impulsion mais c'est plus qu'il y a ... l'odeur, elle se...elle commence en fait à s'étendre dans une matière un peu souple, un peu chewing-gum, qui fait une sorte de toile... de toile qui prend ...

F : Elle est où l'odeur avant qu'elle commence à s'étendre...

L : Elle est au niveau de mes narines mais juste au niveau des anneaux de mes narines... Au départ, bon mais juste avant c'est plutôt, la matière, c'est plutôt... enfin je sais... c'est un moment juste avant, en tous cas, il y a une grille orangée et noire sur les narines et ça.. ça reste et puis en fait, ce moment après, ça reste sur les anneaux, mais cela devient une matière beaucoup plus souple et un peu comme si ça bouchait très pâle, rose pêche.

F : Et cette espèce de grille qui devient chewing-gum et qu'est ce qui se passe juste après ?

L : (Hésitation)... et ba juste après (Claquement de la langue) c'est comme si elle s'étendait et elle devenait, comme si cela faisait une fine peau qui prenait tout le nez à l'extérieur.

F : Elle est comment cette peau ?

L : Elle est très fine comme une espèce de masque sur le visage qu'on pourrait enlever mais en fait, cela commence à venir et à prendre trop d'espace et ... j'ai le réflexe de rejeter ça.

F : Et quand ça prend trop d'espace, elle fait quoi ?

L : (Silence... Respiration). Elle s'étend ...

F : Comment elle s'étend, qu'est ce qui se passe ? Elle s'étend où ?

L : Ce n'est pas tentaculaire, cela reste propre. C'est à dire, c'est une peau très fine, et puis, c'est comme si c'était une couche très fine sur une couche très fine. Cela devient plus épais. La matière translucide qui était rose pâle devient plus profonde framboise écrasée, cela s'épaissit en fait.

F : Et ça continue autour du nez où ... elle s'étend où en fait ?

L : Non, elle commence ... non bizarrement, elle n'envahit pas ma bouche. Au départ, c'est juste là, là et là et puis ensuite ...

F : C'est quoi là devant la poitrine ?

L : J'imagine, il y a une sorte de boule. Et ça donne envie de plonger pour voir la matière.

F : Elle est encore chewing-gum ?

L : Ba non, là elle se transforme et cela devient un collant avec les petites ...

F : Prend ton temps regarde

L : ... (Silence)... En fait, c'est la matière, c'est un peu la matière des flip bull, c'est... non c'est pas aussi gluant.

F : Elle est très épaisse, fine, elle est toujours transparente ou elle est plus ?

L : En fait, c'est comme ... enfin . Donc là elle est très fine (je montre le nez) et puis quand elle se met au niveau de la poitrine à quelques centimètres (je désigne ma poitrine), elle est compacte mais en la provoquant, elle s'ouvre, comme en rebond, comme un trampoline très souple.

F : Et un rebond ?

L : Oui ça rebondit...

F : Et si tu veux bien, elle arrive sur la partie haute du nez et puis ça descend sur la poitrine, tu fais un geste avec la main, qu'est-ce qui se passe juste avant en fait ?

L : Et ben en fait, j'ai l'impression que juste avant il y a une partie fine sur le nez et puis une pellicule sur tout le corps, et puis qui vient se mettre en boule donc je sais à quel point... enfin... je sais que c'est pas une boule solide ou une pierre ... je sais...

F : À quoi tu le sais ?

L : Ba parce que il y a toutes ces transformations car elle s'épaissit car ce sont des couches, après ... très vite ... elle vient là et puis elle se métamorphose

F : hum oui ok... Et à ce moment-là, juste avant, le mouvement de la main qui repousse que tu fais plusieurs fois, qu'est-ce qui se passe juste avant que ça se passe ?

L : Euhh...je ne l'ai pas encore fait mais j'ai une sorte quand même d'image mentale qui fait ça...(Mouvement de rejet avec le bras)

F : Elle est comment cette image ?

L : Euh...Elle est dans mon espace là où je suis, dans le même décor sauf que c'est plus sombre et que mon bras est coupé du corps. Dès que j'ai l'image, hop, j'agis.

F : Quand tu dis qu'elle est coupée du corps ?

L : Mon regard est vraiment sur ce bras, il est sur cet espace, dans la manière dont l'image est construite, il n'y a pas toute cette, je ne vois pas entièrement, seulement le bras et il y a quelque chose, c'est animal, c'est une griffe quoi de rejet.

F : Est-ce qu'il y a autres choses qui t'apparaît avec cette image peut-être dans les mouvements corporels ?

L : Ba je sens qu'il y a un petit mouvement d'épaule peut-être qui est avant l'image. Quand j'entends ma voix qui invite au mouvement, cela se passe là (Je montre mon épaule).

F : Qu'est-ce qu'il se passe là ?

L : (Silence)... Et bah... la boule qui était plutôt là, elle se met en place dans la partie gauche, un peu partout mais surtout ... je tiens l'odeur dans la main droite et c'est dans la partie gauche que cela se passe avec cette matière très proche de moi, très souple, à rebond... il y a « quels mouvements vous pourriez faire mais je bloque un peu, il y a cette image qui s'impose plus que ce mouvement », c'est un tac.

F : C'est quoi ce tac ?

L : Ba au début, c'est un mouvement très dynamique. Et puis, je me rends compte qu'il y a un jeu, qu'on peut faire un jeu de rebond. Donc plus je continue, moins je mets de la force. Voilà, je m'amuse à ... avec un peu moins de crainte d'asphyxie.

F : À quoi tu sais que c'est avec moins de crainte ?

L : ...Parce que la matière qui était euh comme un peu chewing-gum et qui après devient et que je touche et qu'il y a de l'air, je la touche et ce n'est pas plastique ... c'est presque un tissu

F : Quand tu dis qu'il n'y a plus de l'air ?

L : Quand c'était sur le nez, ça bouchait. Mais là, en fait ça m'enferme mais je peux dribler. Et bon, j'accepte... et puis après, même juste après, je me dis, je travaille juste les épaules, la cage et je fais des petits mouvements de rebonds comme ça.

F : Et quand tu fais ça , qu'est-ce qu'il se passe entre toi et cette matière ?

L : (Silence) ... Euh... je crois que je la repousse un peu de manière à ce que j'ai juste un intervalle pour être bien.... Et en fait en travaillant avec les rebonds, c'est une manière de la pousser un peu mais pas trop juste pour que je sois sûre d'avoir assez d'air car au départ, c'était trop près donc que j'ai la possibilité...

F : Et à ce moment tout ce qui était au niveau du visage ... c'est encore là ?

L : Non, plus présent, ça part, cela devient une toile.

F : Et qu'est-ce qui se passe au moment de ce mouvement dans ton corps ?

L : ... Ce qui est marrant, je suis au départ très dans le haut du corps comme un bouclier, je sens que je respire là (dans la poitrine) et je suis ... et puis quand je passe à des petits mouvements dans la cage, je sens ma respiration qui descend aussi et je m'en sers pour faire les rebonds beaucoup plus bas.

F : Ouais... Y a-t-il d'autres choses qui apparaît à ce moment-là ?

L : Je m'amuse, enfin, je ne sais pas, enfin mais en même temps des petits rebonds, je prends l'air comme un support... de ... balle de tennis mais l'image ça ne m'est pas venu comme ça sur le moment mais en tous cas, il y a une sorte de circulation en dessous de la cage entre la cage et le ventre avec une sorte de... je suis assez satisfaite de pouvoir m'en sortir comme ça.

F : Et qu'est-ce qu'il se passe juste après ?

L : Et bah il y a ... euh en tous cas... enfin je vois que je reprends le foulard et puis je le colle, jusqu'à maintenant je le prenais, je le tournais, donc ce sont les derniers moments donc il s'agit de... enfin, l'espace s'arrête à ce mur rose pâle et... je pense que j'arrête doucement le mouvement et j'explore une dernière fois l'espace... et les côtés...

F : Et au moment où tu rapproches le foulard ?

L : À ce moment-là, c'est un peu flou. Dans cette période-là, je me dis c'est fou comment ce parfum que je connais devient très étranger et plus que ce que je pensais. Il y a aussi, en tous cas, dans le dernier moment de tâtonnement, une sorte d'image de sable ou de vitre. Ça c'est vrai que ça accompagne les mouvements.

F : Ils sont où ce sable devenu vitre ?

L : Bah ils sont juste devant moi, ça c'est encore quand je suis dans le mouvement. Pour bâtir, il y a du sable et puis après, cela se transforme en vitre. Mais après cela revient dans la matière initiale mais c'est comme pour m'aider à construire... mais juste après il y a l'odeur, j'ai aussi d'autres odeurs de fer à repasser, ça fait de la vapeur mais c'est bien avant.

F : C'est quoi cette odeur de fer à repasser ? Elle apparaît quand ?

L : elle apparaît quand on doit... quand je dis que c'est important de se focaliser dans le nez, c'est avant de l'image et tout et mon parfum et dans l'écharpe qui a aussi ses composants et

là... il y a une sorte de pressing, d'ambiance chez le pressing, je me vois au pressing avec ces odeurs, ces bruits, cette vapeur et je plonge un peu dedans et puis après il y a ce fer à repasser qui bouillonne et je crois qu'à ce moment-là c'est les grilles en fer qui viennent sur le nez.

F : Juste avant ces grilles, c'était comment ?

L : C'est... c'est vrai que c'est confortable, très confortable, il y a beaucoup de bruits de vapeurs, ouais qui crée quelque chose pour moi de très agréable. Je rentre vraiment dans l'odeur là...

F : Merci Lou. On va s'arrêter ici.

TABLES DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Procédé d'hydrodistillation © Abbaye St-Hilaire distillerie de lavande.....	33
Figure 2 : Flacons liquides solution solvant 10%. Pékin, 2017 © Lou Sompairac	44
Figure 3 : Intérieur Billes polystyrène © Lou Sompairac.....	44
Figure 4 : Flacons billes blanches polyester, São Paulo, 2019 © Lou Sompairac.....	46
Figure 5 : Équipe Robertet – Huairou (Pékin)	73
Figure 6 : Les participantes à Pékin, Pharos éducation, Dongcheng	74
Figure 7 : Les participants à l'École Falailu, Fudun zhongxin, Pékin.....	78
Figure 8 : Réalisation du test olfactif en appartement à Thane (à gauche) et à Bombay (à droite) © Lou Sompairac	80
Figure 9 : Les étudiants de l'Alliance Française (Bombay, Santacruz) © Lou Sompairac	81
Figure 10 : Les jeunes musulmans de l'association Life project4youth (Bombay – Malad West) © Lou Sompairac	82
Figure 11 : Test mené dans la petite salle (deux premières à gauche) et la grande salle (à droite). Alphaville, employés de Robertet, 2019 © Lou Sompairac	83
Figure 12 : Les étudiants à l'Université – UERJ à gauche et à l'UNIRIO à droite. Rio de Janeiro, 2019 © Lou Sompairac	85
Figure 13 : « Les satellites de l'action », Pierre Vermersch, 1994 :.....	111
Figure 14 : Pagode destinée aux encens – Temple du nuage blanc – Pékin 2017 © Lou Sompairac	249
Figure 15 : L'utilisation des encens au temple du Lama – Pékin 2017 © Lou Sompairac....	249
Figure 16 : Extrait de Meteo Garden, Épisode 19	251
Figure 17 : Bourses à parfums, dynastie Qing (1644-1911), Catalogue d'exposition « Parfums de Chine »	252
Figure 18 : Fleurs de Mary-Gold lors du « Ganesh Chaturthi festival », Bombay, 2018 © Revati Aserkar	257
Figure 19 : L'échantillon « oud noir » par le fournisseur Attarwala & Sons à Chor bazar – Bombay © Lou Sompairac.	262
Figure 20 : Le parfum attar (8ml) nommé Holidays de la marque « glamour fragrance ». La mention alcool free et product in India est mise en évidence. Description olfactive ; capiteux, fruité, musqué – Bombay, 2018 © Lou Sompairac	263

Figure 21 : Babalorixá invoque la déesse en vidant des bouteilles d'eau de Cologne sur les galets, sur les fleurs et dans la mer. Fête de Yemanjá, Nice, 7 juillet 2019 © Lou Sompairac	265
Figure 22 : Bénédiction d'un croyant avec des fleurs trempées et parfumées. 7 juillet 2019, festival de Yemanjá à Nice.	266
Figure 23 : La publicité dans le métro Carioca insiste sur l'absence de distinction entre le parfum et le savon ; leur sens et leur identité sont proches – Rio de Janeiro, 2019 © Lou Sompairac	273
Figure 24 : Le fils de M. et Mme Park, Da-Hong, constate que les trois employés de maison ont la même odeur.....	288
Figure 25 : M. Ki-Taek se renifle pendant que le fils cherche des alternatives pour masquer l'odeur familiale commune.....	289
Figure 26 : G-sol, tu t'es lavé les cheveux aujourd'hui ?.....	291
Figure 27 : Ils sentent mauvais de là où tu es ? De là où tu es ?.....	291
Figure 28 : Hé, viens là et sens mes cheveux	292
Figure 29 : M. Kim à côté de sa fille Jessica, cachés tous les deux sous la table pendant que le maître de la maison, M. Park, parle ouvertement de son odeur, Bong Joon-ho, Parasite, 2019	301
Figure 30 : Kunal Kohli, HumTum, chanson « Hum Tum » (2004) où on peut voir les deux amants sous la pluie en train de se servir un café thermos	312
Figure 31 : Kunal Kohli, Fanaa (2006), chanson « Dekho Na » avec l'enseigne du café en rouge	312
Figure 32 : Subhash Ghai, Taal, chanson « Taal se taal » où le voile sert à ce moment-là comme jeu de corde.....	312

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Répartition de l'échantillonnage à Pékin, Bombay, Rio de Janeiro et São Paulo	42
Tableau 2 : Évaluation des items Pékin	43
Tableau 3 : Évaluation des items Bombay.....	45
Tableau 4 : Évaluation des items Rio de Janeiro et São Paulo	46
Tableau 5 : Le gingembre à Pékin (n=43)	49
Tableau 6 : La « barbe à papa » à Pékin (n=43)	49
Tableau 7 : Le gingembre à Bombay (n=39).....	49
Tableau 8 : La « barbe à papa » à Bombay (n=39).....	50
Tableau 9 : Le gingembre à SP et RIO (n=24)	50
Tableau 10 : La « barbe à papa » à SP et Rio (n=24)	50
Tableau 11 : Présence de la couleur noire dans les résultats des tests effectués à Pékin. Respectivement de gauche à droite, le « cuir noir », le jasmin « noir » et le romarin « noir ».	51
Tableau 12 : Présence de la couleur blanche dans les résultats des tests effectués à Bombay. Respectivement de gauche à droite, le « cuir blanc », le jasmin « blanc » et le romarin « blanc ».....	52
Tableau 13 : Présence de plusieurs couleurs dans les résultats des tests effectués à Pékin. Respectivement de gauche à droite, le cuir « blanc, noir », le jasmin « jaune, blanc, bleu, brun », le romarin « blanc, vert, jaune, bleu, brun»	53
Tableau 14 : La température de la bergamote à Pékin, Bombay, São Paulo/ Rio de Janeiro ..	53
Tableau 15 : La température du cèdre à Pékin, Bombay et São Paulo/ Rio de Janeiro.....	54
Tableau 16 : La couleur du benjoin à São Paulo et à Rio de Janeiro.....	55
Tableau 17 : La couleur de la violette (Pékin).....	56
Tableau 18 : La couleur de la lavande (Bombay).....	56
Tableau 19 : La mauvaise interprétation de l'eau de toilette à Bombay.....	62

INDEX DES AUTEURS

- Anderson, 179, 355
Appadurai, 207, 355
Ashcar, 245, 264, 266, 268, 313, 355
Aubaile-Sallenave, 82, 259, 355
Augé, 300, 303, 355
Austin, 26, 92, 99, 100, 101, 115, 189, 355
Austry, 356
Bachelard, 26, 162, 198, 355
Badhwar, 311, 355
Bagot, 143, 146, 355
Balez, 19, 28, 63, 163, 166, 167, 168, 178,
180, 229, 278, 297, 341, 355
Bataille, 318, 319, 355
Battesti, 27, 355
Baudelaire, 162, 202, 214, 355, 366
Beaud, 110, 355
Beck, 356
Bégout, 172, 174, 219, 220, 356
Berger, 115, 116, 356
Bergson, 94, 95, 100, 197, 356
Berlin, 22, 186, 356
Bernard, 156, 197, 349, 356
Berque, 149, 152, 165, 167, 356
Berrendonner, 149, 356
Berthoz, 151, 158, 181, 298, 356
Bianquis, 228, 362, 364
Bocquet, 133, 356
Boillot, 155, 356
Bonnefoy, 168, 176, 178, 356, 364
Bourdieu, 142, 154, 155, 157, 356
Brand, 96, 356
Breviglieri, 146, 147, 356
Brissaud, 143, 356
Bromberger, 27, 235, 357
Bushdid, 48, 163, 357
Candau, 18, 27, 60, 66, 67, 68, 88, 136, 138,
144, 146, 152, 153, 154, 155, 156, 165,
167, 177, 185, 187, 188, 189, 194, 195,
196, 202, 203, 204, 214, 215, 234, 280,
295, 298, 323, 327, 344, 355, 357, 360
Capone, 267, 357
Cassin, 125, 163, 197, 358
Cayeux, 359
Chaumier, 184, 214, 220, 228, 358
Cheng, 248, 358
Choay, 361
Classen, 26, 133, 183, 184, 190, 358, 362
Clastres, 208, 358
Cler, 352, 358
Colon, 138, 357, 358, 359, 362
Corbin, 26, 152, 153, 170, 171, 178, 179,
233, 234, 281, 304, 358, 360
Coulon, 192, 259, 358
Courbet, 236, 237, 358
Crunelle, 229, 358
Damasio, 197, 358
Daniel, 97, 224, 270, 285, 338, 358
De Certeau, 346
De Swardt, 359
Deleuze, 26, 141, 157, 181, 358
Delplanque, 359

Depraz, 103, 104, 105, 109, 113, 115, 116,
 358
 Desjeux, 235, 358
 Despret, 181, 358
 Devisch, 201, 231, 366
 Diasio, 216, 260, 263, 269, 277, 284, 290,
 307, 359
 Doucet, 149, 359
 Dubois, 47, 57, 190, 359
 Dulau, 135, 164, 165, 169, 170, 179, 233,
 339, 355, 357, 358, 359, 361, 366, 367
 Dupire, 184, 190, 193, 254, 359
 Elias, 26, 216, 293, 359, 362
 Ellena, 64, 235, 359
 Epple, 160, 359
 Fales, 360
 Favret-Saada, 112, 217, 359
 Feildel, 176, 359
 Ferdenzi, 51, 70, 75, 276, 359, 366
 Ferraud, 27, 167, 359
 Flaubert, 197, 359
 Fourquet, 236, 237, 358
 Frémont, 166, 359
 Freud, 157, 359
 Frumin, 360
 Gallese, 332, 359
 Gaudin, 171, 174, 363
 Gélard, 27, 125, 133, 146, 232, 318, 360
 Gell, 102, 205, 209, 210, 233, 236, 257,
 271, 318, 360
 Gelstein, 230, 360
 Genet, 218, 360
 Gervais, 162, 360
 Ghasarian, 105, 360
 Giard, 226, 360
 Gibson, 26, 147, 149, 150, 224, 360, 363
 Gilbert, 48, 195, 360
 Gildersleeve, 230, 360
 Godard, 147, 154, 361
 Goffman, 102, 213, 215, 217, 218, 360
 Grandjean, 359
 Grasse, 32, 33, 69, 75, 77, 244, 331, 356,
 365, 381
 Grésillon, 177, 178, 286, 300, 355, 360
 Grosjean, 63, 172, 361
 Guattari, 26, 181, 358
 Guéguen, 219, 361
 Guerrand, 218, 361
 Hall, 26, 223, 225, 226, 361
 Halloy, 18, 27, 134, 210, 264, 266, 267,
 302, 361
 Harney, 179, 355
 Haselton, 360
 Heine, 361
 Henrich, 54, 361
 Henshaw, 166, 168, 178, 179, 355, 361
 Herz, 160, 359
 Holley, 28, 36, 67, 143, 163, 187, 352, 356,
 361
 Howes, 26, 30, 67, 133, 135, 143, 144, 183,
 210, 225, 266, 283, 284, 358, 360, 361,
 362
 Husserl, 26, 101, 103, 104, 105, 116, 362
 Inaba, 254, 362
 Ingold, 26, 27, 141, 167, 362
 James, 119, 355, 362, 363
 Jaquet, 248, 351, 362

Jeanjean, 27, 60, 153, 156, 189, 194, 195,
 280, 357, 362
 Jones, 362
 Jönsson, 188, 362
 Kay, 186, 356
 Keller, 357
 Klossowski, 99, 362
 Koolhaas, 362
 Laplantine, 26, 101, 126, 165, 190, 285,
 291, 360, 362
 Latour, 152, 362
 Le Breton, 24, 27, 83, 140, 144, 147, 168,
 175, 184, 211, 214, 223, 280, 360, 362,
 363, 364
 Le Calvé, 171, 174, 363
 Le Guérrer, 27, 148, 161, 183, 188, 280, 363
 Lecuyer, 232, 312, 363
 Lefebvre, 243, 248, 249, 251, 363
 Lehrer, 162, 363
 Leibniz, 139, 363
 Lenclud, 28, 56, 57, 98, 198, 199, 200, 202,
 363
 Leroi-Gourhan, 152, 180, 197, 341, 363
 Lévinas, 228, 363
 Lévi-Strauss, 199, 200, 208, 273, 297, 363,
 364
 Lieutaud, 356
 Liljenquist, 215
 Louis-Frédéric, 303, 363
 Luyat, 145, 363
 Magnasco, 357
 Majid, 176, 190, 191, 192, 193, 309, 363,
 364
 Marcus, 132, 133, 363
 Mariani, 76, 364
 Marlier, 364, 366
 Mauss, 154, 197, 232, 313, 332, 364
 Méchin, 184, 362, 364
 Medway, 361
 Memmi, 169, 299, 364
 Merleau-Ponty, 26, 31, 92, 93, 94, 99, 100,
 101, 114, 148, 150, 158, 164, 165, 364
 Morizot, 181, 183, 364
 Morrot, 48, 70, 158, 364
 Mouélé, 212, 364
 Munier, 83, 211, 226, 235, 237, 356, 363,
 364
 Nicole, 177, 364
 Nisbett, 103, 364
 Norenzayan, 361
 Norman, 150, 365
 O'Meara, 193, 364
 Okamoto, 224, 364
 Olsson, 188, 362
 Pâques, 211, 365
 Pastoureau, 353, 365
 Paveau, 150, 365
 Perkins, 361
 Perras, 98, 152, 153, 214, 365
 Petita, 361
 Petitmengin, 104, 105, 106, 107, 119, 120,
 203, 350, 351, 365
 Pihet, 149, 224, 365
 Pitte, 361, 366, 367
 Polanyi, 119, 365
 Porcherot, 359
 Proust, 24, 25, 100, 157, 161, 162, 281, 363,
 365

Radcliffe-Brown, 190, 192, 208, 209, 365
 Ramaekers, 230, 365
 Rasse, 32, 365
 Raveneau, 230, 244, 364, 365
 Regia-Corte, 145, 363
 Rey-Hulman, 338, 365
 Roberts, 359
 Röder, 144, 365
 Roquet, 198, 332, 333, 344, 345, 365
 Roth, 360
 Roubin, 163, 180, 183, 233, 365
 Rouby, 47, 57, 190, 359, 366
 Rozenkrantz, 360
 Rozin, 184, 206, 207, 366
 Sagot, 359
 Salesse, 366
 Sander, 359
 Sartoretti, 38, 187, 238, 239, 262, 272, 366
 Sartre, 214, 366
 Schaal, 79, 86, 134, 149, 155, 163, 224,
 230, 254, 282, 359, 364, 365, 366, 367
 Scherer, 359
 Schirmer, 359
 Schleidt, 133, 366
 Schotte, 202, 231, 366
 Sela, 158, 366
 Sell, 65, 366
 Shepard, 61, 192, 366
 Shushan, 360
 Signoret, 148, 366
 Simmel, 30, 217, 366
 Sinding, 145, 366
 Singh, 230, 367
 Sinha, 150, 367
 Sinigaglia, 155, 359
 Sloterdijk, 367
 Sobel, 158, 360, 366
 Somda, 206, 254, 367
 Sompairac, 44, 46, 80, 81, 82, 83, 85, 226,
 249, 262, 263, 265, 273, 303, 367
 Sorokowska, 139, 190, 191, 367
 Soussignan, 149, 359, 366, 367
 Spehr, 148, 367
 Sperber, 198, 199, 200, 205, 367
 Staszak, 165, 367
 Straus, 26, 92, 95, 96, 97, 98, 101, 147, 150,
 164, 165, 170, 333, 367
 Süskind, 277, 367
 Synnott, 358
 Taïeb, 364
 Tapia, 177, 367
 Tellenbach, 172, 174, 220, 367
 Thelen, 345, 367
 Thibaud, 26, 63, 141, 171, 172, 175, 330,
 341, 361, 367
 Tornay, 187, 368
 Triquet, 176, 178, 356
 Valentin, 41, 68, 88
 van Gennep, 211
 Vantses, 219, 230
 Varela, 63, 198, 350
 Varendi, 149
 Velazco, 359
 Vermersch, 14, 18, 29, 72, 103, 104, 105,
 106, 107, 108, 109, 113, 114, 115, 116
 Vidalou, 166
 Vigarello, 26, 143, 146, 151, 360
 Vinot, 18, 346

Vollaire, 202
Vosshall, 357
Wang, 241, 250, 251, 252, 253, 254, 255,
309
Warnaby, 361
Wathelet, 27, 66, 67, 68, 134, 136, 155, 165,
187, 194, 196, 282, 295, 344, 357, 366
Weber, 110, 355
Weiss, 354
WesselMar, 148
Wicky, 98, 152, 153, 214, 365
Wittgenstein, 57, 156
Wyatt, 230
Yeats, 257
Yeshurun, 360
Zhang, 309, 369
Zhong, 138, 215